

The Project Gutenberg EBook of Le Speronare, by Alexandre Dumas

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Le Speronare

Author: Alexandre Dumas

Release Date: September, 2005 [EBook #8863]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on August 15, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ISO Latin-1

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE SPERONARE *****

Produced by Carlo Traverso, Anne Dreze, Marc D'Hooghe and the
Online Distributed Proofreading Team.

LE SPERONARE par ALEXANDRE DUMAS

LA SANTA-MARIA DI PIE DI GROTTA

Le soir meme de notre arrivee a Naples, nous courumes sur le port, Jadin et moi, pour nous informer si par hasard quelque batiment, soit a vapeur, soit a voiles, ne partait pas le lendemain pour la Sicile. Comme il n'est pas dans les habitudes ordinaires des voyageurs d'aller a Naples pour y rester quelques heures seulement, disons un mot des circonstances qui nous forcaient de hater notre depart.

Nous etions partis de Paris dans l'intention de parcourir toute l'Italie, Sicile et Calabre comprises; et mettant religieusement ce projet a execution, nous avons deja visite Nice, Genes, Milan, Florence et Rome, lorsqu'apres un sejour de trois semaines dans cette derniere ville, j'eus l'honneur de rencontrer chez monsieur le marquis de T..., charge des affaires de France, monsieur le comte de Ludorf, ambassadeur de Naples. Comme je devais partir dans quelques jours pour cette ville, le marquis de T... jugea convenable de me presenter a son honorable confrere, afin de me faciliter d'avance les voies diplomatiques qui devaient m'ouvrir la barriere de Terracine. Monsieur de Ludorf me recut avec ce sourire vide et froid qui n'engage a rien, ce qui n'empecha point que deux jours apres je ne me crusse dans l'obligation de lui porter mes passeports moi-meme. Monsieur de Ludorf eut la bonte de me dire de déposer nos passeports dans ses bureaux, et de repasser le surlendemain pour les reprendre. Comme nous n'etions pas autrement presses, attendu que les mesures sanitaires en vigueur, a propos du cholera, prescrivait une quarantaine de vingt-huit jours, et que nous avions par consequent pres d'une semaine devant nous, je pris conge de monsieur de Ludorf, me promettant bien de ne plus me laisser presenter a aucun ambassadeur que je n'eusse pris auparavant sur lui les renseignements les plus circonstancies.

Les deux jours ecoules, je me presentai au bureau des passeports. J'y trouvai un employe qui, avec les meilleures facons du monde, m'apprit que quelques difficultes s'etant elevees au sujet de mon visa, il serait bon que je m'adressasse a l'ambassadeur lui-meme pour les faire lever. Force me fut donc, quelque resolution contraire que j'eusse prise, de me presenter de nouveau chez monsieur de Ludorf.

Je trouvai monsieur de Ludorf plus froid et plus compasse encore que d'habitude; mais comme je pensai que ce serait probablement la derniere fois que j'aurais l'honneur de le voir, je patientai. Il me fit signe de m'asseoir; je pris un siege. Il y avait progres sur la premiere fois: la premiere fois il m'avait laisse debout.

--Monsieur, me dit-il avec un certain embarras, et en tirant les uns apres les autres les plis de son jabot, je suis desole de vous dire que vous ne pouvez aller a Naples,

--Comment cela? demandai-je, bien decide a imposer a notre dialogue le ton qui me plairait: est-ce que les chemins seraient mauvais, par hasard?

--Non, monsieur, les routes sont superbes, au contraire; mais vous avez le

malheur d'être porté sur la liste de ceux qui ne peuvent pas entrer dans le royaume napolitain.

--Quelque honorable que soit cette distinction, monsieur l'ambassadeur, repris-je en assortissant le ton aux paroles, comme elle briserait à la moitié le voyage que je compte faire, ce qui ne serait pas sans quelque désagrément pour moi, vous me permettrez d'insister, je l'espère, pour connaître la cause de cette défense. Si c'était une de ces causes légères comme il s'en rencontre à chaque pas en Italie, j'ai quelques amis de par le monde, qui, je le crois, auraient la puissance de les faire lever.

--Ces causes sont très graves, monsieur, et je doute que vos amis, si haut placés qu'ils soient, aient l'influence de les faire lever.

--Mais enfin, sans indiscretion, monsieur, pourrait-on les connaître?

--Oh! mon Dieu, oui, répondit négligemment monsieur de Ludorf, et je ne vois aucun inconvénient à vous les dire.

--J'attends, monsieur.

--D'abord, vous êtes le fils du général Mathieu Dumas, qui a été ministre de la Guerre à Naples pendant l'usurpation de Joseph.

--Je suis désolé, monsieur l'ambassadeur, de décliner ma parenté avec l'illustre général que vous citez; mais vous êtes dans l'erreur, et malgré la ressemblance du nom, il n'y a même entre nous aucun rapport de famille. Mon père est, non pas le général Mathieu, mais le général Alexandre Dumas.

--Du général Alexandre Dumas? reprit monsieur de Ludorf, en ayant l'air de chercher à quel propos il avait déjà entendu prononcer ce nom.

--Oui, repris-je; le même qui, après avoir été fait prisonnier à Tarente au mépris du droit de l'hospitalité, fut empoisonné à Brindisi avec Mauscourt et Dolomieu, au mépris du droit des nations. Cela se passait en même temps que l'on pendait Caracciolo dans le golfe de Naples. Vous voyez, monsieur, que je fais tout ce que je puis pour aider vos souvenirs.

Monsieur de Ludorf se pinça les lèvres.

--Eh bien! monsieur, reprit-il après un moment de silence, il y a une seconde raison: ce sont vos opinions politiques. Vous nous êtes désigné comme républicain, et vous n'avez qu'à nous le dire, Paris, que pour affaires politiques.

--À cela je répondrai, monsieur, en vous montrant mes lettres de recommandation: elles portent presque toutes le cachet des ministères et la signature de nos ministres. Voyez, en voici une de l'amiral Jacob, en voici une du maréchal Soult, et en voici une de M. Villemain; elles réclament pour moi l'aide et la protection des ambassadeurs français dans les cas pareils à celui où je me trouve.

--Eh bien! dit monsieur de Ludorf, puisque vous aviez prévu le cas où vous

vous trouvez, faites-y face, monsieur, par les moyens qui sont en votre pouvoir. Pour moi, je vous declare que je ne viserai pas votre passeport. Quant a ceux de vos compagnons, comme je ne vois aucun inconvenient a ce qu'ils aillent ou ils voudront, les voici. Ils sont en regle, et ils peuvent partir quand il leur plaira; mais, je suis force de vous le repeter, ils partiront sans vous.

--Monsieur le comte de Ludorf a-t-il des commissions pour Naples?
demandai-je en me levant.

--Pourquoi cela, monsieur?

--Parce que je m'en chargerais avec le plus grand plaisir.

--Mais je vous dis que vous ne pouvez point y aller.

--J'y serai dans trois jours.

Je saluai monsieur de Ludorf, et je sortis le laissant stupefait de mon assurance.

Il n'y avait pas de temps a perdre si je voulais tenir ce que j'avais promis. Je courus chez un eleve de l'ecole de Rome, vieil ami a moi, que j'avais connu dans l'atelier de monsieur Lethierre qui etait, lui, un vieil ami de mon pere.

--Mon cher Guichard, il faut que vous me rendiez un service.

--Lequel?

--Il faut que vous alliez demander immediatement a monsieur Ingres une permission pour voyager en Sicile et en Calabre.

--Mais, mon tres cher, je n'y vais pas.

--Non, mais j'y vais, moi; et comme on ne veut pas m'y laisser aller avec mon nom, il faut que j'y aille avec le votre.

--Ah! je comprends. Ceci est autre chose.

--Avec votre permission, vous allez demander un passeport a notre charge d'affaires. Suivez bien le raisonnement. Avec le passeport de notre charge d'affaires, vous allez prendre le visa de l'ambassadeur de Naples, et, avec le visa de l'ambassadeur de Naples, je pars pour la Sicile.

--A merveille. Et quand vous faut-il cela?

--Tout de suite.

--Le temps d'oter ma blouse et de monter a l'Academie.

--Moi, je vais faire mes paquets.

--Ou vous retrouverai-je?

--Chez Pastrini, place d'Espagne.

--Dans deux heures j'y serai.

En effet, deux heures apres, Guichard etait a l'hotel avec un passeport parfaitement en regle. Comme on n'avait pas pris la precaution de le presenter a monsieur de Ludorf, l'affaire avait marche toute seule.

Le meme soir, je pris la voiture d'Angrisani, et le surlendemain j'etais a Naples. Je me trouvais de trente-six heures en avant sur l'engagement que j'avais pris avec monsieur de Ludorf. Comme on voit, il n'avait pas a se plaindre. Mais ce n'etait pas le tout d'etre a Naples; d'un moment a l'autre je pouvais y etre decouvert. J'avais connu a Paris un tres illustre personnage qui y passait pour marquis, et qui se trouvait alors a Naples, ou il passait pour mouchard. Si je le rencontrais, j'etais perdu. Il etait donc urgent de gagner Palerme ou Messine.

Voila pourquoi, le jour meme de notre arrivee, nous accourions, Jadin et moi, sur le port de Naples pour y chercher un batiment a vapeur ou a voiles qui put nous conduire en Sicile.

Dans tous les pays du monde, l'arrivee et le depart des bateaux a vapeur sont regles: on sait quel jour ils partent et quel jour ils arrivent.

A Naples, point. Le capitaine est le seul juge de l'opportunite de son voyage. Quand il a son contingent de passagers, il allume ses fourneaux et fait sonner la cloche. Jusque-la il se repose, lui et son batiment.

Malheureusement nous etions au 22 aout, et comme personne n'etait curieux d'aller se faire rotir en Sicile par une chaleur de trente degres, les passagers ne donnaient pas. Le second, qui par hasard etait a bord, nous dit que le paquebot ne se mettrait certainement pas en route avant huit jours, et encore qu'il ne pouvait pas meme pour cette epoque nous garantir le depart.

Nous etions sur le mole a nous desesperer de ce contretemps, tandis que Milord furetait partout pour voir s'il ne trouverait pas quelque chat a manger, lorsqu'un matelot s'approcha de nous, le chapeau a la main, et nous adressa la parole en patois sicilien. Si peu familiarises que nous fussions avec cet idiome, il ne s'eloignait pas assez de l'italien pour que je ne pusse comprendre qu'il nous offrait de nous conduire ou nous voudrions. Nous lui demandames alors sur quoi il comptait nous conduire, disposes que nous etions a partir sur quelque chose que ce fut. Aussitot il marcha devant nous, et, s'arretant pres de la lanterne, il nous montra, a cinquante pas en mer, et dormant sur son ancre, un charmant petit batiment de la force d'un chasse-maree, mais si coquettement peint en vert et en rouge, que nous nous sentimes pris tout d'abord pour lui d'une sympathie qui se manifesta sans doute sur notre physionomie, car, sans attendre notre reponse, le matelot fit signe a une barque de venir a nous, sauta dedans, et nous tendit la main pour nous aider a y descendre.

Notre speronare, c'est le nom que l'on donne a ces sortes de batiments,

n'avait rien a perdre a l'examen, et plus nous nous approchions du navire, plus nous voyions se developper ses formes elegantes et ressortir la vivacite de ses couleurs. Il en resulta qu'avant de mettre le pied a bord, nous etions deja a moitie decides.

Nous y trouvames le capitaine. C'etait un beau jeune homme de vingt-huit a trente ans, a la figure ouverte et decidee. Il parlait un peu mieux italien que son matelot. Nous pumes donc nous entendre, ou a peu pres. Un quart d'heure plus tard, nous avions fait marche a huit ducats par jour. Moyennant huit ducats par jour, le batiment et l'equipage nous appartenaient corps et ame, planches et toiles. Nous pouvions le garder tant que nous voudrions, le mener ou nous voudrions, le quitter ou nous voudrions: nous etions libres; seulement tant tenu, tant paye. C'etait trop juste.

Je descendis dans la cale; le batiment n'etait charge que de son lest. J'exigeai du capitaine qu'il s'engageat positivement a ne prendre ni marchandises ni passagers; il me donna sa parole. Il avait l'air si franc, que je ne lui demandai pas d'autre garantie.

Nous remontames sur le pont, et je visitai notre cabine. C'etait tout bonnement une espece de tente circulaire en bois, etablie a la poupe, et assez solidement amarree a la membrure du batiment pour n'avoir rien a craindre d'une rafale de vent ou d'un coup de mer. Derriere cette tente etait un espace libre pour la manoeuvre du gouvernail. C'etait le departement du pilote. Cette tente etait parfaitement vide. C'etait a nous de nous procurer les meubles necessaires, le capitaine de la *_Santa-Maria di Pie di Grotta_* ne logeant point en garni. Au reste, vu le peu d'espace, ces meubles devaient se borner a deux matelas, a deux oreillers et a quatre paires de draps. Le plancher servait de couchette. Quant aux matelots, le capitaine compris, ils dormaient ordinairement pele-mele dans l'entrepont.

Nous convinmes d'envoyer les deux matelas, les deux oreillers et les quatre paires de draps dans la soiree, et le moment du depart fut fixe au lendemain huit heures du matin.

Nous avons deja fait une centaine de pas, en nous felicitant, Jadin et moi, de notre resolution, lorsque le capitaine courut apres nous. Il venait nous recommander par-dessus tout de ne pas oublier de nous munir d'un cuisinier. La recommandation me parut assez etrange pour que je voulusse en avoir l'explication. J'appris alors que, dans l'interieur de la Sicile, pays sauvage et desole, ou les auberges, quand il y en a, ne sont que des lieux de halte, un cuisinier est une chose de premiere necessite. Nous promimes au capitaine de lui en envoyer un en meme temps que notre *_roba_*.

Mon premier soin, en rentrant, fut de m'informer a monsieur Martin Zir, maitre de l'hotel de la *_Vittoria_*, ou je pourrais trouver le cordon-bleu demande. Monsieur Martin Zir me repondit que cela tombait a merveille, et qu'il avait justement mon affaire sous la main. Au premier abord, cette reponse me satisfait si completement, que je montai a ma chambre sans insister davantage; mais, arrive la, je pensai qu'il n'y avait pas de mal a prendre quelques renseignements prealables sur les qualites morales de notre futur compagnon de voyage. En consequence, j'interrogeai un des

serviteurs de l'hôtel, qui me répondit que je pouvais être d'autant plus tranquille sous ce rapport, que c'était son propre cuisinier que me donnait monsieur Martin. Malheureusement cette abnégation, loin de me rassurer de la part de mon hôte, ne fit qu'augmenter mes craintes. Si monsieur Martin était content de son cuisinier, comment s'en défaisait-il en faveur du premier étranger venu? S'il n'en était pas content, si peu difficile que je sois, j'en aimais autant un autre. Je descendis donc chez monsieur Martin, et je lui demandai si je pouvais réellement compter sur la probité et la science de son protégé. Monsieur Martin me répondit en me faisant un éloge pompeux des qualités de Giovanni Cama. C'était, à l'entendre, l'honnêteté en personne, et, ce qui était bien de quelque importance aussi pour l'emploi que je comptais lui confier, l'habileté la plus parfaite. Il avait surtout la réputation du meilleur friteur, qu'on me passe le mot, je n'en connais pas d'autre pour traduire fritatore, non seulement de la capitale, mais du royaume. Plus monsieur Martin encherissait sur ses éloges, plus mon inquiétude augmentait. Enfin, je me hasardai à lui demander comment, possédant un tel trésor, il consentait à s'en séparer.

--Helas! me répondit en soupirant monsieur Martin, c'est qu'il a, malheureusement pour moi qui reste à Naples, un défaut qui devient sans importance pour vous qui allez en Sicile.

--Et lequel? m'informai-je avec inquiétude.

--Il est appassionato, me répondit monsieur Martin. J'eclatai de rire.

C'est qu'en passant devant la cuisine, monsieur Martin m'avait fait voir Cama à son fourneau, et Cama, dans toute sa personne, depuis le haut de sa grosse tête jusqu'à l'extrémité de ses longs pieds, était bien l'homme du monde auquel me paraissait convenir le moins une pareille épithète; d'ailleurs, un cuisinier passione, cela me paraissait mythologique au premier degré. Cependant, voyant que mon hôte me parlait avec le plus grand sérieux, je continuai mes questions.

--Et passionné de quoi? demandai-je.

--De Roland, me répondit monsieur Martin.

--De Roland? répétai-je, croyant avoir mal entendu.

--De Roland, reprit monsieur Martin avec une consternation profonde.

--Ah ça! dis-je, commençant à croire que mon hôte se moquait de moi, il me semble, mon cher monsieur Martin, que nous parlons sans nous entendre. Cama est passionné de Roland: qu'est-ce que cela veut dire?

--Avez-vous jamais été au Mole? me demanda monsieur Martin.

--À l'instant où je suis rentré, je venais de la lanterne même.

--Oh! mais ce n'est pas l'heure.

--Comment, ce n'est pas l'heure?

--Non. Pour que vous comprissiez ce que je veux dire, il faudrait que vous y eussiez été le soir quand les improvisateurs chantent. Y avez-vous jamais été le soir?

--Comment voulez-vous que j'y aie été le soir? Je suis arrivé ici depuis ce matin seulement, et il est deux heures de l'après-midi.

--C'est juste. Eh bien! Vous avez quelquefois, parmi les proverbes traditionnels sur Naples, entendu dire que, lorsque le lazzarone a gagné deux sous, sa journée est faite?

--Oui.

--Mais savez-vous comment il divise ses deux sous?

--Non. Y a-t-il indiscretion à vous le demander?

--Pas le moins du monde.

--Contez-moi cela, alors.

--Eh bien! Il y a un sou pour le macaroni, deux liards pour le cocomero, un liard pour le _sambuco_, et un liard pour l'improvisateur. L'improvisateur est, après la pâte qu'il mange, l'eau qu'il boit et l'air qu'il respire, la chose la plus nécessaire au lazzarone. Or, que chante presque toujours l'improvisateur? Il chante le poème du divin Arioste, _l'Orlando Furioso_. Il en résulte que, pour ce peuple primitif aux passions exaltées et à la tête ardente, la fiction devient réalité; les combats des paladins, les félonies des géants, les malheurs des châtelaines, ne sont plus de la poésie, mais de l'histoire; il en faut bien une au pauvre peuple qui ne sait pas la sienne. Aussi s'éprend-il de celle-là. Chacun choisit son héros et se passionne pour lui: ceux-ci pour Renaud, ce sont les jeunes têtes; ceux-là pour Roland, ce sont les cœurs amoureux; quelques-uns pour Charlemagne, ce sont les gens raisonnables. Il n'y a pas jusqu'à l'enchanteur Merlin qui n'ait ses prosélytes. Eh bien! Comprenez-vous maintenant? Cet animal de Cama est passionné de Roland.

--Parole d'honneur?

--C'est comme je vous le dis.

--Eh bien! Qu'est-ce que cela fait?

--Ce que cela fait?

--Oui.

--Cela fait que, lorsque vient l'heure de l'improvisation, il n'y a pas moyen de le retenir à la cuisine, ce qui est assez gênant, vous en conviendrez, dans une maison comme la nôtre, où il descend des voyageurs à toute heure du jour ou de la nuit. Enfin, cela ne serait rien encore; mais attendez donc, c'est qu'il y a ici un valet de chambre qui est renaudiste,

et que si, sans y penser, j'ai le malheur de l'envoyer a la cuisine au moment du diner, alors tout est perdu. La discussion s'engage sur l'un ou sur l'autre de ces deux braves paladins, les gros mots arrivent, chacun exalte son heros et rabaisse celui de son adversaire; il n'est plus question que de coups d'epée, de geants occis, de chatelaines delivrees. De la cuisine, plus un mot; de sorte que le pot-au-feu se consume, les broches s'arretent, le roti brule, les sauces tournent, le diner est mauvais, les voyageurs se plaignent, l'hotel se vide, et tout cela parce qu'un gremlin de cuisinier s'est mis en tete d'etre fanatique de Roland! Comprenez-vous maintenant?

--Tiens, c'est drôle.

--Mais non, c'est que ce n'est pas drôle du tout, surtout pour moi; mais, quant a vous, cela doit vous etre parfaitement egal. Une fois en Sicile, il n'aura plus la son damne improvisateur et son enrage valet de chambre qui lui font tourner la tete. Il rotira, il fricassera a merveille, et de plus, il fera tout pour vous, si vous lui dites seulement une fois tous les huit jours qu'Angelique est une drolesse et Medor un polisson.

--Je le lui dirai.

--Vous le prenez donc?

--Sans doute, puisque vous m'en repondez.

On fit monter Cama. Cama fit quelques objections sur le peu de temps qu'il avait pour se preparer a un pareil voyage, et sur les dangers qu'il pouvait y courir; mais, dans la conversation, je trouvai moyen de placer un mot gracieux pour Roland. Aussitot Cama ecarquilla ses gros yeux, fendit sa bouche jusqu'aux oreilles, se mit a rire stupidement, et, seduit par notre communaute d'opinion sur le neveu de Charlemagne, se mit entierement a ma disposition.

Il en resulta que, comme je l'avais promis au capitaine, j'envoyai Cama le meme soir coucher a bord, avec les malles, les matelas et les oreillers, que nous allames rejoindre le lendemain a l'heure convenue.

Nous trouvames tous nos matelots sur le pont et nous attendant. Sans doute ils avaient aussi grande impatience de nous connaitre que nous de les voir. Ce n'etait pas une question moindre pour eux que pour nous, que celle de savoir si nos caracteres sympathiseraient avec les leurs; il y allait pour nous de presque tout le plaisir que nous nous promettions du voyage; il y allait pour eux de leur bien-etre et de leur tranquillite pendant deux ou trois mois.

L'equipage se composait de neuf hommes, d'un mousse et d'un enfant, tous nes ou du moins domicilies au village _della Pace_, pres de Messine. C'etaient de braves Siciliens dans toute la force du terme, a la taille courte, aux membres robustes, au teint basane, aux yeux arabes, detestant les Calabrais, leurs voisins, et execrant les Napolitains, leurs maitres; parlant ce doux idiome de Meli qui semble un chant, et comprenant a peine la langue florentine si fiere de la suprematie que lui accorde son academie

de la Crusca; toujours complaisants, jamais serviles, nous appelant excellence et nous baisant la main, parce que cette formule et cette action, qui chez nous ont un caractère de bassesse, ne sont chez eux que l'expression de la politesse et du dévouement. A la fin du voyage, ils arriverent à nous aimer comme des frères tout en continuant à nous respecter comme des supérieurs, distinction subtile ou l'affection et le devoir avaient gardé leur place; et ils nous rendaient juste ce que nous avions le droit d'attendre en échange de notre argent et de nos bons procédés.

Leurs noms étaient: Giuseppe Arena, capitaine; Nunzio, premier pilote; Vincenzo, second pilote; Pietro, frère de Nunzio; Giovanni, Filippo, Antonio, Sieni, Gaetano. Le mousse et le fils du capitaine, gamin âgé de six ou sept ans, complétaient l'équipage.

Maintenant, que nos lecteurs nous permettent, après avoir embrassé avec nous du regard l'équipage en masse, de jeter un coup d'œil particulier sur ceux de ces braves qui se distinguent par un caractère ou une spécialité quelconques: nous avons à faire avec eux un assez long voyage; et pour qu'ils prennent intérêt à notre récit, il faut qu'ils connaissent nos compagnons de route. Nous allons donc les faire apparaître tout à coup à leurs yeux tels qu'ils se découvriront à nous successivement.

Le capitaine Giuseppe Arena était, comme nous l'avons dit, un bel homme de vingt-huit ou trente ans, à la figure franche et ouverte dans les circonstances habituelles, à la figure calme et impassible dans les moments de danger. Il n'avait que très peu de connaissances en navigation; mais comme il possédait quelque fortune, il avait acheté son bâtiment, et cet achat lui avait naturellement valu le titre de capitaine. Quant au droit ou au pouvoir que ce titre lui donnait sur ses hommes, nous ne le vîmes pas une seule fois en faire usage. À part une légère nuance de respect qu'on lui accordait sans qu'il l'exigeât, et qu'il fallait les yeux de l'habitude pour bien distinguer, l'équipage vivait avec lui sur un pied d'égalité tout à fait patriarcale.

Nunzio le pilote était après le capitaine le personnage le plus important du bord: c'était un homme de cinquante ans, court et robuste, au teint de bistre, aux cheveux grisonnants, au visage rude, et qui naviguait depuis son enfance. Il était vêtu d'un pantalon de toile bleue et d'une chemise de bure; dans les temps froids ou pluvieux, il ajoutait à ce strict nécessaire une espèce de manteau à capuchon qui tenait à la fois du paletot de l'occident et du burnous méridional. Ce manteau, qui était de couleur brune, brodé de fil rouge et bleu aux poches et aux ouvertures des manches, tombait raide et droit, et donnait à sa physionomie un admirable caractère. Au reste, Nunzio était l'homme essentiel ou plutôt indispensable: c'était l'œil qui veillait sur les rochers, l'oreille qui écoutait le vent, la main qui guidait le navire. Dans les gros temps, le capitaine redevenait simple matelot et lui remettait tout le pouvoir. Alors du gouvernail, que d'ailleurs quelque temps qu'il fit il ne quittait jamais que pour la prière du soir, il donnait ses ordres avec une fermeté et une précision telles, que l'équipage obéissait comme un seul homme. Son autorité avait la durée de la tempête. Lorsqu'il avait sauvé le navire et la vie de ceux qui le montaient, il se rasseyait simple et calme à l'arrière du bâtiment, et

redevenait Nunzio le pilote; mais, quoiqu'il eut abandonné son autorité, il conservait son influence: car Nunzio, religieux comme un vrai marin, était considéré à l'égal d'un prophète. Ses prédictions, à l'endroit du temps qu'il prévoyait d'avance à des signes imperceptibles à tous les autres yeux, n'avaient jamais été démenties par les événements, de sorte que l'affection que lui portait l'équipage était mêlée d'un certain respect religieux qui nous étonna d'abord, mais que nous finîmes bientôt par partager, tant est grande sur l'homme, quelle que soit sa condition, l'influence d'une supériorité quelconque.

Vicenzo, que nous plaçons le troisième plutôt pour suivre la hiérarchie des rangs qu'à cause de son importance réelle, avait titre de second pilote; c'était lui qui remplaçait Nunzio dans les rares et courts moments où celui-ci abandonnait le gouvernail. Pendant les nuits calmes, ils veillaient chacun à son tour. Presque toujours au reste, même dans les moments où son aide était inutile à la direction du navire, Vicenzo était assis près de notre vieux prophète, échangeant avec lui des paroles rares, et le plus souvent à voix basse. Cette habitude l'avait isolé du reste de l'équipage et rendu silencieux: aussi paraissait-il rarement parmi nous et ne répondait-il que lorsque nous l'interrogeions; il accomplissait alors cet acte comme un devoir, avec toutes les formules de politesse usitées parmi les matelots. Au reste, brave et excellent homme, et après Nunzio, qui était un prodige sous ce rapport, résistant d'une manière merveilleuse à l'insomnie et à la fatigue.

Après ces trois autorités venait Pietro: Pietro était un joyeux compagnon qui remplissait parmi l'équipage l'emploi d'un loustic de régiment: toujours gai, sans cesse chantant, dansant et grimacant; parleur éternel, danseur enrage, nageur fanatique, adroit comme un singe dont il avait les mouvements, entremêlant toutes les manœuvres d'entrechats grotesques et de petits cris bouffons qu'il jetait à la manière d'Auriol; toujours prêt à tout, se mêlant à tout, comprenant tout; plein de bon vouloir et de familiarité; le plus privé avec nous de tous ses compagnons. Pietro s'était lié tout d'abord avec notre bouledogue. Celui-ci, d'un caractère moins facile et moins sociable, fut longtemps à ne répondre à ses avances que par un grognement sourd, qui finit par se changer à la longue en un murmure amical, et finalement en une amitié durable et solide, quoique Pietro, gene dans sa prononciation par l'accent italien, n'ait jamais pu l'appeler que Melor au lieu de Milord; changement qui parut blesser d'abord son amour-propre, mais auquel il finit cependant par s'habituer au point de répondre à Pietro comme si ce dernier prononçait son véritable nom.

Giovanni, garçon gros et gras, homme du Midi avec le teint blanc et le visage joufflu d'un homme du Nord, s'était constitué notre cuisinier du moment où notre ami Cama s'était senti pris du mal de mer, ce qui lui était arrivé dix minutes après que le spononare s'était mis en mouvement; il joignait au reste à la science culinaire un talent qui s'y rattachait directement, ou plutôt dont elle n'était que la conséquence: c'était celui de harponneur. Dans les beaux temps, Giovanni attachait à la poupe du bâtiment une ficelle de quatre ou cinq pieds de longueur, à l'extrémité de laquelle pendait un os de poulet ou une croute de pain. Cette ficelle ne flottait pas dix minutes dans le sillage qu'elle ne fut escortée de sept ou huit poissons de toute forme et de toute couleur, pour la plupart inconnus

a nos ports, et parmi lesquels nous reconnaissons presque toujours la dorade a ses ecailles d'or, et le loup de mer a sa voracite. Alors Giovanni prenait son harpon, toujours couche a babord ou a tribord pres des avirons, et nous appelait. Nous passions alors avec lui sur l'arriere et, selon notre appetit ou notre curiosite, nous choisissions parmi les cetaces qui nous suivaient celui qui se trouvait le plus a notre convenance. Le choix fait, Giovanni levait son harpon, visait un instant l'animal designe, puis le fer s'enfoncait en sifflant dans la mer; le manche disparaissait a son tour, mais pour remonter au bout d'une seconde a la surface de l'eau: Giovanni le ramenait alors a lui a l'aide d'une corde attachee a son bras; puis, a l'extremite opposee, nous voyions reparaitre dix fois sur douze le malheureux poisson perce de part en part; alors la tache du pecheur etait faite, et l'office du cuisinier commencait. Comme sans etre reellement malades nous etions cependant constamment indisposes du mal de mer, ce n'etait pas chose facile que d'veiller notre appetit. La discussion s'etablissait donc aussitot sur le mode de cuisson et d'assaisonnement le plus propre a l'exciter. Jamais turbot ne souleva parmi les graves senateurs romains de dissertations plus savantes et plus approfondies que celles auxquelles nous nous livrions, Jadin et moi. Comme pour plus de facilite nous discussions dans notre langue, l'equipage attendait, immobile et muet, que la decision fut prise. Giovanni seul, devinant a l'expression de nos yeux le sens de nos paroles, emettait de temps en temps une opinion, qui, nous annoncant quelque preparation inconnue, l'emportait ordinairement sur les autres. La sauce arretee, il saisissait le manche du gril ou la queue de la poele; Pietro grattait le poisson et allumait le feu dans l'entrepont; Milord, qui n'avait aucun mal de mer et qui comprenait qu'il allait lui revenir force aretes, remuait la queue et se plaignait amoureusement. Le poisson cuisait, et bientot Giovanni nous le servait sur la longue planche qui nous servait de table, car nous etions si a l'etroit sur notre petit batiment que la place manquait pour une table reelle. Sa mine appetissante nous donnait les plus grandes esperances; puis, a la troisieme ou quatrieme bouchee, le mal de mer reclamait obstinement ses droits, et l'equipage heritait du poisson, qui passait immediatement de l'arriere a l'avant, suivi de Milord qui ne le perdait pas de vue depuis le moment ou il etait entre dans la poele ou s'etait couche sur le gril, jusqu'a celui ou le mousse en avalait le dernier morceau.

Venait ensuite Filippo. Celui-la etait grave comme un quaker, serieux comme un docteur, et silencieux comme un fakir. Nous ne le vimes rire que deux fois dans tout le courant du voyage, la premiere lorsque notre ami Cama tomba a la mer dans le golfe d'Agrigente; la seconde fois lorsque le feu prit au dos du capitaine, qui, d'apres mes conseils et pour la guerison d'un rhumatisme, se faisait frotter les reins avec de l'eau-de-vie camphree. Quant a ses paroles, je ne sais pas si nous eumes une seule fois l'occasion d'en connaitre le son ou la couleur. Sa bonne ou sa mauvaise disposition d'esprit se manifestait par un sifflotement triste ou gai, dont il accompagnait ses camarades chantant, sans jamais chanter avec eux. Je crus longtemps qu'il etait muet, et ne lui adressai pas la parole pendant pres d'un mois, de peur de lui faire une nouvelle peine en lui rappelant son infirmité. C'etait du reste le plus fort plongeur que j'eusse jamais vu. Quelquefois, nous nous amusions a lui jeter du haut du pont une piece de monnaie: en un tour de main il se deshabilait, pendant que la piece s'enfoncait, s'elancait apres elle au moment ou elle etait prete de

disparaître, s'enfonçait avec elle dans les profondeurs de la mer, ou nous finissions par le perdre de vue malgré la transparence de l'eau; puis, quarante, cinquante secondes, une minute après, montre à la main, nous le voyions reparaitre, remontant parfaitement calme et sans effort apparent, comme s'il habitait son élément natal et qu'il vint de faire la chose la plus naturelle. Il va sans dire qu'il rapportait la pièce de monnaie et que la pièce de monnaie était pour lui.

Antonio était le menestrier de l'équipage. Il chantait la tarentelle avec une perfection et un entrain qui ne manquaient jamais leur effet. Parfois nous étions assis, les uns sur le tillac, les autres dans l'entrepont; la conversation languissait, et nous gardions le silence: tout à coup Antonio commençait cet air électrique qui est pour le Napolitain et le Sicilien ce que le ranz des vaches est pour le Suisse. Filippo avançait gravement hors de l'écotille la moitié de son corps et accompagnait le virtuose en sifflant. Alors Pietro commençait à battre la mesure en balançant sa tête à droite ou à gauche, et en faisant claquer ses pouces comme des castagnettes. Mais à la cinquième ou sixième mesure l'air magique opérait; une agitation visible s'emparait de Pietro, tout son corps se mettait en mouvement comme avaient fait d'abord ses mains; il se soulevait sur un genou, puis sur les deux, puis se redressait tout à fait. Alors, et pendant quelques instants encore, il se balançait de droite à gauche, mais sans quitter la terre; ensuite, comme si le plancher du bâtiment se fut échauffé graduellement, il levait un pied, puis l'autre; et enfin, jetant un de ces petits cris que nous avons indiqués comme l'expression de sa joie, il commençait la fameuse danse nationale par un mouvement lent et uniforme d'abord, mais qui, s'accélérait toujours, pressé par la musique, se terminait par une espèce de gigue effrénée. La tarentelle ne prenait fin que lorsque le danseur épuisé tombait sans force, après un dernier entrechat dans lequel se résümait toute la scène chorégraphique.

Enfin venaient Sieni, dont je n'ai garde aucun souvenir, et Gaetano, que nous vîmes à peine, retenu qu'il fut à terre, pendant tout notre voyage, par une ophthalmie qui se déclara le lendemain de notre arrivée dans le détroit de Messine. Je ne parle pas du mousse; il était tout naturellement ce qu'est partout cette estimable classe de la société, le souffre-douleur de tout l'équipage. La seule différence qu'il y eut entre lui et les autres individus de son espèce, c'est que, vu le bon naturel de ses compagnons, il était de moitié moins battu que s'il se fut trouvé sur un bâtiment génois ou breton.

Et maintenant nos lecteurs connaissent l'équipage de la *Santa Maria di Pie di Gratta* aussi bien que nous-mêmes.

Comme nous l'avons dit, tout l'équipage nous attendait sur le pont, et, amené sur son ancre, était prêt à partir. Je fis un dernier tour dans l'entrepont et dans la cabine pour m'assurer qu'on avait embarqué toutes nos provisions et tous nos effets. Dans l'entrepont, je trouvai Cama joyeusement établi entre les poulets et les canards destinés à notre table, et mettant en ordre sa batterie de cuisine. Dans la cabine, je trouvai nos lits tout couverts, et Milord déjà installé sur celui de son maître. Tout était donc à sa place et à son poste. Le capitaine alors s'approcha de moi et me demanda mes ordres; je lui dis d'attendre cinq minutes.

Ces cinq minutes devaient être consacrées à donner de mes nouvelles à monsieur le comte de Ludorf. Je pris dans mon album une feuille de mon plus beau papier, et je lui écrivis la lettre suivante:

"Monsieur le comte,

Je suis désolé que Votre Excellence n'ait pas jugé à propos de me charger de ses commissions pour Naples; je m'en serais acquitté avec une fidélité qui lui eût été une certitude de la reconnaissance que j'ai gardée de ses bons procédés envers moi.

Veillez agréer, monsieur le comte, l'hommage des sentiments bien vifs que je vous ai voués, et dont un jour ou l'autre j'espère vous donner une preuve.

[Note: Cette preuve s'est fait attendre jusqu'en 1841, époque où j'ai publié la première édition de ce livre; mais, comme on le voit, j'ai rattrapé le temps perdu, et j'espère que M. le comte de Ludorf, qui a pu m'accuser d'oubli, reviendra de son erreur sur mon compte, si par hasard ces lignes ont l'honneur de passer sous ses yeux.]

ALEX. DUMAS

Naples, ce 23 août 1835."

Pendant que j'écrivais, l'ancre avait été levée, et les rameurs s'étaient mis à babord et à tribord, leurs avirons à la main, et se tenant prêts à partir. Je demandai au capitaine un homme sûr pour remettre ma lettre à la poste; il me désigna un des spectateurs que notre départ avait attirés, et qui était de sa connaissance. Je lui fis passer, par l'entremise d'une longue perche, ma lettre accompagnée de deux carlini, et j'eus la satisfaction de voir aussitôt mon commissionnaire s'éloigner à toutes jambes dans la direction de la poste.

Lorsqu'il eut disparu, je donnai le signal du départ. Les huit rames que nos hommes tenaient en l'air retombèrent ensemble et battirent l'eau à la fois. Dix minutes après, nous étions hors du port, et un quart d'heure plus tard, nous ouvrions toutes nos petites voiles à un excellent vent de terre qui promettait de nous mettre rapidement hors de la portée de tous les agents napolitains que monsieur le comte de Ludorf pourrait lancer à nos trousses.

Ce bon vent nous accompagna pendant quinze ou vingt milles à peu près; mais, à la hauteur de Sorrente, il mollit, et bientôt tomba tout à fait, de sorte que nous fûmes obligés de marcher de nouveau à la rame. Cela nous donna le temps de nous apercevoir que la brise de mer nous avait ouvert l'appétit. En conséquence, parfaitement disposés à apprécier les qualités du protégé de monsieur Martin Zir, nous primes notre plus belle basse-taille, et nous appelâmes Cama. Personne ne répondit. Inquiets de ce silence, nous envoyâmes Pietro et Giovanni à sa recherche, et cinq minutes après, nous le vîmes apparaître à l'orifice de l'écouille, pâle comme un

spectre, et soutenu sous chaque bras par ceux que nous avions envoyés à sa recherche, et qui l'avaient trouvé étendu sans mouvement entre ses canards et ses poules. Il était évidemment impossible au pauvre diable de se rendre à nos ordres. À peine s'il pouvait se soutenir sur ses jambes, et il tournait les yeux d'une façon lamentable. Pensant que le grand air lui ferait du bien, nous fîmes aussitôt apporter un matelas sur le pont, et on le coucha au pied du mat; c'était très bien pour lui; mais pour nous, cela ne nous avançait pas à grand-chose. Nous nous regardions, Jadin et moi, d'un air assez déconcerté, lorsque Giovanni vint se mettre à nos ordres, s'efforçant de remplacer, pour le moment du moins, notre pauvre _appassionato_.

On juge si nous acceptâmes la proposition. Le capitaine, qui n'était pas fier, reprit aussitôt la rame que Giovanni venait d'abandonner. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que nous entendîmes les gémissements d'une poule que l'on égorgeait; bientôt nous vîmes la fumée s'échapper par l'écotille; puis nous entendîmes l'huile qui criait sur le feu. Un quart d'heure après, nous tirions chacun notre part d'un poulet à la provençale, auquel il manquait peut-être bien quelque chose selon la _Cuisinière bourgeoise_, mais que, grâce à ce susdit appétit qui s'était toujours maintenu en progrès, nous trouvâmes excellent. Dès lors nous fûmes rassurés sur notre avenir; Dieu nous rendait d'une main ce qu'il nous ôtait de l'autre.

Vers les deux heures, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'île de Caprée. Comme en perdant notre temps nous ne perdions pas grand-chose, attendu que, malgré le travail incessant de nos rameurs, nous ne faisons guère plus d'une demi-lieue à l'heure, je proposai à Jadin de descendre à terre pour visiter l'île de Tibère, et de monter jusqu'aux ruines de son palais, que nous apercevions au tiers à peu près de la hauteur du mont Solaro. Jadin accepta de tout cœur, pensant qu'il y aurait quelque beau point de vue à croquer. Nous fîmes part aussitôt de nos intentions au capitaine qui mit le cap sur l'île et, une heure après, nous entrâmes dans le port.

CAPREE

Il y a peu de points dans le monde qui offrent autant de souvenirs historiques que Caprée. Ce n'était qu'une île comme toutes les îles, plus riante peut-être, voilà tout, lorsqu'un jour Auguste résolut d'y faire un voyage. Au moment où il y abordait, un vieux chêne dont la sève semblait à tout jamais tarie releva ses branches desséchées et déjà penchées vers la terre, et dans la même journée l'arbre se couvrit de bourgeons et de feuilles. Auguste était l'homme aux présages; il fut si fort enchanté de celui-ci, qu'il proposa aux Napolitains de leur abandonner l'île d'Oénarie s'ils voulaient lui céder celle de Caprée. L'échange fut fait à cette condition. Auguste fit de Caprée un lieu de délices, y demeura quatre ans, et lorsqu'il mourut, légua l'île à Tibère.

Tibère s'y retira à son tour, comme se retire dans son antre un vieux tigre

qui se sent mourir. La seulement, entouré de vaisseaux qui nuit et jour le gardaient, il se crut à l'abri du poignard et du poison. Sur ces roches où il n'y a plus aujourd'hui que des ruines, s'élevaient alors douze villas impériales, portant les noms des douze grandes divinités de l'Olympe; dans ces villas, dont chacune servait durant un mois de l'année de forteresse à l'empereur, et qui étaient soutenues par des colonnes de marbre dont les chapiteaux dorés soutenaient des frises d'agate, il y avait des bassins de porphyre où étincelaient les poissons argentés du Gange, des pavés de mosaïque dont les dessins étaient formés d'opale, d'émeraude et de rubis; des bains secrets et profonds, ou des peintures lascives éveillaient des desirs terribles en retraçant des voluptés inouïes. Autour de ces villas, aux flancs de ces montagnes nues aujourd'hui, s'élevaient alors deux forêts de cèdres et des bosquets d'orangers où se cachaient de beaux adolescents et de belles jeunes filles, qui, déguisées en faunes et en dryades, en satyres et en bacchantes, chantaient des hymnes à Venus, tandis que d'invisibles instruments accompagnaient leurs voix amoureuses; et quand le soir était venu, quand une de ces nuits transparentes et étoilées comme l'Orient seul en sait faire pour l'amour, s'était abaissée sur la mer endormie; quand une brise embaumée, soufflant de Sorrente ou de Pompeia, venait se mêler aux parfums que des enfants, vêtus en amours, brûlaient incessamment sur des tripieds d'or; quand des cris voluptueux, des harmonies mystérieuses, des soupirs étouffés, frémissaient vagues et confus comme si l'île amoureuse tressaillait de plaisir entre les bras d'un dieu marin, un phare immense s'allumait, qui semblait un soleil nocturne. Bientôt, à sa lueur, on voyait sortir de quelque grotte et marcher le long de la grève, entre son astrologue Thrasylle et son médecin Charicles, un vieillard vêtu de pourpre, au cou raide et penché, au visage silencieux et morne, secouant de temps en temps une forêt de cheveux argentés qui retombaient sur ses larges épaules, ondulant comme la crinière d'un lion. Le vieillard laissait tomber de ses lèvres quelques mots rares et tardifs, tandis que sa main aux gestes efféminés caressait la tête d'un serpent privé qui dormait sur sa poitrine. Ces mots, c'étaient quelques vers grecs qu'il venait de composer, quelques ordres pour des débauches secrètes dans la villa de Jupiter ou de Gères, quelque sentence de mort qui, le lendemain, allait, sur les ailes d'une galère latine, aborder à Ostie et épouvanter Rome: car ce vieillard, c'était le divin Tibère, le troisième César, l'empereur aux grands yeux fauves, qui, pareils à ceux du chat, du loup et de la hyène, voyaient clair dans l'obscurité.

Aujourd'hui, de toutes ces magnificences, il ne reste plus que des ruines; mais, plus vivace que la pierre et le marbre, la mémoire du vieil empereur est demeurée tout entière. On dirait, tant son nom est encore dans toutes les bouches, que c'est d'hier qu'il s'est couché dans la tombe parricide que lui avait préparée Caligula, et où le poussa Macron. On dirait qu'à défaut de son corps, on tremble encore devant son ombre, et les habitants de Capri et d'Anacapri, les deux cités de l'île, montrent encore les restes de son palais avec la même terreur qu'ils montreraient un volcan éteint, mais qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, peut se ranimer plus mortel et plus dévorant que jamais.

Ces deux cités sont situées, Capri, en amphithéâtre en face du port, et Anacapri au haut du mont Solara. Un escalier de cinq ou six cents marches, rude et creusé dans le roc, conduit de la première à la seconde de ces deux

viles; mais la fatigue de cette rapide ascension est largement rachetee, il faut le dire, par le panorama splendide que l'oeil embrasse une fois arrive au sommet de la montagne. En effet, le voyageur, en faisant face a Naples, a d'abord a sa droite Paestum, cette fille voluptueuse de la Grece, dont les roses, qui fleurissaient deux fois l'an dans un air mortel a la virginite, allaient se faner au front d'Horace et s'effeuiller sur la table de Mecene; puis Sorrente, ou le vent qui passe emporte avec lui la fleur des orangers qu'il disperse au loin sur la mer, puis Pompeia, endormie dans sa cendre, et qu'on reveille comme une vieille ruine d'Egypte, avec ses peintures ardentes, ses urnes lacrymales et ses bandelettes mortuaires; enfin Herculanium, qui surprise un jour par la lave, cria, se tordit et mourut comme Laocoon etouffe aux noeuds de ses serpents. Alors commence Naples, car Torre di Greco, Resina et Portici ne sont, a vrai dire, que des faubourgs; Naples, la ville paresseuse, couchee sur son amphitheatre de montagnes, et allongeant ses petits pieds jusqu'aux flots tieses et lascifs de son golfe; Naples, dont Rome, la reine du monde, avait fait sa maison de plaisance, tant alors comme aujourd'hui la nature avait verse autour d'elle tous ses enchantements. Puis, apres Naples, l'oeil decouvre Pouzzoles et son temple de Serapis a moitie cache dans l'eau; Cumes et son anthe sibyllin, ou descendit le pieux Enee; puis le golfe ou Caligula jeta, pour surpasser Xerxes, un pont d'une lieue, dont on apercoit encore les ruines; puis Bauli, d'ou partit la galere imperiale preparee par Neron et qui devait s'ouvrir sous les pieds d'Agrippine; puis Baia, si mortelle aux chastes amants; puis enfin Misene, ou est enterre le clairon d'Enee, et d'ou Plin l'ancien alla mourir, etouffe dans sa litiere par les cendres de Stabia.

Figurez-vous le tableau que nous venons de decrire eclaire par ce phare immense qu'on appelle le Vesuve, et dites-moi s'il y a dans le monde entier quelque chose qui puisse se comparer a un pareil spectacle.

Au milieu de ces souvenirs antiques surgit sous les pieds un souvenir tout moderne. C'est un episode de cette epee gigantesque qui commença en 1789 et qui finit en 1815. Depuis deux ans deja les Francais etaient maitres du royaume de Naples, depuis quinze jours Murat en etait roi, et cependant Capree appartenait encore aux Anglais. Deux fois son predecesseur Joseph en avait tente la conquete, et deux fois la tempete, cette eternelle alliee de l'Angleterre, avait disperse ses vaisseaux.

C'etait une vue terrible pour Murat que celle de cette ile qui lui fermait sa rade comme avec une chaine de fer; aussi le matin, lorsque le soleil se levait derriere Sorrente, c'etait cette ile qui attirait tout d'abord ses yeux; et le soir, lorsque le soleil se couchait derriere Procida, c'etait encore cette ile qui fixait son dernier regard.

A chaque heure de la journee, Murat interrogeait ceux qui l'entouraient a l'endroit de cette ile, et il apprenait sur les precautions prises par Hudson Lowe, son commandant, des choses presque fabuleuses. En effet, Hudson Lowe ne s'etait point fie a cette ceinture inabordable de rochers a pic qui l'entoure, et qui suffisait a Tibere; quatre forts nouveaux avaient ete ajoutes par lui aux forts qui existaient deja; il avait fait effacer par la pioche et rompre par la mine les sentiers qui serpentaient autour des precipices, et ou les chevriers eux-memes n'osaient passer que

pieds nus; enfin il accordait une prime d'une guinee a chaque homme qui parvenait, malgre la surveillance des sentinelles, a s'introduire dans l'île par quelque voie qui n'eut point ete ouverte encore a d'autres qu'a lui.

Quant aux forces materielles de l'île, Hudson Lowe avait a sa disposition deux mille soldats et quarante bouches a feu, qui, en s'enflammant, allaient porter l'alarme dans l'île de Ponza, ou les Anglais avaient a l'ancre cinq fregates toujours pretes a courir ou le canon les appelait.

De pareilles difficultes eussent rebute tout autre que Murat, mais Murat etait l'homme des choses impossibles. Murat avait jure qu'il prendrait Capree, et quoiqu'il n'eut fait ce serment que depuis trois jours, il croyait deja avoir manque a sa parole, lorsque le general Lamarque arriva. Lamarque venait de prendre Gaete et Maratea, Lamarque venait de livrer onze combats et de soumettre trois provinces, Lamarque etait bien l'homme qu'il fallait a Murat; aussi, sans lui rien dire, Murat le conduisit a la fenetre, lui remit une lunette entre les mains et lui montra l'île.

Lamarque regarda un instant, vit le drapeau anglais qui flottait sur les forts de San-Salvador et de Saint-Michel, renfonca avec la paume de sa main les quatre tubes de la lunette les uns dans les autres et dit: Oui, je comprends; il faudrait la prendre.

--Eh bien? reprit Murat.

--Eh bien! repondit Lamarque, on la prendra. Voila tout.

--Et quand cela? demanda Murat.

--Demain, si Votre Majeste le veut.

--A la bonne heure, dit le roi, voila une de ces reponses comme je les aime. Et combien d'hommes veux-tu?

--Combien sont-ils? demanda Lamarque.

--Deux mille, a peu pres.

--Eh bien! Que Votre Majeste me donne quinze ou dix-huit cents hommes; qu'elle me permette de les choisir parmi ceux que je lui amene: ils me connaissent; je les connais. Nous nous ferons tous tuer jusqu'au dernier, ou nous prendrons l'île.

Murat, pour toute reponse, tendit la main a Lamarque. C'etait ce qu'il aurait dit etant general; c'etait ce qu'il etait pret a faire etant roi. Puis tous deux se separerent, Lamarque pour choisir ses hommes, Murat pour reunir les embarcations.

Des le lendemain tout etait pret, soldats et vaisseaux. Dans la soiree, l'expedition sortit de la rade. Quelques precautions qu'on eut prises pour garder le secret, le secret s'etait repandu: toute la ville etait sur le port, saluant de la voix cette petite flotte, qui partait gaiement et

pleine d'insoucieuse confiance pour une chose que l'on regardait comme impossible.

Bientot le vent, favorable d'abord, commença de faiblir: la petite flotte n'avait pas fait dix milles qu'il tomba tout a fait. On marcha a la rame; mais la rame est lente, et le jour parut que l'on etait encore a deux lieues de Capree. Alors, comme s'il avait fallu lutter contre toutes les impossibilites, vint la tempete. Les flots se briserent avec tant de violence contre les rochers a pic qui entourent l'ile, qu'il n'y eut pas moyen pendant toute la matinee, de s'en approcher. A deux heures la mer se calma. A trois heures les premiers coups de canon furent echanges entre les bombardes napolitaines et les batteries du port; les cris de quatre cent mille ames, repandues depuis Margellina jusqu'a Portici, leur repondirent.

En effet, c'etait un merveilleux spectacle que le nouveau roi donnait a sa nouvelle capitale: lui-meme, avec une longue-vue, se tenait sur la terrasse du palais. Des embarcations on voyait toute cette foule etagee aux differents gradins de l'immense cirque dont la mer etait l'arene. Cesar, Auguste, Neron n'avaient donne a leurs sujets que des chasses, des luttes de gladiateurs ou des naumachies; Murat donnait aux siens une veritable bataille.

La mer etait redevenue tranquille comme un lac. Lamarque laissa ses bombardes et ses chaloupes canonnières aux prises avec les batteries du fort, et avec ses embarcations de soldats il longea l'ile: partout des rochers a pic baignaient dans l'eau leurs murailles gigantesques; nulle part un point ou aborder. La flottille fit le tour de l'ile sans reconnaitre un endroit ou mettre le pied. Un corps de douze cents Anglais, suivant des yeux tous ses mouvements, faisait le tour en meme temps qu'elle.

Un moment on crut que tout etait fini et qu'il faudrait retourner a Naples sans rien entreprendre. Les soldats offraient d'attaquer le fort; mais Lamarque secoua la tete: c'etait une tentative insensee. En consequence, il donna l'ordre de faire une seconde fois le tour de l'ile, pour voir si l'on ne trouverait pas quelque point abordable, et qui eut echappe au premier regard.

Il y avait dans un rentrant, au pied du fort Sainte-Barbe, un endroit ou le rempart granitique n'avait que quarante a quarante-cinq pieds d'elevation. Au-dessus de cette muraille, lisse comme un marbre poli, s'etendait un talus si rapide, qu'a la premiere vue, on n'eut certes pas cru que des hommes pussent l'escalader. Au-dessus de ce talus, a cinq cents pieds du roc, etait une espece de ravin, et douze cents pieds plus haut encore, le fort Sainte-Barbe, dont les batteries battaient le talus en passant par-dessus le ravin dans lequel les boulets ne pouvaient plonger.

Lamarque s'arreta en face du rentrant, appela a lui l'adjudant general Thomas et le chef d'escadron Livron. Tous trois tinrent conseil un instant; puis ils demanderent les echelles.

On dressa la premiere echelle contre le rocher: elle atteignait a peine au tiers de sa hauteur; on ajouta une seconde echelle a la premiere, on

l'assura avec des cordes, et on les dressa de nouveau toutes deux: il s'en fallait de douze ou quinze pieds, quoique reunies, qu'elles atteignissent le talus; on en ajouta une troisieme; on l'assujettit aux deux autres avec la meme precaution qu'on avait prise pour la seconde, puis on mesura de nouveau la hauteur: cette fois les derniers echelons touchaient a la crete de la muraille. Les Anglais regardaient faire tous ces preparatifs d'un air de stupefaction qui indiquait clairement qu'une pareille tentative leur semblait insensee. Quant aux soldats, ils echangeaient entre eux un sourire qui signifiait: "Bon, il va faire chaud tout a l'heure."

Un soldat mit le pied sur l'echelle.

"Tu es bien presse!" lui dit le general Lamarque en le tirant en arriere, et il prit sa place. La flottille tout entiere battit des mains. Le general Lamarque monta le premier, et tous ceux qui etaient dans la meme embarcation le suivirent. Six hommes tenaient le pied de l'echelle, qui vacillait a chaque flot que la mer venait briser contre le roc. On eut dit un immense serpent qui dressait ses anneaux onduleux contre la muraille.

Tant que ces etranges escaladeurs n'eurent point atteint le talus, ils se trouverent proteges contre le feu des Anglais par la regularite meme de la muraille qu'ils gravissaient; mais a peine le general Lamarque eut-il atteint la crete du rocher, que la fusillade et le canon eclaterent en meme temps: sur les quinze premiers hommes qui aborderent, dix retomberent precipites. A ces quinze hommes, vingt autres succederent, suivis de quarante, suivis de cent. Les Anglais avaient bien fait un mouvement pour les repousser a la baionnette, mais le talus que les assaillants gravissaient etait si rapide qu'ils n'oserent point s'y hasarder. Il en resulta que le general Lamarque et une centaine d'hommes, au milieu d'une pluie de mitraille et de balles, gagnerent le ravin, et la, a l'abri comme derriere un epaulement, se formerent en peloton. Alors les Anglais chargerent sur eux pour les debusquer; mais ils furent recus par une telle fusillade qu'ils se retirerent en desordre. Pendant ce mouvement, l'ascension continuait, et cinq cents hommes a peu pres avaient deja pris terre.

Il etait quatre heures et demie du soir. Le general Lamarque ordonna de cesser l'ascension: il etait assez fort pour se maintenir ou il etait; et effraye du ravage que faisaient l'artillerie et la fusillade parmi ses hommes, il voulait attendre la nuit pour achever le perilleux débarquement. L'ordre fut porte par l'adjudant general Thomas, qui traversa une seconde fois le talus sous le feu de l'ennemi, gagna contre toute esperance l'echelle sans accident aucun, et redescendit vers la flottille, dont il prit le commandement, et qu'il mit a l'abri de tout peril dans la petite baie que formait le rentrant du rocher.

Alors l'ennemi reunit tous ses efforts contre la petite troupe retranchee dans le ravin. Cinq fois, treize ou quatorze cents Anglais vinrent se briser contre Lamarque et ses cinq cents hommes. Sur ces entrefaites, la nuit arriva; c'etait le moment convenu pour recommencer l'ascension. Cette fois, comme l'avait prevu le general Lamarque, elle s'opera plus facilement que la premiere. Les Anglais continuaient bien de tirer, mais l'obscurite les empechait de tirer avec la meme justesse. Au grand etonnement des

soldats, cette fois l'adjudant general Thomas monta le dernier; mais on ne tarda point a avoir l'explication de cette conduite: arrive au sommet du rocher, il renversa l'echelle derriere lui: aussitot les embarcations gagnerent le large et reprirent la route de Naples. Lamarque, pour s'assurer la victoire, venait de s'enlever tout moyen de retraite.

Les deux troupes se trouvaient en nombre egal, les assaillants ayant perdu trois cents hommes a peu pres; aussi Lamarque n'hesita point, et mettant la petite armee en bataille dans le plus grand silence, il marcha droit a l'ennemi sans permettre qu'un seul coup de fusil repondit au feu des Anglais.

Les deux troupes se heurterent, les baionnettes se croiserent, on se prit corps a corps; les canons du fort Sainte-Barbe s'eteignirent, car Francais et Anglais etaient tellement meles qu'on ne pouvait tirer sur les uns sans tirer en meme temps sur les autres. La lutte dura trois heures; pendant trois heures, on se poignarda a bout portant. Au bout de trois heures, le colonel Hausel etait tue, cinq cents Anglais etaient tombes avec lui; le reste etait enveloppe. Un regiment se rendit tout entier: c'etait le Royal Malte. Neuf cents hommes furent faits prisonniers par onze cents. On les desarma; on jeta leurs sabres et leurs fusils a la mer; trois cents hommes resterent pour les garder; les huit cents autres marcherent contre le fort.

Cette fois, il n'y avait meme plus d'echelles. Heureusement, les murailles etaient basses: les assiegeants monterent sur les epaules les uns des autres. Apres une defense de deux heures, le fort fut pris: on fit entrer les prisonniers et on les y enferma.

La foule qui garnissait les quais, les fenetres et les terrasses de Naples, curieuse et avide, etait restee malgre la nuit: au milieu des tenebres, elle avait vu la montagne s'allumer comme un volcan; mais, sur les deux heures du matin, les flammes s'etaient eteintes sans que l'on sut qui etait vainqueur ou vaincu. Alors l'inquietude fit ce qu'avait fait la curiosite: la foule resta jusqu'au jour; au jour, on vit le drapeau napolitain flotter sur le fort Sainte-Barbe. Une immense acclamation, poussee par quatre cent mille personnes, retentit de Sorrente a Misene, et le canon du chateau Saint-Elme, dominant de sa voix de bronze toutes ces voix humaines, vint apporter a Lamarque les premiers remerciements de son roi.

Cependant la besogne n'etait qu'a moitie faite; apres etre monte il fallait descendre, et cette seconde operation n'etait pas moins difficile que la premiere. De tous les sentiers qui conduisaient d'Anacapri a Capri, Hudson Lowe n'avait laisse subsister que l'escalier dont nous avons parle: or, cet escalier, que bordent constamment des precipices, large a peine pour que deux hommes puissent le descendre de front, deroulait ses quatre cent quatre-vingts marches a demi-portee du canon de douze pieces de trente-six et de vingt chaloupes canonnières.

Neanmoins, il n'y avait pas de temps a perdre, et cette fois, Lamarque ne pouvait attendre la nuit; on decouvrait a l'horizon toute la flotte anglaise, que le bruit du canon avait attiree hors du port de Ponza. Il fallait s'emparer du village avant l'arrivee de cette flotte, ou sans cela

elle jetait dans l'île trois fois autant d'hommes qu'en avait celui qui était venu pour la prendre; et, obligés devant des forces si supérieures de se renfermer dans le fort Sainte-Barbe, les vainqueurs étaient forcés de se rendre ou de mourir de faim.

Le général laissa cent hommes de garnison dans le fort Sainte-Barbe, et, avec les mille hommes qui lui restaient, tenta la descente. Il était dix heures du matin. Lamarque n'avait moyen de rien cacher à l'ennemi; il fallait achever comme on avait commencé, à force d'audace. Il divisa sa petite troupe en trois corps, prit le commandement du premier, donna le second à l'adjudant général Thomas, et le troisième au chef d'escadron Livron; puis, au pas de charge et tambour battant, il commença de descendre.

Ce dut être quelque chose d'effrayant à voir que cette avalanche d'hommes se ruant par cet escalier jeté sur l'abîme, et cela sous le feu de soixante à quatre-vingts pièces de canon. Deux cents furent précipités qui n'étaient que blessés peut-être, et qui s'écrasèrent dans leur chute: huit cents arrivèrent en bas et se répandirent dans ce qu'on appelle la _grande marine_. Là on était à l'abri du feu; mais tout était à recommencer encore, ou plutôt rien n'était achevé: il fallait prendre Capri, la forteresse principale, et les forts Saint-Michel et San-Salvador.

Alors, et après l'œuvre du courage, vint l'œuvre de la patience; quatre cents hommes se mirent au travail. En avant des thermes de Tibère, dont les ruines puissantes les protégeaient contre l'artillerie de la forteresse, ils commencèrent à creuser un petit port, tandis que les quatre cents autres, retrouvant dans leurs embrasures les canons ennemis, tournaient les uns vers la ville et préparaient des batteries de brèche, tournaient les autres vers les vaisseaux qu'on voyait arriver luttant contre le vent contraire, et préparaient des boulets rouges.

Le port fut achevé vers les deux heures de l'après-midi; alors on vit s'avancer de la pointe du cap Campanetta les embarcations renvoyées la veille et qui revenaient chargées de vivres, de munitions et d'artillerie. Le général Lamarque choisit douze pièces de vingt-quatre; quatre cents hommes s'y attelèrent, et à travers les rochers, par des chemins qu'ils frayerent eux-mêmes à l'insu de l'ennemi, les traînèrent au sommet du mont Solaro qui domine la ville et les deux forts. Le soir, à six heures, les douze pièces étaient en batterie. Soixante à quatre-vingts hommes restèrent pour les servir; les autres descendirent et vinrent rejoindre leurs compagnons.

Mais, pendant ce temps, une étrange chose s'opérait. Malgré le vent contraire, la flotte était arrivée à portée de canon et avait commencé le feu. Six frégates, cinq bricks, douze bombardes et seize chaloupes canonnières assiégaient les assiégés, qui à la fois se défendaient contre la flotte et attaquaient la ville. Sur ces entrefaites, l'obscurité vint; force fut d'interrompre le combat; Naples eut beau regarder de tous ses yeux, cette nuit-là le volcan était éteint ou se reposait.

Malgré la mer, malgré la tempête, malgré le vent, les Anglais parvinrent pendant la nuit à jeter dans l'île deux cents canonniers et cinq cents

hommes d'infanterie. Les assieges se trouvaient donc alors pres d'un tiers plus forts que les assiegeants.

Le jour vint: avec le jour la canonnade s'eveilla entre la flotte et la cote, entre la cote et la terre. Les trois forts repondaient de leur mieux a cette attaque qui, divisee, etait moins dangereuse pour eux, quand tout a coup quelque chose comme un orage eclata au-dessus de leurs tetes: une pluie de fer ecrasa a demi-portee les canonniers sur leurs pieces. C'etaient les douze pieces de 24 qui tonnaient a la fois.

En moins d'une heure, le feu des trois forts fut eteint; au bout de deux heures, la batterie de la cote avait pratique une breche. Le general Lamarque laissa cent hommes pour servir les pieces qui devaient tenir la flotte en respect, se mit a la tete de six cents autres et ordonna l'assaut.

En ce moment un pavillon blanc fut hisse sur la forteresse. Hudson Lowe demandait a capituler. Treize cents hommes, soutenus par une flotte de quarante a quarante-cinq voiles, offraient de se rendre a sept cents, ne se reservant que la retraite avec armes et bagages. Hudson Lowe s'engageait en outre a faire rentrer la flotte dans le port de Ponza. La capitulation etait trop avantageuse pour etre refusee; les neuf cents prisonniers du fort Sainte-Barbe furent reunis a leurs treize cents compagnons. A midi, les deux mille deux cents hommes d'Hudson Lowe quittaient l'ile, abandonnant a Lamarque et a ses huit cents soldats la place, les forts, l'artillerie et les munitions.

Douze ans plus tard, Hudson commandait dans une autre ile, non point cette fois a titre de gouverneur, mais de geolier, et son prisonnier, comme une insulte qui devait compenser toutes les tortures qu'il lui avait fait souffrir, lui jetait a la face cette honteuse reddition de Capree.

Je visitai le talus et l'escalier, c'est-a-dire l'endroit par lequel quinze cents hommes etaient montes et mille etaient descendus; rien qu'a les regarder, on a le vertige; chaque marche de l'escalier porte encore la trace de quelque mitraille.

J'avais fait toute cette excursion seul. Jadin avait trouve une vue a croquer, et s'etait arrete au tiers de la montee. Je le rejoignis en descendant, et nous regagnames ensemble le port. La, nous fumes entoures de vingt-cinq bateliers qui se mirent a nous tirer chacun de leur cote: c'etaient les ciceroni de la Grotte d'azur. Comme on ne peut pas venir a Capree sans voir la Grotte d'azur, j'en choisis un et Jadin un autre, car il faut une barque et un batelier par voyageur, l'entree etant si basse et si resserree qu'on ne peut y penetrer qu'avec un canot tres etroit.

La mer etait calme, et cependant elle brise, meme dans les plus beaux temps, avec une si grande force contre la ceinture des rochers qui entoure l'ile, que nos barques bondissaient comme dans une tempete, et que nous etions obliges de nous coucher au fond et de nous cramponner aux bords pour ne pas etre jetes a la mer. Enfin, apres trois quarts d'heure de navigation pendant lesquels nous longeames le sixieme a peu pres de la circonference de l'ile, nos bateliers nous previnrent que nous etions arrives. Nous

regardames autour de nous, mais nous n'apercevions pas la moindre apparence de la plus petite grotte, lorsqu'ils nous montrèrent un point noir et circulaire que nous apercevions à peine au-dessus de l'écume des vagues: c'était l'orifice de la voute.

La première vue de cette entrée n'est pas rassurante: on ne comprend pas comment on pourra la franchir sans se briser la tête contre le rocher. Comme la question nous parut assez importante pour être discutée, nous la posâmes à nos bateliers, lesquels nous répondirent que nous avions parfaitement raison, en restant assis, mais que nous n'avions qu'à nous coucher tout à fait, et que nous éviterions le danger. Nous n'étions pas venus si loin pour reculer. Je donnai le premier l'exemple; mon batelier s'avança en ramant avec des précautions qui indiquaient que, tout habitué qu'il était à une pareille opération, il ne la regardait cependant pas comme exempte de tout danger. Quant à moi, dans la position où j'étais, je ne voyais plus rien que le ciel; bientôt, je me sentis soulever sur une vague, la barque glissa avec rapidité, je ne vis plus rien qu'un rocher qui sembla pendant une seconde peser sur ma poitrine. Puis, tout à coup, je me trouvai dans une grotte si merveilleuse, que j'en jetai un cri d'étonnement, et je me relevai d'un mouvement si rapide pour regarder autour de moi, que je manquai d'en faire chavirer notre embarcation.

En effet, j'avais devant moi, autour de moi, dessus moi, dessous moi et derrière moi, des merveilles dont aucune description ne pourrait donner l'idée, et devant lesquelles le pinceau lui-même, ce grand traducteur des souvenirs humains, demeure impuissant. Qu'on se figure une immense caverne toute d'azur, comme si Dieu s'était amusé à faire une tente avec quelque reste du firmament; une eau si limpide, si transparente, si pure, qu'on semblait flotter sur de l'air épaissi; au plafond, des stalactites pendantes comme des pyramides renversées; au fond, un sable d'or mêlé de végétations sous-marines; le long des parois qui se baignent dans l'eau, des pousses de corail aux branches capricieuses et éclatantes; du côté de la mer un point, une étoile, par lequel entre le demi-jour qui éclaire ce palais de fée; enfin, à l'extrémité opposée, une espèce d'estrade ménagée comme le trône de la somptueuse déesse qui a choisi pour sa salle de bains l'une des merveilles du monde.

En ce moment toute la grotte prit une teinte foncée, comme la terre lorsqu'au milieu d'un jour splendide un nuage passe tout à coup devant le soleil. C'était Jadin qui entra à son tour, et dont la barque fermait l'orifice de la caverne. Bientôt il fut lancé près de moi par la force de la vague qui l'avait soulevé, la grotte reprit sa belle couleur d'azur, et sa barque s'arrêta tremblotante près de la mienne, car cette mer, si agitée et si bruyante au-dehors, n'avait plus au-dedans qu'une respiration douce et silencieuse comme celle d'un lac.

Selon toute probabilité, la Grotte d'azur était inconnue des anciens. Aucun poète n'en parle, et certes, avec leur imagination merveilleuse, les Grecs n'eussent point manqué d'en faire le palais de quelque déesse marine au nom harmonieux, et dont ils nous eussent laissé l'histoire. Suetone, qui nous décrit avec tant de détails les thermes et les bains de Tibère, eut bien consacré quelques mots à cette piscine naturelle que le vieil empereur eut choisie sans aucun doute pour théâtre de quelques-unes de ses monstrueuses

voluptes. Non, la mer peut-etre etait plus haute a cette epoque qu'elle n'est maintenant, et la merveille marine n'etait connue que d'Amphitrite et de sa cour de sirenes, de naiades et de tritons.

Mais parfois, comme Diane surprise par Acteon, Amphitrite se courrouce contre ces indiscrets voyageurs qui la poursuivent dans cette retraite. Alors, en quelques instants, la mer monte et ferme l'orifice, de sorte que ceux qui sont entres ne peuvent plus sortir. En ce cas, il faut attendre que le vent, qui a saute tout a coup de l'est a l'ouest, passe au sud ou au septentrion; et il est arrive que des visiteurs venus pour passer vingt minutes dans la Grotte d'azur, y sont restes deux, trois et meme quatre jours. Aussi les bateliers, dans la prevoyance de cet accident, emportent-ils toujours avec eux une certaine quantite d'une espece de biscuit destine a nourrir les prisonniers. Quant a l'eau, elle filtre en deux ou trois endroits de la grotte, assez abondamment pour que l'on n'ait rien a craindre de la soif. Nous fimes quelques reproches a notre batelier d'avoir attendu si tard a nous raconter un fait aussi peu rassurant; mais il nous repondit avec une naivete charmante.

--Dame! Excellence, si l'on disait cela tout d'abord aux voyageurs, il y en a la moitie qui ne voudraient pas venir, et ca ferait du tort aux bateliers.

J'avoue que depuis cette circonstance accidentelle, j'etais pris d'une certaine inquietude, qui faisait que je trouvais la Grotte d'azur infiniment moins agreable qu'elle ne m'avait paru d'abord. Malheureusement notre batelier nous avait raconte ces details au moment ou nous nous deshabillions pour nous baigner dans cette eau si belle et si transparente qu'elle n'a pas besoin, pour attirer le pecheur, des chants de la poetique ondine de Goethe. Nous ne voulumes point perdre les preparatifs faits, nous achevames ceux qui restaient a faire en toute hate, et nous piquames chacun une tete.

C'est seulement lorsqu'on est a cinq ou six pieds au-dessous de la surface de l'eau, qu'on peut en apprecier l'incroyable purete. Malgre le voile qui enveloppe le plongeur, aucun detail ne lui echappe; on apercoit aussi clairement qu'au travers de l'air le moindre coquillage du fond ou la moindre stalactite de la voute; seulement, chaque chose prend une teinte encore plus foncee.

Au bout d'un quart d'heure, nous remontames chacun dans notre barque, et nous nous rhabillames sans avoir seduit, a ce qu'il parait, aucune des nymphes invisibles de cet humide palais, qui n'eussent point manque, dans le cas contraire, de nous retenir au moins vingt-quatre heures. La chose etait humiliante; mais, comme nous n'avions la pretention ni l'un ni l'autre d'etre des Telemaques, nous en primes notre parti. Nous nous recouchames au fond de notre canot respectif et nous sortimes de la Grotte d'azur avec les memes precautions et le meme bonheur que nous y etions entres: seulement nous fumes six minutes sans pouvoir ouvrir les yeux; la clarte ardente du soleil nous aveuglait. Nous n'avions pas fait cent pas que deja ce que nous venions de voir n'avait plus pour nous que la consistance d'un reve.

Nous abordames de nouveau au port de Capree. Pendant que nous reglions nos comptes avec nos bateliers, Pietro nous montra un homme couche au grand soleil et etendu la face contre le sable. C'était le pecheur qui, neuf ou dix ans auparavant, avait decouvert la Grotte d'azur en cherchant des fruits de mer le long des rochers. Il etait venu aussitot faire part de sa decouverte aux autorites de l'ile, et leur avait demande ou le privilege de conduire seul les voyageurs dans le nouveau monde qu'il avait decouvert, ou une remise sur le prix que se feraient payer ceux qui les conduiraient. Les autorites, qui avaient vu dans cette decouverte un moyen d'attirer les etrangers sur leur ile, avaient accede a la seconde proposition, de sorte que depuis ce temps le nouveau Christophe Colomb vivait de ses rentes, apres lesquelles il ne se donnait pas meme la peine de courir, et qui, on le voit, lui arrivaient en dormant. C'était le personnage de toute l'ile dont le sort etait le plus envie.

Comme nous avions vu tout ce que Capree pouvait nous offrir de curieux, nous remontames dans notre chaloupe, et nous regagnames le speronare, qui, profitant de quelques bouffees de vent de terre, remit a la voile et s'achemina tout doucement dans la direction de Palerme.

GAETANO SFERRA

Bientot nous fumes de nouveau surpris par le calme. Apres nous avoir fait faire huit a dix milles, la brise tomba, dementant le proverbe qui dit que c'est en mer qu'on trouve le vent. Nos matelots alors reprirent leurs avirons, et nous nous remimes a marcher a la rame.

En tout autre lieu du monde, cette maniere de voyager nous eut paru insupportable; mais, sur cette magnifique mer Tyrrhenienne, sous ce ciel eclatant, en vue de toutes ces iles, de tous ces promontoires, de tous ces caps aux doux noms, la traversee, au contraire, devenait une longue et douce reverie. Quoique nous fussions au 24 aout, la chaleur etait temperee par cette brise delicieuse et pleine de saveur marine, qui semble porter la vie avec elle. De temps en temps nos matelots, pour se dissimuler a eux-memes la fatigue de l'exercice auquel le calme les contraignait, chantaient en choeur une chanson en patois sicilien, dont la mesure, comme reglee sur le mouvement de la rame, semblait s'incliner et se relever avec eux. Ce chant avait quelque chose de doux et de monotone, qui s'accordait admirablement avec le leger ennui que, dans son impatience d'atteindre l'avenir et de franchir l'espace, l'homme eprouve chaque fois que le mouvement qui l'emporte n'est point en harmonie avec la rapidite de sa pensee. Aussi ce chant avait-il un charme tout particulier pour moi. C'est qu'il etait parfaitement d'accord avec la situation; c'est qu'il allait au paysage, aux hommes, aux choses; c'est qu'il etait pour ainsi dire une emanation melodieuse de l'ame, dans laquelle l'art n'entrait pour rien; quelque chose comme un parfum ou comme une vapeur qui, flottant au-dessus d'une vallee ou s'elevant aux flancs d'une montagne, complete le paysage au milieu duquel on se trouve, et va eveiller un sens endormi, qui croyait n'avoir rien a faire dans tout cela, et se trouve au contraire tout a coup

charme au point de croire que cette fête de la nature est pour lui seul et de s'en regarder comme le roi.

La journée s'écoula ainsi sans que nous eussions fait plus de douze ou quinze milles, et sans que nous pussions perdre de vue ni les côtes de l'ancienne Campanie, ni l'île de Capree; puis vint le soir, amenant quelques souffles de brise, dont nous profitâmes pour faire à la voile un mille ou deux, mais qui, en tombant bientôt, nous laisserent dans le calme le plus complet. L'air était si pur, la nuit si transparente, les étoiles avaient tant de lumière, que nous traînâmes nos matelas hors de notre cabine et que nous nous étendîmes sur le pont. Quant à nos matelots, ils ramaient toujours, et de temps en temps, comme pour nous bercer, ils reprenaient leur mélancolique et interminable chanson.

La nuit passa sans amener aucun changement dans la température; les matelots s'étaient partagé la besogne; quatre ramerent constamment, tandis que les quatre autres se reposaient. Enfin le jour vint, et nous reveilla avec ce petit sentiment de fraîcheur et de malaise qu'il apporte avec lui. À peine si nous avions fait dix autres milles dans la nuit. Nous étions toujours en vue de Capree, toujours en vue des côtes. Si ce temps-là continuait, la traversée promettait de durer quinze jours. C'était un peu long. Aussi, ce que la veille nous avions trouvé admirable commençait à nous paraître monotone. Nous voulûmes nous mettre à travailler; mais, sans être indisposés nullement par la mer, nous avions l'esprit assez brouillé pour comprendre que nous ne ferions que de médiocre besogne. En mer, il n'y a pas de milieu; il faut une occupation matérielle et active qui vous aide à passer le temps, ou quelque douce rêverie qui vous le fasse oublier.

Comme nous nous rappelions avec délices notre bain de la veille, et que la mer était presque aussi calme, presque aussi transparente et presque aussi bleue que celle de la Grotte d'Azur, nous demandâmes au capitaine s'il n'y aurait pas d'inconvénient à nous baigner tandis que Giovanni pêcherait notre déjeuner. Comme il était évident que nous irions en nageant aussi vite que le spononare, et que le plaisir que nous prendrions ne retiendrait en rien notre marche, le capitaine nous répondit qu'il ne voyait d'autre inconvénient que la rencontre possible des requins, assez communs à cette époque dans les parages où nous nous trouvions, à cause du passage du _pesce spada_ [Note: Espadon.], dont ils sont fort friands, quoique celui-ci, à l'aide de l'épée dont la nature l'a armé, leur oppose une rude défense. Comme la nature n'avait pas pris à notre endroit les mêmes précautions qu'elle a prises pour le _pesce spada_, nous hésitions fort à donner suite à notre proposition, lorsque le capitaine nous assura qu'en nageant autour du canot, et en plaçant deux hommes en sentinelle, l'un à la poupe et l'autre à la proue du bâtiment, nous ne courrions aucun danger, attendu que l'eau était si transparente, que l'on pouvait apercevoir les requins à une grande profondeur, et que, prévenus aussitôt qu'il en paraîtrait un, nous serions dans la barque avant qu'il ne fut à nous.

Ce n'était pas fort rassurant: aussi étions-nous plus disposés que jamais à sacrifier notre amusement à notre sûreté, lorsque le capitaine, qui vit que nous attachions à la chose plus d'importance qu'elle n'en avait réellement, nous offrit de se mettre à l'eau avec Filippo en même temps que nous. Cette proposition eut un double effet: d'abord elle nous rassura, ensuite elle

piqua notre amour-propre. Comme nous avions a faire avec notre equipage un voyage qui n'etait pas sans offrir quelques dangers de differentes especes, nous ne voulions pas debuter en lui donnant une mauvaise idee de notre courage. Nous ne repondimes donc a la proposition qu'en donnant l'ordre aux sentinelles de prendre leur poste, et a Pietro de mettre le canot a la mer. Lorsque toutes ces precautions furent prises, nous descendimes par l'escalier. Quant au capitaine et a Filippo, ils ne firent pas tant de facons, et sauterent tout bonnement par-dessus le bord; mais, a notre grand etonnement, nous ne vimes reparaitre que le capitaine; Filippo etait passe par-dessous le batiment, afin d'explorer les environs, a ce qu'il parait. Un instant apres, nous l'apercumes qui revenait par la proue, en nous annoncant qu'il n'avait absolument rien decouvert qui put nous inquieter. Le capitaine, sans etre de sa force, nageait aussi admirablement bien. Je fis remarquer a Jadin qu'il avait au cote droit de la poitrine une blessure qui ressemblait fort a un coup de couteau. Comme le capitaine etait beau garcon, et qu'en Sicile et en Calabre les coups de couteau s'adressent plus particulierement aux beaux garcons qu'aux autres, nous pensames que c'etait le resultat de la vengeance de quelque frere ou de quelque mari, et je me promis d'interroger a la premiere occasion le capitaine la-dessus.

Au bout de dix minutes, nous entendimes de grands cris; mais il n'y avait pas a s'y tromper, c'etaient des cris de joie. En effet, Giovanni venait de piquer une magnifique dorade, et s'avancait de l'arriere a babord, la portant triomphalement au bout de son harpon, pour nous demander a quelle sauce nous desirions la manger. La chose etait trop importante pour etre resolue ainsi sans discussion; nous remontames donc immediatement a bord pour examiner l'animal de plus pres et pour arreter une sauce digne de lui. Le capitaine et Filippo nous suivirent; on amarra de nouveau la chaloupe a son poste, et nous entrames en deliberation. Quelques observations qui nous parurent assez savantes, emises par le capitaine, nous determinerent pour une espece de matelote. Ce n'etait pas sans motifs que j'avais appele le capitaine au conseil; je ne perdais pas de vue la cicatrice de sa poitrine, et je voulais en connaitre l'histoire. Je l'invitai donc a dejeuner avec nous, sous pretexte que, si son avis a l'endroit de la dorade etait errone, je voulais le punir en le forcant de la manger tout entiere. Le capitaine se defendit d'abord de ce trop grand honneur que nous voulions lui faire; mais, voyant que nous insistions, il finit par accepter. Aussitot il disparut dans l'ecoutille, et Pietro s'occupa des preparatifs du dejeuner.

Le couvert etait bientot dresse. On posait une longue planche sur deux chaises, c'etait la table; on tirait nos matelas de cuir sur le pont, c'etaient nos sieges. Nous nous couchions, comme des chevaliers romains, dans notre *_triclinium_* en plein air, et, sur le moindre signe que nous faisions, tout l'equipage s'empressait de nous servir.

Au bout de dix minutes, le capitaine reparut, orne de ses plus beaux habits et portant a la main une bouteille de muscat de Lipari, qu'apres force circonlocutions il se hasarda a nous offrir. Nous acceptames sans aucune difficulte, et il parut on ne peut plus touche de notre condescendance.

C'etait un excellent homme que le capitaine Arena, et qui n'avait a notre avis qu'un seul defaut, c'etait de garder pour Jadin et moi une trop respectueuse obsequiosite. Cela empechait entre lui et nous cette

communication rapide et familiere de pensees a l'aide de laquelle j'esperais descendre un peu dans la vie sicilienne. Je ne faisais aucun doute que tous ces hommes endurcis aux fatigues, habitues aux tempetes, parcourant la Mediterranee en tous sens depuis leur enfance, n'eussent force recits de traditions nationales ou d'aventures personnelles a nous faire, et j'avais compte sur les recits du pont pour defrayer ces belles nuits orientales, ou la veille est plus douce que le sommeil; mais avant d'en arriver la, nous voyions bien qu'il y avait encore du chemin a faire, et nous commencions par le capitaine, afin d'arriver plus tard et par degres jusqu'aux simples matelots.

Notre dorade ne se fit pas attendre. Du plus loin que nous l'apercumes, l'odeur qu'elle repandait autour d'elle nous prevint en sa faveur; et bientot, a notre satisfaction, son gout justifia son parfum. Des lors, nous reconnumes que le capitaine etait doublement a cultiver, et nous redoublames d'attentions.

Nous avons pris le soin, en partant de Naples, de faire une certaine provision de vin de Bordeaux. Quoique le capitaine fut d'une sobriete extreme, nous parvinmes a lui en faire boire deux ou trois verres. Le vin de Bordeaux a, comme on le sait, des qualites essentiellement conciliantes. A la fin du dejeuner, nous etions parvenus a lui faire a peu pres oublier la distance qu'il avait mise lui-meme entre lui et nous: une derniere attention finit par nous le livrer pieds et poings lies; Jadin lui offrit de faire pour sa femme le portrait de son petit garçon. Le capitaine devint fou de joie; il appela monsieur Peppino, qui se roulait a l'avant au milieu des tonneaux et des cordages avec son ami Milord. L'enfant accourut sans se douter de ce qui l'attendait; son pere lui expliqua la chose en italien, et, soit curiosite, soit obeissance, il s'y preta de meilleure grace que nous ne nous y attendions.

J'envoyai a l'equipage, qui continuait de ramer de toute sa force, deux bouteilles de vin de Bordeaux; nous debouchames le cruchon de muscat, nous allumames les cigares, et Jadin se mit a la besogne.

Ce n'etait pas tout, il fallait diriger la conversation du cote de la fameuse cicatrice qui avait attire mes regards. J'en trouvai l'occasion en parlant de notre bain et en felicitant le capitaine sur la maniere dont il nageait.

--Oh! quant a cela, excellence, ce n'est point un grand merite, me repondit-il. Nous sommes de pere en fils, depuis deux cents ans, de veritables chiens de mer, et, etant jeune homme, j'ai traverse plus d'une fois le detroit de Messine, du village Delia Pace au village de San-Giovanni, d'ou est ma femme.

--Et combien y a-t-il? demandai-je.

--Il y a cinq milles, dit le capitaine; mais cinq milles qui en valent bien huit a cause du courant.

--Et depuis que vous etes marie, repris-je en riant, vous ne vous hasardez plus a faire de pareilles folies.

--Oh! ce n'est point depuis que je suis marie, repondit le capitaine; c'est depuis que j'ai ete blesse a la poitrine: comme le fer a traverse le poumon, au bout d'une heure que je suis a l'eau, je perds mon haleine, et je ne peux plus nager.

--En effet, j'ai remarque que vous aviez une cicatrice. Vous vient-elle d'un duel ou d'un accident?

--Ni de l'un ni de l'autre, excellence. Elle vient tout bonnement d'un assassinat.

--Et un drole d'assassinat, encore, dit Pietro, profitant de ses privileges et se melant de la conversation sans cesser de ramer.

L'exclamation, comme on le comprend bien, n'etait point de nature a diminuer ma curiosite.

--Capitaine, continuai-je, est-ce qu'il y a de l'indiscretion a vous demander quelques details sur cet evenement?

--Non, plus maintenant, repondit le capitaine, attendu qu'il n'y a que moi de vivant encore des quatre personnages qui y etaient interesses; car, quant a la femme, elle est religieuse, et c'est comme si elle etait morte. Je vais vous raconter la chose, quoique ce ne soit pas sans un certain remords que j'y pense.

--Un remords! Allons donc, capitaine, vous n'avez, pardieu! rien a vous reprocher la-dedans; vous vous etes conduit en bon et brave Sicilien.

--Je crois que j'aurais cependant mieux fait, reprit le capitaine en soupirant, de laisser le pauvre diable tranquille.

--Tranquille! Un gaillard qui vous avait fourre trois pouces de fer dans l'estomac. Vous avez bien fait, capitaine, vous avez bien fait!

--Capitaine, repris-je a mon tour, vous doublez notre curiosite, et maintenant, je vous en previens, je ne vous laisse pas de repos que vous ne m'ayez tout raconte.

--Allons, jeune enfant, dit Jadin a Peppino, ne bouge pas. Nous en sommes aux yeux, capitaine.

Je traduisis l'invitation a Peppino, et le capitaine reprit:

--C'etait en 1825, au mois de mai, il y a de cela un peu plus de dix ans, comme vous voyez; nous etions alles a Malte pour y conduire un Anglais qui voyageait pour son plaisir, comme vous. C'etait le deuxieme ou troisieme voyage que nous faisions avec ce petit batiment-ci, que je venais d'acheter. L'equipage etait le meme a peu pres, n'est-ce pas, Pietro?

--Oui, capitaine, a l'exception de Sienni; vous savez bien que nous etions entres a votre service apres la mort de votre oncle, de sorte que ca n'a

quasi pas change.

--C'est bien cela, reprit le capitaine; mon pauvre oncle est mort en 1825.

--Oh! mon Dieu, oui! Le 15 septembre 1825, reprit Pietro avec une expression de tristesse dont je n'aurais pas cru son visage joyeux susceptible.

--Enfin, la mort de mon pauvre oncle n'a rien a faire dans tout ceci, continua le capitaine en soupirant. Nous etions a Malte depuis deux jours; nous devions y rester huit jours encore, de sorte qu'au lieu de me tenir sur mon batiment comme je devais le faire, j'etais alle renouveler connaissance avec de vieux amis que j'avais a la Cite Villette. Les vieux amis m'avaient donne a diner, et apres le diner nous etions alles prendre une demi-tasse au cafe Grec. Si vous allez jamais a Malte, allez prendre votre cafe la, voyez-vous; ce n'est pas le plus beau, mais c'est le meilleur etablissement de toute la ville, rue des Anglais, a cent pas de la prison.

--Bien, capitaine, je m'en souviendrai.

--Nous venions donc de prendre notre tasse de cafe; il etait sept heures du soir, c'est-a-dire qu'il faisait tout grand jour. Nous causions a la porte, quand tout a coup je vois deboucher, au coin d'une petite ruelle dont le cafe fait l'angle, un jeune homme de vingt-cinq a vingt-huit ans, pale, effare, sans chapeau, hors de lui-meme enfin. J'allais frapper sur l'epaule de mon voisin pour lui faire remarquer cette singuliere apparition, quand tout a coup, le jeune homme vient droit a moi, et avant que j'aie eu le temps de me defendre, me donne un coup de couteau dans la poitrine, laisse le couteau dans la blessure, repart comme il etait venu, tourne l'angle de la rue, et disparaît.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Personne n'avait vu que j'etais frappe, moi-meme je le savais a peine. Chacun se regardait avec stupefaction, et repetait le nom de Gaetano Sferra. Moi, pendant ce temps-la, je sentais mes forces qui s'en allaient.

--Qu'est-ce qu'il t'a donc fait, ce farceur-la, Giuseppe? me dit mon voisin; comme tu es pale!

--Ce qu'il m'a fait? repondis-je; tiens.--Je pris le couteau par le manche, et je le tirai de la blessure.--Tiens, voila ce qu'il m'a fait. Puis, comme mes forces s'en allaient tout a fait, je m'assis sur une chaise, car je sentais que j'allais tomber de ma hauteur.

--A l'assassin! a l'assassin! cria tout le monde. C'est Gaetano Sferra. Nous l'avons reconnu, c'est lui. A l'assassin!

--Oui, oui, murmurai-je machinalement; oui, c'est Gaetano Sferra. A l'assassin! a l'assassin... Ma foi! c'etait fini, j'avais tourne de l'oeil.

--C'est pas etonnant, dit Pietro, il avait trois pouces de fer dans la poitrine; on tournerait de l'oeil a moins.

--Je restai deux ou trois jours sans connaissance, je ne sais pas au juste. En revenant a moi, je trouvai Nunzio, le pilote, celui qui est la, a mon chevet; il ne m'avait pas quitte, le vieux cormoran. Aussi, il le sait bien, entre nous c'est a la vie, a la mort. N'est-ce pas, Nunzio?

--Oui, capitaine, repondit le pilote en levant son bonnet comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il repondait a quelqu'une de nos questions.

--Tiens, lui dis-je, pilote, c'est vous?

--Oh! il me reconnaît, cria le pilote, il me reconnaît. Alors ca va bien.

--Vous le voyez, Nunzio: il n'est pas bien gai, n'est-ce pas?

--Non, le fait est qu'il n'en a pas l'air.

--Eh bien! le voila qui se met a danser comme un fou autour de mon lit.

--C'est que j'etais content, dit le pilote.

--Oui, reprit le capitaine, tu etais content, mon vieux, ca se voyait. Mais d'ou est-ce que je reviens donc? lui demandai-je.--Ah! vous revenez de loin, me repondit-il. En effet, je commençais a me rappeler. Oui, oui, c'est juste, dis-je. Je me souviens, c'est un farceur qui m'a donne un coup de couteau; eh bien! au moins est-il arrete, l'assassin?

--Ah bien, oui, arrete! dit le pilote: il court encore.

--Cependant on savait qui, repris-je. C'etait, c'etait, attends donc, ils l'ont nomme; c'etait Gaetano Sferra, je me rappelle bien.

--Eh bien! Voila ce qui vous trompe, capitaine, c'est que ce n'etait pas lui. Tout cela, c'est une drole d'histoire, allez.

--Comment ce n'etait pas lui?

--Ah! non, ca ne pouvait pas etre lui, puisque Gaetano Sferra avait ete condamne le matin a mort pour avoir donne un coup de couteau; qu'il etait en prison ou il attendait le pretre, et qu'il devait etre execute le lendemain. C'en est un autre qui lui ressemble, a ce qu'il parait, quelque frere jumeau, peut-etre.

--Ah! dis-je. Moi, au fait, je ne sais pas si c'est lui, je ne le connais pas.

--Comment, pas du tout?

--Pas le moins du monde.

--Ce n'est pas pour quelque petite affaire d'amour, hein?

--Non, parole d'honneur, vieux, je ne connais personne a Malte.

--Et vous ne savez pas pourquoi il vous en voulait, cet enrage-la?

--Je n'en sais rien.

--Alors n'en parlons plus.

--C'est egal, repris-je, c'est embetant tout de meme d'avoir un coup de couteau dans la poitrine, et de ne pas savoir pourquoi on l'a recu ni qui vous l'a donne. Mais, si jamais je le rencontre, il aura affaire a moi, Nunzio, je ne te dis que cela.

--Et vous aurez raison, capitaine. En ce moment Pietro ouvrit la porte de ma chambre.

--Eh! Pilote, dit-il, c'est le juge.

--Tiens, tu es la aussi, Pietro, m'ecriai-je.

--Un peu, capitaine, que je suis la, et que je n'en ai pas quitte, encore.

C'est vrai tout de meme; il etait dans l'antichambre pour empecher qu'on ne fit du bruit; et comme il entendait que nous devisions, Nunzio et moi, il avait ouvert la porte.

--Ca va donc mieux? dit Vincenzo en passant la tete a son tour.

--Ah ca! mais, repris-je, vous y etes donc tous?

--Non, il n'y a que nous trois, capitaine, les autres sont au speronare; seulement, ils viennent voir deux fois par jour comment vous allez.

--Et comme je vous le disais, capitaine, reprit Pietro, c'est le juge.

--Eh bien! Fais-le entrer, le juge.

--Capitaine, c'est qu'il n'est pas seul.

--Avec qui est-il?

--Il est avec celui qu'on prenait pour votre assassin.

--Ah! ah! dis-je.

--Je vous demande pardon, monsieur le juge, dit Nunzio, c'est que le capitaine n'est pas encore bien crane, attendu qu'il n'y a qu'un quart d'heure qu'il a ouvert les yeux, et qu'il n'y a que dix minutes qu'il parle, et nous avons peur.

--Alors nous reviendrons demain, dit une voix.

--Non, non, repondis-je; puisque vous voila, entrez tout de suite, allez.

--Entrez, puisque le capitaine le veut, reprit Pietro en ouvrant la porte.

Le juge entra; il etait suivi d'un jeune homme qui avait les mains liees et qui etait conduit par des soldats; derriere le jeune homme marchaient deux individus habilles de noir; c'etaient les greffiers.

--Capitaine Arena, dit le juge, c'est bien vous qui avez ete frappe d'un coup de couteau a la porte du cafe Grec?

--Pardieu! oui, c'est bien moi, et la preuve (je relevai le drap et je montrai ma poitrine), c'est que voila le coup.

--Reconnaissez-vous, continua-t-il en me montrant le prisonnier, ce jeune homme pour celui qui vous a frappe?

Mes yeux se rencontrerent en ce moment avec ceux du jeune homme, et je reconnus son regard comme j'avais deja reconnu son visage; seulement, comme je savais que ma declaration le tuait du coup, j'hesitais a la faire.

Le juge vit ce qui se passait en moi, alla au crucifix suspendu a la muraille, le prit, et me l'apportant:--Capitaine, me dit-il, jurez sur le Christ de dire toute la verite, rien que la verite.

J'hesitais.

--Faites le serment qu'on vous demande, dit le prisonnier, et parlez en conscience.

--Eh bien! ma foi! repris-je, puisque c'est vous qui le voulez...

--Oui, je vous en prie.

--En ce cas-la, repris-je en etendant la main sur le crucifix, je jure de dire la verite, toute la verite, rien que la verite.

--Bien, dit le juge. Maintenant, repondez. Reconnaissez-vous ce jeune homme pour etre celui qui vous a frappe d'un coup de couteau?

--Parfaitement.

--Alors vous affirmez que c'est lui?

--Je l'affirme.

Il se retourna vers les deux greffiers.--Vous le voyez, dit-il, le blesse lui-meme est trompe par cette etrange ressemblance.

Quant au jeune homme, un eclair de joie passa sur son visage. Je trouvai cela un peu etrange, attendu qu'il me semblait que ce que je venais de déposer ne devait pas le faire rire.

--Ainsi, vous persistez, reprit le juge, a affirmer que ce jeune homme est bien celui qui vous a frappe?

Je sentis que le sang me montait a la tete; car, vous comprenez, il avait l'air de dire que je mentais.

--Si je persiste? je le crois pardieu bien! et a telle enseigne qu'il etait nu-tete, qu'il avait une redingote noire, un pantalon gris, et qu'il venait par la petite ruelle qui conduit a la prison.

--Gaetano Sferra, dit le juge, qu'avez-vous a repondre a cette deposition?

--Que cet homme se trompe, repondit le prisonnier, comme se sont trompes tous ceux qui etaient au cafe.

--C'est evident, dit le juge en se retournant une seconde fois vers les greffiers.

--Je me trompe! m'ecriai-je en me soulevant malgre ma faiblesse; ah bien! par exemple, en voila une severe! Ah! je me trompe!

--Capitaine! s'ecria Nunzio, capitaine! Oh mon Dieu! mon Dieu!

--Ah! je me trompe! repris-je. Eh bien! je vous dis, moi, que je ne me trompe pas.

--Le medecin, le medecin! cria Pietro.

En effet, l'effort que j'avais fait en me levant avait derange l'appareil, et ma blessure s'etait rouverte, de sorte qu'elle saignait de plus belle. Je sentis que je m'en allais de nouveau; toute la chambre valsait autour de moi, et, au milieu de tout cela, je voyais les yeux du prisonnier fixes sur moi avec une expression de joie si etrange, que je fis un dernier mouvement pour lui sauter au cou et l'etrangler. Ce mouvement epuisa ce qu'il me restait de force; un nuage sanglant passa devant mes yeux; je sentis que j'etouffais, je me renversai en arriere, puis je ne sentis plus rien: j'etais retombe dans mon evanouissement.

Celui-la ne dura que sept ou huit heures, et j'en revins comme du premier. Cette fois le medecin etait aupres de moi: Pietro l'avait amene, et Nunzio n'avait pas voulu le laisser partir. J'essayai de parler, mais il me mit un doigt sur la bouche en me faisant signe de me taire. J'etais si faible, que j'obeis comme un enfant.

--Allons, ca va mieux, dit le medecin. Du silence, la diete la plus absolue, et humectez-lui de temps en temps la blessure avec de l'eau de guimauve. Tout ira bien. Surtout ne lui laissez voir personne.

--Ah! quant a cela, vous pouvez etre tranquille. Quand ce serait le Pere eternel lui-meme qui frapperait a la porte, je lui repondrais: Vous demandez le capitaine?--Oui.--Eh bien! Pere eternel, il n'y est pas.

--Et puis, d'ailleurs, dit Pietro, nous etions la, nous autres, pour veiller a la porte et envoyer promener les juges et les greffiers, s'ils se representaient.

--Si bien, pour en finir, reprit le capitaine, que personne ne vint que le medecin, que je ne parlai que quand il m'en donna la permission, et que tout alla bien, comme il l'avait dit. Au bout d'un mois je fus sur mes jambes; au bout de six semaines je pus regagner le batiment. Quant a l'Anglais, il etait parti; mais c'etait un brave homme tout de meme. Il avait paye a Nunzio le prix convenu, comme s'il avait fait tout le voyage, et il avait encore laisse une gratification a l'equipage.

--Oui, oui, dit Pietro, qui n'etait pas fache sans doute de me donner la mesure de la generosite de l'Anglais, trois piastres par homme. Aussi nous avons joliment bu a sa sante, n'est-ce pas les autres?

--Dame! il l'avait bien merite, repondit en choeur l'equipage.

--Et vous, capitaine, que faites-vous?

--Moi? eh bien! la mer me remit. Je respirais a pleine poitrine, j'ouvrais la bouche que l'on aurait cru que je voulais avaler tout le vent qui venait de la Grece; un fameux vent, allez. Si nous l'avions seulement pour nous conduire a Palerme, nous y serions bientot; mais nous ne l'avons pas.

--Peut-etre bien que nous ne tarderons pas a en avoir un autre, dit le pilote; mais celui-la ce ne sera pas la meme chose.

--Un peu de sirocco, hein? n'est-ce pas, vieux? demanda le capitaine.

Nunzio fit un signe de tete affirmatif.

--Et puis? repris-je, voulant la suite de mon histoire.

--Eh bien! je revins au village Della Pace, ou ma femme, que j'avais laissee grosse de Peppino, avait eu une si grande peur, qu'elle en etait accouchee avant terme. Heureusement que ca n'avait fait de mal ni a la mere ni a l'enfant; et depuis ce temps-la je me porte bien, a l'exception, comme je vous le disais, que quand je nage trop longtemps, la respiration me manque.

--Mais ce n'est pas tout, dis-je au capitaine, et vous avez fini par avoir l'explication de ce singulier quiproquo?

--Attendez donc, reprit-il, nous ne sommes qu'a la moitie de l'histoire, et encore c'est le plus beau qui me reste a vous raconter. Malheureusement je crois que c'est la que j'ai eu tort!

--Mais non, mais non, dit Pietro; mais je vous dis que non.

--Heu! heu! dit le capitaine.

--Je vous ecoute, repris-je.

--Il y avait deja un an que l'aventure etait arrivee, lorsque je retrouvai l'occasion de retourner a Malte. Ma femme ne voulait pas m'y laisser aller;

pauvre femme! elle croyait que cette fois-la j'y laisserais mes os; mais je la rassurai de mon mieux. D'ailleurs c'était justement une raison, puisqu'il m'était arrive du mal a un premier voyage, pour qu'il m'arrivat du bien au second; tant il y a que j'acceptai le chargement. Cette fois il n'était pas question de voyageurs, mais de marchandises.

En effet, la traversee fut excellente; c'était de bon augure. Cependant, je l'avoue, je n'avais pas grand plaisir a rentrer a Malte; aussi, mes petites affaires faites, je revenais bien vite sur le speronare. Bref, j'allais partir le lendemain, et j'étais en train de faire un somme dans la cabine, quand Pietro entra.

--Capitaine, me dit-il, pardon de vous reveiller; mais c'est une femme qui dit qu'elle a besoin de vous parler pour affaires.

--Une femme! et ou est-elle, cette femme? demandai-je en me frottant les yeux.

--Elle est en bas, dans un petit canot.

--Toute seule?

--Avec un rameur.

--Et quelle est cette femme?

--Je lui ai demande son nom; mais elle m'a repondu que cela ne me regardait pas, qu'elle avait affaire a vous, et non pas a moi.

--Est-elle jeune? est-elle jolie?

--Ah! ceci, c'est autre chose: je ne peux pas dire, car elle a un voile, et il est impossible de rien voir au travers.

--C'est vrai ca, elle avait l'air d'une religieuse, interrompit Pietro.

--Alors, fais-la monter, repris-je.

Pietro sortit. Je me mis derriere une table, et j'ouvris tout doucement mon couteau. J'étais devenu defiant en diable depuis mon aventure; et comme je ne connaissais pas de femmes, je pensais que ca pourrait bien etre un homme deguise. Mais, une fois prevenu, c'est bon. Un homme prevenu, comme on dit, en vaut deux. Puis, sans me vanter, je manie assez proprement le couteau moi aussi.

--Je crois bien, dit Pietro: vous etes modeste, capitaine. Voyez-vous, excellence, le capitaine, c'est le plus fort que je connaisse. A un pouce, a deux pouces, a toute la lame, il se bat comme on veut; cela lui est egal, a lui.

--Mais au premier coup d'oeil, continua le capitaine, je vis bien que je m'étais trompe, et que c'était bien une femme; et une pauvre petite femme qui avait grand peur encore, car on voyait sous son voile qu'elle tremblait

de tous ses membres. Je remis mon couteau dans ma poche, et je m'approchai d'elle.

--Qu'y a-t-il pour votre service, madame? lui demandai-je.

--Vous etes le capitaine de ce petit batiment? repondit-elle.

--Oui, madame.

--Avez-vous quelque affaire qui vous retienne dans le port?

--Je comptais partir demain matin.

--Avez-vous des passagers maltais?

--Aucun.

--Faites-vous voile plus particulierement pour un point de la Sicile que pour l'autre?

--Je comptais rentrer dans le port de Messine.

--Voulez-vous gagner quatre cents ducats?

--Belle demande! Je crois pardieu bien que je le veux! si toutefois, vous le comprendrez bien, la chose ne peut pas me compromettre.

--En aucune facon.

--Que faut-il faire?

--Il faut venir cette nuit avec votre speronare a la pointe Saint-Jean, a une heure du matin. Vous enverrez votre canot a terre. Un passager attendra sur le rivage; il vous dira _Sicile_, vous lui repondrez _Malte_. Vous le ramenez a bord, et vous le deposerez dans l'endroit de la Sicile qui vous conviendra le mieux. Voila tout.

--Dame! c'est faisable, repondis-je; et vous dites que pour cela...

--Il y a une prime de quatre cents ducats, deux cents ducats comptant: les voila (l'inconnue tira une bourse et la jeta sur la table); deux cents ducats qui vous seront remis par le passager lui-meme en touchant la terre.

--Eh! mais, dites donc, repris-je, il faut au moins que je vous fasse une obligation moi, une reconnaissance, quelque chose, un petit papier enfin.

--A quoi bon? Vous etes honnete homme ou vous ne l'etes pas. Si vous etes honnete homme, votre parole suffit; si vous ne l'etes pas, vous comprenez, aux precautions que je prends, au secret que je vous demande, que votre papier ne peut me servir a rien, et que je ne suis pas en mesure de le faire valoir devant les tribunaux.

--Par quel hasard vous etes-vous adreesee a moi, alors?

--Je me promenais aujourd'hui sur le port, ne sachant a qui m'adresser pour le service que je reclame de vous. Je vous ai vu passer, votre figure ouverte m'a plu, vous avez monte dans votre canot, vous etes venu droit au petit batiment ou nous sommes, j'ai devine que vous en etiez le capitaine; j'ai attendu la nuit: la nuit venue, je m'y suis fait conduire a mon tour, j'ai demande a vous parler, et me voila.

--Oh! quant a ce qui est d'etre franc et honnete, repondis-je, vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

--Eh bien! c'est tout ce qu'il me faut, repondit l'inconnue en me tendant la main; une jolie petite main, ma foi! que j'avais meme grande envie de la prendre et de la baiser; c'est chose convenue.

--Vous avez ma parole.

--Vous n'oublierez pas le mot d'ordre?

--Sicile et Malte.

--C'est bien: a une heure, a la pointe Saint-Jean.

--A une heure.

L'inconnue redescendit dans le bateau et regagna la terre; a dix heures nous levames l'ancre. La pointe Saint-Jean est une espece de cap qui s'avance dans la mer vers la partie meridionale de Malte, a une lieue et demie de la ville, ce qui, par mer, faisait une distance de cinq ou six milles a peu pres. Mais comme le vent etait mauvais, il fallait franchir cette distance a la rame; comme vous comprenez, il n'y avait pas de temps a perdre.

A minuit et demi, nous etions a un demi-mille de la porte Saint-Jean. Ne voulant pas m'approcher davantage, de peur d'etre vu, je mis en panne, et j'envoyai Pietro a terre avec le canot. Je le vis s'enfoncer dans l'obscurite, se confondre avec la cote et disparaitre; un quart d'heure apres il reparut. Le passager etait assis a l'arriere du canot, tout s'etait donc bien passe.

J'avais fait preparer la cabine de mon mieux: j'y avais fait transporter mon propre matelas; d'ailleurs, comme avec le vent qui soufflait nous devions etre le lendemain a Messine, je pensais que, si difficile que fut notre hote, une nuit est bientot passee. Puis, il y a des circonstances ou les gens les plus delicats passent volontiers sur certaines choses, et, il faut le dire, notre passager me paraissait etre dans une de ces circonstances-la.

Ces reflexions firent que, par delicatesses, et pour ne point paraitre trop curieux, je descendis dans l'entrepont, tandis qu'il montait a bord. De son cote, le passager alla droit a la cabine sans regarder personne et sans dire une seule parole; seulement il laissa deux onces [Note: L'once est une monnaie sicilienne qui vaut 12 F.] dans la main que Pietro lui tendit pour

l'aider a monter l'escalier. Au bout de cinq minutes, quand le canot fut amarre, Pietro vint me rejoindre.

--Tenez, capitaine, me dit-il, voici deux onces a ajouter a la masse.

--Ils n'ont, voyez-vous, interrompit le capitaine, qu'une bourse pour eux tous; seulement je suis le caissier: a la fin du voyage je fais les comptes de chacun et tout est dit.

--Eh bien! demandai-je a Pietro, comment cela s'est-il passe?

--Mais a merveille, repondit-il; il etait la qui attendait avec la femme voilee qui etait venue a bord, et il parait meme qu'il etait impatient de me voir; car, a peine m'eut-il apercu, qu'il embrassa l'autre, et qu'il vint au-devant de moi, ayant de l'eau jusqu'aux genoux; alors nous avons echange le mot d'ordre, et il est monte a bord. Tant que la femme a pu le voir, elle est restee sur la cote a nous regarder et a nous faire des signes avec son mouchoir. Puis, quand nous avons ete trop loin, nous avons entendu une voix qui nous criait bon voyage; c'etait encore elle, la pauvre femme!

--Et as-tu vu notre passager?

--Non, il s'est cache la figure dans son manteau, seulement, a sa voix et a sa tournure, ca m'a l'air d'un jeune homme, l'amant de l'autre probablement.

--C'est bien: va dire aux camarades de deployer la voile, et a Nunzio de gouverner sur Messine.

Pietro remonta sur le pont, transmit l'ordre que j'avais donne, et dix minutes apres nous marchions que c'etait plaisir. Je ne tardai pas a le suivre sur le pont: je ne sais pourquoi je ne pouvais dormir. D'ailleurs, le temps etait si beau, il ventait un si bon vent, il faisait un si magnifique clair de lune, que c'etait peche que de s'enfermer dans un entrepont avec une pareille nuit.

Je trouvai le pont solitaire; tous les camarades etaient rentres dans leur ecoutille et dormaient a qui mieux mieux; il n'y avait que Nunzio qui veillait comme d'habitude; mais, attendu qu'il etait cache derriere la cabine, on ne le voyait pas, si bien qu'on aurait cru que le batiment marchait tout seul.

Il etait deux heures et demie du matin a peu pres, nous avions deja laisse Malte bien loin derriere nous, et je me promenais de long en large sur le pont, pensant a ma petite femme et aux amis que nous allions retrouver, quand tout a coup je vis s'ouvrir la cabine et paraître le passager. Son premier coup d'oeil fut pour s'assurer de l'endroit ou nous etions. Il vit Malte, qui ne paraissait plus que comme un point noir, et il me sembla qu'a cette vue il respirait plus librement. Cela me rappela les precautions qu'il avait prises en montant a bord; et craignant de le contrarier en restant sur le pont, je m'acheminai vers l'ecoutille de l'avant pour penetrer dans l'entrepont, lorsque, faisant deux ou trois pas de mon cote:

--Capitaine, me dit-il.

Je tressaillis: il me sembla que j'avais déjà entendu cette voix quelque part comme dans un rêve. Je me retournai vivement.

--Capitaine, reprit-il en continuant de s'avancer vers moi, pensez-vous, si ce vent-la continue, que nous soyons demain soir à Messine?

Et à mesure qu'il s'approchait, je croyais reconnaître son visage, comme j'avais cru reconnaître sa voix. À mon tour, je fis quelques pas vers lui; alors il s'arrêta en me regardant fixement et comme pétrifié. À mesure que la distance devenait moindre entre nous, mes souvenirs me revenaient, et mes soupçons se changeaient en certitude. Quant à lui, il était visible qu'il aurait mieux aimé être partout ailleurs qu'ou il était; mais il n'y avait pas moyen de fuir, nous avions de l'eau tout autour de nous, et la terre était déjà à plus de trois lieues. Néanmoins, il recula devant moi jusqu'au moment où la cabine l'empêcha d'aller plus loin. Je continuai de m'avancer jusqu'à ce que nous nous trouvassions face à face. Nous nous regardâmes un instant sans rien dire, lui pâle et hagard, moi avec le sourire sur les lèvres, et cependant je sentais que moi aussi je palissais, et que tout mon sang se portait à mon cœur; enfin, il rompit le premier le silence.

--Vous êtes le capitaine Giuseppe Arena, me dit-il d'une voix sourde.

--Et vous l'assassin Gaetano Sferra, répondis-je.

--Capitaine, reprit-il, vous êtes honnête homme, ayez pitié de moi, ne me perdez pas.

--Que je ne vous perde pas! comment l'entendez-vous?

--J'entends que vous ne me livriez point; en arrivant en Sicile, je doublerai la somme qui vous a été promise.

--J'ai reçu deux cents ducats pour vous conduire à Messine; vous devez m'en donner deux cents autres en débarquant; je toucherai ce qui est promis, pas un grain de plus.

--Et vous remplirez l'obligation que vous avez prise, n'est-ce pas, de me mettre à terre sain et sauf?

--Je vous mettrai à terre sans qu'il soit tombé un cheveu de votre tête; mais, une fois à terre, nous avons un petit compte à régler: je vous dois un coup de couteau pour que nous soyons quittes.

--Vous m'assassinerez, capitaine?

--Miserable! lui dis-je; c'est bon pour toi et pour tes pareils d'assassiner.

--Eh bien! alors, que voulez-vous dire?

--Je veux dire que, puisque vous jouez si bien du couteau, nous en jouerons ensemble; toutes les chances sont pour vous, vous avez déjà la première manche.

--Mais je ne sais pas me battre au couteau, moi.

--Bah! laissez donc, répondis-je en écartant ma chemise et en lui montrant ma poitrine, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela; d'ailleurs, ce n'est pas difficile: on se met chacun dans un tonneau, on se fait lier le bras gauche autour du corps, on convient de se battre à un pouce, à deux pouces ou à toute la lame, et on gesticule. Quant à ce dernier point, c'est déjà réglé; et, sauf votre plaisir, nous nous battons à toute lame, car vous avez si bien frappé, qu'il n'en était pas resté une ligne hors de la blessure.

--Et si je refuse?

--Ah! si vous refusez, c'est autre chose: je vous mettrai à terre comme j'ai dit, je vous donnerai une heure pour gagner la montagne, et puis je prévenirai le juge; alors, c'est à vous de bien vous tenir, parce que, si vous êtes pris, voyez-vous, vous serez pendu.

--Et si j'accepte le duel et que je vous tue?

--Si vous me tuez, eh bien! tout sera dit.

--Ne me poursuivra-t-on pas?

--Qui cela? mes amis?

--Non, la justice!

--Allons donc! est-ce qu'il y a un seul Sicilien qui déposerait contre vous parce que vous m'auriez tué loyalement? Pour m'avoir assassiné, à la bonne heure.

--Eh bien! je me battrais; c'est dit.

--Alors, dormez tranquille, nous recauserons de cela à Contessi ou à la Scaletta. Jusque-là, le bâtiment est à vous, puisque vous le payez; promenez-vous-y en long et en large; moi, je rentre chez moi.

Je descendis dans l'écouille. Je réveillai Pietro, et je lui racontai tout ce qui venait de se passer. Quant à Nunzio, c'était inutile de lui rien raconter à lui; il avait tout entendu.

--C'est bon, capitaine, dit Pietro; soyez tranquille, nous ne le perdrons pas de vue.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la Scaletta; je consignai l'équipage sur le bâtiment, et nous descendîmes dans le canot, Gaetano Sferra, Pietro, Nunzio et moi.

En mettant pied a terre, Nunzio et Pietro se placerent l'un a droite, l'autre a gauche de notre homme, de peur qu'il ne lui prit envie de s'echapper; il s'en apercut.

--Vos precautions sont inutiles, capitaine, me dit-il; du moment ou il s'agit d'un duel, que ce soit au pistolet, a l'eepee ou au couteau, cela ne fait rien, je suis votre homme.

--Ainsi, repris-je, vous me donnez votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas a vous echapper?

--Je vous la donne.

Je fis un signe a Nunzio et a Pietro, et ils le laisserent marcher seul.

--C'est egal, dit Pietro se melant de nouveau a la conversation, nous ne le perdions pas de vue, tout de meme.

--N'importe. Tant il y a, reprit le capitaine, qu'a partir de ce moment-la il n'y a rien a dire sur lui.

--Aussi, je ne dis rien, reprit Pietro.

--Nous continuames de suivre le chemin, et au bout de dix minutes nous etions chez le pere Matteo, un bon vieux Sicilien dans l'ame, celui-la, et qui tient une petite auberge a _l'Ancre d'or_.

--Bonjour, pere Matteo, lui dis-je. Voila ce que c'est: nous avons eu des mots ensemble, monsieur et moi, nous voudrions nous regaler d'un petit coup de couteau; vous avez bien une chambre a nous preter pour cela, n'est-ce pas?

--Deux, mes enfants, deux, dit le pere Matteo.

--Non pas; deux, ce serait de trop, mon brave, une seule suffira. Puis, s'il s'ensuivait quelque chose (nous sommes tous mortels, et un malheur est bien vite arrive), enfin, s'il s'ensuivait quelque chose, vous savez ce qu'il y a a dire. Nous etions a diner, monsieur et moi, nous nous sommes pris de dispute, nous avons joue des couteaux, et voila; bien entendu que, s'il y en a un de tue, c'est celui-la qui aura eu tous les torts.

--Tiens, cela va sans dire, repondit le pere Matteo.

--Si je tue monsieur, je n'ai pas de recommandation a vous faire, on l'enterrera decemment et comme un bourgeois doit etre enterre; c'est moi qui paie. Si monsieur me tue, il y a de quoi faire face aux frais dans le speronare. D'ailleurs, vous me feriez bien credit, n'est-ce pas, pere Matteo?

--Sans reproche, ca ne serait pas la premiere fois, capitaine.

--Non, mais ca serait la derniere. Dans ce cas-la, pere Matteo, comprenez bien ceci: moi tue, monsieur est libre comme l'air, entendez-vous bien? Il va ou il veut et comme il veut: et si on l'arrete, c'est moi qui lui ai cherche noise; j'etais en train, j'avais bu un coup de trop, et il ne m'a donne que ce que je meritaits: vous entendez!

--Parfaitement.

--Maintenant, prepare le diner, vieux. Toi, Pietro, va-t'en acheter deux couteaux exactement pareils; tu sais comme il les faut. Toi, Nunzio, tu t'en iras trouver le cure. A propos, repris-je en me retournant vers Gaetano qui avait ecoute tous ces details avec une grande indifference, je dois vous prevenir que je commande une messe; elle ne sera dite que demain matin, mais c'est egal, l'intention y est. Si vous voulez en commander une de votre cote pour que je n'aie pas d'avantage sur vous, et que Dieu ne soit ni pour l'un ni pour l'autre, vous en etes le maitre; c'est fra Girolamo qui dit les meilleures,

--Merci, me repondit Gaetano; vous ne pensez pas, j'espere, que je crois a toutes ces betises.

--Vous n'y croyez pas! vous n'y croyez pas, dites-vous? tant pis; moi j'y crois, monsieur. Nunzio, tu iras commander la messe chez fra Girolamo, entends-tu, pas chez un autre.

--Soyez tranquille, capitaine.

Pietro et Nunzio sortirent pour s'acquitter chacun de la mission dont il etait charge. Je restai seul avec Gaetano Sferra et le vieux Matteo.

--Maintenant, monsieur, dis-je en m'approchant de Gaetano, si au moment ou nous sommes arrives, vous n'avez rien a faire avec Dieu, vous avez sans doute quelque chose a faire avec le monde. Vous avez un pere, une mere, une maitresse, quelqu'un enfin qui s'interesse a vous et que vous aimez. Matteo, du papier et de l'encre. Faites comme moi, monsieur, ecrivez a cette personne, et si je vous tue, foi d'Arena! la lettre sera fidelement remise.

--Ceci, c'est autre chose, et vous avez raison, dit Gaetano en prenant le papier et l'encre des mains du vieux Matteo, et en se mettant a ecrire.

Je m'assis a la table qui etait en face de la sienne, et je me mis a ecrire de mon cote. Il va sans dire que la lettre que j'ecrivais etait pour ma pauvre femme.

Comme nous finissions, Nunzio et Pietro rentrerent.

--La messe est commandee, dit Nunzio.

--A fra Girolamo?

--A lui-meme.

--Voici les deux couteaux, dit Pietro, c'est une piastre les deux.

--Chut! dis-je.

--Non, non, dit Gaetano; il est juste que je paie le mien et vous le votre. D'ailleurs, nous avons un compte a regler, capitaine. Je vous redois deux cents ducats, car vous m'avez, selon nos conventions, fidelement remis a terre.

--Que cela ne vous inquiete pas, rien ne presse.

--Cela presse fort, au contraire, capitaine. Voici les deux cents ducats. Quant a vous, mon ami, continua-t-il en s'adressant a Pietro, voici deux onces pour l'achat du couteau.

--Je vous demande pardon, monsieur, dit Pietro; le couteau coute cinq carlins, et non pas deux onces. Je ne recois pas de bonne main pour une pareille chose.

--Je crois bien! dit Pietro interrompant encore; un couteau qui pouvait tuer le capitaine!

--Maintenant, reprit Gaetano Sferra, quand vous voudrez; je vous attends.

--Vous etes servis, dit le vieux Matteo en rentrant de sa cuisine.

--Montons donc, dis-je a Gaetano.

Nous montames. Je suivais Gaetano par derriere; il marchait d'un pas ferme: je demeurai convaincu que cet homme etait brave. C'etait a n'y plus rien comprendre.

Comme l'avait dit Matteo, nous etions servis. Un bout de la table, couvert d'une nappe et de tout l'accompagnement necessaire, supportait le diner. L'autre bout etait reste vide, et un tonneau defonce par un bout etait dispose de chaque cote pour nous recevoir quand il nous plairait de commencer.

Pietro deposa un couteau de chaque cote de la table.

--Si vous connaissez ici quelqu'un, et que vous desiriez l'avoir pour temoin, dis-je a Gaetano, vous pouvez l'envoyer chercher, nous attendrons.

--Je ne connais personne, capitaine. D'ailleurs ces deux braves gens sont la, continua Gaetano en montrant Pietro et le pilote; ils serviront en meme temps pour vous et pour moi.

Ce sang-froid m'etonna. Depuis que j'avais vu cet homme de pres, j'avais perdu une partie de mon desir de me venger. Je resolus donc de faire une espece de tentative de conciliation.

--Ecoutez, lui dis-je au moment ou il venait de passer de l'autre cote de la table, il est evident qu'il y a dans tout ceci quelque mystere que je

ne connais pas et que je ne puis deviner. Vous n'etes point un assassin. Pourquoi m'avez-vous frappe? Dans quel but moi plutot qu'un autre? Soyez franc, dites-moi tout; et si je reconnais que vous avez ete pousse par une necessite quelconque, par une de ces fatalites plus fortes que l'homme, et a laquelle il faut que l'homme obeisse, eh bien! tout sera dit et nous en resterons la.

Gaetano reflechit un instant; puis, d'un air sombre:

--Je ne puis rien vous dire, reprit-il, le secret n'est pas a moi seul; puis voyez-vous, ce n'est point le hasard qui nous a conduits face a face. Ce qui est ecrit est ecrit, et il faut que les choses s'accomplissent: battons-nous!

--Reflechissez, repris-je, il en est encore temps. Si c'est la presence de ces hommes qui vous gene, il s'en iront, et je resterai seul avec vous, et ce que vous m'aurez dit, je vous le jure! ce sera comme si vous l'aviez dit a un confesseur.

--J'ai ete pres de mourir, j'ai fait venir un pretre, je me suis confesse a lui, croyant que cette confession serait la derniere; au risque de paraitre devant Dieu charge d'un peche mortel, je ne lui ai pas revele le secret que vous voulez savoir.

--Cependant..., monsieur, repris-je, insistant d'autant plus qu'il se defendait davantage.

--Ah! interrompit-il insolemment, est-ce que c'est vous qui, apres m'avoir fait venir ici, ne voudriez plus vous battre? Est-ce que vous auriez peur, par hasard?

--Peur! m'ecriai-je; et d'un bond je fus dans le tonneau et le couteau a la main.

--N'est-ce pas, Pietro, continua le capitaine en s'interrompant, n'est-ce pas que je fis tout cela pour l'amener a me dire la cause de sa conduite envers moi?

--Oui, vous l'avez fait, repondit Pietro, et j'en etais meme bien etonne, car vous le savez bien, capitaine, ce n'est pas votre habitude, et quand nous avions de ces choses-la avec les Calabrais, ca allait comme sur des roulettes.

--Enfin, reprit le capitaine, il ne voulut rien entendre. Il entra a son tour dans son tonneau. Seulement, quand on voulut lui lier le bras gauche derriere le dos comme on venait de me le faire a moi, il pretendit que cela le genait, et demanda qu'on lui laissat le bras libre. On le lui delia aussitot.

Alors nous commencames a nous escrimer; comme malgre lui et naturellement il parait les coups que je lui portais avec le bras gauche, cela retarda un peu la fin du combat. Il me déchira meme un tant soit peu l'épaule avant que je l'eusse touche, car je regardais comme au-dessous de moi de le

frapper dans les membres. Mais, ma foi! quand je vis mon sang couler, et Pietro qui se mangeait les poings jusqu'aux coudes, je lui allongeai une si rude botte, que, du coup de poing encore plus que du coup de couteau, il s'en alla rouler, lui et son tonneau, jusqu'aupres de la fenetre. Quand je vis qu'il ne se relevait pas, je pensai qu'il avait son compte. En effet, en regardant la lame du couteau, je vis qu'elle etait rouge jusqu'au manche. Nunzio courut a lui.

--Eh bien! eh bien! lui dit-il, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que nous demanderons un pretre ou un medecin?

--Un pretre, repondit Gaetano d'une voix sourde, le medecin serait inutile.

--Va donc pour le pretre, dit Nunzio. Eh! vieux, continua-t-il en appelant.

Une porte s'ouvrit et Matteo apparut.

--Une chambre et un lit pour monsieur qui se trouve mal!

--C'est pret, dit Matteo.

--Alors, aidez-moi a le porter pendant qu'ils vont casser quelques bouteilles, eux autres, pour faire croire que ca est venu comme ca petit a petit.

--Un pretre! un pretre! murmura Gaetano plus sourdement encore que la premiere fois; vous voyez bien que si vous tardez, je serai mort avant qu'il vienne--En effet, le sang coulait de sa poitrine comme d'une fontaine.

--Vous, mort! ah! bien oui, dit Matteo en le prenant pardessus les epaules, tandis que Nunzio le prenait par les jambes; vous avez encore pour plus de quatre ou cinq heures a vivre, allez, je vois ca dans vos yeux; je vais vous mettre la-dessus une bonne compresse, et vous aurez le temps de faire une fameuse confession.

La porte se referma, et je me retrouvai seul avec Pietro.

--Eh bien! me dit-il, que diable avez-vous donc, capitaine? est-ce que vous allez vous trouver mal pour cette ecorchure que vous avez la a l'epaule?

--Ah! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, lui repondis-je, mais j'aimerais mieux ne pas avoir rencontre cet homme, j'etais paye pour le mener sain et sauf ici.

--Eh bien! mais il me semble, repondit Pietro, que, quand nous l'avons débarque, il se portait comme un charme.

--Cet argent me portera malheur, Pietro; et s'il meurt, je n'en veux pas garder un sou, et je l'emploierai a faire dire des messes.

--Des messes! c'est toujours bon, dit Pietro, et la preuve, c'est que celle que vous avez commandee tout a l'heure ne vous a pas mal reussi; mais

l'argent n'est pas meprisable non plus.

--Et cette pauvre femme, Pietro, cette pauvre femme qui est venue me trouver a mon batiment, et qui l'a conduit jusque sur le rivage! Hein! quand elle va savoir cela.

--Ah! dame! il y aura des larmes, ca c'est sur; mais, au bout du compte, il vaut mieux que ce soit elle qui pleure que la patronne. D'ailleurs, vous n'avez fait que lui rendre ce qu'il vous avait donne il y a un an, voila tout; avec les interets, c'est vrai, mais ecoutez donc, il n'y a que des banqueroutiers qui ne paient pas leurs dettes.

--C'est egal, repris-je, je voudrais bien savoir pourquoi il m'a donne ce coup de couteau.

En ce moment, la porte de la chambre ou l'on avait porte Gaetano Sferra s'ouvrit.

--Capitaine Arena, dit une voix, le moribond vous demande. Je me retournai, et je reconnus fra Girolamo.

--Me voila, mon pere, repondis-je en tressaillant.

--Allons, dit Pietro, vous allez probablement savoir la chose; si cela peut se dire, vous nous la raconterez.

Je lui fis signe de la tete que oui et j'entrai.

--Mon frere, dit fra Girolamo en montrant Gaetano Sferra, pale comme les draps dans lesquels il etait couche, voici un chretien qui va mourir, et qui desire que vous entendiez sa confession.

--Oui, venez, capitaine, dit Gaetano d'une voix si faible qu'a peine pouvait-on l'entendre; et puisse Dieu me donner la force d'aller jusqu'au bout!

--Tenez, tenez, dit le pere Matteo en entrant et en posant une fiole remplie d'une liqueur rouge comme du sang, sur la table qui etait pres du lit du mourant; tenez, voila qui va vous remettre le coeur; buvez-moi deux cuillerees de cela, et vous m'en direz des nouvelles. Vous savez, capitaine, continua-t-il en s'adressant a moi, c'est le meme elixir que faisait cette pauvre Julia, qu'on appelait la sorciere, et qui a fait tant de bien a votre oncle.

--Oh! alors, dis-je, en versant la liqueur dans une cuillere, et en approchant la cuillere des levres du blesse, buvez; Matteo a raison, cela vous fera du bien.

Gaetano avala la cuilleree d'elixir, tandis que fra Girolamo refermait la porte derriere Matteo, qui ne pouvait rester plus longtemps, le moribond allait se confesser. A peine l'eut-il bue, que ses yeux brillèrent, et qu'une vive rougeur passa sur son visage.

--Que m'avez-vous donne la, capitaine? s'ecria-t-il en me saisissant la main; encore une cuilleree, encore une, je veux avoir la force de tout vous raconter.

Je lui donnai une seconde gorgée de l'elixir; il se souleva alors sur une main et appuya l'autre sur sa poitrine.

--Ah! voila la premiere fois que je respire depuis que j'ai recu votre coup de couteau, capitaine; cela fait du bien de respirer.

--Mon fils, dit fra Girolamo, profitez de ce que Dieu vous secourt pour nous dire ce secret qui vous etouffe plus encore que votre blessure.

--Mais si j'allais ne pas mourir, mon pere, s'ecria Gaetano: si j'allais ne pas mourir! il serait inutile que je me confessasse. J'ai deja vu la mort d'aussi pres qu'en ce moment-ci, et cependant j'en suis revenu.

--Mon fils, dit fra Girolamo, c'est une tentation du demon qui, a cette heure, dispute votre ame a Dieu. Ne croyez pas les conseils du maudit. Dieu seul sait si vous devez vivre ou mourir; mais agissez toujours comme si votre mort etait sure.

--Vous avez raison, mon pere, dit Gaetano en essuyant avec son mouchoir une ecume rougeatre qui humectait ses levres; vous avez raison: ecoutez, et vous aussi, capitaine.

Je m'assis au pied du lit, fra Girolamo s'assit au chevet, prit dans ses deux mains les deux mains du moribond, qui commença:

--J'aimais une femme; c'est celle a laquelle est adressee la lettre que je vous ai donnee, mon pere, pour qu'elle lui fut remise en cas de mort. Cette femme, je l'avais aimee jeune fille; mais je n'etais pas assez riche pour etre agree par ses parents: on la donna a un marchand grec, jeune encore, mais qu'elle n'aimait pas. Nous fumes separees. Dieu sait que je fis tout ce que je pus pour l'oublier. Pendant un an je voyageai, et peut-etre ne fusse-je jamais revenu a Malte, si je n'eusse recu la nouvelle que mon pere etait mourant.

Trois jours apres mon retour, mon pere etait mort. En suivant son convoi, je passai devant la maison de Lena. Malgre moi, je levai la tete, et a travers la jalousie j'aperçus ses yeux. De ce moment, il me sembla ne l'avoir pas quittee un instant, et je sentis que je l'aimais plus que jamais.

Le soir, je revins sous cette fenetre. J'y etais a peine, que j'entendis le petit cri que faisaient en s'ecartant les planchettes des persiennes; au meme moment une lettre tomba a mes pieds. Cette lettre me disait que dans deux jours son mari partait pour Candie, et qu'elle restait seule avec sa vieille nourrice. J'aurais du partir, je le sais bien, mon pere, j'aurais du fuir aussi loin que la terre eut pu me porter, ou bien entrer dans quelque couvent, faire raser mes cheveux, et m'abriter sous quelque saint habit qui eut etouffe mon amour; mais j'etais jeune, j'etais amoureux: je restai.

Mon pere, je n'ose pas vous parler de notre bonheur, c'était un crime. Pendant trois mois nous fumes, Lena et moi, les etres les plus heureux de la creation. Ces trois mois passerent comme un jour, comme une heure, ou plutot ils n'existerent pas: ce fut un reve.

Un matin Lena recut une lettre de son mari. J'etais pres d'elle quand sa vieille nourrice l'apporta. Nous nous regardames en tremblant; ni l'un ni l'autre de nous ne l'osait ouvrir. Elle etait la sur la table. Deux ou trois fois, et chacun a notre tour, nous avancames la main. Enfin, Lena la prit, et me regardant fixement:

--Gaetano, dit-elle, m'aimes-tu?

--Plus que ma vie, repondis-je.

--Serais-tu pret a tout quitter pour moi, comme je serais prete a tout quitter pour toi?

--Je n'ai que toi au monde: ou tu iras, je te suivrai.

--Eh bien! convenons d'une chose: si cette lettre m'annonce son retour, convenons que nous partirons ensemble, a l'instant meme, sans hesiter, avec ce que tu auras d'argent et moi de bijoux.

--A l'instant meme, sans hesiter; Lena, je suis pret.

Elle me tendit la main, et nous ouvrimes la lettre en souriant. Il annoncait que ses affaires n'etant point terminees, il ne serait de retour que dans trois mois. Nous respirames. Quoique notre resolution fut bien prise, nous n'etions pas faches d'avoir encore ce delai avant de la mettre a execution.

En sortant de chez Lena, je rencontrai un mendiant que depuis trois jours je retrouvais constamment a la meme place. Cette assidue me surprit, et tout en lui faisant l'aumone, je l'interrogeai; mais a peine s'il parlait l'italien, et tout ce que j'en pus tirer, c'est que c'était un matelot epirote dont le vaisseau avait fait naufrage, et qui attendait une occasion de s'engager sur un autre batiment.

Je revins le soir. Le temps nous etait mesure d'une main trop avare pour que nous en perdissions la moindre parcelle. Je trouvai Lena triste. Pendant quelques instants je l'interrogeai inutilement sur la cause de cette tristesse; enfin elle m'avoua qu'en faisant sa priere du matin devant une madone du Perugin, qui etait dans sa famille depuis trois cents ans et a laquelle elle avait une devotion toute particuliere, elle avait vu distinctement couler deux larmes des yeux de l'image sainte. Elle avait cru d'abord etre le jouet de quelque illusion, et elle s'en etait approchee, afin de regarder de plus pres. C'etaient bien deux larmes qui roulaient sur ses joues, deux larmes reelles, deux larmes vivantes, deux larmes de femme! Elle les avait essuyees alors avec son mouchoir, et le mouchoir etait reste mouille. Il n'y avait pas de doute pour elle, la madone avait pleure, et ces larmes, elle en etait certaine, presagaient quelque grand malheur.

Je voulus la rassurer, mais l'impression etait trop profonde. Je voulus lui faire oublier par un bonheur reel cette crainte imaginaire; mais pour la premiere fois je la trouvai froide et presque insensible, et elle finit par me supplier de me retirer, et de la laisser passer la nuit en prieres. J'insistai un instant, mais Lena joignit les mains en me suppliant, et a mon tour je vis deux grosses larmes qui tremblaient a ses paupieres. Je les recueillis avec mes levres; puis, moitie ravi, moitie boudant, je m'appretai a lui obeir.

Alors nous soufflames la lumiere; nous allames a la fenetre pour nous assurer si la rue etait solitaire, et nous soulevames le volet. Un homme enveloppe dans un manteau etait appuye au mur. Au bruit que nous fimes, il releva la tete; mais nous vimes a temps le mouvement qu'il allait faire: nous laissames retomber le volet, et il ne put nous apercevoir.

Nous restames un instant muets et immobiles, ecoutant le battement de nos coeurs qui se repondaient en bondissant et qui troublaient seuls le silence de la nuit. Cette terreur superstitieuse de Lena avait fini par me gagner, et si je ne croyais pas a un malheur, je croyais au moins a un danger. Je soulevai le volet de nouveau, l'homme avait disparu.

Je voulus profiter de son absence pour m'eloigner; j'embrassai une derniere fois Lena, et je m'approchai de la porte. En ce moment il me sembla entendre dans le corridor qui y conduisait le bruit d'un pas. Sans doute Lena crut l'entendre comme moi, car elle me serra les mains.

--As-tu une arme? me dit-elle si bas, qu'a peine je compris.

--Aucune, repondis-je.

--Attends. Elle me quitta. Quelques secondes apres, je l'entendis ou plutot je la sentais revenir. Tiens, me dit-elle, et elle me mit dans la main le manche d'un petit yatagan qui appartenait a son mari.

--Je crois que nous nous sommes trompes, lui dis-je, car on n'entend plus rien.

--N'importe! me dit-elle, garde ce poignard, et desormais ne viens jamais sans etre arme. Je le veux, entends-tu? Et je rencontrais ses levres qui cherchaient les miennes pour faire de son commandement une priere.

--Tu exiges donc toujours que je te quitte.

--Je ne l'exige pas, je t'en prie.

--Mais a demain, au moins.

--Oui, a demain.

Je serrai Lena une derniere fois dans mes bras, puis j'ouvris la porte. Tout etait silencieux et paraissait calme.

--Folle que tu es! lui dis-je.

--Folle tant que tu voudras, mais la madone a pleure.

--C'est de jalousie, Lena, lui dis-je en l'enlacant une dernière fois dans mes bras et en approchant sa tête de la mienne.

--Prends garde! s'écria Lena avec un cri terrible et en faisant un mouvement pour se jeter en avant. Le voilà! le voilà!

En effet, un homme s'élançait de l'autre bout de l'appartement. Je bondis au-devant de lui, et nous nous trouvâmes face à face. C'était Morelli, le mari de Lena. Nous ne dîmes pas un mot, nous nous jetâmes l'un sur l'autre en rugissant. Il tenait d'une main un poignard et de l'autre un pistolet. Le pistolet partit dans la lutte, mais sans me toucher. Je ripostai par un coup terrible, et j'entendis mon adversaire pousser un cri. Je venais de lui enfoncer l'yatagan dans la poitrine. En ce moment le mot de halte retentit en anglais: une patrouille qui passait dans la rue, prévenue par le coup de pistolet, s'arrêtait sous les fenêtres. Je me précipitais vers la porte pour sortir; Lena me saisit par le bras, me fit traverser sa chambre, m'ouvrit une petite croisée qui donnait sur un jardin. Je sentis que ma présence ne pouvait que la perdre.

--Ecoute, lui dis-je, tu ne sais rien, tu n'as rien vu, tu es accourue au bruit, et tu as trouvé ton mari mort.

--Sois tranquille.

--Ou te reverrai-je?

--Partout où tu seras.

--Adieu.

--Au revoir.

Je m'élançai comme un fou à travers le jardin, j'escaladai le mur, je me trouvai dans une ruelle. Je n'y voyais plus, je ne savais plus où j'étais, je courus ainsi devant moi jusqu'à ce que je me trouvasse sur la place d'Armes; là, je m'orientai, et rappelant à mon aide un peu de sang-froid, je me consultai sur ce que j'avais de mieux à faire. C'était de fuir; mais à Malte on ne fuit pas facilement; d'ailleurs j'avais sur moi quelques sequins à peine; tout ce que je possédais était chez moi, chez moi aussi étaient des lettres de Lena qui pouvaient être saisies et dénoncer notre amour. La première chose que j'eusse à faire était donc de rentrer chez moi.

Je repris en courant le chemin de la maison. À quelques pas de la porte était un homme accroupi, la tête entre ses genoux: je crus qu'il dormait, comme cela arrive parfois aux mendiants dans les rues de Malte; je n'y fis point attention, et je rentrai.

En deux bonds je fus dans ma chambre; je courus d'abord au secrétaire dans

lequel etaient les lettres de Lena, et je les brulai jusqu'a la derniere; puis, quand je vis qu'elles n'etaient plus que cendres, j'ouvris le tiroir ou etait l'argent, je pris tout ce que j'avais. Mon intention etait de courir au port, de me jeter dans une barque, de troquer mes habits contre ceux d'un matelot, et le lendemain de sortir de la rade avec tous les pecheurs qui sortent chaque matin. Cela m'etait d'autant plus facile que vingt fois j'avais fait des parties de peche avec chacun d'eux, et que je les connaissais tous. L'important etait donc de gagner le port.

Je redescendis vivement dans cette intention; mais au moment ou je rouvrais la porte de la rue pour sortir, quatre soldats anglais se jeterent sur moi; en meme temps un homme s'approcha, et m'eclairant le visage avec une lanterne sourde:

--C'est lui, dit-il.

De mon cote, je reconnus le mendiant epirote a qui j'avais fait l'aumone le matin meme. Je compris que j'etais perdu si je ne surveillais pas chacune de mes paroles. Je demandai, de la voix la plus calme que je pus prendre, ce qu'on me voulait et ou l'on me conduisait; on me repondit en prenant le chemin de la prison, et arrive a la prison, en m'enfermant dans un cachot.

A peine fus-je seul que je reflechis a ma situation. Personne ne m'avait vu frapper Morelli, j'etais sur de Lena comme de moi-meme. Je n'avais point ete pris sur le fait, je resolus de me renfermer dans la denegation la plus absolue.

J'aurais bien pu dire qu'en sortant de chez Lena j'avais ete attaque et que je n'avais fait que me defendre. Ainsi peut-etre je changeais la peine de mort en prison, mais je perdais Lena. Je n'y songeais meme point.

Le lendemain, un juge et deux greffiers vinrent m'interroger dans ma prison. Morelli n'etait pas mort sur le coup; c'etait lui qui avait dit mon nom au chef de la patrouille survenue pendant notre lutte; il avait affirme sur le crucifix m'avoir parfaitement reconnu, et il avait rendu le dernier soupir.

Je niai tout; j'affirmai que je ne connaissais Lena que pour l'avoir rencontree comme on rencontre tout le monde, au spectacle, a la promenade, chez le gouverneur; j'etais reste chez moi toute la soiree, et je n'en etais sorti qu'au moment ou j'avais ete arrete. Comme nos maisons ont rarement des concierges, et que chacun entre et sort avec sa clef, personne sur ce point ne put me donner de dementi.

Le juge donna l'ordre de me confronter avec le cadavre. Je sortis de mon cachot, et l'on me conduisit chez Lena. Je sentis que c'etait la ou j'aurais besoin de toute ma force: je me fis un front de marbre, et je resolus de ne me laisser emouvoir par rien.

En traversant le corridor, je vis la place de la lutte: une petite glace etait cassee par la balle du pistolet, le tapis avait conserve une large tache de sang; elle se trouvait sur mon chemin, je ne cherchai point a l'eviter, je marchai dessus comme si j'ignorais ce que c'etait.

On me fit entrer dans la chambre de Lena: le cadavre etait couche sur le lit, la figure et la poitrine decouvertes; une derniere convulsion de rage crispait sa figure; sa poitrine etait traversee par la blessure qui l'avait tue. Je m'approchai du lit d'un pas ferme; on renouvela l'interrogatoire, je ne m'ecartai en rien de mes premieres reponses. On fit venir Lena.

Elle s'approcha pale, mais calme; deux grosses larmes silencieuses roulaient sur ses joues, et pouvaient aussi bien venir de la douleur qu'elle eprouvait d'avoir perdu son mari, que de la situation ou elle voyait son amant.

--Que me voulez-vous encore? dit-elle; je vous ai deja dit que je ne sais rien, que je n'ai rien vu; j'etais couchee, j'ai entendu du bruit dans le corridor, j'ai couru; j'ai entendu mon mari crier a l'assassin. Voila tout.

On fit monter l'Epirote, et on nous confronta avec lui. Lena dit qu'elle ne le connaissait point. Je repondis que je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu.

Je n'avais donc reellement contre moi que la declaration du mort. Le proces se poursuivit avec activite: le juge accomplissait son devoir en homme qui veut absolument avoir une tete. A toute heure du jour et de la nuit, il entrait dans mon cachot pour me surprendre et m'interroger. Cela lui etait d'autant plus facile, que mon cachot avait une porte qui donnait dans la chambre des condammes, et qu'il avait la clef de cette porte; mais je tins bon, je niai constamment.

On mit dans ma prison un espion qui se presenta comme un compagnon d'infortune, et qui m'avoua tout. Comme moi il avait tue un homme, et comme moi il attendait son jugement. Je plaignis le sort qui lui etait reserve, mais je lui dis que, quant a moi, j'etais parfaitement tranquille, etant innocent. L'espion, un matin, passa dans un autre cachot.

Cependant, a l'accusation du mort, a la deposition de l'Epirote, s'etait jointe une circonstance terrible: on avait retrouve dans le jardin la trace de mes pas; on avait mesure la semelle de mes bottes avec les empreintes laisseees, et l'on avait reconnu que les unes s'adaptaient parfaitement aux autres. Quelques-uns de mes cheveux aussi etaient restes dans la main du moribond: ces cheveux, compares aux miens, ne laissaient aucun doute sur l'identite.

Mon avocat prouva clairement que j'etais innocent, mais le juge prouva plus clairement que j'etais coupable, et je fus condamne a mort.

J'ecoutai l'arret sans sourciller; quelques murmures se firent entendre dans l'auditoire. Je vis que beaucoup doutaient de la justice de la condamnation. J'etendis la main vers le Christ:

--Les hommes peuvent me condamner, m'ecriai-je; mais voila celui qui m'a deja absous.

--Vous avez fait cela, mon fils, s'ecria fra Girolamo, qui n'avait pas

sourcille a l'assassinat, mais qui frissonnait au blaspheme.

--Ce n'etait pas pour moi, mon pere, c'etait pour Lena. Je n'avais pas peur de la mort; et vous le verrez bien, puisque vous allez me voir mourir; mais ma condamnation la deshonorait, mon supplice en faisait une femme perdue. Puis, je ne sais quelle vague esperance me criait au fond du coeur que je sortirais de tout cela. D'ailleurs, en vous avouant tout comme je le fais, a vous et au capitaine, est-ce que Dieu ne me pardonnera pas, mon pere? Vous m'avez dit qu'il me pardonnerait! Mentiez-vous aussi, vous?

Fra Girolamo ne repondit au moribond que par une priere mentale. Gaetano regardait en palissant ce moine qui s'agenouillait sur les peches d'autrui, et je vis la fièvre de ses yeux qui commençait a s'eteindre; il sentit lui-meme qu'il faiblissait.

--Encore une cuilleree de cet elixir, capitaine, dit-il. Et vous, mon pere, ecoutez-moi d'abord: nous n'avons pas de temps a perdre: vous prierez apres.

Je lui fis avaler une gorgée d'elixir, qui produisit le meme effet que la premiere fois. Je vis reparaitre le sang sur ses joues, et ses yeux brillèrent de nouveau.

--Ou en etions-nous? demanda Gaetano.

--Vous veniez d'etre condamne, lui dis-je.

--Oui. On me conduisit dans mon cachot; trois jours me restaient: trois jours separent, comme vous savez, la condamnation du supplice.

Le premier jour, le greffier vint me lire l'arret, et me pressa d'avouer mon crime, m'assurant que, comme il y avait des circonstances attenuantes, peut-etre obtiendrais-je une commutation de peine. Je lui repondis que je ne pouvais avouer un crime que je n'avais pas commis, et je vis qu'il sortait du cachot, ebranle lui-meme de la fermete de mes denegations.

Le lendemain ce fut le tour du confesseur. C'etait un crime plus grand que le premier peut-etre, mais je niai tout, meme au confesseur.--Fra Girolamo fit un mouvement.--Mon pere, reprit Gaetano, Lena m'avait toujours dit que, si je mourais avant elle, elle entrerait dans un couvent et prierait pour moi pendant tout le reste de sa vie. Je comptais sur ses prieres.

Le confesseur sortit convaincu que je n'etais pas coupable, et sa bouche, en me donnant le baiser de paix, laissa echapper le mot martyr. Je lui demandai si je ne le reverrais pas, il promit de revenir passer avec moi la journee et la nuit du lendemain.

A quatre heures du soir, la porte de ma prison, celle qui donnait dans la chapelle des condammes, s'ouvrit, et je vis paraitre le juge.

--Eh bien! lui dis-je en l'apercevant, etes-vous enfin convaincu que vous avez condamne un innocent?

--Non, me repondit-il; je sais que vous etes coupable; mais je viens pour vous sauver.

Je presumai que c'etait quelque nouvelle ruse pour m'arracher mon secret, et je me pris a rire dedaignusement. Le juge s'avanca vers moi, et me tendit un papier; je lus:

"Crois a tout ce que te dira le juge, et fais tout ce qu'il t'ordonnera de faire.

TA LENA."

--Vous lui avez arrache ce billet par quelque ruse infame ou par quelque atroce torture, repondis-je en secouant la tete. Lena n'a point ecrit ces paroles volontairement.

--Lena a ecrit ces paroles librement; Lena est venue me trouver; Lena a obtenu de moi que je te sauvasse, et je viens te sauver. Veux-tu m'obeir et vivre? veux-tu t'obstiner et mourir?

--Eh bien! que faut-il faire? repris-je.

--Ecoute, dit le juge en se rapprochant de moi et en me parlant d'une voix si basse, qu'a peine je pouvais l'entendre; suis aveuglement les instructions que je vais te donner; ne reflechis pas, obeis, et ta vie est sauvee, et l'honneur de ta maitresse est sauve.

--Parlez.

Il detacha mes fers.

--Voici un poignard, prends-le; sors par cette porte, dont j'ai seul la clef; cours au cafe le plus proche; laisse-toi hardiment reconnaitre par tous ceux qui seront la; enfonce ton couteau dans la poitrine du premier venu; laisse-le dans la blessure; fuis, et reviens. Je t'attends ici, et Lena, enfermee chez moi, me repond de ton retour.

Je compris tout. Mes cheveux se dresserent sur ma tete, je sentis une sueur froide poindre a leur racine et ruisseler sur mon visage. Le juge, cet homme nomme par la loi pour proteger la societe, s'etait laisse seduire a prix d'argent, et n'avait rien trouve de mieux que de m'absoudre d'un premier meurtre par un second.

Un instant j'hesitai: mais je pensai a la liberte, a Lena, au bonheur. Je lui pris le couteau des mains, je sortis comme un fou, je courus au cafe Grec; il etait plein de gens de ma connaissance: il n'y avait que vous dont la figure me fut etrangere, capitaine. J'allai a vous, je vous frappai. Selon les instructions du juge, je laissai le couteau dans la blessure, et je m'enfuis. Quelques secondes apres, j'etais rentre dans mon cachot; le juge rattacha mes fers, referma la porte de la prison, et disparut. Dix minutes avaient suffi pour ce terrible drame. J'aurais cru avoir fait un reve, si je n'avais vu ma main pleine de sang. Je la frottai contre la terre humide du cachot; le sang disparut, et j'attendis.

Le reste de la journée et de la nuit s'écoulerent sans que, comme vous le comprenez bien, je fermasse l'oeil un seul instant. Je vis le jour s'éteindre et le jour revenir, ce jour qui devait être mon dernier jour. J'entendis l'horloge de la chapelle sonner les quarts d'heures, les demi-heures, les heures. Enfin, à six heures du matin, au moment où je songeais que j'avais juste encore vingt-quatre heures à vivre, la porte s'ouvrit, et je vis entrer le confesseur.

--Mon fils, me dit le brave homme en entrant vivement dans mon cachot, ayez bon espoir, car je viens vous apporter une étrange nouvelle. Hier, à quatre heures du soir, un homme mis comme vous, de votre âge, de votre taille, et vous ressemblant tellement que chacun l'a pris pour vous, a commis un assassinat, au café Grec, sur un capitaine sicilien, et a fui sans qu'on put l'arrêter.

--Eh bien! repris-je, comme si j'ignorais le parti que le juge pourrait tirer du fait, mon père, je ne vois là qu'un meurtre de plus, et je ne comprends pas comment ce meurtre peut m'être utile.

--Vous ne comprenez pas, mon fils, que tout le monde est convaincu maintenant que ce n'est pas vous qui avez assassiné Morelli? que vous êtes victime de votre ressemblance avec son meurtrier, et que déjà le juge a ordonné de surseoir à votre exécution?

--Dieu soit loué! répondis-je; mais j'aurais préféré que mon innocence fut reconnue par un autre moyen.

Toute cette journée se passa en interrogatoires nouveaux. Je n'avais qu'une chose à répondre; c'est que je n'avais pas quitté mon cachot. Mes gardiens le savaient mieux que personne. Le confesseur déposa m'avoir quitté à quatre heures moins quelques minutes; le geolier affirma n'avoir pas même détaché mes fers. Le juge me quitta le soir, avouant devant tous ceux qui étaient là qu'il devait y avoir dans cet événement quelque fatale méprise, et déclarant que son impartialité ne lui permettait pas de laisser exécuter le jugement.

Le lendemain, on vint me chercher pour me confronter avec vous. Vous vous rappelez cette scène, capitaine? Vous me reconnûtes: rien ne pouvait m'être plus favorable que l'assurance avec laquelle vous affirmiez que c'était moi qui vous avais frappé. Plus votre déposition me chargeait, plus elle me faisait innocent.

Cependant on ne pouvait me mettre en liberté ainsi; il fallait une nouvelle enquête, et quoiqu'il fut pressé chaque jour par Lena, chaque jour le juge hésitait à la faire. L'important, disait-il, était que je vecusse; le reste viendrait à son temps.

Une année s'écoula ainsi, une année éternelle. Au bout de cette année, le juge tomba malade, et le bruit se répandit bientôt que sa maladie était mortelle.

Lena alla le trouver au lit d'agonie, et lui demanda impérieusement ma

liberte. Le juge voulut encore eluder sa promesse. Lena le menaca de tout reveler. Il avait un fils pour lequel il sollicitait la survivance de sa place; il eut peur, il donna a Lena la clef de la chapelle.

Au milieu de la nuit je la vis apparaitre. Je crus que c'etait un reve; depuis un an je ne l'avais pas vue. La realite faillit me tuer de joie.

Elle me dit tout en deux mots, et comment nous n'avions pas un instant a perdre; puis elle marcha devant moi, et je la suivis, elle me conduisit chez elle. Je repassai par le corridor ou j'avais vu une tache de sang, je rentrais dans cette chambre ou j'avais ete confronte avec le cadavre. Le surlendemain, elle me cacha toute la journee dans l'oratoire ou etait la madone du Perugin. Les domestiques allerent et vinrent comme d'habitude dans la maison, et nul ne se douta de rien. Lena passa une partie de la journee avec moi; mais comme elle avait habitude de s'enfermer dans son oratoire, et qu'elle se retirait la ordinairement pour prier, personne n'eut le plus petit soupcon.

Le soir venu, elle me quitta; vers les dix heures je la vis rentrer.

--Tout est arrange, me dit-elle, j'ai trouve un patron de barque qui se charge de te conduire en Sicile. Je ne puis partir avec toi; en nous voyant disparaitre a la fois, ce que nous avons pris tant de peine a cacher serait revele aux yeux de tous. Pars le premier; dans quinze jours je serai a Messine. Ma tante est superieure aux Carmelites, tu me retrouveras dans son couvent.

J'insistai pour qu'elle partit avec moi, j'avais je ne sais quel pressentiment. Cependant elle insista avec tant de fermete, m'assura avec des promesses si solennelles qu'avant trois semaines nous serions reunis, que je cedai.

Il faisait nuit sombre; nous sortimes sans etre vus, et nous nous acheminames vers la pointe Saint-Jean. La, selon la promesse qu'on lui avait faite, une chaloupe vint me prendre. Nous nous embrassames encore. Je ne pouvais la quitter, je voulais l'emporter avec moi, je pleurais comme un enfant. Quelque chose me disait que je ne la reverrais plus; c'etait la vengeance divine qui me parlait ainsi.

Je m'embarquai sur votre batiment; mais, comme vous le comprenez bien, je ne pouvais dormir. Je sortis de la cabine pour prendre l'air sur le pont, et je vous rencontrai.

A partir de ce moment vous savez tout. J'ai mieux aime me battre que de vous faire alors l'aveu que je vous fais maintenant, vous auriez cru que je faisais cet aveu parce que j'avais peur, et puis, cet aveu fait, vous aviez mon secret, c'est-a-dire ma vie. Je ne risquais pas davantage en acceptant le duel que vous me proposiez. Dieu vous a choisi pour l'executeur de sa justice. Il n'a pas voulu qu'une fois adulateur et deux fois assassin, je jouisse en paix de l'impunite legale que ma maitresse avait achete pour moi a prix d'or. Venez ici, capitaine, voici ma main. Pardonnez-moi comme je vous pardonne.

Il me donna la main et s'évanouit.

Je lui fis avaler deux autres cuillérées d'elixir, et il rouvrit les yeux, mais avec le délire. A partir de ce moment, il ne prononça plus que des paroles sans suite entremêlées de prières et de blasphèmes, et le soir à neuf heures il expira, laissant à fra Girolamo la lettre destinée à Lena Morelli.

--Et qu'est devenue cette jeune femme? demandai-je au capitaine,

--Elle n'a survécu que trois ans à Gaetano Sferra, me répondit-il, et elle est morte religieuse au couvent des Carmélites de Messine.

--Et combien y a-t-il de temps, demandai-je au capitaine, que cet événement a eu lieu?

--Il y a... dit le capitaine en cherchant dans sa mémoire.

--Il y a aujourd'hui neuf ans, jour pour jour, répondit Pietro.

--Aussi, ajouta le pilote, voilà notre tempête qui nous arrive.

--Comment, notre tempête?

--Oui. Je ne sais pas comment cela s'est fait, dit Pietro; mais depuis ce temps-là, toutes les fois que nous sommes en mer l'anniversaire de ce jour-là, nous avons eu un temps de chien.

--C'est juste, dit le capitaine en regardant un gros nuage noir qui s'avancait vers nous venant du midi; c'est pardieu vrai! Nous n'aurions du partir de Naples que demain.

L'ANNIVERSAIRE

Pendant le récit que nous venions d'entendre, le temps s'était pris peu à peu, et le ciel paraissait couvert comme d'une immense tenture grise sur laquelle se détachait par une teinte brune plus foncée le nuage qui avait attiré l'attention du capitaine. De temps en temps de légères bouffées de vent passaient, et l'on avait ouvert notre grande voile pour en profiter, car le vent, venant de l'est, eût été excellent pour nous conduire à Palerme s'il avait pu se régler. Mais bientôt, soit que ces bouffées cessassent d'être fixes, soit que déjà les premières haleines d'un vent contraire nous arrivassent de Sicile, la voile commença à battre contre le mat, de telle façon que le pilote ordonna de la carguer. Lorsque le temps menaçait, le capitaine résignait aussitôt, je crois l'avoir dit, ses pouvoirs entre les mains du vieux Nunzio, et redevenait lui-même le premier et le plus docile des matelots. Aussi, à l'injonction faite par le pilote de débarrasser le pont, le capitaine fut-il le plus actif à enterrer notre table, et à aider Jadin à rentrer dans sa cabine son tabouret et

ses cartons. Du reste, le portrait etait fini, et de la plus exacte ressemblance, ce qui avait combattu chez le capitaine par un sentiment de plaisir l'impression douloureuse que lui avait causee le souvenir sur lequel nous l'avions force de s'arreter.

Cependant le temps se couvrait de plus en plus, et l'atmosphere offrait tous les signes d'une tempete prochaine. Sans qu'ils eussent ete prevenus le moins du monde du danger qui nous menacait, nos matelots, pour qui l'heure de dormir etait venue, s'etaient reveilles comme par instinct, et sortaient les uns apres les autres, et le nez en l'air, par l'ecoutille de l'avant; puis ils se rangeaient silencieusement sur le pont, clignant de l'oeil, et faisant un signe de tete qui voulait certainement dire:--Bon, ca chauffe;--puis, toujours silencieux, les uns retroussaient leurs manches, les autres jetaient bas leurs chemises. Filippo seul etait assis sur le rebord de l'ecoutille, les jambes pendantes dans l'entrepont, la tete appuyee sur sa main, regardant le ciel avec sa figure impassible, et sifflotant par habitude l'air de la tarentelle. Mais, cette fois, Pietro etait sourd a l'air provocateur, et il parait meme que cette melodie monotone parut quelque peu intempestive au vieux Nunzio; car, montant sur le bastingage du batiment sans lacher le timon du gouvernail, il passa la tete par-dessus la cabine, et s'adressant a l'equipage comme s'il ne voyait pas le musicien:

--Avec la permission de ces messieurs, dit-il en otant son bonnet, qui est-ce donc qui siffle ici?

--Je crois que c'est moi, vieux, repondit Filippo; mais c'est sans y faire attention, en verite de Dieu!

--A la bonne heure! dit Nunzio, et il disparut derriere la cabine. Filippo se tut.

La mer, quoique calme encore, changeait deja visiblement de couleur. De bleu d'azur qu'elle etait une heure auparavant, elle devenait gris de cendres. Sur son miroir terne venaient eclore de larges bulles d'air qui semblaient monter des profondeurs de l'eau a la surface. De temps en temps ces legeres rafales que les marins appellent des pattes de chat, egratignaient sa nappe sombre, et laissaient briller trois ou quatre raies d'ecume, comme si une main invisible l'eut battue d'un coup de verges. Notre speronare, qui n'avait plus de vent, et que nos matelots ne poussaient plus a la rame, etait sinon immobile, du moins stationnaire, et roulait balance par une large houle qui commencait a se faire sentir; il y eut alors un quart d'heure de silence d'autant plus solennel, que la brume qui s'etendait autour de nous nous avait peu a peu derobe toute terre, et que nous nous trouvions sur le point de faire face a une tempete qui s'annoncait serieusement, non pas avec un vaisseau, mais avec une veritable barque de pecheurs. Je regardais nos hommes, ils etaient tous sur le pont, prêts a la manoeuvre et calmes, mais de ce calme qui nait de la resolution et non de la securite.

--Capitaine, dis-je au patron en m'approchant de lui, n'oubliez pas que nous sommes des hommes; et si le danger devient reel, dites-le-nous.

--Soyez tranquille, repondit le capitaine.

--Eh bien! pauvre Milord! dit Jadin en donnant a son bouledogue une claque d'amitie qui aurait tue un chien ordinaire; nous allons donc voir une petite tempete: ca vous fera-t-il plaisir, hein?

Milord repondit par un hurlement sourd et prolonge, qui prouva qu'il n'etait pas tout a fait indifferant a la scene qui se passait, et qu'instinctivement lui aussi pressentait le danger.

--Le mistral! cria le pilote en levant sa tete au-dessus de la cabine.

Aussitot chacun tourna ses yeux vers l'arriere: on voyait pour ainsi dire venir le vent; une ligne d'ecume courait devant lui, et derriere cette ligne d'ecume on voyait la mer qui commencait a s'elever en vagues. Les matelots s'elancerent, les uns au beaupre et les autres au petit mat du milieu, et deployerent la voile de foc, et une petite triangulaire dont j'ignore le nom, mais qui me parut correspondre a la voile du grand hunier d'un vaisseau. Pendant ce temps le mistral arrivait sur nous comme un cheval de course, precede d'un sifflement qui n'etait pas sans quelque majeste. Nous le sentimes passer: presque aussitot notre petite barque fremit, ses voiles se gonflerent comme si elles allaient rompre; le batiment enfonca sa proue dans la mer, la creusant comme un vaste soc de charrue, et nous nous sentimes emportes comme une plume au vent.

--Mais, dis-je au capitaine, il me semble que dans les gros temps, au lieu de donner prise a la tempete, comme nous le faisons, on abaisse toutes les voiles. D'ou vient que nous n'agissons pas comme on agit d'habitude?

--Oh! nous n'en sommes pas encore la, me repondit le capitaine; le vent qui souffle maintenant est bon, et si nous l'avions seulement pendant douze heures, a la treizieme nous ne serions pas loin, je ne dis pas de Paienne, mais de Messine. Tenez-vous beaucoup a aller a Palerme plutot qu'a Messine?

--Non, je tiens a aller en Sicile, voila tout. Et vous dites donc que le vent que nous avons a cette heure est bon?

--Excellent; mais c'est que par malheur il a un ennemi mortel, c'est le sirocco, et que comme le sirocco vient du sud-est et le mistral du nord-ouest, quand ils vont se rencontrer tout a l'heure, ca va etre une jolie bataille. En attendant, il faut toujours profiter de celui que Dieu nous envoie pour faire le plus de chemin possible.

En effet, notre sponare allait comme une fleche, faisant voler sur ses deux flancs de larges flocons d'ecume; le temps s'assombrissait de plus en plus, les nuages semblaient se detacher du ciel et s'abaisser sur la mer, de larges gouttes de pluie commencent a tomber.

Nous fimes ainsi, en moins d'une heure, huit a dix milles a peu pres; puis la pluie devint si violente, que, quelque envie que nous eussions de rester sur le pont, nous fumes forces de rentrer dans la cabine. En repassant pres de l'ecoutille de l'arriere, nous apercumes notre cuisinier qui roulait

au milieu d'une douzaine de tonneaux ou de barriques, aussi parfaitement insensible que s'il etait mort. Depuis le moment ou nous avons mis le pied a bord, le mal de mer l'avait pris, et nous n'avions pu, a l'heure des repas, en tirer autre chose que des plaintes dechirantes sur le malheur qu'il avait eu de s'embarquer.

Nous rentrames dans la cabine, et nous nous jetames sur nos matelas. Milord, devenu doux comme un agneau, suivait son maitre la queue et la tete entre les jambes. A peine etions-nous dans la cabine, que nous entendimes un grand remue-menage sur le pont, et que les mots: *_Burrasca! burrasca_*! prononces a haute voix par le pilote, attirerent notre attention. Au meme moment, notre petit batiment se mit a danser de si etrange sorte, que je compris que le sirocco et le mistral s'etaient enfin rejoints, et que ces deux vieux ennemis se battaient sur notre dos. En meme temps, le tonnerre se mit de la partie, et nous entendimes ses roulements au-dessus du tapage infernal que faisaient les vagues, le vent et nos hommes. Tout a coup, et au-dessus du bruit de nos hommes, du vent, des vagues et du tonnerre, nous entendimes la voix du pilote criant, avec cet accent qui veut l'obeissance immediate: *_Tutto a basso_*! Tout a bas.

Le pont retentit des pas de nos matelots et de leurs cris pour s'exciter l'un l'autre; mais, malgre cette bonne volonte qu'ils montraient, le speronare s'inclina tellement a babord que, ne pouvant me maintenir sur une pente de 40 a 45 degres, je roulai sur Jadin; nous comprimes alors qu'il se passait quelque chose d'insolite, et nous nous precipitames vers la porte de la cabine; une vague, qui venait pour y entrer comme nous allions pour en sortir, nous confirma dans notre opinion; nous nous accrochames a la porte, et nous nous maintenmes malgre la secousse. Quoiqu'il ne fut que cinq a six heures du soir a peu pres, on ne voyait absolument rien, tant la nuit etait noire, et tant la pluie etait epaisse. Nous appelames le capitaine pour savoir ce qui se passait; on nous repondit par des cris confus; en meme temps un roulement de tonnerre effroyable se fit entendre, le ciel parut s'enflammer et se fendre, et nous vimes tous nos hommes, depuis le capitaine jusqu'aux mousses, occupes a tirer la grande voile dont les cordes mouillees ne voulaient pas rouler dans les poulies. Pendant ce temps, le batiment s'inclinait toujours davantage; nous marchions litteralement sur le flanc, et le bout de la vergue trempait dans la mer.

--Tout a bas! tout a bas! continuait de crier le pilote, d'une voix qui indiquait qu'il n'y avait pas de temps a perdre.--Tout a bas, au nom de Dieu!

--Taillez! coupez! criait le capitaine. Il y a de la toile a Messine, pardieu!

En ce moment nous vimes pour ainsi dire voler un homme au-dessus de notre tete; cet homme, ou plutot cette ombre, sauta du toit de la cabine sur le bastingage, du bastingage sur la vergue. Au meme instant on entendit le petit cri d'une corde qui se rompt. La voile, de tendue et de gonflee qu'elle etait, devint flottante, et s'arracha elle-meme aux liens qui la retenaient tout le long de la vergue: un instant encore arretee par le dernier lien, elle flotta comme un enorme etendard au bout de la vergue. Enfin ce dernier obstacle se rompit a son tour, et la voile disparut

comme un nuage blanc emporte par le vent dans les profondeurs du ciel. Le speronare se releva. Tout l'équipage jeta un cri de joie.

Quant au pilote, il était déjà retourné à son poste et assis à son gouvernail.

--Ma foi! dit le capitaine en s'approchant de nous, nous l'avons échappé belle, et j'ai cru un instant que nous allions tourner cap dessus cap dessous; et, sans le vieux qui s'est trouvé là à point nommé, je ne sais pas comment ça allait se passer.

--Dites donc, capitaine, demandai-je, il me semble qu'il a bien mérité une bouteille de vin de Bordeaux: si nous la lui faisons monter?

--Demain, pas ce soir; ce soir pas un seul verre, nous avons besoin qu'il ait toute sa tête, voyez-vous; c'est Dieu qui nous pousse et c'est lui qui nous conduit.

Pietro s'approcha de nous.

--Que veux-tu? lui demanda le capitaine.

--Moi, rien, capitaine; seulement, sans indiscretion, est-ce que vous avez oublié de lui faire dire sa messe à cet animal-là?

--Silence! dit le capitaine; ce qui devait être fait a été fait, soyez tranquille.

--Mais alors de quoi se plaint-il?

--Tiens, Pietro, veux-tu que je te dise, reprit le capitaine, tant qu'il me restera un sou de son maudit argent, je crois que ce sera comme cela. Aussi, en arrivant à la Pace, je porte le reste à l'église des Jésuites, et je fais une fondation annuelle, parole d'honneur.

--Ils y tiennent, dit Jadin.

--Que diable voulez-vous, mon cher? repris-je. Le moyen de ne pas être superstitieux, quand on se trouve sur une pareille coquille de noix, entre un ciel qui flambe, une mer qui rugit, et un tas de vents qui viennent on ne sait d'où. J'avoue que je suis comme le capitaine, tout prêt à faire dire aussi une messe pour l'âme de ce bon monsieur Gaetano.

--Ne vous engagez pas trop, me dit Jadin, il me semble que voilà le calme qui revient.

En effet, il y avait en ce moment entre le sirocco et le mistral une espèce de trêve, de sorte que le bâtiment était redevenu un peu tranquille, quoiqu'il eût encore l'air de fremir comme un cheval effrayé. Le capitaine alors monta sur un banc, et pardessus le toit de la cabine échangea quelques paroles avec le pilote.

--Oui, oui, dit celui-ci, il n'y aura pas de mal, quoique nous n'ayons pas

pour bien longtemps a etre tranquilles. Oui, cela nous fera toujours gagner un mille ou deux.

--Qu'allons-nous faire? demandai-je.

--Profiter de ce moment de bonace pour marcher un peu a la rame. Ohe! les enfants, continua-t-il, aux rames! aux rames!

Les matelots s'elancerent sur les avirons, qui s'allongerent par-dessus les bastingages, comme les pattes de quelque animal gigantesque, et qui commencerent a battre la mer.

Au premier coup, le chant habituel de nos matelots commença; mais a cette heure, apres le danger que nous venions de courir, il me sembla plus doux et plus melancolique que d'habitude. Il faut avoir entendu cette melodie en circonstance pareille, et dans une nuit semblable, pour se faire une idee de l'effet qu'elle produisit sur nous. Ces hommes qui chantaient ainsi entre le danger passe et le danger a venir, etaient une sainte et vivante image de la foi.

Cette treve dura une demi-heure a peu pres. Puis la pluie commença a retomber plus epaisse, le tonnerre a gronder plus fort, le ciel a s'ouvrir plus enflamme, et le cri deja si connu: *La burrasca!* la burrasca! retentit de nouveau derriere la cabine. Aussitot les matelots tirerent les avirons, les rangerent le long du bord, et se tinrent de nouveau prêts a la manoeuvre.

Nous eumes alors une nouvelle repetition de la scene que j'ai racontee, moins l'episode de la voile, plus un evenement qui le remplaça avec un certain succes.

Nous etions au plus fort de la bourrasque, bondissant, virant, tournant au bon plaisir du vent et de la vague, lorsque tout a coup une tete monstrueuse, inconnue, fantastique apparut a l'ecoutille de l'arriere, absolument a la maniere dont sort un diable par une trappe de l'Opera, et apres avoir crie deux ou trois fois: *Aqua! aqua! aqua!* s'abima de nouveau dans les profondeurs de la cale. Je crus reconnaitre Giovanni.

Cette apparition n'avait pas ete vue seulement de nous seuls, mais de tout l'equipage. Le capitaine dit deux mots a Pietro, qui disparut a son tour par l'ecoutille. Une seconde apres, il remonta avec une emotion visible, et s'approchant du capitaine:

--C'est vrai, murmura-t-il.

Le capitaine vint aussitot a nous.

--Ecoutez, dit-il, il parait qu'il vient de se faire une voie d'eau dans la cale; si la voie est forte, comme nous n'avons pas de pompes, nous sommes en danger: ne gardez donc, de tout ce que vous avez sur vous, que vos pantalons pour etre plus a votre aise au cas ou il vous faudrait sauter a la mer. Alors, saisissez une planche, un tonneau, une rame, la premiere chose venue. Nous sommes sur la grande route de Naples a Palerme, quelque

batiment passera, et nous en serons quittes, je l'espere, pour un bain de douze ou quinze heures.

Et le capitaine, pensant que ces mots n'avaient pas besoin de commentaire, et que le danger reclamait sa presence, descendit a son tour dans l'ecoutille, tandis que Jadin et moi nous rentrions dans la cabine, et, nous munissant chacun d'une ceinture contenant tout ce que nous avons d'or, nous mettions bas habits, gilets, bottes et chemises.

Lorsque nous reparumes sur le pont dans notre costume de nageurs, chacun attendait silencieusement le retour du capitaine, et l'on voyait la tete du pilote qui dépassait le toit de la cabine, ce qui prouvait qu'il n'attachait pas moins d'importance que les autres a la nouvelle que le capitaine allait rapporter.

Il remonta en eclatant de rire.

La voie d'eau etait tout bonnement occasionnee par un tonneau de glace que nous avons emporte de Naples, afin de boire frais tout le long de la route, et que nous avons mis au plus profond de la cale; une secousse l'avait renverse, la glace avait fondu, et c'etait cette eau gelee qui, envahissant le matelas de notre pauvre cuisinier, l'avait un instant tire de sa torpeur, et lui avait fait pousser les cris qui avaient tant effraye tout l'equipage.

Cette bourrasque passa comme la premiere. Un peu de calme reparut, et avec le calme le chant de nos matelots. Nous etions ecrases de fatigue, il devait etre a peu pres onze heures ou minuit. Nous n'avions rien pris depuis le matin, ce n'etait pas le moment de parler de cuisine. Nous rentrames dans notre cabine, et nous nous jetames sur nos matelas. Je ne sais pas ce que devint Jadin; mais, quant a moi, au bout de dix minutes j'etais endormi.

Je fus eveille par le plus effroyable sabbat que j'eusse jamais entendu de ma vie. Tous nos matelots criaient en meme temps, et couraient comme des fous de l'avant a l'arriere, passant sur le toit de la cabine qui craquait sous leurs pieds comme s'il allait se defoncer. Je voulus sortir, mais le mouvement etait si violent que je ne pus tenir sur mes pieds, et que j'arrivai a la porte en roulant plutot qu'en marchant; la, je me cramponnai si bien que je parvins a me mettre debout.

--Que diable y a-t-il donc encore? demandai-je a Jadin qui regardait tranquillement tout cela les mains dans ses poches, et en fumant sa pipe.

--Oh! mon Dieu, me repondit-il, rien, ou presque rien; c'est un vaisseau a trois ponts qui, sous pretexte qu'il ne nous voit pas, veut nous passer sur le corps, a ce qu'il parait.

--Et ou est-il?

--Tenez, me dit Jadin en etendant la main a l'arriere, la, tenez.

En effet, je vis a l'instant meme grandir, du milieu de la mer ou il

semblait plonge, le geant marin qui nous poursuivait. Il monta au plus haut d'une vague, de sorte qu'il nous dominait, comme de sa montagne un vieux chateau domine la plaine. Presque au meme instant, par un jeu de bascule immense, nous montames et lui descendit, au point que nous nous trouvames de niveau avec ses mats de perroquet. Alors seulement il nous apercut sans doute, car il fit a son tour un mouvement pour s'ecarter a droite, tandis que nous faisons un mouvement pour nous ecarter a gauche. Nous le vimes passer comme un fantome, et de son bord ces mots nous arriverent lances par le porte-voix: "Bon voyage!" Puis le vaisseau s'elanca comme un cheval de course, s'enfonca dans l'obscurite, et disparut.

--C'est l'amiral Mollo, dit le capitaine, qui va sans doute a Palerme avec _le Ferdinand_; ma foi! il etait temps qu'il nous vit; sans cela nous passions un mauvais quart d'heure.

--Ou donc sommes-nous maintenant, capitaine?

--Oh! nous avons fait du chemin, allez! nous sommes au milieu des iles. Regardez de ce cote, et d'ici a cinq minutes vous verrez la flamme de Stromboli.

Je me tournai du cote indique, et en effet, le temps fixe par le capitaine n'etait pas ecoule, que je vis tout l'horizon se teindre d'une lueur rougeatre, tandis que j'entendais un bruit assez pareil a celui que ferait une batterie de dix ou douze pieces de canon eclatant les unes apres les autres. C'etait le volcan de Stromboli.

Ce fut pour nous un phare, et il pouvait nous indiquer avec quelle rapidite nous marchions. La premiere fois que je l'avais entendu, il etait a l'avant du batiment, bientot nous l'eumes a notre droite, bientot enfin derriere nous. Sur ces entrefaites, nous atteignimes trois heures du matin, et le jour commença a se lever.

Je n'ai vu de ma vie plus splendide spectacle. Peu a peu la tempete avait cesse, quoique le mistral continuat toujours de se faire sentir. La mer etait redevenue d'un bleu azur, et offrait l'image d'Alpes mouvantes, avec leurs vallees sombres, avec leurs montagnes nues et couronnees d'une ecume blanche comme la neige. Notre spononare, leger comme la feuille, etait balaye a cette surface, montant, descendant, remontant encore pour redescendre avec une rapidite effrayante, et en meme temps une intelligence supreme. C'est que le vieux Nunzio n'avait pas quitte le gouvernail, c'est qu'au moment ou quelqu'une de ces montagnes liquides se gonflait derriere nous, et se precipitait pour nous engloutir, d'un leger mouvement il jetait le spononare de cote, et nous sentions alors la montagne, momentanement affaissee, bouillonner au-dessous de nous, puis nous prendre sur ses robustes epaules, nous elever a son plus haut sommet, de sorte qu'a deux ou trois lieues autour de nous nous revoyions tous ces pics et toutes ces vallees. Tout a coup la montagne s'affaissait en gemissant sous notre carene, nous redescendions precipites par un mouvement presque vertical, puis nous nous trouvions au fond d'une gorge, ou nous ne voyions plus rien que de nouvelles vagues pretes a nous engloutir, et qui, au contraire, comme si elles eussent ete aux ordres de notre vieux pilote, nous reprenaient de nouveau sur leur dos fremissant pour nous reporter au ciel.

Deux ou trois heures se passerent a contempler ce magnifique spectacle au milieu duquel nous cherchions toujours les cotes de la Sicile, dont nous devions cependant approcher, puisque nous venions de laisser derriere nous Lipari, l'ancienne Meliganis, et Stromboli, l'ancienne Strongyle; mais devant nous un immense voile s'etendait comme si toute la vapeur chassée par le mistral s'etait epaissie pour nous cacher les cotes de l'antique Trinacrie. Nous demandames alors au pilote si nous naviguions vers une ile invisible, et s'il n'y avait pas esperance de voir tomber le nuage qui nous cachait la deesse. Nunzio se tourna vers l'ouest, etendit la main au-dessus de sa tete, puis se tournant de notre cote:

--Est-ce que vous n'avez pas faim? dit-il.

--Si fait, repondimes-nous d'une seule voix. Il y avait vingt heures que nous n'avions mange.

--Eh bien! dejeuner, je vous promets la Sicile pour le dessert.

--Vent de Sardaigne? demanda le patron.

--Oui, capitaine, repondit Nunzio.

--Alors nous serons a Messine aujourd'hui?

--Ce soir, deux heures apres _l'Ave Maria_.

--C'est sur? demandai-je.

--Aussi sur que l'Evangile, dit Pietro en dressant notre table. Le vieux l'a dit.

Ce jour-la il n'y avait pas moyen de faire la peche. En revanche on tordit le cou a deux ou trois poulets, on nous servit une douzaine d'oeufs, on nous monta deux bouteilles de vin de Bordeaux, et nous invitames le capitaine a prendre sa part du dejeuner. Comme il avait grand faim, il se fit moins prier que la veille. Au reste, quand je dis que Pietro mit la table, je parle metaphoriquement. La table, a peine dressee, avait ete renversee, et nous etions forces de manger debout en nous adossant a quelque appui, tandis que Giovanni et Pietro tenaient les plats. Le reste de l'equipage, entraine par notre exemple, commença a en faire autant. Il n'y avait que le vieux Nunzio qui, toujours a son gouvernail, paraissait insensible a la fatigue, a la faim et a la soif.

--Dites donc, capitaine, demandai-je a notre convive, est-ce qu'il y aurait encore du danger a envoyer une bouteille de vin au pilote?

--Hum! dit le capitaine, en regardant autour de lui, la mer est encore bien grosse, une vague est bientot embarquee.

--Mais un verre, au moins?

--Oh! un verre, il n'y a pas d'inconvenient. Tiens, dit le capitaine a

Peppino qui venait de reparaitre, tiens, prends ce verre-la, et porte-le au vieux, sans en repandre, entends-tu?

Peppino disparut dans la cabine, et un instant apres nous vimes au-dessus du toit la tete du pilote qui s'essuyait la bouche avec sa manche, tandis que l'enfant rapportait le verre vide.

Merci, excellences, dit Nunzio. Hum! hum! merci. Ca ne fait pas de mal, n'est-ce pas, Vincenzo?

Une seconde tete apparut.--Le fait est qu'il est bon, dit Vincenzo en etant son bonnet, et il disparut.

--Comment! ils sont deux? demandai-je.

--Oh! dans le gros temps ils ne se quittent jamais, ce sont de vieux amis.

--Alors un second verre?

--Un second verre, soit! mais ce sera le dernier.

Peppino porta a l'arriere notre seconde offrande, et nous vimes bientot une main qui tendait a Nunzio le verre scrupuleusement vide jusqu'a la moitie. Nunzio ota son bonnet, nous salua, et but.

--Maintenant, excellences, dit-il en rendant le verre vide a Vincenzo, je crois que si vous voulez vous retourner du cote de la Sicile, vous ne tarderez pas a voir quelque chose.

Effectivement, depuis quelques minutes nous commencions a sentir des bouffees de vent qui venaient du cote de la Sardaigne, et dont nous avions profite en ouvrant une petite voile latine qui se hissait au haut du mat place a l'avant. Au premier souffle de ce vent, les vapeurs qui pesaient sur la mer se souleverent comme une fumee detachee de son foyer, puis decouvrirrent graduellement les cotes de Sicile et les montagnes de Calabre, qui semblerent d'abord ne faire, depuis le cap Blanc jusqu'a la pointe du Pizzo, qu'un meme continent domine par la tete gigantesque de l'Etna. La terre fabuleuse et mythologique d'Ovide, de Theocrite et de Virgile, etait enfin devant nos yeux, et notre navire, comme celui d'Enee, voguait vers elle a pleines voiles, non plus protegee par Neptune, l'antique dieu de la mer, mais sous les auspices de la madone, etoile moderne des matelots.

MESSINE LA NOBLE

Nous approchions rapidement, devorant des yeux l'horizon circulaire qui s'ouvrait devant nous comme un vaste amphitheatre. A midi, nous etions a la hauteur du cap Pelore, ainsi appele du pilote d'Annibal. Le general africain fuyait en Asie les Romains qui l'avaient poursuivi en Afrique, lorsque arrive au point ou nous etions, et d'ou il est impossible de

distinguer le detroit, il se crut trahi et accule dans une anse ou les ennemis allaient le bloquer et le prendre. Annibal etait l'homme des resolutions rapides et extremes; il regarda sa main: l'anneau empoisonne qu'il portait toujours n'avait pas quitte son doigt. Sur alors d'echapper a la honte de l'esclavage par la rapidite de la mort, il voulut que celui qui l'avait trahi allat annoncer son arrivee a Pluton; et sans lui accorder les deux heures qu'il demandait pour se justifier, il le fit jeter a la mer; deux heures plus tard il s'apercut de son erreur, et nomma du nom de sa victime le cap qui, en se prolongeant, lui avait derobe la vue du detroit; tardive expiation qui, consacree par les historiens, s'est conservee jusqu'a nos jours.

De moment en moment, au reste, tous les accidents de la cote nous apparaissaient plus visibles; les villages se detachaient en blanc sur le fond verdatre du terrain; nous commencions a apercevoir l'antique Scylla, ce monstre au buste de femme et a la ceinture entouree de chiens devorants, si redoutee des anciens matelots, et que le divin Helenus avait tant recommande a Enee de fuir. Quant a nous, nous fumes moins prudents que le heros troyen, quoique nous vinssions comme lui d'echapper a une tempete. La mer etait redevenue tout a fait calme, les aboiements des chiens avaient cesse pour faire place au bruit de la mer, qui se brisait contre le rivage; la Scylla moderne nous apparaissait dans son pittoresque developpement, avec ses roches antiques surmontees d'une forteresse batie par Murat, et sa cascade de maisons qui descend du haut de la montagne jusqu'a la mer, comme un troupeau qui court a l'abreuvoir. Je demandai alors au capitaine si l'on ne pourrait pas diminuer la rapidite de notre course pour me laisser le temps de reconnaitre, ma carte a la main, toutes ces villes aux noms sonores et poetiques; ma demande cadrait a merveille avec ses intentions. Notre speronare, trop fier et trop coquet pour entrer a Messine tout endolori qu'il etait encore par l'orage, avait besoin de s'arreter lui-meme un instant pour qu'on rajustat son antenne brisee et qu'on le couvrit de voiles neuves. On mit en panne pour que les matelots fissent plus tranquillement leur besogne. Je pris mon album et jetai mes notes; Jadin prit son carton et se mit a croquer la cote. Deux ou trois heures se passerent ainsi, rapides et occupees; puis, chacun ayant fini son affaire, on remit le cap sur Messine, et le petit batiment fendit de nouveau la mer avec la rapidite d'un oiseau qui regagne son nid.

La journee s'etait ecoulee au milieu de tous ces soins, et le soir commencait a descendre. Nous nous approchions de Messine, et je me souvenais de la prophetie du pilote, qui nous avait annonce que deux heures apres l'_Ave Maria_ nous serions arrives a notre destination. Cela me rappela que depuis notre depart je n'avais vu aucun de nos matelots remplir ostensiblement les devoirs de la religion, que ces enfants de la mer regardent cependant comme sacres. Il y avait plus: une petite croix de bois d'olivier incruste de nacre, pareille a celles que fabriquent les moines du Saint-Sepulcre, et que les pelerins rapportent de Jerusalem, avait disparu de notre cabine, et je l'avais retrouvee a la proue du batiment, au-dessous d'une image de la _Madone du pied de la grotte_, sous l'invocation de laquelle notre petit batiment etait place. Apres m'etre informe s'il y avait eu un motif particulier pour changer cette croix de place, et avoir appris que non, je l'avais reprise ou elle etait, et l'avait rapportee dans la cabine, ou elle etait restee depuis lors; on a vu comment la madone,

reconnaissante sans doute, nous avait protégés à l'heure du danger.

En ce moment je me retournai, et j'aperçus le capitaine près de nous.

--Capitaine, lui dis-je, il me semble que, sur tous les bâtiments napolitains, génois ou siciliens, lorsque vient l'heure de l'_Ave Maria_, on fait une prière commune: est-ce que ce n'est pas votre habitude à bord du *speronare*?

--Si fait, excellence, si fait, reprit vivement le capitaine; et s'il faut vous le dire, cela nous gêne même de ne pas la faire.

--Eh! qui diable vous en empêche?

--Excusez, excellence, reprit le capitaine; mais comme nous conduisons souvent des Anglais qui sont protestants, des Grecs qui sont schismatiques, et des Français qui ne sont rien du tout, nous avons toujours peur de blesser la croyance ou d'exciter l'incrédulité de nos passagers, par la vue de pratiques religieuses qui ne seraient pas les leurs. Mais quand les passagers nous autorisent à agir chrétiennement, nous leur en avons une grande reconnaissance; de sorte que, si vous le permettez...

--Comment donc, capitaine! je vous en prie; et si vous voulez commencer tout de suite, il me semble que, comme il est près de huit heures...

Le capitaine regarda sa montre; puis, voyant qu'il n'y avait effectivement pas de temps à perdre:

--L'_Ave Maria_, dit-il à haute voix.

À ces mots, chacun sortit des écouteilles, et s'élança sur le pont. Plus d'un sans doute avait déjà commencé mentalement la Salutation angélique, mais chacun s'interrompit aussitôt pour venir prendre sa part de la prière générale.

D'un bout à l'autre de l'Italie, cette prière, qui tombe à une heure solennelle, clot la journée et ouvre la nuit. Ce moment de crépuscule, plein de poésie partout, s'augmente encore sur la mer d'une sainteté infinie. Cette mystérieuse immensité de l'air et des flots, ce sentiment profond de la faiblesse humaine comparée au pouvoir omnipotent de Dieu, cette obscurité qui s'avance, et pendant laquelle le danger, présent toujours, va grandir encore, tout cela prédispose le cœur à une mélancolie religieuse, à une confiance sainte qui soulève l'âme sur les ailes de la foi. Ce soir-là surtout, le péril auquel nous venions d'échapper, et que nous rappelaient de temps en temps une vague houleuse ou des mugissements lointains; tout inspirait à l'équipage et à nous-mêmes un recueillement profond. Au moment où nous nous rassemblions sur le pont, la nuit commençait à s'épaissir à l'orient; les montagnes de la Calabre et la pointe du cap de Pelore perdaient leur belle couleur bleue pour se confondre dans une teinte grisâtre qui semblait descendre du ciel comme s'il en fut tombée une fine pluie de cendres, tandis qu'à l'occident, un peu à droite de l'archipel de Lipari, dont les îles aux formes bizarres se détachaient avec vigueur sur un horizon de feu, le soleil élargi et barre

de longues bandes violettes commençait à tremper le bord de son disque dans la mer Tyrrhenienne, qui, étincelante et mobile, semblait rouler des flots d'or fondu. En ce moment le pilote se leva derrière la cabine, prit dans ses bras le fils du capitaine qu'il posa à genoux sur l'estrade qu'elle formait, et, abandonnant le gouvernail comme si le bâtiment était suffisamment guidé par la prière, il soutint l'enfant afin que le roulis ne lui fit pas perdre l'équilibre. Ce groupe singulier se détacha aussitôt sur un fond d'or, pareil à une peinture de Giovanni Fiesole, ou de Benozzo Gozzoli; et d'une voix si faible qu'elle arrivait à peine jusqu'à nous, et qui cependant venait de monter jusqu'à Dieu, commença de réciter la prière virginale que les matelots écoutaient à genoux, et nous inclinés.

Voilà de ces souvenirs pour lesquels le pinceau est inhabile et la plume insuffisante; voilà de ces scènes qu'aucun récit ne peut rendre, qu'aucun tableau ne peut reproduire, parce que leur grandeur est tout entière dans le sentiment intime des acteurs qui l'accomplissent. Pour le lecteur de voyages ou l'amateur de marines, ce ne sera jamais qu'un enfant qui prie, des hommes qui répondent et un navire qui flotte; mais pour quiconque aura assisté à une pareille scène, ce sera un des plus magnifiques spectacles qu'il aura vus, un des plus magnifiques souvenirs qu'il aura gardés; ce sera la faiblesse qui prie, l'immensité qui regarde, et Dieu qui écoute.

La prière finie, chacun s'occupa de la manoeuvre. Nous approchions de l'entrée du détroit; après avoir côtoyé Scylla, nous allions affronter Charybde. Le phare venait de s'allumer au moment même où le soleil s'était éteint. Nous voyions, de minute en minute, éclore comme des étoiles les lumières de Solano, de Scylla et de San-Giovanni; le vent, qui selon la superstition des marins, avait suivi le soleil, nous était aussi favorable que possible, de sorte que, vers les neuf heures, nous doublâmes le phare et entrâmes dans le détroit. Une demi-heure après, comme l'avait prédit notre vieux pilote, nous passâmes sans accident sur Charybde, et nous jetâmes l'ancre devant le village Della Pace.

Il était trop tard pour prendre la patente, et nous ne pouvions descendre à terre sans avoir rempli cette formalité. La crainte du choléra avait rendu la surveillance des côtes très active: il ne s'agissait de rien moins que d'être pendu en cas de contravention: de sorte qu'arrivés à peine à cinquante pas de leurs familles, nos matelots ne pouvaient, après deux mois d'absence, embrasser ni leurs femmes ni leurs enfants. Cependant, la vue du pays natal, notre heureuse arrivée malgré la tempête, le plaisir promis pour le lendemain, avaient chassé les souvenirs tristes, et presque aussitôt les cœurs naïfs de ces braves gens s'étaient ouverts à toutes les émotions joyeuses du retour. Aussi, à peine le spononare était-il à l'ancre et les voiles étaient-elles carguées, que le capitaine, qui l'avait fait arrêter juste en face de sa maison, et le plus près possible du rivage, poussa un cri de reconnaissance. Aussitôt, la fenêtre s'ouvrit; une femme parut; deux mots furent échangés seulement à terre et à bord: Giuseppe! Maria!

Au bout de cinq minutes le village était en révolution. Le bruit s'était répandu que le spononare était de retour, et les mères, les filles, les femmes et les fiancées, étaient accourues sur la plage, armées de torches. De son côté, tout l'équipage était sur le pont; chacun s'appelait, se

repondait; c'etaient des questions, des demandes, des reponses qui se croisaient avec une telle rapidite et une telle confusion, que je ne comprenais pas comment chacun pouvait distinguer ce qui lui revenait en propre de ce qui etait adresse a son voisin. Et cependant tout se demelait avec une incroyable facilite; chaque parole allait trouver le coeur auquel elle etait adressee; et comme aucun accident n'avait attriste l'absence, la joie devint bientot generale et se resuma dans Pietro, qui commença, accompagne par le sifflement de Filippo, a danser la tarentelle, tandis qu'a terre sa maitresse, suivant son exemple, se mit a se tremousser de son cote. C'etait bien la chose la plus originale que cette danse executee, moitie a bord, moitie sur le rivage. Enfin, les gens du village s'en melerent; l'equipage, de son cote, ne voulut pas demeurer en reste, et, a l'exception de Jadin et de moi, le ballet devint general. Il etait en pleine activite, lorsque nous vimes sortir du port de Messine une veritable flotte de barques portant toutes a leurs proues un foyer ardent. Une fois au-dela de la citadelle, elles s'etendirent en ligne sur un espace d'une demi-lieue a peu pres, puis, rompant leurs rangs, elles se mirent a sillonner le detroit en tous sens, n'adoptant aucune direction, aucune allure reguliere; on eut dit des etoiles qui avaient perdu leur route et qui se croisaient en filant. Comme nous ne comprenions absolument rien a ces evolutions etranges, nous profitames d'un moment ou Pietro epuise reprenait des forces, assis les jambes croisees sur le pont, et nous l'appelames. Il se leva d'un seul bond et vint a nous.

--Eh bien! Pietro, lui dis-je, nous voila donc arrives?

--Comme vous voyez, excellence, a l'heure que le vieux a dite; il ne s'est pas trompe de dix minutes.

--Et nous sommes content?

--Un peu. On va revoir sa petite femme.

--Dites-nous donc, Pietro, repris-je, ce que c'est que toutes ces barques.

--Tiens, dit Pietro, qui ne les avait pas apercues, tant ses yeux etaient attires d'un autre cote; tiens, la peche au feu! Au fait, c'est le bon moment. Voulez-vous la faire?

--Mais certainement, m'ecriai-je, me rappelant l'excellente partie de ce genre que nous avons faite sur les cotes de Marseille avec Mery, monsieur Morel et toute sa charmante famille; est-ce qu'il y a moyen?

--Sans doute; il y a tout ce qu'il faut a bord pour cela.

--Eh bien! Deux piastres de bonne main a partager entre le harponneur et les rameurs.

--Giovanni! Filippo! Ohe! les autres, voila du macaroni qui nous tombe du ciel.

Les deux matelots accoururent. Giovanni, comme on se le rappelle, etait le harponneur en titre. Lorsque Pietro leur eut dit ce dont il s'agissait, il

cria deux ou trois paroles explicatives a sa maitresse, et disparut sous le pont.

En effet, a mesure que les barques se rapprochaient de nous, nous commencions a distinguer, tout couvert d'un reflet rougeatre, et pareil a un forgeron pres d'une forge, le harponneur, son arme a la main, et derriere lui, dans l'ombre, les rameurs pressant ou ralentissant le mouvement de leurs avirons, selon le commandement qu'ils recevaient. Presque toutes ces barques etaient montees par des jeunes gens et des jeunes femmes de Messine; et, pendant les mois d'aout et de septembre, le detroit illumine _a giorno_, comme on dit en Italie, est tous les soirs temoin de ce singulier spectacle. De son cote, Reggio ouvre quotidiennement aussi son port a de pareilles expeditions, de sorte que, des cotes de la Sicile aux cotes de la Calabre, la mer est litteralement couverte de feux follets qui, vus du haut des montagnes bordant chaque rive, doivent former les evolutions les plus bizarres et les dessins les plus fantastiques qu'il soit possible d'imaginer.

Au bout de dix minutes, la chaloupe etait prete et portait fierement a sa proue un grand rechaud de fer dans lequel brulaient des morceaux de bois resineux. Giovanni nous attendait arme de son harpon, et Pietro et Filippo leurs rames a la main. Nous descendimes, et nous primes place le plus pres possible de l'avant. Quant a Milord, comme nous nous rappelions la scene qu'en pareille circonstance il nous avait faite a Marseille, nous le laissames a bord.

Il n'y avait au reste aucune variete dans la maniere de faire cette peche. Les poissons, attires par la lueur de notre feu, comme a la chasse des alouettes par le reflet du miroir, montaient du fond de la mer et venaient a la surface regarder avec une curiosite stupide cette flamme inaccoutumee. C'etait ce moment de badauderie que saisissait Giovanni avec une admirable agilite et une adresse parfaite. Nous avions deja cinq ou six pieces magnifiques, lorsque nous nous joignimes a la flotte messinoise, et que nous nous perdimes au milieu d'elle.

La merveilleuse chose que cette mer, qui, la veille, avait voulu nous engloutir dans des gouffres sans fond; qui, a cette heure, nous bercait mollement sur son miroir uni; qui, apres un danger, nous offrait un plaisir, et qui feignait elle-meme l'oubli, pour nous oter, a nous, le souvenir! Aussi, comme l'on comprend bien que les marins ne puissent se separer longtemps de cette capricieuse maitresse, qui finit presque toujours par les devorer!

Nous errions depuis une demi-heure a peu pres au milieu de ces cris de joie, de ces chants, de ces eclats de rire, de ces demonstrations bruyantes que prodiguent si volontiers les Italiens meridionaux, lorsque d'une barque sans foyer, sans harponneur, et qui venait a nous voilee et mysterieuse, nous entendimes sortir une harmonie douce et tendre, et qui n'avait rien de commun avec les sons qui nous entouraient. Une voix de femme chantait en s'accompagnant d'une guitare, non plus la melodieuse chanson sicilienne mais la naive ballade allemande. Pour la premiere fois peut-etre depuis la chute de la maison de Souabe, le pays habitue aux refrains vifs et gracieux du midi entendait le chant poetique du nord. Je reconnus les stances

de Marguerite attendant Faust. D'une main, je fis signe aux rameurs de s'arreter; de l'autre, a Giovanni de suspendre son exercice, et nous ecoutames. La barque s'approchait doucement de nous, nous apportant plus distincte, a chaque coup d'aviron, cette ballade allemande si celebre par sa simplicite:

Rien ne console
De son adieu:
Je deviens folle,
Mon Dieu! mon Dieu!

Mon ame est vide,
Mon coeur est sourd;
J'ai l'oeil livide
Et le front lourd.

Ma pauvre tete
Est a l'envers:
Adieu la fete
De l'Univers!

En sa presence
Le monde est beau,
En son absence
C'est un tombeau.

A la fenetre
Son oeil distrait
Me voit paraitre
Des qu'il parait.

Sa voix m'emporte
Dedans, dehors;
Qu'il entre ou sorte,
J'entre ou je sors.

Joyeuse ou sombre,
Selon sa loi
Je suis son ombre
Et non plus moi.

Et dans ma fievre
Je crois parfois
Sentir sa levre,
Ouir sa voix.

Et murmurante,
De mots d'amour,
Pale et mourante.
J'attends qu'un jour

Sa bouche en flamme
Vienne epuiser

Toute mon ame
Dans un baiser!

Rien ne console
De son adieu:
Oh! je suis folle
Mon Dieu! mon Dieu!

La barque passa pres de nous, nous jetant cette suave emanation germanique. Je fermai les yeux, et je crus descendre encore le cours rapide du Rhin; puis la melodie s'eloigna. On avait fait silence pour la laisser passer; une fois perdue dans le lointain, la bruyante hilarite italienne se ranima. Je rouvris les yeux, et je me retrouvai en Sicile, croyant avoir fait, comme Hoffmann, quelque songe fantastique. Le lendemain, le songe me fut explique lorsque je vis sur l'affiche du theatre de l'Opera le nom de mademoiselle Schulz.

Cependant la nuit s'avancait, les barques devenaient de plus en plus rares. A chaque instant il en disparaissait quelques-unes derriere l'angle de la citadelle; les lumieres eparses sur la rive s'eteignaient elles-memes comme s'etaient eteintes les lumieres errantes sur la mer. Nous commencons a sentir nous-memes toute la fatigue de la nuit et de la journee de la veille: nous reprimes donc la route de notre batiment, et, lorsque nous y arrivames, nous pumes voir, du haut du pont, le detroit entier rentrer dans l'obscurite, depuis Reggio jusqu'a Messine, et tout s'eteindre, a l'exception du phare qui, pareil au bon genie de ces parages, veille incessamment jusqu'au jour, une flamme au front.

Le lendemain, nous nous eveillames avec le jour: ses premiers rayons nous montrerent la reine du detroit, la seconde capitale de la Sicile, Messine la Noble, que sa situation merveilleuse, ses sept portes, ses cinq places, ses six fontaines, ses vingt-huit palais, ses quatre bibliotheques, ses deux theatres, son port et son commerce, qui impriment le mouvement a une population de soixante-dix mille ames, rendent, malgre la peste de 1742 et le terrible tremblement de terre de 1783, une des plus florissantes et des plus gracieuses cites du monde. Cependant, de l'endroit ou nous etions, c'est-a-dire a vingt-cinq ou trente pas du rivage, en face du village Della Pace, nous ne pouvions avoir de cette vue qu'une idee imparfaite; mais, des que nous eumes leve l'ancre et gagne le milieu du detroit, Messine nous apparut dans toute sa majeste.

Peu de situations sont pareilles a celle de Messine, porte puissante de deux mers, par laquelle on ne peut passer de l'une a l'autre que sous son bon plaisir royal. Adossee a des coteaux merveilleusement accidentes, couverts de figes d'Inde, de grenadiers et de lauriers roses, elle a en face d'elle la Calabre. Derriere la ville se levait le soleil qui, a mesure qu'il montait sur l'horizon, colorait le panorama qu'il éclairait des plus capricieuses couleurs. A la droite de Messine, s'etend la mer d'Ionie, a sa gauche la mer Tyrrhenienne.

Nous continuons toujours d'avancer, sans plus de mouvement que si nous voguions sur un large fleuve; et a mesure que nous avancons. Messine s'offrait a nous dans ses moindres details, developpant a nos yeux son quai

magnifique, qui se recourbe comme une faux jusqu'au milieu du detroit, et forme un port presque ferme. Cependant, au milieu de cette splendeur, une chose singuliere donnait un aspect etrange a la ville: toutes les maisons de la Marine, c'est ainsi que l'on nomme le quai qui sert en meme temps de promenade, etaient uniformes de hauteur et, comme les maisons de la rue de Rivoli, baties sur un meme modele, mais inachevees et elevees de deux etages seulement. Les colonnes, coupees a moitie, sont veuves du troisieme, qui semble avoir ete d'un bout a l'autre de la ville enleve par un coup de sabre. J'interrogeai alors Pietro, notre cicerone maritime. Il m'apprit que le tremblement de terre de 1783 ayant abattu toute la ville, les familles ruinees par cet accident ne faisaient rebatir que ce qui leur etait strictement necessaire, et que peu a peu, d'ici a cinquante autres annees, la rue s'acheverait. Je me contentai de cette reponse, qui me parut au reste assez plausible.

Notre batiment jeta l'ancre en face d'une fontaine d'un rococo magnifique, et representant Neptune enchainant Charybde et Scylla. En Sicile, tout est encore mythologique, et Ovide et Theocrite y sont regardes comme des novateurs.

A peine l'ancre avait-elle mordu, et les voiles etaient-elles abaissees, que nous recumes l'invitation de nous rendre a la douane, c'est-a-dire a la police. Je mettais deja le pied sur l'echelle, afin de nous rendre dans la barque, lorsque je fus retenu par un cri lamentable; c'etait mon cuisinier napolitain, que j'avais completement perdu de vue depuis son apparition pendant la tempete, qui commencait a se degourdir, comme une marmotte qui se reveille apres l'hiver. Il sortait de l'ecoutille tout chancelant, soutenu par deux de nos matelots, et regardant tout autour de lui d'un air hebe. Le pauvre garçon, quoique n'ayant ni bu ni mange depuis notre depart, etait parfaitement bouffi, et avait les yeux gonfles comme des oeufs, et les levres grosses comme des saucisses. Cependant, malgre l'etat deplorable ou il etait reduit, l'immobilite du batiment, qui deja la veille avait amene un mieux sensible, venait de le rendre peu a peu a lui-meme, de sorte qu'il se tenait debout ou a peu pres, lorsque le bateau vint nous prendre pour nous conduire a terre. Voyant que j'allais y descendre sans lui, il avait compris alors que je l'oubliais, et avait rassemble toutes ses forces pour jeter le cri lamentable qui m'avait fait retourner. J'avais trop de pitie dans le coeur pour abandonner le pauvre Cama dans une pareille situation, aussi je fis signe a la barque de l'attendre; on l'y descendit en le soutenant par-dessous les epaules; enfin il y prit pied, mais ne pouvait encore supporter le mouvement de la mer, si calme et si inoffensif qu'il fut, il tomba a l'arriere, affaisse sur lui-meme.

Arrive a la douane, et au moment de paraitre devant les autorites messinoises, une autre epreuve attendait le pauvre Cama. Il s'etait tant presse de partir en apprenant qu'il allait avoir pour maitre un appreciateur de Roland, qu'il n'avait oublie qu'une chose, c'etait de se munir d'un passeport. Je crus d'abord que j'allais sur ce point tout arranger a sa satisfaction. En effet, lorsque Guichard avait ete prendre a l'ambassade de France le passeport avec lequel je voyageais, sachant que je comptais emmener un domestique en Sicile, il avait fait mettre sur son passeport: Monsieur Guichard et son domestique; puis il etait alle porter le susdit papier au visa napolitain. La, par mesure de surete

gouvernementale, on lui avait demande le nom de ce domestique; il avait dit alors le premier qui lui etait venu a l'esprit, de sorte qu'on avait ajoute a ces cinq mots: _Monsieur Guichard et son domestique_, ces deux autres mots: _nomme Bajocco_. J'offris donc a Cama de s'appeler momentanement Bajocco, ce qui me paraissait un nom tout aussi respectable que le sien; mais, a mon grand etonnement, il refusa avec indignation, disant qu'il n'avait jamais rougi de s'appeler comme son pere, et que pour rien au monde, il ne ferait l'affront a sa famille de voyager sous un nom suppose, et surtout sous un nom aussi heteroclite que celui de Bajocco. J'insistai, il tint bon; malheureusement, en touchant la terre ferme, ses forces lui etaient revenues comme a Antee, et avec ses forces son entetement habituel. Nous etions donc au plus fort de la discussion, lorsqu'on vint nous prevenir qu'on nous attendait dans la chambre des visas. Peu sur moi-meme de la validite de mon passeport, je n'avais nullement envie encore de compliquer ma situation de celle de Cama; je l'envoyai donc a tous les diables, et j'entra.

Contre mon attente, l'examen, pour notre part, se passa sans encombre; on me fit seulement observer que mon passeport ne portait pas de signalement: c'etait une precaution qu'avait prise Guichard, son signalement s'accordant mediocrement avec le mien. Je repondis courtoisement a l'employe qu'il etait libre de combler cette lacune; ce qu'il fit effectivement. Puis cette formalite, qui mettait mon passeport parfaitement en regle, remplie a notre satisfaction a tous les deux, il nous donna a haute voix, a Jadin et a moi, l'autorisation de passer a terre. J'aurais bien voulu attendre encore un instant Cama, pour savoir comment il s'en tirerait; mais comme, aux yeux de l'aimable gouvernement auquel nous avons affaire, tout est suspect, hate et retard, je me contentai de le recommander au capitaine, et je sautai avec Jadin dans la barque, qui nous conduisit enfin sur le quai. Nous entrames aussitot dans la ville par une porte percee dans les batiments du port.

Ce fut le 5 fevrier 1783, une demi-heure environ apres midi, que, par un jour sombre et sous un ciel charge de nuages epais et de formes bizarres, les premiers signes du desastre dont Messine porte encore les traces se firent sentir. Les animaux, a qui tous les cataclysmes se revelent par l'instinct avant d'arriver a l'homme, furent les premiers a donner les marques d'une frayeur dont on cherchait encore vainement les causes apparentes. Les oiseaux s'envolerent des arbres ou ils etaient perches et des toits ou ils s'abritaient, et commencerent a decrir des cercles immenses, sans oser se reposer sur la terre; les chiens furent pris d'un tremblement convulsif et hurlerent tristement; les boeufs, repandus dans la campagne, mugissants et effrayes, se disperserent ca et la et comme poursuivis par un danger invisible. Dans ce moment, on entendit une detonation profonde, pareille a un tonnerre souterrain, et qui dura trois minutes: c'etait la grande voix de la nature qui criait a ses enfants de songer a la fuite ou de se preparer a la mort. Au meme moment, les maisons commencerent a trember comme prises de fievre, quelques-unes s'affaissaient sur elles-memes, et de tous les points de la ville un nuage de poussiere et de fumees monta vers le ciel, qu'il rendit plus sombre et plus menacant encore; puis un fremissement courut par toute la terre, pareil a celui d'une table chargee que l'on secouerait par les pieds, et une partie de la ville s'abima. Toutes les maisons restees debout vomirent a l'instant meme

leurs habitants par les portes et les fenestres, tout ce qui n'avait pas été tue par la première secousse se sauva vers la grande place; mais, avant que cette foule épouvantée y parvint, un autre tremblement de terre se fit sentir, la poursuivant dans les rues, l'écrasant sous les débris des maisons, qui formèrent à l'instant même d'immenses barricades de décombres et de ruines, au haut desquelles on vit bientôt apparaître comme des spectres ceux qui, pour fuir, foulèrent aux pieds ceux qui avaient été ensevelis. Les deux tiers de la ville étaient déjà abattus.

La grande place était couverte d'une foule immense, qui tout éloignée qu'elle était des bâtiments, était loin cependant de se trouver à l'abri de tout danger. De seconde en seconde, des crevasses s'ouvraient, dévorant une maison, un palais, une rue, puis refermaient leurs gueules fumantes, comme des monstres rassasiés. Un de ces abîmes pouvait s'ouvrir sous les pieds des citoyens, et, comme ils engloutissaient les maisons, engloutir leurs habitants. Enfin, la terre parut se calmer, comme fatiguée de son propre effort; une pluie orageuse et pressée tomba de ce ciel épais et lourd; la torpeur de la nature gagna les hommes; tout parut s'engourdir dans l'extrême douleur: la nuit vint, nuit terrible, tempétueuse, obscure, et pendant laquelle nul n'osa rentrer dans le peu de maisons qui restaient debout; ceux qui avaient une voiture s'y couchèrent, les autres attendirent le jour dans les rues ou dans la campagne. À minuit, la terre, qui s'était momentanément calmée, recommença à fremir, puis à trembler, mais cette fois sans direction aucune; si bien qu'il eût été difficile de dire laquelle était la plus agitée, d'elle ou de la mer. En ce moment, on vit un clocher détaché de sa base et emporté dans l'air, tandis que la coupole du dôme s'affaissait, et que le palais royal, les maisons de la Marine, douze couvents et cinq églises, étaient comme sapés à leurs bases et s'abîmaient du faite aux fondements. La durée des deux premiers tremblements de terre avait été de quatre et de six secondes, la dernière fut de quinze.

Au milieu de cette désolation nocturne et obscure, certaines parties de la ville s'éclairèrent insensiblement, des sifflements se firent entendre. Bientôt, au sommet des débris, on vit briller des flammes pareilles au dard d'un serpent enseveli qui tenterait de se tirer d'un monceau de ruines. Comme le cataclysme avait eu lieu à l'heure du dîner, dans presque toutes les maisons il y avait du feu dans les cheminées ou dans les cuisines; c'était ce feu couvert de débris qui avait mordu aux poutres et aux lambris, avait d'abord couvé comme dans un fourneau souterrain, et qui demandait à sortir, trop comprimé dans sa fournaise. Vers les deux heures du matin, sur presque tous les points, la ville était en flammes. La journée du 6 fut une journée de triste et lugubre repos; au jour, la terre redevint immobile. À peine quelques bâtiments restaient-ils debout de toute cette ville, florissante la veille. Les habitants commençaient à reprendre quelque espérance, non plus pour leurs maisons, mais pour leur vie, car ils avaient passé la nuit éclairés par l'incendie qui courait avec acharnement de ruines en ruines. Cependant chacun avait commencé à s'appeler, à se reconnaître, à faire une part de joie pour les vivants et de larmes pour les morts, lorsque le 7, vers les trois heures de l'après-midi, les secousses diminuèrent insensiblement, et, néanmoins, il leur fallut plus d'un an pour disparaître.

Cependant, depuis trois jours personne n'avait mangé; tous les magasins

étaient détruits; quelques bâtiments entrèrent dans le port, qui partagerent leurs provisions avec les plus affamés. Bientôt les villes voisines vinrent au secours de leur sœur. La Calabre elle-même, malgré sa vieille haine, se montra ennemie généreuse, et envoya du pain, du vin, de l'huile. Le vice-roi expédia un officier de Palerme à Messine avec pleins pouvoirs pour faire le bien; les chevaliers de Malte envoyèrent quatre galères, 60 000 écus, un chargement de lits et de médicaments, quatre chirurgiens pour panser les blessés, et sept cents esclaves d'Afrique pour rebâtir les maisons. Le gouvernement n'accepta de tout cela que quatre cents onces, les lits, les médicaments et les médecins, le tout pour l'hôpital. On construisit des baraques en bois pour les bâtiments d'absolue nécessité, et dont ne peut se passer un peuple, tels que les tribunaux, les collèges et les églises. Tous les droits sur le savon, l'huile et la soie, qui étaient le principal commerce de la ville, furent abolis. On distribua des aumônes aux plus pauvres, des consolations et des promesses soutinrent les autres. Peu à peu, la crainte diminua avec la violence des secousses, quoique de temps en temps encore, la terre continuait de trembler comme un être animé. Au bout de quinze jours on commença de fouiller les ruines, afin d'en tirer tout ce qui pouvait avoir échappé au double désastre; mais le feu avait été si violent que les métaux avaient fondu; l'or et l'argent monnayés furent retrouvés en lingots. Les plus riches étaient pauvres.

Voilà comment rien ou presque rien des anciens monuments qu'y élevèrent successivement les Grecs, les Sarrasins, les Normands et les Espagnols, n'existe à Messine. Les murailles de la cathédrale résistèrent cependant, quoique, comme nous l'avons dit, la coupole fut tombée. Le couvent des Franciscains, bâti en 1435 par Ferdinand le Magnifique, échappa miraculeusement au désastre. Deux fontaines aussi, l'une située sur la place du Dome, l'autre sur le port, restèrent debout. La première, datant de 1547, avait été élevée en l'honneur de Zancle, le prétendu fondateur de Messine; la deuxième, bâtie en 1558, et représentant, comme nous l'avons dit, Neptune enchaînant Charybde et Scylla. Toutes deux étaient sculptées par frère Giovanni Agnolo. Nous avons vu, en passant sur le port, la fontaine de Neptune; nous nous acheminâmes vers la cathédrale.

La façade de ce monument, telle qu'on la voit aujourd'hui, est un singulier mélange des architectures différentes qui se sont succédées depuis le XI^e siècle. La partie de la façade qui s'élève depuis le sol jusqu'à la hauteur des bas-côtés remonte à son fondateur, Roger II; ses assises de marbre rouge, qui séparent, ainsi qu'aux mosquées du Caire et d'Alexandrie, des lambeaux enrichis d'inscriptions en marbres de différentes couleurs, portent l'empreinte du goût arabe modifié par le ciseau byzantin. Quant aux trois portes exécutées en marbre blanc, leurs contours se détachent harmonieusement sur les chaudes et riches parois qui leur servent de fond: celle du milieu, beaucoup plus élevée que les autres, porte les armes du roi d'Aragon, qui en fit exécuter l'an 1350 à peu près.

À l'intérieur, comme presque toutes les églises de cette époque, la cathédrale est bâtie sur le plan de la basilique romaine. Les colonnes qui soutiennent la voûte sont de granit, inégales en hauteur, différentes en diamètre, et réunies entre elles par des arcades qui soutiennent des murs percés de croisées, et ensuite des combles dont les charpentes en relief sont encore peintes et dorées en certaines parties; c'étaient les colonnes

d'un temple de Neptune, jadis placees au Phare, et transportees a Messine lorsque la Sicile passa de la domination vagabonde des Sarrasins sous celle des pieux aventuriers normands. On les reconnait au premier coup d'oeil pour antiques, a leurs elegantes proportions, quoiqu'elles soient surmontees de chapiteaux grossiers, d'un dessin moitie mauresque, moitie byzantin. Quelques belles parties de mosaique brillent encore a la voute du choeur et dans les chapelles attenantes; le reste fut detruit dans l'incendie de 1232.

En sortant de la cathedrale, nous nous trouvames en face de la fontaine du Dome. Celle-ci, que je prefere infiniment a celle du port, est une de ces charmantes creations du VIe siecle, qui reunissent le sentiment gothique a la suavite grecque; sur sa pointe la plus elevee est Zancle, fondateur de la ville, contemporain d'Orion et de tous les heros des epoques fabuleuses. Derriere lui, un chien, symbole de la fidelite, leve la tete et le regarde; cette figure est soutenue par un groupe de trois amours adosses les uns aux autres, dont les pieds trempent dans une barque supportee elle-meme par quatre femmes ravissantes de *_morbidezza_*, entre lesquelles des tetes de dauphins lancent des jets d'eau qui retombent dans une barque plus grande encore, et de la enfin, dans un bassin garde par des lions, entoure par des dieux marins, et orne de sculptures representant les principales scenes de la mythologie.

Les points principaux examines, nous nous lancames au hasard dans la ville: si modernes que soient les constructions et si mediocres architectes que soient les constructeurs, ils n'ont pu oter a la situation ce qu'elle offrait d'accidente et de grandiose. Deux choses qui me frapperent entre toutes furent: la premiere, un escalier gigantesque qui conduit tout bonnement d'une rue a une autre, et qui semble un fragment de la Babel antique; la seconde, le caractere etrange que donnent a toutes les maisons leurs balcons de fer uniformes, bombes, et charges de plantes grimpantes qui en dissimulent les barreaux, et retombent le long des murs en longs festons que le vent fait gracieusement flotter. Pardon, j'en oublie une. A la porte d'un corps de garde de gendarmerie, je vis un brigadier qui, en chemise et le bonnet de police sur la tete, confectionnait une robe de tulle rose a volants. Je m'arretai un instant devant lui, et emerveille de la maniere dont il jouait de l'aiguille, je pris des informations sur ce brave militaire. J'appris alors qu'a Messine l'etat de couturiere etait en general exerce par des hommes; mon brigadier cumulait: il etait en meme temps gendarme et tailleur pour femmes.

Il n'y a a Messine ni parc royal ni jardin public; de sorte que chacun, le soir venu, se porte vers le quai de la Palazzata, plus vulgairement appele la Marine, afin d'y respirer l'air de la mer. Le port est donc le rendez-vous de toute l'aristocratie messinoise, qui se promene a cheval ou en voiture depuis une porte jusqu'a l'autre, c'est-a-dire sur une longueur d'un quart de lieue.

Peut-etre, si l'on pouvait franchir d'un seul bond la Mediterranee, et sauter du boulevard des Italiens sur le port de Messine, peut-etre, dis-je, trouverait-on quelque difference notable entre les personnages qui peuplent ces deux promenades; mais, en sortant de Naples, la transition est trop douce pour etre sensible. La seule chose qui donne a la Marine un air

particulier, ce sont ses charmants abbes galants, coquets, pomponnes, portant des chaines d'or comme des chevaliers, et montes sur de magnifiques anes venant de Pantellerie, ayant leur genealogie comme des coursiers arabes, et des harnais qui le disputent en elegance a ceux des plus magnifiques chevaux.

En rentrant a l'hotel, nous trouvames notre capitaine qui nous attendait. Nous lui demandames des nouvelles de Cama. Le pauvre diable etait en prison et se reclamait de nous. Malheureusement il etait trop tard pour faire des demarches le soir meme, les autorites napolitaines etant de toutes les autorites que je connaisse celles qu'il est le plus imprudent de deranger hors des heures qu'elles daignent employer a la vexation des voyageurs. Force nous fut, en consequence, de remettre la chose au lendemain. D'ailleurs, j'avais pour le moment une preoccupation bien autrement serieuse. Jadin, qui s'etait trouve souffrant dans la journee, et qui m'avait quitte au milieu de mes courses a travers la ville pour rentrer a l'hotel, etait reellement indispose. J'appelai le maitre de l'hotel, je lui demandai l'adresse du meilleur medecin de la ville, et le capitaine courut le chercher.

Un quart d'heure apres, le capitaine revint avec le docteur: c'etait un de ces bons medecins comme je croyais qu'il n'en existait plus que dans les comedies de Dorat et de Marivaux, avec une perruque toute tirebouchonnee, et un jonc a pomme d'or. Notre Esculape reconnut immediatement tous les symptomes d'une fièvre cerebrale parfaitement constituee, et ordonna une saignee. Je fis aussitot apporter linge et cuvette, et voyant qu'il se levait pour se retirer, je lui demandai s'il ne pratiquerait pas l'operation lui-meme; mais il me repondit, avec un air plein de majeste, qu'il etait medecin et non barbier, et que je n'avais qu'a aller chercher un _saigneur_ pour executer son ordonnance. Heureux pays ou il y a encore des Figaro autre part qu'au theatre!

Je ne tardai point a trouver ce que je cherchais. Outre les deux plats a barbe pendus au-dessus de la porte, et le _consilio manque_ qui devait guider le comte Almaviva, le frater messinois avait une enseigne speciale representant un homme saigne aux quatre membres, dont le sang rejaillissait symetriquement dans une enorme cuvette, et qui se renversait sur sa chaise en s'evanouissant. Le prospectus n'etait pas attrayant; et si c'eut ete Jadin lui-meme qui eut ete en quete de l'honorable industriel que reclamait sa position, je doute qu'il eut donne la preference a celui-la; mais comme je comptais bien ne le laisser saigner que d'un membre, je pensai qu'il en serait quitte pour un quart de syncope.

En effet, tout alla a merveille, la saignee fit grand bien a Jadin, qui ne commença pas moins pendant la nuit a battre la campagne, et qui le lendemain matin avait le delire. Le medecin revint a l'heure convenue, trouva le malade a merveille, ordonna une seconde saignee et l'application de linges glaces autour de la tete. La journee se passa sans que je visse clairement, je l'avoue, qui du malade ou de la maladie l'emporterait. J'etais horriblement inquiet. Outre mon amitie bien reelle pour Jadin, j'avais a me reprocher, s'il lui arrivait malheur, de l'avoir entraine a ce voyage. J'attendis donc le lendemain avec grande impatience.

Le docteur avait ordonne d'exposer le malade a tous les vents, d'ouvrir portes et fenetres, et de le placer le plus possible entre des courants d'air. Si etrange que me parut l'ordonnance, je l'avais religieusement appliquee le jour et la nuit precedente. Je fis donc tout ouvrir comme d'habitude; mais, a mon grand etonnement, l'obscurite, au lieu d'amener cette douce brise, fraiche haleine de la nuit, plus fraiche encore dans le voisinage de la mer que partout ailleurs, ne nous souffla qu'un vent aride et brulant qui semblait la vapeur d'une fournaise. Je comptais sur le matin: le matin n'apporta aucun changement dans l'etat de l'atmosphere.

La nuit avait beaucoup fatigue mon pauvre malade. Cependant, l'exaltation cerebrale me paraissait avoir tant soit peu disparu pour faire place a une prostration croissante. Je sonnai pour avoir de la limonade, seule boisson que le docteur eut recommandee, mais personne ne repondit. Je sonnai une seconde, une troisieme fois; enfin, voyant que la montagne ne voulait pas venir a moi, je me decidai a aller a la montagne. J'errai dans les corridors et les appartements, sans trouver une seule personne a qui parler. Le maitre et la maitresse de maison n'etaient point encore sortis de leur chambre, quoiqu'il fut neuf heures du matin; pas un domestique n'etait a son poste. C'etait a n'y rien comprendre.

Je descendis chez le concierge, je le trouvai couche sur un vieux divan tout en loques qui faisait le principal ornement de sa loge, et je lui demandai pourquoi la maison etait deserte. "Ah! monsieur, me dit-il, ne sentez-vous pas qu'il fait sirocco?"

--Mais quand il ferait sirocco, lui dis-je, ce n'est pas une raison pour qu'on ne vienne pas quand j'appelle.

--Oh! monsieur, quand il fait sirocco, personne ne fait rien.

--Comment! Personne ne fait rien? Et les voyageurs, qui est-ce donc qui les sert?

--Ah! ces jours-la, ils se servent eux-memes.

--C'est autre chose. Pardon de vous avoir derange, mon brave homme. Le concierge poussa un soupir qui m'indiquait qu'il lui fallait une grande charite chretienne pour m'accorder le pardon que je lui demandais.

Je me mis aussitot a la recherche des objets necessaires a la confection de ma limonade; je trouvai citron, eau et sucre, comme le chien de chasse trouve le gibier au flair. Nul ne me guida ni ne m'inquieta dans mes recherches. La maison semblait abandonnee, et je songeai, a part moi, qu'une bande de voleurs qui se mettrait au-dessus du sirocco ferait sans aucun doute d'excellentes affaires a Messine.

L'heure de la visite du docteur arriva, et le docteur ne vint point. Je presumai que lui comme les autres avait le sirocco; mais, comme l'etat de Jadin etait loin d'avoir subi une amelioration bien visiblement rassurante, je resolut d'aller relancer mon Esculape jusque chez lui, et de l'amener de gre ou de force a l'hotel. Je me rappelai l'adresse donnee au capitaine; je pris donc mon chapeau, et je me lancai bravement a sa recherche. En passant

dans le corridor, je jetai les yeux sur un thermometre: a l'ombre, il marquait trente degres.

Messine avait l'air d'une ville morte, pas un habitant ne circulait dans ses rues, pas une tete ne paraissait aux fenetres. Ses mendiants eux-memes (et qui n'a pas vu le mendiant sicilien ne se doute pas de ce que c'est que la misere), ses mendiants eux-memes etaient etendus au coin des bornes, roules sur eux-memes, haletants, sans force pour etendre la main, sans voix pour demander l'aumone. Pompei, que je visitai trois mois apres, n'etait pas plus muette, pas plus solitaire, pas plus inanimee.

J'arrivai chez le docteur. Je sonnai, je frappai, personne ne repondit; j'appuyai ma main contre la porte, elle n'etait qu'entr'ouverte; j'entrai, et me mis en quete du docteur.

Je traversai trois ou quatre appartements; il y avait des femmes couchees sur des canapes, il y avait des enfants etendus par terre. Rien de tout cela ne leva meme la tete pour me regarder. Enfin, j'avisai une chambre dont la porte etait entrebaillee comme celle des autres, je la poussai, et j'aperçus mon homme etendu sur son lit.

J'allai a lui, je lui pris la main, et je lui tatai le pouls.

--Ah! dit-il melancoliquement, en tournant avec peine la tete de mon cote, vous voila, que voulez-vous?

--Pardieu! ce que je veux? Je veux que vous veniez voir mon ami, qui ne va pas mieux a ce qu'il me semble.

--Aller voir votre ami! s'ecria le docteur avec un mouvement d'effroi, mais c'est impossible.

--Comment, impossible!

Il fit un mouvement desespere, prit son jonc de la main gauche, le fit glisser dans sa main droite, depuis la pomme d'or qui ornait une de ses extremités, jusqu'a la virole de fer qui garnissait l'autre.

--Tenez, me dit-il, ma canne sue.

En effet, il en tomba quelques gouttes d'eau, tant ce vent terrible a d'action, meme sur les choses inanimees.

--Eh bien? qu'est-ce que cela prouve? lui demandai-je.

--Cela prouve, monsieur, que par un temps pareil, il n'y a plus de medecin, il n'y a que des malades.

Je vis que je n'obtiendrais jamais du docteur qu'il vint a l'hotel, et que, si je demandais trop, je n'aurais rien; je pris donc la resolution de me reduire a l'ordonnance; je lui expliquai les changements arrives dans la situation du malade, et comment la fièvre avait disparu pour faire place a l'abattement. A mesure que j'exposais les symptomes, le docteur se

contentait de me répondre: il va bien, il va bien, il va très bien; de la limonade, beaucoup de limonade, de la limonade tant qu'il en voudra, j'en réponds. Puis, écrasé par cet effort, le docteur me fit signe qu'il était inutile que je le tourmentasse plus longtemps, et se retourna le nez contre le mur.

--Eh bien! me dit Jadin en me revoyant, le docteur ne vient-il pas?

--Ma foi! mon cher, il prétend qu'il est plus malade que vous, et que ce serait à vous de l'aller soigner.

--Qu'est-ce qu'il a donc? la peste?

--Bien pis que cela, il a le sirocco.

Au reste, le docteur avait raison, et je reconnaissais moi-même dans mon malade un mieux sensible. Comme la chose lui était recommandée, il passa sa journée à boire de la limonade, et le soir le mal de tête même avait disparu. Le lendemain, à part la faiblesse, il était à peu près guéri. Je lui laissai régler ses comptes avec le docteur, et je sortis pour faire à pied une petite excursion jusqu'au village Della Pace, patrie de nos marins, et qui est située à trois ou quatre milles au nord de Messine.

LE PESCE SPADO

Je trouvai la route de la Pace charmante; elle cotoie d'un côté la montagne, et de l'autre la mer. C'était jour de fête: on promenait la chasse de saint Nicolas, je ne sais dans quel but, mais tant il y a qu'on la promenait, et que cela causait une grande joie parmi les populations. En passant devant l'église des Jésuites, qui se trouve à un quart de lieue du village Della Pace, j'y entrai. On disait une messe. Je m'approchai de la chapelle, et je retrouvai tous nos matelots à genoux, le capitaine en tête. C'était la messe promise pendant la tempête, et qu'ils acquittaient avec un scrupule et une exactitude bien méritoires pour des gens qui sont à terre. J'attendis dans un coin que l'office divin fut fini; puis, quand le prêtre eut dit l'«_ite missa est_», je sortis de derrière ma colonne et je me présentai à nos gens.

Il n'y avait point à se tromper à la façon dont ils me reçurent: chaque visage passa subitement de l'expression du recueillement à celle de la joie; à l'instant même mes deux mains furent prises, et bon gré mal gré baisées et rebaisées. Puis, je fus présentée à ces dames, et à la femme du capitaine en particulier. Elles étaient plus ou moins jolies, mais presque toutes avaient de beaux yeux, de ces yeux siciliens, noirs et veloutés, comme je n'en ai vu qu'à Arles et en Sicile, et qui, pour Arles comme pour la Sicile, ont, selon toute probabilité, une source commune: l'Arabie.

J'arrivais bien: le capitaine allait partir pour Messine à mon intention. Il voulait me ramener à la Pace pour me faire voir la fête; je lui avais

epargne les trois quarts du chemin.

Nous arrivames chez lui: il habitait une jolie petite maison, pleine d'aisance et de proprete. En entrant dans un petit salon, la premiere chose que j'aperçus fut le portrait de monsieur Peppino, qui faisait face a celui du comte de Syracuse, ex-vice roi de Sicile. C'etaient, avec sa femme, les deux personnes que notre capitaine aimait le mieux au monde. Ce grand amour d'un Sicilien pour un vice-roi napolitain m'etonna d'abord, mais plus tard il me fut explique, et je le retrouvai chez tous les compatriotes du capitaine.

Je vis le capitaine en grande conference avec sa femme, et je compris qu'il etait question de moi. Il s'agissait de m'offrir a dejeuner, et ni l'un ni l'autre n'osait porter la parole. Je les tirai d'embarras en m'invitant le premier.

Aussitot, tout fut en revolution: monsieur Peppino fut envoye pour ramener le pilote, Giovanni et Pietro. Le pilote devait dejeuner avec nous, et c'etait moi qui l'avais demande pour convive; Giovanni devait faire la cuisine, et Pietro nous servir. Maria courut au jardin cueillir des fruits, le capitaine descendit dans le village pour acheter du poisson, et je restai maitre et gardien de la maison.

Comme je presumais que les apprets dureraient une demi-heure ou trois quarts d'heure, et que ma personne ne pouvait que gener ces braves gens, je resolus de mettre le temps a profit, et de faire une petite excursion au-dessus du village. La maison du capitaine etait adossee a la montagne meme. Un petit sentier, aboutissant a une porte de derriere, s'y enfonçait presque aussitot, paraissant et disparaissant a differents intervalles, selon les accidents du terrain. Je m'engageai dans le sentier, et commençai a gravir la montagne au milieu des cactus, des grenadiers et des lauriers roses.

A mesure que je montais, le paysage, borne au sud par Messine, et au nord par la pointe du Phare, s'agrandissait devant moi, tandis qu'a l'est s'etendait, comme un rideau tout bariole de villages, de plaines, de forets et de montagnes, cette longue chaine des Apennins, qui, nee derriere Nice, traverse toute l'Italie et s'en va mourir a Reggio. Peu a peu, je commençai a dominer Messine, puis le Phare; au-dela de Messine apparaissait, comme une vaste nappe d'argent etendue au soleil, la mer d'Ionie; au-dela du Phare, se deroulait plus etroite, et comme un immense ruban d'azur moire, la mer Tyrrhenienne; a mes pieds j'avais le detroit que j'embrassais dans toute sa longueur, dont le courant etait sensible comme celui d'un fleuve, et qui m'indiquait, par un bouillonnement parfaitement visible, ces gouffres de Charybde, si redoutes des anciens, et qu'Homere dans l'Odysee place a un trait d'arc de Scylla, quoiqu'ils en soient effectivement a treize milles.

Je m'assis sous un magnifique chataignier, avec cette singuliere sensation de l'homme qui se trouve dans un pays qu'il a desire longtemps parcourir, et qui doute qu'il y soit reellement arrive; qui se demande si les villages, les caps et les montagnes qu'il a sous les yeux, sont reellement ceux dont il a si souvent entendu parler, et si c'est bien a eux surtout

que s'appliquent tous ces noms poetiques, sonores, harmonieux, dont l'ont berce dans sa jeunesse le grec et le latin, ces deux nourrices de l'esprit, sinon de l'ame.

C'etait bien moi, et j'etais bien en Sicile. Je revoyais les memes lieux qu'avaient vus Ulysse et Enee, qu'avaient chantes Homere et Virgile. Ce village pittoresque, pres d'une roche elevee et surmontee d'un chateau fort, c'etait Scylla qui avait tant effraye Anchise. Cette mer bouillonnant a mes pieds, et qu'il avait fallu tant de siecles pour calmer, c'etait le voile qui me couvrait l'implacable Charybde, ou Frederic II jeta cette coupe d'or, que tenta vainement d'aller ressaisir, elance pour la troisieme fois dans le gouffre, Colas il Pesce, poetique heros de la balade du _Plongeur_ de Schiller. Enfin, j'etais adosse a ce fabuleux et gigantesque Etna, tombeau d'Encelade, qui touche le ciel de sa tete, lance des pierres brulantes jusqu'aux etoiles, et fait trembler la Sicile lorsque le geant, enseveli vivant dans son sein, essaie de changer de cote. Seulement l'Etna, comme Charybde, etait fort calme; et de meme que le gouffre, au lieu d'engloutir l'eau, de la rejeter au ciel, toute souillee de son sable noir, n'a plus que le leger bouillonnement dont j'ai parle, l'Etna n'a plus qu'une legere fume qui annonce que le geant est endormi, qui previent en meme temps qu'il n'est pas mort.

J'en etais la de ma reverie, lorsque je vis, a la fenetre de sa maison, le capitaine, qui me fit signe que le couvert etait mis, et que l'on n'attendait plus que moi. Je lui repondis de meme que je montais jusqu'a une espece de petit monument que j'apercevais a une cinquantaine de pas au-dessus de ma tete, et que je redescendais aussitot. Il me repondit par un geste qui signifiait que j'etais le maitre de me passer cette fantaisie. Je profitai aussitot de la permission.

C'etait une petite colonne ronde, de huit ou dix pieds de haut et de trois ou quatre pieds de tour; elle etait evidee par le milieu, et des tablettes de pierre la partageaient en trois ou quatre niches superposees. Dans ces niches je croyais voir de grosses boules, et je ne comprenais pas le moins du monde ce que cela pouvait etre, lorsqu'en m'approchant je m'apercus peu a peu que sur ces boules etaient dessines des yeux, un nez, une bouche. Je fis quelques pas encore, et je reconnus que c'etaient tout simplement trois tetes d'hommes proprement detachees de leur tronc, et qui sechaient au soleil. Un instant je voulus douter, mais il n'y avait pas moyen: elles etaient au grand complet, avec cheveux, dents, barbe et sourcils. C'etaient bien trois tetes.

On comprend que ma premiere parole en descendant fut pour demander au capitaine ce que faisaient la ces trois tetes. L'histoire etait on ne peut plus simple. Un equipage calabrais s'etait approche des cotes de Sicile pour faire la contrebande, quoiqu'on fut en temps de cholera, et qu'il fut defendu de mettre pied a terre sans patente. Trois de ces malheureux avaient ete pris, juges, condamnes a mort, decapites, et leurs tetes avaient ete mises la pour servir d'epouvantail a ceux qui seraient tentes de faire comme eux. Cela me rappela que, moi aussi, j'etais en Sicile en contrebandier, qu'au lieu de dix-huit jours que j'aurais du passer a Rome pour achever ma quarantaine, j'en etais parti au bout de quatorze, et qu'il restait une quatrieme niche vide.

Mon pauvre capitaine s'était mis en frais, et Giovanni avait fait des merveilles. Il y avait surtout un certain plat de poisson qui me parut un chef-d'oeuvre; je demandai le nom de cet honorable cetace, que je ne connaissais point encore, et qui cependant me paraissait si digne d'être connu: j'appris que j'avais affaire au _pesce spada_.

Je me rappelais avoir lu dans ma jeunesse de fort belles descriptions de la manière dont le poisson à epee, autrement dit l'espadon, profitant de l'arme effroyable dont la nature avait armé le bout de son nez, attaquait parfois la baleine, lui livrait de rudes combats, puis, bondissant hors de l'eau, et se laissant retomber sur elle la tête la première, la transperçait de son dard, qui ordinairement a quatre ou cinq pieds de long; mais là s'arrêtaient les renseignements du naturaliste. Je m'étais donc contenté jusque-là d'estimer l'espadon sous le rapport de son aptitude à l'escrime, et voilà tout; mais je vis que monsieur de Buffon lui avait fait tort, qu'il possédait, comme poisson, des qualités inconnues non moins estimables que celles dont son historien s'était fait l'apologiste, et qu'il méritait d'avoir dans la _Cuisinière bourgeoise_ un article nécrologique aussi important que l'article biographique qu'il possédait déjà dans l'histoire naturelle.

Le dessert n'était pas moins remarquable que le déjeuner: il se composait de grenades et d'oranges magnifiques, auxquelles était joint un fruit qui ne m'était pas moins inconnu que le poisson sur lequel je venais de recueillir de si précieux renseignements. Ce fruit était la figue d'Inde, cette manne éternelle que la Sicile offre si largement à la sensualité du riche et à la misère du pauvre, En effet, dès qu'on sort des portes d'une ville, on voit surgir de tous côtés d'immenses cactus tout chargés de ces fruits. La figue d'Inde est de la grosseur d'un oeuf de poule, enveloppée d'une pulpe verte, et défendue par de petits bouquets d'épines dont la pique amène une longue et douloureuse démangeaison; aussi, il faut une certaine étude pour arriver à éventrer le fruit sans accident. Cette opération faite, il sort de la blessure un globe à la chair jaunâtre, doux, frais et fondant, qu'on commence d'abord par déguster avec une certaine froideur, mais dont, au bout de huit jours, on finit par se faire une nécessité. Les Siciliens adorent ce fruit, qui est pour eux ce que le cocotier est pour les Napolitains, avec cette différence que le cocomero a besoin d'une certaine culture, et qu'on ne peut se le procurer gratuitement, tandis que la figue d'Inde pousse partout, dans le sable, dans les terres grasses, dans les marais, dans les rochers, et jusque dans les fentes des murs, et ne donne que la peine de la cueillir.

Ce déjeuner, l'un des plus instructifs que j'aie certainement fait de ma vie, terminé, le capitaine m'offrit de venir voir la fête de la chasse de saint Nicolas. On comprend que je me gardai bien de refuser une pareille proposition. Nous nous mîmes en route en continuant de remonter le chemin qui conduit au phare. Bientôt, nous nous engageâmes à gauche dans de petits mouvements de terrain qui nous firent perdre de vue la mer; enfin, nous nous trouvâmes au bord d'un petit lac isolé, bleu, clair, brillant comme un miroir, encadré, à gauche, par une rangée de maisons, à droite, par une suite de montagnes qui empêche cette jolie coupe de s'épancher dans le détroit. C'était le lac de Pantana. Ses bords présentaient l'aspect d'une

fete de campagne reduite a sa plus naive simplicité, avec ses jeux ou il est impossible de gagner, ses petites boutiques chargees de fruits, et ses tarentelles.

Ce fut la que j'eus pour la premiere fois l'occasion d'examiner cette danse dans tous ses details. C'est une merveilleuse danse, et la plus commode que je connaisse, pourvu qu'on ait le musicien, et encore, a la rigueur, on peut chanter ou siffler l'air soi-meme. Elle se danse seul, a deux, a quatre, a huit, et indefiniment, si l'on veut, homme a homme, femme a femme, qu'on se connaisse ou qu'on ne se connaisse pas: la chose n'y fait rien, a ce qu'il parait, et ce ne semblait nullement inquieter les danseurs. Quand un des spectateurs a envie de danser a son tour, il sort du cercle des assistants, entre dans l'espace reserve au ballet, saute alternativement sur un pied et sur un autre, jusqu'a ce qu'une autre personne se detache et se mette a sauter vis-a-vis de lui. Si le partenaire tarde et que le monologue ennuie l'acteur, il s'approche en mesure du couple qui danse deja, donne un coup de coude a l'homme ou a la femme qui danse depuis le plus longtemps, l'envoie se reposer et prend sa place, sans que la galanterie lui fasse faire aucune difference de sexe. Il est vrai de dire aussi que les Siciliens apprecient tous les avantages d'une gigue si independante: la tarentelle est une veritable maladie chez eux. J'etais arrive sur les bords du lac avec le capitaine, sa femme, Nunzio, Giovanni, Pietro et Peppino. Au bout de dix minutes, je me trouvai absolument seul, et libre de me livrer a toutes les reflexions que je jugeais convenable de faire. Chacun sautillait a qui mieux mieux, et il n'y avait pas jusqu'au fils du capitaine qui ne se tremoussat en face d'une espece de geant, qui n'offrait d'autre difference avec les cyclopes, dont il me paraissait descendre en droite ligne, que l'accident qui lui avait donne deux yeux.

Quant a la musique qui donnait le branle a toute cette population, elle n'etait pas, comme chez nous, reunie sur un seul point, mais disseminee au contraire sur les bords du lac; l'orchestre se composait en general de deux musiciens, l'un jouant de la flute, et l'autre d'une espece de mandoline. Ces deux instruments reunis formaient une melodie assez semblable a celle qui chez nous a le privilege de faire exclusivement danser les chiens et les ours. Les musiciens etaient mobiles et cherchaient la pratique, au lieu de l'attendre. Lorsqu'ils avaient epuise les forces du groupe qui les entourait, et que la recette, abandonnee a la genereuse appreciation du public, etait epuisee, ils se mettaient en marche, jouant l'air eternel, et ils n'avaient pas fait vingt pas, que sur leur passage un autre groupe se formait et les forcait de faire une nouvelle halte choregraphique. Je comptai soixante-dix de ces musiciens, qui tous avaient plus ou moins d'occupation.

Au plus fort de la fete, et vers les trois heures a peu pres, la chasse de saint Nicolas sortit de l'eglise ou elle etait enfermee; aussitot les danses cesserent; chacun accourut, prit sa place dans le cortege, et la procession commença de faire le tour du lac, accompagnee de l'explosion eternelle d'un millier de boites.

Ce nouvel exercice dura a peu pres une heure et demie, puis la chasse rentra dans l'eglise avec les pretres, et la foule s'eparpilla de nouveau autour du lac.

Comme il se faisait tard et que j'avais vu de la fete tout ce que j'en voulais voir, je pris congé du capitaine, qui fit un signe a Pietro et a Giovanni, lesquels aussitot quitterent leurs danseuses sans leur dire un seul mot et accoururent: leur intention etait de me faire reconduire par mer avec la barque du speronare, afin de m'epargner les deux lieues qui me separaient de Messine. J'essayai de me defendre, mais il n'y eut pas moyen, et Giovanni fit tant d'instances et Pietro tant de cabrioles, tous deux mirent a un si haut prix l'honneur de reconduire Son Excellence, que Son Excellence, qui, au fond du coeur, n'etait aucunement fachee de s'en aller coucher dans une bonne barque au lieu de pietiner sur des jambes assez fatiguees de l'avoir portee, par une chaleur de 35 degres, depuis huit heures du matin jusqu'a cinq heures du soir, finit par accepter, se promettant, il est vrai, de dedommager Pietro et Giovanni du plaisir perdu. Nous nous en allames donc tout en bavardant jusqu'au village Della Pace, eux me parlant sans cesse le chapeau a la main, et moi n'ayant d'autre occupation que de leur faire mettre le chapeau sur la tete. Arrives en face de la porte du capitaine, ils detacherent une barque, je sautai dedans, et comme le courant etait bon, nous commençames, sans grande fatigue pour ces braves gens, a descendre le detroit, tout en laissant a notre droite des batiments d'une forme si singuliere qu'ils finirent par attirer mon attention.

C'etaient des chaloupes a l'ancre, sans cordages et sans vergues, du milieu desquelles s'elevait un seul mat d'une hauteur extreme: au haut de ce mat, qui pouvait avoir vingt-cinq ou trente pieds de long un homme, debout sur une traverse pareille a un baton de perroquet, et lie par le milieu du corps a l'espece d'arbre contre lequel il etait appuye, semblait monter la garde, les yeux invariablement fixes sur la mer; puis, a certains moments, il poussait des cris et agitait les bras: a ces clameurs et a ces signes, une autre barque plus petite, et comme la premiere d'une forme bizarre, ayant un mat plus court a l'extremite duquel une seconde sentinelle etait liee, montee par quatre rameurs qui la faisaient voler sur l'eau, dominee a la proue par un homme debout et tenant un harpon a la main, s'elancait rapide comme une fleche et faisait des evolutions etranges, jusqu'au moment ou l'homme au harpon avait lance son arme. Je demandai alors a Pietro l'explication de cette manoeuvre; Pietro me repondit que nous etions arrives a Messine juste au moment de la peche du _pesce spado_, et que c'etait cette peche a laquelle nous assistions. En meme temps, Giovanni me montra un enorme poisson que l'on tirait a bord d'une de ces barques et m'assura que c'etait un poisson tout pareil a celui que j'avais mange a diner et dont j'avais si bien apprecie la valeur. Restait a savoir comment il se faisait que des hommes si religieux, comme le sont les Siciliens, se livrassent a un travail si fatigant le saint jour du dimanche; mais ce dernier point fut eclairci a l'instant meme par Giovanni, qui me dit que le _pesce spado_ etant un poisson de passage, et ce passage n'ayant lieu que deux fois par an et etant tres court, les pecheurs avaient dispense de l'eveque pour pecher les fetes et dimanches.

Cette peche me parut si nouvelle, et par la maniere dont elle s'executait et par la forme et par la force du poisson auquel on avait affaire, qu'outre mes sympathies naturelles pour tout amusement de ce genre, je fus pris d'un plus grand desir encore que d'ordinaire de me permettre celui-ci.

Je demandai donc a Pietro s'il n'y aurait pas moyen de me mettre en relation avec quelques-uns de ces braves gens, afin d'assister a leur exercice. Pietro me repondit que rien n'etait plus facile, mais qu'il y avait mieux que cela a faire: c'etait d'executer cette peche nous-memes, attendu que l'equipage etait a notre service dans le port comme en mer, et que tous nos matelots etant nes dans le detroit, etaient familiers avec cet amusement. J'acceptai a l'instant meme, et comme je comptais, en supposant que la sante de Jadin nous le permit, quitter Messine le surlendemain, je demandai s'il serait possible d'arranger la partie pour le jour suivant. Mes Siciliens etaient des hommes merveilleux qui ne voyaient jamais impossibilite a rien; aussi, apres s'etre regardes l'un l'autre et avoir echange quelques paroles, me repondirent-ils que rien n'etait plus facile, et que, si je voulais les autoriser a depenser deux ou trois piastres pour la location ou l'achat des objets qui leur manquaient, tout serait pret pour le lendemain a six heures; bien entendu que, moyennant cette avance faite par moi, le poisson pris deviendrait ma propriete. Je leur repondis que nous nous entendrions plus tard sur ce point. Je leur donnai quatre piastres, et leur recommandai la plus scrupuleuse exactitude. Quelques minutes apres ce marche conclu, nous abordames au pied de la douane.

La vue de ce batiment me rappela le pauvre Cama, que j'avais parfaitement oublie. Je demandai a mes deux rameurs s'ils en savaient quelque chose, mais ni l'un ni l'autre n'en avait entendu parler: c'etait jour de fete, il etait donc inutile de s'en occuper le meme jour. Le lendemain matin, nous nous mettions de trop bonne heure en mer pour esperer que les autorites seraient levees. Je dis a Pietro de prevenir le capitaine de m'attendre a l'hotel vers onze heures du matin, c'est-a-dire au retour de notre peche, attendu qu'en ce moment nous ferions ensemble les demarches necessaires a la liberte du prisonnier. Au reste, ayant paye a Cama en partant de Naples son mois d'avance, j'etais moins inquiet sur son compte; avec de l'argent on se tire d'affaire, meme en prison.

Je trouvai Jadin aussi bien qu'il etait permis de le desirer; il avait renvoye son medecin, en lui donnant trois piastres et en l'appelant vieil intrigant. Le medecin, qui ne parlait pas francais, n'avait compris que la partie de la harangue qui se traduisait par la vue, et avait pris conge de lui en lui baisant les mains.

J'annoncai a Jadin la partie de peche arrangee pour le lendemain, puis je fis mettre les chevaux a une espece de voiture que notre hotelier eut l'audace de nous faire passer pour une caleche, et nous allames faire un tour sur la Marine.

Il y a vraiment dans les climats meridionaux un espace de temps delicieux; c'est celui qui est compris entre six heures du soir et deux heures du matin. On ne vit reellement que pendant cette periode de la journee; au contraire de ce qui se passe dans nos climats du Nord, c'est le soir que tout s'eveille. Les fenetres et les portes des maisons s'ouvrent, les rues s'animent, les places se peuplent. Un air frais chasse cette atmosphere de plomb qui a pese toute la journee sur le corps et sur l'esprit. On releve la tete, les femmes reprennent leur sourire, les fleurs leurs parfums, les montagnes se colorent de teintes violatres, la mer repand son acre et irritante saveur; enfin, la vie, qui semblait pres de s'eteindre, renaît,

et coule dans les veines avec un étrange surcroît de sensualité.

Nous restâmes deux heures à faire _corso_ à la Marine; nous passâmes une autre heure au théâtre pour y entendre chanter la _Norma_. Je me rappelai alors ce bon et cher Bellini, qui, en me remettant au moment de mon départ de France des lettres pour Naples, m'avait fait promettre, si je passais à Catane, sa patrie, d'aller donner de ses nouvelles à son vieux père. J'étais bien décidé à tenir religieusement parole, et fort loin de me douter que celles que je donnerais à son père seraient les dernières qu'il en devait recevoir.

Pendant l'entr'acte, j'allai remercier mademoiselle Schulz du plaisir qu'elle m'avait fait le soir de mon arrivée à Messine, lorsqu'elle était passée près de ma barque, en jetant à la brise sicilienne cette vague mélodie allemande que Bellini a prouvé ne lui être pas si étrangère qu'on le croyait.

Il était temps de rentrer. Pour un convalescent, Jadin avait fait force folies; il voulait absolument repasser par la Marine, mais je tins bon, et nous revînmes droit à l'hôtel. Nous devions nous lever le lendemain à six heures du matin, et il était près de minuit.

Le lendemain, à l'heure dite, nous fûmes réveillés par Pietro, qui avait quitté ses beaux habits de la veille pour reprendre son costume de marin. Tout était prêt pour la pêche, hommes et chaloupes nous attendaient. En un tour de main, nous fûmes habillés à notre tour; notre costume n'était guère plus élégant que celui de nos matelots; c'était, pour moi, un grand chapeau de paille, une veste de marin en toile à voiles, et un pantalon large. Quant à Jadin, il n'avait pas voulu renoncer au costume qu'il avait adopté pour tout le voyage, il avait la casquette de drap, la veste de panne taillée à l'anglaise, le pantalon demi-collant et les guêtres.

Nous trouvâmes dans la chaloupe Vincenzo, Filippo, Antonio, Sieni et Giovanni. À peine y fûmes-nous descendus, que les quatre premiers prirent les rames: Giovanni se mit à l'avant avec son harpon, Pietro monta sur son perchoir, et nous allâmes, après dix minutes de marche, nous ranger au pied d'une de ces barques à l'ancre qui portaient au bout de leurs mats un homme en guise de girouette. Pendant le trajet, je remarquai qu'au harpon de Giovanni était attachée une corde de la grosseur du pouce, qui venait s'enrouler dans un tonneau scie par le milieu, qu'elle remplissait presque entièrement. Je demandai quelle longueur pouvait avoir cette corde, on me répondit qu'elle avait cent vingt brasses.

Tout autour de nous se passait une scène fort animée: c'étaient des cris et des gestes intelligibles pour nous, des barques qui volaient sur l'eau comme des hirondelles; puis, de temps en temps, faisaient une halte pendant laquelle on tirait à bord un énorme poisson muni d'une magnifique épée. Nous seuls étions immobiles et silencieux; mais bientôt notre tour arriva.

L'homme qui était au haut du mat de la barque à l'ancre poussa un cri d'appel, et en même temps montra de la main un point dans la mer qui était, à ce qu'il paraît, dans nos parages à nous. Pietro répondit en criant: Partez! Aussitôt nos rameurs se levèrent pour avoir plus de force, et nous

bondimes plutot que nous ne glissames sur la mer, decrivant, avec une vitesse dont on n'a point idee, les courbes, les zigzags et les angles les plus abrupts et les plus fantastiques, tandis que nos matelots, pour s'animer les uns les autres, criaient a tue-tete: *_Tutti do! tuttido!* Pendant ce temps, Pietro et l'homme de la barque a l'ancre se demenaient comme deux possedes, se repondant l'un a l'autre comme des telegraphes, indiquant a Giovanni, qui se tenait raide, immobile, les yeux fixes et son harpon a la main, dans la pose du Romulus des *_Sabines_*, l'endroit ou etait le *_pesce spada_* que nous poursuivions. Enfin, les muscles de Giovanni se raidirent, il leva le bras; le harpon, qu'il lanca de toutes ses forces, disparut dans la mer; la barque s'arreta a l'instant meme dans une immobilite et un silence complets. Mais bientot le manche du harpon reparut. Soit que le poisson eut ete trop profondement enfonce dans l'eau, soit que Giovanni se fut trop presse, il avait manque son coup. Nous revinmes tout penauds prendre notre place aupres de la grande barque.

Une demi-heure apres, les memes cris et les memes gestes recommencerent, et nous fumes emportes de nouveau dans un labyrinthe de tours et de detours; chacun y mettait une ardeur d'autant plus grande, qu'ils avaient tous une revanche a prendre et une rehabilitation a poursuivre. Aussi, cette fois, Giovanni fit-il deux fois le geste de lancer son harpon, et deux fois se retint-il; a la troisieme, le harpon s'enfonca en sifflant; la barque s'arreta, et presqu'aussitot nous vimes se derouler rapidement la corde qui etait dans le tonneau; cette fois, l'espadaon etait frappe, et emportait le harpon du cote du Phare, en s'enfoncant rapidement dans l'eau. Nous nous mimes sur sa trace, toujours indiquee par la direction de la corde; Pietro et Giovanni avaient saute dans la barque, et avaient saisi deux autres rames qui avaient ete rangees de cote; tous s'animaient les uns les autres avec le fameux *_tutti do_*. Et cependant, la corde, en continuant de se derouler, nous prouvait que l'espadaon gagnait sur nous; bientot, elle arriva a sa fin, mais elle etait arretee au fond du tonneau; le tonneau fut jete a la mer, et s'eloigna rapidement, surnageant comme une boule. Nous nous mimes aussitot a la poursuite du tonneau, qui bientot, par ses mouvements bizarres et saccades, annonca que l'espadaon etait a l'agonie. Nous profitames de ce moment pour le rejoindre. De temps en temps de violentes secousses le faisaient plonger, mais presqu'aussitot il revenait sur l'eau. Peu a peu, les secousses devinrent plus rares, de simples fremissements leur succederent, puis ces fremissements meme s'eteignirent. Nous attendimes encore quelques minutes avant de toucher a la corde. Enfin Giovanni la prit et la tira a lui par petites secousses, comme fait un pecheur a la ligne qui vient de prendre un poisson trop fort pour son hamecon et pour son crin. L'espadaon ne repondit par aucun mouvement, il etait mort.

Nous nageames jusqu'a ce que nous fussions a pic au-dessus de lui. Il etait au fond de la mer, et la mer, nous en pouvions juger par ce qu'il restait de corde en dehors, devait avoir, a l'endroit ou nous nous trouvions, cinq cents pieds de profondeur. Trois de nos matelots commencerent a tirer la corde doucement, sans secousses, tandis qu'un quatrieme la roulait au fur et a mesure dans le tonneau pour qu'elle se trouvat toute prete au besoin. Quant a moi et Jadin, nous faisions, avec le reste de l'equipage, contrepoids a la barque, qui eut chavire si nous etions restes tous du meme cote.

L'operation dura une bonne demi-heure; puis Pietro me fit signe d'aller prendre sa place, et vint s'asseoir a la mienne. Je me penchai sur le bord de la barque, et je commencai a voir, a trente ou quarante pieds sous l'eau, des especes d'eclairs. Cela arrivait toutes les fois que l'espadon, qui remontait a nous, roulait sur lui-meme, et nous montrait son ventre argente. Il fut bientot assez proche pour que nous pussions distinguer sa forme. Il nous paraissait monstrueux; enfin, il arriva a la surface de l'eau. Deux de nos matelots le saisirent, l'un par le pic, l'autre par la queue, et le deposerent au fond de la barque. Il avait de longueur, le pic compris, pres de dix pieds de France.

Le harpon lui avait traverse tout le corps, de sorte qu'on denoua la corde, et qu'au lieu de le retirer par le manche, on le retira par le fer, et qu'il passa tout entier au travers de la double blessure. Cette operation terminee, et le harpon lave, essuye, hisse, Giovanni prit une petite scie et scia l'epee de l'espadon au ras du nez; puis il scia de nouveau cette epee six pouces plus loin, et me presenta le morceau; il en fit autant pour Jadin; et aussitot, lui et ses compagnons scierent le reste en autant de parties qu'ils etaient de rameurs, et se les distribuerent. J'ignorais encore dans quel but etait faite cette distribution, quand je vis chacun porter vivement son morceau a sa bouche, et sucer avec delices l'espece de moelle qui en formait le centre. J'avoue que ce regal me parut mediocre; en consequence, j'offris le mien a Giovanni, qui fit beaucoup de facons pour le prendre, et qui enfin le prit et l'avalala. Quant a Jadin, en sa qualite d'experimentateur, il voulut savoir par lui-meme ce qu'il en etait; il porta donc le morceau a sa bouche, aspira le contenu, roula un instant des yeux, fit une grimace, jeta le morceau a la mer, et se retourna vers moi en me demandant un verre de muscat de Lipari, qu'il vida tout d'un trait.

Je ne pouvais me lasser de regarder notre prise. Nous etions assurement tombes sur un des plus beaux espadons qui se pussent voir. Nous regagnames la grande barque avec notre prise, nous la fimes passer d'un bord a l'autre, puis nous nous appretames a une nouvelle peche. Apres deux coups de harpon manques, nous primes un second _pesce spado_, mais plus petit que le premier. Quant aux details de la capture, ils furent exactement les memes que ceux que nous avons donnees, a une seule exception pres: c'est que le harpon ayant frappe dans une portion plus vitale et plus rapprochee du coeur, l'agonie de notre seconde victime fut moins longue que celle de la premiere, et qu'au bout de soixante-dix ou quatre-vingts brasses de corde, le poisson etait mort.

Il etait onze heures moins un quart, j'avais donne rendez-vous a onze heures au capitaine; il etait donc temps de rentrer en ville. Nos matelots me demanderent ce qu'ils devaient faire des deux poissons. Nous leur repondimes qu'ils n'avaient qu'a nous en garder un morceau pour notre diner, que nous reviendrions faire a bord sur les trois heures, apres quoi, sauf le bon plaisir du vent, nous remettrions a la voile pour continuer notre voyage. Quant au reste du poisson, ils n'avaient qu'a le vendre, le saler ou en faire cadeau a leurs amis et connaissances. Cet abandon genereux de nos droits nous valut un redoublement d'egards, de joie et de bonne volonte qui, joint au plaisir que nous avons pris, nous dedommagea completement des quatre piastres de premiere mise de fonds que nous avions

donnees.

Nous trouvames le capitaine, qui nous attendait avec son exactitude ordinaire. Jadin se chargea de regler les comptes avec notre hote, et de faire approvisionner par Giovanni et Pietro le batiment de fruits et de vin. Je m'en allai ensuite avec le capitaine faire ma visite au chef de la police messinoise.

Nous trouvames, contre l'habitude, un homme aimable et de bonne compagnie. Il etait d'ailleurs lie avec le docteur qui avait traite Jadin, et qui lui avait parle de nous tres favorablement. Nous lui racontames l'aventure de Cama, comment il avait oublie son passeport pour me suivre plus vite des qu'il avait su que j'etais un digne appreciateur de Roland, et comment enfin son refus de changer de nom, qui indiquait au reste la droiture de son ame, avait amene son arrestation. Le chef de la police fit alors donner au capitaine sa parole d'honneur que Cama, pendant tout le voyage, resterait a bord du speronare et ne descendrait point a terre. Je me permis de faire observer a l'autorite que j'avais pris un cuisinier pour me faire la cuisine, et non comme objet de luxe. J'ajoutai que comme du moment ou il mettait le pied a bord du batiment, il etait pris du mal de mer, sa societe me devenait parfaitement inutile tout le temps que durait la navigation, et je lui avouai que j'avais compte me rattraper de ce sacrifice pendant notre voyage a terre; mais j'eus beau faire valoir toutes ces raisons, en appeler de Philippe endormi a Philippe eveille, la sentence etait portee, et le juge n'en voulut pas demordre. Il est vrai qu'il m'offrait un autre moyen; c'etait de laisser Cama en prison pendant tout le voyage, et de ne le reprendre qu'a mon retour, epoque a laquelle il me donnerait un certificat qui, constatant que mon cuisinier etait reste a Messine par une cause independante de ma volonte, et qui ne pouvait etre attribuee qu'a sa propre faute, me dispenserait de le payer. Mais j'eus pitie du pauvre Cama. Le capitaine donna sa parole, et le chef de la police, en echange, me remit l'ordre de mise en liberte du prisonnier. Je laissai au capitaine le soin de faire sortir Cama de prison; je lui recommandai d'etre a trois heures juste en face de la Marine, et je rentrai a l'hotel.

Je trouvai Jadin en grande discussion avec l'aubergiste, qui voulait lui faire payer les dejeuners qu'il n'avait pas pris, sous pretexte que nos chambres etaient de deux piastres chacune, nourriture comprise; en outre, il presentait un compte de dix-huit francs pour limonade, eau de guimauve, etc. Apres une menace bien positive d'aller nous plaindre a l'autorite d'un pareil vol, il fut convenu que tout ce qui avait ete pris, de quelque facon que l'absorption se fut faite, passerait pour nourriture. Il en resulta que Jadin paya son eau de guimauve et sa limonade comme si c'eut ete des cotelettes et des beefsteaks, moyennant quoi notre hote voulut bien nous tenir quitte, et nous pria de le recommander a nos amis.

A trois heures, nous vimes arriver Pietro et Giovanni, qui s'etaient constitues nos serviteurs, et qui venaient chercher nos malles. Le vent etait bon, et le batiment n'attendait plus que nous pour mettre a la voile. La premiere personne que nous apercumes en montant a bord fut Cama. La prison lui avait ete a merveille; ses yeux etaient debouffis et ses levres desenflees, de sorte qu'il avait retrouve un visage a peu pres humain. L'incarceration, au reste, l'avait rendu on ne peut plus traitable, et

il etait pret desormais a prendre tous les noms qu'il me plairait de lui donner. Malheureusement cette abnegation patronymique lui venait un peu tard.

Au reste, avec sa sante, Cama reclamait ses droits; il s'etait revetu de son costume des grands jours pour imposer a quiconque tenterait d'usurper ses fonctions. Il avait la toque de percale blanche, la veste bleue, le pantalon de nankin, le tablier de cuisine coquettement releve par un coin, et il appuyait fierement la main gauche sur le manche du couteau passe dans sa ceinture. Giovanni n'avait ni toque de percale, ni veste bleue, ni pantalon de nankin, ni tablier drape, ni couteau de cuisine coquettement passe au cote, mais il avait des antecedents respectables, et parmi ces antecedents, le dejeuner qu'il nous avait fait faire la veille chez le capitaine. Aussi ne paraissait-il aucunement dispose a faire la moindre concession. Il avait d'ailleurs un auxiliaire puissant: c'etait Milord, qui l'avait reconnu jusqu'a present pour le veritable distributeur d'os et de patee, et qui etait parfaitement dispose a le soutenir. Je vis que la chose tournait tout doucement a mal; j'appelai le capitaine, et ne voulant mecontenter ni l'un ni l'autre de ces fideles serviteurs, je lui dis que nous ne dinerions que dans une heure et demie, et que, puisque le vent etait bon, je le priais de ne pas perdre de temps pour mettre a la voile. Aussitot tous les hommes furent appeles a la manoeuvre, Giovanni comme les autres. Nous levames l'ancre, nous depliames la voile, et nous commencames a marcher. Quant a Cama, il descendit triomphalement sous le pont.

Un quart d'heure apres, Giovanni, en descendant a son tour, le trouva etendu de tout son long pres de ses fourneaux. Ce que j'avais prevu etait arrive. Le mal de mer avait fait son effet. Cama ne reclamait plus rien qu'un matelas et la permission de se coucher sur le pont.

L'exigence du chef de la police, qui avait fait promettre au capitaine que Cama ne mettrait point pied a terre, lui promettait, comme on le voit, un voyage bien agreable.

Giovanni triompha sans ostentation. A l'heure ou nous l'avions demande, le diner fut pret et se trouva excellent. Le capitaine le partagea avec nous, et il fut convenu, une fois pour toutes, qu'il en serait ainsi tous les jours. Au dessert, je m'aperçus que monsieur Peppino n'avait point encore paru, et je m'informai de lui. J'appris que sa mere l'avait garde pres d'elle. En outre, Gaetano, retenu par une espece d'ophtalmie, etait reste a terre.

Pendant le diner, le capitaine nous donna des nouvelles de la tempete. Ce n'est pas sans raison qu'elle avait effraye sa femme: six batiments s'etaient perdus pendant les dix-huit heures qu'elle avait dure.

Jusqu'a la nuit, nous suivimes le milieu du detroit a egale distance a peu pres des cotes de Sicile et des cotes de Calabre. Des deux cotes, une vegetation luxuriante, qui venait baigner ses racines jusque dans la mer, luttait de force et de richesse. Nous passames ainsi devant Contessi, Reggio, Pistorera, Sainte-Agathe; enfin, dans les brumes du soir, nous vimes apparaitre le pittoresque village de la Scaletta, dont le nom indique l'aspect, et ou le capitaine avait eu son duel avec Gaetano Sferra. Puis la

nuit vint, une de ces nuits delicieuses, limpides et parfumees, comme on n'a point d'idee qu'il en puisse exister nulle part quand on n'a pas quitte le Nord.

Nous tirames nos matelas sur le pont, nous nous jetames dessus, et nous endormimes, berces a la fois par le mouvement des vagues et par le chant de nos matelots, qui, sur les dix heures, sentant tomber le vent, s'etaient remis bravement a la rame.

Lorsque nous ouvrimes les yeux, il etait quatre heures du matin, et nous etions a l'ancre dans le port de Taormine.

CATANE

L'aspect de Taormine nous plongea en extase. A notre gauche, et ornant l'horizon, s'elevait l'Etna, cette colonne du ciel, comme l'appelle Pindare, decoupant sa masse violette dans une atmosphere rougeatre tout impregnee des rayons naissants du soleil. Au second plan, en se rapprochant de nous, etaient accroupies aux pieds du geant deux montages fauves, qu'on eut dit recouvertes d'une immense peau de lion, tandis que, devant nous, au fond d'une petite crique, et se degageant a peine de l'ombre, s'elevaient au bord de la mer, pareilles a un miroir d'acier bruni, quelques chetives maisons dominees a droite par l'ancienne ville naxienne de Tauromenium. La ville est dominee elle-meme par une montagne, ou plutot par un pic au haut duquel se groupe et se dresse le village sarrasin de la Mola, auquel on n'arrive que par une echelle de pierre.

Lorsque nous eumes bien considere ce spectacle si grand, si magnifique, si splendide, que Jadin ne pensa pas meme a en faire une esquisse, nous nous retournames vers l'est. Le soleil se levait lentement et majestueusement derriere la pointe de la Calabre, et enflammait le sommet de ses montagnes, tandis que tout leur versant occidental demeurait dans la demi-teinte, et que, dans cette demi-teinte, on distinguait les crevasses, les vallees et les ravins a leur ombre plus foncee, et les villes et les villages, au contraire, a leur teinte blanche et mate. A mesure qu'il s'elevait dans le ciel, tout changeait de couleur, montagnes et maisons; la mer brune devint eclatante, et lorsque nous nous retournames, le premier paysage que nous avions vu avait perdu lui-meme sa teinte fantastique pour rentrer dans sa puissante et majestueuse realite.

Nous mimes pied a terre, et apres une montee d'une demi-heure, assez rapide, et par un chemin etroit et pierreux, nous arrivames aux murailles de la ville, composees de laves noires, de pierres jaunatres et de briques rouges. Quoique au premier aspect la ville semble mauresque, l'ogive de la porte est normande. Nous la franchimes, et nous nous trouvames dans une rue sale et etroite, aboutissant a une place au milieu de laquelle s'eleve une fontaine surmontee d'une etrange statue; c'est un buste d'ange du XIVe siecle greffe sur le corps d'un taureau antique. L'ange est de marbre blanc, et le taureau de granit rouge. L'ange tient de la main gauche un

globe dans lequel on a plante une croix, et de l'autre un sceptre. Une église placée en face présente deux ornements remarquables; d'abord, les six colonnes en marbre qui la soutiennent, ensuite les deux lions gothiques qui, couchés au pied des fonts baptismaux, supportent les armes de la ville, qui sont une centauresse: cette seconde sculpture donne l'explication de celle de la place.

En sortant de l'église, nous rencontrâmes un malheureux qui, de son état, était tailleur, et que la munificence du roi de Naples avait élevé aux fonctions de cicerone. Aux premiers mots que nous échangeâmes avec lui, nous vîmes à qui nous avions affaire; mais, comme nous avions besoin d'un guide, nous le prîmes à ce titre, afin de ne pas être volés. En effet, il nous conduisit assez directement au théâtre, tout en nous faisant passer devant une maison qu'une ceinture de lettres gothiques faisant corniche designait comme ayant servi de retraite à Jean d'Aragon après la défaite de son armée par les Français. A quatre-vingts pas de cette maison à peu près, sont les ruines d'un couvent de femmes, dont il ne reste qu'une tour carrée percée de trois fenêtres gothiques et dominée par un mur de rochers, au pied duquel poussent des grenadiers, des orangers et des lauriers roses. Du milieu de ce groupe d'arbres s'élancent deux palmiers qui donnent à toute cette petite fabrique un air africain qui ne manque pas d'une certaine apparence de réalité sous un soleil de trente-cinq degrés.

Nous arrivâmes enfin aux ruines du théâtre; avant qu'on eût découvert ceux de Pompeia et d'Herculanum, et quand on ne connaissait pas celui d'Orange, c'était, disait-on, le mieux conservé. Comme à Orange, on a profité de l'accident du terrain en faisant une incision demi-circulaire dans une montagne, pour tailler dans le granit les degrés sur lesquels étaient assis les spectateurs, le théâtre de Tauromenium pouvait en contenir vingt-cinq mille.

Au reste, ce théâtre bâti en briques n'offre que des ruines sans grandeur; le voyageur venu là pour visiter ces ruines, s'assied, et ne voit plus que l'immense horizon qui se déroule devant lui.

En effet, à droite, l'Etna se développe dans toute l'immensité de sa base, qui a soixante-dix lieues de tour, et dans toute la majesté de sa taille, qui a dix mille six cents pieds de hauteur, c'est-à-dire deux mille pieds de moins seulement que le mont Blanc, et six mille deux cents pieds de plus que le Vesuve. À gauche, la chaîne des Apennins va s'abaissant derrière Reggio, et, pareille à un taureau agenouillé, étend sa tête et présente ses cornes à la mer qui se brise au cap dell'Armi. À l'horizon, la mer et le ciel se confondent; puis, en ramenant, par la droite, ses regards de l'horizon le plus éloigné à la base du théâtre, on découvre un rivage échancré de ports, tout parsemé de villes, et de villes qui s'appellent Syracuse, Augusta et Catane.

Quand on a vu ce magnifique spectacle une heure, la curiosité, je l'avoue, manque pour tout le reste; aussi, fut-ce par acquit de conscience que, pendant que Jadin faisait un croquis du théâtre et du paysage, je visitai la naumachie, les piscines, les bains, le temple d'Apollon et le faubourg du Rabato, mot sarrasin qui constate l'occupation arabe en lui survivant.

Après deux heures de course dans les rochers, les vignes et qui pis est dans les rues de Taormine, après avoir compté cinquante-cinq couvents, tant d'hommes que de femmes, ce qui me parut fort raisonnable pour une population de quatre mille cinq cents âmes, je revins à Jadin, tourmenté d'une faim féroce, et le retrouvai dans une disposition qui, malgré sa maladie récente, ne le cédait en rien à la mienne. Comme il ne me restait à visiter, pour compléter mon excursion archéologique, que la voie des tombeaux, et que la voie des tombeaux était juste au-dessous de nous, au lieu de retraverser toute la ville, nous descendîmes moitié glissant, moitié roulant, par une espèce de précipice couvert d'herbes desséchées sur lesquelles il était aussi difficile de se maintenir que sur la glace; contre toute attente, nous arrivâmes au bas sans accident, et nous nous trouvâmes sur la voie sépulcrale.

C'est le même système d'enterrement que dans les catacombes: des sépulcres de six pieds de long et de quatre pieds de profondeur sont creusés horizontalement, et de petits murs en façon de contrefort séparent ces propriétés mortuaires les unes des autres; il y a quatre étages de tombeaux.

On comprend qu'il n'était nullement question de déjeuner dans les infâmes bouges qui s'élevaient, sous le nom de maisons, au bord de la mer. Nous fîmes signe au capitaine, que nous reconnâmes sur le pont, et qui ne nous avait pas perdus de vue, de nous envoyer la chaloupe. Nous soldâmes notre cicérone, et nous retournâmes à bord.

Décidément, Giovanni était un grand homme: il avait deviné qu'après une excursion de cinq heures dans des régions fort apéritives, nous ne pouvions manquer d'avoir faim. En conséquence, il s'était mis à l'œuvre; et notre déjeuner était prêt.

Voyageurs qui voyagez en Sicile, au nom du ciel prenez un speronare! Avec un speronare, surtout, si cela est possible, celui de mon ami le capitaine Arena, dans lequel on est mieux que dans aucun autre, avec un speronare, vous mangerez toutes les fois que vous n'aurez pas le mal de mer; dans les auberges, vous ne mangerez jamais. Et que l'on prenne ceci à la lettre: en Sicile, on ne mange que ce qu'on y porte; en Sicile, ce ne sont point les aubergistes qui nourrissent les voyageurs, ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

En attendant, et tandis que le capitaine allait chercher à terre sa patente, nous fîmes un excellent déjeuner. À midi, le capitaine étant de retour, nous levâmes l'ancre. Nous avions un joli vent qui nous permettait de faire deux lieues à l'heure, de sorte qu'au bout de trois heures à peu près, nous nous trouvâmes à la hauteur d'Acì-Reale, où j'avais dit au capitaine que je comptais m'arrêter. En conséquence, il mit le cap sur une espèce de petite crique d'où partait un chemin en zigzag qui conduisait à la ville, laquelle domine la mer d'une hauteur de trois à quatre cents pieds.

Ce fut une nouvelle patente à prendre, et un retard d'une heure à souffrir; après quoi, nous fûmes autorisés à nous rendre à la ville. Jadin me suivit de confiance sans savoir ce que j'allais y faire.

Aci me parut assez belle et assez regulierement batie. Ses murailles lui donnent un petit air formidable dont elle semble toute fiere; mais je n'etais pas venu pourvoir des murailles et des maisons, je cherchais quelque chose de mieux, je cherchais le fils de Neptune et de Thoosa. Je pensais bien qu'il ne viendrait pas au-devant de moi, je m'adressai a un monsieur qui suivait la rue dans un sens oppose au mien. J'allai donc a lui: il me reconnut pour etranger, et pensant que j'avais quelques renseignements a lui demander, il s'arreta.

--Monsieur, lui dis-je, pourrais-je sans indiscretion vous demander le chemin de la grotte de Polypheme?

--Le chemin de la grotte de Polypheme? Ho, ho! dit le monsieur en me regardant, le chemin de la grotte de Polypheme?

--Oui, monsieur.

--Vous vous etes trompe, monsieur, de trois quarts de lieue a peu pres. C'est au-dessous d'ici en allant a Catane. Vous reconnaitrez le port aux quatre roches qui s'avancent dans la mer et que Virgile appelle _cyclopea saxa_ et Pline _scopuli cydopum_. Vous mettez pied a terre dans le port d'Ulysse, vous marcherez en droite ligne en tournant le dos a la mer, et entre le village d'Aci-San-Filippo et celui de Nizeti, vous trouverez la grotte de Polypheme.

Le monsieur me salua et continua son chemin.

--Eh bien! mais voila un monsieur qui me semble posseder assez bien son cyclope, me dit Jadin, et ses renseignements me paraissent positifs.

--Aussi, a moins que vous n'ayez quelque chose de particulier a faire ici, nous retournerons a bord, si vous le voulez bien.

--Apprenez, mon cher, me dit Jadin, que je n'ai rien a faire la ou il y a quarante degres de chaleur, que je ne suis venu que pour vous suivre, et que desormais, quand vous ne serez pas plus sur de vos adresses, vous me rendrez service de nous laisser ou nous serons, moi et Milord. N'est-ce pas, Milord?

Milord tira d'un demi-pied une langue rouge comme du feu, ce qui, joint a la maniere active dont il se mit a souffler, me prouva qu'il etait exactement de l'avis de son maitre.

Nous redescendimes vers la mer, et nous nous rembarquames. Au bout d'une demi-heure, je reconnus parfaitement, a ses quatre rochers cyclopeens, le lieu indique: d'ailleurs je demandai au capitaine si la rade que je voyais etait bien le port d'Ulysse, et il me repondit affirmativement. Nous jetames l'ancre au meme endroit que l'avait fait Enee.

Telle est la puissance du genie, qu'apres trois mille ans ce port a conserve le nom que lui a donne Homere, et que la, pour les paysans,

l'histoire d'Ulysse et de ses compagnons, perpetuee comme une tradition, non seulement a travers les siecles, mais encore a travers les dominations successives des Sicanians d'Espagne, des Carthaginois, des Romains, des empereurs grecs, des Goths, des Sarrasins, des Normands, des Angevins, des Aragonais, des Autrichiens, des Bourbons de France et des ducs de Savoie, semble aussi vivante que le sont pour nous les traditions les plus nationales du moyen age.

Aussi le premier enfant auquel je demandai la grotte de Polypheme se mit a courir devant moi pour me montrer le chemin. Quant a Jadin, au lieu de me suivre, il se jeta galamment a la mer, sous le pretexte d'y chercher Galathee. Au reste, on retrouve tout, avec des proportions moins gigantesques sans doute que dans les poemes d'Homere, de Virgile et d'Ovide; mais la grotte de Polypheme et de Galathee est encore la apres trente siecles; le rocher qui ecrasa Acis est la, couvert et protege par une forteresse normande qui a pris son nom. Acis, il est vrai, fut change en un fleuve qu'on appelle aujourd'hui le Aquegrandi, et que je cherchai vainement; mais on me montra son lit, ce qui revenait au meme. Je supposai qu'il etait alle coucher autre part, voila tout. Quand il fait 35 a 40 degres de chaleur, il ne faut pas etre trop severe sur la moralite des fleuves.

Je cherchai aussi la foret dont Enee vit sortir le malheureux Achemenide, oublie par Ulysse, et qu'il recueillit quoique Grec; mais la foret a disparu ou a peu pres.

La nuit commencait a descendre, et le soleil que j'avais vu lever derriere la Calabre disparaissait peu a peu derriere l'Etna. Un coup de fusil tire a bord du speronare, et qui me parut s'adresser a moi, me rappela que, passe une certaine heure, on ne pouvait plus s'embarquer. Je me souciais peu de coucher dans une grotte, fut-ce dans celle de Galathee; d'ailleurs, je ressemblais trop peu au portrait du beau berger Acis pour qu'elle s'y trompat. Je repris le chemin du speronare.

Je trouvai Jadin furieux. Le diner etait brule; il m'assura que, si je continuais a voir aussi mauvaise compagnie que les cyclopes, les nereides et les bergers, il se separerait de moi et voyagerait de son cote.

Nous etions ecrases de fatigue; entre Taormine, Aci-Reale et le port d'Ulysse, nous avons fait une rude journee; aussi la veillee ne fut pas longue. Le souper fini, nous nous jetames sur nos lits et nous endormimes.

Notre reveil fut moins pittoresque que la veille: je me crus en face d'une eglise tendue de noir pour un enterrement. Nous etions dans le port de Catane.

Catane se leve comme une ile entre deux rivières de lave. La plus ancienne, et qui enveloppe sa droite, est de 1381; la plus moderne, et qui presse sa gauche, est de 1669. Saisie par l'eau, qu'elle a commence par refouler a la distance d'un quart de lieue, cette lave a enfin fini par se refroidir comme une immense falaise pleine d'excavations bizarres et sombres, qui semblent autant de porches de l'enfer, et qui, par un contraste bizarre, sont toutes peulees de colombes et d'hirondelles. Quant au fond du port,

il a été comble, et les petits bâtiments seuls peuvent maintenant y entrer.

Pendant que le capitaine allait prendre patente, nous montâmes dans la barque, et nos fusils à la main, nous allâmes faire une excursion sous ces voûtes. Il en résulta la mort de cinq ou six colombes qui furent destinées à servir de roti à notre dîner.

Le capitaine revint avec notre permission d'aller à terre; nous en profitâmes aussitôt, car je comptais employer la journée du lendemain et du surlendemain à gravir l'Etna, ce qui, au dire des gens du pays même, n'est point une petite affaire; dix minutes après, nous étions à la Corona d'Oro, chez le seigneur Abbate, que je cite par reconnaissance; contre l'habitude, nous trouvâmes quelque chose à manger chez lui.

Catane fut fondée, suivant Thucydide, par les Chalcidiens, et selon quelques autres auteurs, par les Phéniciens, à une époque où les éruptions de l'Etna étaient non seulement rares, mais encore ignorées, puisque Homère, en parlant de cette montagne, ne dit nulle part que ce soit un volcan. Trois ou quatre cents ans après sa fondation, les fondateurs de la ville en furent chassés par Phalaris, celui, on se le rappelle, qui avait eu l'heureuse imagination de mettre ses sujets dans un taureau d'airain, qu'il faisait ensuite rougir à petit feu, et qui, juste une fois dans sa vie, commença l'expérience par celui qui l'avait inventée. Phalaris mort, Gelon se rendit maître de Catane et, mécontent de son nom, qui en supposant qu'il soit tiré du mot phénicien *_caton_*, veut dire petite, il lui substitua celui d'Etna, peut-être pour la recommander par cette flatterie à son terrible parrain, qui à cette époque commençait à se réveiller de son long sommeil; mais bientôt les anciens habitants, chassés par Phalaris, étant revenus dans leur patrie, grâce aux victoires de Ducetius, roi des Siciles, la religion du souvenir l'emporta, et ils lui rendirent son premier nom. Ce fut alors que les Athéniens rêvèrent de conquérir cette Sicile qui devait être leur tombeau. Alcibiade les commandait; sa réputation de beauté, de galanterie et d'éloquence, marchait devant lui. Il arriva devant Catane, et demanda à être introduit seul dans la ville, et à parler aux Catanais: peut-être, s'il n'y eût eu que les Catanais, sa demande lui eût-elle été refusée, mais les Catanaises insisterent. On conduisit Alcibiade au cirque, et tout le monde s'y rendit. Là l'élève de Socrate commença une de ces harangues ioniennes si douces, si flatteuses, si éloquentes, si terribles, si colorées, si menaçantes. Aussi les gardes des portes eux-mêmes abandonnerent leur poste pour venir l'écouter. C'est ce qu'avait prévu Alcibiade, qui ne pechait point par excès de modestie, et c'est ce dont profita Nicias, son lieutenant: il entra avec la flotte athénienne dans le port, qui, à cette époque, n'était point comble par la lave, et s'empara de la ville sans que personne s'y opposât. Cinquante ou soixante ans plus tard, Denis l'Ancien, qui venait de traiter avec Carthage et de soumettre Syracuse, atteignit le même but, non point par l'éloquence, mais par la force. MamerCUS, mauvais poète tragique et tyran médiocre, lui succéda, fournissant à la postérité des sujets de drame dont Timoléon devait être le héros. Puis vinrent les Romains, ces grands envahisseurs, qui apparurent à leur tour vers l'an 549 de la fondation, et qui commencerent par piller; Valerius Messala fut sous ce point de vue le prédécesseur de Verres. Seulement, du temps de Valerius Messala, on pillait pour la république, tandis que, du temps de Verres, la chose s'était

perfectionnee, on pillait pour soi. Le vainqueur envoya donc les depouilles a Rome; c'etait encore la Rome pauvre, la Rome de terre et de chaume; aussi fut-elle on ne peut plus sensible au present. Il y avait surtout dans le butin une horloge solaire que l'on placa pres de la colonne Rostrale, et a laquelle, pendant un demi-siecle, le peuple vint regarder l'heure avec admiration. Chacune de ces heures etait alors comptee par des conquetes. Ces conquetes enrichissaient Rome, et Rome commencait a devenir genereuse. Marcellus resolut alors de faire oublier aux Siciliens la facon dont les Romains avaient debute avec eux; Marcellus avait la rage de batir: il battissait, partout ou il se trouvait, des fontaines, des aqueducs, des theatres. Catane avait deja deux theatres; Marcellus y ajouta un gymnase, et probablement des bains. Aussi, Verres trouva-t-il la ville dans un etat assez florissant pour qu'il daignat jeter les yeux sur elle; il s'informa de ce qu'il y avait de mieux dans ce qu'y avait laisse Messala et dans ce qu'y avait ajoute Marcellus. On lui parla d'un temple de Ceres, bati en lave et eleve hors de la ville, lequel renfermait une magnifique statue, connue seulement des femmes, car il etait defendu aux hommes d'entrer dans ce temple. Verres, qui de sa nature etait peu galant, pretendit que les femmes avaient deja bien assez de privileges sans qu'on respectat encore celui-la, puis il entra dans le temple et prit la statue. Quelque temps apres, Sextus Pompee pilla Catane a son tour, sous pretexte qu'elle avait ete fort tiede pour son pere dans ses discussions avec Cesar, de sorte qu'il etait grand temps que vint Auguste, lorsque effectivement Auguste vint.

Celui-la, c'etait le reedificateur general et le pacificateur universel. Dans sa jeunesse, emporte par l'exemple, il avait bien proscrit quelque peu, pour faire comme Lepide et Antoine; mais il avait pris de l'age, s'etait fait nommer tribun du peuple et non pas `_imperator_`, comme le disaient les republicains du temps. Il aimait les bucoliques, les georgiques et les idylles, les chants des bergers, les combats de flute et le murmure des ruisseaux. C'etait enfin le dieu qui faisait le repos du monde. Catane ressentit les bienfaits de ce doux regne. Auguste releva ses murs et lui envoya une colonie qui, sous Theodose encore, etait restee une des plus florissantes de la Sicile; mais, a partir de la mort de ce dernier, les tribulations de Catane recommencerent: les Grecs, les Sarrasins et les Normands se succederent les uns aux autres, et la traiterent a peu pres comme avait fait Messala, Verres et Sextus Pompee. Enfin, pour couronner toutes ces depredations successives, un tremblement de terre, arrive en 1169, la renversa sans lui laisser une seule maison; quinze mille habitants y perirent. Le tremblement de terre calme, ceux qui s'etaient sauves revinrent a leurs ruines comme des oiseaux a leurs nids, et, avec l'aide de Guillaume le Bon, reconstruisirent une ville nouvelle. Elle etait a peine sur pied, que Henri VI, dans un moment de mauvaise humeur, y mit le feu et passa les habitants au fil de l'epee. Heureusement, il s'en sauva quelques-uns. Ceux qui etaient echappes au pere conspirerent contre le fils. Frederic Barberousse etait dans les principes de son digne pere; il rebrula derechef, et repassa de nouveau au fil de l'epee. Apres Henri et Frederic, il n'y avait de pis que la peste: elle vint en 1348, et depeupla Catane. Cette ville commencait enfin a se remettre de tous les fleaux successifs qui l'avaient devastee, lorsque en 1669, un fleuve de lave de dix lieues de longueur et d'une lieue de large sortit du Monte-Rosso, descendit jusqu'a elle, couvrant trois villages dans sa course, et, la

sapant dans sa base, la poussa dans son port, qu'il combla avec ses ruines.

Voilà l'histoire de Catane pendant vingt-six siècles, et cependant la ville obstinée a constamment repoussé au même endroit, enfonçant chaque fois davantage dans ce sol mouvant et infidèle ses racines de pierre. Il y a plus: Catane est, avec Messine, la ville la plus riche de la Sicile.

Aussitôt le déjeuner terminé, nous nous mîmes en route à travers la ville. Notre cicerone nous mena tout droit à ses deux places; j'ai remarqué que ce sont les places que les cicerone vous font généralement voir tout d'abord. Je leur en sais gré, en ce qu'une fois qu'on les a vues, on en est débarrassé.

Les places de Catane sont, comme toutes les places, de grands espaces vides entourés de maisons; plus l'espace est grand, plus la place est belle: c'est convenu dans tous les pays du monde. Une de ces places est entourée d'insignifiantes constructions. Je ne sais pas comment s'appellent ces sortes de fabriques: ce ne sont point des maisons, ce ne sont point des monuments; on prétend que ce sont des palais; grand bien leur fasse!

L'autre place est un peu plus pittoresque, en ce qu'elle est un peu plus irrégulière. Au milieu s'élève une fontaine de marbre, surmontée d'un éléphant de lave, qui porte lui-même sur son dos un obélisque de granit. Cet obélisque est-il ou n'est-il pas égyptien? Telle est la grave question qui partage les archéologues de la Sicile. Tel qu'il est, égyptien ou non, un point sur lequel il n'y a pas de conteste, c'est qu'il servait de _spina_ au cirque découvert en 1820.

Ce fut sur cette place que je demandai à mon guide s'il connaissait monsieur Bellini père. À cette demande, il se retourna vivement, et, me montrant un vieillard qui passait dans une petite voiture attelée d'un cheval:

--Tenez, me dit-il, le voilà qui va à la campagne.

Je courus à la voiture, que j'arrêtai, pensant qu'on n'est jamais indiscret quand on parle à un père de son fils, et d'un fils comme celui-là surtout. En effet, au premier mot que je lui en dis, le vieillard me prit les mains en me demandant s'il était bien vrai que je le connaissais. Alors je tirai de mon portefeuille une lettre de recommandation qu'au moment de mon départ de Paris Bellini m'avait donnée pour la duchesse de Noja, et je lui demandai s'il connaissait cette écriture. Le pauvre père ne me répondit qu'en me la prenant des mains et en baisant l'adresse; puis, se retournant de mon côté:

--Oh! c'est que vous ne savez pas, dit-il, comme il est bon pour moi! Nous ne sommes pas riches: eh bien! à chaque succès, je vois arriver un souvenir de lui, et chaque souvenir a pour but de donner un peu d'aisance et de bonheur à ma vieillesse. Si vous veniez chez moi, je vous montrerais une foule de choses que je dois à sa pitié. Chacun de ses succès traverse les mers et m'apporte un bien-être nouveau. Cette montre, c'est de _Norma_; cette petite voiture et ce cheval, c'est une partie du produit des _Puritains_. Dans chaque lettre qu'il m'écrit, il me dit toujours qu'il viendra; mais il y a si loin de Paris à Catane, que je ne crois pas à cette

promesse, et que j'ai bien peur de mourir sans le revoir. Vous le reverrez, vous?

--Mais oui, repondis-je, car je croyais le revoir; et si vous avez quelque commission pour lui...

--Non. Que lui enverrais-je, moi? ma benediction? Pauvre enfant! je la lui donne le matin et le soir. Vous lui direz que vous m'avez fait passer un jour heureux en me parlant de lui; puis, que je vous ai embrasse comme un vieil ami. Le vieillard m'embrassa. Mais vous ne lui direz pas que j'ai pleure. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, c'est de joie que je pleure. Et c'est donc vrai qu'il a de la reputation, mon fils?

--Mais une tres grande, je vous assure.

--Quelle etrange chose! Et qui m'aurait dit cela quand je le grondais de ce qu'au lieu de travailler, il etait la, battant la mesure avec son pied, et faisant chanter a sa soeur tous nos vieux airs siciliens? Enfin, tout cela est ecrit la-haut. C'est egal, je voudrais bien le revoir avant de mourir. Est-ce que votre ami le connait aussi, mon fils?

--Certainement.

--Personnellement?

--Personnellement. Mon ami est lui-meme le fils d'un musicien distingue.

--Appelez-le donc alors; je veux lui serrer la main aussi, a lui.

J'appelai Jadin, qui vint. Ce fut son tour alors d'etre choye et caresse par le pauvre vieillard, qui voulait nous ramener chez lui, et voulait passer la journee avec nous. Mais c'etait chose impossible: il allait a la campagne, et l'emploi de notre journee etait arrete. Nous lui promimes d'aller le voir si nous repassions a Catane; puis il nous serra la main, et partit. A peine eut-il fait quelques pas qu'il me rappela. Je courus a lui.

--Votre nom? me dit-il; j'ai oublie de vous demander votre nom.

Je lui dis, mais ce nom n'aveilla en lui aucun souvenir. Ce qu'il connaissait de son enfant meme, ce n'etait pas l'artiste, c'etait le bon fils.

--Alexandre Dumas, Alexandre Dumas, repeta-t-il deux ou trois fois. Bon, je me rappellerai que celui qui portait ce nom-la m'a donne de bonnes nouvelles de mon... Alexandre Dumas, adieu, adieu! Je me rappellerai votre nom; adieu!

Pauvre vieillard! Je suis sur qu'il ne l'a pas oublie, car les nouvelles que je lui donnais, c'etaient les dernieres qu'il devait recevoir!

En le quittant, notre guide nous conduisit au Musee. Ce Musee, tout compose d'antiquites, est de fondation moderne. Il se trouva pour le bonheur de Catane un grand seigneur riche a ne savoir que faire de sa richesse, et

de plus artiste. C'était don Ignazio de Patarno, prince de Biscari. Le premier, il se souvint qu'il marchait sur un autre Herculanium, et des fouilles royales commencerent, faites par un simple particulier. Ce fut lui qui retrouva un temple de Ceres, qui decouvrit les thermes, les aqueducs, la basilique, le forum et les sepultures publiques. Enfin, ce fut lui qui fonda le Musee, et qui recueillit et classa les objets qui en font partie; ces objets se divisent en trois classes: les antiquites, les produits d'histoire naturelle et les curiosites.

Parmi les antiquites, on compte des statues, des bas-reliefs, des mosaïques, des colonnes, des idoles, des penates et des vases siciliens.

Les statues appartiennent presque toutes a une epoque de mauvais gout ou de decadence, et n'offrent de reellement remarquable qu'un torse colossal qui vient, dit-on, d'une statue de Jupiter Eleuthere, une Penthesilee mourante, un buste d'Antinoues, et une centauresse; encore ce dernier morceau est-il plus precieux comme curiosite que comme art, toutes les statues de centaures que l'on ait trouvees etant des statues males, et les centaures n'existant ordinairement que sur les bas-reliefs et les medailles.

Les vases siciliens composent, sans contredit, la collection la plus interessante du Musee, en ce qu'ils sont de formes variees a l'infini, et presque tous d'une elegance parfaite.

Quant aux idoles, penates, lampes, etc., c'est ce qu'on voit partout.

Les produits d'histoire naturelle appartiennent aux trois regnes de la Sicile, et demandent des appreciateurs speciaux. Ce qui me parut curieux et remarquable pour tout le monde, c'est une collection des laves de L'Etna. Ces laves, beaucoup moins belles et beaucoup moins variees que celles du Vesuve, sont presque toutes rousses ou mouchetees de gris; cela tient a ce que l'Etna renferme le fer et le sel ammoniac en quantite beaucoup plus grande que le soufre, les marbres et les matieres vitrifiables, tandis que le Vesuve, au contraire, contient ces derniers objets en grande abondance.

Enfin, la collection des curiosites consiste en armures, cuirasses, epees sarrasines, normandes et espagnoles, dont quelques-unes sont fort riches et d'un tres beau travail.

On montrait aussi autrefois un medaillier dans lequel etait renfermee une collection complete des medailles de la Sicile; mais a force de le montrer, le gardien s'apercut un beau jour qu'il en manquait cinq des plus precieuses: depuis ce temps, le medaillier est ferme.

Du Musee, nous allames a la cathedrale en traversant la rue Saint-Ferdinand. J'appelai vivement Jadin; il se retourna.

--Retenez Milord, lui dis-je.

--Pourquoi?

--Retenez-le d'abord, je vous dirai pourquoi ensuite. Jadin appela Milord,

et lui passa son mouchoir dans son collier.

--Maintenant, lui dis-je, regardez sur la fenetre de cet opticien.

Sur la fenetre de l'opticien, il y avait un chat dresse a regarder les passants a travers une paire de lunettes, qu'il portait fort gravement sur son nez.

--Peste! dit Jadin, vous avez eu la une bonne idee; celui-la rentre dans la classe des chats savants, et nous aurait coute plus de deux pauls.

Milord, en sa qualite de bouledogue, etait en effet un si grand etrangleur de chats, que nous avons juge utile, on se le rappelle, de prendre des mesures a ce sujet. En consequence, a partir de Genes, ville dans laquelle Milord avait commence a exploiter en Italie la race feline, nous avons debattu le prix d'un chat bien conditionne, et il avait ete arrete avec les proprietaires des deux premiers etranges, qu'un chat de race ordinaire, gris pommele, gris blanc, ou mouchete de feu, valait deux pauls, au maximum; etaient exceptes de ce tarif, bien entendu, les angoras, les chats savants, enfin les chats a deux tetes ou a six pattes. Nous nous etions fait donner un reçu en regle des deux chats genois; nous avons fait ajouter successivement a ce reçu les recus subsequents, de maniere a nous faire un titre indiscutable. Toutes les fois que Milord commettait un assassinat nouveau, et qu'on nous demandait pour la victime plus de deux pauls, nous tirions notre titre de notre poche, nous prouvions que deux pauls etaient le dedommagement que nous etions habitues a donner en pareil cas, et il etait bien rare alors que le propriétaire ne se contentat point de l'indemnité dont s'etaient contentees la plupart des personnes a qui nous avons eu affaire. Mais, comme nous l'avons dit, il y avait des exceptions a notre tarif, et un chat qui portait des lunettes d'une facon si majestueuse devait naturellement rentrer dans les exceptions. Jadin avait donc dit une chose pleine de sens, lorsqu'il avait dit qu'on nous ferait payer le chat de l'opticien plus de deux pauls, et il avait agi avec une louable prudence lorsqu'il avait fait une laisse de son mouchoir.

Grace a cette precaution, nous traversames la rue Saint-Ferdinand sans encombre, et sans que Milord eut paru s'apercevoir autrement que par sa captivite d'un instant de notre inquietude momentanee. En entrant dans l'eglise, nous le lachames. Il n'y avait plus rien a craindre.

L'eglise est sous l'invocation de sainte Agathe, qui y est enterree, comme on le sait. Son martyre fut d'avoir la gorge coupee et tenaillee; aussi, comme Didon, la sainte a appris a compatir aux maux qu'elle a soufferts, elle est surtout miraculeuse pour les maladies de sein. Une multitude d'exvoto en argent, en marbre et en cire, representant tous des mamelles, font foi de son pouvoir sanitaire et de la confiance que la population catanaise a dans la belle et chaste vierge qu'elle a choisie pour sa patronne.

Dans le chœur, de beaux bas-reliefs de chene, qui datent du XVe siecle, representent toute l'histoire de la sainte depuis le moment ou elle refusa d'epouser Quintilien, jusqu'a celui ou l'on rapporta son corps de Constantinople. Les plus curieux de ces bas-reliefs sont ceux ou la sainte

est frappée de barres de fer, ou on lui coupe les seins, ou on la brûle et ou, visitée dans sa prison par saint Pierre, elle est guérie par lui. Puis vient la seconde période de la légende; après la martyre l'élue, après le supplice les miracles. Alors, et en suivant toujours les bas-reliefs, on voit la sainte apparaître à Guibert, et lui ordonner d'aller chercher son corps à Constantinople. Guibert obéit et trouve son tombeau. Embarrassé alors pour emporter cette précieuse relique, il coupe le cadavre par morceaux et en met un morceau dans le carquois de chacun de ses soldats, et le rapporte ainsi jusqu'à Catane sans qu'il s'en égare autre chose qu'un sein, qui heureusement est retrouvé et rapporté par une petite fille, de sorte que la bienheureuse Agathe, à la honte des infidèles, se retrouve au grand complet.

Tous ces bas-reliefs sont charmants de naïveté. Personne n'y fait attention, aucun livre n'en parle, nul cicerone ne pense à les faire voir, et cependant, c'est à coup sûr une des choses les plus curieuses que renferme l'église.

J'oubliais le voile de sainte Agathe que l'on conserve dans la cathédrale. Ce précieux tissu, comme on dit dans les tragédies classiques, a le privilège d'arrêter les laves qui descendent de l'Etna: on n'a qu'à leur présenter le voile, et le torrent s'arrête, se refroidit et se coagule. Malheureusement il faut que cette action soit accompagnée d'une foi tellement forte, que presque jamais le miracle ne réussit complètement; mais alors ce n'est pas la faute du voile, c'est la faute de celui qui le porte.

En sortant de l'église, notre guide nous conduisit à l'amphithéâtre, dont il est presque impossible de mesurer la grandeur, enterré qu'il est presque entièrement dans la lave. C'est de cet amphithéâtre que fut tiré, comme nous l'avons dit, en 1820, l'obélisque qui s'élève sur la place de l'Elephant; mais les fouilles nécessitaient des dépenses énormes, et l'on fut obligé de les cesser.

Au-dessus de l'amphithéâtre se trouve un bâtiment qu'on nous assura être la prison où mourut la sainte. À la porte de cette prison est une pierre qui conserve l'empreinte de deux pieds de femme. Au moment où sainte Agathe marchait à la mort, Quintilien lui fit offrir une fois encore la vie si elle consentait à abjurer et à devenir sa femme. Ma volonté, répondit la sainte, est plus ferme que cette pierre. Et la pierre s'affaissa sous ses pieds, dont, depuis cette époque, elle a gardé la marque.

De l'amphithéâtre nous allâmes au théâtre. Mais, pour reconnaître l'un et l'autre, il faut encore plus de foi que pour présenter le voile de la sainte à la lave. Nous avons déjà dit que c'était dans ce théâtre qu'Alcibiade haranguait les Catanais lorsque Catane fut prise par Nicias.

Si l'on veut au reste voir de près et dans toute sa terrible variété l'effet des laves, il faut monter sur une des tours du château Orsini, bâti par l'empereur Frédéric II, roi de Sicile. L'éruption de 1669 a enveloppé ce château comme une île, mais l'océan de feu battit vainement le géant de granit; le géant est resté debout au milieu des ruines qui l'entourent.

Nous revenions a l'hotel, ou nous comptions manger un morceau avant de visiter le couvent des Benedictins, la seule chose qui nous restait a voir, lorsqu'en regardant autour de moi, je m'aperçus que Milord etait invisible. Chaque fois que pareille chose nous arrivait, nous connaissions d'avance les suites de cette disparition. Au bout d'un instant nous le voyions ressortir par quelque porte ou quelque fenetre, se lechant le museau, et suivi d'un indigene male ou femelle tenant son chat par la queue, et venant reclamer ses deux pauls. Mon premier regard m'apprit que nous etions dans la rue Saint-Ferdinand, et le second que nous etions en face de la boutique de l'opticien; en meme temps, j'entendis un sabbat de possedes, derriere un tonneau qui se trouvait a la porte. Je saisis le bras de Jadin et lui montrai la fenetre ou le chat manquait. Il comprit tout a l'instant meme, courut au tonneau, ramassa une paire de lunettes qu'il mit a l'instant sur son nez comme si c'etaient les siennes qu'il eut egarees, et revint suivi de Milord. Quant au malheureux chat, il etait trepasse obscurément dans le coin ou il etait imprudemment descendu, et ou Jadin laissa prudemment son cadavre. Or, nous etions a cette heure du jour ou, comme le disent dedaigneusement les Italiens, il n'y a dans les rues que les chiens et les Francais. Personne ne fut donc temoin de l'assassinat, pas meme les grues du poete Ibcus; non seulement l'assassinat resta parfaitement impuni, mais Jadin meme herita des lunettes du defunt.

Ces lunettes sont dans l'atelier de Jadin, ou il les montre comme etant celles du fameux abbe Meli, l'Anacreon de la Sicile. Il en a deja refuse cent ecus qu'un Anglais lui a offerts; il ne les donnera, a ce qu'il assure, que pour vingt-cinq louis.

LES BENEDICTINS DE SAINT-NICOLAS-LE-VIEUX

Le couvent de Saint-Nicolas, le plus riche de Catane, et dont la coupole depasse en hauteur tous les monuments de la ville, a ete bati, vers le milieu du siecle passe, sur les dessins de Contini. On y remarque l'eglise et le jardin; l'eglise pour ses colonnes de vert antique et pour un tres bel orgue, ouvrage d'un moine calabrais, qui demanda pour tout paiement d'etre enterre sous son chef-d'oeuvre; le jardin, pour la difficulte vaincue; effectivement le fond est en lave, et toute la terre qui le couvre a ete apportee a main d'homme.

La regle du couvent de Saint-Nicolas etait autrefois tres severe; les moines devaient demeurer sur l'Etna, aux limites des terres habitables, et a cet effet, leur premier monastere etait bati a l'entree de la seconde region, trois quarts de lieue au-dessus de Nicolosi, dernier village que l'on rencontre en montant au cratere. Mais comme tout s'affaiblit a la longue, la regle perdit peu a peu de sa rigueur, et on commença a ne plus reparer le couvent. Bientot une ou deux salles s'etaient affaissees sous le poids des neiges, les bons peres firent batir la magnifique succursale de Catane, qui prit le nom de Saint-Nicolas-le-Neuf, et ne demorerent que pendant l'ete a Saint-Nicolas-le-Vieux. Plus tard, Saint-Nicolas-le-Vieux fut abandonne ete comme hiver; on parla pendant trois ou quatre ans d'y

faire des reparations qui le rendraient de nouveau habitable, mais on s'en garda bien. Enfin, une bande de voleurs, gens beaucoup moins difficiles sur leurs aises que les moines, s'en etant emparés et y ayant élu domicile, il ne fut plus aucunement question de remonter a Saint-Nicolas-le-Vieux, et les bons peres, qui ne se souciaient pas d'avoir des discussions avec de pareils hotes, leur abandonnerent la tranquille jouissance du couvent.

Cela donna lieu a une meprise assez curieuse.

En 1806, le comte de Weder, Allemand de vieille roche, comme son nom l'indique, partit de Vienne pour visiter la Sicile; il s'embarqua a Trieste, prit terre a Ancone, visita Rome, s'y arreta ainsi qu'a Naples, pour y prendre quelques lettres de recommandation, se remit de nouveau en mer, et débarqua a Catane.

Le comte de Weder connaissait de longue date l'existence du couvent de Saint-Nicolas, et la reputation qu'avaient les bons peres de posseder parmi leurs freres servants le meilleur cuisinier de toute la Sicile. Aussi le comte de Weder, qui etait un gastronome tres distingue, n'avait-il point manque de se faire donner a Rome, par un cardinal avec lequel il avait dine chez l'ambassadeur d'Autriche, une lettre de recommandation pour le superieur du couvent de Saint-Nicolas. La lettre etait pressante: on recommandait le comte comme un pieux et fervent pelerin, et l'on reclamait pour lui l'hospitalite pendant tout le temps qu'il lui plairait de rester au monastere.

Le comte etait savant a la maniere des Allemands, c'est-a-dire qu'il avait lu une grande quantite de bouquins parfaitement oublies; de sorte qu'il pouvait, a l'appui de ses assertions, si erronees et si ridicules qu'elles fussent, citer un certain nombre de noms inconnus, qui donnaient une sorte de majeste pedantesque a ses paradoxes. Or, parmi ces bouquins, se trouvait un catalogue des couvents de benedictins repandus sur la surface du globe, et il avait vu et retenu, avec la tenacite d'un esprit d'outre-Rhin, que la regle des benedictins de Saint-Nicolas de Catane leur enjoignait, comme je l'ai dit, de demeurer sur la derniere limite de la *_reggione coltirata_*, et sur la premiere de la *_reggione nemorosa_*. Aussi, lorsqu'il fit venir un muletier pour qu'il le conduisit a Saint-Nicolas, et que le muletier lui eut demande si c'etait a Saint-Nicolas-le-Neuf ou a Saint-Nicolas-le-Vieux, le comte repondit sans hesiter:

--_A San-Nicolo sull'Etna_.

C'etait tout ce que le comte savait d'italien.

Il n'y avait pas a s'y tromper, et l'indication etait precise: cependant le muletier hasarda quelques observations; mais, le comte lui ferma la bouche en lui disant: *_Je bairai pien_*. On connait la puissance habituelle d'un pareil argument: le muletier salua le comte, et une demi-heure apres revint avec une mule.

--Eh pien? dit le comte.

--Eh bien! Excellence? repondit le muletier qui, en sa qualite de guide comprenait toutes les langues.

--Eh pien! ma pagache?

--Votre Excellence emporte son bagage?

--Partieu!

--Oh! dit le muletier, c'est que Votre Excellence eut pu le laisser a l'auberge; c'eut ete plus sur.

--Che ne guitte chamais ma pagache, entendez-fous, dit l'Allemand.

Le muletier repondit par un signe imperceptible qui voulait dire: Chacun est libre--et s'en alla chercher le second mulet. Cependant, lorsque le mulet fut charge, l'honnete guide crut devoir a sa conscience de faire une derniere observation.

--Ainsi Votre Excellence est decidee?

--Cerdainement, repondit le comte en fourrant une enorme paire de pistolets dans les fontes de sa monture.

--Elle va a Saint-Nicolas-le-Vieux?

--J'y fais.

--Votre Excellence a donc des amis a Saint-Nicolas-le-Vieux?

--Chai ein lettre pour la cheneral.

--Pour le capitaine? veut dire Votre Excellence.

--Pour la cheneral, que je tis!

--Hum! hum! dit le Sicilien.

--D'ailleurs, je bairai pien, je bairai pien, entends-tu, maraud?

--Pardon, continua le guide; mais, puisque Votre Excellence est dans de si bonnes dispositions, lui serait-il egal de me payer d'avance?

--D'afance! et pourquoi ca?

--Parce qu'il est deja trois heures, que nous n'arriverons pas avant la nuit, et que je voudrais revenir tout de suite.

--A la nuit? dit le comte. Au moins soupe-t-on au couvent.

--Au couvent?

--Oui, a San-Nicolo.

--Oh! certainement, qu'on y soupe; on est meme plus sur d'y trouver la table mise la nuit que le jour.

--Les farceurs! dit le comte dont un éclair gastronomique illumina le visage. Tiens, foila bour la ponne noufelle que tu me donnes.

Et il lui remit deux piastres, qu'il tira d'une bourse admirablement garnie.

--Merci, Excellence, repondit le muletier qui, une fois paye, n'avait plus rien a dire.

--Eh bien! bartons-nous maintenant? reprit le comte.

--Quand vous voudrez, Excellence.

Le guide aida le comte a monter sur sa mule, et se mit en route en chantant une espece de cantique qui ressemblait beaucoup plus a un *_miserere_* qu'a une tarentelle; mais le comte etait trop preoccupe du diner qu'il allait faire pour remarquer tout ce que ce prelude avait de melancolique.

La route se fit assez silencieusement. Le guide avait fini par croire, en voyant la confiance du comte appuyee des deux enormes pistolets qu'il avait loges dans ses fontes, qu'il etait au mieux avec les hotes de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que meme peut-etre il faisait partie de quelque bande de la Boheme qui etait en relation d'interets avec celles de la Sicile. Quant a lui, il savait que personnellement il n'avait rien a craindre, les muletiers etant generalement sacres pour les voleurs, et doublement, comme on le comprend bien, lorsqu'ils leur amenant une si bonne pratique que paraissait etre le comte.

Cependant, a chaque village qu'il rencontrait sur la route, le muletier s'arretait sous un pretexte ou sous un autre. C'etait une espece de transaction qu'il faisait avec sa conscience, pour donner au comte le temps de faire ses reflexions et de retourner en arriere si bon lui semblait. Mais a chaque halte, le comte reprenait d'une voix que la faim rendait de plus en plus pressante:

--En afant; allons, en afant, der teufel! nous n'arriferons chamais.

Et il repartait suivi par les regards ebahis des paysans qui venaient d'apprendre du guide le but de cet etrange pelerinage, et qui ne comprenaient pas que, sans y etre conduit de force, on eut l'idee de faire le voyas de Saint-Nicolas-le-Vieux.

Ils traverserent ainsi Gravina, Santa-Lucia-di-Catarica, Mananunziata et Nicolosi. Arrives a ce dernier village, le guide fit un dernier effort.

--Excellence, dit-il, a votre place je souperais et je coucherais ici, puis demain, j'irais, en me promenant, comme cela, tout seul, a Saint-Nicolas-le-Vieux.

--Est-ce que tu ne m'as pas dit que che trouferais un pon souper et un pon lit au coufent?

--Pardieu si, repondit le guide, s'ils veulent vous bien recevoir.

--Mais quand che te tis que chai ein lettre pour la cheneral.

--Pour le capitaine?

--Non, pour la cheneral.

--Enfin, dit le guide, puisque vous le voulez absolument.

--Certainement, que je le feux.

--En ce cas, allons.

Et les deux voyageurs se remirent en route.

Comme l'avait dit le muletier, la nuit etait venue; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas a quatre pas devant soi. Mais comme le muletier connaissait parfaitement le terrain, il n'y avait pas de risque de se perdre. Il prit un petit sentier a peine trace, et qui s'ecartait a droite dans les terres; puis, commençant a quitter la region cultivee, il entra dans celle des forets. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenetres de laquelle on n'apercevait aucune lumiere.

--Voila Saint-Nicolas-le-Vieux, dit a voix basse le muletier.

--Oh! oh! dit le comte, foila un coufent dans ein situation pien melangolique.

--Si vous voulez, repartit vivement le guide, nous pouvons retourner a Nicolosi, et si vous ne voulez pas coucher a l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, monsieur Gemellaro.

--Che ne le connais bas. Tailleurs, c'est a Saint-Nigolas que je feux aller, et non a Nicolosi.

--_Zerebello da tedesco_, murmura le Sicilien.

Puis, fouettant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes apres ils etaient a la porte du couvent.

Le couvent n'avait rien de plus rassurant pour etre vu de plus pres. C'etait une vieille fabrique du XIIe siecle, ou il etait facile de lire les ravages de chaque irruption qui avait eu lieu depuis le temps de sa fondation. La date de tous les incendies et de tous les tremblements de terre etait la sculptee sur la pierre. A certaines dentelures qui se detachaient en vigueur sur un ciel bleu fonce, tout brillant d'etoiles, il etait facile de reconnaitre qu'une partie des batiments tombait en ruines. Cependant les murailles qui entouraient l'edifice paraissaient assez bien entretenues, et l'on y avait pratique des meurtrieres, ce qui donnait a

Saint-Nicolas-le-Vieux plutot l'apparence d'une forteresse que l'aspect d'un monastere.

Le comte regarda tout cela d'un air fort calme, et ordonna au muletier de frapper. Celui-ci, qui en avait pris son parti, souleva un vieux marteau de fer tout rongé par la rouille et le temps, et le laissa retomber de toute sa pesanteur. Le coup retentit dans les profondeurs du couvent, et une cloche au son aigre repondit. Presque en meme temps, une petite fenetre, pratiquee a dix pieds de hauteur, s'ouvrit. Il en sortit un long tube de fer, qui se dirigea vers la poitrine du comte; une tete barbue se montra a l'ouverture, et une voix qui n'avait rien de l'onction monacale demanda:

--_Qui va la_?

--Ami, repondit le comte en ecartant de la main le canon du fusil; ami.

En meme temps il lui sembla sentir arriver par la fenetre ouverte une odeur de roti qui lui rejouit l'ame.

--Ami, hum! ami, dit l'homme de la fenetre. Et qui nous prouvera que vous etes un ami?

Et il ramena le canon de fusil dans la direction premiere.

--Mon tres gere frere, repondit le comte en ecartant de nouveau et avec le meme sang-froid l'arme qui le menacait, che combrends tres pien que fous breniez vos brecauzions afant de recefoir les edranchers, et chand ferais autant a vodore blace, moi; mais chai ein lettre du gardinal Morosini pour le cheneral a fous.

--Pour notre capitaine? reprit l'homme au fusil.

--Eh! non, non, pour la cheneral.

--Enfin, ca ne fait rien. Vous etes tout seul? continua l'interlocuteur.

--Dout zeul.

--Attendez, on va vous ouvrir.

--Hum! ca sent pon, la rodi, dit l'Allemand en descendant de sa mule.

--Excellence, demanda le muletier, qui pendant ce temps avait decharge le bagage du comte, vous n'avez plus besoin de moi?

--Tu ne feux donc pas resder? reprit le comte.

--Non, dit le muletier; avec votre permission, j'aime mieux aller coucher ailleurs.

--Et pien! fas, dit le comte.

--Faudra-t-il vous venir chercher? demanda le Sicilien.

--Non, la cheneral me fera recontuire.

--Tres bien. Adieu, Excellence.

--Atieu.

En ce moment la clef commença a grincer dans la serrure, le guide sauta sur une de ses mules, prit la bride de l'autre, et s'éloigna au trot. Il était déjà a une cinquantaine de pas quand la porte s'ouvrit.

--Ca sent pon, dit l'Allemand en humant l'odeur qui venait de la cuisine; ca sent tres pon.

--Vous trouvez? demanda l'étrange portier.

--Oui, dit le comte, oui, che troufe.

--C'est le souper du chef, qui est en route et que nous attendons d'un moment a l'autre.

--Alors, j'arrife pien, dit le comte en riant.

--Est-ce qu'il vous connait, notre chef? demanda le portier.

--Non; mais chai ein lettre pour lui.

--Ah! c'est autre chose. Voyons?

--La foila.

Le portier prit la lettre et lut:

"_Al reverendissimo generale dei Benedettini; al covento di San-Nicolo di Catania_."

--Ah! je comprends, dit le portier.

--Ah! fous combrenez; c'est pien heureux, dit le comte en lui frappant sur l'épaule. En ce cas, mon ami, si fous combrenez, charchez-fous de ma pagache, et brenez garte surtout au borde-mandea: c'est la ou est mon pourse.

--Ah! c'est la ou est votre bourse. C'est bon a savoir, dit le portier en prenant le porte-manteau avec un empressement tout particulier.

Puis, s'étant empare du reste du bagage:

--Allons, allons, continua-t-il, je vois bien que vous etes un ami; venez.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et suivit son guide.

L'aspect interieur du couvent n'était pas moins étrange que son aspect

exterieur. Partout des ruines; beaucoup de futailles defonrees; nulle part de crucifix ni de saintes images. Le comte s'arreta un instant, car il etait de ces causeurs qui ont la mauvaise habitude de s'arreter quand ils parlent, et il exprima son etonnement a son guide d'une pareille devastation.

--Que voulez-vous? lui repondit son guide; nous sommes un peu isoles, comme vous avez pu le voir; et comme la montagne est pleine de mauvais sujets qui ne craignent ni Dieu ni diable, nous ne laissons pas trainer le peu que nous possedons. Tout ce que nous avons d'objets precieux est sous clef dans les caves. D'ailleurs, vous savez que nous avons un autre monastere dans la plaine, tout pres de Catane?

--Non, che ne le safais bas. Ah! fous afez un audre monazdere! Diens, diens, diens!

--Maintenant, examinez vous-meme votre bagage, pour que vous puissiez attester au chef qu'il n'en a rien ete detourne.

--Oh! c'etre pien fazile; ein malle, ein sag de nuit et ein borde-mandeu. Che fous la recommante, la borde-mandeu; c'est la qu'est mon pourse.

--Ainsi, trois objets seulement, n'est-ce pas? Ce n'est guere.

--C'etre assez.

--Vous trouvez, vous?

--Oui, je troufe.

--Eh bien! attendez la, dit le portier en faisant entrer le comte dans une espece de cellule, et je ne doute pas que d'ici a une demi-heure le chef ne soit de retour. Et il fit mine de s'en aller.

--Dides donc, dides donc! Est-ce qu'en l'attendant che ne bourrai bas descentre a la guisine? Je donnerais beut-etre de pons conseils au guisinier, moi.

--Ma foi! dit le portier, je n'y vois pas d'inconvenient: attendez ici, je vais mettre votre bagage en surete, et je viens vous reprendre. A propos, combien y a-t-il dans votre bourse?

--Trois mille six cent vingt tucats.

--Trois mille six cent vingt ducats, bon, reprit le portier.

--Ca m'a l'air t'un pien honnete homme, murmura le comte en regardant s'eloigner le frere qui emportait toute sa _robba_; ca m'a l'air t'un pien honnete homme.

Dix minutes apres, son guide etait de retour.

--Si vous voulez descendre a la cuisine, dit le Sicilien, vous etes libre.

--Oui, che le feux. Ou est-delle la guisine?

--Venez.

Le comte suivit de nouveau son guide, qui le conduisit dans les cuisines du couvent. La broche etait garnie, tous les fourneaux etaient allumes, et des casseroles bouillaient partout.

--Pon, dit l'Allemand s'arretant sur la derniere marche, et embrassant d'un coup d'oeil ce spectacle succulent; pon, il barait que che ne suis bas tompe chour de cheune. Ponchour, guisinier, ponchour.

Le cuisinier etait prevenu; il recut en consequence le comte avec toute la deference qu'il devait a un gourmet. Le comte en profita pour aller lever le couvercle de toutes les casseroles et gouter a toutes les sauces. Tout a coup il s'elanca sur le cuisinier qui allait verser du sel dans une omelette, et lui arracha des mains le vase ou etaient les oeufs.

--Eh pien! eh pien! Qu'est-ce que tu fais donc? s'ecria le comte.

--Comment, qu'est-ce que je fais? demanda le cuisinier.

--Foui, qu'est-ce que tu fais? je te le temante.

--Je mets du sel dans l'omelette.

--Mais, malheureux, on ne met bas de sel dans l'omelede. On met du sugre et des confidures, de ponnes confidures de croseilles.

--Allons donc, reprit le cuisinier en essayant de lui arracher le vase des mains.

--Non bas! non bas! dit le comte, c'est moi qui la ferai l'omelede; tonne-moi tes confidures.

--Ah! dit le cuisinier en s'echauffant, nous allons voir un peu qui est-ce qui est le maitre ici.

--C'est moi! dit une voix forte; qu'y a-t-il?

Le comte et le cuisinier se retournerent: un homme de quarante a quarante-cinq ans, vetu d'une robe de moine, se tenait debout sur l'escalier; il etait de haute taille et avait cette physionomie dure et imperieuse de ceux qui sont habitues a commander.

--Le capitaine! s'ecria le cuisinier.

--Ah! dit le comte, c'est le cheneral, pon. Cheneral, continua-t-il en s'avancant vers le moine, che vous temante bardon, mais fous avez un guisinier qui ne sait bas faire les omeledes.

--Vous etes le comte de Weder, monsieur? dit le moine en tres bon francais.

--Oui, ma cheneral, repondit le comte sans lacher les oeufs ni la fourchette avec laquelle il s'appretait a les battre; che suis le gonde de Weter en bersonne.

--Alors c'est vous qui m'avez apporte la lettre de recommandation que m'a remise le frere portier?

--Moi-meme.

--Soyez le bienvenu, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

--Seulement, continua le moine, je regrette que la situation ecartee de notre couvent, son eloignement de tout lieu habite, ne nous permettent pas de vous mieux recevoir; mais nous sommes de pauvres solitaires des montagnes, et vous nous pardonnerez, je l'espere, si notre table n'est pas mieux garnie.

--Comment, comment, bas mieux carnie! Mais la souber, elle me semble excellente au gondraire, et quand chaurai fait l'omelede aux confitures...

--Mais, capitaine, dit le cuisinier.

--Donnez des confitures a monsieur, et qu'il fasse son omelette comme il l'entendra, dit le moine.

Le cuisinier obeit sans souffler mot.

--Maintenant, dit le moine, ne vous genez pas, monsieur le comte, faites comme chez vous, et lorsque votre omelette sera finie, remontez, nous vous attendons.

--C'est l'affaire de zinq minutes, et che remonde; faites douchours serfir.

--Vous entendez, dit le moine au cuisinier, faites servir. Et il remonta l'escalier. Un instant apres, deux freres descendirent et se mirent aux ordres du cuisinier. Pendant ce temps, le comte triomphant confectionnait son omelette; lorsqu'elle fut finie, il remonta a son tour.

Le superieur l'attendait avec toute la communaute, qui se composait d'une vingtaine de freres, dans un refectoire bien eclaire, et ou l'on avait dresse une table parfaitement servie. Le comte fut frappe du luxe d'argenterie que cette table etalait, ainsi que de la finesse des nappes et des serviettes. Le couvent avait tire de son tresor et de sa lingerie ce qu'il avait de mieux pour faire honneur a son hote. Quant a l'appartement, il contrastait singulierement, par son aspect delabre, avec le luxe du couvert qui y etait dresse. C'etait une grande salle qui avait du etre autrefois une chapelle, et dans l'autel de laquelle on avait pratique une cheminee; les parois n'avaient pour tout ornement que les toiles d'araignees qui les couvraient, et quelques chauves-souris attirees par la lumiere voletaient au plafond, entrant et sortant, selon leur caprice, par

les fenetres brisees.

En outre, un arsenal de carabines etait pittoresquement dispose contre la muraille.

Le comte embrassa cet aspect d'un coup d'oeil, et admira l'abnegation religieuse des bons peres, qui, possedant des tresors tels que ceux qui etaient etales a ses yeux, vivaient cependant exposes aux intemperies du ciel, comme les anciens solitaires du mont Carmel et de la Thebaide. Le superieur remarqua son etonnement.

--Monsieur le comte, dit-il en souriant, je vous demande encore une fois pardon du mauvais diner et du mauvais gite que vous trouverez ici. Peut-etre vous avait-on peint l'interieur de notre couvent comme un lieu de delices. Voila comme la societe nous juge, monsieur le comte. Aussi une fois rentre dans le monde, j'espere que vous nous rendrez justice.

--Ma voi! cheneral, repondit le comte, je ne sais pas drop ce qui mangue a la tiner, et j'ai fu en pas une patterie de guisine assez bien orcanisee; et, a moins que ce ne zoit le fin?

--Oh! repondit le superieur; soyez tranquille sous ce rapport; le vin est bon.

--Eh bien! si le fin est pon, c'est tout ce qu'il faut.

--Seulement, ajouta le superieur, je crains que nos facons ne vous paraissent peu monacales. Par exemple, nous avons l'habitude de ne jamais souper sans avoir a cote de nous chacun une paire de pistolets; c'est une precaution contre les accidents qui peuvent arriver a chaque minute dans un lieu aussi isole que celui-ci. Vous voudrez donc bien nous excuser si, malgre votre presence, nous ne nous ecartons pas de nos habitudes.

Et a ces mots le superieur releva sa robe, tira de sa ceinture une paire de superbes pistolets qu'il deposa pres de son assiette.

--Faides, faides, cheneral, faides, repondit l'Allemand; les bisdolets, c'est l'ami de l'homme; chen ai aussi, moi, des bisdolets. Oh mais! c'est edonnant comme les vodres leur ressemblent, c'est edonnant.

--Cela se peut, repondit le superieur en reprimant un sourire; ce sont de tres bonnes armes, que j'ai fait venir d'Allemagne, des Kukenreiter.

--Des Kukenreiter? C'est jusdement ca. Faides donc brendre les miens, qui sont avec ma pagache, cheneral, pour les gombarer un beu.

--Apres le diner, comte, apres le diner. Mettez-vous en face de moi, la, tres bien. Savez-vous votre _Benedicite?_.

--Je l'ai su autrefois; mais che l'ai un beu ouplie.

--Tant pis, tant pis, dit le general, car je comptais sur vous pour le dire; mais si vous l'avez oublie, on s'en passera.

--On zen bassera, repondit le comte, qui etait de bonne composition; on zen bassera.

Et le comte, effectivement, avala son potage sans _Benedicite_, ce que firent aussi les autres moines. Lorsqu'il eut fini, le capitaine lui passa une bouteille.

--Goutez-moi ce vin-la, lui dit-il.

Le comte, se doutant qu'il avait affaire a un vin de choix emplit un petit verre qui etait devant lui, le prit par le pied, examina un instant, a la lueur de la lampe la plus rapprochee, le liquide jaune comme de l'ambre, puis il le porta a sa bouche, et le degusta avec la voluptueuse lenteur d'un gourmet.

--C'est edonnant, dit le comte, moi qui groyais gonnaitre tous les fins, che ne gonnais pas celui-la; a moins que ce ne soit du matere d'un nouveau gru.

--C'est du marsala, monsieur le comte, un vin qui n'est pas connu et qui merite cependant de l'etre. Oh! notre pauvre Sicile, elle renferme comme cela une foule de tresors oublies.

--Comment tides-fous qu'il s'abbelle? demanda le comte en se versant un second verre.

--Marsala.

--Marzala...! Eh pien! c'est un pon fin; ch'en acheterai. Se fend-il cher?

--Deux sous la bouteille.

--Fous tides? reprit le comte, qui croyait avoir mal entendu.

--Deux sous la bouteille.

--Teux sous la pouteille! Mais fous habidez le baradis derrestre, cheneral; che ne m'en fas blus d'izi, moi, je me fais penedictin.

--Merci de la preference, comte; quand vous voudrez, nous vous recevrons.

--Teux sous la pouteille! reprit le comte en se versant un troisieme verre.

--Seulement, je dois vous prevenir qu'il a un defaut, dit le superieur.

--Il n'a bas de tefauts, repondit le comte.

--Je vous demande pardon; il est tres capiteux.

--Gabiteux, gabiteux, dit le comte avec mepris; j'en poirais une binte qu'il n'y baraitrait bas blus que si j'afais afale un ferre de zirop de

crozeille.

--Alors, ne vous genez pas, dit le superieur, faites comme chez vous; seulement, je vous previens que nous en avons d'autres.

En vertu de la permission qui lui etait accordee, le comte se mit a boire et a manger en veritable Allemand. Mais, il faut l'avouer, il soutint admirablement la reputation dont jouissent ses compatriotes. Les moines, excites par leur superieur, ne voulurent pas, de leur cote, laisser un etranger en arriere, de sorte que bientot on rompit le silence religieux qui avait regne au commencement du repas, chacun commença a parler a voix basse a son voisin, puis plus haut a tout le monde. Au second service, chacun cria de son cote et commençait a raconter les aventures les plus etranges qu'il fut possible d'entendre. Le comte, si peu qu'il comprit le sicilien, crut s'apercevoir qu'il etait question surtout de coups hardis executes par des brigands, de couvents pillés, de gendarmes pendus, de religieuses violees. Mais il n'y avait rien de d'etonnant; la situation isolee des dignes benedictins, leur éloignement de la ville, devaient les avoir rendus plus d'une fois temoins de pareilles scenes. Le marsala allait toujours, sans prejudice du syracuse sec, du muscat de Calabre et du malvoisie de Lipari. Si forte que fut la tete du comte, ses yeux commencerent a se couvrir d'un brouillard et sa langue a s'epaissir. Alors les monologues succederent peu a peu aux conversations, et les chansons aux monologues. Le comte, qui voulait rester a la hauteur de ses hotes, chercha dans son repertoire anacreontique, et, n'y trouvant rien pour le moment que la chanson des brigands de Schiller, il se mit a entonner a tue-tete le fameux *„Stehlen, morden, huren, balgen“*, auquel il lui sembla que les convives repondaient par des applaudissements universels. Bientot tout parut tourner autour de lui; il lui sembla que les moines jetaient bas leurs habits religieux et se transformaient peu a peu en bandits. Ces figures ascétiques changeaient de caractere et s'illuminaient d'une joie feroce; le diner degenerait en orgie. Cependant on buvait toujours, et chaque fois qu'on buvait, c'etaient des vins nouveaux, des vins plus capiteux, des vins pris dans la cave du prince de Paterno, ou dans la cantine des dominicains d'Aci-Reale. On frappait sur la table avec des bouteilles vides pour en demander d'autres, et en frappant on renversait les lampes; le feu alors se communiquait a la nappe, et de la nappe a la table, et au lieu de l'eteindre on y jetait les chaises, les bancs, les stalles. En un instant la table ne fut plus qu'un immense bucher, autour duquel les moines devenus bandits se mirent a danser comme des demons. Enfin, au milieu de tout ce sabbat infernal, la voix du capitaine retentit, demandant: *„Le monache! le monache!“* Un hurra general accueillit cette demande. Un instant apres, une porte s'ouvrit, et quatre religieuses parurent, trainees par cinq ou six bandits; des hurlements de joie et de luxure les accueillirent. Le comte voyait tout cela comme dans un reve, et comme dans un reve il lui semblait qu'une force superieure clouait son corps a sa place, tandis que son esprit etait emporte ailleurs. En un instant les vetements des pauvres filles furent en lambeaux; les bandits se ruèrent sur elles; le capitaine voulut faire entendre sa voix, mais sa voix fut couverte par les clameurs generales. Il sembla alors au comte que le capitaine prenait ses fameux *Kukenreiter*, qui ressemblaient si fort aux siens. Il crut entendre retentir deux coups de feu; il ferma les yeux, tout ebloui de la flamme. En les rouvrant, il vit du sang, deux brigands qui se

tordaient en hurlant dans un coin, la plus belle des religieuses dans les bras du capitaine, puis il ne vit plus rien; ses yeux se fermerent une seconde fois sans qu'il eut la puissance de les rouvrir, ses jambes manquerent sous lui, enfin il tomba comme une masse; il etait ivre-mort.

Lorsque le comte s'eveilla, il etait grand jour; il se frotta les yeux, se secoua et regarda autour de lui; il etait couche sous un arbre a la lisiere du bois, avait a sa droite Nicolosi, a sa gauche Pedara, devant lui Catane, et derriere Catane la mer. Il paraissait avoir passe la nuit a la belle etoile, couche sur un doux lit de sable, la tete appuyee sur son porte-manteau, et sans autre dais de lit que l'immense azur du ciel. D'abord, il ne se rappela rien, et demeura quelque temps comme un homme qui sort de lethargie; enfin sa pensee, par une operation lente et confuse d'abord, se reporta en arriere, et bientot il se rappela son depart de Catane, les hesitations de son muletier, son arrivee au couvent, son altercation avec le cuisinier, l'accueil que lui avait fait le general, le diner, le vin de Marsala, les chansons, l'orgie, le feu, les religieuses et les coups de pistolets. Il regarda de nouveau autour de lui, et vit sa malle, son sac de nuit et son portemanteau. Il ouvrit ce dernier, y retrouva son portefeuille, sa pipe d'ecume de mer, son sac a tabac et sa bourse, sa bourse qui, a son grand etonnement, lui parut aussi ronde que si rien ne lui etait arrive; il l'ouvrit avec anxiete; elle etait toujours pleine d'or, et de plus il y avait un billet; le comte l'ouvrit vivement et lut ce qui suit:

"Monsieur le Comte,

Nous vous faisons mille excuses de nous separer de vous d'une facon aussi brusque; mais une expedition de la plus haute importance nous attire du cote de Cefalu. J'espere que vous n'oublierez pas l'hospitalite que vous ont donnee les benedictins de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que, si vous retournez a Rome, vous demanderez a monsignor Morosini de ne point oublier de pauvres pecheurs dans ses prieres.

Vous retrouverez tout votre bagage, a l'exception des Kukenreiter, que je vous demande la permission de garder comme un souvenir de vous.

DOM GAETANO, Prieur de Saint-Nicolas-le-Vieux.

16 octobre 1806."

Le comte de Weder compta son or, il n'y manquait pas une obole.

Lorsqu'il arriva a Nicolosi, il trouva tout le village en revolution: la veille, le couvent de Sainte-Claire avait ete force, l'argenterie du monastere pillee, et les quatre plus jeunes et plus belles religieuses enlevees, sans qu'on put savoir ce qu'elles etaient devenues.

Le comte retrouva son muletier, remonta sur sa mule, revint a Catane, et, ayant appris qu'un batiment etait pret a mettre a la voile pour Naples, il s'y embarqua et quitta la Sicile la meme nuit.

Deux ans apres, il lut dans _'Allgemeine Zeitung_' que le fameux chef de

bandits Gaetano, qui s'était emparé du couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, sur l'Etna, pour en faire un repaire de brigands, après un combat terrible soutenu contre un régiment anglais, avait été pris et pendu à la grande joie des habitants de Catane, qu'il avait fini par venir raconter jusque dans la ville.

L'ETNA

Le lendemain de notre arrivée à Catane, nous devions, on se le rappelle, tenter une ascension sur l'Etna. Je dis tenter, car c'est surtout à l'occasion des projets que les voyageurs font à l'endroit de cette montagne qu'on peut appliquer le proverbe: l'homme propose et Dieu dispose. Rien de plus commun que les curieux partis de Catane pour gravir le Ghibello, comme on appelle l'Etna en Sicile; rien de plus rare que les privilèges arrivés jusqu'à son cratère. C'est que, pendant neuf ou dix mois de l'année, la montagne est véritablement inaccessible: jusqu'au 15 juin, il est trop tôt; passe le 1^{er} octobre, il est trop tard.

Nous étions sous ce rapport dans les conditions voulues, car nous étions arrivés à Catane le 4 septembre; de plus, toute la journée avait été magnifique; aucune vapeur, aucun brouillard, ne voilaient l'Etna. De toutes les rues qui y conduisaient, nous l'avions vu, la veille, calme et majestueux. La légère fumée qui s'échappait du cratère suivait la direction du vent, flottant comme une banderole; enfin, le soleil, que nous avions vu se coucher du haut de la coupole des Benedictins, avait glissé dans un ciel sans nuage et disparu derrière le village d'Aderno, promettant pour le lendemain une journée non moins belle que celle qui venait de s'écouler.

Aussi, à cinq heures du matin, notre guide nous éveilla-t-il en nous annonçant un temps fait exprès pour nous. Nous courûmes aussitôt à nos fenêtres qui donnaient sur l'Etna, et nous vîmes le géant baignant sa tête colossale dans les blondes vapeurs du matin. On distinguait parfaitement les trois régions qu'il faut franchir pour arriver au sommet, la région cultivée, la région des bois, la région déserte. Contre l'ordinaire, son cône était entièrement dépouillé de neige.

Ce n'est que vers les quatre heures ordinairement que l'on part; mais nous voulions nous arrêter quelques heures à Nicolosi, et visiter le Monte-Rosso, un de ces cent volcans secondaires dont se hérissent la croupe de l'Etna. D'ailleurs il y avait, m'avait-on dit, à Nicolosi, un certain monsieur Gemellaro, savant modeste et aimable, qui demeurait là depuis cinquante ans, et qui se ferait un plaisir de répondre à toutes mes questions. J'avais demandé une lettre pour lui; on m'avait répondu que c'était chose inutile, son obligeante hospitalité s'étendant à tout voyageur qui entreprenait l'ascension, toujours pénible et souvent dangereuse, que nous allions tenter.

À cinq heures donc, après nous être munis d'une bouteille du meilleur rhum que nous pûmes trouver, nous enfourchâmes nos mules, et nous partîmes pour

Nicolosi, ou nous devions compléter nos provisions. Nous étions chacun dans notre costume ordinaire, auquel, malgré les recommandations de notre hôte, nous n'avions rien ajouté, ne pouvant croire qu'après avoir jouté dans la plaine d'une température à cuire un œuf, nous trouverions dix degrés de froid sur la montagne.

Je ne sais rien de plus beau, de plus original, de plus accidenté, de plus fertile et de plus sauvage à la fois que le chemin qui conduit de Catane à Nicolosi, et qui traverse tour à tour des mers de sable, des oasis d'orangers, des fleuves de lave, des tapis de moissons, et des murailles de basalte. Trois ou quatre villages sont sur la route, pauvres, chétifs, souffreteux, peuplés de mendiants, comme tous les villages siciliens; avec tout cela, ils ont des noms sonores et poétiques, qui resonnent comme des noms heureux: ils s'appellent Gravina, Santa-Lucia, Massanunziata; ils sont élevés sur la lave, bâtis avec de la lave recouverte de lave; ils sortent tout entiers des entrailles de la montagne, comme de pauvres fleurs fleuries avant de naître, et qu'un vent d'orage doit emporter.

Entre Massanunziata et le mont Miani, à droite de la route, est la fosse de la Colombe. D'où vient ce doux nom à une excavation noire, ténébreuse, profonde de deux cents pieds, large de cent cinquante? Notre guide ne put nous le dire.

Nous arrivâmes à Nicolosi, espèce de petit bourg bâti sur les confins du monde habitable. Deux ou trois milles avant Nicolosi, on commence à entrer dans une région désolée, et cependant un demi-mille au-dessus de Nicolosi, on voit encore de belles plantations et un coteau couvert de vignes. Quelque feu intérieur remplace-t-il partiellement la chaleur du soleil, qui déjà à cette hauteur commence à se tempérer? C'est encore là un de ces mystères dont le guide ignare et le voyageur savant ne peuvent dire le mot.

Nous descendîmes dans un de ces bouges que la Sicile seule a l'audace de baptiser du nom d'auberge, et comme il était encore de bonne heure, nous envoyâmes, pendant qu'on préparait notre déjeuner, nos cartes à monsieur Gemellaro, en lui demandant la permission de lui faire notre visite. Monsieur Gemellaro nous fit répondre qu'il allait se mettre à table, et que, si nous voulions partager sa collation, nous serions les bienvenus. Quel que fut, à l'aspect du déjeuner qui nous attendait, notre désir d'accepter une offre si gracieuse, nous eûmes la discrétion de la refuser, et nous poussâmes la sobriété jusqu'à nous contenter du repas de l'auberge. C'était une action méritoire et digne d'être mise en parallèle avec les jeûnes les plus rudes des pères du désert.

Ce maigre déjeuner terminé, nous ordonnâmes à notre guide de se mettre en quête d'une paire de poulets ou d'une demi-douzaine de pigeons quelconques, de leur tordre le cou, de les plumer et de les rotir. C'était nos provisions de bouche pour le déjeuner du lendemain; cette précaution prise, nous nous acheminâmes vers la maison de monsieur Gemellaro, la plus imposante de tout le village. Le domestique était prévenu et nous introduisit dans le cabinet de travail, où son maître nous attendait. En apercevant monsieur Gemellaro, je jetai un cri de surprise mêlé de joie: c'était le même qui, à Aci-Reale, m'avait si obligeamment indiqué le chemin de la grotte de Polyphème.

--Ah! c'est vous, nous dit-il en nous apercevant; je me doutais que j'allais revoir d'anciennes connaissances. Tout voyageur qui met le pied en Sicile m'appartient de droit; il faut qu'il passe par ici, et je le happe au passage. Avez-vous trouve votre grotte?

--Parfaitement, monsieur, grace a votre obligeance, que nous venons de nouveau mettre a l'epreuve.

--A vos ordres, messieurs, repondit monsieur Gemellaro en nous faisant signe de nous asseoir; et j'oserai dire que, si vous voulez des renseignements sur le pays, vous ne pouvez pas vous adresser mieux qu'a moi.

En effet, monsieur Gemellaro habitait depuis soixante ans le village de Nicolosi, ou il etait ne, et l'occupation de toute sa vie avait ete d'observer le volcan qu'il avait sans cesse devant les yeux. Depuis soixante ans, la montagne n'avait pas fait un mouvement que monsieur Gemellaro ne se fut mis aussitot a l'etudier; le cratere n'avait pas change pendant vingt-quatre heures de forme, que monsieur Gemellaro ne l'eut dessine sous son nouvel aspect; enfin, la fumee ne s'etait pas epaissie ou volatilisee une seule fois, que monsieur Gemellaro n'eut tire de son assombrissement ou de sa tenuite des augures que le resultat n'avait jamais manque de confirmer. Bref, monsieur Gemellaro est l'Empedocle moderne; seulement, plus sage que l'ancien, j'espere qu'on l'entertera avec ses deux pantoufles. Aussi monsieur Gemellaro connait-il son Etna sur le bout des doigts. Depuis trois mille ans, la montagne n'a pas jete une gorgie de lave que monsieur Gemellaro n'en ait un echantillon; il n'est pas jusqu'a l'ile Julia dont monsieur Gemellaro ne possede un fragment.

Nos lecteurs ont sans nul doute entendu parler de l'ile Julia, ile ephemere qui n'eut que trois mois d'existence, il est vrai, mais qui fit autant et plus de bruit pendant son passage en ce monde que certaines iles qui existent depuis le deluge.

Un beau matin du mois de juillet 1831, l'ile Julia sortit du fond de la mer et apparut a sa surface. Elle avait deux lieues de tour, des montagnes, des vallees comme une ile veritable; elle avait jusqu'a une fontaine; il est vrai que c'etait une fontaine d'eau bouillante.

Elle etait a peine sortie des flots, qu'un vaisseau anglais passa; en quelque endroit de la mer qu'apparaisse un phenomene quelconque, il passe toujours un vaisseau anglais en ce moment-la. Le capitaine, etonne de voir une ile a un endroit ou sa carte marine n'indiquait pas meme un rocher, mit son vaisseau en panne, descendit dans une chaloupe, et aborda sur l'ile. Il reconnut qu'elle etait situee sous le 38e degre de latitude, qu'elle avait des montagnes, des vallees, et une fontaine d'eau bouillante. Il se fit apporter des oeufs et du the, et dejeuna pres de la fontaine; puis, lorsqu'il eut dejeune, il saisit un drapeau aux armes d'Angleterre, le planta sur la montagne la plus elevee de l'ile, et prononca ces paroles sacramentelles: "Je prends possession de cette terre au nom de Sa Majeste britannique." Puis il regagna son vaisseau, remit a la voile, et reprit le chemin de l'Angleterre ou il arriva heureusement, annoncant qu'il avait

decouvert dans la Mediterranee une ile inconnue, qu'il avait nommee Julia, en honneur du mois de juillet, date de sa decouverte, et dont il avait pris possession au nom de l'Angleterre.

Derriere le batiment anglais etait passe un batiment napolitain, lequel n'avait pas ete moins etonne que le batiment anglais. A la vue de cette ile inconnue, le capitaine, qui etait un homme prudent, commença par carguer ses voiles, afin de s'en tenir a une distance respectueuse. Puis il prit sa lunette, et a l'aide de sa lunette, il reconnut qu'elle etait inhabitee, qu'elle avait des vallees et une montagne, et qu'au sommet de cette montagne flottait le pavillon anglais. Il demanda aussitot quatre hommes de bonne volonte pour aller a la decouverte. Deux Siciliens se presenterent, descendirent dans la chaloupe et partirent. Un quart d'heure apres, ils revinrent, rapportant le drapeau anglais. Le capitaine napolitain declara alors qu'il en prenait possession au nom du roi des Deux-Sicules, et la nomma ile Saint-Ferdinand, en l'honneur de son gracieux souverain. Puis il revint a Naples, demanda une audience au roi, lui annonca qu'il avait decouvert une ile de dix lieues de tour, toute couverte d'orangers, de citronniers et de grenadiers, et dans laquelle se trouvaient une montagne haute comme le Vesuve, une vallee comme celle de Josaphat, et une source d'eau minerale ou l'on pouvait faire un etablissement de bains plus considerable que celui d'Ischia. Il ajouta comme en passant, et sans s'appesantir sur les details, qu'un vaisseau anglais ayant voulu lui disputer la possession de cette ile, il avait coule bas le susdit vaisseau, en preuve de quoi il rapportait son pavillon. Le ministre de la marine, qui etait present a l'audience, trouva le procede un peu leste; mais le roi de Naples donna raison entiere au capitaine, le fit amiral, et le decora du grand cordon de Saint-Janvier.

Le lendemain, on annoncait dans les trois journaux de Naples que l'amiral Bonnacorri, duc de Saint-Ferdinand, venait de decouvrir, dans la Mediterranee, une ile de quinze lieues de tour, habitee par une peuplade qui ne parlait aucune langue connue, et dont le roi lui avait offert la main de sa fille. Chacun de ces journaux contenait en outre un sonnet a la gloire de l'aventureux navigateur. Le premier le comparait a Vasco de Gama, le second a Christophe Colomb, et le troisieme a Americ Vespuce.

Le meme jour, le ministre d'Angleterre alla demander des explications au ministre de la marine de Naples touchant les bruits injurieux pour l'honneur de la nation britannique qui commençaient a se repandre au sujet d'un vaisseau anglais que l'amiral Bonnacorri pretendait avoir coule bas. Le ministre de la marine repondit qu'il avait entendu vaguement parler de quelque chose de pareil, mais qu'il ignorait lequel, du vaisseau napolitain ou du vaisseau anglais, avait ete coule bas. Loin de se contenter de cette explication, le ministre pretendit qu'il y avait insulte pour sa nation dans la seule supposition qu'un vaisseau anglais put etre coule bas par un autre vaisseau quelconque, et demanda ses passeports. Le ministre de la marine en refera au roi de Naples, qui lui ordonna de signer a l'ambassadeur tous les passeports qu'il lui demanderait, et fit de son cote ecrire a son ministre de Londres de quitter a l'instant meme la capitale de la Grande-Bretagne.

Cependant le gouvernement britannique poursuivait la prise de possession de

l'île Julia avec son activité ordinaire. C'était le relais qu'il cherchait depuis si longtemps sur la route de Gibraltar à Malte. Un vieux lieutenant de frégate, qui avait eu la jambe emportée à Aboukir, et qui depuis ce temps sollicitait une récompense quelconque auprès des lords de l'amirauté, fut nommé gouverneur de l'île Julia, et reçut l'ordre de s'embarquer immédiatement pour se rendre dans son gouvernement. Le digne marin vendit une petite terre qu'il tenait de ses ancêtres, acheta tous les objets de première nécessité pour une colonisation, monta sur la frégate le *_Dard_*, avec sa femme et ses deux filles, doubla la pointe de la Bretagne, traversa le golfe de Gascogne, franchit le détroit de Gibraltar, entra dans la Méditerranée, longea les côtes d'Afrique, relâcha à Pantellerie, arriva sous le 38^e degré de latitude, regarda autour de lui, et ne vit pas plus d'île Julia que sur sa main. L'île Julia était disparue de la veille, et je n'ai pas entendu dire que jamais, au grand jamais, personne en ait entendu parler depuis.

Les deux puissances belligérantes, qui avaient fait des armements considérables, continuèrent à se montrer les dents pendant dix-huit mois; puis leur grimace dégénéra en un sourire rechigné; enfin, un beau matin, elles s'embrassèrent, et tout fut dit.

Cette querelle d'un instant, qui en définitive raffermirait l'amitié de deux nations faites pour s'estimer, n'eut d'autre résultat que la création d'un nouvel impôt dans les royaumes des Deux-Siciles et de la Grande-Bretagne.

Laissons l'île Julia, ou l'île Saint-Ferdinand, comme on voudra l'appeler, et revenons à l'Etna, qu'on pourrait bien supposer l'auteur de cette mauvaise plaisanterie qui faillit troubler la tranquillité européenne.

Le mot *_Etna_* est, à ce que prétendent les savants, un mot phénicien qui veut dire *_mont de la fournaise_*. Le phénicien était, on le voit, une langue dans le genre de celle que parlait Covielle au bourgeois gentilhomme, et qui exprimait tant de choses en si peu de mots. Plusieurs poètes de l'antiquité prétendent que ce fut le lieu où se réfugièrent Deucalion et Pyrrha pendant le déluge universel. À ce titre, monsieur Gemellaro, qui est né à Nicolosi, peut certes réclamer l'honneur de descendre en droite ligne d'une des premières pierres qu'ils jetèrent derrière eux. Cela laisserait bien loin, comme on voit, les Montmorency, les Rohan et les Noailles.

Homère parle de l'Etna, mais sans le désigner comme un volcan. Pindare l'appelle une des colonnes du ciel. Thucydide mentionne trois grandes explosions, depuis l'époque de l'arrivée des colonies helléniques jusqu'à celle où il vivait. Enfin, il y eut deux éruptions à l'époque des Denis; puis elles se succédèrent si rapidement, qu'on ne compta désormais que les plus violentes.

[Note: Les principales éruptions de l'Etna eurent lieu l'an 662 de Rome, et pendant l'ère chrétienne, dans les années 225, 420, 812, 1169, 1285, 1329, 1333, 1408, 1444, 1446, 1447, 1536, 1603, 1607, 1610, 1614, 1619, 1634, 1669, 1682, 1688, 1689, 1702, 1766 et 1781.]

Depuis l'éruption de 1781, l'Etna a bien eu quelque petite velleite de

bouleverser encore la Sicile; mais, comme ces caprices n'ont pas de suites serieuses, il est permis de penser que ce qu'il en a fait, c'est uniquement par respect pour lui-meme, et pour conserver sa position de volcan.

De toute ces eruptions, une des plus terribles fut celle de 1669. Comme l'eruption de 1669 partit du Monte-Rosso, et que le Monte-Rosso n'est qu'a un demi-mille a gauche de Nicolosi, nous nous mimes en route, Jadin et moi, pour visiter le cratere, apres avoir promis a monsieur Gemellaro de venir diner chez lui.

Il faut avant tout savoir que l'Etna se regarde comme trop au-dessus des volcans ordinaires pour proceder a leur facon; le Vesuve, Stromboli, l'Hecla meme, versent la lave du haut de leur cratere, comme le vin deborde d'un verre trop plein; l'Etna ne se donne pas tant de peine. Son cratere n'est qu'une espece de cratere d'apparat, qui se contente de jouer au bilboquet avec des rocs incandescents gros comme des maisons ordinaires, et qu'on suit dans leur ascension aerienne, comme on pourrait suivre une bombe qui sortirait d'un mortier; mais, pendant ce temps, le fort de l'eruption se passe reellement ailleurs. En effet, quand l'Etna est en travail, il lui pousse alors tout bonnement sur le dos, a un endroit ou a un autre, une espece de furoncle de la grosseur de Montmartre; puis le furoncle creve, et il en sort un fleuve de lave qui suit sa pente, descend, brule ou renverse tout ce qui se rencontre devant lui, et finit par aller s'eteindre dans la mer. Cette facon de proceder est cause que l'Etna est couvert d'une quantite de petits crateres qui ont forme d'immenses meules de foin; chacun de ces volcans secondaires a sa date et son nom particulier, et tous ont fait, dans leur temps, plus ou moins de bruit et plus ou moins de ravage.

Le Monte-Rosso est, comme nous l'avons dit, au premier rang de cette aristocratie secondaire; ce serait, dans tout autre voisinage que celui des Andes, des Cordillieres ou des Alpes, une fort jolie petite montagne de neuf cents pieds d'elevation, c'est-a-dire trois fois haute comme les tours de Notre-Dame. Le volcan doit son nom a la couleur des scories terreuses dont il est forme; on y monte par une pente assez facile, et, au bout d'une demi-heure d'ascension a peu pres, on se trouve au bord de son cratere.

C'est une espece de puits separe dans le fond comme une saliere, et qui s'offre maintenant aux regards avec un air de bonhomie et de tranquillite parfaite. Quoiqu'il n'y ait pas de chemin pratique, on y descendrait, a la rigueur, avec des cordes; sa profondeur peut etre de deux cents pieds, et sa circonference de cinq ou six cents.

C'est de cette bouche, aujourd'hui muette et froide, que sortit, en 1669, une telle pluie de pierres et de cendres, que litteralement, pendant trois mois, le soleil en fut obscurci, et que le vent la porta jusqu'a Malte. La violence de l'ejaculation etait telle, qu'un rocher de cinquante pieds de longueur fut lance a mille pas du cratere d'ou il etait sorti, et s'enfonca en retombant a vingt-cinq pieds de profondeur. Enfin, la lave parut a son tour, monta en bouillonnant jusqu'a l'orifice, deborda sur la pente meridionale, et, laissant Nicolosi a sa droite et Boriello a sa gauche, commença de s'ecouler, non pas comme un torrent, mais comme un fleuve de feu, couvrit de ses vagues ardentes les villages de Campo-Rotondo, de San-Pietro, de Gigganeo, et alla se jeter dans le port de Catane, en y

poussant devant elle une partie de la ville. La commença une lutte horrible entre l'eau et le feu; la mer repoussée d'abord ceda la place, et recula d'un quart de lieue, decouvrant a l'oeil humain ses profondeurs. Des vaisseaux furent brules dans le port, de gros poissons morts vinrent flotter a la surface de l'eau; puis, comme furieuse de sa defaite, la mer a son tour revint attaquer la lave. La lutte dura quinze jours; enfin, la lave vaincue s'arreta, et de l'etat fusible commença de passer a l'etat compact. Pendant quinze autres jours, la mer bouillonna encore, occupee a refroidir ce nouveau rivage qu'elle etait forcee d'accepter, puis, peu a peu, le bouillonnement s'effaca. Mais la campagne tout entiere etait devastee, trois villages etaient aneantis. Catane etait aux trois quarts detruite, et le port a moitie comble.

Du haut du Monte-Rosso ou plutot des _Monte-Rossi_ (car la montagne se partage en deux sommets comme le Vesuve), on voit cette trainee de lave, longue de cinq lieues, large parfois de trois, et que pres de deux siecles n'ont recouverte encore que de deux pouces de terre. Du point ou j'etais, a ma droite et a ma gauche, devant et derriere moi, dans l'horizon que mon oeil pouvait embrasser, je comptai en outre vingt-six montagnes, toutes produites par des eruptions volcaniques, et pareilles de forme et de hauteur a celle sur laquelle j'etais monte.

En promenant ainsi mes regards autour de moi, j'avais apercu, au pied d'un autre volcan eteint, les ruines de ce fameux couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, ou le comte de Weder avait ete si bien recu par dom Gaetano; un lieu qui conservait de pareils souvenirs meritait a tous egards notre visite. Aussi, a peine descendus des Monte-Rossi, nous acheminames-nous vers le couvent.

C'est une construction elevee, selon Farello, par le comte Simon, petit-fils du Normand Roger, le conquerant le plus populaire de toute la Sicile, et connu encore aujourd'hui de tout paysan sous le nom _del conte Ruggieri_. Quelques savants pretendent que ce monastere est situe sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Inesse; il est vrai que d'autres savants pretendent que l'ancienne ville d'Inesse s'elevait sur le revers oppose de l'Etna; il s'est echange la-dessus force volumes entre les erudits de Catane, de Taormino et de Messine, et le fait est reste un peu plus obscur qu'auparavant, tant chacun avait apporte d'excellentes preuves a l'appui de son opinion. A mon retour a Catane, l'un d'eux me demanda ce qu'en pensait l'Academie des Sciences de Paris. Je lui repondis que l'Academie des Sciences, apres s'etre longtemps occupee de cette grave question, avait reconnu qu'il devait exister deux villes d'Inesse, baties en rivalite l'une de l'autre, l'une par les Naxiens, et l'autre pas les Sicaniens d'Espagne; l'une sur le revers meridional, l'autre sur le revers septentrional du mont Etna. Le savant se frappa le front, comme s'il se sentait illumine d'une idee nouvelle, courut a son bureau, prit la plume, et commença un volume qui, a ce que j'ai appris depuis, a jete un grand jour sur cette importante question.

Ce couvent, ou, selon les intentions de leur pieux fondateur, les benedictins etaient condamnes a vivre exposes les premiers aux ravages du volcan que devaient conjurer leurs prieres, n'est plus qu'une ruine. Ce qu'il y a de mieux conserve est la chapelle et la fameuse salle ou le comte

de Weder, nouveau Faust, assista au sabbat de Gaetano-Mephistopheles. Un plateau qui domine le monastere n'est autre chose qu'une masse de lave dechiree en gouffres profonds, et du haut de laquelle on domine un amphitheatre de crateres eteints.

Il etait quatre heures du soir; nous devions diner a quatre heures et demie chez notre excellent hote, monsieur Gemellaro; nous reprimes donc le chemin de sa maison avec d'autant plus de hate, que le dejeuner du matin nous avait admirablement predisposes a un second repas. Nous trouvames la table toute dressee, nous avons admirablement saisi ce moment si rapide et si rare ou l'on n'attend pas, et ou cependant l'on n'a pas fait attendre.

Monsieur Gemellaro etait un de ces savants comme je les aime, savants experimentateurs, qui detestent toute theorie, et ne parlent que de ce qu'ils ont vu. Pendant tout le diner, la conversation roula sur la montagne de notre hote. Je dis la montagne de notre hote, car monsieur Gemellaro est bien convaincu que l'Etna est a lui, et il serait fort etonne si un jour Sa Majeste le roi des Deux-Siciles lui en reclamait quelque chose.

Apres l'Etna, ce que monsieur Gemellaro trouvait de plus grand et de plus beau, c'etait Napoleon, cet autre volcan eteint, qui, pendant une irruption de quatorze ans, a cause tant de tremblements de trones et de chutes d'empires. Son reve etait de posseder une collection complete des gravures qui avaient ete faites sur lui; je le desesperai en lui disant qu'il faudrait en charger quatre vaisseaux, et qu'elles ne tiendraient pas dans le cratere des Monte-Rossi.

Apres le diner, monsieur Gemellaro s'informa des precautions que nous avions prises pour monter sur l'Etna: nous lui repondimes que les precautions se bornaient a l'achat d'une bouteille de rhum, et a la cuisson de deux ou trois poulets. Monsieur Gemellaro jeta alors les yeux sur nos costumes, et, voyant Jadin avec sa veste de panne, et moi avec ma veste de toile, nous demanda en frissonnant si nous n'avions ni redingotes, ni manteaux. Nous lui repondimes que nous ne possedions absolument pour le moment que ce que nous avions sur le corps. Voila bien les Francais, murmura monsieur Gemellaro en se levant; ce n'est pas un Allemand ou un Anglais qui s'embarquerait ainsi. Attendez, attendez. Et il alla nous chercher deux grosses capotes a capuchons, pareilles a nos capotes militaires, qu'il nous remit en nous assurant que nous n'aurions pas plutot fait deux lieues au-dela de Nicolosi, que nous rendrions hommage a sa prevoyance.

La causerie se prolongea jusqu'a neuf heures du soir; notre guide vint alors frapper a la porte avec nos mulets. Nous lui demandames s'il etait parvenu a se procurer quelques comestibles: il nous repondit en nous montrant quatre de ces malheureux poulets comme il n'en existe qu'en Italie, et qui, a eux quatre, ne valaient pas un bon pigeon de pied. En outre, il avait achete deux bouteilles de vin, du pain, du raisin et des poires; avec cela il y avait de quoi faire le tour du monde.

Nous enfourchames nos montures, et nous nous mimes en route par une nuit qui nous parut, au sortir d'une chambre bien eclairee, d'une effroyable obscurite; mais peu a peu, nous commencames a distinguer le paysage, grace

a la lueur des myriades d'étoiles qui parsemaient le ciel. Il nous parut d'abord, a la facon dont nos mulets s'enfoncaient sous nous, que nous traversions des sables. Bientot nous entrames dans la seconde region, ou region des forets, si toutefois les quelques arbres, eparpilles, malingres et tordus, qui couvrent le sol, meritent le nom de foret. Nous y marchames deux heures a peu pres, suivant de confiance le chemin ou nous engageait notre guide, ou plutot nos mulets, chemin qui, au reste, a en juger par les descentes et les montees eternelles, nous paraissait effroyablement accidente. Deja, depuis une heure, nous avions reconnu la justesse des previsions de monsieur Gemellaro, relativement au froid, et nous avions endosse nos houppelandes a capuchons, lorsque nous arrivames a une espece de masure sans toit, ou nos mulets s'arreterent d'eux-memes. Nous etions a la *_casa del Bosco_* ou *_della Neve_*, c'est-a-dire du Bois ou de la Neige, noms qu'elle merite successivement l'ete et l'hiver. C'etait, nous dit notre guide, notre lieu de halte. Sur son invitation, nous mimas pied a terre et nous entrames. Nous etions a moitie chemin de la casa Inglese; seulement, comme disent nos paysans, nous avions mange notre pain blanc le premier.

La casa della Neve etait comme un prelude a la desolation qui nous attendait plus haut. Sans toit, sans contrevents et sans portes, elle n'offrait d'autre abri que ses quatre murs. Heureusement notre guide s'etait muni d'une petite hache: il nous apporta une brassée de bois; nous fimes jouer immediatement le briquet phosphorique, et nous allumames un grand feu. On comprendra qu'il fut le bienvenu, lorsqu'on saura qu'un petit thermometre de poche que nous portions avec nous etait deja descendu de 18 degres depuis Catane.

Une fois notre feu allume, notre guide nous invita a dormir, et nous abandonna a nous-memes pour prendre soin de nos mulets. Nous essayames de suivre son conseil, mais nous etions eveilles comme des souris, et il nous fut impossible de fermer l'oeil. Nous suppléames au sommeil par quelques verres de rhum, et par force plaisanterie sur ceux de nos amis parisiens qui, a cette heure, prenaient tranquillement leur the sans se douter le moins du monde que nous etions a courir la pretantaine dans les forets de l'Etna. Cela dura jusqu'a minuit et demi; a minuit et demi, notre guide nous invita a remonter sur nos mulets.

Pendant notre halte, le ciel s'etait enrichi d'un croissant qui, quelle qu'en fut la tenuite, suffisait cependant pour jeter un peu de lumiere. Nous continuames a marcher un quart d'heure encore a peu pres au milieu d'arbres qui devenaient plus rares de vingt pas en vingt pas, et qui finirent enfin par disparaitre tout a fait. Nous venions d'entrer dans la troisieme region de l'Etna, et nous sentions, au pas de nos mulets, quand ils passaient sur des laves, quand ils traversaient des cendres, ou quand ils foulaient une espece de mousse, seule vegetation qui monte jusque-la. Quant aux yeux, ils nous etaient d'une mediocre utilite, le sol nous apparaissant plus ou moins colore, voila tout, mais sans que nous pussions, au milieu de l'obscurite, distinguer aucun detail.

Cependant, a mesure que nous montions, le froid devenait plus intense, et, malgre nos houppelandes, nous etions glaces. Ce changement de temperature avait suspendu la conversation, et chacun de nous, concentre en lui-meme

comme pour y conserver sa chaleur, s'avancait silencieusement. Je marchais le premier, et, si je ne pouvais voir le terrain sur lequel nous avançons, je distinguais parfaitement à notre droite des escarpements gigantesques et des pics immenses, qui se dressaient comme des géants, et dont les silhouettes noires se dessinaient sur l'azur foncé du ciel. Plus nous avançons, plus ces apparitions prennent des aspects étranges et fantastiques; on comprend bien que la nature n'avait point fait ces montagnes ainsi, et que c'était une longue lutte qui les avait dépouillées. Nous étions sur le champ de bataille des titans; nous gravissions Pelion entassé sur Ossa.

Tout cela était terrible, sombre, majestueux; je voyais et je sentais parfaitement la poésie de ce nocturne voyage, et cependant j'avais si froid que je n'avais pas le courage d'échanger un mot avec Jadin pour lui demander si toutes ces visions n'étaient point le résultat de l'engourdissement que j'éprouvais, et si je ne faisais pas un songe. De temps en temps des bruits étranges, inconnus, qui ne ressemblaient à aucun des bruits que l'on entend habituellement, s'éveillaient dans les entrailles de la terre, qui semblait alors gemir et se plaindre comme un être animé. Ces bruits avaient quelque chose d'inattendu, de lugubre et de solennel, qui faisait frissonner. Souvent, à ces bruits, nos mulets s'arrêtaient tout court, approchaient leurs naseaux ouverts et fumants du sol, puis relevaient la tête en hennissant tristement, comme s'ils voulaient faire entendre qu'ils comprenaient cette grande voix de la solitude, mais que ce n'était point de leur propre mouvement qu'ils venaient troubler ses mystères.

Cependant nous montions toujours, et de minute en minute le froid devenait plus intense; à peine si j'avais la force de porter ma gourde de rhum à ma bouche. D'ailleurs, cette opération était suivie d'une opération plus difficile encore, qui consistait à la reboucher; mes mains étaient tellement glacées, qu'elles n'avaient plus la perception des objets qu'elles touchaient, et mes pieds étaient tellement alourdis qu'il me semblait porter une enclume au bout de chaque jambe. Enfin, sentant que je m'engourdissais de plus en plus, je fis un effort sur moi-même, j'arrêtai mon mulet, et je mis pied à terre. Pendant cette évolution, je vis passer Jadin sur sa monture. Je lui demandai s'il ne voulait pas en faire autant que moi; mais, sans me répondre, il secoua la tête en signe de refus et continua son chemin. D'abord il me fut impossible de marcher; il me semblait que je posais mes pieds nus sur des milliers d'épingles. J'eus alors l'idée de m'aider de mon mulet, et je l'empoignai par la queue; mais il appréciait trop l'avantage qu'il avait d'être débarrassé de son cavalier pour ne pas tenter de conserver son indépendance. À peine eut-il senti le contact de mes mains, qu'il rua des deux jambes de derrière; un de ses pieds m'atteignit à la cuisse et me lança à dix pieds en arrière. Mon guide accourut et me releva.

Je n'avais rien de cassé; de plus la commotion avait quelque peu rétabli la circulation du sang; je n'éprouvais presque pas de douleur, quoique, par ma chute, il me fut clairement prouvé que le coup avait été violent. Je me mis donc à marcher, et me sentis mieux. Au bout de cent pas, je trouvai Jadin arrêté; il m'attendait. Le mulet, qui l'avait rejoint sans moi ni le guide, lui avait indiqué qu'il venait de m'arriver un accident quelconque. Je le

rassurai et nous continuâmes notre route; lui et le guide à mulet, moi à pied. Il était deux heures du matin.

Nous marchâmes trois quarts d'heure encore à peu près dans des chemins raides et raboteux, puis nous nous trouvâmes sur une pente doucement inclinée, où nous traversions de temps en temps de grandes flaques de neige dans lesquelles j'enfonçais jusqu'à mi-jambes, et qui finirent par devenir continues. Enfin cette sombre voûte du ciel commença à palir, un faible crépuscule éclaira le terrain sur lequel nous marchions, amenant un air plus glacial encore que celui que nous avions respiré jusque-là. À cette lueur terne et douteuse, nous aperçûmes devant nous quelque chose comme une maison; nous nous en approchâmes, Jadin au trot de son mulet, et moi en courant de mon mieux. Le guide poussa une porte, et nous nous trouvâmes dans la « casa inglese », bâtie au pied du cône pour le plus grand soulagement des voyageurs.

Mon premier cri fut pour demander du feu, mais c'était là un de ces souhaits instinctifs qu'il est plus facile de former que de voir s'accomplir; les dernières limites de la forêt sont à deux grandes lieues de la maison, et dans les environs, entièrement envahis par les laves, par les cendres ou par la neige, il ne pousse pas une herbe, pas une plante. Le guide alluma une lampe qu'il trouva dans un coin, ferma la porte aussi hermétiquement que possible, et nous dit de nous réchauffer de notre mieux en nous enveloppant dans nos houppelandes, et en mangeant un morceau, tandis qu'il conduirait ses mulets dans l'écurie.

Comme, à tout prendre, ce qu'il y avait de mieux à faire était de sortir de l'état de torpeur où nous nous trouvions, nous nous mîmes à battre la semelle de notre mieux, Jadin et moi. Enfermé dans la maison, le thermomètre marquait 6 degrés au-dessous de zéro: c'était une différence de 41 degrés avec la température de Catane.

Notre guide rentra, rapportant une poignée de paille et des branches sèches, que nous devions sans doute à la munificence de quelque Anglais, notre prédécesseur. En effet, il est arrivé quelquefois que ces dignes insulaires, toujours parfaitement renseignés à l'égard des précautions qu'ils doivent prendre, louent un mulet de plus, et, en traversant la forêt, le chargent de bois. Si peu anglo-mane que je sois, c'est un conseil que je donnerai à ceux qui voudraient faire le même voyage. Un mulet coûte une piastre, et je sais que j'aurais donné de grand cœur dix louis pour un fagot.

L'aspect de ce feu, de si courte durée qu'il dut être, nous rendit notre courage. Nous nous en approchâmes comme si nous voulions le dévorer, étendant nos pieds jusqu'au milieu de la flamme; alors, un peu dégourdis, nous procédâmes au déjeuner.

Tout était gelé, pain, poulets, vins et fruits; il n'y avait que notre rhum qui était resté intact. Nous dévorâmes deux de nos poulets comme nous eussions fait de deux alouettes; nous donnâmes le troisième à notre guide, et nous gardâmes le quatrième pour la faim à venir. Quant aux fruits, c'était comme si nous eussions mordu dans de la glace; nous bûmes donc un coup de rhum au lieu de dessert, et nous nous trouvâmes un peu restaurés.

Il etait trois heures et demie du matin; notre guide nous rappela que nous avions encore trois quarts d'heure de montee au moins, et que si nous voulions etre arrives au haut du cone pour le lever du soleil, il n'y avait pas de temps a perdre.

Nous sortimes de la casa Inglese. On commencait a distinguer les objets: tout autour de nous s'etendait une vaste plaine de neige, du milieu de laquelle, figurant un angle de quarante-cinq degres a peu pres, s'elevait le cone de l'Etna. Au-dessous de nous, tout etait dans l'obscurite; a l'orient seulement, une legere teinte d'opale colorait le ciel sur lequel se decoupaient en vigueur les montagnes de la Calabre.

A cent pas au-dela de la maison anglaise, nous trouvames les premieres vagues d'un plateau de lave, qui tranchait par sa couleur noire avec la neige, du milieu de laquelle il sortait comme une ile sombre. Il nous fallut monter sur ces flots solides, sauter de l'un a l'autre, comme j'avais deja fait a Chamouny sur la Mer de glace, avec cette difference que des aretes aigues coupaient le cuir de nos souliers et nous dechiraient les pieds. Ce trajet, qui dura un quart d'heure, fut un des plus penibles de toute la route.

Nous arrivames enfin au pied du cone, qui, quoique s'elevant de treize cents pieds au-dessus du plateau ou nous nous trouvions, etait completement depouille de neige, soit que l'inclinaison en soit trop rapide pour que la neige s'y arrete, soit que le feu interieur qu'il recele ne laisse pas les flocons sejourner a sa surface. C'est ce cone, eternellement mobile, qui change de forme a chaque irruption nouvelle, s'abimant dans le vieux cratere, et se reformant avec un cratere nouveau.

Nous commencames a gravir cette nouvelle montagne, toute composee d'une terre friable melee de pierres qui s'eboulait sous nos pieds et roulait derriere nous. Dans certains endroits, la pente etait si rapide, que, du bout des mains et sans nous baisser, nous touchions le talus; de plus, a mesure que nous montions, l'air se rarefiait et devenait de moins en moins respirable. Je me rappelai tout ce que m'avait raconte Balmat lors de sa premiere ascension au mont Blanc, et je commencais a eprouver juste les memes effets. Quoique nous fussions deja a mille pieds a peu pres au-dessus des neiges eternelles, et que nous dussions monter encore a une hauteur de huit cents pieds, la houppelande que j'avais sur les epaules me devenait insupportable, et je sentais l'impossibilite de la porter plus longtemps; elle me pesait comme une de ces chappes de plomb sous lesquelles Dante vit, dans le sixieme cercle de l'enfer, les hypocrites ecrases. Je la laissai donc tomber sur la route, n'ayant pas le courage de la trainer plus loin, et laissant a mon guide le soin de la reprendre en passant; bientot il en fut ainsi pour le baton que je portais a la main et pour le chapeau que j'avais sur la tete. Ces deux objets, que j'abandonnai successivement, roulerent jusqu'a la base du cone, et ne s'arreterent qu'a la mer de lave, tant la pente etait raide. De son cote, je voyais Jadin qui se debarrassait aussi de tout ce que son costume lui paraissait offrir de superflu, et qui de cent pas en cent pas s'arretait pour reprendre haleine.

Nous etions au tiers de la montee a peu pres, nous avions mis pres d'une

demi-heure pour monter quatre cents pieds; l'orient s'eclaircissait de plus en plus; la crainte de ne pas arriver au haut du cone a temps pour voir le lever du soleil nous rendit tout notre courage, et nous repartimes d'un nouvel elan, sans nous arreter a regarder l'horizon immense qui, a chaque pas, s'elargissait encore sous nos pieds; mais plus nous avancions, plus les difficultes s'augmentaient; a chaque pas la pente devenait plus rapide, la terre plus friable, et l'air plus rare. Bientot, a notre droite, nous commencames a entendre des mugissements souterrains qui attirerent notre attention; notre guide marcha devant nous et nous conduisit a une fissure de laquelle sortait un grand bruit, et poussee par un courant d'air interieur, une fumee epaisse et soufree. En nous approchant des bords de cette gercure, nous voyions, a une profondeur que nous ne pouvions mesurer, un fond incandescent rouge et liquide; et, quand nous frappions du pied, la terre resonait au loin comme un tambour. Heureusement la terre etait parfaitement calme car, si le vent eut pousse cette fumee de notre cote, elle nous eut asphyxies, tant elle portait avec elle une effroyable odeur de soufre.

Apres une halte de quelques minutes au bord de cette fournaise, nous nous remimes en route, montant de biais, pour plus de facilite; je commençais a avoir des tintements dans la tete, comme si le sang allait me sortir par les oreilles, et l'air, qui devenait de moins en moins respirable, me faisait haleter comme si la respiration allait me manquer tout a fait. Je voulus me coucher pour me reposer un peu, mais la terre exhalait une telle odeur de soufre, qu'il fallut y renoncer. J'eus l'idee alors de mettre ma cravate sur ma bouche, et de respirer a travers le tissu: cela me soulagea.

Cependant, petit a petit, nous etions arrives aux trois quarts de la montee, et nous voyions a quelques centaines de pieds seulement au-dessus de notre tete le sommet de la montagne. Nous fimes un dernier effort, et moitie debout, moitie a quatre pattes, nous nous remimes a gravir ce court espace, n'osant pas regarder au-dessous de nous de peur que la tete nous tournat, tant la pente etait rapide. Enfin Jadin, qui etait de quelques pas plus avance que moi, jeta un cri de triomphe: il etait arrive et se trouvait en face du cratere; quelques secondes apres, j'etais pres de lui. Nous nous trouvions litteralement entre deux abimes.

Une fois arrives la, et n'ayant plus besoin de faire des mouvements violents, nous commencames a respirer avec plus de facilite; d'ailleurs le spectacle que nous avions sous les yeux etait tellement saisissant, qu'il dissipa notre malaise, si grand qu'il fut.

Nous nous trouvions en face du cratere, c'est-a-dire d'un immense puits de huit milles de tour et de neuf cents pieds de profondeur; les parois de cette excavation etaient depuis le haut jusqu'en bas recouvertes de matieres scarifiees de soufre et d'alun; au fond, autant qu'on pouvait le voir de la distance ou nous nous trouvions, il y avait une matiere quelconque en ebullition, et de cet abime montait une fumee tenue et tortueuse, pareille a un serpent gigantesque qui se tiendrait debout sur la queue. Les bords du cratere etaient decoupes irregulierement et plus ou moins eleves. Nous etions sur un des points les plus hauts.

Notre guide nous laissa un instant tout a ce spectacle, en nous retenant de

temps en temps cependant par notre veste quand nous nous approchions trop pres du bord, car la pierre est si friable qu'elle pourrait manquer sous les pieds, et qu'on recommencerait la plaisanterie d'Empedocle; puis il nous invita a nous éloigner d'une vingtaine de pieds du cratere, pour éviter tout accident, et a regarder autour de nous.

L'orient, qui de la teinte opale que nous avions remarquee en sortant de la casa Inglese etait passe a un rose tendre, etait maintenant tout inonde des flammes du soleil, dont on commençait a apercevoir le disque au-dessous des montagnes de la Calabre. Sur les flancs de ces montagnes d'un bleu fonce et uniforme, se detachaient, comme de petits points blancs, les villages et les villes. Le detroit de Messine semblait une simple riviere, tandis qu'a droite et a gauche on voyait la mer comme un miroir immense. A gauche, ce miroir etait tachete de plusieurs points noirs: ces points noirs etaient les iles de l'archipel Lipariote. De temps en temps une de ces iles brillait comme un phare intermittent; c'etait Stromboli, qui jetait des flammes. A l'occident, tout etait encore dans l'obscurite. L'ombre de l'Etna se projetait sur toute la Sicile.

Pendant trois quarts d'heure, le spectacle ne fit que gagner en magnificence. J'ai vu le soleil se lever sur le Righi et sur le Faulhorn, ces deux titans de la Suisse: rien n'est comparable a ce qu'on voit du haut de l'Etna. La Calabre, depuis le Pizzo jusqu'au cap delle Armi, le detroit depuis Scylla jusqu'a Reggio, la mer de Tyrrhene et la mer d'Ionie; a gauche, les iles Eoliennes qui semblent a portee de la main; a droite, Malte, qui flotte a l'horizon comme un leger brouillard; autour de soi, la Sicile tout entiere, vue a vol d'oiseau, avec son rivage dentele de caps, de promontoires, de ports, de criques et de rades; ses quinze villes, ses trois cents villages; ses montagnes qui semblent des collines; ses vallees, qu'on croirait des sillons de charrues; ses fleuves, qui paraissent des fils d'argent, comme pendant l'automne il en descend du ciel sur l'herbe des prairies; enfin, le cratere immense, mugissant, plein de flammes et de fumee; sur sa tete le ciel, sous ses pieds l'enfer; un tel spectacle nous fit tout oublier, fatigues, danger, souffrance. J'admirais entierement, sans restriction, de bonne foi, avec les yeux du corps et les yeux de l'ame. Jamais je n'avais vu Dieu de si pres, et par consequent si grand.

Nous restames une heure ainsi, dominant tout le vieux monde d'Homere, de Virgile, d'Ovide et de Theocrite, sans qu'il vint a Jadin ni a moi l'idee de toucher un crayon, tant il nous semblait que ce tableau entrait profondement dans notre coeur et devait y rester grave sans le secours de l'écriture ou du dessin. Puis nous jetames un dernier coup d'oeil sur cet horizon de trois cents lieues qu'on n'embrasse qu'une fois dans sa vie, et nous commencames a redescendre.

A part le danger de rouler du haut en bas du cone, la difficulte de la descente ne peut se comparer a celle de la montee. En dix minutes, nous fumes sur l'ile de lave, et, un quart d'heure apres a la casa Inglese.

Le froid, toujours piquant, avait cesse d'etre penible; nous entrames dans la maison anglaise pour nous rajuster tant soit peu, car, ainsi que nous l'avons dit, notre toilette avait subi pendant l'ascension une foule de modifications.

La maison anglaise, que l'ingratitude des voyageurs finira par réduire à l'état de la *_casa della Neve_*, est encore un don précieux, quoique indirect, de la philanthropie scientifique de notre excellent hôte, monsieur Gemellaro. Il avait vingt ans à peine qu'il avait déjà calculé de quel inappréciable avantage serait pour les voyageurs qui montent sur l'Etna afin d'y faire des expériences météorologiques, une maison dans laquelle ils pussent se reposer des fatigues de la montée et se soustraire au froid éternel qui rend cette région inhabitable. En conséquence, il s'était adressé dix fois à ses concitoyens, soit de vive voix, soit par écrit, afin d'obtenir d'eux à cet effet une souscription volontaire; mais toutes ses tentatives avaient été sans succès.

Vers cette époque, monsieur Gemellaro fit un petit héritage; alors il n'eut plus recours à personne, et éleva par ses propres moyens une maison qu'il ouvrit gratis aux voyageurs. Cette maison était située, d'après son propre calcul, confirmé par celui de son frère, à 9 219 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un voyageur reconnaissant écrivit au-dessus de la porte ces mots latins:

Casa haec quantula Etnam perlustrantibus gratissima.

Et la maison fut appelée dès lors *_la Gratissima_*.

Mais en bâtissant *_la Gratissima_*, monsieur Gemellaro n'avait fait que ce que ses moyens individuels lui permettaient de faire, c'est-à-dire qu'il avait offert un abri au savant. Ce n'était point assez pour lui: il voulut donner des moyens d'études à la science en meublant la maison de tous les instruments nécessaires aux observations météorologiques que les voyageurs de toutes les parties du monde venaient journellement y faire. C'était l'époque où les Anglais occupaient la Sicile. Monsieur Gemellaro s'adressa à lord Forbes, général des armées britanniques.

Lord Forbes adopta non seulement le projet de monsieur Gemellaro, mais il résolut même de lui donner un plus grand développement. Il ouvrit une souscription en tête de laquelle il s'inscrivit pour 71 000 francs. La souscription ainsi patronnée atteignit bientôt le chiffre nécessaire, et lord Forbes, près de la petite maison de monsieur Gemellaro, qui depuis sept ans était, comme nous l'avons dit, appelée *_la Gratissima_*, fit élever un bâtiment composé de trois chambres, de deux cabinets, et d'une écurie pour seize chevaux. C'est cette maison, qui était un palais en comparaison de sa chétive voisine, qui fut appelée du nom de ses fondateurs:

Casa Inglese, ou Casa degli Inglesi.

Pendant tout le temps qu'on bâtit cette maison nouvelle, monsieur Gemellaro, qui, grâce aux ouvriers, pouvait faire venir tous les jours de Nicolosi les choses qui lui étaient nécessaires, demeura dans l'ancienne, occupa à faire des observations thermométriques trois fois par jour. D'après ces observations, la température moyenne, dans le mois de juillet fut, le matin, de +3,37; à midi, +7; le soir, +3; moyenne, +4,9; et dans le mois d'août, le matin, +2,7; à midi, +8,2; et le soir, +3,1; moyenne: +4,7; la plus grande chaleur monta jusqu'à +12,4; le plus grand froid descendit

jusqu'à -0,9. Ces expériences, comme nous l'avons dit, étaient faites à 9219 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Aujourd'hui, la Gratissima est en ruines, et la maison anglaise, dégradée chaque jour par les voyageurs qui y passent, menace de ne leur offrir bientôt d'autre abri que ses quatre murs.

Après une nouvelle halte d'un quart d'heure, pendant laquelle nous expédiames notre poulet et le reste du pain, nous sortîmes de nouveau de la maison anglaise, et nous nous trouvâmes sur le plateau qu'on appelle, par antiphrase sans doute, la pleine du Froment. Il était entièrement couvert de neige, quoique nous fussions au temps le plus chaud de l'année. Une trace, visiblement battue, indiquait le chemin suivi par les voyageurs. Nous nous écartâmes pour aller visiter à gauche la vallée del Bue. À chaque pas que nous faisons sur cette neige vierge, nous enfonçons de six pouces à peu près.

La vallée del Bue ferait à l'Opéra une magnifique décoration pour l'enfer de la Tentation ou du Diable amoureux. Je n'ai jamais rien vu de plus triste et de plus désolé que ce gigantesque précipice, avec ses cascades de lave noire, figées au milieu de leur cours sur ce sol incandescent. Pas un arbre, pas une herbe, pas une mousse, pas un être animé. Absence totale de bruit, de mouvement et d'existence.

Aux trois régions qui divisent l'Etna, on pourrait certes en ajouter une quatrième plus terrible que toutes les autres, la région du feu.

Au fond de la vallée del Bue, on voit, à trois ou quatre mille pieds au-dessous de soi, deux volcans éteints qui ouvrent leurs gueules jumelles. On dirait deux taupinières. Ce sont deux montagnes de quinze cents pieds chacune.

Il fallut toutes les instances de notre guide pour nous arracher à ce spectacle. Rien ne pouvait nous faire souvenir que nous avions une trentaine de milles à faire pour retourner à Catane. D'ailleurs Catane était là sous nos pieds; nous n'avions qu'à étendre la main, nous y touchions presque. Comment croire à ces dix lieues dont nous parlait notre guide?

Nous remontâmes sur nos mulets, et nous partîmes. Quatre heures après, nous étions de retour chez monsieur Gemellaro. Nous l'avions quitté avec un sentiment d'amitié, nous le retrouvions avec un sentiment de reconnaissance.

Et voilà cependant un de ces hommes que les gouvernements oublient, que pas un souvenir ne va chercher, que pas une faveur ne récompense. Monsieur Gemellaro n'est pas même correspondant de l'Institut. Il est vrai qu'heureusement le bon et cher monsieur Gemellaro ne s'en porte ni mieux ni plus mal.

Nous étions de retour à Catane à onze heures du soir, et le lendemain, à cinq heures du matin, nous remettions à la voile.

SYRACUSE

Notre retour fut une joie pour tout l'équipage. A part le coup de pied que j'avais reçu de ma mule, et dont j'éprouvais, il est vrai, une douleur assez vive, le voyage s'était terminé sans accident. Chaque matelot nous baisa les mains, comme si, pareils à Enee, nous revenions des enfers. Quant à Milord qui, depuis l'aventure du chat de l'opticien, était, autant que possible, consigné à bord sous la garde de ses deux amis Giovanni et Pietro, il était au comble du bonheur.

Le temps était magnifique. Depuis notre tempête, nous n'avions pas vu un nuage au ciel; le vent venait de la Calabre, et nous poussait comme avec la main. La côte que nous longions était peuplée de souvenirs. A une lieue de Catane, quelques pierres éparses indiquent l'emplacement de l'ancienne Hybla; après Hybla, vient le Symethe, qui a changé son vieux nom classique en celui de Giaretta. Autrefois, et au dire des anciens, le Symethe était navigable, aujourd'hui il ne porte pas la plus petite barque. En échange, ses eaux, qui reçoivent les huiles sulfureuses, les jets de naphte et de pétrole de l'Etna, ont la faculté de condenser ce bitume liquide, et enrichissent ainsi son embouchure d'un bel ambre jaune, que les paysans recueillent et qui se travaille à Catane.

On rencontre ensuite le lac de Pergus, sur lequel, au dire d'Ovide, on ne voyait pas moins glisser de cygnes que sur celui de Caystre; lac tranquille, transparent et recueilli, qui est voilé par un rideau de forêts, et qui réfléchit dans ses ondes les fleurs de son printemps éternel. C'était sur ses bords que courait Proserpine avec ses compagnes, remplissant son sein et sa corbeille d'iris, d'oeillets et de violettes, lorsqu'elle fut aperçue, aimée et enlevée par Pluton, et que, chaste et innocente jeune fille, elle versa, en déchirant sa robe dans l'excès de sa douleur, autant de pleurs pour ses fleurs perdues que pour sa virginité menacée.

Après le lac viennent les champs des Lestrigons; Lentini, qui a succédé à l'ancienne Leontine, dont les habitants conservaient la peau du lion de Némée, qu'Hercule leur avait donnée pour armes lorsqu'il fonda leur ville; Augusta, bâti sur l'emplacement de l'ancienne Megare, Augusta de sanglante et infame mémoire, qui a égorgé dans son port trois cents soldats aveugles qui revenaient d'Égypte en 1799. Puis enfin, après Megare, on trouve Thapse, qui est couchée au bord des flots.

Pantagioe Megarosque sinus, Thapsumque jacentem.

Tout en poursuivant notre voyage, nous remarquons le changement d'aspect de la côte. Au lieu de ces champs fertiles et mollement inclinés, qui, en s'approchant de la mer, se couvraient des roseaux qui fournissaient sa flûte à Polyphème, et abritaient les amours d'Acis et de Galatée, se dressaient de grandes falaises de rochers, d'où s'envolaient des milliers de colombes. Vers les quatre heures du soir, un écueil surmonté d'une croix

nous a rappelle le naufrage de quelques navires. Enfin nous vimes pointer un pan des murailles de Syracuse, et nous entrames dans son port au bruit que fait en s'exercant une ecole de tambours. C'était le premier disenchantement que nous gardait la fille d'Archias le Corinthien.

Sortie de l'île d'Ortygie pour batir sur le continent Acradine, Tyche, Neapolis et Olympicum, Syracuse, apres avoir vu tomber en ruines l'une apres l'autre ses quatre filles, est rentree dans son berceau primitif. C'est aujourd'hui tout bonnement une ville d'une demi-lieue de tour, qui compte cent seize mille ames, et qui est entouree de murailles, de bastions et de courtines batis par Charles V.

Du temps de Strabon, elle avait cent vingt mille habitants, autant qu'en renferme la ville moderne, et cent quatre-vingts stades de tour. Puis, comme sa population s'augmentait de jour en jour, et que ses murailles et ses cinq villes ne pouvaient plus la contenir, elle fondait Acre, Casmene, Camerine et Enna.

Du temps de Ciceron, et toute dechue qu'il la trouva de son ancienne prosperite, voila ce qu'etait encore Syracuse:

"Syracuse, dit Ciceron, est batie dans une situation a la fois forte et agreable. On y aborde facilement de tous cotes, soit par terre, soit par mer; ses ports, renfermes pour ainsi dire dans l'enceinte de ses murs, ont plusieurs entrees, mais ils sont joints les uns aux autres. La partie separee par cette jonction forme une ile; cette ile est enfermee dans cette ville, si vaste qu'on peut reellement dire qu'elle renferme un tout compose de quatre grandes villes. Dans l'île est le palais d'Acron, dont les preteurs se servent; la aussi s'elevent, parmi d'autres temples, ceux de Diane et de Minerve: ce sont les plus remarquables. A l'extremite de cette ile est une fontaine d'eau douce nommee Arethuse, d'une grandeur surprenante, riche en poissons, et qui serait envahie par les eaux de la mer, sans une digue qui l'en garantit. La deuxieme ville est Acradine, ou l'on trouve une grande place publique, de beaux portiques, un prytanee tres riche d'ornements, un tres grand edifice qui sert de lieu de reunion pour traiter les affaires publiques, et un magnifique temple consacre a Jupiter Olympien. La troisieme est Tyche. Elle a recu ce nom d'un temple de la Fortune qui y existait autrefois; elle renferme un lieu tres vaste pour les exercices du corps, et plusieurs temples. Ce quartier de Syracuse est tres peuple. Enfin la quatrieme ville est nommee Neapolis. Au haut de cette ville est un tres grand theatre; en outre, elle possede deux beaux temples, le temple de Ceres et le temple de Proserpine; on y remarque de plus une statue d'Apollon qui est fort grande et fort belle."

Voila la Syracuse de Ciceron telle que l'avaient faite les guerres d'Athenes, de Carthage et de Rome, telle que l'avaient laissee les depredations de Verres. Mais la vieille Syracuse, la Syracuse d'Hieron et de Denys, la veritable Pentapolis enfin, etait bien autrement belle, bien autrement riche, bien autrement splendide. Elle avait huit lieues de tour; elle avait un million deux cent mille habitants dont la richesse excessive etait devenue proverbiale, au point qu'on disait a tout homme qui se vantait de sa fortune: Tout cela ne vaut pas la dixieme partie de ce que possede un Syracusain. Elle avait une armee de cent mille hommes et de

dix mille chevaux repartie derriere ses murailles; elle avait cinq cents vaisseaux qui sillonnaient la Mediterranee, du detroit de Gades a Tyr, et de Carthage a Marseille. Elle avait enfin trois ports ouverts a tous les navires du monde: Trogyle, que dominaient les murailles d'Acradine, et que longeait la voie antique qui conduisait d'Ortygie a Catane; le grand port, le *_Sicanum sinus_* de Virgile, qui contenait cent vingt vaisseaux; le petit port, *_portus marmoreus_*, qu'Hieron avait fait entourer de palais et Denys paver de marbre; et puis, pour que Syracuse n'eut rien a envier aux autres villes, elle eut Athenes pour rivale, Carthage pour alliee, Rome pour ennemie, Archimede pour defenseur, Denys pour tyran, et Timoleon pour liberateur.

A six heures nous mimes pied a terre a Ortygie. On nous fit subir force formalites a la porte, ce qui nous fit perdre une demi-heure encore, de sorte qu'une fois entres a Syracuse, nous n'eumes que le temps de chercher un hotel, de diner et de nous coucher, remettant nos visites au lendemain matin.

J'avais une lettre pour un jeune homme, dont un ami commun, qui me recommandait a lui, m'avait promis merveille. C'etait le comte de Gargallo, fils du marquis de Gargallo, auquel Naples doit la meilleure traduction d'Horace qui existe en Italie. Le comte etait, m'avait-on dit, spirituel comme un Francais moderne, et hospitalier comme un vieux Syracusain. L'eloge m'avait paru exagere tant que je ne vis pas le comte; il me parut faible quand je l'eus connu.

A huit heures du matin, je me presentai chez le comte de Gargallo. Il etait encore couche. On lui porta ma lettre et ma carte. Il sauta a bas du lit, accourut, et nous tendit la main avec une telle cordialite, qu'a partir de ce moment je sentis que nous etions amis a toujours.

Le comte de Gargallo n'etait, a cette epoque, jamais venu a Paris, et cependant il parlait francais comme s'il eut ete eleve en Touraine, et connaissait notre litterature en homme qui en fait une etude particuliere. Aux premiers mots qu'il prononca, au premier geste qu'il fit, il me rappela beaucoup, pour l'accent, l'esprit et les facons, mon bon et cher Mery, qu'il n'avait jamais vu et qu'il ne connaissait que de nom; il pouvait, comme on le voit, choisir plus mal.

Le comte mit a notre disposition sa maison, sa voiture et sa personne; nous le remerciames pour la premiere offre, et nous acceptames les deux autres. Il fut convenu que, pour mettre de l'ordre dans nos investigations, nous commencerions par Ortygie, qui, ainsi que nous l'avons dit, est maintenant Syracuse, puis, que nous visiterions successivement Neapolis, Acradine, Tyche et Olympicum.

Pendant que nous etablissons notre plan de campagne, on dressait la table, et, pendant que nous dejeunions, on mettait les chevaux a la voiture. C'etait, comme on le voit, de l'hospitalite intelligente au premier degre; au reste, le comte aurait pu, a la rigueur, offrir aux etrangers les soixante lits d'Agathocle, car il avait cinq maisons a Syracuse.

Notre premiere visite fut pour le musee; il est de creation moderne et date

de vingt-cinq a vingt-six ans; d'ailleurs, Naples a l'habitude d'enlever a la Sicile ce qu'on y trouve de mieux. Il n'en reste pas moins au musee de Syracuse une belle statue d'Esculape, et cette fameuse Venus Callipyge dont parle Athenee. La statue de la deesse me parut digne de la reputation europeenne dont elle jouit.

Du musee nous allames a l'emplacement de l'ancien temple de Diane: c'est le plus ancien monument grec de Syracuse. Cette ville avait un temple a Diane, car Ortygie appartenait a cette deesse. Elle l'avait obtenue de Jupiter, dans le partage qu'il avait fait de la Sicile entre elle, Minerve et Proserpine, et lui avait donne ce nom en souvenir du bois d'Ortygie a Delos, ou elle etait nee; aussi celebrait-on a Syracuse une fete de trois jours en son honneur. Ce fut pendant une de ces fetes que les Romains, arretes depuis trois ans par le genie d'Archimede, s'emparerent de la ville. Deux colonnes d'ordre dorique, enchassees dans un mur mitoyen de la rue Trabochetto, sont tout ce qui reste de ce temple.

Le temple de Minerve, converti en cathedrale au XIIe siecle, est mieux conserve que celui de sa soeur consanguine, et doit sans doute cette conservation a la transformation qu'il a subie; les colonnes qui en sont demeurees debout, sont d'ordre dorique, cannelees et saillantes a l'exterieur de la muraille qui les reunit, et fort inclinees d'un cote depuis le tremblement de terre de 1542.

J'avais reserve ma visite a la fontaine Arethuse pour la derniere. La fontaine Arethuse est, pour tout poete, une vieille amie de college: Virgile l'invoque dans sa dixieme et derniere eglogue, adreesee a son ami Gallus, et Ovide raconte d'elle des choses qui font le plus grand honneur a la moralite de cette nymphe. Il est vrai qu'il met le recit dans la bouche de la nymphe elle-meme, qui, comme toutes les faiseuses de memoire, aurait bien pu ne se peindre qu'en buste. Quoi qu'il en soit, voici ce que le bruit public disait d'elle:

Arethuse etait une des plus belles et des plus sauvages nymphes de la suite de Diane. Chasseresse comme la fille de Latone, elle passait sa journee dans les bois, poursuivant les chevreuils et les daims, et ayant presque honte de cette beaute qui faisait la gloire des autres femmes. Un jour qu'elle venait de poursuivre un cerf, et qu'elle sortait tout echevelee et haletante de la foret de Stymphale, elle rencontra devant elle une eau si pure, si calme et si doucement fugitive, que, quoique le fleuve eut plusieurs pieds de profondeur, on en voyait le gravier comme s'il eut ete a decouvert. La nymphe avait chaud, elle commença par tremper ses beaux pieds nus dans le fleuve, puis elle y entra jusqu'aux genoux; puis enfin, invitee par la solitude, elle detacha l'agrafe de sa tunique, deposa le chaste vetement sur un saule, et se plongea tout entiere dans l'eau. Mais a peine y fut-elle, qu'il lui sembla que cette eau fremissait d'amour, et la caressait comme si elle eut eu une ame. D'abord Arethuse, certaine d'etre seule, y fit peu d'attention; bientot cependant il lui sembla entendre quelque bruit: elle courut au bord; malheureusement elle etait si troublee, qu'au lieu de gagner la rive ou etait sa tunique, la pauvre nymphe se trompa et gagna la rive opposee. Elle y etait a peine, qu'un beau jeune homme eleva la tete du milieu du courant, secoua ses cheveux humides, et, la regardant avec amour, lui dit: "Ou vas-tu, Arethuse? Belle Arethuse, ou

vas-tu?"

Peut-etre une autre se fut-elle arretee a ce doux regard et a cette douce voix; mais, nous l'avons dit, Arethuse etait une vierge sauvage qui, n'accompagnant Diane que le jour, n'avait jamais vu la prude meurtriere d'Acteon s'humaniser de nuit pour le beau berger de la Carie. Aussi, au lieu de s'arreter, elle se prit a fuir nue et toute ruisselante comme elle etait. De son cote, Alpee ne fit qu'un bond du milieu de son cours sur sa rive, et se mit a sa poursuite nu et ruisselant comme elle; ils traverserent ainsi, et sans qu'il la put atteindre, Orchomene, Psophis, le mont Cyllene, le Menale, l'Erymanthe et les campagnes voisines d'Elis, franchissant les terres labourees, les bois, les rochers, les montagnes, sans que le dieu put gagner un pas sur la nymphe. Mais enfin, quand vint le soir, la belle fugitive sentit qu'elle commencait a s'affaiblir; bientot elle entendit les pas du dieu qui pressaient ses pas; puis, aux derniers rayons du soleil, elle vit son ombre qui touchait la sienne, elle sentit une haleine ardente bruler ses epaules. Alors elle comprit qu'elle allait etre prise, et que, brisee de cette longue course, elle n'aurait plus de force pour se defendre: "A moi! cria-t-elle, o divine chasseresse! Souviens-toi que souvent tu m'as jugee digne de porter ton arc et tes fleches! Diane, deesse de la chastete, prends pitie de moi!"

Et, a ces mots, la nymphe se vit enveloppee d'un nuage; Alpee, quoique pres de l'atteindre, la perdit a l'instant de vue. Au lieu de s'eloigner decourage, il resta obstinement a la meme place. Mais, quand le nuage disparut, ou etait la nymphe, il n'y avait plus qu'un ruisseau; Arethuse etait metamorphosee en fontaine.

Alors Alpee redevint fleuve, et changea le cours de ses eaux pour les meler a celles de la belle Arethuse; mais Diane, la protegeant jusqu'au bout, lui ouvrit une voie souterraine. Arethuse prit aussitot son cours au-dessous de la Mediterranee, et ressortit a Ortygie. Alpee, de son cote, s'engouffra pres d'Olympie, et, toujours acharne a la poursuite de sa maitresse, reparut a deux cents pas d'elle dans le grand port de Syracuse.

Arethuse soutint toujours qu'elle n'avait pas rencontre Alpee dans son voyage sous-marin, mais, quelque serment que fit la pauvre nymphe, un pareil voisinage ne laissait pas d'etre tant soit peu compromettant. Depuis cette epoque, toutes les fois qu'on parlait de la chastete d'Arethuse devant Neptune et Amphitrite, les deux augustes epoux souriaient de facon a faire croire qu'ils en savaient plus qu'ils ne voulaient en dire sur le passage du fleuve et de la fontaine a travers leur liquide royaume.

Cependant, si problematique que fut la virginite de la nymphe, nous n'en reclamames pas moins l'honneur de lui etre presentes. On nous conduisit devant un lavoir immonde, ou une trentaine de blanchisseuses, les manches retrouseees jusqu'aux aisselles, et les robes relevees jusqu'aux genoux, tordaient les chemises des Syracusains. On nous dit: Saluez, voici la fontaine demandee. Nous etions en face de la belle Arethuse. Ce n'etait pas la peine de faire tant la prude pour en arriver la.

Nous fumes curieux neanmoins de gouter cette eau miraculeuse; nous primes un verre, et nous le plongeames a l'endroit meme ou elle sort du rocher;

elle est, a l'oeil, d'une limpidite parfaite, mais un peu saumatre au gout. C'est une preuve de plus contre la pauvre nymphe, et qui porterait a penser qu'elle ne s'en est pas meme tenue, comme le dit Ausone, aux purs baisers de son amant; *_incorruptarum miscentes oscula aquarum_*.

Voyez ou conduit l'incredulite: si l'on en croit les apparences, non seulement Arethuse ne serait plus vierge, mais encore elle serait adultere.

A quelques pas de la fontaine et sur la pointe meridionale de l'ile, s'elevait le palais de Verres: ses ruines ont servi a batir un fort normand au XIe siecle: ce fort occupe la place ou etait la roche de Denys, rasee par Timoleon.

En face, et de l'autre cote de l'ouverture du grand port, surgissait le Plemmyrium, dont les derniers vestiges ont disparu; c'etait une forteresse batie par Archimede: quatre animaux en bronze, un taureau, un lion, une chevre et un aigle, ornaient ses quatre angles tournes chacun vers un des quatre points cardinaux. Lorsqu'il faisait du vent, le vent s'engouffrait dans la gueule ou dans le bec de l'animal qui etait tourne de son cote, et lui faisait pousser le cri qui lui etait propre. C'etait surtout, a ce qu'on assure, ce chef-d'oeuvre *_eolique_* qui rendait Rome si fort jalouse de Syracuse.

Nous traversames toute la ville pour visiter Neapolis; mais, a la porte, il nous fallut quitter notre voiture, la voie antique, qui conserve la trace des chars anciens, etant on ne peut plus incommode pour les caleches modernes.

Nous cotoyames le port de marbre, ayant a notre droite la mer, a notre gauche quelques mesures. C'est dans ce port, le plus precieux joyau de Syracuse, que stationnait la flotte de la republique. Xenagore y construisit la premiere galere a six rangs de rames, et Archimede y fit confectionner le merveilleux vaisseau qu'Hieron II envoya a Ptolemee, roi d'Egypte, et qui, s'il faut en croire Athenee, avait vingt rangs de rameurs, et renfermait des bains, une bibliotheque, un temple, des jardins, une piscine et une salle de festins.

La route que nous suivions conduit droit au couvent des capucins. Apres une demi-heure de marche, nous arrivames chez les bons peres, introduits par deux moines de la communaute que nous avions rejoints a mi-chemin, et avec lesquels nous avons fait route tout en causant. Le couvent etait tenu avec une proprete admirable et qui contrastait avec l'effroyable salete dont le spectacle nous poursuivait depuis notre entree en Sicile. Cela affermit Jadin dans un dessein qu'il avait depuis longtemps: c'etait de se mettre en pension dans un couvent pendant une huitaine de jours, pour y travailler a son aise, tout en examinant de pres la vie du cloitre. Il fit alors demander par monsieur de Gargallo aux bons peres s'ils ne voudraient point le recevoir pour hote pendant une semaine. Les capucins repondirent que ce serait avec grand plaisir, et fixerent le prix de la pension a quarante sous par jour, logement et nourriture. Jadin etait dans l'extase de pareilles conditions, et allait arreter le marche avec le frere tresorier, lorsque monsieur de Gargallo lui dit tout bas d'attendre, avant de rien conclure, l'heure du diner. Jadin demanda alors si ce diner n'etait point

suffisamment copieux pour soutenir un estomac mondain. Monsieur de Gargallo lui repondit qu'au contraire, les capucins passaient pour avoir des repas splendides et surtout tres varies, mais que c'etait dans la preparation de ces repas qu'existerait peut-etre l'obstacle. Jadin pensa en frissonnant que, pour maintenir plus facilement son voeu de chastete, la communaute melait peut-etre au jus des viandes le suc du nymphaea, ou de quelque autre plante refrigerante. Il remercia monsieur de Gargallo, et quitta le tresorier sans rien conclure, et apres ne s'etre avance que tout juste assez pour faire une honorable retraite.

Au moment ou nous nous presentames a la porte, elle etait encombrée de mendiants. C'etait l'heure a laquelle les capucins font chaque jour une distribution de soupe, et une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants, attendaient ce moment, la bouche beate et l'oeil ardent, comme une meute attendant la curee.

Je n'ai point encore parle du mendiant sicilien, l'occasion ne s'etant pas presentee; et cependant, on ne peut pas passer sous silence une classe qui forme en Sicile le dixieme a peu pres de la population. Qui n'a pas vu le mendiant sicilien ne connait pas la misere. Le mendiant francais est un prince, le mendiant romain un grand seigneur, et le mendiant napolitain un bon bourgeois, en comparaison du mendiant sicilien. Le pauvre de Callot avec ses mille haillons, le _fellah_ egyptien avec sa simple chemise, paraissent des rentiers a Palerme ou a Syracuse. A Syracuse et a Palerme, c'est la misere dans toute sa laideur, avec ses membres decharnes et debiles, ses yeux caves et fievreux. C'est la faim avec ses veritables cris de douleur, avec son rale d'eternelle agonie; la faim, qui triple les annees sur la tete des jeunes filles; la faim, qui fait qu'a l'age ou dans tous les pays toute femme est belle, de jeunesse au moins, la jeune fille sicilienne semble tomber de decrepitude; la faim, qui, plus cruelle, plus implacable, plus mortelle que la debauchee, fletrit aussi bien qu'elle, sans offrir meme la grossiere compensation sensuelle de sa rivale en destruction.

Tous ces gens qui etaient la n'avaient point mange depuis la veille. La veille, ils etaient venus recevoir leur ecuelle de soupe, comme ils venaient aujourd'hui, comme ils viendraient demain. Cette ecuelle de soupe, c'etait toute leur nourriture pour vingt-quatre heures, a moins que quelques-uns d'entre eux n'eussent obtenu quelques _grani_ de la compassion de leurs compatriotes ou de la pitie des etrangers. Mais le cas est presque inoui: les Syracusains sont familiarises avec la misere, et les etrangers sont rares a Syracuse.

Quand parut le distributeur de la bienheureuse soupe, ce furent des hurlements inouis, et chacun se precipita vers lui, sa sebile a la main. Il y en avait qui etaient trop faibles pour hurler et pour courir, et qui se traient en gemissant sur leurs genoux et sur leurs mains.

Avec le potage etait restee la viande qui avait servi a la faire, et que le cuisinier avait taillee en petits morceaux, afin que le plus grand nombre en put avoir. Celui a qui ce bonheur venait a eclairer rugissait de joie, et se retirait dans un coin, pret a defendre sa proie si quelqu'autre, moins bien traite du hasard, voulait la lui enlever.

Il y avait, au milieu de tout cela, un enfant vetu, non pas d'une chemise, mais d'une espece de toile d'araignee a mille trous, qui n'avait pas d'ecuelle et qui pleurait de faim. Il tendit ses deux pauvres petites mains amaigries et jointes pour remplacer autant qu'il etait en lui par le recipient naturel le vase absent. Le cuisinier y versa une cuilleree de potage. Le potage etait bouillant et brula les mains de l'enfant; il jeta un cri de douleur et ouvrit malgre lui les doigts, le pain et le bouillon tomberent par terre sur une dalle. L'enfant se jeta a quatre pattes et se mit a manger a la maniere des chiens.

--Et si ces bons peres interrompaient cette distribution, demandai-je a monsieur de Gargallo, que deviendraient tous ces malheureux?

--Ils mourraient, me repondit-il.

Nous laissames a un des freres deux piastres pour qu'il les convertit en _grani_ et les distribuait a ces miserables, puis nous nous sauvames.

Le jardin des capucins s'etend sur l'emplacement des anciennes latomies ou carrieres. C'est de ces carrieres et de celles qui sont pres de l'amphitheatre, que sortit toute la Syracuse antique avec ses murailles, ses temples, ses palais.

Nous descendimes par une espece de rampe jusqu'a une profondeur de cinquante pieds a peu pres, nous passames sous un vaste pont, puis nous nous trouvames en face d'un tombeau moderne; c'est celui d'un jeune Americain nomme Nicholson, age de dix-huit ans, et tue en duel a Syracuse; comme heretique et a cause aussi du genre de sa mort, les portes de toutes les eglises se fermerent pour lui. Non moins hospitaliers pour les morts que pour les vivants, les bons capucins prirent le cadavre, l'emporterent, et lui donnerent la sepulture dans leurs jardins.

Ces jardins, comme ceux des benedictins de Catane, sont un miracle d'art et de patience. A Catane, il fallait recouvrir la lave, ici le roc. La tache etait la meme, elle fut remplie avec un tel courage, qu'on appelle aujourd'hui _il paradiso_ ce labyrinthe de pierres ou autrefois, il ne poussait pas un brin d'herbe, et qui aujourd'hui est tapisse d'orangers, de citronniers, de nopals. Ces murailles gigantesques sont devenues des espaliers, et dans les moindres interstices les aloes epanouissent leurs puissantes feuilles, du milieu desquelles s'elancent leurs fleurs seculaires.

C'est dans ces latomies que furent enfermes les Atheniens prisonniers apres la defaite de Nicias, Les onze latomies a Syracuse etaient tellement encombrees, qu'une maladie epidemique se mit parmi ces malheureux, et que les Syracusains, craignant qu'elle ne s'etendit jusqu'a eux, renvoyerent a Athenes tous ceux qui purent citer de memoire douze vers d'Euripide. C'est encore dans une de ces latomies que fut renvoye le fameux philosophe qui, pour toute louange aux vers que lui lisait Denys, fit cette reponse devenue proverbiale: _Qu'on me ramene aux carrieres_. Dans ce pays ou aucune tradition ne se perd, eut-elle trois mille ans, on appelle cette latomie _la latomie de Philoxene_.

Au milieu de ces carrieres dont le ciel forme la seule voute, s'elevent des especes de colonnes isolees, frustes, abruptes, capricieusement tordues, sur lesquelles s'appuient des ruines. C'etait, dit-on, au haut de ces colonnes, dont le sommet arrive au niveau de la plaine, qu'on placait, prisonnieres elles-memes, des sentinelles chargees de veiller sur les prisonniers, et auxquelles on faisait passer leur nourriture a l'aide d'un panier attache au bout d'une corde.

Nous parcourumes dans tous les sens cet etrange labyrinthe, avec ses aqueducs antiques, qui lui portent encore de l'eau comme au temps des Hieron et des Denys, avec ses cascades de verdure qui ont l'air de se precipiter du haut des murailles, et dont le moindre vent fait onduler les riches festons, avec ses vieilles inscriptions illisibles, dans lesquelles les voyageurs cherchent a reconnaitre un hommage a Euripide-Sauveur; puis nous entrames dans la petite eglise de Saint-Jean par un portique couvert, forme de trois arceaux gothiques. Une inscription gravee dans une chapelle souterraine reclame pour ce petit temple l'honneur d'etre la plus ancienne eglise catholique de la Sicile. La voici:

Crux superior recens,
Caeterae vero antiquiores sunt,
Et antiquissima consecrationis
Signa referunt templi hujus,
Quo non habet tota Sicilia aliud
Antiquius.

Pres de cette eglise sont les catacombes, catacombes bien autrement conservees que celles de Paris, de Rome et de Naples. Leur fondation est attribuee au tyran Hieron II, mais aucune preuve n'appuie cette assertion. Selon toute probabilite, elles datent de differentes epoques, et furent creusees au fur et a mesure qu'un plus grand nombre de morts reclamerent un plus grand nombre de couches sepulcrales. Quelques tombeaux contiennent encore des ossements; dans aucun, a ce qu'on assure, on n'a trouve d'urnes, ni de vases, mais seulement quelquefois des lampes.

La aussi il y avait distinction entre les riches et les pauvres: les riches avaient de magnifiques colombaires a la maniere des Romains; les pauvres avaient, non pas une fosse commune, mais un roc commun: leurs sepultures, simplement creusees dans le rocher, sont superposees les unes aux autres, et indiquent par leurs dimensions si elles renfermaient des hommes, des femmes ou des enfants.

Cette ville souterraine etait batie, au reste, a l'instar des villes vivantes, et eclairee par le soleil: elle avait ses rues et ses carrefours; le jour y penetre par des ouvertures rondes comme celles du Pantheon, et au moyen desquelles on apercoit le ciel a travers un reseau de lierre et de broussailles. C'est pres de ces catacombes et dans un bain antique que furent decouvertes, il y a quelque vingt ans, les statues d'Esculape et de la Venus Callipyge, qui font le principal ornement du musee de Syracuse.

En rentrant au couvent, nous nous croisames avec le frere queteur; il revenait porteur d'une besace rondement garnie. Monsieur de Gargallo

nous fit signe de le suivre jusqu'a la cuisine; nous demandames alors negligemment la permission de voir cette importante partie de l'etablissement, elle nous fut immediatement accordee.

Le cuisinier attendait le pourvoyeur, ayant en face de lui sur une grande table une demi-douzaine de casseroles de toute dimension qu'attendaient autant de rechauds allumes. Aux quelques mots qu'il echangea avec le frere queteur, je crus comprendre qu'il lui reprochait de venir un peu tard; le frere queteur s'excusa comme il put et ouvrit sa besace, doublee d'un cote d'une espece de grand bidon en ferblanc. Le bidon fut tire de son enveloppe, ouvert immediatement, et presenta a la vue son gros ventre tout farci d'ailes de poulets, de cuisses de canards, de moities de pigeons, de tranches de gigots, de cotelettes de mouton, et de rables de lapins. Le cuisinier jeta un oeil satisfait sur la recolte du jour, puis, avec une agilite admirable, il distribua, a l'aide de ses doigts, les differents echantillons dans les casseroles, a la maniere dont un prote decompose une forme, mettant les cuisses avec les cuisses, les ailes avec les ailes, assortissant les especes entre elles, et formant un tout complet des differentes parties qui avaient appartenu a des individus du meme genre; puis, ayant fait a chaque espece une sauce assortie au sujet, il servit a la sainte communaute un diner qui ne laissait pas d'offrir un fumet fort tentateur et une mine des plus succulentes, et que le prier nous invita fort gracieusement a partager. Malheureusement, c'etait a nous surtout qu'etait applicable le proverbe gastronomique, que, pour trouver la cuisine bonne il ne faut pas la voir faire. Nous remerciames donc, avec une reconnaissance non moins sentie que si nous n'avions pas assiste a l'etrange preparation qui nous avait pour le moment ote l'appetit; quant a Jadin il etait a tout jamais gueri de l'idee de se mettre en pension chez aucun des quatre ordres mendiants.

Comme il se faisait tard et que nous etions en course depuis le matin, nous revinmes chez le comte de Gargallo, ou nous trouvames un diner qui nous fit glorifier le Seigneur, qui nous avait envoye l'idee de refuser celui des capucins.

Le soir, nous courumes tous les cabarets de la ville, afin de deguster les meilleurs vins, et d'en faire une provision, que nous envoyames a bord du speronare. _Lucrece Borgia_ venait de mettre a la mode le vin de Syracuse, et je ne voulais pas perdre une si belle occasion d'en meubler ma cave: le plus cher nous couta 17 sous le _fiasco_; c'etait du vin qui, rendu a Paris, valait 20 francs la bouteille.

Le lendemain, nous reprimes notre excursion interrompue la veille, mais cette fois avec un simple cicerone de place: le comte restait en ville pour organiser une promenade en bateau sur l'Anapus. J'avais d'abord offert, avec tout le faste et l'orgueil d'un proprietaire, la chaloupe du speronare et deux de nos matelots; mais, comme les guides suisses, les mariniers de Syracuse ont des privileges que tout voyageur doit respecter.

Nous reprimes la meme route que la veille; mais, a moitie chemin du couvent des capucins, nous reprimes le bord de la mer, et nous coupames a travers Neapolis. Notre guide, prevenu que nous avions vu les latomies ainsi que les catacombes de Saint-Jean, et que nous desirions ne pas faire de double

emploi, nous conduisit droit aux ruines du palais d'Agathocle, appelees encore aujourd'hui la _maison des soixante lits_. De ce palais, il reste trois grandes chambres; si, comme me l'assura mon guide, c'etait dans ces trois chambres qu'etaient les soixante lits, l'hospitalite du magnifique Syracusain devait fort ressembler a celle de l'Hotel-Dieu.

L'amphitheatre est a quelques pas seulement de la maison d'Agathocle, c'est une construction romaine; les Grecs, comme on sait, n'ayant jamais apprecie autant que le peuple-roi les combats de gladiateurs, il est petit et d'un mediocre interet pour quiconque a vu les arenes d'Arles et de Nimes, et le Colisee a Rome.

Entre l'amphitheatre et le theatre sont les latomies des Cordiers, ainsi appelees parce qu'aujourd'hui, on y file le chanvre; c'est dans ces latomies que se trouve la fameuse carriere intitulee l'Oreille de Denys. Je ne sais quel degre de parente existait entre le roi Denys et le roi Midas; mais, j'en suis fache pour le tyran de Syracuse, la carriere qui porte le nom de son appareil auditif a fort exactement la forme que l'on attribue generalement aux oreilles que le roi de Phrygie avait recues de la munificence d'Apollon.

Ce qui a fait donner a cette carriere dont on ignore au reste l'origine (car elle est polie et taillee avec trop de soin et dans une forme trop etrange pour que l'existence en soit due a une simple extraction de la pierre), ce qui, dis-je, a fait donner a cette carriere le nom qu'elle porte, c'est la faculte de transmettre le moindre bruit qui se fait dans son interieur, a un petit reduit pratique a l'extremite superieure de son ouverture. Ce reduit passe generalement pour le cabinet de Denys. Le tyran, qui se livrait a une etude toute particuliere de l'acoustique, venait, dit-on, ecouter la les plaintes, les menaces et les projets de vengeance de ses prisonniers. A moins de se faire mepriser souverainement par son cicerone, je ne conseille a aucun voyageur de revoquer en doute ce point historique.

L'Oreille de Denys est creusee dans un bloc de rocher taille a pic, d'une hauteur de cent vingt pieds environ; l'extremite superieure de l'ouverture se trouve a soixante-dix pieds d'elevation a peu pres, ce qui rendait, a mon avis, une conspiration on ne peut plus facile a Syracuse; on n'avait qu'a attendre le moment ou le tyran etait dans son cabinet, et retirer l'echelle. J'ai pris, je l'avoue, une fort mediocre idee des anciens habitants de Syracuse, depuis qu'apres avoir lu tous les auteurs qui ont parle de cette ville, je me suis assure que jamais cette idee ne leur etait venue.

Notre guide nous offrit de verifier par nous-memes la verite de ce qu'il avait dit sur la transmission des sons. Aux premiers mots qu'il en dit, et avant que nous eussions encore repondu oui ou non, nous vimes trois ou quatre gaillards, dont l'industrie consiste a guetter les etrangers qui s'aventurent sur leurs domaines, se mettre en mouvement pour preparer les moyens d'ascension; au bout de dix minutes, deux d'entre eux descendaient une corde du haut des rochers. Presque immediatement, la corde fut assujettie a une poulie, un siege fixe a la corde, et l'un d'eux commença a s'elever, tire par les trois autres, pour nous familiariser par son

exemple, avec cet étrange mode de locomotion.

Comme l'exemple, si attrayant qu'il fut, n'avait pas sur nous une grande puissance d'attraction, et que cependant nous désirions que l'expérience fut faite par l'un de nous, nous tirâmes à la courte-paille à qui aurait l'honneur de monter dans la cellule aérienne du tyran. Le sort favorisa Jadin, il fit une grimace qui prouvait qu'il n'appréciait pas tout son bonheur, mais il ne s'en assit pas moins bravement sur son siège. À peine assis, et comme si nos guides avaient peur qu'il ne revint sur sa décision, il s'éleva majestueusement dans les airs, ou il commença à tourner comme un peloton de fil qu'on dévide. Milord poussa de grands cris en voyant son maître prendre cette route inusitée, et moi, je l'avoue, je le suivis des yeux avec une certaine inquiétude jusqu'à ce que je le visse logé solidement et confortablement dans son pigeonnier. Cependant, rassuré par Jadin lui-même sur la façon dont il se trouvait casé, j'entrai dans la carrière pour me livrer aux différentes expériences d'usage en pareil cas.

La carrière s'enfonça en tournant, mais en conservant toujours la même forme, à trois cent quarante pieds à peu près de profondeur. Des anneaux de fer, attachés de distance en distance, furent longtemps considérés comme ayant servi à enchaîner les prisonniers; mais l'abbé Capodocci démontra que ces anneaux étaient modernes et avaient servi, selon toute probabilité, à attacher des chevaux. Cela n'empêcha point notre guide, qui n'était nullement de l'avis de l'illustre abbé, de nous les donner pour des instruments de torture. Nous ne voulûmes pas le contrarier pour si peu de chose, et nous nous apitoyâmes avec lui sur le sort des malheureux qui étaient si incommodement rivés à la muraille.

Arrivé au fond de la carrière, notre guide, après s'être assuré que Jadin avait l'oreille appliquée au petit trou si précieux pour le tyran, m'invita à dire aussi bas que je le voudrais, mais d'une manière intelligible cependant, une phrase quelconque, me promettant que mes paroles seraient immédiatement transmises à mon camarade. J'invitai alors Jadin à battre le briquet et d'allumer son cigare.

Après lui avoir donné le temps de se conformer à l'invitation que je venais de lui faire, et dont l'exécution devait me prouver qu'il m'avait entendu, nous déchirâmes une feuille de papier; puis notre guide, qui avait gardé cette expérience pour la dernière, tira un coup de pistolet, dont le bruit, par le même effet d'acoustique, sembla celui d'un coup de canon. Nous courûmes aussitôt à l'extrémité extérieure de la carrière pour nous rendre compte des effets produits. Je trouvai Jadin qui fumait à pleine bouche, et qui sautait sur un pied en se frottant l'oreille. Il avait parfaitement entendu le son de ma voix et le bruit du papier. Quant au coup de pistolet, qui était une surprise inattendue, il l'avait rendu parfaitement sourd de l'oreille droite. Notre guide triomphait.

Jadin descendit par le même procédé qu'il avait employé pour monter, et toucha la terre sans autre accident que la permanence de sa demi-surdité, qui dura tout le reste de la journée.

Nous reprîmes la voie antique toute garnie de tombeaux, et après une visite au prétendu sépulcre d'Archimède, du haut duquel, à ce que nous assura

notre guide, l'illustre savant s'amusait, par la combinaison de ses miroirs, a bruler les vaisseaux romains avec autant de facilite que les enfants en ont a allumer de l'amadou avec un verre de lunette, nous traversames un carrefour sur le pave duquel on voit parfaitement la trace des chars. Nous nous acheminames ainsi vers le theatre, chassant devant nous des myriades de lezards de toutes couleurs, seuls habitants modernes de la vieille Neapolis.

Le theatre est avec les latomies le monument le plus curieux de Syracuse. Il fut bati par les Grecs, mais l'on ignore entierement l'epoque de sa construction. Cette inscription, que l'on retrouva sur une pierre: BASILISSE PHILISTIDOS avait mis tout d'abord les savants sur la voie, et leur avait fait decider, avec leur certitude ordinaire, qu'il remontait au regne de la reine Philistis. Mais, arrives a cette decouverte, les savants se trouverent dans une impasse, l'histoire ne faisant aucune mention de la susdite reine, et la chronologie, depuis Archias jusqu'a Hieron II, ne leur offrant pas la plus petite lacune ou on put encadrer un regne feminin. Aussi ces deux mots grecs font-ils le desesper de tous les savants siciliens; lorsqu'ils elevent la voix sur une question quelconque, on n'a qu'a prononcer clairement ces deux mots magiques, ils baissent l'oreille, soupirent profondement, prennent leur chapeau et s'en vont.

Quoi qu'il en soit, le theatre est la, il existe, on ne peut le nier; c'est bien le meme ou Gelon reunit le peuple en armes et vint, seul et desarme, lui rendre compte de son administration. Agathocle y assembla les Syracusains apres le meurtre des premiers de la ville, et Timoleon, vieux et aveugle, y vint souvent, a ce qu'assure Plutarque, pour soutenir, par les conseils de son genie, ceux qu'il avait delivres par la force de son bras.

Rien de plus pittoresque d'ailleurs que cette admirable ruine, dont un meunier s'est empare, et que personne ne lui conteste. La il fait tranquillement son menage, sans songer le moins du monde aux respectables souvenirs qu'il foule aux pieds. Les eaux de l'ancien aqueduc de Neapolis, detournees de leur cours, sortent avec fracas de trois arceaux, et viennent, apres s'etre brisees en cascates sur les deux premiers etages du theatre, faire tourner prosaiquement la roue de son moulin; cette operation accomplie, le trop plein se repand a travers l'edifice, ruisselle en se brisant contre les pierres, et s'echappe par mille petits canaux argentes qu'on voit reluire au milieu des caroubiers, des aoles et des opiuntas. Au fond, et au-dela d'une plaine ou moutonnent des oliviers, on apercoit Syracuse; au-dela de Syracuse la mer.

La vue est magnifique. Jadin s'y arreta pour en faire un croquis. Je l'aidai a faire son etablissement, puis je le quittai pour continuer mes courses, et en promettant de le venir reprendre a l'endroit ou je le laissais.

Je suivis le chemin de Syracuse a Catane, qui separe Acradine de Tyche, sans trouver trace d'autres ruines que de celles adherentes a la roche elle-meme. Les maisons etaient baties sans fondations, la pierre adherant a la pierre, voila tout; on suit les lignes qu'elles decrivait, avec une certaine peine cependant. Les rues sont beaucoup plus faciles a

reconnaitre, les ornières creusées par les roues servent de ligne conductrice et dirigent l'œil avec certitude. Outre les débris des maisons, outre les ornières des chars, le sol est encore criblé de trous irréguliers, qui devaient être des puits, des citernes, des piscines, des bains et des aqueducs.

Arrives à la _scala Pupaggio_, au lieu de descendre au port Trogyle, aujourd'hui le _Stentino_, qui n'offre rien de curieux, nous remontâmes vers _l'Epipoli_, en suivant les débris de cette ancienne muraille, que Denys, à ce qu'on assure, fit bâtir en vingt jours par soixante mille hommes.

L'Epipoli, comme l'indique son nom, était une forteresse élevée sur une colline, et qui dominait les quatre autres quartiers de Syracuse. L'époque de sa fondation est ignorée; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle existait du temps des guerres du Péloponèse. Les Athéniens, conduits par Nicias, s'en étaient emparés, et y avaient établi leurs magasins; mais ils en furent chassés presque aussitôt par leurs vieux ennemis les Spartiates, qui de leur côté avaient traversé la mer pour venir au secours des Syracusains. Lors de l'expulsion des tyrans, Dion s'en empara, et ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes. Au pied de l'Epipoli sont les latomies de Denys le Jeune.

Nous montâmes au sommet de l'Epipoli, aujourd'hui enrichi d'un télégraphe qui, pour le moment, se reposait avec un air de paresse qui faisait plaisir à voir, malgré les gestes multipliés du télégraphe correspondant. Nous poussâmes doucement la porte, et nous trouvâmes les employés qui faisaient tranquillement un somme. Cela nous expliqua l'immobilité de leur instrument. Nous nous gardâmes bien de les réveiller.

Du haut de l'Epipoli, et en tournant le dos à la mer, on domine, à droite, la plaine ou *campa Marcellus*, et, à gauche, tout le cours de l'*Anapus*. Au fond du tableau s'élève en amphithéâtre le *Belvedere*, joli petit village qui nous parut dormir à l'ombre de ses oliviers avec autant de volupté que les employés à l'ombre de leur télégraphe.

À cinq cents pas du village, et près du fleuve *Anapus*, mon guide me fit remarquer une petite chapelle gothique qu'il me proposa de visiter, attendu qu'il s'y était passé, il y avait quelque cinquante ans, une histoire terrible. Je lui répondis que je voyais parfaitement la chapelle, et que je me contenterais de l'histoire terrible, s'il me la voulait bien raconter. Mon guide me fit remarquer que l'histoire étant longue et éminemment intéressante, ne devait pas en conscience être comprise dans le tarif de la journée, qui était d'une demi-piastre. Je le tranquillisisai en lui assurant qu'il aurait une demi-piastre pour sa journée et une demi-piastre pour l'histoire. Des lors, il ne fit plus aucune difficulté, et commença un récit auquel nous reviendrons dans un autre chapitre.

L'heure était plus qu'écoulée. Nous approchions de midi; le soleil était à son zénith et m'inondait libéralement d'une chaleur de quarante degrés, réfléchi par les dalles de Tyche. Je pensai qu'il était temps de revenir à Jadin, et de reprendre avec lui le chemin de Syracuse. Je m'acheminai donc vers le théâtre, où, à mon grand étonnement, je ne trouvai plus que son

siege sans carton et sans parasol. Je commençais a craindre que Jadin n'eut ete victime de quelque histoire terrible dans le genre de celle que venait de me raconter mon guide, lorsque je l'aperçus a cheval sur la branche majeure d'un superbe figuier qui lui donnait a la fois de l'ombre et de la nourriture. Je m'approchai de lui, et lui fis observer que le meunier auquel appartenait l'arbre pourrait trouver fort etrange la liberte qu'il prenait; mais Jadin me repondit fierement qu'il etait chez lui, et que, moyennant dix grains, il avait achete le droit de manger des figues a discretion, et meme d'en remplir ses poches. Le marche me parut mediocre pour le meunier, la veste de panne de Jadin contenant onze poches de differentes grandeurs.

Nous revinmes vers la ville au pas de course, et trempes comme si l'on nous eut plonges dans l'un des trois ports de Syracuse. Cela m'expliqua la metamorphose en fontaine d'Arethuse et de Cyane; une heure de plus a ce delizioso soleil, et nous passions evidemment a l'etat de fleuves.

Monsieur de Gargallo avait prevu que, par cette grande chaleur, nous serions peu disposes a nous remettre immediatement en route. Il avait en consequence retenu la barque pour trois heures seulement, ce qui nous laissait une demi-heure de bain et une heure et demie de sieste. Aussi, lorsque les mariniers vinrent nous dire que tout etait pret, etions-nous frais et dispos comme si nous n'avions pas quitte nos lits depuis la veille.

Nous nous embarquames cette fois dans le grand port. C'est la qu'eut lieu la fameuse bataille navale entre les Atheniens et les Syracusains, dans laquelle les Atheniens eurent vingt vaisseaux brules et soixante coules a fond. Dix ou douze barques dans le genre de celle sur laquelle nous etions montes composent aujourd'hui toute la marine des Syracusains.

Notre premiere visite fut pour le fleuve Alphee. A tout seigneur tout honneur. Ce fleuve Alphee, comme nous l'avons dit, apres avoir disparu a Olympie, reparait dans le grand port a deux cents pas de la fontaine Arethuse; le bouillonnement de ses flots est visible a la surface de la mer, et on pretend qu'en plongeant une bouteille a une certaine profondeur, on la retire pleine d'eau douce et parfaitement bonne a boire. Malheureusement, nous ne pumes verifier le fait, les objets d'experimentation nous manquant.

Nous nous dirigeames alors, en traversant le port en droite ligne, vers l'embouchure de l'Anapus, autre fleuve qui ne manque pas non plus d'une certaine distinction mythologique, quoiqu'il soit plus connu par la riviere Cyane qu'il epousa que par lui-meme. En effet, la riviere Cyane, qui se joint a lui a un quart de lieue a peu pres de son embouchure, etait ce qu'il y avait de mieux dans l'aristocratie des nymphes, des nayades et des hamadryades. On ne connait precisement ni son pere ni sa mere, mais on sait de source certaine qu'elle etait cousine de cette autre Cyane, fille du fleuve Meandre, changee en rocher pour n'avoir pas voulu ecouter un beau jeune homme qui l'aimait passionnement, et qui se tua en sa presence sans que sa mort lui causat la moindre emotion. Hatons-nous de dire que sa cousine n'etait point de si dure trempe; aussi fut-elle changee en fontaine, ce qui autrefois etait la metamorphose usitee pour les ames

sensibles. Voici a quelle occasion cet accident memorable arriva. Nous le laisserons raconter a monsieur Renouard, traducteur des *Metamorphoses d'Ovide*. Ce morceau, qui date de 1628, donnera une idee de la maniere dont on comprenait l'antiquite vers le milieu du regne de Louis XIII, dit le Juste, non pas, comme on pourrait le croire, pour avoir fait executer messieurs de Marsillac, de Boutteville, de Cinq-Mars, de Thou et de Montmorency, mais parce qu'il etait ne sous le signe de la balance.

Pluton vient d'enlever Proserpine, et l'emporte sur son char sans trop savoir lui-meme ou il la conduit; enfin, il arrive dans les environs d'Ortygie. Voici le texte du traducteur:

"C'est la qu'etait Cyane, la nymphe la plus renommee qui fut lors en Sicile, et qui a laisse dans ce pays-la son nom aux eaux qui le portent encore. Elle parut hors de l'eau environ jusqu'au ventre, et, reconnaissant Proserpine, se presenta pour la secourir: "Vous ne passerez pas plus avant, dit-elle a Pluton. Comment voulez-vous etre par force le gendre de Ceres? La fille meritait bien d'etre gagnée par de douces paroles, non pas d'etre enlevee. Pour l'avoir vous la deviez prier et non pas la forcer. Quant a moi, je vous dirai bien, s'il m'est permis de mettre en comparaison ma bassesse avec sa grandeur, que j'ai ete autrefois aimee du fleuve Anape, mais il ne m'eut pas de la facon en mariage. Il rechercha longtemps mon amitie, et il ne jouit point de mon corps qu'il n'eut premierement acquis mes volontes." En faisant de telles remontrances, elle etendait les bras d'un cote et d'autre tant qu'elle pouvait, pour empecher le chariot de passer outre; dont Pluton irrite donna de son trident, sceptre de son empire, un si grand coup contre terre, qu'elle se fendit, et fit une ouverture a ses effroyables chevaux, par laquelle ils se rendirent incontinent dans le sombre palais des ombres avec la proie qu'ils trainaient. Cyane en eut tel creve-coeur, tant d'avoir vu enlever ainsi Proserpine que d'avoir ete meprisee, qu'elle en concut un deuil en son ame dont elle ne put jamais etre consolee. Nourrissant de larmes ses peines secretes, elle se consuma si bien qu'elle fondit en pleurs, et se convertit en ces ondes desquelles elle avait ete deesse tutelaire. On vit peu a peu ses membres s'amollir; ses os perdirent leur durete et se rendirent ployables, comme firent aussi ses ongles. Tous les membres les plus faibles, ainsi que les cheveux, les doigts, les pieds et les cuisses, devinrent premierement liquides, car un corps, moins il est epais, plus tot il est change en eau. Puis apres les epaules, les reins, les cotes et l'estomac s'ecoulerent en ruisseaux. Enfin ses veines corrompues, au lieu de sang, ne furent pleines que d'eau, et de tout son corps rien ne lui resta qu'on put arreter avec la main."

Cette traduction eut le plus grand succes a l'hotel de Rambouillet. Mademoiselle de Scudery tenait ce que nous avons cite pour un morceau capital; Chapelain en faisait ses delices, et mademoiselle Paulet tournait elle-meme en fontaine toutes les fois qu'on lisait ce passage devant elle.

Le mariage de l'Anapus et de Cyane fut heureux, s'il faut en croire les apparences, car les bords du lit ou ils coulent ensemble sont ravissants. Ce sont de veritables murailles de verdure, qui se recourbent en berceaux pour former une voute fraiche et sombre. De temps en temps, des echappees de vue, que l'on croirait menagees par l'art, et qui cependant ne sont rien

autre chose que des accidents de la nature, permettent de découvrir sur la rive gauche les ruines de l'Epipoli, et sur la rive droite celles du temple de Jupiter Urius, construit par Gelon, et dont il ne reste que deux colonnes. C'était dans ce temple qu'était la fameuse statue couverte d'un manteau d'or que Denys s'appropriâ, sous l'ingénieux prétexte qu'il était trop lourd en été et trop froid en hiver. Verres, qui était amateur, n'en apprécia que mieux la statue pour la voir sans manteau, et l'envoya à Rome. C'était une des trois plus belles de l'antiquité: les deux autres étaient, comme on sait, la Venus Callipyge et l'Apollon.

Du temps de Mirabella, auteur sicilien qui écrivait vers le commencement du XVII^e siècle, il restait encore debout sept colonnes de ce temple; elles étaient d'une seule pièce et avaient vingt-cinq palmes de hauteur.

En face de ces colonnes à peu près, on passe sous un pont d'une seule arche, jete sur l'Apanus, et, cent pas après, on se trouve à la jonction du fleuve et de la rivière. Par galanterie, nous laissâmes le fleuve à notre droite, et nous continuâmes notre route sur la rivière Cyane.

Rien de plus charmant, au reste, que les mille tours et détours de cette gracieuse rivière, entre ses deux bords tout chargés de papyrus, ce roi des roseaux. Ce sont tantôt de délicieux petits lacs dont on voit le fond, tantôt un courant resserre et rapide, qui se plaint comme si la voix de la nymphe elle-même racontait encore à Ovide sa triste métamorphose; tantôt de petites îles habitées par des milliers d'oiseaux aquatiques, qui s'envolaient à notre approche ou bien plongeaient dans les roseaux, ou nous pouvions suivre leur fuite par le mouvement qu'ils imprimaient à cette forêt de joncs flexibles et mouvants. Nous remontâmes ainsi pendant une heure à peu près, puis nous arrivâmes à la source de la fontaine, grand bassin d'une centaine de pieds de tour. C'est là que Pluton frappa la terre de son trident et disparut dans l'enfer. Aussi prétend-on que cette source est un abîme dont on n'a jamais pu trouver le fond. Les gens du pays l'appellent Lapisma. C'est autour de cette source que les Carthaginois avaient établi leur camp.

En revenant, le comte de Gargallo ordonna à nos mariniers de s'arrêter un instant dans un délicieux réduit ombragé de tous côtés par d'énormes touffes de papyrus, qui, au moindre vent, balancent avec grâce leurs têtes chevelues. C'est là que la tradition veut que se soit passée la scène des sœurs Callipyges.

Les sœurs Callipyges étaient, comme on sait, Syracusaines. C'étaient non seulement les deux plus riches héritières de la ville, mais encore les deux plus belles personnes qui se pussent voir de Mégare au cap Pachinum. Parmi les dons que la nature libérale s'était plu à leur prodiguer, était cette richesse de formes dont elles tiraient leur nom. Or, un jour que les deux sœurs se baignaient ensemble, à l'endroit même où nous étions, elles se prirent de dispute, chacune d'elles prétendant l'emporter en beauté sur l'autre. Le procès était difficile à juger par les intéressées elles-mêmes, aussi appelèrent-elles un berger qui faisait paître ses troupeaux dans les environs. Le berger ne se fit pas faire signe deux fois; il accourut, et les deux sœurs, sortant de l'eau et se montrant à lui dans toute leur éblouissante nudité, le firent juge de la question. Le nouveau Paris

regarda longtemps indecis, portant ses yeux ardents de l'une a l'autre; enfin, il se prononca pour l'ainee. Enchantee du jugement, celle-ci lui offrit sa main et son coeur, que le berger, comme on le comprend bien, accepta avec reconnaissance. Quant a la plus jeune, elle fit la meme offre au frere cadet du juge, qui, arrive au moment ou il venait de prononcer son jugement, avait declare s'inscrire en faux contre lui. Les quatre jeunes gens eleverent alors un temple a la Beaute; et comme chacun d'eux continuait de soutenir son opinion, les deux rivales se deciderent a en appeler a la posterite: elles firent faire par les deux meilleurs statuaires de l'epoque les deux Venus qui portent encore leur nom, et dont l'une est a Naples et l'autre a Syracuse. Deux mille trois cents ans sont ecoules depuis cette epoque, et la posterite indecise n'a point encore porte son jugement: *Adhuc sub iudice lis est*, comme dit Horace.

Heureux temps, ou les bergers epousaient des princesses! Et quelles princesses, encore!

LA CHAPELLE GOTHIQUE

On se rappelle cette petite chapelle gothique que me montra mon guide du haut de l'Epipoli, et que je ne voulus pas aller voir, retenu par la chaleur senegalienne qu'il faisait en ce moment. Cette chapelle appartenait a la famille San-Floridio. Batie par un ancetre du marquis actuel, elle servait surtout de lieu de sepulture a la famille. Il y avait une vieille tradition sur cette chapelle, qui ne contenait pas seulement, disait-on, des caveaux mortuaires: on parlait de souterrains inconnus, dans lesquels un comte de San-Floridio se serait refuge a l'epoque des guerres avec les Aragonais d'Espagne, guerres pendant lesquelles son patriotisme l'aurait fait condamner a mort. La tradition ajoutait qu'il etait reste dans cette retraite pendant dix ans, et y avait ete regulierement nourri par de vieux serviteurs, qui, au risque de leur propre vie, lui portaient toutes les deux nuits, dans ce souterrain, de quoi boire et de quoi manger. Vingt fois le comte de San-Floridio aurait pu se sauver et gagner Malte ou la France; mais il ne voulut jamais consentir a quitter la Sicile, esperant toujours que l'heure de la liberte sonnerait pour elle, et pensant qu'il devait etre la au premier signal.

En 1783, il y avait encore deux rejetons males de cette famille, le marquis et le comte de San-Floridio. Le marquis habitait Messine, et le comte Syracuse. Le marquis etait veuf et sans enfants, et n'avait pres de lui que deux serviteurs: une jeune fille de Catane, nommee Teresina, qui avait appartenu a sa femme, et pouvait avoir dix-huit ou vingt ans a peu pres; puis un homme de trente ans au plus, qu'on appelait Gaetano Cantarello, le dernier descendant de cette race de serviteurs fideles qui avaient donne a l'ancien marquis une si grande preuve de devouement, et qui, de pere en fils, etaient demeures dans la maison de l'aine de la famille. Cet aine connaissait seul le secret du souterrain, secret qu'il transmettait a son fils, et qui etait d'autant mieux garde, que d'an jour a l'autre les marquis de San-Floridio, qui etaient restes constamment dans le parti

patriote, pouvaient avoir besoin de recourir de nouveau a cet introuvable asile.

Nous avons raconte, a propos de Messine, le tremblement de terre de 1793 et ses deplorables suites. Le marquis de San-Floridio fut une des victimes de ce triste evenement. La toiture de son palais s'enfonca, et il fut tue par la chute d'une poutre; ses deux serviteurs, Teresina et Gaetano, echapperent sans blessures au desastre, quoique Gaetano, pour essayer de sauver son maitre, disait-on, fut reste plus d'une heure sous les debris de la maison. Le comte de San-Floridio, qui representait la branche cadette, se trouva ainsi le chef de la famille, et herita du titre et de la fortune de son aine. Le marquis etant mort au moment ou il s'y attendait le moins, avait emporte avec lui le secret de la chapelle; mais, il faut le dire, ce ne fut pas ce secret que le comte de San-Floridio regretta le plus; ce fut une somme de 50 ou 60 000 ducats d'argent comptant que l'on savait exister dans les coffres du defunt, et que, malgre des fouilles multipliees, on ne parvint pas a retrouver. Le pauvre Cantarello etait au desespero de cette disparition, qu'on pouvait, disait-il en s'arrachant les cheveux, lui imputer, a lui. Le comte le consola de son mieux, en lui disant que la fidelite des serviteurs de la famille etait trop connue pour qu'un pareil soupcon le put atteindre; et, comme preuve de ce qu'il avancait, il lui offrit pres de lui la place qu'il occupait pres de son frere; mais Cantarello repondit qu'apres avoir perdu un si bon maitre, il ne voulait plus appartenir a personne. Le comte lui demanda alors s'il connaissait le secret de la chapelle; Cantarello assura que non. Une somme assez ronde, offerte a la suite de cette conversation par le comte, fut refusee par ce digne serviteur, qui se retira dans les environs de Catane, et dont on n'entendit plus parler. Le comte de San-Floridio se mit en possession de la fortune de son frere, qui etait immense, et prit le titre de marquis.

Dix ans s'etaient ecoules depuis cet evenement, et le marquis de San-Floridio, qui avait fait rebatir le palais de son frere, habitait l'ete Messine et l'hiver Syracuse; mais qu'il fut a Syracuse ou a Messine, il ne manquait jamais de faire dire, a la chapelle de la famille, une messe pour le repos de l'ame du defunt. Cette messe etait celebree a l'heure meme ou l'evenement avait eu lieu, c'est-a-dire a neuf heures du soir.

On en etait arrive au dixieme anniversaire, qui devait se celebrer avec la pompe habituelle, mais auquel devait assister un nouveau personnage, qui joue le principal role dans cette histoire. C'etait le jeune comte don Ferdinand de San-Floridio, qui, ayant atteint sa dix-huitieme annee, venait de finir ses classes, et arrivait du college de Palerme depuis quelques jours seulement.

Don Ferdinand savait parfaitement qu'il portait un des plus beaux noms, et qu'il devait heriter d'une des plus grandes fortunes de la Sicile. Aussi avait-il tourne au vrai gentilhomme. C'etait un beau garcon aux cheveux d'un noir d'ebene, qui disparaissait malheureusement sous la poudre qu'on portait a cette epoque, aux yeux noirs, au nez grec et aux dents d'email, portant le poing sur la hanche, le chapeau un peu de cote, et plaisantant fort, comme c'etait la mode a cette epoque, aux depens des choses saintes; au reste, excellent cavalier, fort sur l'escrime, et nageant comme un

poisson; toutes choses qui s'apprenaient au college des nobles. Seulement, on disait qu'a ces lecons classiques les belles dames de Palerme en avaient ajoute d'autres, auxquelles le comte Ferdinand n'avait pas pris moins de gout qu'a celles dont il avait si bien profite, quoique ces lecons feminines ne fussent pas portees sur le programme universitaire. Tant il y a enfin que le comte revenait a Syracuse, jeune, beau, brave, et dans cet age aventureux ou chaque homme se croit destine a devenir le heros de quelque roman.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva le jour anniversaire de la mort du marquis. Le pere et la mere du comte previnrent trois jours d'avance leur fils de se tenir pret pour cette funebre ceremonie. Don Ferdinand, qui hantait peu les eglises, et qui, ainsi que nous l'avons dit, etait on ne peut plus voltairien, aurait fort desire pouvoir se dispenser de cette corvee; mais il comprit qu'il n'y avait pas moyen de se soustraire a ce devoir de famille, et que toute escapade de ce genre, a l'endroit d'un oncle dont on avait herite cent mille livres de rentes, serait on ne peut plus inconvenante. D'ailleurs, il esperait que la ceremonie attirerait a la petite chapelle, si isolee qu'elle fut, quelque belle dame de Syracuse ou quelque jolie paysanne de Belvedere, et qu'ainsi la toilette qu'il etait oblige de faire, a cette triste occasion, ne serait pas tout a fait perdue. Don Ferdinand se preta donc d'assez bonne grace a la circonstance, et, apres avoir mis son pere et sa mere dans leur litiere, sauta aussi resolument dans la sienne que s'il se fut agi pour lui d'aller figurer dans un quadrille.

Disons un mot en passant de cette charmante maniere de voyager. Il n'y a en Sicile que trois modes de locomotion: la voiture, le mulet ou la litiere.

La voiture est dans la vieille Trinacrie ce qu'elle est partout, si ce n'est qu'elle a conserve une forme de carrosse qui rejouirait on ne peut plus les yeux de ce bon duc de Saint-Simon, si, pour punir les peches de notre epoque, Dieu permettait qu'il revint en ce monde. Les carrosses sont faits pour les rues ou l'on peut passer en carrosses, et pour les routes ou l'on peut voyager en voiture; il y a plus ou moins de rues praticables dans chaque ville, et je n'en pourrais dire le nombre. Quant aux routes, elles sont plus faciles a compter: il y en a une qui se rend de Messine a Palerme, et vice versa. Il en resulte que, quand on voyage partout ailleurs que sur cette ligne, il faut aller a mulet ou en litiere.

Tout le monde sait ce que c'est que d'aller a mulet, je n'ai donc pas besoin de m'etendre sur ce mode de voyage, mais on ignore assez generalement ce que c'est que d'aller en litiere, du moins comme on l'entend en Sicile.

La litiere est une grande chaise a porteurs, construite generalement pour deux personnes, qui, au lieu d'etre assises cote a cote, comme dans nos coupes modernes, sont placees face a face, comme dans nos anciens vis-a-vis. Cette litiere est posee sur un double brancard, qui s'adapte au dos de deux mulets: un serviteur conduit le premier, et le second n'a qu'a suivre. Il en resulte que le mouvement de la litiere, surtout dans un pays aussi accidenté que l'est la Sicile, correspond assez exactement au mouvement de tangage d'un vaisseau, et donne de meme le mal de mer. Aussi

prend-on généralement en execration les personnes avec lesquelles on voyage de cette manière. Au bout d'une heure de cette locomotion, on se dispute avec son meilleur ami, et, à la fin de la première journée, on est brouillé à mort. Damon et Pythias, ces antiques modèles d'amitié, partis de Catane en litière, se seraient battus en duel en arrivant à Syracuse, et se seraient égorés fraternellement, ni plus ni moins qu'Eteocle et Polynice.

Le marquis et la marquise descendirent de leur litière en se disputant, et sans que l'un songeât à offrir la main à l'autre, de sorte que la marquise fut obligée d'appeler ses domestiques pour qu'ils l'aidassent à descendre. Quant au jeune comte, il sauta lestement de la sienne, tira un beau miroir de sa poche pour s'assurer que sa coiffure n'était pas dérangée, rajusta son jabot, jeta aristocratiquement son chapeau sous son bras gauche, et entra dans la petite église à la suite de ses nobles parents.

Contre l'attente du jeune comte, il n'y avait, à l'exception du prêtre, du sacristain et des enfants de chœur, absolument personne dans la chapelle. Il jeta donc un regard assez maussade de tous côtés, fit mondainement trois ou quatre tours dans l'église, et finit, se trouvant fort durement à genoux, par s'asseoir dans le confessionnal, où, préparé comme il l'était au sommeil par le mouvement de la litière, il ne tarda point à s'endormir.

Le comte dormait comme on dort à dix-huit ans. Aussi l'office des morts s'écoula-t-il sans que serpent, orgue, ni *_De Profundis_* le reveillassent. L'office termine, la marquise le chercha de tous côtés et l'appela même à voix basse; mais le marquis, aigri encore par son voyage, se retourna vers sa femme, et lui dit que son fils n'était qu'un libertin qu'elle gâtait par son excessive faiblesse maternelle, et qu'il voyait bien que, quand il était perdu, ce n'était pas à l'église qu'il fallait le chercher. La pauvre mère n'avait rien à répondre à cela: l'absence du jeune homme, dans une circonstance aussi solennelle, déposait contre lui; elle baissa la tête et sortit de la chapelle. Derrière elle, le marquis en ferma la porte à clef, et tous deux remonterent dans leur litière pour revenir à Syracuse. La marquise avait jeté un instant les yeux dans la litière de son fils, espérant l'y trouver; elle se trompait, la litière était parfaitement vide. Elle ordonna alors aux porteurs d'attendre jusqu'à ce que son fils revint; mais le marquis passa la tête par la portière disant que, puisque son fils avait trouvé bon de s'éloigner sans dire où il allait, il reviendrait à pied, ce qui au reste n'était pas une grande punition, la chapelle étant éloignée d'une lieue à peine de Syracuse. La marquise, qui était habituée à obéir, monta passivement dans la litière conjugale, qui se mit aussitôt en route, suivie par la litière vide.

En rentrant au palais, elle s'informa tout bas du comte, et apprit avec une certaine inquiétude qu'il n'avait pas reparu. Cependant, cette inquiétude se calma bientôt lorsqu'elle songea que le marquis avait une maison de campagne à Belvedere, et que, selon toute probabilité, son fils, réfléchissant que, passé onze heures, Syracuse fermait ses portes sous prétexte qu'elle est ville de guerre, irait coucher à cette maison de campagne.

Mais, comme le lecteur le sait, il n'était rien arrivé de tout cela. Le comte de San-Floridio ne battait pas la campagne comme l'en accusait le

marquis, et n'était point allé coucher à Belvedere comme l'espérait la marquise. Il dormait bel et bien dans son confessionnal, rêvant que la princesse de M..., la plus jolie femme de Palerme, lui donnait, tête à tête, une leçon de natation dans les bassins de la Favorite, et ronflant joyeusement à ce doux rêve.

À deux heures du matin il s'éveilla, étendit les bras, bailla, se frotta les yeux, et, se croyant dans son lit, voulut changer de côté; mais il se cogna rudement la tête à l'angle du confessionnal. Le choc avait été si rude que le jeune comte en ouvrit les yeux tout grands et se trouva réveillé du coup. Au premier abord, il regarda avec étonnement autour de lui, n'ayant aucune idée du lieu où il se trouvait; peu à peu, le souvenir lui revint; il se rappela le voyage de la veille, son désappointement en rentrant dans la chapelle, et enfin le moment de lassitude et d'ennui qui l'avait conduit dans le confessionnal, où il s'était endormi et où il se reveillait. Des lors, il devina le reste; il comprit que son père et sa mère, ne le voyant plus auprès d'eux, étaient retournés à Syracuse, et l'avaient laissé, sans s'en douter, derrière eux dans la chapelle. Il alla à la porte, la trouva hermétiquement fermée, ce qui le confirma dans cette supposition; alors, il tira de son gousset une montre à répétition, la fit sonner, s'assura qu'il était deux heures et demie du matin, jugea fort judicieusement que les portes de Syracuse étaient fermées, et que tout le monde était couché au château de Belvedere, ce qui ne lui laissait d'autre chance que de passer la nuit à la belle étoile. Trouvant qu'à tout prendre, si on était moins bien dans un confessionnal que dans son lit, on y était toujours mieux que dans un fossé, il se re-intégra donc dans son alcove improvisée, s'y accouda du mieux qu'il put, et referma les yeux afin d'y reprendre au plus tôt ce bon sommeil dont le fil avait été momentanément interrompu.

Le comte était peu à peu retombé dans cette sorte de crépuscule intérieur qui n'est déjà plus le jour, et qui n'est pas encore la nuit de la pensée, lorsque l'ouïe, ce dernier sens qui s'endort en nous, lui transmit vaguement le bruit d'une porte que l'on ouvrait, et qui, en s'ouvrant, criait sur ses gonds. Le comte se redressa aussitôt, plongea ses regards dans l'église, et aperçut, à la lueur de la lanterne qu'il portait à la main, un homme incliné devant l'autel latéral le plus rapproché du confessionnal où il se trouvait. Presque aussitôt cet homme se releva, approcha la lanterne de sa bouche et la souffla; puis, s'enveloppant de ce manteau moitié italien, moitié espagnol, que les Siciliens appellent un *_ferrajolo_*, il traversa l'église dans toute sa longueur, assourdissant autant que possible le bruit de sa marche, passa si près du comte que don Ferdinand eut pu le toucher en étendant la main, s'avança vers la porte de sortie, l'ouvrit, et disparut en la refermant à clef derrière lui.

Don Ferdinand était resté muet et immobile à sa place, moitié de crainte, moitié de surprise. Notre jeune comte n'était pas une de ces âmes de fer comme on en rencontre dans les romans, un de ces héros qui, comme Nelson, demandent à quinze ans ce que c'est que la peur. Non, c'était tout bonnement un jeune homme brave et aventureux, mais superstitieux comme on l'est en Sicile, ou comme on le devient partout ailleurs, quand on se trouve de nuit seul dans une chapelle isolée, avec des tombes sous ses pieds, un autel devant soi, Dieu au-dessus de sa tête, et le silence

partout. Aussi, quoique don Ferdinand eut porté la main tout d'abord à son épée, afin de se défendre contre cette apparition quelle qu'elle fut, il vit sans déplaisir, pris comme il l'était, à l'improviste, au beau milieu de son demi-sommeil, cette apparition passer près de lui sans faire mine de le remarquer. Au premier aspect, il avait cru avoir affaire à quelque être fantastique, à quelqu'un de ses aïeux qui, mécontent de la partialité avec laquelle on accordait une messe annuelle au feu marquis, sortait tout doucement de sa tombe pour venir réclamer la même faveur. Mais quand l'être mystérieux avait approché, pour la souffler, la lanterne de sa bouche, la lueur qu'elle projetait avait éclairé son visage, et le comte avait parfaitement reconnu dans le personnage au manteau un homme de haute taille, âgé de quarante à quarante-cinq ans, auquel sa barbe et ses moustaches noires donnaient, ainsi que la préoccupation intérieure qui l'agitait sans doute, une physionomie sombre et sévère. Il savait donc à quoi s'en tenir sur ce point, et était convenu qu'il venait de se trouver en face d'un être de la même espèce, sinon du même rang, que lui. Cette conviction était bien déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour tranquilliser tout à fait le comte: un homme inconnu ne pénétrerait pas ainsi dans une chapelle, ou il n'avait évidemment que faire, sans quelque mauvaise intention. Nous devons donc avouer que le cœur du jeune comte battait fortement lorsqu'il vit passer cet homme à deux pas de lui; et ces battements, qui prouvaient, quelle qu'en fut la cause, une surexcitation violente, ne cessèrent que dix minutes après que la porte se fut refermée, et que don Ferdinand se fut assuré qu'il était bien seul dans la chapelle.

On comprend qu'il ne fut plus question pour le jeune homme de se rendormir; perdu dans un monde de conjectures, il passa le reste de la nuit l'œil et l'oreille au guet, cherchant à donner une base quelque peu solide aux édifices successifs que bâtissait son imagination. Ce fut alors qu'il se rappela cette tradition de famille où il était question d'un souterrain dans lequel un marquis de San-Florido, proscrit et condamné à mort, était resté caché près de dix ans; mais il savait aussi que son oncle était mort sans avoir le temps de léguer le secret du souterrain à personne. Néanmoins, ce souvenir, tout incomplet et incohérent qu'il fut, jeta comme un rayon de lumière dans la nuit qui enveloppait le jeune comte: il pensa que ce secret, qu'il croyait scellé dans une tombe, avait bien pu être découvert par le hasard. La première conséquence de cette nouvelle idée fut que le souterrain était devenu le repaire d'une bande de brigands, et qu'il avait eu l'honneur de se trouver en face de leur capitaine; mais bientôt, don Ferdinand réfléchit que, depuis assez longtemps, on n'avait entendu parler dans les environs d'aucun vol considérable ou d'aucun meurtre important. Il y avait bien, comme toujours, quelques petites filouteries de bourses et de tabatières, quelques coups de couteau échangés par-ci par-là, et qui tiraient une ou deux fois la semaine le capitaine de nuit de son sommeil; mais rien de tout cela n'indiquait une bande organisée, permanente, et commandée par un chef aussi résolu que paraissait l'être l'homme au manteau: il fallait donc abandonner cette hypothèse.

Cependant, tandis que le jeune comte faisait et défaisait mille conjectures, le temps s'était écoulé, et les premiers rayons du jour commençaient à paraître; il pensa que, s'il voulait approfondir plus tard cette étrange aventure, il ne fallait pas qu'il se laissât voir aux environs de la chapelle. En conséquence, profitant du demi-crepuscule qui

regnait encore, il monta, a l'aide de plusieurs chaises, sur une fenetre, l'ouvrit, se laissa glisser en dehors, tomba sans accident d'une hauteur de huit ou dix pieds, rentra a Syracuse au moment de l'ouverture des portes, et, moyennant deux onces, le concierge lui promit de dire au marquis et a la marquise qu'il etait rentre la veille une demi-heure apres eux.

Grace a cette precaution, les choses se passerent comme le jeune comte l'avait desire; et lorsqu'il descendit pour le dejeuner, le marquis se contenta si facilement de l'excuse que son fils lui donna pour sa disparition de la veille, que celui-ci vit bien que son pere, trompe par le concierge sur le temps qu'elle avait dure, n'y attachait qu'une mediocre importance.

Il n'en fut pas ainsi de la marquise: elle avait veille jusqu'au jour et avait entendu rentrer son fils, mais elle se garda bien de souffler le mot sur cette escapade, de peur que son bien-aime don Ferdinand ne fut gronde. D'ailleurs il y a toujours dans les premieres absences nocturnes de son fils quelque chose qui fait sourire l'amour-propre d'une mere.

En se retrouvant dans sa chambre et bientot dans son lit, don Ferdinand avait d'abord espere se dedommager de l'interruption causee dans son sommeil par l'apparition de l'homme mysterieux; mais a peine avait-il eu les yeux fermes, que cette apparition s'etait reproduite dans son souvenir, et, malgre la fatigue dont ce jeune homme etait accable, avait constamment chasse loin de lui le sommeil. Don Ferdinand n'avait donc fait que penser a son aventure nocturne lorsque l'heure du dejeuner arriva, et qu'il fut force de descendre.

Nous avons dit que le dejeuner se passa pour don Ferdinand aussi bien qu'il avait pu esperer; aussi, enhardi par l'indulgence de son pere, le comte parla-t-il avec une apparente indifference d'aller chasser dans les Pantanelli. Le marquis ne mit aucun empchement a ce projet, et, apres le dejeuner, le comte, arme de son fusil, suivi de son chien et muni de la clef de la chapelle, partit, promettant a sa mere de lui rapporter un plat de becassines pour son diner.

Le comte traversa les Pantanelli pour l'acquit de sa conscience, et afin de crotter ses guetres et son chien, tira deux ou trois becassines qu'il manqua; arrive a la hauteur de la chapelle, il piqua droit a la porte, l'ouvrit et la referma derriere lui sans avoir ete vu. La chose n'etait point etonnante: il etait une heure de l'apres-midi, et a une heure de l'apres-midi, a moins d'avoir ete change en lezard comme Stello par Ceres, il n'est point d'usage, en Sicile, de courir les champs.

Malgre l'exiguite des fenetres et l'assombrissement du jour exterieur, qui ne penetrerait qu'a travers des vitraux colories, l'interieur de la chapelle etait suffisamment eclaire pour que don Ferdinand put se livrer a ses recherches. Il commenta par marcher droit au confessionnal ou il s'etait endormi; de la, il reporta les yeux vers l'autel devant lequel il avait vu s'incliner l'homme au manteau. Alors, il alla a l'autel, et chercha des deux cotes s'il ne trouverait pas une issue quelconque, mais sans rien voir. Cependant, a la droite du tabernacle, son chien flairait obstinement la muraille, comme s'il eut reconnu une piste, et il regardait son maitre

en poussant des gémissements sourds et prolongés. Don Ferdinand, qui connaissait l'instinct de ce fidèle animal, ne douta plus des lors que l'inconnu ne fut sorti de cette partie de la muraille; mais il eut beau regarder, il ne vit aucune trace d'une issue quelconque, de sorte qu'après une heure de recherches inutiles, don Ferdinand sortit de la chapelle, désespérant de découvrir par les moyens ordinaires le mystère qu'elle renfermait.

En sortant de la chapelle, le jeune comte s'était déjà arrêté au seul parti qui lui restait à prendre: c'était de s'enfermer de nouveau nuitamment dans la chapelle, d'y guetter l'homme au manteau, et, à l'aide de l'obscurité, de surprendre son secret. Ce projet nécessitait certains arrangements préparatoires et une somme d'indépendance et de liberté que don Ferdinand ne pouvait espérer à Syracuse, placé comme il l'était sous la double surveillance du marquis et de la marquise; aussi, son plan fut-il promptement arrêté.

En revenant, il passa de nouveau par les marais, qui fourmillaient de gibier, et comme le jeune homme était bon tireur quand il n'était surpris par aucune distraction au moment de mettre en joue, il eut bientôt fait une collection honorable de becassines, de sarcelles et de rales. En rentrant, il déposa le produit de sa chasse aux pieds de sa mère, et déclara qu'il s'était si fort amusé dans l'excursion qu'il venait de faire, qu'avec la permission du marquis et de la marquise, il comptait aller passer quelques jours à Belvédère afin d'être plus à même de se livrer tout à son aise au plaisir de la chasse. Le marquis, qui était fort accommodant toutes les fois qu'il ne devait pas aller, qu'il n'allait pas ou qu'il n'avait pas été en litige, répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient; la marquise essaya de faire quelques observations sur cet amusement; mais le marquis répondit qu'au contraire la chasse était un plaisir tout aristocratique, et qui lui paraissait merveilleusement convenir à un gentilhomme. Lui-même, ajouta-t-il, s'y était fort livré dans son temps, et ses ancêtres en avaient fait leur exercice favori. D'ailleurs, dans l'antiquité même, la chasse était spécialement réservée aux gentilshommes des meilleures maisons, témoin Meleagre, qui était fils d'Oenee et roi de Calydon; Hercule, qui était fils de Jupiter et de Semele, et enfin Apollon, qui, fils de Jupiter et de Latone, c'est-à-dire de dieu et de déesse, n'avait aucune tâche dans ses quartiers paternels et maternels, de telle sorte qu'il eut pu, comme lui, marquis de San-Floridio, être chevalier de Malte de justice. Le marquis savait bien qu'il y avait loin du serpent Python, du lion de Némée et du sanglier de Calydon, à des becassines, à des rales et à des sarcelles; mais, à tout prendre, son fils, si brave qu'il fut, ne pouvait tuer que ce qu'il rencontrait, et, si par hasard son chien faisait lever un monstre quelconque, il était bien certain que don Ferdinand le mettrait à mort.

La pauvre mère n'avait rien à répondre à une harangue si savante; aussi, se contenta-t-elle de soupirer, d'embrasser son fils, et de lui recommander d'être prudent.

Le même soir, don Ferdinand était installé dans la maison de campagne du marquis de San-Floridio, laquelle était située à cinq cents pas à peine de la chapelle gothique, qui en était une dépendance.

Quelque envie qu'eut le jeune homme de renouveler incontinent son experience nocturne, force lui fut d'attendre au lendemain. Il lui fallait faire connaissance avec les localites, se procurer la clef de la porte du parc, et prendre quelques informations dans le voisinage.

Les informations furent sans resultat. On se rappelait bien avoir vu venir de temps en temps a Belvedere un homme dont le signalement repondait a celui que donnait le comte, mais on ne connaissait pas cet homme. Cependant le jardinier promit de prendre des renseignements plus positifs sur cet etranger.

La nuit venue, don Ferdinand sortit par la porte du jardin, arme de son epee et d'une paire de pistolets, s'achemina seul vers la chapelle, s'y enferma, gagna le confessionnal, s'y installa comme une sentinelle dans sa guerite, et veilla jusqu'au jour sans voir se renouveler l'apparition ni aucun autre evenement qui y eut trait.

Le lendemain, le surlendemain et la troisieme nuit, le comte renouvela la meme experience, sans en obtenir aucun resultat. Don Ferdinand commença a croire qu'il avait fait un reve, et que son chien avait flairé la piste de quelques rats.

Don Ferdinand ne se tenait cependant point pour battu, et comptait passer encore la nuit suivante a son poste ordinaire, lorsque sa mere lui fit dire qu'ayant appris que sa soeur, abbesse du couvent des Ursulines a Catane, etait fort malade, elle desirait lui faire une visite, et le priait de lui servir de chevalier. Don Ferdinand, tout absolu dans ses volontes qu'il etait, avait ete eleve dans des traditions de respect aristocratique pour ses parents. Il recommanda au jardinier de bien remarquer, en son absence, si l'homme a la barbe noire ne revenait pas a Belvedere, et partit aussitot pour aller se mettre a la disposition de la marquise.

La marquise partait le lendemain matin; elle comptait que son fils et elle feraient route en litiere; mais don Ferdinand, qui execrait ce mode de locomotion, demanda la permission d'accompagner sa mere a cheval. La permission lui fut accordee, l'equitation, au dire du marquis, n'etant point un exercice moins aristocratique que la chasse, et faisant partie de ceux qui conviennent essentiellement a l'education d'un gentilhomme.

La marquise et le comte partirent a l'heure fixee, accompagnees de leurs _campieri_. Comme ils approchaient de Millili, le comte en vit sortir un homme a cheval, qui, par le chemin qu'il suivait, devait necessairement le croiser. A mesure que cet homme approchait, don Ferdinand le regardait avec une attention plus grande: il lui semblait reconnaître l'homme au manteau; lorsqu'il fut a vingt pas de lui, il n'eut plus de doute.

Vingt projets plus insenses les uns que les autres passerent a l'instant dans l'esprit du jeune homme: il voulait marcher droit a l'inconnu, lui mettre pistolet sur la gorge, et lui faire avouer ce qu'il etait venu faire dans la chapelle de sa famille; il voulait le suivre de loin, et, en arrivant a Belvedere, le faire arreter; il voulait attendre le soir, revenir de nuit a franc etrier, et se cacher de nouveau dans le

confessionnal, esperant le surprendre; puis, il examinait l'une apres l'autre les difficultes ou plutot les impossibilites de ces divers plans, et reconnaissait que non seulement ils etaient impraticables, mais encore qu'ils lui enlevaient toute chance d'arriver a son but. Pendant ce temps, l'homme au manteau etait passe.

Don Ferdinand, qui etait reste en arriere, immobile sur la grande route, comme si lui et son cheval etaient petrifies, fut tire de ses reflexions par un des *_campieri_* de sa mere qui venait lui demander, de la part de la marquise, la cause de cette etrange station sous un soleil de trente-cinq degres. Don Ferdinand repondit qu'il examinait le paysage, qui, du point ou il etait parvenu, lui paraissait on ne peut plus pittoresque; et, donnant un coup d'eperon a son cheval, il rejoignit la litiere de la marquise.

Cependant une chose tranquillisait don Ferdinand: c'est que les visites de l'inconnu a la chapelle de sa famille etaient sans doute periodiques, et que, six jours s'etant ecoules depuis la derniere qu'il avait faite jusqu'a celle qu'il comptait y faire sans doute le soir meme, il n'avait qu'a attendre six autres jours encore pour le voir reparaitre. Il continua donc sa route, un peu tranquillise par cette probabilite, que la confiante imagination de la jeunesse ne tarda point a changer chez lui en certitude.

En arrivant a Catane, la marquise trouva sa soeur infiniment mieux. La venerable abbesse, ayant recu l'archeveque de Palerme a son passage a Catane, lui avait offert un diner splendide, et s'etait donne, pour lui faire honneur, une indigestion de meringues aux confitures. L'intensite du mal avait ete si grande, qu'on avait cru d'abord les jours de l'abbesse en danger, et qu'on s'etait empressé d'ecrire a la marquise; mais la maladie avait bientot cede aux attaques reiterees que la science avait dirigees contre elle, et la digne abbesse etait a cette heure tout a fait hors de danger.

En sa qualite de neveu de la superieure, don Ferdinand avait ete recu dans l'enceinte interdite aux profanes, et reservee aux seules brebis du Seigneur. Jamais le jeune comte n'avait vu pareille reunion d'yeux noirs et de blanches mains; il en fut d'abord ebloui au point de ne savoir auxquels entendre; de leur cote, jamais les nonnes n'avaient vu, meme a travers la grille du parloir, un si elegant cavalier, et les saintes filles etaient tout en emoi. Enfin, au bout de deux ou trois jours, il y avait deja force oeillades echangees avec les plus jolies, et force billets glisses dans les mains des moins severes, lorsque la marquise annonca a son fils qu'il eut a se tenir pret a repartir le lendemain avec elle pour Syracuse. La nouvelle de ce depart vint arracher le comte a ses reves d'or, et fit verser force larmes dans le couvent. Mais don Ferdinand promit bien a sa tante, qu'il voyait pour la premiere fois, et qu'il avait prise en affection des la premiere vue, de venir lui rendre visite aussitot que la chose lui serait possible. Cette promesse se repandit a l'instant dans la sainte communaute, et changea les desespoirs du depart en une douce melancolie.

A Catane, dans le couvent dirige par sa venerable tante, au milieu de tous ces yeux siciliens, les plus beaux yeux du monde, don Ferdinand aurait peut-etre oublie le mystere de la chapelle, mais une fois de retour a Syracuse, il ne pensa plus a autre chose; pretexta une recrudescence de

passion pour la chasse, et courut de nouveau s'installer au chateau de Belvedere.

L'homme au manteau y avait reparu, et le jardinier, sur ses gardes cette fois, s'était mis a sa piste et avait pris des informations nouvelles; ces informations, au reste, se reduisaient a de bien vagues eclaircissements. Du nom de l'homme au manteau on ne savait absolument rien; seulement, on le connaissait pour un personnage fort charitable, qui, chaque fois qu'il passait a Belvedere, y repandait de nombreuses aumones. Il s'arretait d'ordinaire chez un paysan nomme Rizzo. Le jardinier s'était rendu chez ce paysan, et avait interroge toute la famille, mais il n'en avait rien appris, sinon que l'homme au manteau leur avait, a differentes reprises, rendu quelques visites sous pretexte de s'informer de la demeure des plus pauvres habitants de Belvedere. Bien souvent il les avait charges aussi d'acheter des aliments de toute sorte, comme du pain, du jambon, des fruits, qu'il distribuait lui-meme aux necessiteux. Deux ou trois fois seulement, il etait venu accompagne d'un jeune garcon enveloppe d'un long manteau, et qui, a chaque fois, etait fort triste. Malgre le soin qu'il prenait de le cacher, les paysans avaient cru, dans ce jeune garcon, reconnaitre une femme, et avaient plaisante l'homme au manteau sur sa bonne fortune; mais l'inconnu avait pris la plaisanterie du mauvais cote, et avait repondu, d'un ton qui n'admettait point de replique, que celui qui l'accompagnait, et qu'on prenait pour une femme, etait un jeune pretre de ses parents qui ne pouvait s'habituer au sejour du seminaire, et qu'il faisait sortir de temps en temps pour le distraire un peu.

Il y avait quinze jours a peu pres que l'inconnu avait amene chez les Rizzo ce jeune garcon, ou cette jeune femme; car, malgre l'explication donnee par l'homme au manteau, ils continuaient a conserver des doutes sur le sexe de ce personnage.

Tout cela, comme on le comprend bien, loin d'eteindre la curiosite du jeune comte, ne fit que l'exciter de plus en plus; aussi, des la nuit suivante, etait-il a son poste; mais ni cette nuit, ni le lendemain, il ne vit paraître celui qu'il attendait. Enfin, pendant la troisieme nuit, la septieme qui se fut ecoulee depuis sa rencontre sur la grande route, il entendit la porte d'entree rouler sur ses gonds, puis se refermer; un instant apres, une lanterne brilla tout a coup, comme si on l'eut allumee dans l'eglise meme; cette lanterne, comme la premiere fois, s'approcha du confessionnal, et a sa lueur don Ferdinand reconnut l'homme au manteau. Cet homme marchait droit a l'autel, souleva le degre qui formait la derniere de ses trois marches, y prit un objet que don Ferdinand ne put distinguer, s'approcha de la muraille, parut introduire une clef dans une serrure, entr'ouvrit une porte secrete qui, pratiquee entre deux pilastres, faisait mouvoir un pan de pierres, referma cette porte derriere lui et disparut.

Cette fois, don Ferdinand etait bien eveille; il n'y avait pas de doute, ce n'etait pas une vision.

Don Ferdinand reflechit alors sur la conduite qu'il allait tenir. S'il eut fait grand jour, s'il eut eu des temoins pour applaudir a son courage, s'il eut ete excite par un mouvement d'orgueil quelconque, il eut attendu cet homme a sa sortie, aurait marche droit a lui, et, l'epee a la main, lui

aurait demande l'explication du mystere. Mais il etait seul, il faisait nuit, personne n'etait la pour applaudir a la facon cavaliere dont il se mettait en garde: don Ferdinand ecouta la voix de la prudence. Or, voici ce que la prudence lui conseilla.

L'inconnu s'etait agenouille devant l'autel, avait souleve une pierre; sous cette pierre, il avait pris un objet, qui devait etre une clef, puisqu'avec cet objet il avait ouvert une porte. Sans doute, en sortant, il deposerait la clef a l'endroit ou il l'avait prise, et s'eloignerait de nouveau pour sept ou huit jours. Ce qu'a y avait de mieux a faire pour le jeune comte etait donc d'attendre qu'il fut eloigne, de prendre la clef, d'ouvrir la porte a son tour, et de penetrer dans le souterrain.

Ce plan etait si simple, qu'on ne doit point s'etonner qu'il se soit presente a l'esprit de don Ferdinand, et que son esprit s'y soit arrete. Cela n'empechait pas, comme pourraient le presumer quelques imaginations aventureuses, que don Ferdinand ne fut un tres brave et tres chevaleresque jeune homme; mais, comme nous l'avons dit, personne ne le regardait, et la prudence l'emporta sur l'orgueil.

Il attendit pres de deux heures ainsi, sans voir paraitre personne. Quatre heures du matin venaient de sonner lorsqu'enfin la porte se rouvrit: l'homme au manteau sortit sa lanterne a la main, s'approcha de nouveau de l'autel, leva la pierre, cacha la clef, rajusta le degre de facon a ce qu'il fut impossible de voir qu'il se levait ou s'abaissait a volonte, passa de nouveau a deux pas de don Ferdinand, souffla sa lanterne comme il avait fait la premiere fois, et sortit, refermant la grande porte d'entree et laissant don Ferdinand seul dans l'eglise et a peu pres maitre de son secret.

Quelque impatience qu'epruvat le jeune comte de donner suite a cette etrange aventure, comme il n'avait pas eu la precaution de se munir d'une lanterne, force lui fut d'attendre le jour. D'ailleurs, chaque minute de retard donnait a l'homme au manteau le temps de s'eloigner, et apportait a don Ferdinand une chance de plus de ne pas etre surpris.

Les premiers rayons du jour glisserent enfin a travers les vitraux colories de la chapelle; don Ferdinand sortit de son confessionnal, s'approcha de l'autel, souleva la marche, qui ceda pour lui comme elle avait cede pour l'inconnu; mais d'abord, il ne vit rien qui ressemblat a ce qu'il cherchait. Enfin dans un enfoncement, il apercut une cheville de bois qu'il tira a lui et qui laissa tomber dans sa main une petite clef ronde, pareille a une clef de piano: il la prit, l'examina avec soin, replaca le degre a sa place, s'approcha a son tour du mur, et guide cette fois par une certitude, finit par decouvrir dans l'angle du pilastre un petit trou rond, presque invisible a cause de l'ombre que projetait la colonne. Il y introduisit aussitot la clef, et la porte tourna sur ses gonds avec une facilite que sa lourdeur rendait surprenante; il apercut alors un corridor sombre, dont l'humidite vint au-devant de lui et le glaca. Au reste, pas un rayon de lumiere, pas un bruit.

Don Ferdinand s'arreta. Il etait par trop imprudent de s'aventurer ainsi sous cette voute; quelque trappe ouverte sur le chemin pouvait punir

cruellement de sa curiosité l'indiscret visiteur. Ayant refermé la porte, et satisfait de ce commencement de découverte, il rentra au château, décida de se munir d'une lanterne pour la nuit suivante; et de pousser son investigation jusqu'au bout.

Don Ferdinand passa toute la journée dans une agitation facile à comprendre; vingt fois, il fit venir le jardinier et l'interrogea; chaque fois, comme s'il eût eu quelque chose à lui apprendre qu'il ne sut point déjà, le brave homme lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit, en ajoutant cependant que l'homme au manteau avait été vu la veille dans le village. Cela s'accordait à merveille avec l'apparition de la nuit, et affermit don Ferdinand dans l'opinion qu'il avait déjà, que c'était le même homme qu'il avait vu dans la chapelle.

À dix heures, don Ferdinand sortit du château avec une lanterne sourde; il était armé d'une paire de pistolets et d'une épée. Il entra dans la chapelle sans avoir rencontré personne sur sa route, leva de nouveau la marche, retrouva la clef à sa place, ouvrit la porte, et vit le corridor sombre. Cette fois, armé de sa lanterne, il s'y aventura bravement. Mais à peine eut-il fait vingt pas qu'il trouva un escalier, et au bas de cet escalier une porte fermée, dont il n'avait pas la clef. Don Ferdinand, irrité de cet obstacle inattendu, secoua la porte pour voir si elle ne s'ouvrirait point. La porte demeura inébranlable, et le jeune comte comprit que, sans une lime et une tenaille, il n'y avait pas moyen de faire sauter la serrure. Un instant il eut l'idée d'appeler; mais, en historien véridique que nous sommes, nous devons avouer qu'au moment de crier, il s'arrêta avec un frémissement involontaire: tant, dans une pareille situation, tout lui paraissait mystérieux et terrible, même le bruit de sa propre voix!

Il sortit donc lentement du corridor, referma la porte derrière lui, remit la clef à sa place accoutumée, et reprit le chemin du château pour s'y procurer une lime et une tenaille.

Sur la route, il rencontra un homme, qu'il ne put reconnaître dans l'obscurité; d'ailleurs, en l'apercevant, cet homme avait pris l'autre côté du chemin, et lorsque don Ferdinand s'avança vers lui, au lieu de l'attendre, le passant se jeta à droite, et disparut comme une ombre dans les papyrus et les joncs qui bordaient la route.

Don Ferdinand continua son chemin sans trop réfléchir à cette rencontre, chose naturelle d'ailleurs: il y a par toutes les routes, en Sicile, une foule de gens qui, la nuit, quand ils n'abordent pas, n'aiment point être abordés. Cependant, autant qu'il avait pu le voir le jeune comte, cet homme qu'il venait de rencontrer était enveloppé d'un grand manteau pareil à celui que portait l'homme de la chapelle. Mais ce doute, en s'offrant à l'esprit de don Ferdinand, ne fut qu'un aiguillon de plus pour le pousser à mener la même nuit cette affaire à bout. Don Ferdinand s'était fait depuis quelques jours à lui-même une foule de petites concessions que de temps en temps, il regardait comme par trop prudentes; il résolut donc d'en finir cette fois et de ne reculer devant rien.

Don Ferdinand ne trouva ni lime ni tenaille, mais il mit la main sur une

pince, ce qui revenait a peu pres au meme, si ce n'est qu'au lieu d'ouvrir la seconde porte, il lui faudrait tout simplement l'enfoncer. Au point ou il en etait arrive, peu lui importait, on le comprend bien, de quelle maniere cederait cette porte, pourvu qu'elle cedat. Arme de ce nouvel instrument, et apres avoir renouvele la bougie de sa lanterne, don Ferdinand reprit le chemin de la chapelle.

Tout paraissait dans le meme etat ou il l'avait laisse. La porte d'entree etait fermee a clef a double tour comme il l'avait fermee. Le comte entra dans l'eglise, s'approcha de l'autel, leva la marche, tira la cheville, la secoua, mais inutilement; il n'y avait plus de clef: sans doute, l'inconnu etait revenu en son absence et etait a cette heure dans le souterrain.

Cette fois, nous l'avons dit, don Ferdinand etait decide a ne plus reculer devant rien: il se releva, pale, mais calme; il examina les amorces de ses pistolets, s'assura que son epee sortait librement du fourreau, et s'avanca vers la muraille pour ecouter s'il n'entendrait pas quelque bruit; mais, au moment ou il approchait son oreille du trou, la porte s'ouvrit, et don Ferdinand se trouva face a face avec l'homme au manteau.

Tous deux firent d'instinct un pas en arriere, en s'eclairant mutuellement avec la lanterne que chacun d'eux tenait a la main. L'homme au manteau vit alors que celui a qui il avait affaire etait presque un enfant, et un sourire dedaigneux passa sur ses levres. Don Ferdinand vit ce sourire, en comprit la cause, et resolut de prouver a l'inconnu qu'il se trompait a son egard, et qu'il etait bien un homme.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous deux tirerent leurs epees, car l'inconnu avait une epee sous son manteau; seulement il n'avait pas de pistolets.

--Qui etes-vous, monsieur? demanda imperieusement don Ferdinand, rompant le premier le silence; et que venez-vous faire a cette heure dans cette chapelle?

--Mais qu'y venez-vous faire vous-meme, mon petit monsieur? repondit en ricanant l'inconnu; et qui etes-vous, s'il vous plait, pour me parler de ce ton?

--Je suis don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio, et cette chapelle est celle de ma famille.

--Don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio! repeta l'inconnu avec etonnement. Et comment etes-vous ici a cette heure?

--Vous oubliez que c'est a moi d'interroger. Comment y etes-vous vous-meme?

--Ceci, mon jeune seigneur, reprit l'inconnu en sortant du corridor, en fermant la porte et en mettant la clef dans sa poche, c'est un secret qu'avec votre permission je conserverai pour moi seul, car il ne regarde que moi.

--Tout ce qui se passe chez moi me regarde, monsieur, repondit don

Ferdinand; votre secret ou votre vie!

Et a ces mots il porta la pointe de son epee au visage de l'inconnu, qui voyant briller le fer du jeune homme, l'ecarta vivement avec le sien.

--Oh! oh! reprit le jeune comte, qui, si rapide qu'eut ete ce mouvement, avait reconnu a la maniere insolite dont la parade avait ete faite que son adversaire etait parfaitement ignorant dans l'art de l'escrime. Vous n'etes point gentilhomme, mon cher ami, puisque vous ne savez pas manier une epee; vous etes tout simplement un manant, c'est autre chose. Votre secret, ou je vous fais pendre.

L'homme au manteau poussa un rugissement de colere; cependant, apres avoir fait un pas en avant comme pour se jeter sur le jeune comte, il s'arreta et se contint.

--Tenez, dit-il alors avec assez de sang-froid, tenez, monsieur le comte, j'ai bonne envie de vous epargner a cause du nom que vous portez, mais cela me sera impossible si vous insistez encore pour savoir ce que je suis venu faire ici. Retirez-vous a l'instant meme, oubliez ce que vous avez vu, cessez vos visites dans cette chapelle, jurez-moi sur cet autel que personne ne saura jamais que vous m'y avez rencontre. Les San-Floridio, je le sais, sont gens d'honneur, et vous tiendrez votre serment. A cette condition, je vous laisse vivre.

Ce fut au tour de don Ferdinand de rugir.

--Miserable! s'ecria-t-il, tu menaces quand tu devrais trembler! Tu interrogues quand tu devrais repondre! Qui es-tu? Que viens-tu faire ici? Ou conduit cette porte? Reponds, ou tu es mort.

Et le comte porta une seconde fois son epee sur la poitrine de l'inconnu.

Cette fois l'homme au manteau ne se contenta point de parer, mais il riposta, jetant loin de lui sa lanterne pour se dérober autant que possible aux coups de son adversaire; mais don Ferdinand, le bras gauche tendu vers lui, l'eclairait avec la sienne, et une lutte terrible s'engagea entre la force d'un cote et l'adresse de l'autre. En face du danger, don Ferdinand avait retrouve tout son courage: pendant quelques secondes, il se contenta de parer avec autant d'adresse que de sang-froid les coups inexperimentes que lui portait son ennemi; puis, l'attaquant a son tour avec la superiorite qu'il avait dans les armes, il le forca de reculer, l'accula a une colonne, et, le voyant enfin dans l'impossibilite de rompre davantage, il lui porta au travers de la poitrine un si rude coup d'epee, que la pointe de son fer non seulement traversa le corps de l'inconnu, mais alla s'emousser contre la colonne. Il fit aussitot un pas de retraite en retirant son epee a lui et en se remettant en garde.

Il y eut de nouveau un moment de silence mortel, pendant lequel don Ferdinand, eclairant l'inconnu de sa lanterne, le vit porter sa main gauche a sa poitrine, tandis que sa main droite, qui n'avait plus la force de soutenir son epee, s'abaissait lentement et laissait echapper son arme; enfin, le blesse s'affaissa lentement sur lui-meme, et tomba sur ses

genoux, en disant:

--Je suis mort!

--Si vous etes frappe aussi grievement que vous le dites, reprit don Ferdinand sans bouger, de crainte de surprise, je crois que vous ne ferez pas mal de vous occuper de votre ame, qui ne me parait pas dans un etat de grace parfaite. Je vous conseille donc, si vous avez quelque secret a reveler, de ne pas perdre de temps; si c'est un secret que je puisse entendre, me voila; si c'est un secret qui ne puisse etre confie qu'a un pretre, dites un mot et j'irai vous en chercher un.

--Oui, dit le mourant, j'ai un secret, et un secret qui vous regarde meme, en supposant que, comme vous l'avez dit, vous soyez le fils du marquis de San-Floridio.

--Je vous le dis et je vous le repete, je suis don Ferdinand, comte de San-Floridio, le seul heritier de la famille.

--Approchez-vous de l'autel et faites-m'en le serment sur le crucifix.

Le comte se revolta d'abord a l'idee qu'un manant refusat de le croire sur sa parole; mais, songeant qu'il devait avoir quelque indulgence pour un homme qui allait mourir de son fait, il s'approcha de l'autel, monta sur les marches, et preta le serment demande.

--C'est bien, dit le blesse; maintenant, approchez-vous de moi, monsieur le comte, et prenez cette clef.

Le jeune homme s'avanca vivement, tendit la main, et le mourant y deposa une clef. Le comte, sentit au toucher que ce n'etait pas la clef de la porte secrete.

--Qu'est-ce que cette clef? demanda-t-il.

--Vous vous en irez a Carlentini, reprit le mourant, evitant de repondre a la question; vous demanderez la maison de Gaetano Cantarello: vous entrez seul dans cette maison, seul, entendez-vous? Dans la chambre a coucher, vous trouverez au pied du lit un carreau sur lequel est gravee une croix; sous ce carreau est une cassette, dans cette cassette sont soixante mille ducats; vous les prendrez, ils sont a vous.

--Qu'est-ce que toute cette histoire? demanda le comte; est-ce que je vous connais? Est-ce que je veux heriter de vous?

--Ces soixante mille ducats vous appartiennent, monsieur le comte; car ils ont ete voles a votre oncle, le marquis San-Floridio de Messine. Ils ont ete voles par moi, Gaetano Cantarello, son domestique; et ce n'est point un heritage, c'est une restitution.

--Heritage ou restitution, peu m'importe, s'ecria le jeune homme, ce ne sont point ces soixante mille ducats que je cherche ici, et ce n'est pas la le secret que je veux savoir. Tenez, ajouta le comte en rejetant la clef a

Cantarello, voici la clef de votre maison, donnez-moi en échange celle de cette porte.

Et il montra du bout du doigt la porte du corridor.

--Venez donc la prendre, dit Gaetano d'une voix mourante, car je n'ai plus la force de vous la donner; la, la, dans cette poche.

Don Ferdinand s'avanca sans défiance, et se pencha sur le moribond; mais celui-ci le saisit tout à coup de la main gauche avec la force désespérée de l'agonie et, reprenant son épée de la main droite, il lui en porta un coup qui, heureusement, glissa sur une côte et ne fit qu'une légère blessure.

--Ah! misérable traître! s'écria le comte en saisissant un pistolet à sa ceinture et en le déchargeant à bout portant sur Cantarello, meurs donc comme un reprobé et comme un chien, puisque tu ne veux pas te repentir comme un chrétien et comme un homme.

Cantarello tomba à la renverse. Cette fois, il était bien mort.

Don Ferdinand s'approcha de lui, son second pistolet à la main, de peur d'une nouvelle surprise; puis, bien certain qu'il n'avait plus rien à craindre, il le fouilla de tous côtés; mais dans aucune poche il ne retrouva la clef de la porte secrète. Sans doute, dans la lutte, Cantarello l'avait jetée derrière lui, espérant de cette façon la dérober à son adversaire.

Alors don Ferdinand ramassa sa lanterne qu'il avait laissé tomber, et se mit à chercher cette clef qui lui échappait toujours d'une façon si étrange. Au bout de quelques instants, affaibli par le sang qu'il perdait, il sentit sa tête bourdonner comme si toutes les cloches de la chapelle sonnaient à la fois; les piliers qui soutenaient la voûte lui parurent se détacher de la terre et tourner autour de lui; il lui sembla que les murs se rapprochaient de lui et l'étouffaient comme ceux d'une tombe. Il s'élança vers la porte de la chapelle pour respirer l'air pur et frais du matin; mais à peine avait-il fait dix pas dans cette direction, qu'il tomba lui-même évanoui.

CARMELA

Lorsque don Ferdinand revint à lui, il était couché dans sa chambre au château de Belvedere, sa mère pleurait à côté de lui, le marquis se promenait à grands pas dans la chambre, et le médecin s'appretait à le saigner pour la cinquième fois. Le jardinier auquel le jeune comte avait demandé de si fréquents renseignements sur l'homme au manteau, s'était inquiété en voyant sortir son maître si tard; il l'avait suivi de loin, avait entendu le coup de pistolet, était entré dans l'église, et avait trouvé don Ferdinand évanoui et Cantarello mort.

Le premier mot de don Ferdinand fut pour demander si l'on avait retrouvé la clef. Le marquis et la marquise échangèrent un regard d'inquiétude.

--Rassurez-vous, dit le médecin; après une blessure aussi grave, il n'y a rien d'étonnant à ce que le malade ait un peu de délire.

--Je suis parfaitement calme, et je suis à merveille ce que je dis, reprit don Ferdinand; je demande si l'on a retrouvé la clef de la porte secrète, une petite clef faite comme une clef de piano.

--Oh! mon pauvre enfant! s'écria la marquise en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

--Tranquillisez-vous, madame, répondit le docteur, c'est un délire passager, et avec une cinquième saignée...

--Allez-vous-en au diable avec votre saignée, docteur! Vous m'avez tiré plus de sang avec votre mauvaise lancette, que le misérable Cantarello avec son épée.

--Mais il est fou! il est fou! s'écria la marquise.

--Dans tous les cas, reprit le jeune comte, dans tous les cas, mon très cher père, ma folie n'aura pas été perdue pour vos intérêts, car je vous ai retrouvé soixante mille ducats que vous croyiez perdus, et qui sont à Carlentini, au pied du lit de Cantarello, sous un carreau marqué d'une croix; vous pouvez les envoyer prendre, et vous verrez si je suis un fou. Eh! laissez-moi donc tranquille, docteur, j'ai besoin d'un bon poulet roti et d'une bouteille de vin de Bordeaux, et non pas de vos maudites saignées.

Ce fut à son tour le médecin qui leva les yeux au ciel.

--Mon enfant, mon cher enfant! s'écria la marquise, tu veux donc me faire mourir de chagrin?

--Une saignée est-elle absolument indispensable? demanda le marquis.

--Absolument.

--Eh bien! Il n'y a qu'à faire entrer quatre domestiques, qui le maintiendront de force dans son lit pendant que vous opérerez.

--Oh! mon Dieu, dit le comte, il n'y a pas besoin de tout cela. Cela vous fera-t-il grand plaisir, madame la marquise, que je me laisse saigner?

--Sans doute, puisqu'ils disent que cela te fera du bien.

--Alors, tenez, docteur, voilà mon bras; mais c'est la dernière, n'est-ce pas?

--Oui, dit le docteur; oui, si elle dégage la tête et fait disparaître le délire.

--En ce cas, soyez tranquille, reprit le comte, la tete sera degagee, et le delire ne reparaitra plus; allez, docteur, allez.

Le docteur fit son operation; mais, comme le blesse etait deja horriblement affaibli, il ne put supporter cette nouvelle perte de sang, et s'evanouit une seconde fois; seulement, ce nouvel evanouissement ne dura que quelques minutes.

Pendant qu'on le saignait si fort contre son gre, don Ferdinand avait fait ses reflexions: il comprenait que, s'il parlait de nouveau de la clef du piano, d'argent enterre et de porte secrete, on le croirait encore dans le delire, et qu'on le saignerait et resaignerait jusqu'a extinction de chaleur naturelle. En consequence, il resolut de ne parler de rien de tout cela, et de se reserver a lui-meme de mettre seul a fin une entreprise qu'il avait commencee seul.

Le jeune comte revint donc de son evanouissement dans les dispositions les plus pacifiques du monde; il embrassa sa mere, salua respectueusement le marquis, et tendit la main au docteur, en disant qu'il sentait bien que c'etait a son grand art qu'il devait la vie. A ces mots le docteur declara que le delire avait completement disparu, et repondit du malade.

Alors don Ferdinand se hasarda a demander des details sur la facon dont on l'avait retrouve; il apprit que c'etait le jardinier qui l'avait suivi, et qui, etant entre dans l'eglise, l'avait decouvert a dix pas de son adversaire, dans un etat qui ne valait guere mieux que celui de Cantarello. Ces questions de la part du blesse en amenerent d'autres, comme on le pense bien, de la part du marquis et de la marquise; mais don Ferdinand se contenta de repondre qu'etant entre dans l'eglise par pure curiosite, et parce qu'en passant devant la porte il avait cru y entendre quelque bruit, il avait ete attaque par un homme de haute taille qu'il croyait avoir tue. Il ajouta qu'il serait bien desireux de remercier le bon jardinier de son zele, et qu'il priait que l'on permit a Peppino de le venir voir. On lui promit que, si le lendemain il continuait d'aller mieux, on lui donnerait cette distraction.

Le soir meme, comme le marquis et la marquise, profitant d'un instant de sommeil de leur fils, etaient alles souper, et que don Ferdinand, en se reveillant, venait de se trouver seul, il entendit a la porte de sa chambre la voix de Peppino, qui venait s'informer de la sante de son jeune maitre. Aussitot, don Ferdinand appela et ordonna de faire entrer le jardinier. Le laquais qui etait de service hesitait, car la marquise avait defendu de laisser entrer personne; mais don Ferdinand reitera son ordre d'une voix tellement imperative, que, sur la promesse que lui fit le comte qu'il ne le garderait qu'un instant pres de lui, le laquais fit entrer le jardinier.

--Peppino, lui dit don Ferdinand aussitot que la porte fut refermee, tu es un brave garcon, et je regrette de n'avoir pas eu plus de confiance en toi. Il y a cent onces a gagner si tu veux m'obeir, et n'obeir qu'a moi.

--Parlez, notre jeune seigneur, repondit le jardinier.

--Qu'a-t-on fait de l'homme que j'ai tue?

--On l'a transporte dans l'eglise du village, ou il est expose, pour qu'on le reconnaisse.

--Et on l'a reconnu?

--Oui.

--Pour qui?

--Pour l'homme au manteau qui venait de temps en temps chez les Rizzo.

--Mais son nom?

--On ne le sait pas.

--Bien. L'a-t-on fouille?

--Oui; mais on n'a trouve sur lui que de l'argent, de l'amadou, une pierre a feu et un briquet. Tous ces objets sont exposes chez le juge.

--Et parmi ces objets il n'y a pas de clef?

--Je ne crois pas.

--Va chez le juge, examine ces objets dans le plus grand detail, et, s'il y a une clef, reviens me dire comment cette clef est faite. S'il n'y en a pas, va-t'en dans la chapelle, et, tout autour de la colonne pres de laquelle on a retrouve le mort, cherche avec le plus grand soin: tu retrouveras deux clefs.

--Deux?

--Oui; l'une, pareille a peu pres a la clef de ce secretaire; l'autre... leve le dessus de ce clavecin; bon, et donne-moi un instrument de fer qui doit se trouver dans un des compartiments; bien, c'est cela; l'autre pareille a peu pres a celle-ci. Tu comprends?

--Parfaitement.

--Que tu en trouves un ou que tu en trouves deux, tu m'apporteras ce que tu auras trouve, mais a moi, rien qu'a moi, entends-tu?

--Rien qu'a vous; c'est dit.

--A demain, Peppino.

--A demain, Votre Excellence.

--A propos! Viens au moment ou mon pere et ma mere seront a dejeuner, afin que nous puissions causer tranquillement.

--C'est bon; je guetterai l'heure.

--Et tes cinquantes onces t'attendent.

--Eh bien! Votre Excellence, elles seront les bienvenues, vu que je vais me marier avec la fille aux Rizzo, un joli brin de fille.

--Chut! Voilà ma mère qui revient. Passe par ce cabinet, descends par le petit escalier, et qu'elle ne te voie pas.

Peppino obeit. Quand la marquise entra, elle trouva son fils seul et parfaitement tranquille.

Le lendemain, à l'heure convenue, Peppino revint. Il avait exécuté sa commission avec une intelligence parfaite. Parmi les objets déposés chez le juge était une clef ordinaire, et pareille à celle du sanctuaire. On l'avait trouvée près du mort. Après s'être assuré de ce fait, Peppino s'était rendu à la chapelle et avait si bien cherché que, de l'autre côté de la chapelle, il avait trouvé la seconde clef, qui était faite comme celle du piano. Sans doute Cantarello l'avait jetée loin de lui. Le jeune comte s'en empara avec empressement, la reconnut pour être bien la même qu'il avait trouvée sous la première marche de l'autel, et qui ouvrait la porte du corridor noir, et la cacha sous le chevet de son lit. Puis, se retournant vers Peppino:

--Écoute, lui dit-il, je ne sais encore quand je pourrai me lever; mais, à tout hasard, tiens prêtes chez toi, pour le moment où nous en aurons besoin, deux torches, des tenailles, une lime et une pince, et tâche de ne pas decoucher d'ici à quinze jours.

Peppino promit au comte de se procurer tous les objets désignés et se retira.

Reste seul, don Ferdinand voulut voir jusqu'où allaient ses forces, et essaya de se lever. À peine fut-il sur son seant, qu'il sentit que tout tournait autour de lui. Sa blessure était peu grave, mais les saignées du docteur l'avaient fort affaibli, de sorte que, voyant qu'il allait s'évanouir de nouveau, il se recoucha promptement, comprenant qu'avant de rien tenter, il devait attendre que les forces lui fussent revenues.

Aussi resta-t-il toute cette journée et celle du lendemain fort tranquille, et ne donnant plus d'autre signe de délire que de demander de temps en temps du poulet et du vin de Bordeaux, en place des déplorables tisanes qu'on lui présentait. Mais, comme on le pense bien, ces demandes parurent au docteur exorbitantes et insensées; selon lui, elles denotaient un reste de fièvre qu'il fallait combattre. Il ordonna donc de continuer avec acharnement le bouillon aux herbes, et parla d'une sixième saignée si les symptômes de cet appétit désordonné, qui indiquait la faiblesse de l'estomac du malade, se représentaient encore. Don Ferdinand se le tint pour dit, et, voyant qu'il était sous la puissance du docteur, il se résigna au bouillon aux herbes.

Le soir, comme le malade venait de s'endormir, la marquise entra dans sa

chambre avec quatre laquais, qui, sur un signe qu'elle leur fit, restèrent auprès de la porte. Don Ferdinand, qui crut qu'on venait pour le saigner, demanda a sa mere, avec une crainte qu'il ne chercha pas meme a cacher, ce que signifiait cet appareil de force que l'on deployait devant lui. La marquise alors lui annonca, avec tous les menagements possibles que, la justice ayant fait une enquete, et l'aventure de la chapelle etant restee jusqu'alors fort obscure, elle venait d'etre prevenue a l'instant meme que don Ferdinand devait etre arrete le lendemain; qu'en consequence elle venait de faire preparer une litiere pour emporter son fils a Catane, ou il resterait tranquillement chez sa tante, la venerable abbesse des Ursulines, jusqu'au moment ou le marquis serait parvenu a assoupir cette malheureuse affaire. Contre l'attente de la marquise, don Ferdinand ne fit aucune difficulte. Il avait juge du premier coup que le docteur ne le poursuivrait pas jusque dans le saint asile qui lui etait ouvert; il esperait que, vu la distance, ses ordonnances perdraient un peu de leur ferocite, et il apercevait dans l'eloignement, a travers un nuage couleur de rose, ce bienheureux poulet et cette bouteille de Bordeaux tant desires, qui, depuis trois jours, etaient l'objet de sa plus ardente preoccupation. D'ailleurs, il esperait que la surveillance qui l'entourait serait moins grande a Catane qu'a Syracuse, et qu'une fois sur ses pieds, il s'echapperait plus facilement du couvent de sa tante que du chateau maternel. Ajoutons qu'au milieu de tout cela, il se rappelait ces jolis yeux noirs qui avaient tant pleure a son depart, et ces petites mains qui lui promettaient de si adroites gardes-malades. Un instant l'idee etait bien venue au comte, lorsque sa mere lui avait parle d'arrestation, d'aller au-devant de la justice, en racontant aux juges tout ce qui s'etait passe; mais il connaissait les juges et la justice siciliennes, et il jugea avec une grande sagacite que les moyens dont comptait se servir le marquis pour etouffer cette affaire valaient mieux que toutes les raisons qu'il pourrait donner pour l'eclaircir. En consequence, au lieu de s'opposer le moins du monde a ce voyage, comme l'avait d'abord craint la marquise, il s'y preta de son mieux; et, apres avoir pris sous son oreiller la clef mysterieuse, il se laissa emporter par les quatre laquais, qui le deposerent mollement dans la litiere qui l'attendait a la porte. La seule chose que demanda don Ferdinand fut que sa mere lui donnat le plus tot possible de ses nouvelles par l'entremise de Peppino. La marquise, qui ne vit la qu'un souhait fort naturel, et surtout tres filial, le lui promit sans aucune difficulte.

Un courrier avait ete envoye par avance a la digne abbesse, de sorte qu'en arrivant au couvent le blesse trouva toutes choses preparees pour le recevoir. Le courrier, on le comprend bien, avait ete interroge avec toute la curiosite claustrale; mais il n'avait pu dire que ce qu'il savait lui-meme, de sorte que l'accident qui amenait don Ferdinand a Catane, n'etant connu de fait que par son terrible resultat, etait loin d'avoir rien perdu de son mysterieux interet. Aussi le jeune comte apparut-il aux jeunes religieuses comme un des plus aimables heros de roman qu'elles eussent jamais reve.

De son cote, don Ferdinand ne s'etait pas tout a fait trompe sur l'amelioration hygienique que le changement de localite devait amener, selon lui, dans sa situation. Des le premier jour, le bouillon aux herbes fut change en bouillon de grenouilles, et il lui fut permis de manger une cuilleree de confitures de groseilles. Ce ne fut pas tout. Apres l'office

du soir, une des plus jolies religieuses fut introduite dans sa chambre pour être sa garde de nuit. Peut-être une pareille tolérance était-elle un peu bien contre les règles de la sévérité monastique, mais le pauvre malade était vraiment si faible, qu'à la première vue, elle ne paraissait, en conscience, présenter aucun inconvénient.

L'événement justifia la supérieure. Si jolie que fut sa garde-malade, le blessé n'en dormit pas moins profondément toute la nuit. Aussi le lendemain, grâce à ce bon sommeil, avait-il le visage meilleur; c'était un avertissement à la bonne abbesse de lui continuer le même régime, auquel on se contenta, dans la journée, d'ajouter comme une noix de conserve aux violettes.

Le soir, don Ferdinand vit entrer dans sa chambre une figure nouvelle. La surveillante désignée pour cette nuit n'était pas moins jolie que celle à laquelle elle succédait. Le malade causa un instant avec elle, et lui fit quelques compliments sur son gracieux visage; mais bientôt la fatigue l'emporta sur la galanterie, il tourna le nez contre le mur, et ferma les yeux pour ne les rouvrir qu'au matin.

Comme le blessé allait de mieux en mieux, il obtint, le troisième jour, outre les bouillons aux grenouilles, les confitures et la conserve, un peu de gelée de viande, qu'il avala avec une reconnaissance extrême pour les belles mains qui la lui servaient. Il en résulta qu'il leva les yeux des mains au visage, et se trouva en face de la plus délicieuse figure qu'il eut encore vue. Le comte demanda alors à cette belle personne si son tour ne viendrait pas bientôt d'être sa garde-malade: elle lui répondit qu'elle était désignée pour la nuit prochaine. Le comte s'informa alors comment elle s'appelait, ne doutant pas, disait-il, qu'un doux nom n'appartint à une si belle personne. La religieuse répondit qu'elle s'appelait Carmela. Don Ferdinand trouva que c'était le nom le plus délicieux qu'il eut jamais entendu, aussi le prononça-t-il tout bas plus de vingt fois, pendant l'intervalle qui s'écoula entre le léger dîner qu'il venait de faire et l'heure à laquelle la religieuse qui était de garde près de son lit venait lui apporter sa potion du soir.

Carmela arriva à l'heure fixe, et même un peu avant l'heure. Don Ferdinand la remercia de son exactitude. La pauvre jeune fille jeta les yeux sur la pendule et, voyant qu'elle était en avance de plus de vingt minutes, elle rougit le plus gracieusement du monde.

La potion avalée, Carmela alla s'asseoir dans un grand fauteuil qui était à l'autre bout de la chambre. Le malade lui demanda alors, avec la voix la plus caressante qu'il put prendre, pourquoi elle s'éloignait ainsi de lui. Carmela répondit que c'était pour ne point troubler son sommeil. Don Ferdinand s'écria qu'il ne se sentait aucunement envie de dormir, et supplia Carmela de lui faire la grâce de venir causer avec lui. La jeune fille approcha son fauteuil en rougissant.

Les deux jeunes gens demeurèrent un instant muets, Carmela les yeux baissés et don Ferdinand les yeux fixés, au contraire, sur Carmela. Alors, il put la voir tout à son aise. C'était dans son ensemble une des plus délicieuses créatures que l'on put imaginer, avec des cheveux noirs qui montraient

l'extremite de leurs bandeaux sous sa coiffe blanche, des yeux bleus assez grands pour s'y mirer a deux a la fois, un nez droit et fin comme celui des statues grecques ses aieules, une bouche rose comme le corail que l'on peche pres du cap Passaro, une taille de nymphe antique et un pied d'enfant. Le seul reproche que l'on pouvait faire a cette beaute si parfaite, etait la paleur un peu trop mate de son teint, qui faisait ressortir d'autant plus le cercle bleuatre qui entourait ses yeux comme un signe d'insomnie et de douleur.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, don Ferdinand rompit tout a coup le silence.

--Comment se fait-il qu'une aussi belle personne que vous ne soit pas heureuse? demanda-t-il a Carmela. Et comment se peut-il qu'il y ait sous le ciel un etre assez barbare pour faire couler des larmes de ces beaux yeux, pour un regard desquels on serait trop heureux de donner sa vie?

La jeune fille tressaillit comme si cette demande eut repondu a ses propres pensees, et don Ferdinand vit deux perles liquides et brillantes se balancer au bout de longs cils, et tomber l'une apres l'autre sur les genoux de Carmela.

--Dieu l'a voulu ainsi, repondit la jeune fille, en me donnant un frere et une soeur aines, auxquels mon pere reserve toute notre fortune. Alors, comme il ne restait pas de dot pour moi, on m'a fiancee a Dieu qui semblait m'avoir reservee ainsi pour lui.

--Et c'est votre pere qui a exige de vous un pareil sacrifice? demanda don Ferdinand.

--C'est mon pere, repondit Carmela en levant ses beaux yeux au ciel.

--Et comment appelle-t-on ce barbare?

--Le comte don Francesco de Terra-Nova.

--Le comte de Terra-Nova! s'ecria don Ferdinand; mais c'est l'ami de mon pere.

--Oh! mon Dieu, oui; et tout ce que j'ai pu obtenir de lui, a ce titre, c'est que j'entrerais au couvent de votre tante.

--Et c'est sans regret que vous avez renonce au monde? demanda don Ferdinand.

--Je n'avais encore vu du monde que ce qu'on peut en apercevoir a travers les grilles d'une jalousie, lorsque je suis entree dans ce couvent, repondit Carmela; aussi je n'avais aucun motif de le regretter, et j'esperais que la solitude serait pour moi le bonheur ou du moins la tranquillite. Quelque temps je demurerai dans cette croyance, mais helas! J'ai reconnu mon erreur, et c'est avec une crainte mortelle, je l'avoue, que je vois arriver le moment ou je prononcerai mes voeux.

--Oh! oui, dit don Ferdinand, cela se voit facilement; vous n'étiez pas née pour vivre dans un cloître. Il faut pour cela un cœur inflexible, et vous, vous avez le cœur humain et pitoyable, n'est-ce pas?

--Helas! murmura la jeune fille.

--Vous ne pourriez pas voir souffrir, vous, sans vous laisser emouvoir par celui qui souffre; aussi, des que je vous ai vue, j'ai senti mon cœur plein d'espérance.

--Mon Dieu! demanda la jeune fille, que puis-je donc faire pour vous?

--Vous pouvez me rendre la vie, dit don Ferdinand avec une expression qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille.

--Que faut-il faire pour cela?... Parlez.

--Oh! vous ne voudrez pas, continua don Ferdinand, vous avez reçu des recommandations trop sévères, et vous me laisserez mourir pour ne pas manquer à vos devoirs.

--Mourir! s'écria Carmela.

--Oui, mourir, reprit le comte d'un ton languissant et en se laissant aller sur son oreiller, car je sens que je m'en vais mourant.

--Oh! parlez, et si je puis quelque chose pour vous...

--Certes, vous pouvez tout ce que vous voulez, car nous sommes seuls, n'est-ce pas? Et, excepté nous, personne ne veille dans le couvent?

--Mais c'est donc bien difficile, ce que vous désirez? demanda en rougissant la belle garde-malade.

--Vous n'avez qu'à vouloir, répondit don Ferdinand.

--Alors dites, balbutia Carmela.

La prière de don Ferdinand était loin de répondre à celle qu'attendait la belle religieuse.

--Procurez-moi un poulet roti et une bouteille de vin de Bordeaux, dit don Ferdinand.

Carmela ne put s'empêcher de sourire.

--Mais, dit-elle, cela vous fera mal.

--Me faire mal! s'écria don Ferdinand, figurez-vous bien que je n'attends que cela pour être guéri. Mais il y a pour me faire mourir une conspiration à la tête de laquelle est cet infame docteur, et vous êtes de cette conspiration aussi, vous, je le vois bien; vous si bonne, si jolie: vous pour laquelle je me sens, en vérité, si bonne envie de vivre.

--Mais vous n'en mangerez que bien peu?

--Une aile.

--Mais vous ne boirez qu'une goutte de vin?

--Une larme.

--Eh bien! Je vais aller chercher ce que vous desirez.

--Ah! Vous etes une sainte! s'ecria don Ferdinand en saisissant les mains de la novice et en les lui baisant avec un transport moins ethere que ne le permettait la denomination qu'il venait de lui donner. Aussi Carmela retira-t-elle sa main comme si, au lieu des levres de Ferdinand, c'etait un fer rouge qui l'eut touchee.

Quant au comte, il regarda s'eloigner la belle religieuse avec un sentiment de reconnaissance qui touchait a l'admiration, et pendant sa courte absence, il fut oblige de s'avouer que, meme a Palerme, il n'avait vu aucune femme qui, pour la beaute, la grace et la candeur, put soutenir la comparaison avec Carmela.

Ce fut bien autre chose lorsqu'il la vit apparaitre portant d'une main, sur une assiette, cette aile de volaille si desiree, et de l'autre un verre de cristal a moitie rempli de vin de Bordeaux. Ce ne fut plus pour lui une simple mortelle, ce fut une deesse; ce fut Hebe servant l'ambrosie et versant le nectar.

--Je n'ai pu tout apporter du meme voyage, dit la belle pourvoyeuse en deposant l'assiette et le verre sur une table qu'elle approcha du lit du malade; mais je vais vous aller chercher du pain pour manger avec votre poulet, et des confitures pour votre dessert. Attendez-moi.

--Allez, dit don Ferdinand, et surtout revenez bien vite; tout cela me semblera bien meilleur encore quand vous serez la.

Mais, quelque diligence que fit Carmela, la faim du pauvre Ferdinand etait si devorante, qu'il ne put attendre son retour, et que, lorsqu'elle rentra, elle trouva l'aile du poulet devoree et le verre de vin de Bordeaux entierement vide. Ce fut alors le tour du pain et des confitures: tout y passa.

Le souper fini, il fallut en faire disparaitre les traces, et Carmela reporta a l'office tout ce qu'elle venait d'en tirer, se reservant de dire, si l'on s'apercevait de la soustraction, que c'etait elle qui avait eu faim. Ainsi la pauvre enfant etait deja prete a commettre pour le beau malade un des plus gros peches que defende l'Eglise.

Comme on le pense bien, l'excellent repas que venait de faire don Ferdinand n'avait servi qu'a accroitre les sentiments, encore vagues et flottants, qu'il avait, a la premiere vue, senti naitre dans son coeur pour la belle novice. Aussi, pendant qu'elle etait descendue a l'office, songeait-il en

lui-meme que c'était une loi bien cruelle que celle qui condamnait a un
eternel celibat une aussi belle enfant, et cela parce qu'elle avait le
malheur d'avoir un frere qui, pour soutenir l'honneur de son rang, avait
besoin de toute la fortune paternelle. C'était une reflexion, au reste,
toute nouvelle pour lui, car il avait vingt fois entendu parler de
sacrifices pareils, et n'y avait jamais fait attention. D'ou venait donc
que cette fois le comte de Terra-Nova lui semblait un tyran pres duquel
Denys l'Ancien etait, a ses yeux, un personnage debonnaire et plein
d'humanite?

Lorsque Carmela rentra dans la chambre du malade, la premiere chose qu'elle
remarqua, ce fut l'expression a la fois attendrie et passionnee de son
regard. Aussi s'arreta-t-elle apres avoir fait trois ou quatre pas, comme
si elle hesitait a venir reprendre la place qu'elle occupait pres de son
lit; mais le comte l'y invita avec un geste si suppliant, qu'elle n'eut pas
la force de lui resister.

Si haut que l'homme soit emporte par son imagination, il y a toujours en
lui un cote materiel que ne peuvent soulever pour longtemps les ailes de
l'amour, de la poesie ou de l'ambition. Le cote materiel tend a la terre,
comme l'autre tend au ciel; mais, plus lourd que l'autre, il ramene sans
cesse l'homme dans la sphere des besoins physiques. C'est ainsi que, pres
d'une femme charmante, le pauvre don Ferdinand avait d'abord pense a sa
faim, et que, ce besoin de sa faiblesse eteint, il se retrouva incontinent
attaque par le sommeil. Cependant, il faut le dire a sa gloire, au lieu de
ceder a ce second adversaire comme au premier, il essaya de lutter contre
lui. Mais la lutte fut courte et malheureuse, force lui fut de se rendre;
il rassembla les deux petites mains de Carmela dans les siennes, et
s'endormit les levres dessus.

Il fit un long, doux et bon sommeil, plein de reves charmants, et se
reveilla le sourire sur les levres et l'amour dans les yeux. La pauvre
enfant l'avait regarde longtemps dormir, puis le sommeil etait venu a son
tour. Elle avait alors voulu retirer ses mains pour s'accommoder de son
mieux dans son fauteuil, mais sans se reveiller, le blesse les avait
retenues, et s'etait plaint doucement, tout en les retenant. Alors Carmela
ne s'etait pas senti le courage de le contrarier, elle s'etait tout
doucement appuyee au traversin, et ces deux charmantes tetes avaient dormi
sur le meme oreiller.

Don Ferdinand se reveilla d'abord; la premiere chose qu'il vit, en ouvrant
les yeux, fut cette belle jeune fille endormie, et faisant sans doute aussi
de son cote quelque reve, mais probablement moins doux et moins riant que
les siens, car des larmes filtraient a travers ses paupieres fermees; un
frisson contractait ses joues pales, et un leger tremblement agitait ses
levres. Bientot ses traits prirent une expression d'effroi indicible, tout
son corps sembla se raidir pour une lutte desesperee, quelques mots sans
suite s'echapperent de sa bouche. Enfin, avec un grand cri, elle porta si
violemment les mains a sa tete, qu'elle en abattit sa coiffe de novice, et
que ses longs cheveux tomberent sur ses epaules; en meme temps ce paroxysme
de douleur la reveilla, elle ouvrit les yeux et se trouva dans les bras de
don Ferdinand. Alors elle jeta un second cri, mais de joie, et parut si
heureuse, que, lorsque le convalescent appuya ses levres sur ses beaux yeux

encore humides, elle n'eut point la force de se defendre et lui laissa prendre un double baiser.

La pauvre enfant revait que son pere la forcait de prononcer ses voeux, et elle ne s'etait reveillee que lorsqu'elle avait vu les ciseaux s'approcher de sa belle chevelure. Elle raconta, toute haletante de douleur encore, ce triste reve a don Ferdinand, qui, pendant ce temps, baisait ces longs cheveux qu'elle avait eu si grand peur de perdre, en jurant tout bas que, tant qu'il serait vivant, il n'en laisserait pas tomber un seul de sa tete.

L'heure etait venue ou Carmela devait quitter le malade. Comme, selon toute probabilite, le blesse devait etre gueri avant que son tour de garde ne revint, elle le quittait pour ne plus le revoir; ce fut une douleur reelle a ajouter a la douleur imaginaire qu'elle venait d'eprouver. Don Ferdinand aurait pu la rassurer, mais avec sa sante revenait son egoisme, il ne voulut rien perdre du benefice de cette separation que la jeune fille croyait eternelle: elle avait deja laisse les levres de Ferdinand toucher ses mains et ses yeux, elle ne chercha pas meme a defendre ses joues pales et brulantes: d'ailleurs, jusque-la, qu'etaient-ce que tous ces baisers, sinon des baisers d'ami, des baisers de frere?

La jeune fille venait de sortir quand parut la digne abbesse; mais, au lieu d'avouer ce retour de bien-etre, ce sentiment de puissance qu'il eprouvait, don Ferdinand se plaignit d'une faiblesse plus grande que la veille. Sa tante effrayee lui demanda s'il n'avait point encore ete bien soigne par sa garde de nuit, don Ferdinand repondit qu'au contraire, depuis qu'il etait au couvent, il n'avait point ete l'objet de soins aussi intelligents et aussi assidus, et que meme il priait sa tante de lui laisser la meme jeune fille pour garde-malade les nuits suivantes. Don Ferdinand prononca cette priere d'une voix si suppliante et si langoureuse, que la bonne abbesse, craignant de contrarier un malade dans un pareil etat de faiblesse, s'empressa de le rassurer en lui disant que, puisque cette garde lui convenait, elle entendait qu'il n'en eut point d'autre; elle ajouta que, si ces veilles continues fatiguaient trop la jeune fille, on la dispenserait des matines et meme des offices du jour.

Rassure sur ce point, don Ferdinand en attaqua un autre; il dit a sa tante que cette grande faiblesse qu'il eprouvait venait sans doute du manque absolu de nourriture. La bonne abbesse reconnut qu'effectivement un jeune homme de vingt ans ne pouvait pas vivre avec du bouillon de grenouilles, des confitures et des conserves; elle promit d'envoyer, outre cela, dans la journee, un consommé et un filet de poisson. Puis, comme ses devoirs l'appelaient a l'eglise, elle quitta le malade, le laissant un peu reconforte par cette double promesse.

A peine eut-elle laisse don Ferdinand seul, que le malade voulut faire l'essai de ses forces. Six jours auparavant la meme tentative lui avait mal reussi, mais cette fois il s'en tira fierement et a son honneur. Apres avoir ferme la porte avec soin pour ne pas etre surpris dans une occupation qui eut prouve qu'il n'etait point si malade qu'il voulait le faire croire, il fit plusieurs fois le tour de sa chambre sans eblouissement aucun, et avec un reste de langueur seulement, qui devait sans nul doute disparaitre, grace au traitement fortifiant qu'il avait adopte. Quant a sa blessure,

elle etait completement refermee, et pour ses saignees il n'y paraissait plus. Cette investigation achevee, don Ferdinand se mit a sa toilette avec un soin qui prouvait qu'il se reprenait a d'autres idees qu'a celles qui l'avaient exclusivement preoccupé jusqu'a ce jour, peigna et parfuma ses beaux cheveux noirs que son valet de chambre n'avait ni coiffes ni poudres depuis la nuit ou il avait recu sa blessure, et qui n'allaient pas moins bien a son visage pour etre rendus a leur couleur naturelle; puis il rouvrit la porte, se remit au lit, et attendit les evenements.

La superieure tint avec une fidelite scrupuleuse la promesse qu'elle avait faite, et don Ferdinand vit arriver, a l'heure convenue, le consommé, le filet de poisson, et meme un petit verre de muscat de Lipari, dont il n'avait pas ete question dans le traite. Tout cela, il est vrai, etait distribue avec la parcimonie de la crainte; mais le peu qu'il y en avait etait d'une succulence parfaite. Cette ombre de repas etait loin cependant d'etre suffisante pour apaiser la faim de don Ferdinand, mais c'etait assez pour le soutenir jusqu'a la nuit, et a la nuit n'avait-il pas sa bonne Carmela pour mettre tout l'office a sa disposition?

Carmela entra cette fois encore d'un peu meilleure heure que la veille. La pauvre enfant ne cachait point la joie qu'elle avait eue lorsqu'elle avait appris que l'abbesse, sur la demande de don Ferdinand, la designait a l'avenir pour la seule garde du malade. Dans sa reconnaissance, elle courut droit au lit du jeune homme, et cette fois, d'elle-meme, et comme si c'etait une chose qui lui fut due, elle lui presenta ses deux joues. Ferdinand y appuya ses levres, prit les deux mains de Carmela, et la regarda avec un si doux et si tendre sourire, que la pauvre enfant, sans savoir ce qu'elle disait, murmura: Oh! je suis bien heureuse! et tomba assise, pres du lit, la tete renversee sur le dossier du fauteuil qui l'attendait.

Et Ferdinand aussi etait bien heureux, car c'etait la premiere fois qu'il aimait veritablement. Toutes ses amours de Palerme ne lui paraissaient plus maintenant que de fausses amours; il n'y avait qu'une femme au monde, c'etait Carmela. Nous devons avouer toutefois que, pour etre tout entier a ce sentiment delicieux dont il commencait seulement a apprecier la douceur, il comprit qu'il lui fallait se debarrasser d'abord de ce reste de faim qui le tourmentait. Regardant donc Carmela le plus tendrement qu'il put, il lui renouvela sa priere de la veille, en la conjurant seulement cette fois d'apporter le poulet intact et la bouteille pleine.

Carmela etait dans cette disposition d'esprit ou les femmes ne discutent plus, mais obeissent aveuglement. Elle demanda seulement un delai, afin d'etre certaine de ne rencontrer personne sur les escaliers ou dans les corridors. L'attente etait facile. Les jeunes gens parlerent de mille choses qui voulaient dire clair comme le jour qu'ils s'aimaient; puis, lorsque Carmela crut l'heure venue, elle sortit sur la pointe du pied, une bougie a la main, et legere comme une ombre.

Un instant apres elle rentra, portant un plateau complet; mais cette fois, il faut le dire en l'honneur de don Ferdinand, ses premiers regards se porterent sur la belle pourvoyeuse et non sur le souper qu'elle apportait. Ce souper en valait cependant bien la peine: c'etait une excellente

poularde, une bouteille a la forme elancee et au long goulot, et une pyramide de ces fruits que Narses envoya comme echantillon aux Barbares qu'il voulait attirer en Italie.

--Tenez, dit Carmela en posant le plateau sur la table, je vous ai obei parce que, je ne sais pourquoi, je ne trouve point de paroles pour vous refuser; mais maintenant, au nom du ciel! soyez sage, et songez comme je serais malheureuse si ma complaisance pour vous allait tourner a mal.

--Ecoutez, dit Ferdinand, il y a un moyen de vous assurer que je ne ferai pas d'exces.

--Lequel? demanda la jeune fille.

--C'est de partager la collation. Ce sera une oeuvre charitable, puisque vous empecherez un pauvre malade de tomber dans le peche de la gourmandise; et, si j'en crois les apparences, ajouta-t-il en jetant un coup d'oeil sur la poularde, eh bien! ce ne sera pas une penitence trop rude pour les autres peches que vous aurez commis.

--Mais je n'ai pas faim, moi, dit Carmela.

--Alors l'action n'en sera que plus meritoire, reprit Ferdinand, vous vous sacrifierez pour moi, voila tout.

--Mais, reprit encore la religieuse un peu plus disposee a donner au malade cette nouvelle preuve de devouement, c'est aujourd'hui mercredi, jour maigre, et il ne nous est pas permis de faire gras sans dispense.

--Tenez, repondit don Ferdinand en etendant le doigt vers la pendule qui marquait justement minuit, et en donnant, par une pause d'un moment, le temps aux douze coups de tinter; tenez, nous sommes a jeudi, jour gras; vous n'avez donc plus besoin de dispense, et vous aurez la conscience riche d'un peche de moins et d'une bonne action de plus.

Carmela ne repondit rien, car, nous l'avons dit, elle n'avait deja plus d'autre volonte que celle de Ferdinand; elle prit donc une chaise et s'assit de l'autre cote de la table en face de lui.

--Oh! que faites-vous la? demanda le jeune homme. Ne voyez-vous pas que vous etes trop eloignee de moi, et que je ne pourrai atteindre a rien sans risquer de faire un effort qui peut faire rouvrir ma blessure?

--Vraiment! s'ecria Carmela avec effroi; mais dites-moi alors ou il faut que je me mette, et je m'y mettrai.

--La, dit Ferdinand en lui indiquant le bord de son lit, la, pres de moi; de cette maniere je n'aurai aucune fatigue, et vous n'aurez rien a craindre.

Carmela obeit en rougissant, et vint s'asseoir sur le bord du lit du jeune homme, sentant qu'elle faisait mal, peut-etre; mais cedant a ce principe de la charite chretienne qui veut que l'on ait pitie des malades et des

affliges. L'intention etait bonne, mais, comme le dit un vieux proverbe, l'enfer est pave de bonnes intentions!

Et cependant c'etait un tableau digne du paradis, que ces deux beaux jeunes gens rapproches l'un de l'autre comme deux oiseaux au bord d'un meme nid, se regardant avec amour et souriant de bonheur. Jamais ni l'un ni l'autre n'avait fait un souper si charmant, ni compris meme qu'il y eut tant de mysterieuses delices cachees dans un acte aussi simple que celui auquel ils se livraient. Don Ferdinand lui-meme, quelque plaisir qu'il eut eu la veille a apaiser cette faim effroyable qui le tourmentait depuis si longtemps, n'avait senti que la jouissance materielle du besoin satisfait; mais cette fois c'etait tout autre chose, il se melait a cette jouissance materielle une volupte inconnue et presque celeste. Tous deux etaient oppresses comme s'ils souffraient, tous deux etaient heureux comme s'ils etaient au ciel. Carmela sentit le danger de cette position; un dernier instinct de pudeur, un dernier cri de vertu lui donna la force de se lever pour s'eloigner de don Ferdinand, mais don Ferdinand la retint, et elle retomba sans force et sans resistance. Il sembla alors a Carmela qu'elle entendait un faible cri, et que le frolement de deux ailes effleurait son front. C'etait l'ange gardien de la chastete claustrale qui remontait tout eplote vers le ciel.

Le lendemain, la superieure, en entrant dans la chambre de son neveu, lui annonca un message de sa mere, et derriere elle don Ferdinand vit apparaitre Peppino.

Don Ferdinand avait tout oublie depuis la veille pour se replier sur lui-meme et pour vivre dans son bonheur: cette vue lui rappelait tout ce qui s'etait passe, et il y eut un instant ou tout cela ne lui sembla plus qu'un reve; sa vie reelle n'avait commence que du jour ou il avait vu Carmela, ou il avait aime et ete aime. Mais Peppino, apparaissant tout a coup comme un fantome, etait cependant une serieuse et terrible realite; sa presence rappelait a don Ferdinand qu'il lui restait a approfondir le mystere de la chapelle. Aussi, en presence de sa tante, jeta-t-il les yeux sur la lettre materielle qu'il lui apportait. Cette lettre annoncait que tout allait au mieux a l'endroit de la justice; avant un mois, la marquise esperait que son fils pourrait revenir librement a Syracuse. Des que don Ferdinand fut seul avec Peppino, il s'informa s'il ne s'etait rien passe de nouveau a Belvedere depuis la nuit ou il avait ete blesse.

Tout etait reste dans le meme etat; on ignorait toujours le nom du mort que l'on avait enterre apres proces-verbal constatant ses blessures; personne n'etait entre depuis cette epoque dans la chapelle, et des paysans qui etaient passes pres de ce lieu la nuit, disaient avoir entendu des gemittements et des bruits de chaines qui semblaient sortir de terre, preuve bien evidente que le trepasse etait mort en etat de peche mortel, et que son ame revenait pour demander des prieres a celui qui l'avait ainsi violemment et inopinement fait sortir de son corps.

Toutes ces donnees rendirent a Ferdinand son premier desir de mener a bout cette etrange aventure. Blesse et retenu dans son lit, il n'avait pas volontairement du moins perdu un temps qui pouvait etre precieux; mais, maintenant qu'il se sentait a peu pres gueri, maintenant que ses forces

etaient revenues, maintenant qu'il n'y avait plus d'autre cause de retard que sa volonte, il resolut de tenter l'entreprise aussitot que cela lui serait possible. En consequence, il ordonna a Peppino de garder le secret, et de revenir, dans la nuit du surlendemain, avec deux chevaux et une echelle de corde. Don Ferdinand, comme on le comprend, voulait eviter toute contestation avec la touriere du couvent, qui sans doute avait l'ordre formel de ne pas le laisser sortir; il avait donc resolu de passer par-dessus les murs du jardin, a l'aide de l'echelle que lui jetterait Peppino.

Peppino promit tout ce que le jeune comte voulut. Selon les ordres qui lui avaient deja ete donnees, il tenait toutes pretes, dans le pavillon qu'il habitait, torches, tenailles, limes et pinces. Tout fut donc convenu pour la nuit du surlendemain: les chevaux attendraient pres du mur exterieur, Peppino frapperait trois fois dans ses mains, et, au meme signal repete par don Ferdinand, il jetterait l'echelle par-dessus le mur.

Malgre ce projet et meme a cause de ce projet, don Ferdinand ne feignit pas moins d'etre toujours accable par une grande faiblesse; d'ailleurs il gagnait deux choses a cette feinte: la premiere de prolonger pres de lui les veilles de Carmela, et la seconde d'oter a sa tante tout soupcon qu'il eut l'idee de fuir. La ruse reussit completement: la pauvre femme l'avait trouve si languissant le matin, qu'elle revint vers le soir pour savoir de lui comment il se trouvait; don Ferdinand lui dit qu'il avait essaye de se lever, mais que, ne pouvant se tenir debout, il avait ete force de se recoucher aussitot. La bonne abbesse gronda fort son neveu de cette imprudence, et lui demanda s'il etait toujours satisfait de sa garde-malade; le comte repondit qu'il avait dormi toute la nuit et ne pouvait par consequent lui rien dire a ce sujet; que, cependant, s'etant reveille une fois, il se rappelait l'avoir vue eveillee elle-meme et faisant sa priere; l'abbesse leva les yeux au ciel, et se retira tout edifiee. Il resulta de cette information, que Carmela recut la permission de venir pres du malade une heure plus tot que d'habitude.

Ce fut une grande joie pour les jeunes gens que de se revoir, et cependant Carmela avait pleure toute la journee. Quant a don Ferdinand, il n'avait eprouve ni chagrin ni remords; et Carmela lui trouva le visage si joyeux, qu'elle n'eut point la force de l'attrister de sa propre tristesse. D'ailleurs, a peine la main du jeune homme eut-elle touche sa main, a peine leurs yeux eurent-ils echange un regard, a peine les levres de Ferdinand se fussent-elles posees sur ses levres pales et cependant brulantes, que tout fut oublie.

La journee qui suivit cette nuit se passa comme les autres journees; seulement jamais Ferdinand ne s'etait senti l'ame si pleine de bonheur: il aimait autant qu'il etait aime. Puis la nuit revint, puis le jour succeda encore a la nuit; c'etait le dernier que don Ferdinand devait passer dans le couvent. La nuit suivante Peppino devait venir le chercher avec les chevaux.

Don Ferdinand n'avait eu le courage de rien dire a Carmela: d'ailleurs il craignait que, par douleur ou par faiblesse, elle ne le trahit. Lorsqu'il vit s'avancer l'heure ou il crut que Peppino devait s'approcher de Catane,

il alla vers la fenetre, l'ouvrit et, montrant a Carmela ce beau ciel étoilé, il lui demanda si elle n'aurait point du bonheur a descendre avec lui au jardin et a respirer ensemble cet air pur tout impregné de saveur marine. Carmela voulait tout ce que voulait Ferdinand. Son bonheur a elle était non point d'être a tel endroit, ou de respirer tel ou tel air; son bonheur était d'être pres de lui et de respirer le même air que lui. Elle se contenta donc de sourire et de répondre: Allons.

Don Ferdinand s'habilla, mit dans sa poche la clef du corridor sombre, et descendit dans le jardin, appuyé sur le bras de Carmela. Ils allerent s'asseoir sous un berceau de lauriers roses. Alors don Ferdinand demanda a Carmela si elle connaissait les details de l'évenement auquel il devait le bonheur de la voir. Carmela n'en savait que ce qu'en savait tout le monde, mais elle lui dit qu'elle aurait bien du bonheur a les lui entendre raconter a lui-même. Puis elle lui passa un bras autour du cou, et, appuyant sa tête sur son épaule, comme ces pauvres fleurs qui se penchent après une trop chaude journée, elle attendit ses paroles comme la douce brise, comme la fraîche rosée, qui devaient lui faire relever la tête.

Don Ferdinand lui raconta tout, depuis sa première rencontre avec Cantarello jusqu'au duel. Pendant ce récit, la pauvre Carmela passa par toutes les angoisses de l'amour et de la terreur. Don Ferdinand la sentit se rapprocher de lui, frissonner, trembler, fremir. Au moment où le jeune homme parla de coup d'épée reçu, elle jeta un cri et faillit perdre connaissance. Enfin, au moment où il venait de terminer son récit, et où il la tenait tout éplorée dans ses bras, trois battements de main retentirent de l'autre côté du mur. Carmela tressaillit.

--Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle.

--M'aimes-tu, Carmela? demanda don Ferdinand.

--Qu'est-ce que ce signal? repeta de nouveau la jeune fille. Ne me trompe pas, Ferdinand, je suis plus forte que tu ne le crois. Seulement dis-moi toute la vérité; que je sache ce que j'ai a esperer ou a craindre.

--Eh bien! dit Ferdinand, c'est Peppino qui vient me chercher.

--Et tu pars? demanda Carmela. Et elle devint si pale, que don Ferdinand crut qu'elle allait mourir.

--Ecoute, lui dit-il en se penchant a son oreille, veux-tu partir avec moi?

Carmela tressaillit et se leva vivement; mais elle retomba aussitot.

--Ecoute, Ferdinand, dit-elle, tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas: si tu ne m'aimes pas, que je reste ici ou que je te suive, tu ne m'en abandonneras pas moins, et je serai perdue a la fois aux yeux du monde et aux yeux de Dieu; si tu m'aimes, tu sauras bien venir me rechercher avec la permission et l'aveu de mon pere, n'est-ce pas? Et, le jour où je te reverrai, Ferdinand, ou je te reverrai pour t'appeler mon mari, je tomberai a genoux devant toi, car tu m'auras rendu l'honneur et sauvé la vie. Si je ne te revois pas, je mourrai, voila tout.

Ferdinand la prit dans ses bras.

--Oh! oui! oui! s'écria-t-il en la couvrant de baisers, oui, sois tranquille, je reviendrai.

Le signal se renouvela.

--Entends-tu? dit Carmela, on t'attend.

Ferdinand répondit en frappant à son tour trois coups dans ses mains, et un rouleau de cordes, lance par-dessus le mur, tomba à ses pieds.

Carmela poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, et sa douleur s'échappa de sa poitrine en sanglots si profonds et si sourds, que Ferdinand, qui avait déjà fait un pas vers l'échelle de corde, revint à elle, et, lui passant le bras autour du corps, puis la rapprochant de lui:

--Ecoute, Carmela, lui dit-il, dis un mot, et je ne te quitte pas.

--Ferdinand, répondit la jeune fille en rappelant tout son courage, tu l'as dit, il y a quelque mystère étrange caché dans ce souterrain, peut-être quelque créature vivante y est-elle ensevelie; songes-y, Ferdinand, songes-y, il y a quatorze jours que Cantarello est mort et que tu es blessé, et depuis quatorze jours, O mon Dieu! c'est effroyable à penser. Pars, pars, Ferdinand; car, si je retardais ton départ d'une seconde, peut-être te verrais-je réparaître avec un visage sévère et accusateur, peut-être pour la première fois me dirais-tu: Carmela! c'est ta faute. Pars, pars!

Et la jeune fille s'était élancée sur le paquet de cordes, et déroulait l'échelle qui devait lui enlever tout ce qu'elle aimait au monde. Cette double vue, qui n'appartient qu'au cœur de la femme, lui avait fait deviner qu'il se passait dans la chapelle quelque douloureuse catastrophe. Don Ferdinand, qui d'abord ne s'était arrêté qu'à l'idée que le souterrain renfermait quelque trésor soustrait, quelque amas d'objets volés, commençait à entrevoir une autre probabilité. Ces cris de douleur, ces bruits de chaînes que les paysans avaient pris pour les plaintes de Cantarello, lui revenaient à l'esprit, et à son tour il se reprochait d'avoir tant tardé, comprenant tout ce qu'il y avait d'admirable force et de sublime charité de la part de Carmela dans cette abnégation d'elle-même qui faisait qu'au lieu de le retenir, elle pressait son départ. Il sentit qu'il l'en aimait davantage, et, la pressant dans ses bras:

--Carmela, lui dit-il, je te jure en face de Dieu qui nous entend...

--Pas de serment! pas de serment! dit la jeune fille en lui fermant la bouche avec sa main; que ce soit ton amour qui te ramène, Ferdinand, et non la promesse que tu m'auras faite. Dis-moi: sois tranquille, Carmela, je reviendrai. Voilà tout, et je croirai en toi comme je crois en Dieu.

--Sois tranquille, je reviendrai, murmura le jeune homme en appuyant ses lèvres sur celles de sa maîtresse, oh! oui, je reviendrai; et si je ne

reviens pas, c'est que je serai mort.

--Alors, dit en souriant la jeune fille, sois tranquille, nous ne serons pas separes longtemps.

Peppino repeta une seconde fois le signal.

--Oui, oui, me voila! s'ecria Ferdinand en s'elancant sur l'echelle de corde et en montant rapidement sur le couronnement du mur.

Arrive la, il se retourna et vit la jeune fille a genoux, et les bras tendus vers lui.

--Adieu, Carmela! lui cria-t-il, adieu, ma femme devant Dieu et bientot devant les hommes!

Et il sauta de l'autre cote de la muraille.

--Au revoir, murmura une voix faible; au revoir, je t'attends.

--Oui, oui, repondit Ferdinand. Il sauta sur le cheval que lui avait amene Peppino, lui enfonca ses eperons dans le ventre, et s'elanca, suivi du jardinier, sur la route de Syracuse, craignant, s'il restait plus longtemps, de n'avoir plus la force de partir.

LE SOUTERRAIN

Dieu garda don Ferdinand et Peppino de toute mauvaise rencontre, et au point du jour ils arriverent a Belvedere.

Sans entrer au village, ils se dirigerent a l'instant vers la petite porte du jardin, enfermerent les chevaux dans l'ecurie, prirent les torches, la pince, les tenailles et la lime, et s'avancerent vers la chapelle. Comme des craintes superstitieuses continuaient d'en ecarter les visiteurs, ils ne rencontrerent personne sur la route et y entrerent sans etre vus.

L'impression fut profonde pour don Ferdinand quand il se retrouva la ou il avait eprouve de si violentes emotions et couru un si terrible danger; il ne s'en avanca pas moins d'un pas ferme vers la porte secrete, mais sur sa route, il reconnut les traces du sang desseche de Cantarello, qui rougissait encore les dalles de marbre dans toute la partie du pave voisine de la colonne au pied de laquelle il etait tombe. Don Ferdinand se detourna avec un fremissement involontaire, decrivit un cercle en regardant de cote et en silence cette trace que la mort avait laissee en passant, puis il alla droit a la porte secrete, qui s'ouvrit sans difficulte. Arrives la, les deux jeunes gens allumerent chacun une torche, continuerent leur chemin, descendirent l'escalier, et trouverent la seconde porte; en un instant elle fut enfoncee; mais, en s'ouvrant, elle livra passage a une odeur tellement mephitique, que tous deux furent obliges de faire quelques

pas en arriere pour respirer. Don Ferdinand ordonna alors au jardinier de remonter et de maintenir la premiere porte ouverte, afin que l'air exterieur put penetrer sous ces voutes souterraines. Peppino remonta, fixa la porte et redescendit. Deja don Ferdinand, impatient, avait continue son chemin, et de loin Peppino voyait briller la lumiere de sa torche; tout a coup le jardinier entendit un cri, et s'elanca vers son maitre. Don Ferdinand se tenait appuye contre une troisieme porte qu'il venait d'ouvrir; un spectacle si effroyable s'etait offert a ses regards, qu'il n'avait pu retenir le cri qui lui etait echappe et auquel etait accouru Peppino.

Cette troisieme porte ouvrait un caveau a voute basse qui renfermait trois cadavres: celui d'un homme scelle au mur par une chaine qui lui ceignait le corps, celui d'une femme etendue sur un matelas, et celui d'un enfant de quinze ou dix-huit mois, couche sur sa mere.

Tout a coup les deux jeunes gens tressaillirent; il leur semblait qu'ils avaient entendu une plainte.

Tous deux s'elancerent aussitot dans le caveau: l'homme et la femme etaient morts, mais l'enfant respirait encore; il avait la bouche collee a la veine du bras de sa mere et paraissait devoir cette prolongation d'existence au sang qu'il avait bu. Cependant il etait d'une faiblesse telle, qu'il etait evident que, si de prompts secours ne lui etaient prodigues, il n'y avait rien a faire; la femme paraissait morte depuis plusieurs heures, et l'homme depuis deux ou trois jours.

La decision de don Ferdinand fut rapide et telle que le commandait la gravite de la circonstance; il ordonna a Peppino de prendre l'enfant; puis, s'etant assure qu'il ne restait dans ce fatal caveau aucune autre creature ni morte, ni vivante, a l'exception de l'homme et de la femme, qui leur etaient inconnus a tous deux, il repoussa la porte, sortit vivement du souterrain, referma l'issue secrete, et, suivi de Peppino, s'achemina vers le village de Belvedere. Le long du chemin, Peppino cueillit une orange, et en exprima le jus sur les levres de l'enfant, qui ouvrit les yeux et les referma aussitot en y portant les mains et en poussant un gemissement, comme si le jour l'eut douloureusement ebloui; mais, comme en meme temps il ouvrait sa bouche haletante, Peppino renouvela l'experience, et l'enfant, quoique gardant toujours les yeux fermes, sembla revenir un peu a lui.

Don Ferdinand se rendit droit chez le juge, et lui raconta mot pour mot ce qui venait d'arriver, en lui montrant l'enfant pres d'expirer comme preuve de ce qu'il avançait, et en le sommant de le suivre a la chapelle pour dresser proces-verbal et reconnaitre les morts; puis, accompagne du juge, il se rendit chez le medecin, laissa l'enfant a la garde de sa femme, et tous quatre retournerent a la chapelle.

Tout etait reste dans le meme etat depuis le depart de Ferdinand et de Peppino. On commença le proces-verbal.

Le cadavre enchaîne au mur etait celui d'un homme de trente-cinq a trente-six ans, qui paraissait avoir effroyablement lutte pour briser sa chaine, car ses bras crispes etaient encore etendus dans la direction de la

bouche de sa femme: ses bras etaient couverts de ses propres morsures, mais ces morsures etaient des marques de desespoir plus encore que de faim. Le medecin reconnut qu'il devait etre mort depuis deux jours a peu pres. Cet homme lui etait totalement inconnu ainsi qu'au juge.

La femme pouvait avoir vingt-six a vingt-huit ans. Sa mort a elle paraissait avoir ete assez douce; elle s'etait ouvert la veine avec une aiguille a tricoter, sans doute pour prolonger l'existence de son enfant, et etait morte d'affaiblissement, comme nous l'avons deja dit. Le medecin jugea qu'elle etait expiree depuis quelques heures seulement. Ainsi que l'homme, elle paraissait etrangere au village, et ni le medecin ni le juge ne se rappelerent avoir jamais vu sa figure.

Aupres de la tete de la femme, et contre la muraille, etait une chaise brisee et recouverte d'un jupon. Le juge leva cette chaise, et l'on s'apercut alors qu'elle avait ete mise la pour cacher un trou pratique au bas de la muraille. Ce trou etait assez large pour qu'une personne y put passer, mais il s'arretait a quatre ou cinq pieds de profondeur. Examen fait de ce trou, il fut reconnu qu'il avait du etre creuse a l'aide d'un instrument de bois que les femmes siciliennes appellent *_mazzarello_*; c'est le meme que nos paysannes placent dans leur ceinture et qui leur sert a soutenir leur aiguille a tricoter. Au reste, telle est la puissance de la volonte, telle est la force du desespoir, que l'on retrouva sous le matelas plusieurs pierres enormes arrachees des fondations du mur, et qui en avaient ete extraites par cette femme sans autre aide que celle de ses mains et de cet outil. La terre etait, ainsi que les pierres, recouverte par le matelas, afin sans doute de les cacher aux yeux de ceux qui gardaient les prisonniers.

La visite continua. On trouva dans un enfoncement de la muraille une bouteille ou il y avait eu de l'huile, une jarre ou il y avait eu de l'eau, une lampe eteinte et un gobelet de fer-blanc. Un autre enfoncement du mur etait noirci par la calcination, et annoncait que plusieurs fois on avait du allumer du feu en cet endroit, quoiqu'il n'y eut aucun conduit par lequel put s'echapper la fume.

Une table etait dressee au milieu de ce caveau. En s'asseyant devant cette table pour ecrire, le juge vit un second gobelet d'etain dans lequel etait une liqueur noire; pres du gobelet etait une plume, et par terre trois ou quatre feuillets de papier. On s'apercut alors que ces feuillets etaient ecrits d'une ecriture fine et menue, sans orthographe, et cependant assez lisible. Aussitot on se mit a la recherche des autres morceaux de papier que l'on pourrait trouver encore, et l'on en decouvrit deux nouveaux dans la paille qui etait sous le cadavre de l'homme. Ces feuillets de papier ne paraissaient point avoir ete caches la avec intention; mais bien plutot etre tombes par accident de la table, et avoir ete eparpilles avec les pieds. Comme les feuillets etaient pagines, on les reunit, on les classa, et voici ce qu'on lut:

Au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

J'ai ecrit ces lignes dans l'esperance qu'elles tomberont entre les mains de quelque personne charitable. Quelle que soit cette personne, nous la

supplions, au nom de ce qu'elle a de plus cher en ce monde et dans l'autre, de nous tirer du tombeau ou nous sommes enfermés depuis plusieurs années, mon mari, mon enfant et moi, sans avoir mérité aucunement cet effroyable supplice.

Je me nomme Teresa Lentini, je suis née à Taormine, je dois avoir maintenant vingt-huit ou vingt-neuf ans. Depuis le moment où nous sommes enfermés dans le caveau où j'écris, je n'ai pu compter les heures, je n'ai pu séparer les jours des nuits, je n'ai pu mesurer le temps. Il y a bien longtemps que nous y sommes; voilà tout ce que je sais.

J'étais à Catane, chez le marquis de San-Floridio, où j'avais été placée comme sœur de lait de la jeune comtesse Lucia. La jeune comtesse mourut en 1798, je crois; mais la marquise, à qui je rappelais sa fille bien-aimée, voulut me garder auprès d'elle. Elle mourut à son tour, cette bonne et digne marquise; Dieu veuille avoir son âme, car elle était aimée de tout le monde.

Je voulus alors me retirer chez ma mère, mais le marquis de San-Floridio ne le permit pas. Il avait près de lui, à titre d'intendant, un homme dont les ancêtres, depuis quatre ou cinq générations, avaient été au service de ses aïeux, qui connaissait toute sa fortune, qui savait tous ses secrets; un homme dans lequel il avait la plus grande confiance enfin. Cet homme se nommait Gaetano Cantarello. Il avait résolu de me marier à cet homme, afin, disait-il, que nous puissions tous deux demeurer près de lui jusqu'à sa mort.

Cantarello était un homme de vingt-huit à trente ans, beau, mais d'une figure un peu dure. Il n'y avait rien à dire contre lui; il paraissait honnête homme; il n'était ni joueur ni débauché. Il avait hérité de son père, et reçu des bontés du marquis une somme considérable pour un homme de sa condition; c'était donc un parti avantageux, eu égard à ma pauvreté. Cependant, lorsque le marquis de San-Floridio me parla de ce projet, je me mis malgré moi à fremir et à pleurer; il y avait dans le froncement des sourcils de cet homme, dans l'expression sauvage de ses yeux, dans le son aigre de sa voix, quelque chose qui m'effrayait instinctivement. J'entendais dire, il est vrai, à toutes mes compagnes que j'étais bien heureuse d'être aimée de Cantarello, et que Cantarello était le plus bel homme de Messine. Je me demandais donc intérieurement si je n'étais pas une folle de juger seule ainsi mon fiancé, tandis que tout le monde le voyait autrement. Je me reprochais donc d'être injuste pour le pauvre Cantarello. Et, à mes yeux, le reproche que je me faisais était d'autant plus fondé, que, si j'avais un sentiment de répulsion instinctive pour Cantarello, je ne pouvais me dissimuler que j'éprouvais un sentiment tout contraire pour un jeune vigneron des environs de Paterno, nommé Luigi Pollino, lequel était mon cousin. Nous nous aimions d'amitié depuis notre enfance, et nous n'aurions pas su dire nous-mêmes depuis quelle époque cette amitié s'était changée en amour.

Notre désespoir à tous deux fut grand, lorsque le marquis m'eut fait part de ses projets sur moi et Cantarello; d'autant plus que ma mère, qui voyait là un mariage comme je ne pouvais jamais espérer d'en faire un, disait-elle, abandonna entièrement les intérêts du pauvre Luigi pour

prendre ceux du riche intendant, et me signifia de renoncer a mon cousin pour ne plus penser qu'a son rival.

Nous etions arrives au commencement de l'annee 1783, et le jour de notre mariage etait fixe pour le 15 mars, lorsque le 5 fevrier, de terrible memoire, arriva. Toute la journee du 4, le sirocco avait souffle, de sorte que chacun etait endormi dans la torpeur que ce vent amene avec lui. Le marquis de San-Floridio etait retenu par la goutte dans son appartement, ou il etait couche sur une chaise longue. Je me tenais dans la chambre voisine, afin d'accourir a sa premiere demande, si par hasard il avait besoin de quelque chose, lorsque tout a coup un bruit etrange passa dans l'air, et le palais commença de vaciller comme un vaisseau sur la mer. Bientot le mur qui separait ma chambre de celle du marquis se fendit a y passer la main, tandis que le mur parallele s'ecroulait et que le plafond, cessant d'etre soutenu de ce cote, s'abaissait jusqu'a terre. Je me jetai du cote oppose pour eviter le coup, et je me trouvai prise comme sous un toit; en meme temps, j'entendis un grand cri dans la chambre du marquis. J'etais pres de cette gercure qui s'etait faite dans la muraille; j'y appliquai mon oeil. Une poutre en tombant avait frappe le marquis a la tete, et il avait roule de sa chaise longue a terre, tout etourdi. J'allais essayer de courir a son aide lorsque, par la porte de la chambre opposee a celle ou je me trouvais, je vis entrer Cantarello dans l'appartement du marquis. A la vue de son maitre evanou, sa figure prit une expression si etrange, que j'en fremis de terreur. Il regarda autour de lui s'il etait bien seul; puis, assure que personne n'etait la, il s'elanca sur son maitre; je crus d'abord que c'etait pour le secourir, mais je fus detrompee, il detacha la cordeliere qui nouait la robe de chambre du marquis, la roula autour de son cou; puis, lui appuyant le genou sur la poitrine, il l'etrangea. Dans son agonie, le marquis rouvrit les yeux, et sans doute il reconnut son assassin, car il etendit vers lui les deux mains jointes. Je poussai un cri involontaire. Cantarello leva la tete.--Y a-t-il quelqu'un ici? dit-il d'une voix terrible. C'est alors que je vis dans toute leur expression de ferocite ce froncement de sourcil, ce regard, qui m'avaient, meme sur son visage calme, toujours effrayee. Tremblante et presque morte de peur, je me tus et m'affaissai sur moi-meme. Au bout d'un instant, ne voyant paraître personne, je me relevai, je rapprochai de nouveau mon oeil de l'ouverture, car j'avais oublie le danger que je courais moi-meme en restant dans un palais qui pouvait achever de s'ecrouler d'un moment a l'autre, tant j'etais retenue et fascinee en quelque sorte par la scene terrible qui venait de se passer devant moi. Le marquis etait etendu par terre sans mouvement et paraissait mort. Cantarello etait debout devant un secretaire que chacun de nous savait etre plein d'or et de billets, car jamais on n'y laissait la clef, et nous n'ignorions pas que cette clef ne quittait pas le marquis. L'intendant prenait l'or et les billets a pleines mains, et les entassait confusement dans les poches de son habit; puis, lorsqu'il eut tout pris, il arracha du lit du marquis le matelas en paille de mais, renversa le secretaire sur le matelas, entassa les chaises sur le secretaire, et, tirant un tison du poele, il mit le feu a ce bucher. Bientot, voyant la flamme grandir, il s'elanca par la porte par laquelle il etait entre.

Comme ceci est une accusation mortelle que je porte contre une creature humaine, je jure devant Dieu et devant les hommes que mon recit est exact,

et que je ne retranche ni n'ajoute rien aux faits qui se sont passés devant moi.

Le marquis était mort; la flamme faisait des progrès effrayants; les secousses ébranlaient le palais à faire croire à chaque instant qu'il allait s'écrouler. L'instinct de la conservation se réveilla en moi; je me trainai hors des décombres qui m'entouraient de tous côtés, je gagnai un escalier que je descendis, comme en un rêve, sans en toucher les marches en quelque sorte. Derrière moi l'escalier s'abîma. Sous le vestibule, je me trouvai face à face avec Cantarello; je jetai un cri; il voulut me prendre par-dessous le bras pour m'entraîner, je m'élançai dans la rue en criant au secours. Les rues étaient pleines de fuyards; je me mêlai à la foule, je me perdis dans ses flots, et je fus poussée par elle et avec elle sur la grande place. J'avais perdu Cantarello de vue, c'était la seule chose que je voulais pour le moment.

Le jour s'écoula au milieu de trances effroyables, puis la nuit vint. La plupart des maisons de Messine étaient en flammes, et l'incendie éclairait les rues et les places d'un jour sombre et effrayant. Cependant, comme avec la nuit un peu de tranquillité était revenue, on comptait les morts par leur absence; on cherchait les vivants; quiconque avait un père, une mère, un frère ou un ami, l'appelait par son nom. Moi, je n'avais personne; ma mère était à Taormine. J'étais assise en silence, ma tête sur mes deux genoux, et revoyant sans cesse l'effroyable scène à laquelle j'avais assisté dans la journée, quand tout à coup j'entendis mon nom prononcé avec un accent de crainte indicible. Je levai la tête, je vis un homme qui courait de groupe en groupe comme un insensé: c'était Luigi. Je me levai, je prononçai son nom; il me reconnut, poussa un cri de joie, bondit jusqu'à moi, me prit dans ses bras et m'emporta comme un enfant. Je me laissai faire; je jetai mes bras autour de son cou, et je fermai les yeux. Tout autour de nous j'entendis des cris de terreur; à travers mes paupières je voyais des lueurs rougeâtres, parfois je sentais la chaleur des flammes; enfin, après une demi-heure environ, le mouvement qui m'emportait se ralentit, puis s'arrêta tout à fait. Je rouvris les yeux; nous étions hors de la ville; Luigi, écrasé de fatigue, était tombé sur un genou et me soutenait sur l'autre. À l'horizon, Messine brûlait et s'écroulait avec d'immenses gémissements. J'étais donc sauvée, j'étais dans les bras de Luigi, j'étais hors de la puissance de cet infâme Cantarello, je le croyais du moins!

Je me relevai vivement:--Je puis marcher, dis-je à Luigi; fuyons, fuyons!

Luigi avait repris haleine; il était aussi ardent à m'emmener que moi à fuir: il me passa son bras autour du corps pour me soutenir, et nous reprîmes notre course. En arrivant à Contessi, nous vîmes un homme qui chassait hors du village à demi écroulé cinq ou six mulets. Luigi s'approcha de lui, lui proposa de lui en acheter un qui était tout selle; le prix fut arrêté à l'instant. Le mulet payé, Luigi monta dessus; je m'élançai en croupe. Au point du jour, nous arrivâmes à Taormine.

Je courus chez ma mère; elle me croyait perdue, pauvre femme! Je lui dis que le marquis était tué, le palais consumé; je lui dis que je serais morte vingt fois sans Luigi; je me jetai à ses pieds, et lui jurai que je

mourrais plutot que d'appartenir a Cantarello.

Elle m'aimait: elle ceda. Luigi entra, elle l'appela son fils, et il fut convenu que le lendemain je deviendrais sa femme.

Ce qui avait surtout rendu ma mere plus facile, c'est que j'avais tout perdu par l'evenement qui avait cause la mort du marquis. La position que j'occupais chez lui etait au-dessus de celle des serviteurs ordinaires; aussi n'avais-je pas d'appointements fixes. De temps en temps seulement le marquis me faisait quelque cadeau d'argent, que j'envoyais aussitot a ma mere; puis, outre cela, comme je l'ai dit, il s'etait reserve de me doter. Cette dot, je le savais, devait etre de 10 000 ducats, mais rien ne constatait cette intention; le marquis n'avait point fait de testament. Cette somme, toute promise qu'elle fut, n'etait point une dette. La famille ignorait cette promesse, et pour rien au monde je n'aurais voulu la faire valoir aupres d'elle comme un droit. J'avais donc reellement tout perdu a la mort du marquis, et ma mere, qui avait refuse si opiniatremment de m'unir a Luigi, etait a cette heure, au fond de l'ame, je crois, fort contente qu'il n'eut point change de sentiments a mon egard, ce qui pouvait fort bien arriver de la part de Cantarello. D'ailleurs elle m'aimait reellement, et elle avait vu mon eloignement pour lui se changer en une insurmontable aversion, elle m'avait entendue lui jurer avec un profond accent de verite que je mourrais plutot que d'appartenir a cet homme. Cantarello eut donc ete la pour me reclamer, qu'elle m'aurait, je crois, l'aissee a cette heure libre de choisir entre lui et son rival.

La journee se passa a accomplir, chacun de notre cote, nos devoirs de religion. Le pretre fut invite a se tenir pret pour le lendemain, dix heures du matin; nos parents et nos amis furent prevenus que nous devions recevoir la benediction nuptiale a cette heure. Quant a Luigi, il n'avait plus depuis longtemps ni pere ni mere, et il ne lui restait apres eux aucun parent assez proche pour qu'il eut cru devoir le faire prevenir.

C'etaient de tristes auspices pour un mariage. Quoique le tremblement de terre se fit sentir moins vivement a Taormine, assise comme elle est sur un roc, qu'a Messine et a Catane, la ville cependant n'etait point exempte de secousses, qui de moment en moment pouvaient devenir plus violentes. Cependant Dieu nous garda pour cette fois, et le jour parut sans qu'il fut survenu un accident serieux.

Dix heures sonnerent; nous nous rendimes a l'eglise, accompagnees de presque tout le village. En entrant, il me sembla voir un homme cache derriere un pilier, dans la partie la plus sombre et la plus reculee de la chapelle. Si simple et si naturelle que fut la presence d'un curieux de plus, soit instinct, soit pressentiment, a partir de ce moment mes yeux ne se detacherent plus de cet homme.

La messe commença; mais, a l'instant ou nous nous agenouillames devant l'autel, l'homme se detacha du pilier, s'avanca vers nous, et, se placant entre le pretre et moi:

--Ce mariage ne peut pas s'achever, dit-il.

--Cantarello! s'écria Luigi en portant la main a sa poche pour y chercher son couteau. Je lui saisis le bras avec force, quoique je me sentisse palir moi-meme.

--Ne troublez pas la ceremonie divine, dit le pretre, et, qui que vous soyez, retirez-vous.

--Ce mariage ne peut s'achever! repeta, d'une voix plus haute et plus imperieuse encore, Cantarello.

--Et pourquoi? demanda le pretre.

--Parce que cette femme est la mienne, reprit Cantarello en me designant du doigt.

--Moi! la femme de cet homme! m'écriai-je; il est fou!

--C'est vous, Teresa, qui etes folle, reprit froidement Cantarello, ou plutot qui avez volontairement perdu la memoire. Ne vous souvenez-vous plus que le marquis de San-Floridio nous avait, depuis longtemps, fiances l'un a l'autre, et que, la veille meme du tremblement de terre, c'est-a-dire le 4 a minuit, nous avons ete maries dans sa chapelle, ou il a voulu nous servir de temoin lui-meme; maries par son propre chapelain?

Je jetai un cri de terreur, car je savais que le marquis et le chapelain etaient morts tous deux, et que ni l'un ni l'autre par consequent ne pouvait porter temoignage en ma faveur.

--Avez-vous commis ce sacrilege, ma fille? demanda avec un dernier air de doute le pretre en s'avancant vers moi.

--Mon pere, m'écriai-je, par tout ce qu'il y a de plus sacre au monde, je vous affirme...

--Et moi, dit Cantarello en etendant la main vers l'autel, je vous affirme...

--Pas de parjure, m'écriai-je, pas de parjure! N'avez-vous point deja assez de crimes dont il vous faut repondre devant Dieu?

Cantarello tressaillit et me regarda fixement, comme s'il eut voulu lire jusqu'au fond de mon ame; mais cette fois, au lieu de me troubler, son regard me donna une force nouvelle, car dans son regard je voyais apparaitre un sentiment de terreur. Je profitai de ce moment d'hesitation.

--Mon pere, dis-je au pretre, cet homme est un pauvre fou qui m'a aimee, et je ne puis attribuer le crime dont il a voulu se rendre coupable aujourd'hui qu'a l'excès de son amour. Laissez-moi lui parler, je vous prie, tout bas, pres de l'autel, mais en face de vous tous, et j'espere qu'il se repentira et qu'il avouera la verite.

Cantarello eclata de rire.

--La verite, s'ecria-t-il, je l'ai dite, et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse me faire dire autre chose.

--Silence, repondis-je, et suivez-moi.

Dieu me donnait une force inouie, inconnue, et dont je ne me serais jamais crue capable. Le pretre etait descendu de l'autel; je fis signe a Cantarello de me suivre: il me suivit. Tous les assistants formaient autour de nous un large cercle; Luigi seul se tenait en avant, la main sur son couteau, et ne nous perdant pas des yeux.

--Teresa, me dit Cantarello a voix basse et m'adressant la parole le premier, comme s'il eut craint ce que j'allais dire, pourquoi avez-vous manque a la parole que vous avez donnee au marquis de San-Floridio? Pourquoi m'avez-vous force de recourir a ce moyen?

--Parce que, lui repondis-je en le regardant fixement a mon tour, parce que je ne voulais pas etre la femme d'un voleur ni d'un assassin.

Cantarello devint pale comme la mort; mais cependant, a l'exception de cette paleur, rien n'indiqua que le coup dont je venais de le frapper eut porte si avant.

--D'un voleur et d'un assassin! repeta-t-il en riant; vous m'expliquerez ces paroles, je l'espere?

--Je n'ai qu'une seule explication a vous donner, repondis-je; j'etais dans la chambre voisine, et a travers une fente de la muraille j'ai tout vu.

--Et qu'avez-vous vu? me demanda Cantarello.

--Je vous ai vu entrer dans la chambre du marquis au moment ou il venait d'etre blesse par la chute d'une poutre; je vous ai vu vous precipiter sur lui, je vous ai vu l'etrangler avec la cordeliere de sa robe de chambre; je vous ai vu forcer le secretaire et tout prendre, or et billets; puis tirer la paillasse du lit, renverser secretaire, chaises et canape, et y mettre le feu avec un tison du poele. C'est moi qui ai jete le cri qui vous a fait lever la tete; et quand vous m'avez rencontree en bas, sous le vestibule, et que je vous ai fui, vous avez cru que j'etais pale d'effroi, n'est-ce pas? C'etait d'horreur.

--Le conte n'est point mal imagine, reprit Cantarello. Et sans doute vous esperez qu'on le croira?

--Oui; car ce n'est point un conte, mais une terrible realite.

--Mais la preuve?

--Comment! la preuve?

--Oui, il faudra donner la preuve. Le palais est en feu, le cadavre est consume, le secretaire qui contenait cet or pretendu et ces billets

supposes est reduit en cendres. Oui, la preuve! la preuve!

Sans doute ce fut Dieu qui m'inspira.

--Vous ignorez donc ce qui s'est passe? lui demandai-je.

--Que s'est-il passe?

--Apres votre depart, apres que vous eutes quitte la ville pour aller cacher votre vol dans quelque retraite sure, les domestiques du marquis se sont reunis, et, dans un moment de tranquillite, sont montes a sa chambre. Le cadavre a ete retrouve intact, depose dans la chapelle, et la trace de la strangulation peut sans doute encore se voir autour de son cou. Le secretaire est en cendres, oui; les billets sont brules, oui; mais l'or se fond et ne se consume pas. Les domestiques savaient que ce secretaire etait plein d'or; on cherchera les lingots, et les lingots seront absents. Alors, moi, je dirai ou ils doivent se trouver, et peut-etre, en cherchant bien dans les caves ou dans les jardins de votre maison de Catane, on les trouvera.

Cantarello poussa une espee de rugissement sourd que moi seule je pus entendre, et je vis qu'il hesitait s'il ne me poignerait pas tout de suite, au risque de ce qui pourrait en resulter.

--Si vous faites un mouvement, lui dis-en en reculant d'un pas, j'appelle au secours, et vous etes perdu. Voyez plutot.

En effet, Luigi et trois autres jeunes gens de nos parents et de nos amis se tenaient tout prêts a s'elancer sur Cantarello au premier signe que je ferais. Cantarello jeta sur eux un regard de cote, vit ces dispositions hostiles, et parut reflechir un instant.

--Et si je me retire, si je quitte la Sicile, si je vous laisse etre heureuse avec votre Luigi?

--Alors je me tairai.

--Qui m'en repondra?

--Mon serment.

--Et votre mari lui-meme ignorera ce qui s'est passe?

--Tant que vous nous laisserez tranquilles et que vous ne tenterez pas de troubler notre bonheur.

--Jurez, alors.

J'etendis la main vers l'autel.

--O mon Dieu! dis-je a mi-voix, recevez le serment que je fais de ne jamais dire a ame vivante au monde ce que j'ai vu au palais San-Floridio pendant la journee du 5. Ecoutez le serment que je fais au meurtrier et au voleur

de cacher son crime a tout le monde, comme si j'étais sa complice, et de ne jamais, ni directement ni indirectement, le reveler a personne.

--Meme en confession.

--Meme en confession; a moins, ajoutai-je, que lui-meme ne me degage de mon serment par quelque persecution nouvelle.

--Jurez par le sang du Christ!

--Par le sang du Christ! je le jure.

--Mon pere, dit Cantarello en descendant des marches de l'autel et en s'adressant au pretre, je suis un pauvre pecheur, pardonnez-moi et priez pour moi; j'avais menti, cette femme est libre.

Puis, ces paroles prononcees du meme ton que si le repentir seul les avait fait sortir de sa bouche, Cantarello passa pres du groupe de jeunes gens; Luigi et l'intendant echangerent un regard, l'un de mepris et l'autre de menace; puis, s'enveloppant de son manteau, Cantarello gagna la porte d'un pas ferme et disparut.

La ceremonie nuptiale, si etrangement et si inopinement interrompue, s'acheva alors sans autre incident.

En rentrant a la maison, Luigi m'interrogea sur ce qui s'etait passe entre moi et Cantarello, et me demanda par quelle puissance j'avais pu le faire obeir ainsi; mais je lui repondis que, comme il avait pu le voir, j'avais fait un serment, et que ce serment etait celui de me taire. Luigi n'insista point davantage, il savait qu'aucune priere ne pouvait me faire manquer a une promesse si solennellement faite, et je ne m'aperçus jamais qu'il eut garde de mon refus un mauvais souvenir.

Nous allames demeurer dans la maison de Luigi. C'etait une jolie petite maison isolee au milieu d'une vigne, a trois quarts de lieue de Paterno, de l'autre cote de la Giavetta, et sur la route de Censorbi. Quant a Cantarello, il avait quitte, disait-on, la Sicile, et personne ne l'avait revu depuis le jour ou il etait entre dans l'eglise de Taormine. Rien n'avait transpire, au reste, ni de l'assassinat, ni du vol, et nul ne soupçonnait que le marquis de San-Floridio n'eut pas ete tue accidentellement.

Pendant trois ans, nous fumes, Luigi et moi, les creatures les plus heureuses de la terre; le seul chagrin que nous eussions eprouve etait la perte de notre premier enfant; mais Dieu nous en avait envoye un second plein de force et de sante, et nous commencions a oublier cette premiere perte, quelque douloureuse qu'elle fut. Notre enfant etait en nourrice a Feminamorta, petit village situe a deux lieues a peu pres de notre maison, et, tous les dimanches, ou nous allions le voir, ou sa nourrice nous l'amenait.

Une nuit, c'etait la nuit du 2 au 3 decembre 1787, on frappa violemment a notre porte; Luigi se leva et demanda qui frappait:

--Ouvrez, dit une voix; je viens de Feminamorta, et je suis envoye par la nourrice de votre enfant.--Je poussai un cri de terreur, car un messenger envoye a cette heure ne presageait rien de bon.

Luigi ouvrit. Un homme vetu en paysan etait debout sur le seuil.

--Que voulez-vous? demanda Luigi. Notre enfant serait-il malade?

--Il a ete surpris aujourd'hui a cinq heures par des convulsions, dit le paysan, et la nourrice vous fait dire que, si vous n'accourez pas bien vite, elle a peur que le pauvre innocent ne trepasse sans que vous ayez la consolation de l'embrasser.

--Et un medecin! criai-je, un medecin! ne devrions-nous pas aller chercher un medecin a Paterno?

--C'est inutile, repondit le paysan, cela ne ferait que vous retarder, et celui du village est pres de lui.

Et, comme si le paysan eut ete presse lui-meme, il reprit en courant le chemin de Feminamorta.

--Si vous arrivez avant nous, cria Luigi au messenger, annoncez a la nourrice que nous vous suivons.

--Oui, dit le paysan dont la voix commencait a se perdre dans l'eloignement.

Nous nous habillames a la hate et tout en pleurant; puis, fermant la porte derriere nous, nous primes a notre tour la route de Feminamorta; mais, a moitie chemin a peu pres, et comme nous traversions un endroit resserre par des rochers, quatre hommes masques s'elancerent sur nous, nous renverserent, nous lierent les mains, et nous mirent un baillon dans la bouche et un bandeau sur les yeux. Puis, ayant fait avancer une litiere portee a dos de mulets, ils nous firent entrer dedans, Luigi et moi, fermerent a clef les portieres et les volets, et se remirent aussitot en chemin au grand trot des mules. Nous marchames ainsi quatre ou cinq heures a peu pres, puis nous nous arretames; un instant apres, la porte de notre litiere s'ouvrit, et nous sentimes, a la fraicheur qui venait jusqu'a nous, que nous devions etre dans quelque grotte; alors on nous debaillonna.

--Ou sommes-nous et ou nous menez-vous? m'ecriai-je aussitot, tandis que de son cote Luigi faisait a peu pres la meme question.

--Buvez et mangez, dit une voix qui nous etait parfaitement inconnue, tandis qu'on nous deliait les mains, en nous laissant les jambes enchainees; buvez et mangez, et ne vous occupez pas d'autre chose.

J'arrachai le bandeau qui me couvrait les yeux. Comme je l'avais prevu, nous etions dans une caverne, deux hommes masques se tenaient chacun a une portiere, un pistolet a la main, tandis que deux autres nous tendaient du vin et du pain.

Luigi repoussa le vin et le pain qu'on lui offrait, et fit un mouvement pour delier la corde qui retenait ses jambes; un des hommes lui appuya un pistolet sur la poitrine.

--Encore un mouvement pareil, lui dit-il, et tu es mort.

Je suppliai Luigi de ne faire aucune resistance.

On nous presenta de nouveau du pain et du vin.

--Je n'ai pas faim, je n'ai pas soif, dit Luigi.

--Ni moi non plus, ajoutai-je.

--Comme vous voudrez, nous dit l'homme qui nous avait deja parle, et dont la voix nous etait inconnue; mais alors vous trouverez bon qu'on vous lie les mains, qu'on vous baillonne et qu'on vous bande les yeux de nouveau.

--Faites ce que vous voulez, dis-je, nous sommes en votre puissance.

--Infames scelerats! murmura Luigi.

--Au nom du ciel! m'ecriai-je, au nom du ciel! Luigi, pas de resistance, tu vois bien que ces messieurs ne veulent pas nous tuer. Ayons patience, et peut-etre qu'ils auront pitie de nous.

A cette esperance, exprimee avec l'accent de l'angoisse, un seul eclat de rire repondit; mais a cet eclat de rire je tressaillis jusqu'au fond de l'ame. Je le reconnaissais pour l'avoir deja entendu dans l'eglise de Taormine. Sans aucun doute nous etions au pouvoir de Cantarello, et il etait au nombre des quatre hommes masques qui nous escortaient.

Je tendis les mains et j'avancai la tete avec soumission. Il n'en fut pas de meme de Luigi; une lutte s'engagea entre lui et l'homme qui voulait le garrotter, mais les trois autres vinrent au secours de leur compagnon, et il fut de nouveau lie et baillonne de force, puis on lui banda les yeux, et l'on referma sur nous les portieres et les volets de la litiere.

Je ne puis dire combien d'heures nous restames ainsi, car il est impossible de mesurer le temps dans une pareille situation. Seulement, il est probable que nous passames la journee caches dans cette grotte, nos conducteurs n'osant sans doute marcher que la nuit. Je ne sais ce qu'eprouvait Luigi; mais, pour moi, je sentais que la fièvre me brulait, et que j'avais une faim et surtout une soif extremes. Enfin notre litiere s'ouvrit de nouveau, cette fois on ne nous delia point; on se contenta de nous oter le baillon de la bouche. A peine pus-je parler, que je demandai a boire: on approcha un verre de ma bouche; je le vidai d'un trait, et aussitot je sentis qu'on me rebaillonnait comme auparavant.

Je n'avais pas pris le temps de gouter la liqueur qu'on m'avait donnee, et qui ressemblait fort a du vin, quoiqu'elle eut un gout etrange et que je ne connaissais pas; mais, quelle que fut cette liqueur, je sentis au bout d'un

instant qu'elle rafraichissait ma poitrine. Il y a plus, bientôt j'éprouvai un calme que je croyais impossible dans une situation pareille a la mienne. Ce calme meme n'était pas exempt d'un certain charme. Je crus, tout bandes que fussent mes yeux, voir passer devant moi des fantomes lumineux qui me saluaient avec un doux sourire; peu a peu je tombai dans un etat d'apathie qui n'était ni le sommeil ni la veille. Il me semblait que des airs oublies depuis ma jeunesse bruissaient a mes oreilles; de temps en temps je voyais de grandes lueurs qui traversaient comme des eclairs l'obscurite de la nuit, et j'apercevais alors des palais richement eclaires ou de belles prairies toutes couvertes de fleurs. Bientot je crus sentir qu'on me prenait et qu'on m'emportait sous un berceau de chevrefeuille et de lauriers roses, qu'on me couchait sur un banc de gazon, et que je voyais au-dessus de ma tete un beau ciel tout etoile. Alors je me mettais a rire de la frayeur que j'avais eue lorsque je m'etais crue prisonniere; puis je revoyais mon enfant, qui accourait en jouant vers moi; seulement ce n'était pas celui qui vivait encore, chose etrange! C'était celui qui etait mort. Je le pris dans mes bras, je l'interrogeai sur son absence, et il m'expliqua qu'un matin il s'était reveille avec des ailes d'ange et etait remonte vers le ciel; mais alors il m'avait vu tant pleurer, qu'il avait prie Dieu de permettre qu'il redescendit sur la terre. Enfin tous ces objets devinrent peu a peu moins distincts, et finirent par se confondre ensemble et disparaitre dans la nuit. Je tombai alors, presque sans transition, dans un sommeil lourd, profond, obscur et sans reves.

Quand je me reveillai, nous etions dans le caveau ou nous sommes encore aujourd'hui, moi libre, Luigi scelle a la muraille par une chaine. Une table etait dressee entre nous; sur cette table etait une lampe, quelques provisions de bouche, du vin, de l'eau, des verres, et contre la muraille un reste de feu qui avait servi a river les fers de Luigi.

Luigi etait assis, la tete sur les deux genoux, et plonge dans une si profonde douleur, que je me reveillai, me levai et allai a lui sans qu'il m'entendit. Un sanglot, qui s'echappa malgre moi de ma poitrine, le tira de son accablement. Il leva la tete, et nous nous jetames dans les bras l'un de l'autre.

C'était la premiere fois depuis notre enlevement que nous pouvions echanger nos pensees. Comme moi, quoiqu'il n'eut pas precisement reconnu Cantarello, il etait convaincu que nous etions ses victimes; comme a moi, on lui avait donne une boisson narcotique qui lui avait fait perdre tout sentiment, et il venait de se reveiller seulement lorsque je me reveillai moi-meme.

Le premier jour nous ne voulumes pas manger. Luigi etait sombre et muet; j'étais assise et je pleurais pres de lui. Bientot, cependant, notre douleur s'adoucit de ce que nous etions ensemble. Enfin le besoin se fit sentir si violemment, que nous mangeames, puis le sommeil vint a son tour. La vie continuait pour nous, moins la liberte, moins la lumiere.

Luigi avait une montre: pendant notre voyage, elle s'était arretee a minuit ou a midi; il la remonta; elle ne nous indiquait pas l'heure reelle; mais elle nous faisait du moins une heure fictive a l'aide de laquelle nous pouvions mesurer le temps.

Nous avons été enlevés dans la nuit du mardi au mercredi. Nous calculâmes que nous nous étions réveillés le jeudi matin. Au bout de vingt-quatre heures, nous fîmes une ligne sur le mur avec un charbon. Un jour devait être écoulé; nous étions à vendredi. Vingt-quatre heures après, nous tirâmes une seconde ligne pareille; nous étions à samedi. Au bout du même temps, nous tirâmes encore une ligne qui dépassait en longueur les deux premières; cette ligne indiquait le dimanche.

Nous passâmes en prières tout le saint jour de Seigneur.

Huit jours s'écoulerent ainsi. Au bout de huit jours, nous entendîmes des pas qui semblaient venir d'un long corridor; ces pas se rapprochèrent de plus en plus; notre porte s'ouvrit. Un homme enveloppé d'un grand manteau parut, tenant une lanterne à la main: c'était Cantarello.

Je tenais Luigi dans mes bras; je le sentais fremir de colère. Cantarello s'approcha de nous, et je sentis tous les muscles de Luigi successivement se contracter et se tendre. Je compris que, si Cantarello s'approchait à la portée de sa chaîne, il bondirait sur lui comme un tigre, et qu'il y aurait une lutte mortelle entre ces deux hommes. Il me vint alors une pensée que j'aurais crue impossible, c'est que je pouvais devenir encore plus malheureuse que je ne l'étais. Je lui criai donc de ne pas s'approcher. Il comprit la cause de ma crainte; sans me répondre, il releva son manteau et me montra qu'il était armé. Deux pistolets étaient passés à sa ceinture, et une épée était pendue à son côté.

Il déposa sur la table des provisions nouvelles; ces provisions se composaient, comme les premières, de pain, de viandes fumées, de vin, d'eau et d'huile. L'huile surtout nous était précieuse; elle entretenait la lumière de notre lampe. Je m'aperçus alors que la lumière était un des premiers besoins de la vie.

Cantarello sortit et referma la porte sans que je lui eusse adressé d'autres paroles que celles qui avaient pour but de l'empêcher de s'approcher de Luigi, et sans qu'il eût répondu par un autre geste que par celui qui indiquait qu'il avait des armes. Ce fut alors seulement que, certaine par sa présence même d'être relevée de mon serment, qui ne m'engageait que s'il tenait lui-même la promesse qu'il avait faite de s'éloigner de nous, je racontai tout à Luigi. Lorsque j'eus fini, Luigi poussa un profond soupir.

--Il a voulu s'assurer notre silence, dit-il. Nous sommes ici pour le reste de notre vie.

Un éclat de rire affirmatif retentit derrière la porte. Cantarello s'était arrêté là, avait écouté et avait tout entendu. Nous comprîmes que nous n'avions plus d'espoir qu'en Dieu et en nous-mêmes.

Nous commençâmes alors à faire une inspection plus détaillée de notre cachot. C'est une espèce de cave de dix pas de large sur douze de long, sans autre issue que la porte. Nous sondâmes les murs: partout il nous parurent pleins. J'allai à la porte, je l'examinai; elle était de chêne et retenue par une double serrure. Il y avait peu de chances de fuite;

d'ailleurs, Luigi était enchaîné par le milieu du corps et par un pied.

Néanmoins, pendant un an à peu près, l'espoir ne nous abandonna point tout à fait; pendant un an nous revâmes tous les moyens possibles de fuir. Chaque semaine, exactement, Cantarello réparait et nous apportait nos provisions hebdomadaires; chose étrange, peu à peu nous nous étions habitués à sa visite, et, soit résignation, soit besoin d'être distraits un instant de notre solitude, nous avions fini par attendre le moment où il devait venir avec une certaine impatience. D'ailleurs, l'espoir, qui ne s'éteint jamais, nous faisait toujours croire qu'à la visite prochaine Cantarello aurait pitié de nous. Mais le temps s'écoulait, Cantarello réparait avec la même figure sombre et impassible, et s'éloignait le plus souvent sans échanger avec nous une seule parole. Nous continuions à tracer les jours sur la muraille.

Une seconde année s'écoula ainsi. Notre existence était devenue toute machinale; nous restions des heures entières comme anéantis, et, pareils aux animaux, nous ne sortions de cet anéantissement que lorsque le besoin de boire ou de manger nous tirait de notre torpeur. La seule chose qui nous préoccupait sérieusement, c'est que notre lampe ne s'éteignît, et ne nous laissât dans l'obscurité; tout le reste nous était indifférent.

Un jour, au lieu de monter sa montre, Luigi la brisa contre la muraille; à partir de ce jour nous cessâmes de mesurer les heures, et le temps cessa d'exister pour nous: il était tombé dans l'éternité.

Cependant, comme j'avais remarqué que Cantarello venait régulièrement tous les huit jours, chaque fois qu'il venait, je faisais une marque sur la muraille et cela remplaçait à peu près notre montre; mais je me lassai à mon tour de ce calcul inutile, et je cessai de marquer les visites de notre geolier.

Un temps indéfini s'écoula: ce durent être plusieurs années. Je devins enceinte.

Ce fut une sensation bien joyeuse et bien pénible à la fois. Devenir mère dans un cachot, donner la vie à un être humain sans lui donner le jour ni la lumière, voir l'enfant de ses entrailles, une pauvre créature innocente qui n'est point née encore, condamnée au supplice qui vous tue!

Pour notre enfant nous revînmes à Dieu, que nous avions presque oublié. Nous l'avions tant prié pour nous, sans qu'il nous répondît, que nous avions fini par croire qu'il ne nous entendait pas; mais nous allions le prier pour notre enfant, et il nous semblait que notre voix devait percer les entrailles de la terre.

Je ne dis rien à Cantarello. J'avais peur, je ne sais pourquoi, que cette nouvelle ne lui inspirât quelque sombre projet contre nous ou contre notre enfant. Un jour il me trouva assise sur mon lit et allaitant la pauvre petite créature.

À cette vue il tressaillit, et il me sembla que sa sombre figure s'adoucisait. Je me jetai à ses pieds.

--Promettez-moi que mon enfant n'est point enseveli pour toujours dans ce cachot, lui dis-je, et je vous pardonne.

Il hesita un instant, puis, passant la main sur son front:

--Je vous le promets! dit-il.

A la visite suivante il m'apporta tout ce qu'il fallait pour habiller mon enfant.

Cependant je deperissais a vue d'oeil. Un jour, Cantarello me me regarda avec une expression de pitie que je ne lui avais pas encore vue.

--Jamais, me dit-il, vous n'aurez la force d'allaiter cet enfant.

--Ah! repondis-je, vous avez raison, et je sens que je m'eteins. C'est l'air qui me manque.

--Voulez-vous sortir avec moi? demanda Cantarello. Je tressaillis.

--Sortir! Et Luigi, et mon enfant?

--Ils resteront ici pour me repondre de votre silence.

--Jamais! repondis-je, jamais!

Cantarello reprit en silence sa lanterne, qu'il avait posee sur la table, et sortit.

Je ne sais combien d'heures nous restames sans parler, Luigi et moi.

--Tu as eu tort, me dit enfin Luigi.

--Mais pourquoi sortir? repondis-je.

--Tu aurais vu ou nous sommes, tu aurais remarque ou il te conduisait. Tu aurais pu trouver quelque moyen de reveler notre existence et d'appeler a nous la pitie des hommes. Tu as eu tort, te dis-je.

--C'est bien, lui repondis-je; s'il m'en parle encore, j'accepterai.

Et nous retombames dans notre silence habituel. Les huit jours s'ecoulerent. Cantarello reparut; outre nos provisions habituelles, il portait un assez gros paquet.

--Voici des habits d'homme, dit-il; quand vous serez decidee a sortir, mettez-les, je saurai ce que cela veut dire, et je vous emmenerai.

Je ne repondis rien; mais, a la visite suivante, Cantarello me trouva vetue en homme.

--Venez, me dit-il.

--Un instant, m'écriai-je, vous me jurez que vous me ramenez ici.

--Dans une heure vous y serez.

--Je vous suis.

Cantarello marcha devant moi, ferma la première porte, et nous nous trouvâmes dans un corridor. Dans ce corridor était une seconde porte qu'il ouvrit et qu'il ferma encore, puis nous montâmes dix ou douze marches, et nous nous trouvâmes en face d'une troisième porte.

Cantarello se retourna vers moi, tira un mouchoir de sa poche et me banda les yeux. Je me laissai faire comme un enfant; je me sentais tellement en la puissance de cet homme, qu'une observation même me semblait inutile.

Lorsque j'eus les yeux bandés, il ouvrit la porte, et il me sembla que je passais dans une autre atmosphère. Nous fîmes quarante pas sur des dalles, quelques-unes retentissaient comme si elles recouvraient des caveaux, et je jugeai que nous étions dans une église. Puis Cantarello lâcha ma main et ouvrit une autre porte.

Cette fois je jugeai, par l'impression de l'air, que nous étions enfin sortis, et du caveau et de l'église, et sans donner le temps à Cantarello de me découvrir les yeux, sans songer aux suites que pouvait avoir mon impatience, j'arrachai le mouchoir!

Je tombai à genoux, tant le monde me parut beau! Il pouvait être quatre heures du matin, le petit jour commençait à poindre; les étoiles s'effaçaient peu à peu du ciel, le soleil apparaissait derrière une petite chaîne de collines; j'avais devant moi un horizon immense: à ma gauche des ruines, à ma droite des prairies et un fleuve; devant moi une ville, derrière cette ville la mer.

Je remerciai Dieu de m'avoir permis de revoir toutes ces belles choses, qui, malgré le crépuscule dans lequel elles m'apparaissaient, ne laissaient pas de m'éblouir au point de me forcer à fermer les yeux, tant mes regards s'étaient affaiblis dans mon caveau. Pendant ma prière, Cantarello referma la porte. Comme je l'avais pensé, c'était celle d'une église. Au reste cette église m'était tout à fait inconnue, et j'ignorais parfaitement où je me trouvais.

N'importe, je n'oubliai aucun détail; et ce me fut chose facile, car le paysage tout entier se reflétait dans mon âme comme dans un miroir.

Nous attendîmes que le jour fut tout à fait levé, puis nous nous acheminâmes vers un village. Sur la route nous rencontrâmes deux ou trois personnes qui saluèrent Cantarello d'un air de connaissance. En arrivant au village, nous entrâmes dans la troisième maison à droite. Il y avait au fond de la chambre et près d'un lit une vieille femme qui filait; près de la fenêtre, une jeune femme, de mon âge à peu près, était occupée à tricoter; un enfant de deux à trois ans se roulait à terre.

Les femmes paraissaient habituees a voir Cantarello; pourtant je remarquai que pas une seule fois elles ne l'appelerent par son nom. Ma presence les etonna. Malgre mes habits, la jeune femme reconnut mon sexe, et fit a demi-voix quelques plaisanteries a mon conducteur. C'est un jeune pretre, repondit-il d'un ton severe; un jeune pretre de mes parents qui s'ennuie au seminaire, et que, de temps en temps, pour le distraire, je fais sortir avec moi.

Quant a moi, je devais paraître comme abrutie a ceux qui me regardaient. Mille idees confuses se pressaient dans mon esprit; je me demandais si je ne devais pas crier au secours, a l'aide, raconter tout, accuser Cantarello comme voleur, comme assassin. Puis je m'arretais, en songeant que tout le monde paraissait le connaitre et le venerer, tandis que moi j'etais inconnue; on me prendrait pour quelque folle echappee de sa loge, et l'on ne ferait pas attention a moi; ou, dans le cas contraire, Cantarello pouvait fuir, repasser par l'eglise, egorger mon enfant et mon mari. Il l'avait dit, mon enfant et mon mari repondaient de moi. D'ailleurs, ou et comment les retrouverais-je? La porte par laquelle nous etions entres dans l'eglise ne pouvait-elle etre si secrete et si bien cachee qu'il fut impossible de la decouvrir? Je resolus d'attendre, de me concerter avec Luigi, et d'arreter sans precipitation ce que nous devons faire.

Au bout d'un instant, Cantarello prit conge des deux femmes, passa son bras sous le mien, descendit par une petite ruelle jusqu'au bord d'un fleuve, suivit pendant un quart de lieue son cours, qui nous rapprochait de l'eglise; puis, par un detour, il me ramena sous le porche par lequel j'etais sortie, me banda les yeux et rouvrit la porte, qu'il referma derriere nous. Je comptai de nouveau quarante pas. Alors la seconde porte s'ouvrit; je sentis l'impression froide et humide du souterrain, je descendis les douze marches de l'escalier interieur; nous arrivames a la troisieme porte, puis a la quatrieme; elle cria a son tour sur ses gonds. Enfin Cantarello me poussa, les yeux toujours bandes, dans le caveau, et referma la porte derriere moi. J'arrachai vivement le bandeau, et je me retrouvai en face de Luigi et de mon enfant.

Je voulais raconter aussitot a Luigi tout ce que j'avais vu, mais il me fit, en portant un doigt a sa bouche, signe que Cantarello pouvait ecouter derriere la porte, et entendre ce que nous dirions. J'allai m'asseoir sur le matelas qui me servait de lit, et je donnai le sein a mon enfant.

Luigi ne s'etait pas trompe: au bout d'une heure a peu pres, nous entendimes des pas qui s'eloignaient doucement. Ennuye de notre silence, Cantarello, sans doute, s'etait decide a partir. Cependant nous ne nous crumes pas encore en surete, malgre ces apparences de solitude; nous attendimes quelques heures encore; puis, ces quelques heures ecoulees, je m'approchai de Luigi, et, a voix basse, je lui racontai tout ce que j'avais vu, sans omettre un detail, sans oublier une circonstance.

Luigi reflechit un instant; puis, me faisant a son tour quelques questions auxquelles je repondis affirmativement:

--Je sais ou nous sommes, dit-il; ces ruines sont celles de l'Epipoli, ce fleuve, c'est l'Anapus; cette ville, c'est Syracuse; enfin, cette chapelle,

c'est celle du marquis de San-Floridio.

--O mon Dieu! m'écriai-je, en me rappelant cette vieille histoire d'un marquis de San-Floridio qui, du temps des Espagnols, avait passé dix ans dans un souterrain, souterrain si bien caché que ses ennemis les plus acharnés n'avaient pu le découvrir.

--Oui, c'est cela, dit Luigi, comprenant ma pensée; oui, nous sommes dans le caveau du marquis Francesco, et aussi bien cachés aux yeux des hommes que si nous étions déjà dans notre tombe.

Je compris alors combien il était heureux que je n'eusse pas cédé à ce mouvement qui m'avait porté à appeler au secours.

--Eh bien! me demanda Luigi après un long silence, as-tu conçu quelque espérance? as-tu formé quelque projet?

--Écoute, lui dis-je. Parmi ces deux femmes, il y en avait une, la plus jeune, qui me regardait avec intérêt; c'est à elle qu'il faudrait parvenir à faire savoir qui nous sommes et où nous sommes.

--Et comment cela?

J'allai à la table et je pris deux feuilles de papier blanc dans lesquelles étaient enveloppés quelques fruits.

--Il faut, dis-je à Luigi, mettre à part et cacher tout le papier que désormais nous pourrions nous procurer; j'écrirai dessus toute notre malheureuse histoire, et, un jour où je sortirai, je la glisserai dans la main de la jeune femme.

--Mais si malgré tout cela on ne retrouve pas l'entrée du caveau, si Cantarello arrête sa tait, et si, Cantarello se taisant, nous restons ensevelis dans ce tombeau?

--Ne vaut-il mieux pas mourir que de vivre ainsi?

--Et notre enfant? dit Luigi.

Je jetai un cri et me précipitai sur mon enfant. Dieu me pardonne! je l'avais oublié, et c'était son père qui s'en était souvenu.

Il fut convenu cependant que je suivrais le plan que j'avais proposé; seulement, je ne devais oublier rien de ce qui pourrait guider les recherches. Puis nous laissâmes de nouveau couler le temps, mais cette fois avec plus d'impatience, car, si éloignée qu'elle fut, il y avait une lueur d'espérance à l'horizon.

Cependant, pour ne point éveiller les soupçons de Cantarello, il fallait, si ardent qu'il fut, cacher le désir que j'avais de sortir une seconde fois; lui, de son côté, semblait avoir oublié ce qu'il m'avait offert. Quatre mois s'écoulerent sans que j'en ouvrisse la bouche; mais je retombais dans un marasme tel que, me voyant un jour couchée sans mouvement

et pale comme une morte, il me dit le premier:

--Si dans huit jours vous voulez sortir, tenez-vous prete; je vous emmenerai.

J'eus la force de ne point laisser voir la joie que j'éprouvai a cette proposition, et je me contentai de lui faire signe de la tete que j'obeirais.

Pendant le temps qui s'était ecoule, nous avions mis de cote tout le papier que nous avions pu recueillir, et il y en avait deja assez pour ecrire l'histoire detaillee de tous nos malheurs.

Le jour venu, Cantarello me trouva prete. Comme la premiere fois, il marcha devant moi jusqu'a la seconde porte, et la, comme a la premiere sortie, il me banda les yeux; puis tout se passa comme tout s'était deja passe. A la porte de l'eglise, j'otai mon bandeau.

Nous sortions a peu pres a la meme heure que la premiere fois; c'était le meme spectacle, et cependant, chose etrange! deja je le trouvais moins beau.

Nous nous acheminames vers le village; nous entrames dans la meme maison. Les deux femmes y etaient encore, l'une filant, l'autre tricotant. Sur une table etaient un encrier et des plumes. Je m'appuyai contre cette table, et je glissai une plume dans ma poche. Pendant ce temps, Cantarello parlait a voix basse avec la jeune femme. C'était de moi encore qu'il etait question, car elle me regardait en parlant. J'entendis qu'elle lui disait:--Il parait qu'il ne s'habitue pas au seminaire, votre jeune parent, car il est encore plus pale et plus triste que la premiere fois que vous nous l'avez amene.--Quant a la vieille femme, elle ne disait pas un mot, elle ne levait pas la tete de son rouet; elle paraissait idiote.

Au bout de dix minutes a peu pres, Cantarello, comme la premiere fois, mit mon bras sous le sien, reprit la meme route, et descendit aux bords du petit fleuve. Tout en suivant ce chemin, je dis a Cantarello que je voudrais bien avoir aussi des aiguilles et du coton pour tricoter, et il me promit qu'il m'en apporterait.

Tout en revenant vers la chapelle, je m'aperçus que nous devions etre a la fin de l'automne; les moissons etaient faites, ainsi que les vendanges. Je compris alors pourquoi Cantarello avait ete quatre mois sans me parler de sortir. Il attendait que les travailleurs eussent quitte les champs.

A la porte de la chapelle, il me banda de nouveau les yeux. Je rentraí conduite par lui, et sans faire la moindre resistance. Je comptai de nouveau les quarante pas, et nous nous arretames. Je compris pendant cette pause que Cantarello fouillait a sa poche pour en tirer la clef. J'entendis qu'il cherchait contre la muraille l'ouverture de la serrure. Je songeai qu'il devait alors avoir le dos tourne. Je levai vivement mon bandeau, et je l'abaissai aussitot. Ce ne fut qu'une seconde, mais cette seconde me suffit. Nous etions dans la chapelle a gauche de l'autel. La porte doit se trouver entre les deux pilastres.

C'est la qu'il faudra chercher cette entree, chercher jusqu'a ce qu'on la trouve, car c'est la precisement et positivement qu'elle est.

Cantarello ne vit rien. Les deux portes s'ouvrirent successivement devant nous, et, la troisieme refermee derriere moi, je me retrouvai dans notre cachot.

Luigi et moi, nous observames le meme silence que la premiere fois, et ce ne fut que lorsque je jugeai qu'il etait impossible que Cantarello fut encore la, que je tirai la plume de ma poche et que je la montrai a Luigi. Il me fit signe de la cacher, et je la glissai sous le matelas.

Puis j'allai m'asseoir pres de lui, et, comme la premiere fois, je lui racontai les moindres details de ma sortie. C'etait une circonstance precieuse que la decouverte que j'avais faite de la porte secrete qui donnait dans l'eglise, et, avec des renseignements aussi exacts que ceux que je pouvais donner maintenant, il etait certain qu'on finirait par decouvrir la serrure, et qu'une fois la serrure decouverte, on parviendrait jusqu'a nous.

Je laissai un jour se passer a peu pres avant d'essayer d'ecrire; alors je pris un des gobelets d'etain, je delayai dans de l'eau un peu de ce noir qui etait reste a la muraille depuis le jour ou on y avait fait du feu, je pris ma plume, je la trempai dans ce melange, et je m'aperçus avec joie qu'il pouvait parfaitement me tenir lieu d'encre.

Le meme jour, je commencai a ecrire, sous l'invocation de Dieu et de la Madone, ce manuscrit, qui contient le recit exact de nos malheureuses aventures, et la bien humble et bien pressante priere, a tout chretien dans les mains duquel il tomberait, de venir le plus tot possible a notre secours.

Au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Une croix etait dessinee au-dessous de ces mots, puis le manuscrit continuait; seulement, la forme du recit etait changee: elle etait au present au lieu d'etre au passe. Ce n'etaient plus des souvenirs de dix, de huit, de six, de quatre ou de deux ans; c'etaient des notes journalieres, des impressions momentanees, jetees sur le papier a l'heure meme ou elles venaient d'etre ressenties.

Aujourd'hui Cantarello est venu comme d'habitude; outre les provisions ordinaires, il a apporte le coton et les aiguilles a tricoter qu'il m'avait promis; le manuscrit et la plume etaient caches, les deux gobelets etaient propres et rinces sur la table, il ne s'est aperçu de rien. O mon Dieu! protegez-nous.

Trois semaines sont passees, et Cantarello ne parle pas de me faire sortir. Aurait-il des soupçons? Impossible. Aujourd'hui il est reste plus longtemps que d'habitude, et m'a regardee en face; je me suis sentie rougir, comme s'il avait pu lire mon esperance sur mon front; alors j'ai pris mon enfant dans mes bras, et je l'ai berce en chantant, tant j'etais troublee.

--Ah! vous chantez, a-t-il dit; vous ne vous trouvez donc pas si mal ici que je le croyais?

--C'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis ici.

--Savez-vous depuis combien de temps vous êtes dans ce souterrain? a demandé Cantarello.

--Non, ai-je répondu; les deux ou trois premières années, j'ai compté les jours; mais j'ai vu que c'était inutile, et j'ai cessé de prendre cette peine.

--Depuis près de huit ans, a dit Cantarello.

J'ai poussé un soupir, Luigi a fait entendre un rugissement de colère. Cantarello s'est retourné, a regardé Luigi avec mépris, et a haussé les épaules; puis, sans parler de me faire sortir, il s'est retiré.

Ainsi il y a huit ans que nous sommes enfermés dans ce caveau. O mon Dieu! mon Dieu! vous l'avez entendu de sa propre bouche; il y a huit ans! Et qu'avons-nous fait pour souffrir ainsi? Rien; vous le savez bien, mon Dieu!

Sainte Madone du Rosaire, priez pour nous!

Oh! écoutez-moi, écoutez, vous dont je ne sais pas le nom; vous, mon seul espoir; vous qui, femme comme moi, mère comme moi, devez avoir pitié de mes souffrances; écoutez, écoutez!

Cantarello sort d'ici. Deux mois et demi s'étaient écoulés sans qu'il parlât de rien; enfin, aujourd'hui, il m'a offert de sortir dans huit jours; j'ai accepté. Dans huit jours il viendra me prendre; dans huit jours mon sort sera entre vos mains; vos yeux, vos paroles, toute votre personne a paru me porter de l'intérêt.--Ma sœur en Jésus-Christ, ne m'abandonnez pas!

Vous trouverez toute cette histoire chez vous après mon départ. Sur mon salut éternel, sur la tombe de ma mère, sur la tête de mon enfant! c'est la vérité pure, c'est ce que je dirai à Dieu quand Dieu m'appellera à lui, et à chacune de mes paroles l'ange qui accompagnera mon âme au pied de son trône dira en pleurant de pitié:

--Seigneur, c'est vrai!

Écoutez donc: aussitôt que vous aurez trouvé ce manuscrit, vous irez chez le juge, et vous lui direz qu'à un quart de lieue de chez lui, il y a trois malheureux qui gémissent ensevelis depuis huit ans: un mari, une femme, un enfant. Si Cantarello est votre parent, votre allié ou votre ami, ne dites au juge rien autre chose que cela, et sur la madone! je vous jure qu'une fois hors d'ici, pas un mot d'accusation ne sortira de ma bouche; je vous jure sur cette croix que je trace, et que Dieu me punisse dans mon enfant si je manque à cette sainte promesse!

Vous ne lui direz donc rien autre chose que ceci:--Il y a pres d'ici trois creatures humaines plus malheureuses que jamais aucune creature ne l'a ete; nous pouvons les sauver: prenez des leviers, des pinces; il y a quatre portes, quatre portes massives a enfoncer avant d'arriver a eux. Venez, je sais ou ils sont, venez.--Et s'il hesitait, vous tomberiez a ses genoux comme je tombe aux votres, et vous le supplieriez comme je vous supplie.

Alors il viendra, car quel est l'homme, quel est le juge qui refuserait de sauver trois de ses semblables, surtout lorsqu'ils sont innocents? Il viendra, vous marcherez devant lui et vous le conduirez droit a l'eglise.

Vous ouvrirez la porte, vous conduirez le juge a la chapelle a droite, celle ou il y a au-dessus de l'autel un saint Sebastien tout perce de fleches; lorsque vous serez arrives a l'autel, ecoutez bien, il y a deux pilastres a gauche. La porte doit etre pratiquee entre ces deux pilastres. Peut-etre ne la verrez-vous point d'abord, car elle est admirablement cachee, a ce qu'il m'a paru; peut-etre, en frappant contre le mur, le mur ne trahira-t-il aucune issue; car, comprenez bien, c'est le mur meme qui forme l'entree du souterrain; mais l'entree est la, soyez-en sure, ne vous laissez pas rebuter. Si elle echappait d'abord a vos recherches, allumez une torche, approchez-la de la muraille, je vous dis que vous finirez par trouver quelque serrure imperceptible, quelque gercure invisible, ce sera cela. Frappez, frappez: peut-etre vous entendrons-nous, nous saurons que vous etes la, cela nous donnera l'espoir du courage. Vous saurez que nous sommes derriere a vous entendre, a prier pour vous, oui, pour vous, pour le juge, pour tous nos liberateurs quels qu'ils soient; oui, je prierai pour eux tous les jours de ma vie comme je prie en ce moment.

C'est bien clair, n'est-ce pas, tout ce que je vous dis la? Dans l'eglise des marquis de San-Flordio, la chapelle a droite, celle de Saint Sebastien, entre les deux pilastres. Oh! mon Dieu, mon Dieu! je tremble tellement en vous ecrivant, ma liberatrice, que je ne sais pas si vous pourrez me lire.

Je voudrais savoir comment vous vous appelez, pour repeter cent fois votre nom dans mes prieres. Mais Dieu, qui sait tout, sait que c'est pour vous que je prie, et c'est tout ce qu'il faut.

Oh! mon Dieu! il vient d'arriver ce qui n'etait jamais arrive depuis que nous sommes ici. Cantarello est venu deux jours de suite. Avait-il ete suivi? Se doutait-il de quelque chose? Quelqu'un a-t-il quelque soupcon de notre existence et cherche-il a nous decouvrir? Oh! quel que soit cet etre secourable, cet etre humain, secourez-le, Seigneur, venez-lui en aide!

Cantarello etait entre au moment ou nous nous y attendions le moins. Heureusement le papier etait cache. Il est entre et a regarde de tous cotes, a frappe contre tous les murs; puis, bien assure que chaque chose etait dans le meme etat:

--Je suis revenu, a-t-il dit en se retournant vers moi, parce que j'avais oublie de vous dire, je crois, que, si vous vouliez, je vous ferais sortir a ma premiere visite.

--Je vous remercie, lui repondis-je, vous me l'aviez dit.

--Ah! je vous l'avais dit, reprit Cantarello d'un air distrait, tres bien; alors, j'ai pris en revenant une peine inutile.

Puis il regarda encore autour de lui, sonda la muraille en deux ou trois endroits, et sortit. Nous l'entendimes s'eloigner et fermer l'autre porte. Dix minutes environ apres son depart, une espece de detonation se fit entendre comme celle d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil. Est-ce un signal qu'on nous donne, et, comme nous l'esperons, quelqu'un veillerait-il pour nous?

Depuis quatre ou cinq jours, rien de nouveau ne s'est passe; autant qu'il m'est permis de me fier a mon calcul, c'est demain que Cantarello va venir me prendre. Je n'ajouterai probablement rien a ce recit d'ici a demain, rien qu'une nouvelle supplication que je vous adresse pour que vous ne nous abandonniez pas a notre desespoir.

O ame charitable, ayez pitie de nous!

O mon Dieu! mon Dieu! que s'est-il passe? Ou je me trompe (et il est impossible que je me trompe de deux jours), ou le jour est passe ou Cantarello devait venir, et Cantarello n'est pas venu. J'en juge d'ailleurs par nos provisions, qu'il renouvelait tous les huit jours; elles sont epuisees, et il ne vient pas. Mon Dieu! etions-nous donc reserves a quelque chose de pire qu'a ce que nous avons souffert jusqu'a present? Mon Dieu! je n'ose pas meme dire a vous ce dont j'ai peur, tant je crains que l'echo de cet abime ne me reponde: Oui!

Oh! mon Dieu, serions-nous destines a mourir de faim?

Le temps se passe, le temps se passe, et il ne vient pas, et aucun bruit ne se fait entendre. Mon Dieu! Nous consentons a rester ici eternellement, a ne jamais revoir la lumiere du ciel. Mais il avait promis de faire sortir mon enfant, mon pauvre enfant!

Ou est-il, cet homme que je ne voyais jamais qu'avec effroi, et que maintenant j'attends comme un dieu sauveur? Est-il malade? Seigneur, rendez-lui la sante. Est-il mort sans avoir eu le temps de confier a personne l'horrible secret de notre tombe? Oh! mon enfant! mon pauvre enfant!

Heureusement il a mon lait, et souffre moins que nous; mais, sans nourriture, mon lait va se tarir; il ne nous reste plus qu'un seul morceau de pain, un seul. Luigi dit qu'il n'a pas faim, et me le donne. Oh! mon Dieu! soyez temoin que je le prends pour mon enfant, pour mon enfant a qui je donnerai mon sang quand je n'aurai plus de lait.

Oh! quelque chose de pire! quelque chose de plus affreux encore! l'huile est epuisee, notre lampe va s'eteindre; l'obscurite du tombeau precedera la mort; notre lampe, c'etait la lumiere, c'etait la vie; l'obscurite, ce sera la mort, plus la douleur.

Oh! maintenant, puisqu'il n'y a plus d'espoir pour nos corps, qui que vous soyez qui descendrez dans cet effroyable abîme, priez... Dieu! la lampe s'éteint... Priez pour nos âmes!

Le manuscrit se terminait là; les quatre derniers mots étaient écrits dans une autre direction que les lignes précédentes, ils avaient dû être tracés dans l'obscurité. Ce qui s'était passé depuis, nul ne le savait que Dieu, seulement l'agonie devait avoir été horrible.

Le morceau de pain abandonné par Luigi avait dû prolonger la vie de Teresa de près de deux jours, car le médecin reconnut qu'il y avait eu trente-cinq ou quarante heures d'intervalle à peu près entre la mort du mari et la mort de la femme. Cette prolongation de la vie de la mère avait prolongé la vie de l'enfant; de là venait que de ces trois malheureuses créatures la plus faible seule avait survécu.

La lecture du manuscrit s'était faite dans le caveau même témoin de l'agonie de Teresa et de Luigi: il ne laissait aucun doute sur ni aucune obscurité sur tous les événements qui s'étaient passés; et, lorsque don Ferdinand y eut ajouté sa déposition, toutes choses devinrent claires et intelligibles aux yeux de tous.

À son retour dans le village, don Ferdinand trouva l'enfant déjà mieux; il envoya aussitôt un messager à Femina Morta pour s'informer de ce qu'était devenu le premier enfant de Luigi et de Teresa, et il apprit qu'il était toujours chez les braves gens à qui il avait été confié; sa pension, au reste, avait été exactement payée par une main inconnue, sans doute par Cantarello; Don Ferdinand déclara qu'à l'avenir c'était sa famille qui se chargeait du sort de ces deux malheureux orphelins, ainsi que des frais funéraires de Luigi et de Teresa, pour lesquels il fonda un obit perpétuel.

Puis, lorsqu'il eut pensé à la vie des uns et à la mort des autres, don Ferdinand songea qu'il lui était bien permis de s'occuper un peu de son bonheur à lui; il revint à Syracuse avec le juge, le médecin et Peppino, et, tandis que ces trois derniers racontaient au marquis de San-Floridio tout ce qui s'était passé dans la chapelle de Belvedere, don Ferdinand prenait sa mère à part, et lui racontait tout ce qui s'était passé dans le couvent des Ursulines de Catane. La bonne marquise leva les mains au ciel, et déclara en pleurant que c'était la main de Dieu qui avait conduit tout cela, et que ce serait fâcher le Seigneur que d'aller contre ses volontés. Comme il est facile de le penser, don Ferdinand se garda bien de la contredire.

Aussitôt qu'elle sut le marquis seul, la marquise lui fit demander un rendez-vous; le moment était bon, le marquis se promenait en long et en large dans sa chambre, répétant que son fils s'était conduit à la fois avec la valeur d'Achille et la prudence d'Ulysse. La marquise lui exposa combien il serait fâcheux qu'une race qui promettait de reprendre, grâce à ce jeune héros, un nouvel éclat, s'arrêtât à lui et s'éteignît avec lui. Le marquis demanda à sa femme l'explication de ces paroles, et la marquise déclara en pleurant que don Ferdinand, chez qui les événements survenus depuis un mois avaient provoqué un élan de pitié inattendu, était décidé à se faire moine. Le marquis de San-Floridio éprouva une telle douleur en apprenant cette

determination, que l'a marquise se hata d'ajouter qu'il y aurait un moyen de parer le coup: c'était de lui accorder pour femme la jeune comtesse de Terra-Nova, qui était sur le point de prononcer ses vœux au couvent de Ursulines de Catane, et de laquelle don Ferdinand était amoureux comme un fou. Le marquis déclara à l'instant que la chose lui paraissait à la fois non seulement on ne peut plus facile, mais encore on ne peut plus sortable, le comte de Terra-Nova étant non seulement un de ses meilleurs amis, mais encore un des plus grands noms de la Sicile. On fit, en conséquence, venir don Ferdinand, qui, ainsi que l'avait prévu sa mère, consentit, moyennant cette condition, à ne pas se faire benedictin. Le marquis lacha, en se grattant l'oreille, quelques mots de doute sur la dot de Carmela, laquelle dot, si ses souvenirs ne le trompaient pas, devait être assez médiocre, la famille de Terra-Nova ayant été à peu près ruinée pendant les troubles successifs de la Sicile. Mais sur ce point don Ferdinand interrompit son père, en lui disant que Carmela avait un parent inconnu qui lui faisait don de soixante mille ducats. Dans un pays où le droit d'aînesse existait, c'était un fort joli douaire pour une fille, et pour une fille qui avait un frère aîné surtout; aussi le marquis ne fit-il aucune objection, et, comme il était un de ces hommes qui n'aiment pas que les affaires traînent en longueur, il ordonna de mettre les chevaux à la litière, et se rendit le jour même chez le comte de Terra-Nova.

Le comte aimait fort sa fille; il ne l'avait mise au couvent que pour ne point être forcé de rogner en sa faveur le patrimoine de son fils, qui, étant destiné à soutenir le nom et l'honneur de la famille, avait besoin, pour arriver à ce but, de tout ce que la famille possédait. Il déclara donc que, de sa part, il ne voyait aucun empêchement à ce mariage, si ce n'était que Carmela ne pouvait avoir de dot; mais à ceci le comte répondit en souriant que la chose le regardait. Séance tenante, parole fut donc échangée entre ces deux hommes qui ne savaient pas ce que c'était de manquer à leur parole.

Le marquis revint à Syracuse. Don Ferdinand l'attendait avec une impatience dont on peut se faire une idée, et tout en l'attendant, et pour ne point perdre de temps il avait fait seller son meilleur cheval. En apprenant que tout était arrangé selon ses desirs, il embrassa le marquis, il embrassa la marquise, descendit les escaliers comme un fou, sauta sur son cheval, et s'élança au galop sur la route de Catane. Son père et sa mère le virent de leur fenêtre disparaître dans un tourbillon de poussière.

--Le malheureux enfant! s'écria la marquise, il va se rompre le cou.

--Il n'y a point de danger, répondit le marquis; mon fils monte à cheval comme Bellerophon.

Quatre heures après, don Ferdinand était à Catane. Il va sans dire que la supérieure pensa s'évanouir de surprise et Carmela de joie.

Trois semaines après, les jeunes gens étaient unis à la cathédrale de Syracuse, don Ferdinand n'ayant point voulu que la cérémonie se fit à la chapelle des marquis de San-Floridio, de peur que le sang qu'il avait vu coaguler sur les dalles ne lui portât malheur.

On enleva le carreau marque d'une croix, qui etait au pied du lit de Cantarello, et l'on y trouva les soixante mille ducats.

C'etait la dot que don Ferdinand avait reconnue a sa femme.

UN REQUIN

Nous avons vu a Syracuse tout ce que Syracuse pouvait nous offrir de curieux; il ne nous restait plus qu'a y faire la provision de vin oblige; nous consacrales toute la soiree a cette importante acquisition; le meme soir, nous fimes porter nos barriques au speronare, ou nous les suivimes immediatement, apres avoir embrasse notre savant et aimable cicerone, qui, en nous quittant, nous donna des lettres pour Palerme.

Nous trouvames comme toujours l'equipage joyeux, dispos et pret au depart; il n'y avait pas jusqu'a notre cuisinier qui n'eut profite de ces deux jours de repos pour se remettre; il nous attendait sur le pont, pret a nous faire a souper, car le pauvre diable, il faut le dire, etait plein de bonne volonte, et, des qu'il pouvait se tenir sur ses jambes, il en profitait pour courir a ses casseroles. Malheureusement, nous avions dine avec Gargallo, ce qui ne nous laissait aucune possibilite de profiter de sa bonne disposition a notre egard. A notre refus, il se rabattit sur Milord, qui etait toujours pret, et qui avala a lui seul, avec adjonction convenable de pain et de pommes de terre, le macaroni destine a Jadin et a moi, circonstance qui, j'en suis certain, a laisse dans sa memoire un bon souvenir de la facon dont on mange a Syracuse.

Nous avons laisse le capitaine un peu souffrant d'un rhumatisme dans les reins; bon gre, mal gre, il m'avait fallu faire le medecin, et j'avais ordonne des frictions avec de l'eau-de-vie camphree. Le capitaine avait deja use du remede; soit imagination, soit realite, il pretendait se trouver mieux a notre retour, et se promettait de suivre l'ordonnance.

Le temps etait magnifique. Je l'ai deja dit, rien n'est beau, rien n'est poetique comme une nuit sur les cotes de Sicile, entre ce ciel et cette mer qui semblent deux nappes d'azur brodees d'or; aussi restames-nous sur le pont assez tard a jouer a je ne sais quel jeu invente par l'equipage, et dans lequel le perdant etait force de boire un verre de vin. Il va sans dire qu'en deux ou trois lecons nous etions devenus plus forts que nos maitres, et que nos matelots perdaient toujours; Pietro surtout etait d'un malheur desesperant.

Vers minuit, nous nous retirames dans notre cabine, laissant le pont a la disposition du capitaine, qui venait d'y dresser une espece de plate-forme sur laquelle il se couchait a plat ventre afin de donner plus de facilite a Giovanni d'executer la prescription que je lui avais faite a l'endroit des rhumatismes de son patron; mais a peine etions-nous au lit, que nous entendimes jeter un cri perçant. Nous nous precipitames, Jadin et moi, vers la porte; nous y arrivames a temps pour voir le pont couvert de flammes, et

du milieu de ces flammes se degager une espece de diable tout en feu, qui, d'un bond, s'elanca par-dessus le bastingage, et alla s'enfoncer dans la mer, tandis que son compagnon, dont le bras seul brulait, courait en jetant des hurlements de damne et en appelant au secours. Nous demeurames un instant sans rien comprendre non plus que l'equipage a toute cette aventure, lorsque la tete de Nunzio apparut tout a coup au-dessus de la cabine, et que cet ordre se fit entendre:

--A bas la voile, et attendons le capitaine, qui est a la mer.

L'ordre fut execute sur-le-champ et avec cette ponctualite passive qui forme le caractere particulier de l'obeissance des matelots. La voile glissa le long du mat, et s'abattit sur le pont; presque aussitot le petit batiment s'arreta comme un oiseau dont on briserait l'aile, et l'on entendit la voix du capitaine, qui demandait une corde; un instant apres, grace a l'objet demande, le capitaine etait remonte a bord.

Alors tout s'expliqua.

Pour plus d'efficacite, Giovanni avait fait tiedir l'eau-de-vie camphree, et arme d'un gant de flanelle, il en frottait les reins du capitaine, lorsque dans le voyage qu'elle faisait du plat ou etait le liquide a l'epine dorsale du patron, sa main avait pris feu a la lampe qui éclairait l'operation; le feu s'etait communique immediatement de la main de l'operateur a la nuque du patient, et de la nuque du patient a toutes les parties du corps humectees par le specifique. Le capitaine s'etait senti tout a coup brule des memes feux qu'Hercule; pour les eteindre, il avait couru au plus pres, et s'etait elance dans la mer. C'etait lui qui avait pousse le cri que nous avions entendu, c'etait lui que nous avions vu passer comme un meteore. Quant a son compagnon d'infortune, c'etait le pauvre Giovanni, dont le bras, emprisonne dans son gant de flanelle, brulait depuis le bout des ongles jusqu'au coude, et qui n'ayant aucun motif de faire le Mucius Scevola, courait sur le pont en criant comme un possede.

Visite faite des parties lesees, il fut reconnu que le capitaine avait le dos rissole, et que Giovanni avait la main a moitie cuite. On gratta a l'instant meme toutes les carottes qui se trouvaient a bord, et de leurs raclures on fit une compresse circulaire pour la main de Giovanni, et un cataplasme de trois pieds de long pour les reins du capitaine; puis, le capitaine se coucha sur le ventre, Giovanni sur le cote, l'equipage comme il put, nous comme nous voulumes, et tout rentra dans l'ordre.

Nous nous reveillames comme nous doublions le promontoire de Passera, l'ancien cap Pachinum, l'angle le plus aigu de l'antique Trinacrie. C'etait la premiere fois que je trouvais Virgile en faute. Ses *_altas cautes projectaque saxa Pachini_* s'etaient affaissees pour offrir a la vue une cote basse, et qui s'enfonce presque insensiblement dans la mer. Depuis le jour ou l'auteur de l'Eneide ecrivait son troisieme chant, l'Etna, il est vrai, a si souvent fait des siennes, que le nivellement qui donne un dementi a l'harmonieux hexametre de Virgile pourrait bien etre son ouvrage, cette supposition soit faite sans l'offenser: on ne prete qu'aux riches.

Le vent etait tout a fait tombe, et nous ne marchions qu'a la rame, longeant les cotes a un quart de lieue de distance, ce qui nous permettait d'en suivre des yeux tous les accidents, d'en parcourir du regard toutes les sinuosités. De temps en temps nous etions distraits de notre contemplation par quelque goeland qui passait a portee, et a qui nous envoyions un coup de fusil, ou par quelque dorade qui montait a la surface de l'eau, et a laquelle nous lancions le harpon. La mer etait si belle et si transparente, que l'oeil pouvait plonger a une profondeur presque infinie. De temps en temps, au fond de cet abime d'azur, brillait tout a coup un éclair d'argent; c'etait quelque poisson qui fouettait l'eau d'un coup de queue, et qui disparaissait effraye par notre passage. Un seul, qui paraissait de la grosseur d'un brochet ordinaire, nous suivait a une profondeur incalculable, presque sans mouvement, et berce par l'eau. J'avais les yeux fixes sur ce poisson depuis pres de dix minutes, lorsque Jadin, voyant ma preoccupation, vint me rejoindre, en s'informant de ce qui la causait. Je lui montrai mon cetece qu'il eut d'abord quelque peine a apercevoir, mais qu'il finit par distinguer aussi bien que moi. Bientot il arriva ce qui arrive a Paris lorsqu'on s'arrete sur un pont et qu'on regarde dans la riviere. Pietro, qui passait avec une demi-douzaine de cotelettes qui devaient faire le fonds de notre dejeuner, s'approcha de nous, et, suivant la direction de nos regards, parvint aussi a voir l'objet qui les attirait; mais, a notre grand etonnement, cette vue parut lui faire une impression si desagreable, que nous nous hatames de lui demander quel etait ce poisson qui nous suivait si obstinement. Pietro se contenta de hocher la tete; apres nous avoir repondu: C'est un mauvais poisson, il continua son chemin vers la cuisine, et disparut dans l'ecoutille. Comme cette reponse etait loin de nous satisfaire, nous appelames le capitaine, qui venait de faire son apparition sur le pont, et sans prendre le temps de lui demander comment allait son rhumatisme, nous renouvelames notre question. Il regarda un instant, puis laissant echapper un geste de degout:

--_Ce un cane marino_, nous dit-il, et il fit un mouvement pour s'eloigner.

--Peste, capitaine! dis-je en le retenant, vous paraissez bien degoute. _Un cane marino_? Mais c'est un requin, n'est-ce pas?

--Non pas precisement, reprit le capitaine, mais c'est un poisson de la meme espece.

--Alors, c'est un diminutif de requin, dit Jadin.

--Il n'est pas des plus gros qui se puissent voir, repondit le capitaine, mais il est encore de six a sept pieds de long.

--Farceur de capitaine! dit Jadin.

--C'est l'exacte verite.

--Dites donc, capitaine, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le pecher? demandai-je.

Le capitaine secoua la tete.

--Nos hommes ne voudront pas, dit-il.

--Et pourquoi cela?

--C'est un mauvais poisson.

--Raison de plus pour en débarrasser notre route.

--Non, il y a un proverbe sicilien qui dit que tout bâtiment qui prend un requin à la mer rendra un homme à la mer.

--Mais enfin, ne pourrait-on le voir de plus près?

--Oh! cela est facile; jetez-lui quelque chose, et il viendra.

--Mais quoi?

--Ce que vous voudrez; il n'est pas fier. Depuis un paquet de chandelles jusqu'à une côtelette de veau, il acceptera tout.

--Jadin, ne perdez pas l'animal de vue; je reviens.

Je courus à la cuisine, et, malgré les cris de Giovanni, qui était en train de passer nos côtelettes à la poêle, je pris un poulet qu'il venait de plumer et de trousseur à l'avance pour notre dîner. Au moment de mettre le pied sur l'échelle, j'entendis de si profonds soupirs, que je m'arrêtai pour regarder qui les poussait. C'était Cama, que le mal de mer avait repris, et qui, ayant su qu'un requin nous suivait, se figurait, selon la superstition des matelots, qu'il était là à son intention. J'essayai de le rassurer; mais, voyant que je perdais mon temps, je revins à mon squal.

Il était toujours à la même place, mais le capitaine avait quitté la sienne et était allé causer avec le pilote, nous laissant le champ libre, curieux qu'il était d'assister à ce qui allait se passer entre nous et le requin. Au reste, les quatre matelots qui ramaient avaient quitté leurs avirons, et appuyés sur le bastingage, à quelques pas de nous, ils paraissaient s'entretenir de leur côté de l'important événement qui nous arrivait.

Le requin était toujours immobile et se tenait à peu près à la même profondeur.

J'attachai une pierre de notre lest au cou du poulet, et je le jetai à l'eau dans la direction du requin.

Le poulet s'enfonça lentement, et était déjà parvenu à une vingtaine de pieds de profondeur sans que celui auquel il était destiné eût paru s'en inquiéter le moins du monde, lorsqu'il nous sembla néanmoins voir le squal grandir visiblement. En effet, à mesure que le poulet descendait, il montait de son côté pour venir au devant de lui. Enfin, lorsqu'ils ne furent qu'à quelques brasses l'un de l'autre, le requin se retourna sur le dos et ouvrit sa gueule, ou disparut incontinent le poulet. Quant au caillou que nous y avions ajouté pour le forcer à descendre, nous ne vîmes pas que notre convive s'en inquiétât autrement; bien plus, alléché par ce

prelude, il continua de monter, et par consequent de grandir. Enfin, il arriva jusqu'a une brasse ou une brasse et demie au-dessous de la surface de la mer, et nous fumes forces de reconnaitre la verite de ce que nous avait dit le capitaine: le pretendu brochet avait pres de sept pieds de long.

Alors, malgre toutes les recommandations du capitaine, l'envie nous reprit de pecher le requin. Nous appelames Giovanni, qui, croyant que nous etions impatients de notre dejeuner, apparut au haut de l'echelle les cotelettes a la main. Nous lui expliquames qu'il s'agissait de tout autre chose, et lui montrames le requin en le priant d'aller chercher son harpon, et en lui promettant un louis de bonne main s'il parvenait a le prendre; mais Giovanni se contenta de secouer la tete, et, posant nos cotelettes sur une chaise, il s'en alla en disant: Oh! excellence, c'est un mauvais poisson.

Je connaissais deja trop mes Siciliens pour esperer parvenir a vaincre une repugnance si universellement manifestee; aussi, ne me fiant pas a notre adresse a lancer le harpon, n'ayant point a bord de hamecon de taille a pecher un pareil monstre, je resolus de recourir a nos fusils. En consequence, je laissai Jadin en observation, l'invitant, si le requin faisait mine de s'en aller, a l'entretenir avec les cotelettes, pres desquelles Milord etait alle s'asseoir, tout en les regardant de cote avec un air de concupiscence impossible a decrir, et je courus a la cabine pour changer la charge de mon fusil; j'y glissai des cartouches a deux balles par chaque canon; quant a la carabine, elle etait deja chargee a lingots, puis je revins sur le pont.

Tout etait dans le meme etat: Milord gardant les cotelettes, Jadin gardant le requin, et le requin ayant l'air de nous garder.

Je remis la carabine a Jadin, et je conservai le fusil; puis nous appelames Pietro pour qu'il jetat une cotelette au requin, afin que nous profitassions du moment ou l'animal la viendrait chercher a la surface de l'eau pour tirer sur lui; mais Pietro nous repondit que c'etait offenser Dieu que de nourrir des chiens de mer avec des cotelettes de veau, quand nous n'en donnions que les os a ce pauvre _Melord_. Comme cette reponse equivalait a un refus, nous resolumes de faire la chose nous-memes. Je transportai le plat de la chaise sur le bastingage; nous convinmes de jeter une premiere cotelette d'essai, et de ne faire feu qu'a la seconde, afin que le poisson, parfaitement amorce, se livrat a nous sans defiance, et nous commencames la representation.

Tout se passa comme nous l'avions prevu. A peine la cotelette fut-elle a l'eau, que le requin s'avanca vers elle d'un seul mouvement de sa queue, et, renouvelant la manoeuvre qui lui avait si bien reussi a l'endroit du poulet, tourna son ventre argente, ouvrit sa large gueule meublee de deux rangees de dents, puis absorba la cotelette avec une glotonnerie qui prouvait que, s'il avait l'habitude de la viande crue, quand l'occasion s'en presentait il ne meprisait pas non plus la viande cuite.

L'equipage nous avait regarde faire avec un sentiment de peine, visiblement partage par Milord, qui avait suivi le plat de la chaise au bastingage, et qui se tenait debout sur le banc, regardant par-dessus le bord; mais nous

etions trop avances pour reculer, et, malgre la desapprobation generale que le respect qu'on nous portait empechait seul de manifester hautement, je pris une seconde cotelette; mesurant la distance pour avoir le requin a dix pas et en plein travers, je la jetai a la mer, reportant du meme coup la main a la crosse de mon fusil pour etre pret a tirer.

Mais a peine avais-je accompli ce mouvement que Pietro jeta un cri, et que nous entendimes le bruit d'un corps pesant qui tombait a la mer. C'etait Milord qui n'avait pas cru que son respect pour les cotelettes devait s'etendre au-dela du plat, et qui, voyant que nous en faisons largesse a un individu qui, dans sa conviction, n'y avait pas plus de droit que lui, s'etait jete pardessus le bord pour aller disputer sa proie au requin.

La scene changeait de face; le squal, immobile, paraissait hesiter entre la cotelette et Milord; pendant ce temps Pietro, Philippe et Giovanni avaient saute sur les avirons, et battaient l'eau pour effrayer le requin; d'abord nous crumes qu'ils avaient reussi, car le squal plongea de quelques pieds; mais, passant trois ou quatre brasses au-dessous de Milord qui, sans s'inquieter de lui le moins du monde, continuait de nager en soufflant vers sa cotelette qu'il ne perdait pas de vue, il reparut derriere lui, remonta presque a fleur d'eau, et d'un seul mouvement s'elanca en se retournant sur le dos vers celui qu'il regardait deja comme sa proie. En meme temps nos deux coups de fusil partirent; le requin battit la mer d'un violent coup de queue, faisant jaillir l'ecume jusqu'a nous, et sans doute dangereusement blesse, s'enfonca dans la mer, puis disparut, laissant la surface de l'eau jusque-la du plus bel azur troublee par une legere teinte sanglante.

Quant a Milord, sans faire attention a ce qui se passait derriere lui, il avait happe sa cotelette, qu'il broyait triomphalement, tout en revenant vers le speronare, tandis qu'avec le coup qui me restait a tirer je me tenais pret a saluer le requin s'il avait l'audace de se montrer de nouveau; mais le requin en avait assez a ce qu'il parait, et nous ne le revimes ni de pres ni de loin.

La s'elevait une grave difficulte pour Milord: il etait plus facile pour lui de sauter a la mer que de remonter sur le batiment; mais, comme on le sait, Milord avait un ami devoue dans Pietro; en un instant la chaloupe fut a la mer, et Milord dans la chaloupe. Ce fut la qu'il acheva, avec son flegme tout britannique, de broyer les derniers os de la cotelette qui avait failli lui couter si cher.

Son retour a bord fut une veritable ovation; Jadin avait bien quelque envie de l'assommer, afin de lui oter a l'avenir le gout de la course aux cotelettes; mais j'obtins que rien ne troublerait les joies de son triomphe, qu'il supporta au reste avec sa modestie ordinaire.

Toute la journee se passa a commenter l'evenement de la matinee. Vers les trois heures, nous nous trouvames au milieu d'une demi-douzaine de petites iles, ou plutot de grands ecueils qu'on appelle les Formiche. L'equipage nous proposait de descendre sur un de ces rochers pour diner, mais j'avais deja jete mon devolu sur une jolie petite ile que j'apercevais a trois milles a peu pres de nous, et sur laquelle je donnai l'ordre de nous

diriger; elle etait indiquee sur ma carte sous le nom de l'ile de Porri.

C'etait le jour des repugnances: a peine avais-je donne cet ordre, qu'il s'etablit une longue conference entre Nunzio, le capitaine et Vincenzo, puis le capitaine vint nous dire qu'on gouvernerait, si je continuais de l'exiger, vers le point que je designais, mais qu'il devait d'abord nous prevenir que, trois ou quatre mois auparavant, ils avaient trouve sur cette ile le cadavre d'un matelot que la mer y avait jete. Je lui demandai alors ce qu'etait devenu le cadavre; il me repondit que lui et ses hommes lui avaient creuse une fosse, et l'avaient enterre proprement comme il convenait a l'egard d'un chretien, apres quoi ils avaient jete sur la tombe toutes les pierres qu'ils avaient trouvees dans l'ile, ce qui formait la petite elevation que nous pouvions voir au centre; en outre, de retour au village Della Pace, ils lui avaient fait dire une messe. Comme le cadavre n'avait rien a reclamer de plus, je maintins l'ordre donne, et, l'appetit commençant a se faire sentir, j'invitai nos hommes a prendre leurs avirons; un instant apres six rameurs etaient a leur poste, et nous avancions presque aussi rapidement qu'a la voile.

Pendant ce temps, Nunzio leva la tete au-dessus de la cabine; c'etait ordinairement le signe qu'il avait quelque chose a nous dire. Nous nous approchames, et il nous raconta qu'avant la prise d'Alger cette petite ile etait un repaire de pirates qui s'y tenaient a l'affut, et qui de la fondaient comme des oiseaux de proie sur tout ce qui passait a leur portee. Un jour que Nunzio s'amusait a pecher, il avait vu une troupe de ces barbaresques enlever un petit yacht qui appartenait au prince de Paterno, et dans lequel le prince etait lui-meme.

Cet evenement avait donne lieu a un fait qui peut faire juger du caractere des grands seigneurs siciliens.

Le prince de Paterno etait un des plus riches proprietaires de la Sicile; les barbaresques, qui savaient a qui ils avaient affaire, eurent donc pour lui les plus grands egards, et, l'ayant conduit a Alger, le vendirent au dey pour une somme de 100 000 piastres, 600 000 francs, c'etait pour rien. Aussi le dey ne marchandait aucunement, sachant d'avance ce qu'il pouvait gagner sur la marchandise, paya les 100 000 piastres, et se fit amener le prince de Paterno pour traiter avec lui de puissance a puissance.

Mais, au premier mot que le dey d'Alger dit au prince de Paterno de l'objet pour lequel il l'avait fait venir, le prince lui repondit qu'il ne se melait jamais d'affaires d'argent, et que, si le dey avait quelque chose de pareil a regler avec lui, il n'avait qu'a s'en entendre avec son intendant.

Le dey d'Alger n'etait pas fier, il renvoya le prince de Paterno et fit venir l'intendant. La discussion fut longue; enfin il demeura convenu que la rancon du prince et de toute sa suite serait fixee a 600 000 piastres, c'est-a-dire pres de 4 millions, payables en deux paiements egaux: 300 000 piastres a l'expiration du temps voulu pour que l'intendant retournat en Sicile et rapportat cette somme, 300 000 piastres a six mois de date. Il etait arrete, en outre, que, le premier paiement accompli, le prince et toute sa suite seraient libres; le second paiement avait pour garant la parole du prince.

Comme on le voit, le dey d'Alger avait fait une assez bonne speculation: il gagnait 3 500 000 francs de la main a la main.

L'intendant partit et revint a jour fixe avec ses 300 000 piastres; de son cote, le dey d'Alger, fidele observateur de la foi juree, eut a peine touche la somme, qu'il declara au prince qu'il etait libre, lui rendit son yacht, et pour plus de securite lui donna un laissez-passer.

Le prince revint heureusement en Sicile, a la grande joie de ses vassaux qui l'aimaient fort, et auxquels il donna des fetes dans lesquelles il depensa encore 1 500 000 francs a peu pres. Puis il donna l'ordre a son intendant de s'occuper a reunir les 300 000 piastres qu'il restait devoir au dey d'Alger.

Les 300 000 piastres etaient reunies et allaient etre acheminees a leur destination, lorsque le prince de Paterno recut un papier marque, qu'il renvoya comme d'habitude, a son intendant. C'etait une opposition que le roi de Naples mettait entre ses mains, et un ordre de verser la somme destinee au dey d'Alger dans le tresor de sa majeste napolitaine.

L'intendant vint annoncer cette nouvelle au prince de Paterno. Le prince de Paterno demanda a son intendant ce que cela voulait dire.

Alors l'intendant apprit au prince que le roi de Naples, ayant declare, il y avait quinze jours, la guerre a la regence d'Alger, avait juge qu'il serait d'une mauvaise politique de laisser enrichir son ennemi, et comprit qu'il serait d'une politique excellente de s'enrichir lui-meme. De la l'ordre donne au prince de Paterno de verser le reste de sa rancon dans les coffres de l'Etat.

L'ordre etait positif, et il n'y avait pas moyen de s'y soustraire. D'un autre cote, le prince avait donne sa parole et ne voulait pas y manquer. L'intendant, interroge, repondit que les coffres de son excellence etaient a sec, et qu'il fallait attendre la recolte prochaine pour les remplir.

Le prince de Paterno, en fidele sujet, commença par verser entre les mains de son souverain les 300 000 piastres qu'il avait reunies; puis il vendit ses diamants et sa vaisselle, et en reunit 300 000 autres, que le dey recut a heure fixe.

Quelques-uns pretendirent que le plus corsaire des deux monarques n'etait pas celui qui demeurait de l'autre cote de la Mediterranee.

Quant au prince de Paterno, il ne se prononca jamais sur cette delicate appreciation, et, toutes les fois qu'on lui parla de cette aventure, il repondit qu'il se trouvait heureux et honore d'avoir pu rendre service a son souverain.

Cependant, tout en causant avec Nunzio, nous avancions vers l'ile. Elle pouvait avoir cent cinquante pas de tour, etait denuee d'arbres, mais toute couverte de grandes herbes. Lorsque nous n'en fumes plus eloignes que de deux ou trois encablures, nous jetames l'ancre, et l'on mit la chaloupe

a la mer. Alors seulement une centaine d'oiseaux qui la couvraient s'envolèrent en poussant de grands cris. J'envoyai un coup de fusil au milieu de la bande; deux tomberent.

Nous descendimes dans la barque, qui commença par nous mettre a terre, et qui retourna a bord chercher tout ce qui etait necessaire a notre cuisine. Une espece de rocher creuse, et qui avait servi a cet usage, fut erige en cheminee; cinq minutes apres, il presentait un brasier magnifique, devant lequel tournait une broche confortablement garnie.

Pendant ces preparatifs, nous ramassions nos oiseaux, et nous visitions notre ile. Nos oiseaux etaient de l'espece des mouettes; l'un d'eux n'avait que l'aile cassee. Pietro lui fit l'amputation du membre inutile, puis le patient fut immediatement transporte a bord, ou l'equipage pretendit qu'il s'appriivoiserait a merveille.

La barque qui le conduisait ramena Cama. Le pauvre diable, chaque fois que le batiment s'arretait, reprenait ses forces, et tant bien que mal se redressait sur ses jambes. Il avait apercu l'ile, et comme ce n'etait enfreinre qu'a moitie la defense qui lui etait faite d'aller a terre, Pietro avait eu pitie de lui, et nous le renvoyait une casserole a chaque main.

Pendant ce temps, nous faisons l'inventaire de notre ile. Les pirates qui l'avaient habitee avaient sans doute une grande predilection pour les oignons, car ces hautes herbes que nous avions vues de loin, et dans lesquelles nous nous frayions a grand-peine un passage, n'etaient rien autre chose que des ciboules montees en graines. Aussi, a peine avions-nous fait cinquante pas dans cette espece de potager, que nous etions tout en larmes. C'etait acheter trop cher une investigation qui ne promettait rien de bien neuf pour la science. Nous revinmes donc nous asseoir aupres de notre feu, devant lequel le capitaine venait de faire transporter une table et des chaises. Nous profitames aussitot de cette attention, Jadin en retouchant des croquis inacheves, et moi en ecrivant a quelques amis.

A part ces malheureux oignons, j'ai conserve peu de souvenirs aussi pittoresques que celui de notre diner dresse pres de ce tombeau d'un pauvre matelot noye, dans cette petite ile, ancien repaire de pirates, au milieu de tout notre equipage, joyeux, chantant et empressé. La mer etait magnifique, et l'air si limpide, que nous apercevions jusqu'a deux ou trois lieues dans les terres, les moindres details du paysage; aussi demeurames-nous a table jusqu'a ce qu'il fut nuit tout a fait close.

Vers les neuf heures du soir, une jolie brise se leva, venant de terre; c'etait ce que nous pouvions desirer de mieux. Comme la cote de Sicile, du cap Passera a Girgenti, ne presente rien de bien curieux, j'avais prevenu le capitaine que je comptais, si la chose etait possible, toucher a l'ile de Panthellerie, l'ancienne Cossire. Le hasard nous servait a souhait; aussi le capitaine nous invita a nous hater de remonter a bord. Nous ne perdimes d'autre temps a nous rendre a son invitation que celui qu'il nous fallait pour mettre le feu aux herbes seches dont l'ile etait couverte. Aussi en un instant fut-elle tout en flammes.

Ce fut eclaires par ce phare immense que nous mimes a la voile, en saluant de deux coups de fusil le tombeau du pauvre matelot noye.

IL SIGNOR ANGA

Le lendemain, quand nous nous reveillames, les cotes de Sicile etaient a peine visibles. Comme le vent avait continue d'etre favorable, nous avions fait une quinzaine de lieues dans notre nuit. C'etait le tiers a peu pres de la distance que nous avions a parcourir. Si le temps ne changeait pas, il y avait donc probabilitie que nous arriverions avant le lendemain matin a Panthellerie.

Vers les trois heures de l'apres-midi, au moment ou nous fumions, couches sur nos lits, dans de grandes chibouques turques, d'excellent tabac du Sinai que nous avait donne Gargallo, le capitaine nous appela. Comme nous savions qu'il ne nous derangeait jamais a moins de cause importante, nous nous levames aussitot et allames le joindre sur le pont. Alors il nous fit remarquer, a une demi-lieue de nous, a peu pres vers notre droite et a l'avant, un jet d'eau qui, pareil a une source jaillissante, s'elevait a une dizaine de pieds au-dessus de la mer. Nous lui demandames la cause de ce phenomene. C'etait tout ce qui restait de la fameuse ile Julia, dont nous avons raconte la fantastique histoire. Je priai le capitaine de nous faire passer le plus pres possible de cette espece de trombe. Notre desir fut aussitot transmis a Nunzio, qui gouverna dessus, et au bout d'un quart d'heure nous en fumes a cinquante pas.

A cette distance, l'air etait impregne d'une forte odeur de bitume, et la mer bouillonnait sensiblement. Je fis tirer de l'eau dans un seau; elle etait tiede. Je priai le capitaine d'avancer plus pres du centre de l'ebullition, et nous fimes encore une vingtaine de pas vers ce point; mais arrive la, Nunzio parut desirer ne pas s'en approcher davantage. Comme ses desirs en general avaient force de loi, nous deferames aussitot; et, laissant l'ex-ile Julia a notre droite, nous allames nous recoucher sur nos lits et achever nos pipes, tandis que le batiment, un instant detourne de sa direction, remettait le cap sur Panthellerie.

Vers les sept heures du soir, nous apercumes une terre a l'avant. Nos matelots nous assurerent que c'etait la notre ile, et nous nous couchames dans cette confiance. Ils ne nous avaient pas trompes. Vers les trois heures, nous fumes reveilles par le bruit que faisait notre ancre en allant chercher le fond. Je sortis le nez de la cabine, et je vis que nous etions dans une espece de port.

Le matin, ce furent, comme d'habitude, mille difficultes pour mettre pied a terre. Il etait fort question du cholera, et les Panthelleriotes voyaient des choleriques partout. On nous prit nos papiers avec des pincettes, on les passa au vinaigre, on les examina avec une lunette d'approche; enfin il fut reconnu que nous etions dans un etat de sante satisfaisant, et l'on nous permit de mettre pied a terre.

Il est difficile de voir rien de plus pauvre et de plus miserable que cette espece de bourgade semee au bord de la mer, et environnant d'une ceinture de maisons sales et decrepites le petit port ou nous avions jete l'ancre. Une auberge ou l'on nous conduisit nous repoussa par sa malproprete; et, sur la promesse de Pietro, qui s'engagea a nous faire faire un bon dejeuner a la maniere des gens du pays, nous passames outre, et nous nous mimes en chemin a jeun.

Les principales curiosites du pays sont les deux grottes que l'on trouve a une demi-lieue a peu pres dans la montagne, et dont l'une, appelee le Poele, est si chaude, qu'a peine y peut-on rester dix minutes sans que les habits soient impregnes de vapeur.

L'autre, qu'on appelle la Glaciere, est au contraire si froide qu'en moins d'une demi-heure une carafe d'eau y gele completement. Il va sans dire que les medecins se sont emparees de ces deux grottes comme d'une double bonne fortune, et y tuent annuellement, les uns par le chaud et les autres par le froid, un certain nombre de malades.

En sortant du Poele, nous vimes Pietro qui etait en train d'ecorcher un chevreau qu'il venait d'acheter dix francs. Deux troncs d'oliviers transformes en chenets, et une broche en laurier rose, devaient, avec l'aide d'un feu cyclopeen prepare dans l'angle d'un rocher, amener l'animal tout entier a un degre de cuisson satisfaisant. Sur une pierre plate etaient prepares des raisins secs, des figues et des chataignes, dont, a defaut de truffes, on devait bourrer le roti. Cama, qui avait voulu depecer le chevreau pour en faire des cotelettes, des gigots, des eclanches et des filets, avait eu le dessous, et servait, tout en deplorant l'inferiorite de sa position, d'aide de cuisine a Pietro.

Nous nous acheminames vers la glaciere, ou nous entrames apres avoir, sur la recommandation de notre guide, eu le soin de nous laisser refroidir a point. Le precaution n'etait pas inutile, la temperature y etant tres certainement a huit ou dix degres au-dessous de zero. J'en sortis bien vite, mais j'y donnai l'ordre qu'on y laissat notre eau et notre vin.

Quelques questions, que nous fimes a notre guide sur les causes geologiques qui determinaient ce double phenomene, resterent sans reponse ou amenerent des reponses telles que je ne pris pas meme la peine de les consigner sur mon album.

En sortant de la glaciere, notre cicerone nous demanda si notre intention n'etait pas de monter au sommet de la montagne la plus elevee de l'ile et au haut de laquelle nous apercevions une espece de petite eglise. Nous demandames ce qu'on voyait du haut de la montagne; on nous repondit qu'on voyait l'Afrique. Cette promesse, jointe a la certitude que le dejeuner ne serait pret que dans deux heures au moins, nous ayant paru une cause determinante, nous repondimes affirmativement. Aussitot, du groupe qui nous environnait et qui nous avait suivis depuis la ville, nous regardant avec une curiosite demi-sauvage, se detacha un homme d'une trentaine d'annees, qui, se glissant entre les rochers, disparut bientot derriere un accident de terrain. Comme cette disparition, qui avait suivi immediatement notre

adhesion, m'avait frappe, je demandai a notre guide quel etait cet homme qui venait de nous quitter; mais il nous repondit qu'il ne le connaissait pas, et que c'etait sans doute quelque patre. J'essayai d'interroger deux autres Panthelleriotes; mais ces braves gens parlaient un si singulier patois, qu'apres dix minutes de conversation reciproque, nous n'avions pas compris un seul mot de ce que nous nous etions dit. Je ne les en remerciai pas moins de leur obligeance, et nous nous mimes en route.

Le sommet de la montagne est a deux mille cinq cents pied a peu pres au-dessus du niveau de la mer; un chemin fort distinctement trace et assez praticable, surtout pour des gens qui descendaient de l'Etna, indique que la petite chapelle dont j'ai deja parle est un lieu de pelerinage assez frequente. Aux deux tiers de la montee a peu pres, j'aperçus un homme que je crus reconnaître pour celui qui nous avait quittes, et qui courait a travers torrents, rochers et ravins. Je le montrai a Jadin, qui se contenta de me repondre:

--Il parait que ce monsieur est fort presse.

Notre cortege avait continue de nous suivre, quoique evidemment il n'attendit rien de nous. Comme, au reste, il ne nous demandait rien, et que nous n'en eprouvions d'autre importunite que l'ennui d'etre regardes comme des betes curieuses, nous ne nous etions aucunement opposes a l'honneur qu'on nous faisait. Notre escorte arriva donc avec nous au sommet de la montagne ou etait situee la chapelle. Sur le seuil de la porte, un homme, revetu d'un costume de moine, nous attendait en s'essuyant le front. Au premier coup d'oeil, je reconnus notre escaladeur de rochers; alors tout me fut explique: il avait pris les devants pour revetir son costume religieux, et il se disposait a nous offrir une messe. Comme la messe, a mon avis, tire sa valeur d'elle-meme et non pas de l'officiant qui la dit, je fis signe que j'etais pret a l'entendre. A l'instant meme nous fumes introduits dans la chapelle. En un tour de main, les preparatifs furent faits; deux des assistants s'offrirent pour remplir les fonctions d'enfant de chœur, et l'office divin commença.

La religion est une si grande chose par elle-meme, que, quel que soit le voile ridicule dont l'enveloppe la superstition ou la cupidite, elle parvient toujours a en degager sa tete sublime dont elle regarde le ciel, et ses deux mains dont elle embrasse la terre. Je sais, quant a moi, qu'aux premieres paroles saintes qu'il avait prononcees, le moine speculateur avait disparu pour faire place, sans qu'il s'en doutat certes lui-meme, a un veritable ministre du Seigneur, je me repliais sur moi-meme, et je pensais a mon isolement, perdu que j'etais sur le sommet le plus eleve d'une ile presque inconnue, jetee comme un relais entre l'Europe et l'Afrique, a la merci de gens dont je comprenais a peine le langage, et n'ayant pour me remettre en communication avec le monde qu'une frele barque, que Dieu, au milieu de la tempete, avait prise dans une de ses mains, tandis que de l'autre il brisait autour de nous, comme du verre, des fregates et des vaisseaux a trois ponts. Pendant un quart d'heure a peine que dura cette messe, je me retrouvai par le souvenir en contact avec tous les etres que j'aimais et dont j'etais aime, quel que fut le coin de la terre qu'ils habitassent. Je vis en quelque sorte repasser devant moi toute ma vie, et, a mesure qu'elle se deroulait devant mes yeux, tous les noms

aines vibraient les uns apres les autres dans mon coeur. Et j'éprouvais a la fois une melancolie profonde et une douceur infinie a songer que je priaient pour eux, tandis qu'ils ignoraient meme dans quel lieu du monde je me trouvais. Il resulta de cette disposition que, la messe finie, le moine, a son grand etonnement, ainsi qu'a celui de l'assemblee qui avait entendu l'office divin par-dessus le marche, vit, au lieu de deux ou trois carlins qu'il comptait recevoir, tomber une piastre dans son escarcelle. C'était, certes, la premiere fois qu'on lui payait une messe ce prix-la.

En sortant de la petite chapelle, je regardai autour de moi. A gauche s'étendait la Sicile, pareille a un brouillard. Sous nos pieds etait l'île, qu'enveloppait de tous cotes la Mediterranee, calme et transparente comme un miroir. Vue ainsi, Panthellerie avait la forme d'une enorme tortue endormie sur l'eau. Comme en tout l'île n'a pas plus de dix lieues de tour, on en distinguait tous les details, et a la rigueur on en aurait pu compter les maisons. La partie qui me parut la plus fertile et la plus peulee est celle qui est connue dans le pays sous la designation d'Oppidolo.

Cependant, comme la faim commençait a se faire sentir, nos yeux, apres avoir erre quelque temps au hasard, finirent par se fixer sur l'endroit ou se preparait notre dejeuner. Quoiqu'il y eut trois quarts de lieue de distance au moins du point ou nous nous trouvions jusqu'a cet endroit, l'air etait si limpide, que nous ne perdions aucun des mouvements de Pietro et de son acolyte. Lui, de son cote, s'aperçut sans doute que nous le regardions, car il se mit a danser une tarentelle, qu'il interrompit au beau milieu d'une figure pour aller visiter le roti. Sans doute le chevreau approchait de son point de cuisson, car, apres un examen consciencieux de l'animal, il se retourna vers nous et nous fit signe de revenir.

Nous trouvames notre couvert mis au milieu d'un charmant bois d'azeroliers et de lauriers roses, tout entrelaces de vignes sauvages. Il consistait tout bonnement en un tapis etendu a terre, et au-dessus duquel s'élevait un beau palmier dont les longues branches retombaient comme des panaches. Notre vin glace nous attendait; enfin des grenades, des oranges, des rayons de miel et des raisins, formaient un dessert symetrique et appetissant au milieu duquel Pietro vint déposer, couche sur une planche recouverte de grandes feuilles de plantes aquatiques, notre chevreau roti a point et exhalant une odeur merveilleusement appetissante.

Comme le chevreau pouvait peser de vingt-cinq a trente livres, et que, quelque faim que nous eussions, nous ne comptons pas le devorer a nous deux, nous invitames Pietro a en faire part a la societe, qui, depuis notre débarquement, nous avait fait l'honneur de nous suivre. Comme on le devine bien, l'offre fut acceptee sans plus de facon qu'elle etait faite. Nous nous reservames une part convenable, tant de la chair de l'animal que des accessoires dont on lui avait bourre le ventre, et le reste, accompagne d'une demi-douzaine de bouteilles de vin de Syracuse, fut generalement offert a notre suite. Il en resulta un repas homerique des plus pittoresques; et, pour que rien n'y manquat, au dessert, le berger qui nous avait vendu le chevreau, et qui sans remords aucun en avait mange sa part, joua d'une espece de musette au son de laquelle, tandis que nous fumions voluptueusement nos longues pipes, deux Panthelleriotes, par maniere de remerciement sans doute, nous danserent une gigue nationale qui tenait le

milieu entre la tarentelle napolitaine et le bolero andalou. Apres quoi nous primes chacun une tasse de cafe bouilli et non passe, c'est-a-dire a la turque, et nous redescendimes vers la ville.

En arrivant sur le port, nous apercumes le capitaine qui causait avec une sorte d'argousin gardant quatre forcats; nous nous approchames d'eux, et, a notre grand etonnement, nous remarquames que le capitaine parlait avec une sorte de respect a son interlocuteur, et l'appelait Excellence. De son cote, l'argousin recevait ces marques de consideration comme choses a lui dues, et ce fut tout au plus si, lorsque le capitaine le quitta pour nous suivre, il ne lui donna pas sa main a baiser. Comme on le comprend bien, cette circonstance excita ma curiosite, et je demandai au capitaine quel etait le respectable vieillard avec lequel il avait l'honneur de faire la conversation quand nous l'avions interrompu. Il nous repondit que c'etait Son Excellence il signor Anga, ex-capitaine de nuit a Syracuse.

Maintenant, comment le signor Anga, de capitaine de Syracuse, etait-il devenu argousin? C'etait une chose assez curieuse que voici:

Pendant les annees 1810, 1811 et 1812, les rues de Syracuse se trouverent tout a coup infestees de bandits si adroits et en meme temps si audacieux, que l'on ne pouvait, la nuit venue, mettre le pied hors de chez soi sans etre vole et meme quelquefois assassine. Bientot ces expeditions nocturnes ne se bornerent pas a devaliser ceux qui se hasardaient nuitamment dans les rues, mais elles penetrerent dans les maisons les mieux gardees, jusqu'au fond des appartement* les mieux clos, de sorte que la foret de Bondy, de picaresque memoire, etait devenue un lieu de surete aupres de la pauvre ville de Syracuse.

Et tout cela se passait malgre la surveillance du signor Anga, capitaine de nuit, auquel du reste on ne pouvait faire que le seul reproche d'arriver cinq minutes trop tard, car, a peine une maison venait-elle d'etre pillée, qu'il accourait avec sa patrouille pour prendre le signalement des voleurs; a peine un malheureux venait-il d'etre assassine, qu'il etait la pour le relever lui-meme, recevoir ses derniers aveux s'il respirait encore, et dresser proces-verbal du terrible evenement.

Aussi chacun admirait-il la prodigieuse activite du signor Anga, tout en deplorant, comme nous l'avons dit, qu'un magistrat si actif ne poussat pas l'activite jusqu'a arriver dix minutes plus tot au lieu d'arriver cinq minutes plus tard. La ville tout entiere ne s'en applaudissait pas moins d'etre si bien garde, et pour rien au monde n'aurait voulu qu'on lui donnat un autre capitaine de nuit que le signor Anga.

Cependant les vols continuaient avec une effronterie toujours croissante. Un jeune officier, loge dans le couvent de Saint-Francois, venait de recevoir un solde arriere en piastres espagnoles; il deposa son petit tresor dans un tiroir de son secretaire, prit la clef dans sa poche, et s'en alla diner en ville, se reposant sur la double securite que lui offraient la saintete du lieu ou il logeait, et le soin qu'il avait pris de cadenasser ses trois cents piastres.

Le soir en rentrant, il trouva son secretaire force et le tiroir vide.

De plus, comme il tombait ce soir-la des torrents de pluie, et que rien n'est antipathique au Sicilien comme d'être mouille, le voleur avait pris le parapluie du jeune officier.

L'officier, desespere, courut a l'instant meme chez le capitaine Anga, qu'il trouva, malgre le temps abominable qu'il faisait, revenant d'une de ses expeditions nocturnes, si devouees et malheureusement si infructueuses. Malgre la fatigue du signor Anga, et quoiqu'il fut mouille jusqu'aux os et crotte jusqu'aux genoux, il ne voulut pas faire attendre le plaignant, recut sa deposition seance tenante, et lui promit de mettre des le lendemain toute sa brigade a la poursuite de ses piastres, de son parapluie et de ses voleurs.

Mais trois mois s'ecoulerent sans que l'on retrouvat ni voleur, ni parapluie, ni piastres.

Au bout de ces trois mois, un jour qu'il faisait un temps pareil a celui pendant lequel son vol avait eu lieu, le jeune officier, proprietaire d'un parapluie neuf, traversait la grande place de Syracuse, lorsqu'il crut voir un parapluie si exactement pareil a celui qu'il avait perdu, que le desir lui prit aussitot de lier connaissance avec l'individu qui le portait. En consequence, au detour de la premiere rue, il arreta l'inconnu pour lui demander son chemin; l'inconnu le lui indiqua fort poliment. L'officier s'informa du nom de celui chez qui il avait trouve une si gracieuse obligeance, et il apprit que son interlocuteur n'etait autre que le domestique de confiance de la signora Anga, femme du capitaine de nuit.

Cette decouverte devenait d'autant plus grave, que le jeune officier avait acquis une preuve irrecusable que le parapluie en question etait bien le sien. Tout en causant avec le domestique, il avait retrouve ses deux initiales gravees sur un petit ecusson d'argent qui ornait la pomme du parapluie, que le voleur n'avait pas voulu priver de cet ornement.

L'officier courut, par le chemin le plus court, chez le capitaine de nuit; le signor Anga etait absent pour affaire de service; l'officier se fit conduire chez madame, et lui raconta comment elle avait un voleur ou tout au moins un receleur a son service. Madame Anga jeta les hauts cris, jurant que la chose etait impossible; en ce moment meme, le domestique rentra; le jeune officier, qui commencait a s'impatienter de denegations qui ne tendaient a rien moins qu'a le faire passer pour fou ou pour imposteur, prit le domestique par une oreille, l'amena devant sa maitresse, lui arracha des mains le parapluie qu'il tenait encore, montra l'ecusson, et fit reconnaitre les deux initiales pour etre les siennes. Il n'y avait rien a repondre a cela; aussi maitresse et domestique etaient-ils fort embarrasses, lorsque la porte s'ouvrit, et que le signor Anga parut en personne.

L'officier renouvela aussitot son accusation, soutenant que, les piastres ayant disparu en meme temps que le parapluie, et le parapluie etant retrouve, les piastres ne pouvaient etre loin. Le signor Anga, surpris par un dilemme aussi positif, se troubla d'abord, puis, s'etant bientot remis, repondit insolemment au jeune officier, et finit par le mettre a la porte.

C'était une faute: cette colère donna au vole des soupçons qu'il n'eut jamais eus sans cela. Il courut chez le colonel anglais qui tenait garnison dans la ville: le colonel requit le juge, et le juge, suivi du greffier et du commissaire, fit une descente chez le signor Anga, qui, à sa grande humiliation, fut forcé de laisser faire perquisition chez lui.

On avait déjà visité toute la maison sans que cette visite amenât le moindre résultat, lorsque le jeune officier, qui, en sa qualité de partie intéressée, dirigeait les recherches, s'aperçut, en traversant le rez-de-chaussée, que ce rez-de-chaussée était parqueté, chose très rare en Sicile. Il frappa du pied, et il lui sembla que le parquet sonnait plus fort le creux qu'un honnête parquet ne devait le faire. Il appela le juge, lui fit part de ses doutes; le juge fit venir deux charpentiers. On leva le parquet, et l'on trouva, les uns à la suite des autres, quatre caves pleines, non seulement de parapluies, mais de vases précieux, d'étoffes magnifiques, d'argenterie portant les armes de ses propriétaires, enfin un bazar tout entier.

Alors tout fut expliqué, et cette longue impunité des voleurs n'eut plus besoin de commentaires. Il signor Anga était à la fois le chef et le receleur de ces industriels. Le sous-prieur du couvent où était logé le jeune homme était son associé. L'affaire de ce digne moine était surtout l'écoulement des objets volés. Le signor Anga était, au reste, un homme remarquable, qui avait organisé son commerce en grand; et qui avait des espèces de comptoirs à Lentini, à Calata-Girone et à Calata-Nisetta, c'est-à-dire dans toutes les villes où il y avait de grandes foires; et cependant, comme on le voit, malgré cette active industrie, malgré ces débouchés nombreux, le signor Anga opérait si en grand, que, lorsqu'on les découvrit, ses magasins étaient encombrés.

Le moine arrêté échappa, par privilège ecclésiastique, à la justice séculière, et fut remis à son évêque. Comme depuis cette époque nul ne le revit, on presume qu'il fut enterré dans quelque *in pace*, où l'on retrouvera un jour son squelette.

Quant au signor Anga, il fut condamné aux galères perpétuelles. Envoyé d'abord simple forçat à Vallano, de là, au bout de cinq ans de bonne conduite, il fut transporté à Panthellérie, où, pendant cinq autres années, n'ayant donné lieu à aucune plainte, il fut élevé au grade d'argousin, qu'il occupa honorablement depuis douze années, avec l'espoir de passer incessamment garde-chiourme.

C'est ce que lui souhaitait notre capitaine en prenant congé de lui.

Avant de quitter Panthellérie, je fus curieux de me faire une expérience: j'y mis à la poste les lettres que j'avais écrites à mes amis, et qui étaient datées de l'île de Porri; elles parvinrent à leur destination un an après mon retour; il n'y a rien à dire.

Il était sept heures du soir lorsque nous remîmes à la voile; par un bonheur extrême, le vent qui, pendant deux jours, avait soufflé de l'est, venait de tourner au sud. Cependant ce bonheur n'était pas sans quelque mélange; ce vent tout africain était chargé de chaudes bouffées du désert libyen; c'était le cousin-germain de ce fameux sirocco dont nous avions eu un échantillon à Messine, et comme lui il apportait dans toute l'organisation physique un découragement extrême.

Nous fîmes porter nos lits sur le pont. La cabine était devenue étouffante. Il passait comme une poussière de cendres rouges entre nous et le ciel, et la mer était si phosphorescente qu'elle semblait rouler des vagues de flammes; à un quart de lieue derrière le bâtiment notre sillage semblait une traînée de lave.

Lorsqu'il en était ainsi, tout l'équipage disparaissait, et le bâtiment, abandonné à Nunzio, dont le corps de fer résistait à tout, semblait voguer seul. Cependant je dois dire qu'au moindre cri du pilote, cinq ou six têtes sortaient des écouteilles, et qu'au besoin les bras les plus alanguis retrouvaient toute leur vigueur.

Quoique nous fussions moins sensibles que les Siciliens à l'influence de ce vent, nous n'en éprouvions pas moins un certain malaise dont le résultat était de nous ôter tout appétit; la nuit se passa donc tout entière à dormir d'un mauvais sommeil, et la journée à boire de la limonade.

Le surlendemain de notre départ de Panthellerie, et comme nous étions à huit ou dix lieues encore des côtes de Sicile, le vent tomba, et il fallut marcher à la rame; mais comme chacun avait dans les bras un reste de sirocco, à peine fîmes-nous trois lieues dans la matinée. Vers les cinq heures, une petite brise sud-ouest se leva: le pilote en profita pour faire hisser nos voiles, et le bâtiment, qui était plein de bonne volonté, commença à marcher de façon à nous donner l'espoir d'entrer le soir même dans le port de Girgenti.

En effet, vers les neuf heures du soir, nous jetions l'ancre dans une petite rade au fond de laquelle on apercevait les lumières de quelques maisons; mais à peine cette opération était-elle terminée que l'on nous héla de la forteresse qu'on appelle la Santé, et qu'on nous donna l'ordre d'aller prendre une autre station. Comme tous les ordres de la police napolitaine, celui-ci n'admettait ni retard ni explication; il fallut en conséquence obéir à l'instant même; on essaya de lever l'ancre; mais, dans la précipitation que l'on mit à cette manœuvre, toutes les précautions, à ce qu'il paraît, n'ayant point été prises, le câble se brisa. On jeta à l'instant même une bouée pour reconnaître la place, et, comme sans s'inquiéter des causes de notre retard, le chef de la Santé continuait de nous hélér, nous allâmes, à grande force d'avirons, prendre la place qui nous était désignée.

Cet événement nous tint sur pied jusqu'à minuit: nous étions fatigués de la traversée que nous venions de faire, et nous dormîmes tout d'une traite jusqu'à neuf heures du matin; la journée était belle et l'eau du port

parfaitement calme, si bien que Cama, déjà levé, s'appretait à passer terre, d'abord pour achever de se remettre, comme Antee en touchant sa mère, ensuite pour acheter du poisson aux petits bâtiments que nous voyions revenir de la pêche. Inspection faite des deux ou trois maisons qui, à l'aide d'une enseigne, se qualifiaient d'auberges, nous reconnûmes que la précaution de notre brave cuisinier n'était pas intempestive, et qu'il était prudent de déjeuner à bord avant de nous risquer dans l'intérieur des terres. En conséquence, Cama, que nous autorisâmes à faire ce que bon lui semblerait à l'égard de notre nourriture, se hasarda sur la planche qui conduisait comme un pont de notre speronare au bateau voisin, et, arrivé sur celui-ci, gagna de proche en proche le rivage. Un instant après, nous le vîmes réparaître, portant sur sa tête une corbeille pleine de poisson.

J'allai annoncer cette nouvelle à Jadin, qui, en pareille circonstance, levait toujours, au profit de ses natures mortes, une dime sur notre provision. Cette fois surtout j'avais aperçu de loin certains rougets gigantesques qui, convenablement placés sur une raie et à côté d'une dorade, devaient faire à merveille, comme opposition de couleur. Quelque envie qu'il eût de passer une demi-heure encore, Jadin, dans la crainte que ses poissons ne lui échappassent, se hâta donc de passer un pantalon à pied. Pendant qu'il accomplissait cette opération, je lui montrai de loin Cama qui, s'avancant avec sa corbeille, mettait déjà le pied sur la planche, quand tout à coup nous entendîmes un grand cri, et poisson, corbeille et cuisinier disparurent comme par une trappe. Le pied encore mal assuré du pauvre Cama lui avait manqué, et il était tombé dans la mer; aussitôt, et par un mouvement plus rapide que la pensée, Pietro s'était élancé après lui.

Nous courûmes à l'endroit où l'accident venait d'arriver, lorsqu'à notre grand étonnement nous vîmes Pietro qui, au lieu de s'occuper de Cama, repechait avec grand soin les poissons et les remettait les uns après les autres dans la corbeille qui flottait sur l'eau: l'idée ne lui était pas venue en un seul instant que Cama ne savait pas nager; en conséquence, ne doutant pas qu'il ne se tirât d'affaire tout seul, il ne s'occupait que de la friture, dont la perte d'ailleurs lui paraissait peut-être beaucoup plus déplorable que celle du cuisinier.

En ce moment nous vîmes surgir, à quelques pas du bâtiment, le pauvre Cama, non point en homme qui fait sa brassée ou qui tire sa marinière, mais en noyé qui bat l'eau de ses deux mains, et qui la rejette déjà par le nez et par la bouche. Le temps était précieux: il n'avait fait que paraître et disparaître. Nous jetâmes bas nos habits pour nous élancer après lui; mais, avant que nous fussions à la fin de la besogne, Philippo sauta par-dessus bord avec sa chemise et son pantalon, donnant une tête juste à l'endroit où Cama venait de s'enfoncer, et quatre ou cinq secondes après il reparut tenant son homme par le collet de sa veste blanche. Nous voulûmes lui jeter une corde, mais il fit dédaigneusement signe qu'il n'en avait pas besoin, et, poussant Cama vers l'échelle, il parvint à lui mettre un des échelons entre les mains; Cama s'y cramponna en véritable noyé, et d'un seul bond, par un effort inouï, il se trouva sur le pont. Tout cela s'était fait si rapidement qu'il n'avait pas eu le temps de perdre connaissance, mais il avait avalé deux ou trois pintes d'eau qu'il s'occupa immédiatement de rendre à la mer. Comme il faisait, au reste, une chaleur étouffante,

le bain n'eut d'autre suite que la petite évacuation que nous avons mentionnée, laquelle même, au dire de tout l'équipage, ne pouvait être que très profitable à la santé de Cama.

Le capitaine avait rempli les formalités voulues, nos passeports étaient déposés à la police, rien ne s'opposait donc à ce que nous fissions l'excursion projetée; en conséquence, nous nous aventurâmes sur le pont tremblant qui avait failli être si fatal à Cama, et, plus heureux que lui, nous gagnâmes le bord sans accident.

À peine avions-nous mis à terre qu'un homme, qui nous observait depuis plus d'une heure, s'avança vers nous et s'offrit d'être notre cicerone. Trois ou quatre autres individus, qui s'étaient approchés sans doute dans la même intention, n'essayerent pas même de soutenir la concurrence en lui voyant tirer de sa poche une médaille qu'il nous présenta. Cette médaille portait d'un côté les armes d'Agrigente, qui sont trois géants chargés chacun d'une tour avec cette devise: *„Signat Agrigentum mirabilis aula gigantum„*, et de l'autre le nom d'Antonio Ciotta. En effet, il signor Antonio Ciotta était le cicerone officiel de l'endroit, et il commença immédiatement son entrée en fonctions en marchant devant nous et en nous invitant à le suivre.

Girgenti est située à cinq milles à peu près de la côte: on s'y rend par une montée assez rapide, qui élève d'abord le voyageur à un millier de pieds au-dessus de la mer. Tout le long de la route nous rencontrâmes des mulets chargés de ce soufre qui devait, quelques années après, amener entre Naples et l'Angleterre ce fameux procès dans lequel le roi des Français fut choisi pour arbitre. Le chemin se ressentait du commerce dont il était l'artère. Comme les sacs qui contenaient la marchandise n'étaient point si bien fermés qu'il ne s'échappât de temps en temps quelque parcelle de leur contenu, la route, à la longue, s'était couverte d'une couche de soufre qui, dans quelques endroits, avait jusqu'à trois ou quatre pouces d'épaisseur. Quant aux muletiers qui accompagnaient les sacs, ils étaient parfaitement jaunes depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui leur donnait un des aspects les plus étranges qui se puissent voir.

Nous n'étions point encore entrés dans la ville que nous savions déjà que penser de l'épithète que, dans leur emphatique orgueil, les Siciliens ont ajoutée à son nom. En effet, Girgenti la magnifique n'est qu'un sale amas de maisons bâties en pierres rougeâtres, avec des rues étroites où il est impossible d'aller en voiture, et qui communiquent les unes aux autres par des espèces d'escaliers dont, sous peine des plus graves désagréments, il est absolument nécessaire de toujours tenir le milieu. Comme il était évident que le reste de la journée ne suffirait pas à la visite des ruines, nous nous mîmes en quête d'une auberge où passer la nuit. Malheureusement une auberge n'était pas chose facile à découvrir à Girgenti la magnifique. Notre ami Ciotta nous conduisit dans deux bouges qui se donnaient insolentement ce nom; mais, après une longue conversation avec l'hôte de l'un et l'hôtesse de l'autre, nous découvrîmes qu'à la rigueur nous trouverions à nous nourrir un peu, mais pas du tout à nous coucher. Enfin, une troisième hôtellerie remplit les deux conditions réclamées par nous à la grande stupefaction des Agrigentins, qui ne comprenaient rien à une pareille exigence. Nous nous hâtâmes en conséquence d'arrêter la chambre et les deux grabats qui la meublaient, et, après avoir commandé notre dîner

pour six heures du soir, nous secouames les puces dont nos pantalons etaient couverts, et nous nous mimes en chemin pour visiter les ruines de la ville de Cocalus.

Je dis Cocalus sur la foi de Diodore de Sicile: entendons-nous bien, car avec les savants ultramontains il faut mettre les points sur les i. Une erreur de date, une faute de typographie, ont de si graves inconvenients dans la patrie de Virgile et de Theocrite, qu'il faut y faire attention. Un pauvre voyageur inoffensif met sans penser a mal un _a_ pour un _o_ ou un 5 pour un 6; tout a coup il disparaît, on n'en entend plus parler; la famille s'inquiete, le gouvernement informe et on le trouve enseveli sous une masse d'in-folios, comme Tarpeia sous les boucliers des Sabins. Si on l'en tire vivant, il se sauve a toutes jambes, et on ne l'y reprend plus; mais pour le plus souvent il est mort, a moins que, comme Encelade, il ne soit de force a secouer l'Etna. Je dis donc Cocalus comme je dirais autre chose, sans la moindre pretention a faire autorite.

Cocalus regnait a Agrigente lorsque Dedale vint s'y refugier avec tous les tresors qu'il emportait de Crete. Ces tresors etaient si considerables que le celebre architecte demanda a son hote la permission de batir un palais pour les y renfermer. Cocalus, qui avait de la terre de reste, lui dit de choisir l'endroit qui lui conviendrait le mieux, et de faire sur cet endroit ce que bon lui semblerait. L'auteur du labyrinthe choisit un rocher escarpe, accessible sur un seul point, et encore fortifia-t-il ce point de telle facon que quatre hommes suffisaient pour le defendre contre une armee.

Ceci se passait quelques annees avant la guerre de Troie. Mais, comme ces ruisseaux qui s'enfoncent sous terre en sortant de leur source pour reparaitre fleuves quelques lieues plus loin, la ville naissante disparaît pendant deux ou trois siecles dans l'obscurite des temps, pour briller dans les vers de Pindare, sous le nom de reine des cites. Alors, si l'on en croit Diogene de Laerce, sa population etait de huit cent mille ames, et si l'on s'en rapporte a Empedocle, cette population, entre autres defauts, portait ceux de la gourmandise et de l'orgueil si loin, qu'elle mangeait, disait-il, comme si elle devait mourir le lendemain, et qu'elle batissait comme si elle devait vivre toujours. Aussi, comme Empedocle etait un philosophe, c'est-a-dire un personnage probablement fort insociable, il quitta cette ville de cuisiniers et de macons pour aller s'installer sur le mont Etna, ou il vecut de racines, dans une petite tour qu'il se batit lui-meme. On sait qu'un beau matin, degoute sans doute de cette nouvelle residence comme il l'avait ete de l'ancienne, il disparut tout a coup, et qu'on ne retrouva de lui que sa pantoufle.

Une centaine d'annees auparavant, comme chacun sait, Phalaris, charge par ses concitoyens de la construction du temple du Jupiter Polien, avait profite des sommes enormes mises a sa disposition pour reunir une petite armee et surprendre les Agrigentins. Ce projet liberticide, execute avec succes pendant la celebration des fetes de Ceres, mit les Agrigentins au desesper. Aussi firent-ils quelques tentatives pour se delivrer de leur tyran. Mais celui-ci, qui etait homme d'imagination, commanda a un artiste de l'epoque un taureau d'airain deux fois grand comme nature, et dont la partie posterieure devait s'ouvrir a l'aide d'une clef. Au bout de trois

mois le taureau fut fini; au bout de quatre une revolte eclata. Phalaris fit arreter les chefs, ordonna d'amasser une grande quantite de bois sec entre les jambes du taureau, y fit mettre le feu, et lorsqu'il fut rouge, on ouvrit le monstre, et on y enfourna les rebelles. Comme il avait eu le soin d'ordonner que la gueule du taureau fut tenue ouverte, le peuple, qui assistait a l'execution, put entendre par cette issue les cris que poussaient les patients, et qui semblaient les mugissements du taureau lui-meme. Ce genre d'executions, renouvele cinq ou six fois dans l'espace de dix-huit mois, eut un resultat des plus satisfaisants. Bientot les revoltes devinrent de plus en plus rares; enfin, elle cesserent tout a fait, et Phalaris regna, grace a son ingenieuse invention, tranquille et respecte pendant l'espace de trente et un ans. Apres sa mort, quelques critiques, jaloux de sa gloire, dirent bien que son taureau d'airain n'etait qu'une contrefacon du cheval de bois, mais il n'en est pas moins vrai que, malgre cette accusation, qui au fond ne manquait peut-etre pas de quelque verite, la gloire de l'invention finit par lui en rester tout entiere.

L'epoque qui suivit le regne de Phalaris fut l'ere brillante des Agrigentins. C'etait a qui parmi eux ferait assaut de luxe et de magnificence. Un simple particulier, nomme Exenetus, vainqueur aux jeux, rentra dans la ville suivi de trois cents chars, trames chacun par deux chevaux blancs eleves dans ses paturages. Un autre, nomme Gellias, avait des domestiques stationnant a chaque porte de la ville, et dont la mission etait d'amener tous les voyageurs qui passaient par Agrigente dans son palais, ou les attendait une splendide hospitalite. Cinq cents cavaliers de Gela ayant traverse Agrigente dans le mois de janvier, et ayant ete amenes a Gellias par ses domestiques, furent loges et nourris par lui pendant trois jours, et recurent au moment de leur depart chacun un manteau. Gellias etait en outre, s'il faut en croire la tradition, un homme de beaucoup d'esprit, ce qui, on le comprend bien, ne gatait rien a l'hospitalite qu'on recevait chez lui. Aussi les Agrigentins, ayant eu quelques interets a regler avec la petite ville de Centuripa, le chargerent de se rendre aupres d'eux et de terminer l'affaire. Gellias partit aussitot et se presenta a l'assemblee des Centuripes. Mais comme, a ce qu'il parait, il etait haut a peine de quatre pieds et demi, et en outre assez mal pris dans sa petite taille, des eclats de rire accueillirent son apparition et un des assistants, plus impertinent que les autres, se chargea meme de lui demander, au nom de l'assemblee, si tous ses concitoyens lui ressemblaient.--Non pas, messieurs, repondit Gellias. Il y a meme a Agrigente de fort beaux hommes: seulement on les reserve pour les grandes republicues et pour les villes illustres; aux petites villes et aux republicues de peu de consideration on leur envoie des hommes de ma taille.--Cette reponse abasourdit tellement les railleurs, que Gellias obtint de l'assemblee tout ce qu'il desirait, et eut la gloire de regler les interets d'Agrigente, au plus grand avantage de la chose publique.

Cependant, Carthage, qui de l'autre cote de la mer voyait Agrigente grandir en richesse et en population, comprit qu'elle devait l'avoir pour amie fidele ou pour ennemie declaree dans la longue lutte qu'elle venait d'entreprendre contre Rome. Non seulement les Agrigentins refuserent l'alliance des Carthaginois, mais encore ils se declarerent leurs ennemis. Aussitot Annibal et Amilcar traverserent la mer, et vinrent mettre le siege

devant la ville. Les Agrigentins jugerent alors qu'il serait a propos de reformer quelque chose de ce luxe devenu proverbial dans l'univers entier, et deciderent que les soldats de garde a la citadelle ne pourraient avoir plus d'un matelas, d'une couverture et de deux oreillers. Malgre cette ordonnance lacedemonienne, Agrigente fut forcee de se rendre apres huit ans de siege.

Alors toutes ses richesses devinrent la proie du vainqueur: tableaux, statues, vases precieux, tout fut envoye a Carthage. Il n'y eut pas jusqu'au fameux taureau d'airain de Phalaris qui ne traversat la mer pour aller embellir la ville de Didon. Il est vrai que, deux cent soixante ans plus tard, lorsque Scipion a son tour eut pris et pille Carthage, comme Amilcar avait pris et pille Agrigente, le taureau repassa la mer et fut vendu aux Agrigentins, qui avaient pour lui une affection dont on se rend difficilement compte, quand on examine les rapports peu agreables que Phalaris les avait forces d'avoir ensemble.

Malgre cette restitution et la protection dont la couvrit Rome, Agrigente ne se releva jamais de sa chute, et ne fit que decroitre jusqu'au moment ou elle perdit jusqu'a son nom. Aujourd'hui, Girgenti, pauvre fille mendiante d'une race royale, ne couvre guere que la vingtieme partie du sol que couvrait sa gigantesque aieule, et compte treize mille ames vegetant a grand-peine la ou florissait un million d'habitants; ce qui n'empeche pas, comme je l'ai deja dit, qu'entre Messine la Noble et Paienne l'Heureuse, elle ne s'intitule pompeusement Girgenti la Magnifique.

La premiere chose qui nous frappa en sortant de la ville, fut la porte meme sous laquelle nous passions, et qui est evidemment une construction sarrasine. Je voulus commencer, en face de ce monument de la conquete arabe, a mettre a l'epreuve la science patentee de notre guide, et je lui demandai s'il savait a quel siecle remontait cette porte; mais le brave Ciotta se contenta de me repondre qu'elle etait fort vieille et que, comme elle faisait mauvais effet, on allait l'abattre par l'ordre de monsieur l'intendant, et la remplacer par une autre d'ordre dorique grec. Je m'informai alors du nom du digne intendant, et j'appris qu'il s'appelait Vaccari. Dieu lui fasse la paix!

Nous laissames a notre gauche la roche Athenienne, la plus elevee des montagnes qui dominaient l'antique Agrigente, et au sommet de laquelle etaient batis les temples de Jupiter Atabyrius et de Minerve. Un instant nous eumes l'intention d'y monter; mais notre guide nous ayant appris qu'il n'y avait rien autre chose a y voir qu'un assez beau panorama, nous remimes l'ascension a un autre voyage, et nous nous acheminames vers le temple de Proserpine, a laquelle les Agrigentins avaient voue une grande devotion. Ce temple est a peu pres aussi invisible que celui de Jupiter Atabyrius; seulement, sur ses fondations a pousse une petite eglise. A cent pas d'elle coule un _funicello_, qui, apres s'etre appele l'Acragas et le Dragon, se nomme tout modestement aujourd'hui la riviere Saint-Blaise: c'est la meme, au reste, qui, dans l'antiquite, separait l'antique Agrigente de Neapolis, ou la ville neuve.

Nous suivimes l'enceinte des murs encore fort visibles, et nous nous trouvames bientot a l'angle du rempart ou etait bati le temple de

Junon-Lucine, qui s'élève, soutenu par trente-quatre colonnes d'ordre dorique, au-dessus d'un précipice taille à pic. Une tradition, accréditée par Fazzello, veut que ce soit dans ce temple que s'était retiré, lors de la prise d'Agrigente, Gellias avec sa famille et ses trésors. Selon la même tradition, la teinte rougeâtre qui colore les pierres viendrait du feu mis par Gellias lui-même, et qui le brûla, lui et tous les siens. Il est vrai que Diodore, qui rapporte le même fait, dit qu'il se passa dans le temple du Jupiter-Atabyrius.

C'était dans ce temple qu'était suspendu le fameux tableau de Xeuxis, mentionné par Pline, chanté par l'Arioste, et pour lequel l'artiste avait fait passer devant lui cent femmes nues, afin de choisir parmi elles les cinq plus parfaites qui devaient lui servir de modèles. Il en résulta que la figure de la déesse était la quintessence de toutes les perfections différentes réunies en une seule. Au reste, comme Xeuxis avait pris goût à cette manière de travailler, il renouvela l'expérience pour son Hélène de Crotoné et pour sa Vénus de Syracuse.

Malgré le soleil véritablement africain qui dardait d'aplomb sur nos têtes, Jadin s'assit pour me faire un dessin du temple, tandis que je me mis à la recherche des grenades. Je ne tardai pas à trouver un buisson au milieu duquel il en restait deux ou trois magnifiques; mais, au moment où j'y enfonçai la main, il me sembla entendre un sifflement, et voir se balancer une tête illuminée de deux yeux ardents. En effet, c'était un serpent, qui s'était enroulé autour du tronc principal, et qui, nouveau dragon des Hespérides, s'appretait à défendre les fruits que je convoitais. Un coup de bâton frappé sur le buisson lui fit quitter son poste pour se réfugier dans de grandes herbes qui poussaient à quelques pas de là; mais, avant qu'ils les eussent atteintes, Milord, qui m'avait suivi, avait sauté dessus, et lui avait cassé les reins d'un coup de dent. Comme, tout blessé à mort qu'il était, il se redressait encore pour mordre Milord, je lui cassai la tête d'un coup de fusil. Nous le mesurâmes alors, Ciotta et moi: il avait un peu plus de cinq pieds de long. La digne cicerone m'assura, sans doute pour me flatter, que c'était un des plus grands qu'il eût jamais vus. Je reviens à mes grenades, que je rapportai en triomphe à Jadin, tandis que Ciotta me suivait, traînant le monstre par la queue.

Du temple de Junon-Lucine, nous passâmes à celui de la Concorde, le plus beau et le moins endommagé des deux. Une pierre retrouvée parmi les ruines, et que l'on conserve dans la maison commune de Girgenti, lui a fait donner ce nom. Voici l'inscription qu'elle portait, et que j'ai copiée en laissant aux mots leur disposition:

Concordiae Agrigenti-
norum Sacrum.
Respublica Ilybitano-
rum Dedicantibus

M. Haterio Candido Procos
Et L. Cornelio Marcello Q.
PR. PR.

Nous commençâmes par visiter l'intérieur de ce monument vraiment

magnifique, et dans lequel on entre par une porte ouverte au centre du _pronaos_. La _cella_, large de trente pieds et longue de quatre-vingt dix, est parfaitement conservée: deux escaliers sont pratiqués dans l'intérieur des murailles, et, par l'un d'eux, on peut encore monter facilement jusqu'aux combles.

En 1620, le temple de la Concorde fut converti en église chrétienne et dédié à San-Gregorio della Rupe, évêque de Girgenti. Alors on approprié le temple à sa nouvelle destination, et l'on perça les six portes cintrées qui donnent sur le péristyle; mais, vers la fin du dernier siècle, on regarda ce mariage de la mythologie et du christianisme comme une double profanation artistique et religieuse: toute trace de l'église moderne disparut, et si le dieu antique revenait, il trouverait, à peu de chose près, son temple tel qu'il est sorti des mains de son architecte inconnu.

Lorsque je descendis des combles, je trouvai Jadin à la besogne. Je profitai de la station pour me laisser glisser au bas des remparts et aller visiter les tombeaux creusés dans les murailles: c'étaient ceux des guerriers que les Agrigentins avaient l'habitude d'enterrer ainsi pour que, quoique morts, ils gardassent encore la ville. Pendant le siège, les Carthaginois les ouvrirent et jetèrent aux vents les cendres qu'ils renfermaient; mais, quelque temps après, la peste s'étant déclarée, et Annibal leur chef étant mort, Amilcar attribua l'apparition du fléau à cette profanation, et, pour apaiser les dieux, sacrifia un enfant à Saturne et plusieurs prêtres à Neptune. Les dieux furent satisfaits de cette réparation, et la peste s'en alla un beau matin comme elle était venue.

Je voulus remonter par le même chemin que j'avais suivi en descendant, mais la chose était impossible; je fus forcé de cotoyer les remparts sur une longueur de cinq cents pas à peu près, et de rentrer par l'ouverture qui a gardé le nom de Porte-Dorée et qui est située entre le temple d'Hercule et celui de Jupiter Olympien. Comme la nuit s'avancait, je remis la visite de ces deux merveilles au lendemain. À moitié chemin du temple de la Concorde, je rencontrai Jadin qui avait plié bagage et qui venait au devant de moi. Nous nous engageâmes dans une rue de la vieille ville toute bordée de tombeaux, et nous nous acheminâmes vers Girgenti, dont nous étions éloignés d'une demi-lieue à peu près.

Avec le changement de lumière, la ville avait changé d'aspect; le soleil, prêt à s'abaisser à l'horizon, se couchait derrière Girgenti, qui, assise au haut de son rocher, se détachait en vigueur sur un ciel de feu, pareille à une des ces villes babyloniennes que rêve Martyn. À gauche était la mer d'Afrique, calme, azurée, immense; derrière nous les temples de Junon-Lucine et de la Concorde; enfin, sous nos pieds, conservant la trace des chars, la voie antique, la même qui avait été foulée, il y a deux mille ans, par ce peuple disparu dont nous cotoyions les tombeaux.

À mesure que nous approchions de la ville, le grandiose s'effaçait, et Girgenti nous reparaissait telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire comme un amas confus de maisons sales et mal bâties. Cependant, à trois cents pas de la porte, une autre illusion nous attendait. De jeunes filles du peuple venaient puiser de l'eau à une fontaine, et remportaient sur leurs têtes ces belles cruches d'une forme longue, comme on en retrouve

dans des dessins d'Herculanum et dans les fouilles de Pompeia; c'étaient, comme je l'ai dit, des filles du peuple couvertes de haillons, mais ces haillons étaient drapés d'une manière simple et grande, mais le geste avec lequel elles soutenaient l'amphore était puissant, mais enfin, telles qu'elles étaient, à moitié nues, non point par coquetterie, mais par misère, c'étaient encore les filles de la Grèce, dégénérées, abâtardies, sans doute, dans lesquelles cependant il était facile de retrouver encore quelque trace du type maternel. Deux d'entre elles, sur notre invitation transmise par Ciotta, posèrent complaisamment pour Jadin, qui en fit deux croquis qu'on croirait des copies de peintures antiques.

Nous trouvâmes à l'hôtel un moderne Gellias, qui, ayant appris notre arrivée, nous attendait pour nous offrir l'hospitalité: c'était l'architecte de la ville, monsieur Politi, homme fort aimable, dont la vie tout entière est consacrée à l'étude des antiquités au milieu desquelles il vit. Quelque envie que nous eussions de profiter de son offre, nous la refusâmes; pour ne point faire trop de peine à notre hôte, qui avait visiblement fait de grands frais à l'endroit de notre réception, nous déclarâmes à monsieur Politi, que pour tout le reste, nous réclamions son obligeance.

Monsieur Politi nous répondit en se mettant à notre entière disposition. Nous en profitâmes à l'instant même en lui demandant des renseignements sur la manière dont nous devions gagner Palerme.

Il y avait deux moyens d'arriver à ce but: le premier était celui des côtes avec notre speronare; le second était de couper diagonalement la Sicile de Girgenti à Palerme. Le premier nécessitait quinze ou dix-huit jours de navigation, le second trois jours seulement de cavalcade. De plus il nous montrait l'intérieur de la Sicile dans toute sa solitude et sa nudité; il n'y avait donc pas à balancer comme économie de temps et gain de pittoresque. Nous choisîmes le second. Un seul inconvénient y était attaché. La route, nous assura monsieur Politi, était infestée de voleurs, et quinze jours auparavant, un Anglais avait été assassiné entre Fontana-Fredda et Castro-Novo. Nous nous regardâmes, Jadin et moi, et nous nous mimâmes à rire.

Depuis que nous étions en Italie, nous avions sans cesse entendu parler de bandits sans jamais avoir aperçu l'ombre d'un seul. D'abord, je l'avouerai, ces récits terribles de voyageurs dévalisés, mis à rançon, assassinés, que nous avaient faits les conducteurs de voitures pour ne pas marcher la nuit, ou les maîtres d'auberge pour nous engager à prendre une escorte sur laquelle on leur fait une remise, avaient produit sur nous quelque sensation. En conséquence, les premières fois, nous nous étions prudemment arrêtés ou nous nous trouvions; puis, les autres, nous étions partis avec quelque crainte; enfin, voyant qu'on parlait toujours d'un danger qui ne se réalisait jamais, nous avons fini par rire et voyager à toute heure, sans prendre d'autre précaution que de ne jamais quitter nos armes. Plus tard, à Naples, on nous avait promis positivement que nous ne quitterions pas la Sicile sans rencontrer ce que nous avions cherché inutilement ailleurs, et, depuis que nous étions en Sicile, comme à Naples, comme à Rome, comme à Florence, nous n'avions encore trouvé de véritables détresseurs de grand chemin que des aubergistes. Il est vrai qu'ils faisaient la chose en

conscience.

La crainte de monsieur Politi nous parut donc tant soit peu exageree, et nous lui dimes que, ce qu'il nous presentait comme un obstacle etant un attrait de plus, nous choisissons definitivement la route de terre.

Comme cette reponse, pour ne point paraitre une espece de forfanterie, necessitait une explication, nous lui dimes ce qui nous etait arrive jusque-la, le bonheur que nous avons eu de ne faire aucune mauvaise rencontre, et le desir que nous aurions, ne fut-ce que pour donner a notre voyage le charme de l'emotion, de faire connaissance avec quelque bandit.

--Pardieu! nous dit monsieur Politi, n'est-ce que cela? J'ai votre affaire sous la main.

--Vraiment?

--Oui; seulement c'est un voleur en retraite, un bandit reconcilie, comme on dit. Il est muletier a Palerme, il vient d'amener ici deux Anglais. Si vous voulez le prendre, il a deux bonnes mules de retour, et avec lui vous aurez au moins l'avantage, si vous rencontrez des bandits, de pouvoir traiter. En sa qualite d'ancien confrere, ces messieurs lui font des avantages qu'ils ne font a personne.

--Et cet honnete homme est a Girgenti? m'ecriai-je.

--Il y etait ce matin encore, et a moins qu'il ne soit parti depuis ce moment, ce dont je doute, nous pouvons l'envoyer chercher.

--A l'instant meme, je vous en prie.

Monsieur Politi appela le garcon et lui dit d'aller chercher Giacomo Salvadore de sa part, et de l'amener a l'instant meme. Dix minutes apres, le garcon reparut, suivi de l'individu demande.

C'etait un homme de quarante a quarante-cinq ans, qui, sous son costume de paysan sicilien, avait conserve une certaine allure militaire. Il avait sur la tete un bonnet de laine grise brode de rouge, de forme phrygienne; quant au reste de son accoutrement, il se composait d'un gilet de velours bleu, duquel sortaient des manches de chemise de grosse toile dont les poignets etaient bordes de rouge comme le bonnet, d'une ceinture de laine de differentes couleurs qui lui ceignait la taille, d'une culotte courte de velours pareil a celui du gilet; enfin il avait pour chaussure des especes de bottes a retroussis ouvertes sur le cote. Le tout se detachait sur un manteau de couleur rougeatre brode de vert, qui, jete sur une de ses epaules seulement, pendait derriere lui et donnait a son aspect quelque chose de pittoresque.

Monsieur Politi nous avait pries de ne faire aucune allusion a la premiere profession du signor Salvadore, et de nous contenter purement et simplement, dans cette premiere entrevue, de debattre nos prix et de faire notre accord. Nous lui avons promis de nous tenir dans les bornes de la plus stricte convenance.

Comme l'avait pense monsieur Politi, le muletier, en voyant débarquer le matin deux étrangers, s'était dit qu'il ne perdrait pas son temps à attendre. Il est vrai que quelquefois, il l'avouait lui-même, il avait été trompé dans un calcul pareil, et qu'il avait rencontré des âmes timorées qui avaient préféré, pour traverser trois jours de désert, une autre compagnie que celle d'un ex-voleur; mais aussi, dans d'autres circonstances, comme par exemple dans celle où nous nous trouvions, il avait été dédommé de sa peine. Somme toute, il était presque sûr de son affaire quand les voyageurs étaient Anglais ou Français; les chances se balançaient quand le voyageur était Allemand; mais, si le voyageur était Italien, il ne prenait pas même la peine de se présenter et de faire ses ouvertures; il savait d'avance qu'il était refusé.

La discussion ne fut pas longue. D'abord Salvatore, fier comme un roi, avait l'habitude d'imposer les conditions et non de les recevoir. Comme ces conditions se bornaient à deux piastres par mule et à deux piastres pour le muletier, en tout, et y compris la mule qui portait le bagage, huit piastres, ces arrangements nous parurent si raisonnables, que nous arrêtâmes immédiatement mules et muletier pour le surlendemain matin, moyennant lequel accord Salvatore nous donna deux piastres d'arrhes.

Ceci est encore une chose remarquable, que, par toute l'Italie, ce sont les vetturini qui donnent des arrhes aux voyageurs et non les voyageurs qui donnent des arrhes aux vetturini.

Monsieur Politi demanda alors à Salvatore s'il croyait qu'il y eût quelque danger pour nous sur la route. Salvatore répondit que, quant au danger, il n'y en avait pas, et qu'il pouvait en répondre. À un seul endroit peut-être, c'est-à-dire à une lieue et demie ou deux lieues de Castro-Novo, nous aurions quelque négociation à entamer avec une bande qui avait fait élection de domicile dans les environs; mais, en tout cas, Salvatore répondait que le droit de passage qu'on exigerait de nous, en supposant même qu'on l'exigeât, ne s'élèverait pas à plus de dix ou douze piastres. C'était, comme on le voit, une misère qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât.

Ce point posé, nous remplîmes un verre de vin que nous présentâmes à Salvatore, et nous trinquâmes à notre heureux voyage.

Tout était arrêté, il ne s'agissait plus que de donner avis au capitaine Arena de la résolution que nous avions prise, afin qu'il fit le tour de la Sicile avec son bâtiment et vint nous rejoindre à Palerme. En conséquence, on me chercha un messager qui, moyennant une demi-piastre, se chargea de porter ma dépêche jusqu'au port. Elle contenait l'invitation à notre brave patron de venir nous parler le lendemain avant neuf heures, et la désignation de quelques objets de première nécessité, qui devaient constituer notre bagage de voyageurs, et à l'aide desquels nous attendrions tant bien que mal, à Palerme, le reste de notre roba.

Sur ce, monsieur Politi, voyant que nous paraissions fort desirieux de gagner notre chambre, prit congé de nous en s'offrant d'être en personne notre cicerone pour le lendemain, et en nous priant de prévenir notre hôte que nous dinions ce jour-là en ville.

LE COLONEL SANTA-CROCE

Grace a la discretion de monsieur Politi, qui nous avait permis de nous retirer de bonne heure, nous etions le lendemain sur pied et prêts a le suivre, lorsqu'il vint nous prendre a six heures. La chaleur, repercutee par les rochers nus sur lesquels nous marchions, avait ete si etouffante la veille, que nous avions resolu d'y echapper autant que possible en nous mettant en campagne des le matin.

Nous sortimes par la meme porte que la veille, accompagnes de monsieur Politi et suivis de notre ami Ciotta, dont nous avions ete bien tentes de nous debarrasser, mais qui, pareil au jardinier du *«Mariage de Figaro»*, n'avait pas ete si sot que de renvoyer de si bons maitres. En attendant qu'il nous donnat des preuves de son erudition, il nous donnait des marques de sa bonne volonte, en portant le parasol, le tabouret et la boite a couleurs de Jadin.

La premiere trace d'antiquites que nous rencontrames fut des sepulcres creuses dans le roc meme, comme j'en avais deja rencontre de pareils a Arles et au village de Baux; je laissai Jadin s'enfoncer avec monsieur Politi dans une profonde discussion scientifique, et je m'acheminai avec Ciotta vers un petit edifice carre d'une construction assez elegante, porte sur un soubassement et orne de quatre pilastres. Apres avoir inutilement essaye de me rendre compte, par ma propre science archeologique, de l'ancienne destination de cet edifice, force me fut de recourir a l'erudition de Ciotta, et je lui demandai s'il avait une opinion sur cette ruine.

--Certainement, Excellence, me dit-il, c'est la chapelle de Phalaris.

--La chapelle de Phalaris! repondis-je assez etonne de cette singuliere alliance de mots. Vous croyez?

--J'en suis sur, Excellence.

--Mais de quel Phalaris? demandai-je, car, au bout du compte, il pouvait y en avoir eu deux, et la reputation du premier pouvait avoir nui a l'illustration du second.

--Mais, reprit Ciotta etonne de la question, mais du fameux tyran qui avait invente le taureau d'airain.

--Ah! ah! pardon, je ne le croyais pas si devot.

--Il avait des remords, Excellence, il avait des remords; et comme le palais qu'il habitait etait a quelques pas d'ici, il fit elever cette chapelle a proximite du susdit palais, pour n'avoir pas trop a se deranger quand il voulait entendre la sainte messe.

--Pardon, signor cicerone, mais l'explication me paraît si judicieuse, que je vous demanderai la permission de l'inscrire séance tenante sur mon album.

--Faites, Excellence, faites.

En ce moment, Jadin nous rejoignit; comme je ne voulais pas le priver de l'explication lumineuse que m'avait donnée Ciotta, je le laissai avec lui, et je pris à mon tour monsieur Politi pour visiter le temple des Géants, tandis que Jadin faisait en quatre coups de crayon un croquis de la chapelle de Phalaris.

Le temple des Géants n'est, à l'heure qu'il est, qu'un monceau de ruines, et si, comme le dit Biscari, on n'avait retrouvé un triglyphe parmi ces ruines, on ne saurait pas même à quel ordre d'architecte cet édifice appartenait.

Selon toute probabilité, ce temple, qui semblait bâti pour l'éternité, fut renversé par les barbares. En 1401, Fazello, le chroniqueur de la Sicile, dit avoir encore vu debout trois des géants qui formaient les cariatides. Ce sont ces trois géants que la Girgenti moderne, en fille fière de sa race, a pris pour armes. Quelque temps après, un tremblement de terre les renversa, et aujourd'hui, de toute cette *« cour de colosses »*, comme dit la devise de la ville, il ne reste qu'un pauvre géant couché dont on a rapproché les morceaux, et qui peut donner encore, avec un tronçon des fameuses colonnes de ce temple, dans les cannelures desquelles un homme pouvait se cacher, une idée de la grandeur du monument.

Nous mesurâmes le géant de pierre; il avait de 24 à 25 pieds, y compris ses brasployés au-dessus de sa tête. Au reste, les contours en sont très frustes, ces cariatides, selon toute probabilité, ayant été revêtues de stuc, et dans leur partie postérieure se trouvant adossées à des pilastres.

Notre ami Ciotta avait bâti sur cette figure un système non moins ingénieux que celui qu'il nous avait développé sur la chapelle de Phalaris; il pensait que ce géant était un des anciens habitants de la Sicile, qui ayant eu l'imprudence de se laisser tomber dans une fontaine pétrifiante, avait eu le bonheur de s'y conserver intact jusqu'au jour où, la fontaine ayant été mise à sec par un tremblement de terre, on l'y avait retrouvé tel qu'il était encore aujourd'hui.

Du temple des Géants, nous n'eûmes qu'à traverser la voie antique pour nous trouver à celui d'Hercule. Celui-ci est encore plus maltraité que son voisin. Une colonne seule est restée debout. C'est le temple dont parle Cicéron à propos de la fameuse statue du fils d'Alcmène, si magnifique, qu'il était difficile de rien voir de plus beau;-- *« Quo non facile dixerim quidquid vidisset pulchrius »*.-- Aussi, lorsque Verres, qui l'avait trouvée à sa convenance, voulut s'en emparer, il y eut émeute, et les habitants d'Agrigente chassèrent à coups de pierres les messagers du proconsul romain.

Ces ruines visitées, nous descendîmes par la porte d'Or, et, franchissant

l'enceinte des murs, nous nous avancames vers un petit monument carre, que les uns assurent etre le tombeau de Theron, et les autres celui d'un celebre coursier. Au reste, les uns et les autres donnent de si puissante preuves a l'appui de leur assertion, que notre cicerone, embarrasse de se prononcer entre eux, nous dit, pour tout concilier, que ce sepulcre etait celui d'un ancien roi agrigentain, qui s'etait fait enterrer avec un cheval qu'il aimait beaucoup.

Trois cents pas plus loin sont deux colonnes enchassees dans les murs d'une petite cassine: c'est tout ce qui reste du temple d'Esculape. La plaine au milieu de laquelle s'eleve cette cassine s'appelle encore _il Campo romano_. En effet, c'etait a cette place que, dans la premiere guerre punique, campait, au dire de Polybe, une partie de l'armee romaine.

Comme le soleil, avec lequel nous avions fait la veille une si intime connaissance, recommencait a nous faire les honneurs de la ville, qu'au dire de Pindare il ne dedaignait pas autrefois de chanter lui-meme, nous nous privames des temples de Vulcain, de Castor et Pollux, et de la piscine creusee par les prisonniers carthaginois dans la vallee d'Acragas. Ciotta insista beaucoup pour nous y conduire, mais nous lui promimes de le payer comme si nous l'avions vue, ce qui le ramena a l'instant meme a notre sentiment.

En rentrant a l'hotel, nous trouvames le capitaine Arena qui nous attendait avec notre cuisinier. Nous nous etonnames de cette infraction aux lois de la police napolitaine, qui defendait, on se le rappelle, au susdit Cama de mettre pied a terre. Mais le pauvre diable avait tant prie qu'on l'eloignat de l'element sur lequel il n'avait pas un instant de repos, et qui la veille encore avait pense lui etre si fatal, que le capitaine, touche de ses supplications, nous l'amenait pour nous demander si, malgre la defense faite a son endroit, nous voulions prendre sur nous de l'emmener par terre a Palerme. La patient attendait notre decision avec une figure si piteuse, que nous n'eumes pas le courage de lui refuser sa requete. Au risque de ce qui pouvait en resulter, Cama fut donc, a sa grande satisfaction, reinstalle sur la terre ferme. Cinq minutes apres, notre hote accourut pour nous demander si nous etions mecontents de notre diner de la veille. Comme nous n'avions aucun motif de desobliger ce brave homme, qui avait veritablement fait ce qu'il avait pu, nous lui dimes que, loin de nous en plaindre, nous en etions au contraire tres satisfaits; alors il nous pria de venir mettre le hola dans sa cuisine, ou Cama mettait tout sens dessus dessous. Nous y courumes aussitot, et nous trouvames effectivement Cama au milieu de cinq ou six casseroles, et demandant a grands cris de quoi mettre dedans. C'etait cette demande indiscrete qui avait blesse notre hote. Nous fimes comprendre a Cama que ses exigences etait exorbitantes, et nous l'invitames a laisser le cuisinier de la maison nous appreter a son gout les douze ou quinze oeufs qu'il etait parvenu a grand-peine a se procurer. Cama se retira en grommelant, et nous ne pumes le consoler qu'en lui promettant qu'il prendrait sa revanche pendant notre voyage d'Agrigente a Palerme.

Le capitaine avait apporte tous nos effets, et a tout hasard une centaine de piastres. Mais, comme ce que monsieur Politi nous avait dit de la route ne nous invitait pas a nous surcharger d'argent, nous le priames de

remporter la susdite somme au bâtiment, ou elle serait beaucoup plus en sureté que dans nos poches. Nous avions, Jadin et moi, une cinquantaine d'onces, c'est-à-dire sept ou huit cents francs, et cela nous paraissait d'autant plus suffisant dans les circonstances actuelles, que le capitaine nous promettait de nous avoir rejoints dans une dizaine de jours. Il avait bien eu un instant la crainte qu'un accident arrive au speronare ne le forcat de s'arreter quelques jours a Girgenti pour se procurer une ancre qui remplacat celle restee au fond de la mer; mais Philippo avait tant et si bien plonge, qu'il avait fini par degager la dent de fer du rocher sous lequel elle avait mordu, et alors, apres avoir plonge sept fois a la profondeur de vingt-cinq pieds, il etait revenu a la surface de l'eau avec son ancre. Aussitot Pietro et Giovanni, qui l'attendaient, s'etaient jetes a la mer avec un cable; on avait passe le cable dans l'anneau, et l'ancre avait ete triomphalement hissee sur le bâtiment.

Tout allant donc pour le mieux, nous primes conge du capitaine, en lui donnant rendez-vous a Palerme.

Aussitot apres le dejeuner, qui, d'apres le prospectus qu'on en a vu, ne devait pas nous tenir longtemps, nous nous mimes en quete des choses remarquables que pouvait nous offrir Girgenti elle-meme. La liste etait courte: un magasin de vases etrusques fort incomplet, et dont chaque piece nous etait offerte pour un prix triple de celui qu'elle nous eut coute a Paris; un petit tableau pretendu de Raphael, mais tout au plus de Jules Romain, qui avait ete vole, puis rendu par l'entremise d'un confesseur, et qui etait depose chez le juge, qui pourra bien en devenir le proprietaire definitif; enfin l'eglise cathedrale, privee pour le moment d'evêque, attendu que, le dernier prelat etant mort, le roi de Naples touchant provisoirement ses revenus, qui sont de trente mille onces, sa majeste sicilienne ne se pressait pas de pourvoir au benefice vacant.

Ces differentes visites, tout insignifiantes qu'elles etaient, ne nous conduisirent pas moins jusqu'au diner, qui nous fut servi avec une profusion que nous avions rencontree chez notre bon Gemellaro, mais que nous n'avions pas retrouvee depuis. Au dessert, la conversation retomba sur les voleurs; ce sujet nous ramena tout naturellement a Salvatore, notre futur guide, et nous demandames a monsieur Politi quelques renseignements sur la facon dont la grace de Dieu l'avait touche. Mais, au lieu de nous repondre, notre hote nous offrit de nous raconter une anecdote arrivee il y avait sept ou huit ans a Castro-Giovanni. Ne voulant pas lacher la realite pour l'ombre, nous acceptames aussitot, et, sans autre preambule que de nous faire servir le cafe et d'ordonner qu'on ne vint nous deranger sous aucun pretexte, monsieur Politi commença l'histoire suivante:

--Le 20 juillet 1826, a six heures du soir, la salle du tribunal de Castro-Giovanni etait non seulement encombrée de curieux, mais encore les rues avoisinantes regorgeaient d'un flot d'hommes et de femmes qui, n'ayant pu trouver place dans l'enceinte ou l'on rendait la justice, attendaient dehors le resultat du jugement. C'est que ce jugement etait de la plus haute importance pour toute la population du centre de la Sicile. L'accuse qui comparaisait a cette heure devant ses juges faisait, a ce qu'on assurait, partie de la bande du fameux capitaine Luigi Lana, qui, se tenant tantot sur la route de Catane a Palerme, tantot sur celle de Catane a

Girgenti, et quelquefois même sur les deux, dévalisait scrupuleusement tout voyageur qui avait l'imprudence de prendre l'une ou l'autre de ces deux routes.

Le seigneur Luigi Lana était un de ces chefs de voleurs comme on n'en trouve plus qu'en Sicile et à l'Opéra-Comique, et qui s'élançaient sur les grands chemins pour redresser les abus de la société, et remettre un peu d'égalité entre les faveurs et les disgrâces de la fortune. Vingt personnes avaient eu affaire à lui; mais, sur les vingt signalements donnés par elles, il n'y en avait pas deux qui se ressemblaient. Au dire des uns c'était un beau jeune homme blond de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qui avait l'air d'une femme; au dire des autres, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux traits fortement accentués, au visage olivâtre et aux cheveux noirs et crépus. Il y en avait qui disaient l'avoir vu entrer dans les églises et y dire ses prières avec une componction à faire honte aux moines les plus fervents; d'autres lui avaient entendu proférer des blasphèmes à faire fendre le ciel, et le tenaient pour un impie et pour un reprobé. Enfin il y en avait encore, mais c'était le plus petit nombre, il faut l'avouer, qui disaient qu'il était plus honnête homme au fond que ceux qui le poursuivaient pour le faire pendre, et plus rigide observateur d'une simple promesse verbale que beaucoup de commerçants ne le sont d'une obligation écrite: ceux-là s'appuyaient sur un fait qui prouvait qu'effectivement maître Luigi Lana ne plaisantait pas à l'endroit de ses engagements. Voici l'événement sur lequel ils basaient la bonne opinion qu'ils avaient conçue et qu'ils émettaient touchant ce singulier personnage.

Un jour qu'il était poursuivi, il avait trouvé asile chez un riche seigneur nommé le marquis de Villalba; en le quittant, Luigi, reconnaissant, lui avait promis que lui et les siens pouvaient désormais voyager en Sicile en toute sûreté. Confiant en cette promesse, le marquis de Villalba avait envoyé quelques jours après cet événement son intendant faire un paiement à Cefalù; mais, entre Polizzi et Colesano, l'intendant avait été arrêté par un voleur. Le pauvre diable avait eu beau dire qu'il appartenait au marquis de Villalba, et que le marquis de Villalba avait pour lui et les siens un sauf-conduit du capitaine: le bandit n'avait point écouté ses réclamations et avait laissé le pauvre intendant nu comme un ver. Se voyant dans l'impossibilité de continuer sa route, l'intendant était revenu sur ses pas et avait demandé l'hospitalité dans la première maison de Polizzi; de là il avait écrit à son maître l'accident qui lui était arrivé, lui demandant ses instructions sur ce qui lui restait à faire. Le marquis de Villalba, qui ne se souciait pas d'aller sommer Lana de tenir la promesse qu'il lui avait faite et à laquelle il avait manqué si promptement, était en train d'écrire au pauvre intendant qu'il eût à revenir au château, lorsqu'on lui remit deux sacs qu'un inconnu venait d'apporter pour lui de la part du capitaine Luigi Lana. Le marquis ouvrit les deux sacs. Le premier contenait la somme qui avait été volée à l'intendant, le second la tête du voleur.

En même temps l'intendant recevait dans la maison où il s'était réfugié, et par un autre messager inconnu, les habits dont il avait été dépouillé.

À partir de ce jour, aucun bandit ne s'avisa plus de se froter ni au marquis de Villalba, ni à personne de sa maison.

Or, comme nous l'avons dit, le 20 juillet 1826, on jugeait au tribunal de Castro-Giovanni un homme accuse de faire partie de la bande de Luigi Lana, et que l'on soupçonnait d'avoir assassiné un voyageur anglais trois mois auparavant, c'est-à-dire le 18 mai, entre Centorbi et Paterno. Comme l'Anglais était mort deux jours après des quatre coups de poignard qu'il avait reçus, il n'y avait pas moyen de convaincre le coupable par la confrontation. Mais avant d'expirer, le moribond, qui avait gardé pendant tout cet événement un sang-froid digne du pays où il était né, avait donné de son meurtrier un signalement tellement exact, que, grâce à ce signalement, on avait arrêté six semaines après le coupable.

Quand nous disons le coupable, nous devrions dire simplement l'accusé, car les avis étaient fort partagés sur l'individu qui comparait devant le seigneur Bartolomeo, juge de Castro-Giovanni. En effet, malgré la déposition de l'Anglais mourant, malgré l'identité du signalement avec les traits de son visage, le prisonnier soutenait qu'il était victime d'une erreur de ressemblance, et que, le jour même où avait eu lieu l'assassinat, il était sur le port de Palerme, ou pour le moment il exerçait le métier de *facchino*. Malheureusement le seigneur Bartolomeo, juge de Castro-Giovanni, paraissait s'être rangé au nombre des personnes peu disposées à croire à cette dénégation, ce qui laissait, la chose était facile à voir, infiniment peu d'espoir au pauvre diable, qui, pour toute défense, arguait d'un alibi qu'il ne pouvait pas prouver.

Les choses en étaient donc là, et l'on attendait de minute en minute le prononcé du jugement, lorsqu'un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, revêtu d'un uniforme de colonel anglais, et suivi de deux domestiques comme lui à cheval, entra à Castro-Giovanni, venant du côté de Palerme, et s'arrêta à l'hôtel du *_Cyclope_*, tenu par maître Gaetano Pacca. Comme les voyageurs de cette qualité étaient rares à Castro-Giovanni, maître Gaetano accourut lui-même à la porte, et ne voulut céder à personne l'honneur de tenir la bride du cheval de l'étranger, tandis que l'étranger mettait pied à terre. L'officier, qui, comme nous l'avons dit, était suivi de deux domestiques, voulut d'abord s'opposer à cet excès de politesse, mais, voyant que son hôte futur insistait, il ne voulut pas le contrarier pour si peu, mit pied à terre dans toutes les règles de l'équitation, et entra dans l'hôtel en fouettant légèrement avec sa cravache la poussière amassée sur ses bottes et sur son pantalon.

--Je suis le très humble serviteur de Votre Excellence, dit au colonel maître Gaetano, qui, ayant jeté la bride du cheval aux mains d'un des domestiques, était entre derrière l'étranger, et je serai éternellement fier de ce qu'un seigneur du rang de Votre Excellence se soit arrêté à l'hôtel du *_Cyclope_*. Votre Excellence vient sans doute de faire une longue route, et une longue route ouvre l'appétit. Que ferai-je servir à Votre Excellence pour son dîner?

--Mon cher monsieur Pacca, dit l'étranger avec un accent maltais fortement prononcé, et d'un air de hauteur qui arrêta tout court la politesse un peu familière de maître Gaetano, faites-moi d'abord le plaisir de répondre à une question que j'aurais à vous adresser, puis nous en reviendrons à la proposition que vous avez la bonté de me faire.

--Je suis aux ordres de Votre Excellence, dit l'hôte du _Cyclope_.

--Tres bien. Je voudrais savoir combien il y a de milles de Castro-Giovanni au chateau de mon honorable ami le prince de Paterno.

--Votre Excellence ne compte sans doute pas faire une si longue route aujourd'hui, et surtout a l'heure qu'il est.

--Pardon, mon cher Pacca, reprit l'étranger avec le même ton railleur qu'on avait déjà pu remarquer dans l'accent qui accompagnait ses paroles. Mais vous ne vous apercevez pas que vous répondez à ma question par une autre question. Je vous demande combien il y a de milles d'ici au chateau du prince de Paterno: comprenez-vous?

--Dix-sept milles, Votre Excellence.

--Tres bien: avec mon cheval c'est l'affaire de trois heures, et pourvu que je parte à huit heures du soir, je serai encore arrivé avant minuit: préparez mon dîner et celui de mes gens, et faites donner à manger à nos montures.

--Seigneur Dieu! s'écria l'aubergiste, Votre Excellence aurait-elle donc l'intention de voyager de nuit?

--Et pourquoi pas?

--Mais Votre Excellence doit savoir que les routes ne sont pas sûres?

L'étranger se mit à rire avec une indéfinissable expression de mépris; puis, après un instant de silence:

--Qu'y a-t-il donc à craindre? demanda-t-il en continuant de fouetter la poussière de son pantalon avec sa cravache.

--Ce qu'il y a à craindre? Votre Excellence le demande!

--Oui, je le demande.

--Votre Excellence n'a-t-elle point entendu parler de Luigi Lana?

--De Luigi Lana? qu'est-ce que cet homme?

--Cet homme, Excellence, c'est le plus terrible bandit qui ait jamais paru en Sicile.

--Vraiment? dit l'étranger de son même ton goguenard.

--Sans compter qu'en ce moment il est exaspéré, continua l'aubergiste, et je réponds bien qu'il ne fera quartier à personne.

--Et de quoi est-il exaspéré, maître Gaetano? Voyons, contez-moi cela.

--De ce qu'on juge en ce moment un des hommes de sa bande.

--Ou cela?

--Ici meme, Excellence.

--Et sans doute ce drole sera condamne?

--J'en ai peur, Excellence.

--Et pourquoi en avez-vous peur, maitre Gaetano?

--Pourquoi, Excellence? parce que Luigi Lana est un homme a mettre, pour se venger, le feu aux quatre coins de Castro-Giovanni.

L'etranger eclata de rire.

--Puis-je savoir de quoi rit Votre Excellence? demanda l'aubergiste tout stupefait.

--Je ris de ce qu'un homme de coeur fait trembler huit ou dix mille laches comme vous, repondit l'etranger avec un air plus meprisant que jamais. Et, continua-t-il apres une pause d'un instant, vous croyez donc que cet homme sera condamne?

--Je n'en fais pas de doute, Excellence.

--Je suis fache de n'etre pas arrive plus tot, reprit l'etranger comme s'il se parlait a lui-meme; je n'aurais pas ete fache de voir la figure que fera le drole en entendant prononcer son jugement.

--Peut-etre est-il encore temps, dit maitre Gaetano; et si Votre Excellence veut se distraire a cela en attendant que son diner soit servi, j'ecrirai un petit mot au juge Bartolomeo, dont j'ai l'honneur d'etre le compere, et je ne doute pas que sur ma recommandation il ne fasse placer Votre Excellence dans l'enceinte meme des avocats.

--Merci, mon cher monsieur Pacca, dit l'etranger en se levant et s'avancant vers la porte; merci, mais ce serait probablement trop tard. J'entends un grand bruit de monde qui revient, et sans doute le jugement est prononce.

En effet, la foule qui, dix minutes auparavant, se pressait autour du tribunal, se repandait a cette heure dans les rues; et, comme un orage planant sur la ville, les mots: a mort! a mort! grondaient repetes par quatre ou cinq mille voix.

L'accuse, malgre ses denegations reiterees, n'ayant pu produire aucun temoin a decharge, venait d'etre condamne a etre pendu.

Le jeune colonel resta sur la porte jusqu'a ce que cette foule qu'il regardait en froncant le sourcil et en mordant sa moustache fut ecoulee; puis, lorsque la rue fut, a l'exception de quelques groupes semes ca et la, redevenue solitaire, il se retourna vers l'aubergiste, qui se tenait

respectueusement derriere lui, se haussant sur la pointe des pieds, et essayant de voir par-dessus son epaule.

--Et quand croyez-vous que cet homme soit execute, mon cher monsieur Pacca? demanda l'etranger.

--Mais apres-demain matin, sans doute, repondit maitre Gaetano; aujourd'hui le jugement, cette nuit la confession, demain la chapelle ardente, apres-demain la potence.

--Et a quelle heure?

--Vers les huit heures du matin, c'est l'heure ordinaire.

--Ma foi! il me prend une envie, dit le colonel.

--Laquelle, Excellence?

--C'est, n'ayant pu voir juger ce drole, de le voir au moins pendre.

--Rien de plus facile; Votre Excellence peut partir demain matin, faire sa visite a son ami le prince de Paterno, et etre de retour ici demain soir.

--Vous parlez comme saint Jean-Bouche-d'Or, mon cher monsieur Pacca, repondit le colonel en tirant hors de son uniforme rouge son jabot de batiste; et je ferai comme vous dites. Ainsi donc occupez-vous de mon diner et de ma chambre; tachez que tout cela soit, je ne dirai pas bon, mais passable; comme vous m'en donnez le conseil, je partirai demain matin et je reviendrai demain soir. Pendant ce temps-la occupez-vous donc de m'avoir une bonne place pour regarder l'execution: une fenetre, par exemple; je la paierai ce qu'on voudra.

--Je ferai mieux que cela, Excellence.

--Que ferez-vous, mon cher monsieur Pacca?

--Votre Excellence sait qu'il est d'habitude que le juge assiste au supplice sur une estrade?

--Ah! c'est l'habitude? non, je ne le savais pas. Mais qu'importe, allez toujours.

--Eh bien! je demanderai au juge, dont, comme je l'ai deja dit, je crois, j'ai l'honneur d'etre compere, une place pres de lui pour Votre Excellence.

--A merveille! maitre Gaetano; et moi je vous promets, si vous me l'obtenez, de ne pas verifier l'addition de votre carte, et de m'en rapporter au total.

--Allons, allons, dit maitre Gaetano, je vois que tout cela peut s'arranger, et Votre Excellence, je l'espere, quittera ma maison satisfaite de l'hote et de l'hotel.

--J'en ai l'espoir, mon cher monsieur Pacca; mais, en attendant le diner, qui, j'en ai peur, se fera attendre, n'avez-vous rien a me donner a lire pour me distraire?

--Si fait, Excellence, si fait, reprit maitre Gaetano en ouvrant une armoire ou moisissaient quelques mauvais bouquins depareilles. Voici le _Guide du voyageur en Sicile_, par l'illustre docteur Francesco Ferrara; voici deux volumes des _Poesies legeres_, de l'abbe Meli; voici le _Traite de la Jettature_, par maitre Nicolao Valetta; voici _l'Histoire du terrible bandit Luigi Lana_, ornee de son portrait dessine d'apres nature...

--Ah! diable! mon cher hote, donnez-moi ce livre; donnez vite, je vous prie, je suis curieux de voir quelle figure on lui a faite.

--Voila, Excellence, voila.

--Peste... mais savez-vous que c'est un fort vilain monsieur, que votre ami Luigi Lana, avec ses grosses moustaches, ses yeux a fleur de tete, ses cheveux mal peignes, son chapeau en pain de sucre et ses pistolets a la ceinture?

--Eh bien! cette copie, si terrible qu'elle soit, n'est encore rien aupres de l'original.

--Vraiment?

--Je puis l'affirmer a Votre Excellence.

--Vous l'avez donc vu, mon cher monsieur Pacca? demanda le jeune colonel en se balancant sur sa chaise, et en regardant l'aubergiste de son air le plus goguenard.

--Non, Excellence, non pas moi; mais j'ai loge de pauvres diables de voyageurs qui l'avaient rencontre pour leur malheur, eux, et qui m'en ont fait le portrait depuis les pieds jusqu'a la tete.

--Bah! la peur leur aura trouble la vue, et ils auront exagere. En tout cas, mon cher hote, maintenant que j'ai ce que je desirais, occupez-vous de mon diner, je vous prie, tandis que je verrai si les actions de ce terrible personnage correspondent a sa figure.

--A l'instant, Excellence, a l'instant.

Le voyageur fit un signe de la tete indiquant qu'il savait parfaitement ce qu'il devait penser du _subito_ italien, et s'allongeant sur deux chaises, il s'appreta avec une nonchalance toute meridionale a commencer sa lecture.

Sans doute, malgre l'espece de mepris avec lequel il avait ouvert le livre, les aventures qu'il contenait presenterent quelque interet a l'esprit du colonel, car, lorsque maitre Gaetano rentra au bout d'une demi-heure, il le retrouva dans la meme posture, et livre a la meme occupation.

Si le colonel avait bien employe son temps, maitre Gaetano n'avait pas

perdu le sien. Apres avoir cause avec le maitre, il avait fait causer les domestiques, et il avait appris d'eux que le voyageur qu'il avait l'honneur d'heberger en ce moment etait un jeune Maltais qui, jouissant d'une fortune de cent mille livres de rentes, avait achete un regiment en Angleterre. Restait a savoir le nom de cet etranger. Mais le proprietaire de l'hotel du _Cyclope_ avait trouve un moyen tout simple de le connaitre; il apportait, selon l'habitude italienne, son registre a signer au jeune voyageur.

Le colonel, entendant quelqu'un qui s'arretait pres de lui, leva les yeux et apercut son hote; en voyant le registre, il devina l'intention, tendit la main, prit une plume, et, a l'endroit que lui indiquait le doigt de maitre Gaetano, il ecrivit ces trois mots: _Colonel Santa-Croce_.

Maitre Gaetano etait tres satisfait, il savait tout ce qu'il desirait savoir.

--Maintenant, dit-il, quand Votre Excellence voudra se mettre a table, la soupe est servie.

--Ah! ah! dit le jeune colonel, que ne m'avez-vous dit cela plus tot, mon cher monsieur Pacca! je vous aurais epargne la peine de deranger votre couvert.

--Comment, deranger mon couvert. Excellence! n'est-il point dresse a votre gout?

--Si fait, mon cher monsieur Pacca, si fait; mais j'ai l'habitude de m'essuyer les mains avec de la toile de Hollande, et de manger dans de l'argenterie; ce n'est point que vos torchons ne soient fort propres, et vos couverts d'etain parfaitement etames; mais, avec votre permission, je ne m'en servirai pas. Appelez mon domestique.

Maitre Gaetano obeit a l'instant meme, quoique un peu humilie de l'affront que lui faisait le colonel; mais comme il lui avait promis de ne pas verifier l'addition, il se promit a part lui de porter l'affront sur sa carte.

Cinq minutes apres, le valet de chambre entra avec un necessaire grand comme une malle, et en tira de la vaisselle plate, deux ou trois couverts d'argent et un gobelet de vermeil, le tout aux armes du colonel.

Le colonel attaqua le diner de maitre Gaetano avec l'air dedaigneux d'un prince, gouta a peine de chaque plat, puis, apres le repas, voyant que le temps etait beau et qu'il faisait un clair de lune superbe, il s'appreta a aller faire un tour par la ville. Maitre Gaetano offrit de l'accompagner, mais le colonel lui repondit qu'il preferait etre seul.

Neanmoins, comme maitre Gaetano etait fort curieux de sa nature, il sortit dix minutes apres le colonel, sous pretexte d'aller se promener lui-meme, mais, dans le fait, pour voir s'il ne le rencontrerait pas. Cependant, quoiqu'il n'y eut que deux ou trois rues principales a Castro-Giovanni, l'attente du digne aubergiste fut trompee, et il ne vit rien qui ressemblat a l'allure decidee et hautaine du jeune voyageur. En passant devant la

prison, il vit entrer un pauvre moine de l'ordre de saint Francois; l'homme de Dieu venait pour preparer le condamne a la mort.

Le colonel ne rentra qu'a minuit. Maitre Gaetano eut bien voulu lui demander ce qu'il avait trouve d'assez curieux a Castro-Giovanni pour etre reste dehors jusqu'a une pareille heure. Mais, comme il ouvrait la bouche pour faire cette question, le jeune homme laissa tomber sur lui, d'un air si dedaigneux, l'ordre de le faire eveiller a six heures du matin, que maitre Gaetano sentit la voix s'eteindre dans sa bouche, et s'inclina en signe d'obeissance, sans repondre une seule parole. Quant au colonel, il s'enferma avec son valet, qui ne sortit de sa chambre qu'a une heure du matin.

A sept heures du matin, le colonel, apres avoir pris une tasse de cafe noir seulement, partait, disait-il, pour le chateau du prince de Paterno, n'emmenant avec lui que son valet de chambre, et laissant le second domestique pour garder les bagages et rappeler a maitre Gaetano la promesse qu'il lui avait faite de lui retenir une place pres du juge pour voir l'execution.

Ce n'etait pas chose commune a Castro-Giovanni qu'une execution; aussi la journee qui preceda la mort du pauvre condamne fut-elle fort agitee; chacun courait par les rues, tandis que les cloches sonnaient, et c'etait a qui aurait quelque nouvelle par le juge ou par le geolier. On pensait que le coupable, n'ayant plus d'esperance d'adoucir la rigueur de son supplice que par le repentir qu'il montrerait, ferait des revelations, et que l'on saurait ainsi quelque chose de positif, et sur lui, et sur ce terrible Luigi Lana, son capitaine. L'attente fut trompee; non seulement le condamne ne fit aucune revelation, mais, au contraire, il continuait a protester de son innocence, repetant sans cesse que, le jour meme de l'assassinat, il etait a Palerme, c'est-a-dire a pres de cent cinquante milles du lieu ou il avait ete commis.

Le confesseur lui-meme n'avait pas pu en tirer autre chose; et le venerable moine etait sorti de la prison en disant qu'il avait bien peur que la justice des hommes, croyant punir un coupable, ne fit un martyr.

La journee s'ecoula ainsi au milieu des discussions les plus animees sur la culpabilite ou l'innocence du condamne, puis le soir vit s'illuminer les fenetres de la chapelle ardente dans laquelle il devait passer la nuit. A dix heures du soir, le meme moine qui etait deja venu le consoler dans sa prison fut introduit dans la chapelle, et ne quitta le prisonnier qu'a onze heures et demie. Apres son depart, le condamne, qui avait ete fort agite toute la journee, parut tranquille.

A minuit, le colonel rentra avec son valet de chambre a l'hotel du Cyclope, et, trouvant maitre Gaetano qui l'attendait, recommanda d'abord qu'on eut grand soin de ses chevaux, qui venaient de faire une longue course; puis il s'informa si la commission dont son hote s'etait charge etait faite a sa satisfaction. Maitre Gaetano repondit que son compere le juge avait ete trop heureux de faire quelque chose qui fut agreable a Son Excellence, et qu'il aurait pour le lendemain, pres de lui et sur l'estrade meme, la place qu'il desirait.

Durant toute la nuit, les cloches sonnerent pour rappeler aux bonnes ames qu'elles devaient prier pour le patient.

Le lendemain, des cinq heures, les rues qui conduisaient de la prison au lieu du supplice etaient encombrées de curieux; les fenetres presentaient une muraille de tetes, et les toits memes craquaient sous les spectateurs.

A sept heures, le juge vint prendre place sur l'estrade avec les deux greffiers, le capitaine de nuit et le commissaire; comme le lui avait promis maitre Gaetano, un siege etait reserve pres du juge pour le colonel. A sept heures et demie, il arriva, remercia fort gracieusement, et d'un air qui sentait d'une lieue son grand seigneur, le juge de sa complaisance, et, ayant regarde, pour voir s'il n'aurait pas trop de temps a attendre, l'heure a une magnifique montre tout enrichie de diamants, il s'assit a la place d'honneur, au milieu des autorites de la ville de Castro-Giovanni.

A huit heures, les cloches sonnerent avec un redoublement d'onction; elles indiquaient que le condamne sortait de la prison.

Au bout de quelques minutes, une rumeur croissante annonca l'approche du condamne. En effet, bientot on vit paraitre le bourreau qui le precedait a cheval, puis quatre gardes qui marchaient derriere le bourreau, puis le condamne lui-meme, a cheval sur un ane, la tete tournee vers la queue, et marchant a reculons, afin qu'il ne perdît point de vue le cercueil que portaient derriere lui les freres de la Misericorde, puis enfin toute la population de Castro-Giovanni qui fermait la marche.

Le condamne semblait ecouter d'une facon fort distraite les exhortations du moine qui l'accompagnait. On disait generalement que cette distraction venait de ce que le moine n'etait pas le meme qui l'etait venu visiter dans sa prison. En effet, au moment ou l'on s'attendait a voir arriver ce moine, il n'avait point paru, et l'on avait ete oblige d'en courir chercher un autre pour que le condamne ne mourut pas prive des secours de la religion.

Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons dit, le pauvre diable paraissait fort inquiet, et jetait a droite et a gauche sur la foule des regards qui indiquaient la situation de son esprit. De temps en temps meme, contre l'habitude des condammes, qui s'epargnent ce spectacle le plus longtemps possible, il se retournait vers la potence, sans doute pour calculer le temps qui lui restait a vivre. Tout a coup, arrive devant l'estrade du juge, et au moment ou le confesseur l'aidait a descendre de son ane, le condamne jeta un grand cri, et, montrant d'un signe de tete, car ses mains etaient liees, le colonel assis pres du juge:

--Mon pere, s'ecria-t-il en s'adressant au moine, mon pere, voila un seigneur qui, s'il le veut, peut me sauver.

--Lequel? demanda le moine avec etonnement.

--Celui qui est pres du juge, mon pere; celui qui a un uniforme rouge et des epaulettes de colonel. C'est le bon Dieu qui l'amene sur ma route, mon pere. Miracle, miracle!

Et chacun se mit a repeter: Miracle! apres le condamne sans savoir encore de quoi il s'agissait; ce qui n'empcha pas le bourreau de s'approcher du patient, afin de commencer son office. Mais le confesseur se placa entre eux deux.

--Arretez, dit-il; au nom de Dieu, arretez!--Juge, continua la moine, le patient dit qu'il reconnait assis pres de toi un temoin qui peut lui sauver la vie en attestant qu'il est innocent. Juge, je t'adjure d'entendre ce temoin.

--Et quel est ce temoin? demanda le juge en se levant sur l'estrade.

--Le colonel Santa-Croce! le colonel Santa-Croce! cria le patient.

--Moi? dit avec etonnement le colonel en se levant a son tour; moi, mon ami? Vous vous trompez assurément, et, quoique vous sachiez mon nom, moi je ne vous connais pas.

--Vous ne le connaissez pas, hein? demanda le juge.

--Aucunement, repondit le colonel apres avoir regarde avec plus d'attention encore que la premiere fois le condamne.

--Je m'en doutais, reprit le juge en secouant la tete; c'est une des ruses habituelles de ces miserables.

Puis il se rassit, en faisant signe au bourreau de continuer son office.

--Colonel, s'ecria le patient, colonel, vous ne me laisserez pas mourir ainsi, quand d'un mot vous pouvez me sauver! Colonel, laissez-moi seulement vous adresser une question.

--Oui, oui, cria la foule, c'est juste, laissez parler le condamne, laissez-le parler!

--Monsieur le juge, dit le colonel, je crois que l'humanite exige que nous nous rendions a la priere de ce malheureux. S'il veut nous tromper, au reste, nous nous en apercevrons bien, et alors il n'aura retarde sa mort que de quelques minutes.

--Je n'ai rien a refuser a Votre Excellence, dit le juge; mais, vraiment, ce n'est pas la peine, croyez-moi, colonel, de lui donner cette satisfaction.

--Je vous la demande pour ma propre conscience, monsieur, dit le colonel.

--J'ai deja dit a Votre Excellence que j'etais a ses ordres, reprit le juge.

Puis se levant:

--Gardes, ajouta-t-il, amenez le condamne.

On amena ce malheureux. Il etait pale comme la mort, et tremblait de tous ses membres.

--Eh bien! coquin, dit le juge, te voila en face de Son Excellence; parle donc.

--Excellence, dit le condamne, ne vous souvient-il pas que, le 18 mai dernier, vous avez debarque a Palerme, venant de Naples?

--Je ne saurais preciser le jour aussi exactement que vous le faites, mon ami; mais la verite est que c'est vers cette epoque que j'abordai en Sicile.

--Ne vous souvient-il pas, Excellence, du facchino qui porta vos malles sur une petite charrette du port a _l'Hotel des Quatre-Cantons_, ou vous logeates?

--Je logeais effectivement _Hotel des Quatre-Cantons_, repondit le colonel; mais j'ai, je l'avoue, entierement oublie la figure de l'homme qui m'y a conduit.

--Mais ce que vous n'avez pu oublier, Excellence, c'est qu'en passant devant la porte d'un serrurier, un de ses apprentis qui sortait, tenant un barre de fer sur son epaule, m'en donna un coup contre la tete, et me fit cette blessure. Tenez.

Et le condamne, avançant la tete, montra effectivement une cicatrice a peine fermee encore, et qui lui marquait le front.

--Oui, vous avez raison, parfaitement raison, dit le colonel, et je me rappelle cette circonstance comme si elle venait d'arriver a l'instant meme.

--Et a preuve, continua avec joie le condamne, qui, se voyant reconnu, commençait a reprendre espoir, a preuve que, comme un genereux seigneur que vous etes, au lieu de me donner six carlins que je vous avais demandes, vous me donnates deux onces.

--Tout cela est l'exacte verite, dit le colonel en se retournant vers le juge; mais nous allons etre mieux renseignes encore. J'ai sur moi le portefeuille ou j'inscris jour par jour ce que je fais; ainsi, il me sera facile de m'assurer si cet homme ne nous donne pas une fausse date.

--Cherchez, cherchez, colonel, dit le condamne; maintenant je suis sur de mon affaire.

Le colonel ouvrit son portefeuille, puis, arrive a la date indiquee, il lut tout haut:

"Aujourd'hui 18 mai, j'ai aborde a Palerme a onze heures du matin.--Pris sur le port un pauvre diable qui a ete blesse en portant mes malles.--Loge a _l'Hotel des Quatre-Cantons._"

--Voyez-vous? voyez-vous? s'ecria le condamne.

--Ma foi! monsieur le juge, dit le colonel en se retournant vers maitre Bartolomeo, si c'est vraiment le 18 mai que l'assassinat dont ce pauvre homme est accuse a ete commis, je dois affirmer sur mon honneur que le 18 mai il etait a Palerme, ou, comme le constate mon album, il a ete blesse a mon service. Or, comme il ne pouvait etre a la fois a Palerme et a Centorbi, il est necessairement innocent.

--Innocent! innocent! cria la foule.

--Oui, innocent, mes amis, innocent! dit le condamne. Je savais bien que Dieu ferait un miracle en ma faveur.

--Miracle! miracle! cria la foule.

--Eh bien! dit le juge, nous allons le faire reconduire en prison, et nous procederons a une autre enquete.

--Non, non, libre! libre a l'instant meme! cria le peuple.

Et, a ces mots, une partie de la foule, se ruant vers l'estrade, enleva le condamne et lui delia les mains, tandis que l'autre renversait la potence et poursuivait le bourreau a coups de pierre.

Quant au colonel, il fut reporte en triomphe a _l'Hotel du Cyclope_.

Toute la journee, Castro-Giovanni fut en fete; et lorsque le colonel quitta la ville vers midi, il lui fallut fendre a grand-peine avec son cheval les flots du peuple, qui lui baisait les mains en criant: Vive le colonel Santa-Croce! Vive le sauveur de l'innocent!

Quant au condamne, comme chacun voulait lui parler et entendre de sa propre bouche le recit de son aventure, ce ne fut que vers le soir qu'il se trouva avoir quelque peu de liberte. Il en profita aussitot pour enfile une ruelle que son peu de largeur rendait plus sombre encore; puis, par cette ruelle, il atteignit la porte de la ville; puis, une fois hors de la ville, il gagna a toutes jambes une gorge de la montagne, ou il disparut.

Le lendemain, le juge recut de Luigi Lana une lettre dans laquelle le chef de bandits le remerciait de la complaisance qu'il avait eue de lui offrir un siege sur sa propre estrade; il le pria en outre de presenter ses compliments a son compere, maitre Gaetano, proprietaire de l'hotel du _Cyclope_.

Mais, tout libre qu'etait redevenu le condamne, l'impression produite sur son esprit par l'aspect de la potence, a laquelle il avait pour ainsi dire touche du doigt, avait ete si reelle, qu'il resolut, malgre les exhortations de ses camarades, d'abandonner la vie qu'il avait menee jusque-la et de se reconcilier avec la police.

Le religieux qui l'avait accompagne dans le trajet de la prison a

l'échafaud fut l'intermédiaire entre lui et l'autorité. La prière fut transmise au vice-roi, et comme le bandit ne demandait que la vie sauve, promettant d'être à l'avenir un modèle de probité, après quelques pourparlers entre le moine et le vice-roi, sa demande lui fut accordée, à cette seule condition qu'il ferait amende honorable pieds nus et le corps ceint d'une corde.

Cette cérémonie eut lieu à Palerme, à la grande édification des fidèles.

Voilà ce qui arriva à Castro-Giovanni, le 20 juillet de l'an de grâce 1826.

--Et depuis lors, demandai-je à monsieur Politi, qu'est devenu, s'il vous plaît, cet honnête homme?

--Il a pris le nom de Salvadore, sans doute en mémoire de la façon miraculeuse dont il a été sauvé, s'est fait muletier, afin, comme il s'y était engagé, de gagner sa vie d'une façon honorable; et, si ce que je vous ai raconté ne vous donne pas une trop grande défiance, il aura l'honneur d'être demain matin votre guide de Girgenti à Palerme.

L'INTERIEUR DE LA SICILE

Le lendemain, quelque diligence que nous fîmes, nous ne parvîmes à nous mettre en route que vers les neuf heures du matin. Nous avions demandé d'abord une mule de renfort pour Cama; mais, lorsqu'il se vit pour la première fois de sa vie jucher au haut d'une selle sans autre support que deux étriers d'inégale longueur, il déclara que la bride lui paraissait un point d'appui trop insuffisant pour qu'il lui confiât la conservation de sa personne. En conséquence, avec l'aide de Salvadore, il mit pied à terre, et la mule fut renvoyée.

Pendant ce temps, on chargeait toute notre *_roba_* sur la mule de transport. Comme ce bagage était assez considérable, Cama remarqua qu'il formait sur le dos de l'animal une surface plane de trois ou quatre pieds de diamètre. Cette terrasse parut à Cama un véritable lieu de sûreté, comparée à l'extrémité aiguë de la selle, et il demanda à s'établir, comme il l'entendrait, sur cette petite plate-forme. Salvadore, consulté pour savoir si sa mule pouvait porter ce surcroît de charge, répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient; au bout d'un instant, Cama se trouva donc placé au centre de notre *roba*, assis à la manière des tailleurs, et s'élevant pyramidale ment au milieu de son domaine.

On nous avait recommandé de visiter les Maccaloubi. Nous priâmes donc Salvadore de prendre le chemin qui y conduisait; mais, habitué à de pareilles demandes, il avait de lui-même prévenu notre désir, et nous n'en étions déjà plus qu'à un demi-mille lorsque nous lui dîmes de nous y conduire.

Les Maccaloubi sont tout bonnement de petits volcans de vase, au nombre de

trente ou quarante, qui s'elevent sur une plaine boueuse. Chacun de ces volcans en miniature a un pied ou dix-huit pouces de haut; la matiere qui s'echappe de ces taupinieres est une espece d'eau pateuse, couleur de rouille, tres froide, et, a ce que l'on assure, tres salee. Lorsque nous les visitames, les volcaneaux se reposaient, c'est-a-dire qu'a grand-peine, et avec des efforts qui devaient singulierement les fatiguer, ils poussaient leur lave humide hors de leur cratere. Salvadore nous assura qu'il y avait des epoques ou ils jetaient de la boue a cent ou cent cinquante pieds de hauteur, et ou toute cette plaine de vase tremblait comme une mer. Nous ne vimes rien de pareil. Elle etait au contraire fort tranquille, comme nous l'avons dit, et assez seche pour qu'en marchant dans les intervalles des volcans, on n'enfoncat que deux ou trois pouces. Comme la chose, malgre la recommandation, nous parut mediocrement curieuse, et que nous n'etions pas assez forts en geologie pour etudier la cause de ce phenomene, nous ne fimes aux Maccaloubi qu'une assez courte station, et nous continuames notre chemin.

Vers les onze heures, nous nous trouvames sur le bord d'un petit fleuve. Comme nous suivions un chemin a peine trace, et praticable seulement pour les litieres, les mulets et les pietons, il n'y avait pas, on le pense bien, d'autre moyen de traverser le fleuve que d'y pousser bravement nos mulets. Ils y entrerent jusqu'au ventre, et nous conduisirent sans accident a l'autre bord. J'avais invite Salvadore a monter en croupe derriere moi; mais, comme il faisait tres chaud, il n'y fit point tant de facon, et passa tranquillement a la maniere de ses mulets, c'est-a-dire en se mettant dans l'eau jusqu'a la ceinture.

A quelques pas au-dela du fleuve, nous trouvames une espece de petit bosquet de lauriers roses qui ombrageait une fontaine. C'etait une halte tout indiquee pour notre dejeuner. Nous sautames, en consequence, a bas de nos mules; Cama se laissa glisser du haut de son bagage, Salvadore battit les buissons pour en chasser deux ou trois couleuvres et une douzaine de lezards, et nous dejeunames.

Comme nous avions invite Salvadore a dejeuner avec nous, honneur qu'apres quelques facons preliminaires il avait fini par accepter, il etait devenu vers la fin du repas un peu plus communicatif qu'il ne l'avait ete au moment de notre depart. Jadin profita de ce commencement de sociabilite pour lui demander la permission de faire son portrait. Salvodore y consentit en riant, drapa son manteau sur son epaule gauche, s'appuya sur le baton pointu dont il se servait pour sauter par-dessus les ruisseaux et pour piquer les mules, croisa une de ses jambes sur l'autre, et se tint devant lui avec l'immobilite et l'aplomb d'un homme habitue a acceder a de pareilles demandes.

Pendant ce temps, je pris mon fusil et je battis les environs: un malheureux lapin qui s'etait aventure hors de son terrier, et qui eut l'imprudence de vouloir le regagner, au lieu de rester tranquillement a son gite ou je ne l'eusse pas decouvert, fut le trophée de cette expedition.

Ce fut une occasion pour Salvadore de nous demander la permission d'examiner nos fusils, ce qu'il n'avait point encore ose faire, malgre l'envie qu'il en avait. Il les prit et les retourna en homme a qui les

armes sont familières; mais, comme c'étaient des fusils du système Lefauchaux, le mécanisme lui en était parfaitement inconnu. Je n'étais pas fâché, tout en ayant l'air de satisfaire sa curiosité, de lui montrer qu'à une distance honnête je ne manquerais pas mon homme; je fis donc jouer la bascule, je changeai mes cartouches de plomb à lièvre pour des cartouches de plomb à perdrix, et, jetant deux piastres en l'air, je les touchai toutes les deux. Salvatore alla ramasser les piastres, reconnut sur elles la trace du plomb, et secoua la tête de haut en bas, en digne appréciateur du coup que je venais de faire. Je lui proposai de tenter le même essai; il me dit tout simplement qu'il n'avait jamais été grand tireur au vol, mais que, si mon camarade voulait lui prêter sa carabine, il nous montrerait ce qu'il savait faire à coup sûr. Comme elle était toute chargée à balles, Jadin la lui mit aussitôt entre les mains. Salvatore prit pour but une petite pierre blanche de la grosseur d'un œuf, qui se trouvait à cent pas de nous au milieu du chemin et, après l'avoir visée avec une attention qui indiquait l'importance qu'il attachait à réussir, il lâcha le coup et brisa la pierre en mille morceaux.

Cela nous fit faire, à Jadin et à moi, la réflexion médiocrement rassurante que, dans l'occasion, Salvatore non plus ne devait pas manquer son homme.

Quant à Cama, il ne pensait à rien autre chose qu'à envelopper son lapin dans des herbes qu'il avait cueillies au bord de la fontaine, afin de le maintenir frais jusqu'à l'heure du dîner.

Nous nous remîmes en route; le misérable *_fiumicello_* que nous venions de traverser faisait plus de tours et de détours que le fameux Meandre. Nous le rencontrâmes douze fois sur notre route en moins de trois lieues: chaque fois nous le passâmes à gué comme la première.

Pendant toute cette route, nous n'apercevions aucune terre cultivée, mais des plaines immenses couvertes de grandes herbes, brûlées par le soleil, au milieu desquelles s'élevait parfois, comme une île de verdure, une petite cabane entourée de cactus, de grenadiers et de lauriers roses. À cent pas, tout autour de la cabane, le sol était défriché, et l'on apercevait quelques légumes qui perçaient la terre et qui, selon toute probabilité, étaient la seule nourriture des malheureux perdus dans ces solitudes.

Nous marchâmes jusqu'à cinq heures du soir, apercevant de temps en temps une espèce de village juché à la cime de quelque rocher, sans qu'on put distinguer le moins du monde par quel chemin on y arrivait. Enfin, du haut d'une petite colline, Salvatore nous montra une ferme placée sur notre chemin, et nous dit que c'était la que nous passerions la nuit. Une lieue à peu près au-delà de cette ferme, et à droite de la route, s'élevait sur le penchant d'une montagne une ville de quelque importance, nommée Castro-Novo. Nous demandâmes à Salvatore pourquoi nous ne gagnions pas cette ville, au lieu de nous arrêter dans une misérable auberge où nous ne trouverions rien; Salvatore se contenta de nous répondre que cela nous écarterait trop de notre route. Comme une plus longue insistance de notre part eût pu faire croire à notre guide que nous nous défions de lui, ce qui eût été fort ridicule après notre choix volontaire, nous n'ajoutâmes point d'autres observations, et nous résolûmes, puisque nous avions tant fait que de le prendre, de nous en remettre entièrement à lui: seulement

nous lui demandames, pour savoir au moins ou nous allions passer la nuit, quel etait le nom de cette baraque. Il nous repondit qu'elle s'appelait Fontana-Fredda.

C'etait bien, du reste, le plus magnifique coupe-gorge que j'aie vu de ma vie, isole dans un petit defile, sans aucune muraille de cloture, et n'ayant pas une seule porte ou une seule fenetre qui fermat. Quant a ceux qui l'habitaient, notre presence ne leur parut probablement pas un evenement assez digne de curiosite pour qu'ils se derangeassent, car nous nous arretames a la porte, nous descendimes de nos mules, et nous entrames dans la premiere piece sans voir personne; ce ne fut qu'en ouvrant une porte laterale que j'aperçus une femme qui bercait son enfant sur ses genoux en chantonnant une chanson lente et monotone. Je lui adressai la parole; elle me repondit, sans se deranger, quelques mots d'un patois si etrange, que je renonçai a l'instant meme a lier conversation avec elle, et que j'en revins a Salvadore, qui, faute de garçon d'ecurie, dechargeait ses mules lui-meme, le priant de s'occuper en personne de notre diner et de notre coucher. Il me repondit, en secouant la tete, qu'il ne fallait pas trop compter ni sur l'un ni sur l'autre, mais qu'il ferait de son mieux.

En rentrant dans la premiere piece, je trouvai Cama desespere; il avait deja fait sa visite, et n'avait trouve ni casserole, ni gril, ni broche. Je l'invitai a se procurer d'abord de quoi griller, bouillir ou rotir; nous verrions ensuite comment remplacer les ustensiles absents.

Après avoir attache ses mules au ratelier, Salvadore apparut a son tour, et entra dans la chambre voisine; mais un instant apres il en sortit en disant que, le maitre de la maison se trouvant a Secocca, et sa femme etant a moitie idiote, nous n'avions qu'a agir comme nous ferions dans une maison abandonnee. Les provisions se bornaient, nous dit-il, a une cruche d'huile rance et a quelques chataignes: pour du pain, il n'en avait pas.

Si ce langage n'etait pas rassurant, il avait au moins le merite d'etre parfaitement clair. Chacun se mit donc en quete de son cote, et s'occupa de rassembler ce qu'il put: Jadin, apres une demi-heure de course dans les rochers, rapporta une espece de colombe; Salvadore avait tordu le cou a une vieille poule; j'avais, dans un hangar bati en retour de la maison, trouve trois oeufs; enfin, Cama avait depouille le jardin, et reuni deux grenades et une douzaines de figes d'Inde. Tout ceci, joint au lapin heureusement mis a mort pendant que Jadin faisait le portrait de Salvadore, presentait tant bien que mal l'apparence d'un diner. Il ne restait plus qu'a l'appreter.

Ne trouvant pas de casserole, et forces d'employer de l'huile rance au lieu de beurre, nous arretames que notre menu se composerait d'un potage a la poule, d'un roti de gibier, de trois oeufs a la coque en entremets, et de nos grenades flanquees de nos figes d'Inde en dessert; les chataignes, cuites sous la cendre, devaient remplacer le pain.

Tout cela n'eut rien ete, absolument rien, sans l'odieuse salete du bouge ou nous nous trouvions.

A peine nous etions-nous mis a l'oeuvre, que deux enfants couverts de

haillons, maigres, haves et fievreux, etaient sortis comme des gnomes, je ne sais d'ou, et etaient venus s'accroupir de chaque cote de la cheminee, suivant avec des yeux avides nos maigres provisions dans toutes les transformations qu'elles eprouvaient. Nous avions voulu les chasser d'abord de leur poste, afin de n'avoir pas sous les yeux ce degoutant tableau; mais la harangue que je leur avais faite et le coup de pied dont a mon grand regret l'avait accompagnee Cama, n'avaient produit qu'un grognement sourd assez semblable a celui d'un marcassin qu'on veut tirer de son trou. Je m'etais alors retourne vers Salvadore, en lui demandant ce qu'ils avaient et ce qu'ils voulaient, et Salvadore m'avait repondu en jetant sur eux un regard d'indicible pitie.--Ce qu'ils ont et ce qu'ils veulent? Ils ont faim et voudraient manger.

Helas! c'est le cri du peuple sicilien, et je n'ai pas entendu autre chose pendant trois mois que j'ai habite la Sicile. Il y a des malheureux dont la faim n'a jamais ete apaisee depuis le jour ou, couches dans leur berceau, ils ont commence de sucer le sein tari de leur mere, jusqu'au jour ou, etendus sur leur lit de mort, ils ont expire, essayant d'avalier l'hostie sainte que le pretre venait de poser sur leurs levres.

Des lors on comprend que ces deux pauvres enfants eurent droit a la meilleure part de notre diner; nous restames sur notre faim, mais au moins ils furent rassasies.

Quelle horrible chose de penser qu'il y a des miserables pour lesquels avoir mange une fois sera un souvenir de toute la vie!

Le diner termine, nous nous occupames de notre gite. Salvadore nous decouvrit une espece de chambre au rez-de-chaussee, sur la terre de laquelle etaient jetees dans deux auges deux paillassees sans draps; c'etaient nos lits.

Cela, joint aux insectes qui couvraient deja le bas de nos pantalons, et qui couraient impunement le long des murs, ne nous promettait pas un sommeil bien profond; aussi resolumes-nous d'en essayer le plus tard possible, et allames-nous, nos fusils sur l'epaule, faire une promenade par la campagne.

Rien n'etait doux, calme et tranquille comme cette solitude: c'etait le silence et la poesie du desert; l'air brulant de la journee avait fait place a une petite brise nocturne qui apportait un reste de saveur marine pleine de voluptueuse fraicheur; le ciel etait un vaste dais de saphir tout etoile d'or; des meteores immenses traversaient l'espace sans bruit, tantot sous l'aspect d'une fleche qui file vers son but, tantot pareils a des globes de flammes descendant du ciel sur la terre. De temps en temps une cigale attardee commencait un chant tout a coup interrompu et tout a coup repris; enfin les lucioles scintillaient, etoiles vivantes, pareilles a des etincelles ephemeres que font naitre les caprices des enfants en frappant sur un foyer a demi eteint.

C'eut ete fort doux de passer la nuit ainsi, mais nous avions le lendemain une quarantaine de milles a faire, mais nous avions fait vingt-cinq milles dans la journee, mais la enfin, comme toujours, comme partout, quand l'ame

disait oui, le corps disait non.

Nous rentrames vers les dix heures, et nous nous jetames tout habilles sur nos lits.

D'abord la fatigue l'emporta sur tout autre chose, et je m'endormis; mais, au bout d'une heure, je me reveille, transperce d'un million d'épingles; autant aurait valu essayer de dormir dans une ruche d'abeilles. Je me remuai, je changeai de place, je me tournai, je me retournai; impossible de me rendormir.

Quand a Jadin, soit fatigue plus grande, soit sensibilite moins exaltee, il dormait comme Epimenide.

Je me souvins alors de ce hangar plein de paille ou j'avais ete denicher des oeufs, et il me parut un lieu de delices, compare a l'enfer ou je me trouvais. En consequence, comme rien ne s'opposait a ce que j'en usasse a mon plaisir, je pris mon fusil couche a cote de moi sur mon matelas, j'ouvris doucement la fenetre, je sautai dehors, et j'allai m'etendre sur cette paille tant desiree.

J'y etais depuis dix minutes a peu pres, et je commençais a entrer dans cet etat qui n'est plus la veille, mais qui n'est pas encore le sommeil, lorsqu'il me sembla que j'entendais parler a quelques pas de moi. Quelques instants encore je doutai, et par consequent j'essayai de m'enfoncer davantage dans mon assoupissement, lorsque le bruit devint si distinct, que j'ouvris les yeux tout grands, et qu'a la lueur des etoiles je vis trois hommes arretes a l'angle de la maison. Mon premier mouvement fut de m'assurer si mon fusil etait toujours pres de moi. Je le sentis a la place ou je l'avais pose, et, plus tranquille, je reportai les yeux sur mes trois individus.

Comme j'etais cache dans l'ombre que projetait le toit du hangar, ils ne pouvaient m'apercevoir, tandis que moi, au contraire, a mesure que mes yeux s'habituaiement a l'obscurite, je les distinguais parfaitement. Ils etaient enveloppes de longs manteaux; l'un d'eux avait un fusil, les deux autres etaient seulement armes de batons.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles ils resterent immobiles en parlant a voix basse, celui des trois qui avait le fusil s'approcha de la fenetre par laquelle j'etais sorti, entr'ouvrit le contrevent, et passa sa tete avec precaution, de maniere a regarder dans la chambre. Comme nous avions laisse bruler une lampe sur la cheminee, il pouvait voir un de nos deux matelas occupe et l'autre vide. Sans doute cette circonstance le preoccupa, car il revint aussitot a ses deux compagnons et leur parla vivement. Tous trois alors s'approcherent. Je crus que le moment etait venu; je me levai sur un genou et j'armai les deux chiens de mon fusil. Comme les intentions de trois droles qui entrent par la fenetre, a minuit, ne peuvent etre douteuses, ma resolution etait bien arree: au premier acte d'effraction qu'ils tentaient, je faisais coup double, et, si le troisieme ne s'enfuyait pas, Jadin, eveille par le bruit, avait sa carabine.

En ce moment la fenetre du grenier s'ouvrit et je vis passer la tete de Salvadore.

A cette apparition, je l'avoue, je crus que notre guide en revenait a son ancien metier, et que nous allions avoir affaire a quatre bandits au lieu d'avoir affaire a trois seulement. Mais, avant que ce doute eut le temps de se changer en certitude, j'entendis une voix qui demandait imperieusement en sicilien:

--Qui etes-vous? que voulez-vous?

--Salvadore! dirent a la fois les trois hommes.

--Oui, Salvadore. Attendez-moi, je descends.

Dix secondes apres, la porte s'ouvrit et Salvadore parut.

Il marcha droit aux trois hommes, et entama avec eux une conversation qui, pour avoir lieu a voix basse, ne m'en parut pas moins vive. Pendant dix minutes ils semblerent disputer, eux parlant avec insistance, lui repondant avec fermete. Bientot les trois hommes reculerent de quelques pas, comme pour tenir conseil entre eux; Salvadore resta ou il etait, les bras croises et le regard fixe sur eux. Enfin, celui qui avait un fusil se detacha du groupe, revint a Salvadore, lui donna une poignee de main et, rejoignant ses camarades, s'eloigna avec eux. Au bout de cinq minutes ils etaient perdus tous trois dans l'obscurite, et je n'entendais plus que le bruit de leurs pas sur les herbes seches.

Salvadore resta encore un quart d'heure a peu pres a la meme place, dans la meme attitude; puis, certain que les visiteurs nocturnes s'etaient retires reellement, il rentra a son tour et referma la porte derriere lui.

On comprend que la scene dont je venais d'etre temoin m'avait ote, du moins pour le moment, toute envie de dormir. Je restai une demi-heure immobile comme une statue, dans l'attitude ou j'etais, et le doigt sur la gachette de mon fusil; puis, au bout d'une demi-heure, comme rien ne reparaissait, et comme je n'entendais plus aucun bruit, je repris une position un peu moins incommode.

Une autre demi-heure s'etait a peine ecoulee que, telle est la puissance etrange du sommeil, je m'etais deja rendormi.

Le froid du matin me reveilla. Si belle que doive etre la journee, il tombe toujours en Sicile, quelques minutes avant que le soleil se leve, une rosee fine, penetrante et glacee. Heureusement le toit sous lequel je m'etais mis a couvert m'en avait garanti; mais je n'en ressentais pas moins ce malaise matinal bien connu de tous les voyageurs.

J'allais rentrer dans la chambre comme j'en etais sorti, lorsque je vis Jadin ouvrir la fenetre; il venait de se reveiller, et, ne me voyant pas sur mon matelas, il avait concu quelque inquietude de ce que j'etais devenu, et me cherchait. Je lui racontai ce qui s'etait passe; il n'avait rien entendu. Cela faisait honneur a son sommeil, car non seulement il

n'avait pas été plus ménagé que moi par les insectes, mais encore, moi absent, il avait dû payer pour nous deux. C'est, au reste ce que prouvait la simple inspection de sa personne; il était tatoué des pieds à la tête comme un sauvage de la Nouvelle-Zélande.

Nous appelâmes Salvadore, qui nous répondit de l'écurie où il apprêtait ses mules; puis, attendu, comme on le pense bien, qu'il n'était pas question de déjeuner, et qu'il n'y avait sur notre route que la seule ville de Corleone, je crois, où nous comptâmes faire un repas quelconque, nous fîmes provision de châtaignes, afin d'amuser notre appétit tout le long de la route.

Quant à la carte à payer, à notre grand étonnement, elle se trouvait, je ne sais comment, monter à trois piastres: nous les donnâmes, mais en recommandant à Salvadore de ne les remettre qu'à titre d'aumône.

Nous nous mimâmes en route dans le même ordre que la veille, si ce n'est que je marchai d'abord à pied pour deux raisons: la première, c'est que je desirais me réchauffer; et la seconde c'est que je n'étais pas fâché de causer avec Salvadore de ce qui s'était passé dans la nuit. Au premier mot qui m'en échappa, il se mit à rire; puis, voyant que j'avais assisté à ce petit drame depuis le lever de la toile jusqu'au baisser du rideau:--Ah! oui, oui, me dit-il, ce sont d'anciens camarades qui travaillent la nuit au lieu de travailler le jour. Si vous aviez pris un autre guide que moi, il est probable qu'il y aurait eu quelque chose entre vous, et que, d'après ce que vous me dites, cela se serait mal passé pour eux; mais vous avez vu que, quoiqu'ils se soient fait un peu tirer l'oreille, il n'en ont pas moins fini pour nous laisser le champ de bataille. Maintenant nous n'entendrons plus parler de rien avant le passage de Mezzojuso.

--Et au passage de Mezzojuso? demandai-je.

--Oh! là il faudra le voir.

--N'avez-vous point sur ceux que nous rencontrerons la même influence que vous avez eue sur ceux que nous avons déjà rencontrés?

--Dame! répondit Salvadore avec un geste sicilien que rien ne peut rendre, c'est une nouvelle troupe qui vient de se former.

--Et vous ne les connaissez pas beaucoup?

--Non, mais ils me connaissent.

Nous étions arrivés au bord d'un torrent qui, après avoir fait tourner une espèce de moulin qu'on appelle le moulin de l'Olive, coulait d'un mouvement assez doux, et qu'il fallait bien entendu, comme notre fleuve de la veille dont il était peut-être la source, traverser à gué: je remontai donc sur ma mule. Salvadore me demanda la permission de sauter en croupe, ce que je lui accordai, et nous tentâmes le passage, qui s'opéra à notre satisfaction, quoique, malgré nos précautions, nous ne pûmes nous empêcher d'être mouillés jusqu'aux genoux. Jadin vint ensuite et gagna comme nous le bord sans accident; mais il n'en fut pas de même du pauvre Cama, qui était

evidemment destine a nous servir de bouc emissaire. A peine son mulet fut-il arrive au milieu du torrent que, mal dirige par son conducteur, il devia de quelques pieds et s'enfonca dans un trou: au cri que jeta Cama nous nous retournames, et nous l'apercumes dans l'eau jusqu'a la ceinture, tandis que nous ne voyions plus que la tete du mulet: la figure que faisait ce malheureux etait si grotesque, il etait dans tous les evenements funestes qui lui arrivaient si profondement comique, que nous ne pumes nous empecher d'eclater de rire.

Cette hilarite intempestive reagit sur Cama, qui voulut faire reprendre a son mulet la route qu'il avait perdue, mais, dans les efforts que l'animal fit lui-meme, il rencontra une pierre et buta: la violence du coup fit rompre la sangle, et nous vimes immediatement Cama et notre bagage s'en aller au fil de l'eau. Si utile que nous fut le premier, et si necessaire que nous fut le second, nous courumes a notre cuisinier, tandis que Salvadore courait a notre bagage: au bout de cinq minutes, homme et roba etaient hors de l'eau, mais tellement mouilles, tellement ruisselants, qu'il n'y avait pas moyen de continuer la route sans faire secher le tout.

Nous allumames un grand feu avec des herbes seches et des oliviers morts; nous-memes en avions besoin; l'air du matin nous avait glaces, et nous nous chauffames avec un indicible plaisir a un de ces feux libres et gigantesques comme en allument les bucherons dans les forets et les patres dans les montagnes; en outre nous y fimes rotir chacun une douzaine de chataignes. Ce fut notre dejeuner.

Pendant que nous faisons cette halte oblige, nous vimes paraître une litiere portee sur deux mules, menee par un conducteur et accompagnee de quatre *_campieri_*. Elle renfermait un digne prelat, gros, gras et frais qui, plus prudent que nous, m'eut tout l'air, au regard de mepris qu'il jeta sur notre collation, de porter ses provisions avec lui. Les quatre *campieri*, armes de fusils et enveloppes de manteaux, donnaient a sa marche un aspect assez pittoresque. Malgre la difficulte du passage ou nous avions echoue, grace a l'adresse de son conducteur, il traversa la petite riviere sans accident.

Au bout d'une heure a peu pres nous levames le camp. Mais, quelques instances que nous fissions a Cama, il ne voulut jamais remonter sur son mulet. Salvadore profita de ce refus pour s'y installer a sa place; nous nous remimes en route, Cama nous suivant a pied.

Les plaines que nous traversions, si toutefois des terrains si bouleverses peuvent s'appeler des plaines, offraient toujours un aspect des plus grandioses: chaque fois que nous arrivions au sommet de quelque monticule, nous apercevions de ces lointains immenses et fantastiques comme on en voit en reves; et si bizarrement colores par le soleil, qu'ils semblaient mener a quelqu'un de ces pays feeriques que les pas de l'homme ne peuvent atteindre. De temps en temps nous apercevions dans la plaine, ou il se recourbait comme un serpent de verdure, quelque ruisseau desseche par la canicule, dont un long ruban de lauriers roses, proteges par un reste de fraicheur, marquait toutes les sinuosites; puis, ca et la, une de ces petites iles verdoyantes que nous avons deja decrites, s'elevant sur ce desert d'herbes rougeatres, au milieu desquelles chantaient desesperement

des millions de cigales.

Après six ou huit heures de marche sous un soleil tellement ardent que le cuir de nos bottes nous brûlait les pieds, nous aperçûmes la ville ou nous devions dîner: c'étaient deux ou trois rangées de maisons n'ayant que des rez-de-chaussée, bâties à des distances égales les unes des autres, et qui de loin ressemblaient, à s'y méprendre, à des joujoux d'enfants.

En descendant à la porte de la principale auberge, nous remarquâmes avec plaisir qu'elle contenait quelques instruments de cuisine qui ne paraissaient pas trop abandonnés; mais Salvadore vint calmer la joie que nous causait cette vue, en nous invitant à en faire le plus prompt usage qu'il nous serait possible, attendu qu'ayant perdu une heure à nous réchauffer le matin, il fallait rattraper cette heure sur notre dîner, afin de ne point arriver trop tard aux rochers de Mezzojuso. Si affamés que nous fussions, nous comprîmes l'importance de l'avis, et nous pressâmes notre hôte le plus qu'il nous fut possible. Cela n'empêcha point que nous ne perdissions deux heures à faire un exécration dîner. Un chat, porté sur notre carte au compte de Milord, nous prouva qu'il avait été plus heureux que nous.

Nous nous remîmes en route vers les cinq heures. Comme le défilé qu'il nous fallait franchir n'était guère éloigné que de six milles de Corleone, où nous avions dîné, nous commençâmes à l'apercevoir vers six heures un quart. C'était tout bonnement un passage entre deux montagnes, l'une coupée à pic, l'autre s'inclinant par une pente assez rapide, toute couverte de rocs qui avaient roulé du sommet, et s'étaient arrêtés à différentes distances. Nous devions y être arrivés vers sept heures, c'est-à-dire en plein jour encore. Salvadore nous montra ce passage du bout de son bâton; puis, nous regardant comme pour voir l'effet que ce qu'il allait nous annoncer produirait sur nous:

--S'il y a quelque chose à craindre, dit-il, ce sera là.

--Hâtons donc le pas, répondis-je, car, s'il y a vraiment quelque danger, mieux vaut l'aller chercher au grand jour que d'attendre qu'il vienne nous surprendre pendant la nuit.

--Allons, dit Salvadore.

Et, appuyant la main sur le pommeau de ma selle, il excita de la voix nos mules, qui prirent le trot.

Nous approchâmes rapidement. Cama, pour ne point nous retarder, avait repris sa place au milieu du bagage, et nous suivait, cramponné aux cordes qui le liaient. Il avait entendu quelques mots des craintes émises par Salvadore, et avait paru fort inquiet. Je lui avais alors offert, comme Jadin avait une carabine et moi un fusil à deux coups, de prendre les pistolets, afin de nous donner un coup de main si l'occasion se présentait; mais cette offre avait failli le faire tomber de frayeur du haut de sa mule. Jadin les avait donc gardés dans ses fontes.

À trois cents pas du passage à peu près, Salvadore arrêta ma mule. Comme

c'était elle qui tenait la tête du cortège, les deux autres suivirent immédiatement son exemple; puis, nous disant de demeurer à l'endroit où nous étions, attendu qu'il venait d'apercevoir le bout d'un fusil derrière un rocher, Salvadore nous quitta et marcha droit vers le point indiqué.

Nous profitâmes de cette petite halte pour voir si nos armes étaient en état. J'avais, dans chaque canon de mon fusil deux balles chargées, et Jadin en avait autant dans celui de sa carabine et dans ceux de ses pistolets. Comme les pistolets étaient doubles, cela nous faisait sept coups à tirer, sans compter que nos fusils, étant à système, pouvaient se recharger assez promptement pour qu'en cas de besoin une seconde décharge succédât presque immédiatement à la première.

Nous suivions Salvadore des yeux avec une attention que l'on comprendra facilement. Il s'avancait d'un pas ferme et rapide, sans montrer aucune hésitation; bientôt nous vîmes poindre un homme à l'angle d'une pierre; Salvadore l'aborda, et tous deux, après quelques paroles échangées, disparurent derrière le rocher.

Au bout de dix minutes, Salvadore reparut seul et revint vers nous. Nous cherchâmes de loin à lire sur son visage quelles nouvelles il nous apportait, mais c'était chose impossible. Enfin, lorsqu'il fut à quelques pas de nous:

--Eh bien! lui dis-je, qu'y a-t-il?

--Il y a que, comme je l'avais prévu, ils ne veulent pas nous laisser passer.

--Comment! ils ne veulent pas nous laisser passer?

--C'est-à-dire à moins que vous ne payiez le passage.

--Et sont-ils bien exigeants?

--Oh! non. À ma considération, ils n'exigent que cinq piastres.

--Ah! dit Jadin en riant, à la bonne heure! voilà des gens raisonnables, et j'aime presque mieux avoir affaire à eux qu'aux aubergistes.

--Et combien sont-ils, demandai-je, pour avoir la prétention de nous mettre ainsi à contribution?

--Ils sont deux.

--Comment! deux en tout?

--Oui; les autres sont sur la route d'Armianza à Polizzi.

--Que dites-vous de cela, Jadin?

--Eh bien! mais je dis que, puisqu'ils ne sont que deux, et que nous sommes quatre, c'est à nous de leur faire donner cinq piastres.

--Mon cher Salvadore, repris-je alors, faites-moi le plaisir de retourner vers ces messieurs, et de leur dire que nous les invitons a se tenir tranquille.

--Ou sinon, continua Jadin, que je les fais manger par Milord. N'est-ce pas, le chien? Veux-il manger un voleur, le chien? Hein?

Milord fit deux ou trois bonds fort joyeux en signe de parfait consentement.

--C'est votre dernier mot? dit Salvadore.

--Le dernier.

--Eh bien! vous avez raison. Seulement, mettez pied a terre, et marchez de l'autre cote des mules, afin que, si dans un moment de mauvaise humeur il leur prenait l'envie de vous envoyer un coup de fusil, vous leur presentiez le moins de prise possible.

Le conseil etait bon; nous le suivimes aussitot. Quant a Salvadore, soit qu'il pensat n'avoir rien a craindre, soit qu'il meprisat le danger, il marcha, en sifflant, quatre pas en avant de la premiere mule, tandis que nous etions chacun derriere la notre, et entierement abrites par elle.

Nous vimes poindre le chapeau pointu de nos bandits au-dessus du rocher; nous vimes s'abaisser les deux canons de fusil dans notre direction; mais quoique, a l'endroit ou la route etait la plus rapprochee du lieu ou ils etaient embusques, il n'y eut guere plus de soixante pas d'eux a nous, toute leur hostilite se borna a cette demonstration, peut-etre aussi defensive qu'offensive. Au bout de dix minutes, nous etions hors de portee.

--Eh bien! Cama, dis-je en me retournant vers notre malheureux cuisinier, qui, pale, comme la mort, marmottait ses prieres en baisant une image de la madone qu'il portait au cou, que penses-tu maintenant des voyages par terre?

--Oh! monsieur, s'ecria Cama, j'aime encore mieux la mer, parole d'honneur!

--Tenez, dis-je a Salvadore, vous etes un brave homme; voici les cinq piastres pour boire a notre sante.

Salvadore nous baisa les mains, et nous remontames sur nos mules.

Une heure apres, nous etions arrives sans autre accident a l'auberge de San-Lorenzo, ou nous devions coucher. Nous y trouvames un souper et un lit detestables, pour lesquels on nous demanda le lendemain quatre piastres.

Decidement Jadin avait raison: les veritables voleurs, ceux surtout auxquels il n'y avait pas moyen d'echapper, c'etaient les aubergistes.

PALERME L'HEUREUSE

Plus favorisee du ciel que Girgenti, Palerme merite encore aujourd'hui le nom qu'on lui donna il y a vingt siecles: aujourd'hui, comme il y a vingt siecles, elle est toujours Palerme l'heureuse.

En effet, s'il est une ville au monde qui reunisse toutes les conditions du bonheur, c'est cette insoucieuse fille des Pheniciens qu'on appelle _Palermo Felice_, et que les anciens representaient assise comme Venus dans une conque d'or. Batie entre le monte Pellegrino qui l'abrite de la _tramontana_, et la chaine de la Bagherie, qui la protege contre le sirocco; couchee au bord d'un golfe qui n'a que celui de Naples pour rival; entouree d'une verdoyante ceinture d'orangers, de grenadiers, de cedrats, de myrthes, d'aloes et de lauriers roses, qui la couvrent de leurs ombres, qui l'embaument de leurs parfums; heritiere des Sarasins, qui lui ont laisse leurs palais; des Normands, qui lui ont laisse leurs eglises; des Espagnols, qui lui ont laisse leurs serenades, elle est a la fois poetique comme une Sultane, gracieuse comme une Francaise, amoureuse comme une Andalouse. Aussi son bonheur a elle est-il un de ces bonheurs qui viennent de Dieu, et que les hommes ne peuvent detruire. Les Romains l'ont occupee, les Sarrasins l'ont conquise, les Normands l'ont possedee, les Espagnols la quittent a peine, et a tous ces differents maitres, dont elle a fini par faire ses amants, elle a souri du meme sourire: molle courtisane, qui n'a jamais eu de force que pour une eternelle volupte.

L'amour est la principale affaire de Palerme; partout ailleurs on vit, on travaille, on pense, on specule, on discute, on combat: a Palerme, on aime. La ville avait besoin d'un protecteur celeste; on ne pense pas toujours a Dieu, il faut bien un fonde de pouvoir qui y pense pour nous. Ne croyez pas qu'elle ait ete choisie quelque saint morose, grondeur, exigeant, severe, ride, desagreceable. Non pas; elle a pris une belle vierge, jeune, indulgente, fleur sur la terre, etoile au ciel; elle en a fait sa patronne. Et pourquoi cela? Parce qu'une femme, si chaste, si sainte qu'elle soit, a toujours un peu de la Madeleine; parce qu'une femme, fut-elle morte vierge, a compris l'amour; parce que enfin c'est d'une femme que Dieu a dit: "Il lui sera beaucoup remis parce qu'elle a beaucoup aime."

Aussi, lorsque apres une route rude, fatigante, eternelle, au milieu des solitudes brulees par le soleil, devastees par les torrents, bouleversees par les tremblements de terre, sans arbres pour se reposer le jour, sans gite pour dormir la nuit, nous apercumes, en arrivant au haut d'une montagne, Palerme, assise au bord de son golfe, se mirant dans cette mer azuree comme Cleopatre aux flots du Cyrenaique, on comprend que nous jetames un cri de joie: c'est qu'a la simple vue de Palerme, on oublie tout. Palerme est un but; c'est le printemps apres l'hiver, c'est le repos apres la fatigue; c'est le jour apres la nuit, l'ombre apres le soleil, l'oasis apres le desert.

A la vue de Palerme toute notre fatigue s'en alla; nous oubliames les mules au trot dur, les fleuves aux mille detours; nous oubliames ces auberges dont la faim et la soif sont les moindres inconvenients, ces routes dont

chaque angle, chaque rocher, chaque carriere, recelent un bandit qui vous guette; nous oublions tout pour regarder Palerme, et pour respirer cette brise de la mer qui semblait monter jusqu'a nous.

Nous descendimes par un chemin borde d'une cote d'immenses roseaux, et baigne de l'autre par la mer; le port etait plein de batiments a l'ancre, le golfe plein de petites barques a la voile; une lieue avant Palerme, les villas couvertes de vignes se montrerent, les palais ombrages de palmiers vinrent au devant de nous: tout cela avait un air de joie admirable a voir. En effet, nous tombions au milieu des fetes de sainte Rosalie.

A mesure que nous approchions de la ville, nous marchions plus vite; Palerme nous attirait comme cette montagne d'aimant des _Mille et une Nuits_, que ne pouvaient fuir les vaisseaux. Apres nous avoir montre de loin ses domes, ses tours, ses coupoles, qui disparaissaient peu a peu, elle nous ouvrait ses faubourgs. Nous traversames une espece de promenade situee sur le bord de la mer, puis nous arrivames a une porte de construction normande; la sentinelle, au lieu de nous arreter, nous salua, comme pour nous dire que nous etions les bienvenus.

Au milieu de la place de la Marine, un homme vint a nous:

--Ces messieurs sont Francais? nous demanda-t-il.

--Nes en pleine France, repondit Jadin.

--C'est moi qui ai l'honneur de servir particulierement les jeunes seigneurs de votre nation qui viennent a Palerme.

--Et en quoi les servez-vous? lui demandai-je.

--En toutes choses, Excellence.

--Peste! vous etes un homme precieux. Comment vous appelez-vous?

--J'ai bien des noms, Excellence; mais le plus communement on m'appelle _il signor Mercurio_.

--Ah! tres bien, je comprends. Merci.

--Voila les certificats des derniers Francais qui m'ont employe: vous pouvez voir qu'ils ont ete parfaitement satisfaits de mes services.

Et en effet il signor Mercurio nous presenta trois ou quatre certificats fort circonstancies et fort indiscrets qu'il tenait de la reconnaissance de nos compatriotes. Je les parcourus des yeux et les passais a Jadin, qui les lut a son tour.

--Ces messieurs voient que je suis parfaitement en regle?

--Oui, mon cher ami, mais malheureusement nous n'avons pas besoin de vous.

--Si fait, Excellence, on a toujours besoin de moi; quand ce n'est pas pour

une chose, c'est pour une autre: etes-vous riches, je vous ferai depenser votre argent; etes-vous pauvres, je vous ferai faire des economies; etes-vous artistes, je vous montrerai des tableaux; etes-vous hommes du monde, je vous mettrai au courant de tous les arrangements de la societe. Je suis tout, Excellence: cicerone, valet de chambre, antiquaire, marchand, acheteur, historien,--et surtout...

--_Ruffiano_, dit Jadin.

--_Si signore_, repondit notre etrange interlocuteur avec une expression d'orgueilleuse confiance dont on ne peut se faire aucune idee.

--Et vous etes satisfait de votre metier?

--Si je suis satisfait, Excellence! C'est-a-dire que je suis l'homme le plus heureux de la terre.

--Peste! dit Jadin, comme c'est agreable pour les honnetes gens!

--Que dit votre ami, Excellence?

--Il dit que la vertu porte toujours sa recompense. Mais pardon, mon cher ami: vous comprenez; il fait un peu chaud pour causer d'affaires en plein soleil; d'ailleurs nous arrivons, comme vous voyez, et nous sommes fatigues.

--Ces messieurs logent sans doute a l'hotel des Quatre-Cantons?

--Je crois qu'oui.

--J'irai presenter mes hommages a ces messieurs.

--Merci, c'est inutile.

--Comment donc, ce serait manquer a mes devoirs; d'ailleurs j'aime les Francais, Excellence.

--Peste! C'est bien flatteur pour notre nation.

--J'irai donc a l'hotel.

--Faites comme vous voudrez, seigneur Mercurio; mais vous perdrez probablement votre temps; je vous en previens.

--C'est mon affaire.

--Adieu, seigneur Mercurio.

--Au revoir, Excellence.

--Quelle canaille! dit Jadin.

Et nous continuames notre route vers l'hotel des Quatre-Cantons. Comme je

l'ai dit, Palerme avait un air de fete qui faisait plaisir a voir. Des drapeaux flottaient a toutes les fenetres, de grandes bandes d'etoffes pendaient a tous les balcons; des portiques et des pyramides de bois recouvertes de guirlandes de fleurs se prolongeaient d'un bout a l'autre de chaque rue. Salvadore nous fit faire un detour, et nous passames devant le palais episcopal. La etait une enorme machine a quatre ou cinq etages, haute de quarante-cinq a cinquante pieds, de la forme de ces pyramides de porcelaine sur lesquelles on sert les bonbons au dessert; toute drapee de taffetas bleu avec des franges d'argent, surmontee d'une figure de femme tenant une croix et entouree d'anges. C'etait le char de sainte Rosalie.

Nous arrivames a l'hotel; il etait encombre d'etrangers. Par le credit de Salvadore, nous obtinmes deux petites chambres que l'hote reservait, disait-il, pour des Anglais qui devaient arriver de Messine dans la journee, et qui d'avance les avaient fait retenir. Peut-etre n'etait-ce qu'un moyen de nous les faire payer le triple de ce qu'elles valaient; mais, telles qu'elles etaient, et au prix qu'elles coutaient, nous etions encore trop heureux de les avoir.

Nous reglames nos comptes avec Salvadore, qui nous demanda un certificat que nous lui donnames de grand coeur. Puis j'ajoutai deux piastres de bonne main aux cinq que je lui avais deja donnees en sortant du defile de Mezzojuso, et nous nous quittames enchanter l'un de l'autre.

Nous interrogeames notre hote sur l'emploi de la journee; il n'y avait rien a faire jusqu'a cinq heures du soir, qu'a nous baigner et a dormir; a cinq heures, il y avait promenade sur la Marine; a huit heures, feu d'artifice au bord de la mer; toute la soiree, illumination et danses a la Flora; a minuit corso.

Nous demandames deux bains, nous fimes preparer nos lits, et nous arretames une voiture.

A quatre heures, on nous prevint que la table d'hote etait servie; nous descendimes, et nous trouvames une table autour de laquelle etaient reunis des echantillons de tous les peuples de la terre. Il y avait des Francais, des Espagnols, des Anglais, des Allemands, des Polonais, des Russes, des Valaques, des Turcs, des Grecs et des Tunisiens. Nous nous approchames de deux compatriotes, qui, de leur cote, nous ayant reconnus, s'avancaient vers nous; c'etaient des Parisiens, gens du monde, et surtout gens d'esprit, le baron de S... et le vicomte de R...

Comme il y avait deja plus de huit jours qu'ils etaient a Palerme, et qu'une de nos pretentions, a nous autres Francais, c'est de connaitre au bout de huit jours une ville, comme si nous l'avions habitee toute notre vie, leur rencontre, en pareille circonstance, etait une veritable trouvaille. Ils nous promirent, des le soir meme, de nous mettre au courant de toutes les habitudes palermitaines. Nous leur demandames s'ils connaissaient il signor Mercurio: c'etait leur meilleur ami. Nous leurs racontames comment il etait venu au-devant de nous et comment nous l'avions recu; ils nous blamerent fort et nous assurerent que c'etait un homme precieux a connaitre, ne fut-ce que pour l'etudier. Nous avouames alors que nous avions commis une faute, et nous promimes de la reparer.

Après le dîner, que nous trouvâmes remarquablement bon, on nous annonça que nos voitures nous attendaient; comme ces messieurs avaient la leur, et que nous ne voulions pas cependant nous séparer tout à fait, nous nous redoublâmes. Jadin monta avec le vicomte de R..., et le baron de S... monta avec moi.

Il était arrivé à ce dernier, la veille même, une aventure trop caractéristique pour que, malgré cette grande difficulté que l'on éprouve dans notre langue à dire certaines choses, je n'essaie pas de la raconter. Qu'on se figure d'ailleurs qu'on lit une historiette de Tallemant des Reaux, ou un épisode des *_Dames galantes_* de Brantôme.

Le baron de S... était à la fois un philosophe et un observateur; il voyageait tout particulièrement pour étudier les mœurs des peuples qu'il visitait; il en résultait que dans toutes les villes d'Italie, il s'était livré aux recherches les plus minutieuses sur ce sujet.

Comme on le pense bien, le baron de S... n'avait pas fait la traversée de Naples à Palerme pour renoncer, une fois arrivé en Sicile, à ses investigations habituelles. Au contraire, cette terre, nouvelle pour le baron de S..., lui ayant paru présenter sous ce rapport de curieuses nouveautés, il n'en était devenu que plus ardent à faire des découvertes.

Il signor Mercurio qui, ainsi qu'il nous l'avait dit, était versé dans toutes les parties de la science philosophique que pratiquait le baron de S... s'était trouvé sur son chemin comme il s'était trouvé sur le notre; mais, mieux avisé que nous, le baron de S... avait tout de suite compris de quelle utilité un pareil Cicerone pouvait être pour un homme qui, comme lui, voulait connaître les effets et les causes. Il l'avait dès le jour même attaché à son service.

Le baron de S... avait commencé ses études dans les hautes sphères de la société; de là, pour ne point perdre le piquant de l'opposition, il avait passé au peuple. Dans l'une et l'autre classe, il avait recueilli des documents si curieux que, ne voulant pas laisser ses notes incomplètes, il avait demandé l'avant-veille à il signor Mercurio s'il ne pourrait lui ouvrir quelque porte de cette classe moyenne qu'on appelle en Italie le *_mezzo ceto_*. Il signor Mercurio lui avait répondu que rien n'était plus facile, et que dès le lendemain il pourrait le mettre en relations avec une petite bourgeoise fort bavarde, et dont la conversation était des plus instructives. Comme on le pense bien, le baron de S... avait accepté.

La veille au soir, en conséquence, il signor Mercurio était venu le chercher à l'heure convenue, et l'avait conduit dans une rue assez étroite, en face d'une maison de modeste apparence; le baron avait, à l'instant même et du premier coup d'oeil, rendu justice à l'intelligence de son guide, qui avait ainsi trouvé tout d'abord ce qu'il lui avait dit de chercher. Il allait tirer le cordon de la sonnette, presse qu'il était de voir si l'intérieur de la maison correspondait à l'extérieur, lorsqu'il signor Mercurio lui avait arrêté le bras et, lui montrant une petite clef, lui avait fait comprendre qu'il était inutile d'immiscer un concierge ou un domestique aux secrets de la science. Le baron avait reconnu la vérité

de la maxime, et avait suivi son guide, qui, marchant devant lui, le conduisit, par un escalier étroit mais propre, à une porte qu'il ouvrit comme il avait fait de celle de la rue. Cette porte ouverte, il traversa une antichambre et, ouvrant une troisième porte, qui était celle d'une salle à manger, il y introduisit le baron en lui disant qu'il allait prévenir la dame à laquelle il avait désiré être présente.

Le baron, qui s'était plus d'une fois trouvé dans des circonstances pareilles, s'assit sans demander d'explications. La pièce dans laquelle il était répondait à ce qu'il avait déjà vu de la maison: c'était une chambre modeste avec une petite table au milieu, et des gravures enfermées dans des cadres noirs pendus aux murs; ces gravures représentaient La Cène de Léonard de Vinci, l'Aurore du Guide, l'Endymion du Guerchin, et la Bachante de Carrache.

Il y avait en outre, dans cette salle à manger, deux portes en face l'une de l'autre.

Au bout de dix minutes qu'il était assis, le baron, commençant de s'ennuyer, se leva et se mit à examiner les gravures; au bout de dix autres minutes, s'impatientant un peu plus encore, il regarda alternativement l'une et l'autre des deux portes, espérant à chaque instant que l'une ou l'autre s'ouvrirait. Enfin, comme dix nouvelles minutes s'étaient écoulées encore sans qu'aucune des deux s'ouvrit, il résolut, toujours plus impatient, de se présenter lui-même, puisque il signor Mercurio tenait tant à faire sa présentation. Au moment où il venait de prendre cette décision, et comme il hésitait entre les deux portes, il crut entendre quelque bruit derrière celle de droite. Il s'en approcha aussitôt et prêta l'oreille; sur qu'il ne s'était pas trompé, il frappa doucement.

--Entrez, dit une voix.

Il sembla bien au baron que la voix venait de lui répondre avec un timbre tant soit peu masculin, mais il avait remarqué qu'en Italie les voix de soprano étaient assez communes chez les hommes; il ne s'arrêta point à cette idée, et, tournant la clef, il ouvrit la porte.

Le baron se trouva en face d'un homme de trente à trente-deux ans, vêtu d'une robe de chambre de bazin, assis devant un bureau et prenant des notes dans de gros livres. L'homme à la robe de chambre tourna la tête de son côté, releva ses lunettes, et le regarda.

--Pardonnez-moi, monsieur, dit le baron tout étonné de rencontrer un homme là où il s'attendait à trouver une femme, mais je crois que je me suis trompé.

--Je le crois aussi, répondit tranquillement l'homme à la robe de chambre.

--En ce cas, mille pardons de vous avoir dérangé, reprit le baron.

--Il n'y a pas de quoi, monsieur, répondit l'homme à la robe de chambre.

Alors ils se saluèrent réciproquement, et le baron referma la porte, puis il se remit à regarder les gravures.

Au bout de cinq minutes, la seconde porte s'ouvrit, et une jeune femme de vingt a vingt-deux ans fit signe au baron d'entrer.

--Pardon, madame, dit le baron a voix basse, mais peut-etre ignorez-vous qu'il y a quelqu'un la, dans la chambre en face de celle-ci.

--Si fait, monsieur, repondit la jeune femme sans se donner la peine de changer le diapason de sa voix.

--Et sans indiscretion, madame, demanda le baron, peut-on vous demander quel est ce quelqu'un?

--C'est mon mari, monsieur.

--Votre mari?

--Oui.

--Diable!

--Cela vous contrarie-t-il?

--C'est selon.

--Si vous l'exigez, je le prierai d'aller faire un tour par la ville; mais il travaille, et cela le derangera.

--Au fait, dit le baron en riant, si vous croyez qu'il reste ou il est, je ne vois pas trop...

--Oh! monsieur, il ne bougera pas.

--En ce cas, dit le baron, c'est autre chose, vous avez raison, il ne faut pas le deranger.

Et le baron entra chez la jeune femme qui referma la porte derriere lui. Au bout de deux heures, le baron sortit apres avoir fait sur les moeurs de la bourgeoisie sicilienne les observations les plus interessantes, et sans que personne, comme la promesse lui en avait ete faite, vint le troubler dans ses observations. Aussi se promettait-il de les reprendre au premier jour.

Comme le baron achevait de me raconter cette histoire, nous arrivions a la Marine.

C'est la promenade des voitures et des cavaliers, comme la Flora est celle des pietons. La comme a Florence, comme a Messine, tout ce qui a equipage est force de venir faire son _giro_ entre six et sept heures du soir; au reste, c'est une fort douce obligation: rien n'est ravissant comme cette promenade de la Marine adossee a une file de palais, avec son golfe communiquant a la haute mer, qui s'etend en face d'elle, et sa ceinture de montagnes qui l'enveloppe et la protege. Alors, c'est-a-dire depuis six heures du soir jusqu'a deux heures du matin, souffle le _greco_, fraiche

brise du nord-est qui remplace le vent de terre, et vient rendre la force a toute cette population qui semble destinee a dormir le jour et a vivre la nuit; c'est l'heure ou Palerme s'eveille, respire et sourit. Reunie presque entiere sur ce beau quai, sans autre lumiere que celle des etoiles, elle croise ses voitures, ses cavaliers et ses pietons; et tout cela parle, babille, chante comme une volee d'oiseaux joyeux, echange des fleurs, des rendez-vous, des baisers; tout cela se hate d'arriver, les uns a l'amour, les autres au plaisir: tout cela boit la vie a plein bord, s'inquietant peu de cette moitie de l'Europe qui l'envie, et de cette autre moitie de l'Europe qui la plaint.

Naples la tyrannise, c'est vrai; peut-etre parce que Naples en est jalouse. Mais qu'importe a Palerme la tyrannie de Naples? Naples peut lui prendre son argent, Naples peut steriliser ses terres, Naples peut lui demolir ses murailles, mais Naples ne lui prendra pas sa Marine baignee par la mer, son vent de greco qui la rafraichit le soir, ses palmiers qui l'ombragent le matin, ses orangers qui la parfument toujours, et ses amours eternelles qui la bercent de leurs songes quand ils ne l'eveillent pas dans leur realite.

On dit: "Voir Naples et mourir." Il faut dire: "Voir Palerme et vivre."

A neuf heures, une fusée s'elanca dans l'air, et la fete s'arreta. C'etait le signal du feu d'artifice, qui se tire devant le palais Butera.

Le prince de Butera est un des grands seigneurs du dernier siecle qui ont laisse le plus de souvenirs populaires en Sicile, ou, comme partout, les grands seigneurs commencent a s'en aller.

Le feu d'artifice tire, il y eut scission entre les promeneurs; les uns resterent sur la Marine, les autres tirerent vers la Flora. Nous fumes de ces derniers, et au bout de cinq minutes nous etions a la porte de cette promenade, qui passe pour un des plus beaux jardins botaniques du monde.

Elle etait magnifiquement illuminee, des lanternes de mille couleurs pendaient aux branches des arbres, et dans les carrefours etaient des orchestres publics, ou dansaient la bourgeoisie et le peuple. Au detour d'uneallee, le baron me serra le bras; une jeune femme et un homme encore jeune passaient pres de nous. La femme etait la petite bourgeoise avec laquelle il avait philosophe la veille; son cavalier etait l'homme a la robe de chambre qu'il avait vu dans le cabinet. Ni l'un ni l'autre ne firent mine de le reconnaitre, ils avaient l'air de s'adorer.

Nous restames a la Flora jusqu'a dix heures; a dix heures les portes de la cathedrale s'ouvrent pour laisser sortir des confreries, des corporations, des chasses de saints, des reliques de saintes, qui se font des visites les uns aux autres. Nous n'avions garde de manquer ce spectacle: nous nous acheminames donc vers la cathedrale, ou nous arrivames a grand-peine a cause de la foule.

C'est un magnifique edifice du XIIe siecle, d'architecture moitie normande, moitie sarrasine, plein de ravissants details d'un fini miraculeux, et tout decoupe, tout dentele, tout festonne comme une broderie de marbre; les portes en etaient ouvertes a tout le monde, et le choeur, illumine du haut

en bas par des lustres pendus au plafond et superposés les uns aux autres, jetait une lumière à éblouir: je n'ai nulle part rien vu de pareil. Nous en fîmes trois ou quatre fois le tour, nous arrêtant de temps en temps pour compter les quatre-vingts colonnes de granit oriental qui soutiennent la voûte, et les tombeaux de marbre et de porphyre où dorment quelques-uns des anciens souverains de la Sicile [Note: Ces tombeaux sont ceux du roi Roger et de Constance, impératrice et reine; de Frédéric II et de la reine Constance, sa femme; de Pierre II d'Aragon et de l'empereur Henri VI. En 1784, on ouvrit ces divers monuments pour y constater la présence des ossements royaux qu'ils devaient renfermer. Le corps de Henri, revêtu de ses ornements impériaux et d'un costume brodé d'or était parfaitement intact et à peine défiguré.]. Une heure et demie s'écoula dans cette investigation; puis, comme minuit allait sonner, nous remontâmes dans notre voiture, et nous nous fîmes conduire au Corso, qui commence à minuit, et qui se tient dans la rue del Cassaro.

C'est la plus belle rue de Palerme, qu'elle traverse dans toute sa longueur, ce qui fait qu'elle peut bien avoir une demi-lieue d'une extrémité à l'autre. Lorsque les émirs se fixèrent à Palerme, ils choisirent pour leur résidence un vieux château situé à l'extrémité orientale, qu'ils fortifièrent, et auquel ils donnèrent le nom de _el Cassaer_; de là, la dénomination moderne de _Cassaro_. Elle s'appelle aussi, à l'instar de la rue fashionable de Naples, la rue de Toledo.

Cette rue est coupée en croix par une autre rue, ouvrage du vice-roi Macheda, qui lui a donné son nom, qu'elle a perdu depuis pour prendre celui de Strada-Nova. Au point où les deux rues se croisent, elles forment une place dont les quatre faces sont occupées par quatre palais pareils, ornés de statues des vice-rois.

Qu'on se figure cette immense rue del Cassaro, illuminée d'un bout à l'autre, non pas aux fenêtres, mais sur ces portiques et ces pyramides de bois que j'avais déjà remarquées dans la journée; peuplée d'un bout à l'autre des carrosses de tous les princes, ducs, marquis, comtes et barons dont la ville abonde: dans ces carrosses, les plus belles femmes de Palerme sous leurs habits de grand gala; de chaque côté de la rue, deux épaisses haies de peuple, cachant sous la toilette des dimanches les haillons quotidiens; du monde à tous les balcons, des drapeaux à toutes les fenêtres, une musique invisible partout, et on aura une idée de ce que c'est que le Corso nocturne de sainte Rosalie.

Ce fut pendant de pareilles fêtes qu'éclata la révolution de 1820. Le prince de la Cattolica voulut la réprimer, et fit marcher contre le peuple quelques régiments napolitains qui formaient la garnison de Palerme. Mais le peuple se rua sur eux et, avant qu'ils eussent eu le temps de faire une seconde charge, ils les avait culbutés, désarmés, dispersés, anéantis. Alors les insurgés se répandirent dans la ville en criant: Mort au prince de la Cattolica! À ces cris, le prince se réfugia à trois lieues de Palerme, chez un de ses amis qui avait une villa à la Bagherie; mais le peuple l'y poursuivit. Le prince, traqué de chambre en chambre, se glissa entre deux matelas. Le peuple entra dans la chambre où il était, le chercha de tous côtés, et sortit sans l'avoir vu. Alors, le prince de la Cattolica, n'entendant plus aucun bruit, et croyant être seul, se hasarda à sortir de

sa retraite, mais un enfant, qui etait cache derriere une porte, le vit, rappela les assassins, et le prince fut massacre.

C'etait, comme le prince de Butera, un des grands seigneurs de Palerme, mais il etait loin d'etre populaire et aime comme celui-ci: tous deux etaient ruines par les prodigalites sans nom que tous deux avaient faites; mais le prince de Butera ne s'en apercut jamais, et tres probablement mourut sans s'en douter, car ses fermiers, d'un accord unanime, continuerent de lui payer une enorme redevance et quand, malgre cette enorme redevance, l'intendant du prince leur ecrivait ces seules paroles: "Le prince manque d'argent", les caisses se remplissaient comme par miracle, ces braves gens vendant dans cette circonstance jusqu'a leurs bijoux de mariage. Le prince de la Cattolica, tout au contraire, etait toujours aux prises avec ses creanciers: de sorte qu'a la suite d'une fete magnifique qu'il venait de donner a la cour, le roi Ferdinand, voyant qu'il ne savait ou donner de la tete, lui accorda, par ordonnance royale, quatre-vingts annees pour payer ses dettes. Muni de cette ordonnance, le prince de la Cattolica envoya promener ses creanciers.

Comme le prince de Butera etait mort depuis quelques annees, il ne fallut rien moins que le vieux prince de Paterno, l'homme le plus populaire de la Sicile apres lui, pour apaiser les esprits et arreter les massacres. Bien plus, comme le general Pepe et ses troupes s'etaient presentes, au nom du gouvernement provisoire, pour entrer a Palerme, le prince fit tant que, de part et d'autre, il obtint qu'un traite serait signe. Les Palermitains, pour conserver a cet acte la forme d'un traite, et afin qu'il ne put jamais passer pour une capitulation, exigerent que le traite fut redige et signe hors de l'ile. En effet, les conditions furent discutees, arretees et signees sur un vaisseau americain a l'ancre dans le port. Un des articles portait que les Napolitains entreraient sans battre le tambour. A la porte de la ville, le tambour-major, comme par habitude, fit le signe ordinaire, et aussitot la marche commença; en meme temps, un homme du peuple qui se trouvait la, se jeta sur le tambour le plus proche de lui et creva sa caisse d'un coup de couteau. On voulut arreter cet homme, mais en un instant la ville entiere fut prete a se soulever de nouveau. Le general Pepe ordonna aussitot de remettre les baguettes au ceinturon, et l'article compose par les Palermitains eut, moins cette infraction de quelques secondes, son entiere execution.

Mais le traite ne tarda pas a etre viole, non seulement dans un de ses articles, mais dans toutes ses parties; d'abord le parlement napolitain refusa de le ratifier, puis bientot, les Autrichiens etant rentres a Naples, le cardinal Gravina fut nomme lieutenant general du roi en Sicile, et, le 5 avril 1821, publia un decret qui annulait tout ce qui s'etait passe depuis que le prince hereditaire avait quitte l'ile; alors les extorsions commencerent pour ne plus s'arreter, et l'on vit des choses etranges. Nous citerons deux ou trois exemples qui donneront une idee de la facon dont les impots sont etablis et perçus en Sicile.

La ville de Messine avait un droit sur les contributions communales, et sur ce revenu elle payait un excédent de contributions foncieres; le roi s'empara de ce droit, et exigea que la ville continuat de payer l'excédent, quoiqu'elle n'eut plus la propriete.

Le prince de Villa-Franca avait une terre qu'il avait mise en riziere, et qui, rapportant 6 000 onces (72 000 francs a peu pres), avait ete taxee sur ce revenu: le gouvernement s'apercut que les irrigations que l'on faisait pour cette culture etaient nuisibles a la sante des habitants; il fit defense au prince de Villa-Franca de continuer cette exploitation; le prince obeit, mit sa terre en froment et en coton mais, comme cette exploitation est moins lucrative que l'autre, le revenu de la terre tomba de 72 000 francs a 6 000. Le prince de Villa-Franca continue de payer le meme impot, 900 onces, c'est-a-dire 3 000 francs de plus que ne lui rapporte la terre.

En 1851, des nuees de sauterelles s'abattirent sur la Sicile, les proprietaires voulurent se reunir pour les detruire; mais les reunions d'individus au-dessus d'un certain nombre etant defendues, le roi fit savoir qu'il se chargeait, moyennant un impot qu'il etablissait, de la destruction des sauterelles. Malgre les reclamations, l'impot fut etabli. Le roi ne detruisit pas les sauterelles, qui disparurent toutes seules apres avoir devore les recoltes, et l'impot resta.

Ce sont ces exactions dont nous venons de raconter les moindres qui ont produit cette haine profonde qui existe entre les Siciliens et les Napolitains, haine qui surpasse celle de l'Irlande et de l'Angleterre, celle de la Belgique et de la Hollande, celle du Portugal et de l'Espagne.

Cette haine avait, quelque temps avant notre arrivee a Palerme, amene un fait singulier.

Un soldat napolitain avait, je ne sais pour quel crime, ete condamne a etre fusille.

Comme les soldats napolitains, pres des Siciliens surtout, ne jouissent pas d'une grande reputation de courage, les Siciliens attendaient avec une vive impatience le jour de l'execution pour savoir comment le Napolitain mourrait.

Les Napolitains, de leur cote, n'etaient pas sans inquietude: braves autant que peuple qui soit au monde lorsque la passion les exalte, les Napolitains ne savent pas attendre la mort de sang-froid; si leur compatriote mourait lachement, les Siciliens triomphaient, et ils etaient tous humilies dans sa personne. La situation etait grave, comme on le voit, si grave, que les chefs ecrivirent au roi de Naples pour obtenir une commutation de peine. Mais il s'agissait d'une grave faute de discipline, d'insulte a un superieur, je crois, et le roi de Naples, bon d'ailleurs, est severe justicier de ces sortes de delits: il repondit donc qu'il fallait que la justice eut son cours.

On se reunit en conseil pour savoir ce qu'il y avait a faire en pareille circonstance. On proposa bien de fusiller l'homme dans l'interieur de la citadelle, mais c'etait tourner la difficulte et non la vaincre, et cette mort cachee et solitaire, loin de faire taire les accusations que l'on craignait, ne manquerait pas au contraire de les motiver. Dix autres propositions du meme genre furent faites, debattues et rejetees; c'etait

une impasse dont il n'y avait pas moyen de sortir.

Il est vrai de dire que le malheureux se conduisait, de son cote, non seulement de maniere a augmenter cette apprehension, mais encore de facon a la changer en certitude. Depuis que son jugement avait ete lu, il ne faisait que pleurer, que demander grace, et que se recommander a saint Janvier. Il etait evident qu'il faudrait le trainer au lieu du supplice, et qu'il mourrait comme un capucin.

Sous differents pretextes, on avait recule le jour de l'execution; mais enfin, tout sursis nouveau etait devenu impossible. Le conseil etait reuni pour la troisieme fois, cherchant toujours un moyen et ne le trouvant pas. Enfin on allait se separer, en remettant tout a la Providence, lorsque l'aumonier du regiment, se frappant le front tout a coup, declara que ce moyen si longtemps et si vainement cherche par les autres, il venait de le trouver, lui.

On voulut savoir quel etait ce moyen; mais l'aumonier declara qu'il n'en dirait pas le premier mot a personne, la reussite dependant du secret. On lui demanda alors si le moyen etait sur; l'aumonier dit qu'il en repondait sur sa tete.

L'execution fut fixee au lendemain, dix heures du matin. Elle devait avoir lieu entre monte Pellegrino et Castellamare, c'est-a-dire dans une plaine qui pouvait contenir tout Palerme.

Le soir, l'aumonier se presenta a la prison. En l'apercevant, le condamne jeta les hauts cris, car il comprit que le moment de faire ses adieux au monde etait venu. Mais, au lieu de le preparer a la mort, l'aumonier lui annonca que le roi lui avait accorde sa grace.

--Ma grace! s'ecria le prisonnier, ma grace! en saisissant les mains du pretre.

--Votre grace.

--Comment! Je ne serai pas fusille? Comment! Je ne mourrai pas, j'aurai la vie sauve? demanda le prisonnier ne pouvant croire a une pareille nouvelle.

--Votre grace pleine et entiere, reprit le pretre; seulement Sa Majeste y a mis une condition, pour l'exemple.

--Laquelle? demanda le soldat en palissant.

--C'est que tous les apprets du supplice devront etre faits comme si le supplice avait lieu. Vous vous confesserez ce soir comme si vous deviez mourir demain, on viendra vous chercher comme si vous n'aviez pas votre grace, on vous conduira au lieu de l'execution comme si on allait vous fusilier; enfin, pour conduire la chose jusqu'au bout et que l'exemple soit complet, on fera feu sur vous, mais les fusils ne seront charges qu'a poudre.

--Est-ce bien sur, ce que vous me dites la? demanda le condamne, a qui

cette representation semblait au moins inutile.

--Quel motif aurais-je de vous tromper? repondit le pretre.

--C'est vrai, murmura le soldat. Ainsi, mon pere, reprit-il, vous me dites que j'ai ma grace, vous m'assurez que je ne mourrai pas?

--Je vous l'affirme.

--Alors, vive le roi! Vive saint Janvier! Vive tout le monde! cria le condamne en dansant tout autour de sa prison.

--Que faites-vous, mon fils? Que faites-vous? s'ecria le moine; oubliez-vous que ce que je viens de vous decouvrir etait un secret qu'on m'avait defendu de vous dire, et qu'il est important que tout le monde ignore que je vous l'ai revele, le geolier surtout? A genoux donc, comme si vous deviez toujours mourir, et commencez votre confession.

Le condamne reconnut la verite de ce que lui disait le pretre, se mit a genoux et se confessa.

L'aumonier lui donna l'absolution.

Avant que le pretre ne le quittat, le prisonnier lui demanda encore de nouveau l'assurance que tout ce qu'il lui avait dit etait vrai.

Le pretre le lui affirma une seconde fois; puis il sortit.

Derriere le pretre le geolier entra, et trouva le prisonnier sifflotant un petit air.

--Tiens, tiens, dit-il, est-ce que vous ne savez pas qu'on vous fusille demain, vous?

--Si fait, repondit le soldat; mais Dieu m'a accorde la grace de faire une bonne confession, et maintenant je suis sur d'etre sauve.

--Oh! alors, c'est different, dit le geolier. Avez-vous besoin de quelque chose?

--Je mangerais bien, dit le soldat.

Il y avait deux jours qu'il n'avait rien pris.

On lui apporta a souper; il mangea comme un loup, but deux bouteilles de vin de Syracuse, se jeta sur son grabat, et s'endormit.

Le lendemain, il fallut le tirer par les bras pour le reveiller. Depuis qu'il etait en prison, le pauvre diable ne dormait plus.

Jamais le geolier n'avait vu un homme si determine.

Le bruit se repandit par la ville que le condamne marcherait au supplice

comme a une fete. Les Siciliens doutaient fort de la chose, et avec ce geste negatif qui n'appartient qu'a eux, ils disaient: Nous verrons bien.

A sept heures, on vint chercher le prisonnier. Il etait en train de faire sa toilette. Il avait fait blanchir son linge, il avait brosse a fond ses habits: il etait aussi beau qu'un soldat napolitain peut l'etre.

Il demanda a marcher jusqu'au lieu de l'execution, et a garder ses mains libres. Les deux choses lui furent accordees.

La place de la Marine, sur laquelle est situee la prison, etait encombrée de monde. En arrivant sur le haut des degres, il salua fort gracieusement le peuple. Il n'y avait point sur son visage la moindre marque d'alteration. Les Siciliens n'en revenaient pas.

Le condamne descendit les escaliers d'un pas ferme, et commença de s'acheminer par les rues, garde par le caporal et les neuf hommes charges de l'execution. De temps en temps, sur sa route, il rencontrait des camarades, et, avec la permission de son escorte, leur tendait la main; et quand ceux-ci le plaignaient, il repondait par quelque maxime consolante comme: la vie est un voyage; ou bien par quelque vers equivalent a ces beaux vers du Deserteur:

Chaque minute, chaque pas
Ne mene-t-il pas au trepas?

puis il reprenait sa route.

Les Napolitains triomphaient.

A la porte d'un marchand de vin, il apercut deux de ses camarades montes sur une borne pour le regarder passer; il alla a eux. Ils lui offrirent de boire un dernier verre de vin ensemble. Le condamne accepta, tendit son verre et le laissa remplir jusqu'au bord; puis, le levant sans que sa main tremblat, sans qu'il ne repandit une seule goutte de la precieuse liqueur qu'il contenait:

--A la longue et heureuse vie de Sa Majeste le roi Ferdinand! dit-il d'une voix ferme et dans laquelle il n'y avait pas le plus leger tremblement.

Et il vida le verre.

Cette fois Siciliens et Napolitains applaudirent, tant le courage est chose puissante, meme sur un ennemi.

On arriva au lieu de l'execution.

La, pensaient les Siciliens, ce courage factice, resultat d'une exaltation quelconque, s'evanouirait sans doute. Tout au contraire: en voyant le lieu marque, le condamne parut redoubler de courage. Il s'arreta de lui-meme au point designe; seulement il demanda a n'avoir pas les yeux bandes et a commander le feu lui-meme.

Ces deux dernieres faveurs se refusent rarement, comme on le sait; aussi lui furent-elles accordees.

Alors son confesseur s'approcha de lui, l'embrassa, lui fit baiser le crucifix, lui offrit quelques paroles de consolation qu'il parut recevoir fort legerement; puis il lui donna l'absolution et s'ecarta pour laisser achever l'oeuvre mortelle.

Le condamne se posa debout, le visage regardant Palerme, et: le dos tourne au monte Pellegrino. Le caporal et les neuf hommes reculerent jusqu'a ce qu'ils fussent a dix pas de lui; alors le mot halte se fit entendre, et ils s'arreterent.

Aussitot le condamne, au milieu de ce silence profond, religieux, solennel, qui plane toujours au-dessus des choses supremes, commanda la charge, et cela d'une voix calme, ferme, parfaitement divisee dans ses commandements.

Au mot Feu! il tomba perce de sept balles sans dire un mot, sans pousser un soupir; il avait ete tue raide.

Les Napolitains jeterent un grand cri de triomphe: l'honneur national etait sauve.

Les Siciliens se retirerent la tete basse, et profondement humilies qu'un Napolitain put mourir ainsi.

Quant au pretre, son parjure resta une affaire a regler entre lui et Dieu.

Cependant, cette grande haine entre les deux peuples s'etait un peu calmee dans les derniers temps. Je parle des annees 1833, 1834 et 1835. Le roi de Naples, lors de son avenement au trone, etait venu en Sicile et avait fait precéder son arrivee a Messine de la grace de vingt condammes politiques; aussi, lorsqu'il mit le pied sur le port, les vingt gracies l'attendaient vetus de longues robes blanches, et tenant chacun une palme a la main. La voiture qui devait conduire le roi au palais fut alors deteleee, et le roi traîne en triomphe au milieu d'un enthousiasme general.

Quelque temps apres, il acheva d'accomplir les esperances des Siciliens, en envoyant son frere a Palerme avec le rang de vice-roi.

Le comte de Syracuse etait non seulement un jeune homme, mais meme presque un enfant; il avait, a ce que je crois, dix-huit ans a peine. D'abord, cette extreme jeunesse effraya ses sujets; quelques espiegleries augmenterent les inquietudes; mais bientot, au frottement des affaires, l'enfant se fit homme, comprit quelle haute mission il avait a remplir en reconciliant Naples et Palerme; il reva pour cette pauvre Sicile ruinee, abattue, esclave, une renaissance sociale et artistique. Deux ans apres son arrivee, l'île respirait comme si elle sortait d'un sommeil de fer. Le jeune prince etait devenu l'idole des Siciliens.

Mais il arriva ce qui arrive toujours en pareille circonstance: les hommes qui vivaient du desordre, de la ruine et de l'abaissement de la Sicile, virent que leur regne etait fini si celui du prince continuait. La bonte

naturelle du vice-roi devint dans leur bouche un calcul d'ambition, la reconnaissance du peuple une tendance a la revolte. Le roi, entoure, circonvenu, tiraille, concut des soupcons sur la fidelite politique de son frere.

Sur ces entrefaites, le carnaval arriva. Le comte de Syracuse, jeune, beau garcon, aimant le plaisir, etait de toutes les fetes, et saisit avec empressement l'occasion de profiter de celles qui se presentaient. Napolitain, et par consequent habitue a un carnaval bruyant et anime, il organisa une magnifique cavalcade dans laquelle il prit le costume de Richard-Coeur-de-Lion, et invita tous les seigneurs siciliens qui voudraient lui etre agreables a se distribuer les autres personnages du roman d'Ivanhoe. Le comte de Syracuse n'etait point encore en disgrace, par consequent chacun se hata de se rendre a son invitation. La cavalcade fut si magnifique, que le bruit en arriva jusqu'a Naples.

--Et comment etait deguise mon frere? demanda le roi.

--Sire, repondit le porteur de la nouvelle. Son Altesse Royale le comte de Syracuse representait le personnage de Richard-Coeur-de-Lion.

--Ah! oui, oui, murmura le roi, lui Richard-Coeur-de-Lion, et moi Jean-Sans-Terre! Je comprends.

Huit jours apres, le comte de Syracuse etait rappele.

Cette disgrace lui avait donne une popularite nouvelle en Sicile, ou chacun, l'ayant vu de pres, rendait justice a ses intentions, et ou personne ne le soupconnaait du crime dont on l'avait accuse pres de son frere.

De son cote le roi Ferdinand, sachant qu'il avait perdu par cet acte une partie de sa popularite en Sicile, boudait ses sujets insulaires. Pour la premiere fois depuis son avènement au trone, il laissait passer la fete de sainte Rosalie sans venir assister dans la cathedrale a la messe solennelle qu'on celebre a cette epoque.

Voila au milieu de quels sentiments je trouvais la Sicile, sans que ces preoccupations politiques nuisissent cependant d'une maniere ostensible a sa propension vers le plaisir.

Le Corso dura jusqu'a deux heures. A deux heures du matin, nous rentrames au milieu des illuminations a moitie eteintes, et des serenades a moitie etouffees.

Le lendemain, a neuf heures du matin, on frappa a ma porte. Je sonnai le garcon de l'hotel qui entra par un escalier particulier.

--Ouvrez mes volets, et voyez qui frappe, lui dis-je. Il obeit, et entr'ouvrant la porte:

--C'est il signor Mercurio, me dit-il apres avoir regarde, et en se retournant de mon cote.

--Dites-lui que je suis au lit, repondis-je un peu impatiente de cette insistance.

--Il dit qu'il veut attendre que vous soyez leve, repondit le domestique.

--Alors dites-lui que je suis fort malade.

--Il dit qu'il veut savoir de quelle maladie.

--Dites-lui que c'est de la migraine.

--Il dit qu'il veut vous proposer un remede infallible.

--Dites-lui que je suis a l'extremite.

--Il dit qu'il veut vous dire adieu.

--Dites-lui que je suis mort.

--Il dit qu'il veut vous jeter de l'eau benite.

--Alors, faites-le entrer.

Il signor Mercurio entra avec un assortiment de pipes de Tunis, une collection de produits sulfureux des iles Eoliennes, une foule d'ouvrages en lave de Sicile, et enfin, une partie, comme on dit en termes de commerce, d'echarpes de Messine, le tout pose en equilibre sur sa tete, appendu a ses mains, ou roule autour de son cou. Je ne pus m'empacher de rire.

--Ah ca! lui dis-je, savez-vous, seigneur Mercurio, que vous avez un grand talent pour forcer les portes?

--C'est mon etat, Excellence.

--Et cela vous reussit-il souvent?

--Toujours.

--Mais enfin, chez les gens qui tiennent bon?

--J'entre par la fenetre, par la cheminee, par le trou de la serrure.

--Et une fois entre?

--Oh! une fois entre, je vois a qui j'ai affaire, et j'agis en consequence.

--Mais a ceux qui, comme moi, ne veulent rien acheter?

--Je leurs vends toujours quelque chose, quoique avec Votre Excellence, je ne veuille pas avoir de secrets. Ces pipes, ces echantillons, ces echarpes, toute cette roba enfin n'est qu'un pretexte; ma vraie profession,

Excellence...

--Oui, oui, je la connais; mais je vous ai dit que je n'en ai que faire.

--Alors, Excellence, voyez ces pipes.

--Je ne fume pas.

--Voyez ces echarpes.

--J'en ai six.

--Voyez ces echantillons de soufre.

--Je ne suis pas marchand d'allumettes.

--Voyez ces petits ouvrages en lave.

--Je n'aime que les chinoiseries.

--Je vous vendrai pourtant quelque chose?

--Oui, si tu veux.

--Je veux toujours, Excellence.

--Vends-moi une histoire: tu dois en avoir de bonnes, au metier que tu fais.

--Allez demander cela aux confesseurs des couvents.

--Pourquoi me renvoies-tu a eux?

--Parce que la discretion fait mon credit, et que je ne veux pas le perdre.

--Donc tu n'as pas d'histoire a me raconter?

--Si fait, j'en ai une.

--Laquelle?

--J'ai la mienne; comme elle est a moi, j'en peux disposer. En voulez-vous?

--Tiens, au fait, elle doit etre assez curieuse; je te donne deux piastres de ton histoire.

--Je dois prevenir Votre Excellence qu'il n'est pas le premier auquel je la raconte.

--Et combien de fois l'as-tu deja racontee?

--Une fois a un Anglais, une fois a un Allemand, et deux fois a des Francais.

--Mets-tu la meme conscience dans toutes tes fournitures, signor Mercurio?

--La meme, Excellence.

--Alors, comme tu es un homme precieux, je ne rabattrai rien de ce que j'ai dit; voila tes deux piastres.

--Avant d'avoir l'histoire?

--Je m'en rapporte a toi.

--Oh! Si Votre Excellence voulait m'honorer d'une confiance pareille a l'endroit de...

--L'histoire, signor Mercurio, l'histoire!

--La voila, Excellence.

Je sautai en bas de mon lit, je passai un pantalon a pieds, je chaussai mes pantouffles, je m'assis a une table ou l'on venait de me servir des oeufs frais et du the, et je fis signe au signor Mercurio que j'etais tout oreilles.

GELSOMINA

Il signor Mercurio etait ne au village de Carini, et il esperait bien qu'en commemoration de l'honneur qui revenait a ce village d'avoir donne naissance a un homme tel que lui, il lui serail; erige apres sa mort, sur la montagne qui domine Carini, une statue de la taille de celle de saint Charles Borromeo a Arona.

C'etait un homme de trente-cinq a quarante ans, quoique a ses cheveux grisonnants et a sa barbe parsemee de poils argentes, on put lui en donner hardiment quarante-cinq a cinquante; mais, comme il disait lui-meme, ces marques de vieillesse prematuree tenaient beaucoup moins a l'age qu'a la fatigue de l'esprit et au travail de l'imagination. C'etait, en effet, un rude metier, et demandant une eternelle tension de la pensee que celui qu'il faisait depuis sa jeunesse; nous disons depuis sa jeunesse, car l'etat qu'il avait embrasse etait le resultat, non pas d'une suggestion etrangere, mais d'une vocation personnelle.

A vingt-cinq ans, il signor Mercurio etait un beau garçon, jouissait deja d'une reputation meritee par toute la Sicile, quoiqu'il se nommat encore tout simplement Gabriello, du nom de l'ange Gabriel, auquel sa mere avait eu une devotion toute particuliere pendant sa grossesse; aussi pretendait-il que plus d'une grande dame avait regrette parfois qu'il ne lui presentat point pour son compte les declarations qu'il faisait pour le compte d'autrui.

Un jour, c'était le lendemain des fêtes de sainte Rosalie, le prince de G... le fit demander. Comme le prince de G... était une des meilleures pratiques de Gabriello, celui-ci se hâta de se rendre au palais; à peine arrivé, il fut introduit.

--Gabriello, dit le prince mettant de côté toute circonlocution inutile et entrant de plein saut en matière, il y avait hier sur le char de sainte Rosalie, une jeune fille de seize ans à peu près, belle comme un ange, avec des yeux superbes et des cheveux magnifiques. Ne pourrais-tu pas lui dire deux mots de ma part?

--Quatre, Excellence, répondit Gabriello; mais dépeignez moi un peu la personne à laquelle il faut que je m'adresse. Où était-elle placée? Était-ce parmi les anges qui portent des guirlandes au premier étage, ou parmi ceux qui jouent de la trompette au second?

--Mon cher, il n'y a pas à s'y tromper: c'était celle qui représentait la Sagesse, qui tenait une lance à la main droite, un bouclier à la main gauche, et qui était debout derrière le cardinal.

--Diamine! Excellence, vous n'avez pas mauvais goût.

--Tu la connais?

--Est-ce que je ne connais pas toutes les femmes de Palerme?

--Qui est-elle?

--C'est la fille unique du vieux Mario Capelli.

--Et comment l'appelle-t-on?

--On l'appelle Gelsomina.

--Eh bien! Gabriello, je veux Gelsomina.

--Ce sera long. Excellence! Ce sera cher!

--Combien de jours?

--Huit jours.

--Combien d'onces?

--Cinquante onces.

--Va pour huit jours et pour cinquante onces. Nous sommes aujourd'hui le 19 juillet, je t'attends le 27.

Et le prince, qui savait qu'on pouvait se reposer sur l'exactitude de Gabriello, attendit tranquillement le moment fixe.

Le meme jour, Gabriello se mit a l'oeuvre: sa premiere visite fut pour le capucin qui confessait Gelsomina, et qui se nommait Fra Leonardo.

C'etait un vieillard de soixante-quinze ans, a la barbe blanche et au visage severe; aussi Gabriello vit-il, avant d'ouvrir la bouche, que la negociation entreprise serait plus difficile a mener a fin qu'il n'avait cru. Il lui dit qu'il venait au nom d'un oncle de la jeune fille, qui, ayant du bien, voulait l'avantager, si ce que l'on disait de sa sagesse etait la verite. Le resultat des renseignements donnees par le capucin fut que Gelsomina etait un ange.

Au reste, comme c'est toujours par la que debutent les confesseurs, Gabriello ne s'inquieta pas trop des mauvais renseignements que celui de Gelsomina venait de lui donner. Il se deguisa en juif, prit les plus beaux bijoux qu'il put se procurer, s'en forma une espece d'ecrin, et, au moment ou le vieux Mario etait dehors, il entra chez la jeune fille pour lui offrir sa marchandise. Quand Gelsomina sut que c'etaient des pierreries qu'on allait lui montrer, elle refusa meme de les voir, en disant qu'elle n'etait pas assez riche pour desirer de pareilles choses. Gabriello lui dit alors que, quand on avait seize ans et qu'on etait belle comme elle l'etait, on pouvait tout desirer et tout avoir; a ces mots, il ouvrit l'ecrin et lui mit sous les yeux assez de diamants pour tourner la tete a une sainte; mais Gelsomina jeta a peine un coup d'oeil sur l'ecrin et, comme Gabriello insistait, elle entra dans la chambre voisine, en sortit un instant apres avec une couronne de jasmin et de daphnes, et se mirant avec coquetterie dans une glace: "Tenez, lui dit-elle, voila mes diamants, a moi; Gaetano dit que je suis belle comme cela, et, tant qu'il me trouvera belle ainsi, je ne desirerai pas autre chose. Maintenant, mon pere va rentrer, il trouverait peut-etre mauvais que je vous eusse recu en son absence; ainsi, croyez-moi, retirez-vous."

Gabriello n'insista pas; pour la premiere visite, il ne voulait pas l'effaroucher. D'ailleurs il savait ce qu'il voulait savoir: Gelsomina n'etait pas coquette, et elle aimait un jeune homme nomme Gaetano.

Il retourna chez le prince de G...

--Excellence, lui dit-il, je viens de voir Gelsomina; c'est plus difficile et plus cher que je ne croyais; il me faut quinze jours et cent onces.

--Prends le temps et l'argent que tu voudras, mais reussis, voila tout ce que je te demande.

--Je reussirai, Excellence.

--Je puis donc y compter?

--C'est comme si vous rayiez, monseigneur.

Gabriello connaissait assez son monde pour comprendre qu'il n'y avait rien a faire du cote de la jeune fille. Il se retourna donc de l'autre cote.

Il s'agissait de decouvrir monsieur Gaetano. La chose n'etait pas

difficile: Gabriello loua une petite chambre au premier, dans la maison situee en face de celle qu'habitait Gelsomina, et le soir meme il se mit en sentinelle derriere la jalousie.

A mesure que l'heure s'avancait, la rue devint de plus en plus deserte. A minuit, elle etait completement solitaire; a minuit et demi, un grand garcon passa et repassa plusieurs fois; enfin, voyant que tout etait tranquille, il s'arreta, tira une petite mandoline de dessous son manteau, et se mit a chanter la chanson de Meli:

Occhiuzzi neri,

A la fin du couplet, la jalousie du premier se souleva doucement, et Gabriello en vit sortir la jolie tete de Gelsomina avec sa couronne de jasmins et de daphnes. Le jeune homme monta aussitot sur une borne, et lui prit la main qu'il baisa; mais tout se borna la. Apres deux heures des protestations de l'amour le plus chaste et le plus pur, la jalousie retomba. Le jeune homme resta encore un instant a prier; mais la petite main repassa seule a travers les planchettes, puis, apres avoir ete baisee et rebaisee vingt fois, elle se retira a son tour. Ce fut vainement alors que Gaetano pria et implora; Gabriello entendit le bruit de la fenetre qui se refermait. Le jeune homme, au lieu d'etre reconnaissant de ce qu'on avait fait pour lui, sauta a terre avec un mouvement de depot. Gabriello pensa qu'il allait se retirer; il descendit vivement. En effet, au moment ou il ouvrait la porte, le jeune homme tournait le coin de la rue. Gabriello marcha derriere lui.

Il prit la rue de Toleda, qu'il suivit jusqu'a la place de la Marine, puis il longea le quai et entra dans une petite maison situee au bord de la mer. Gabriello fit, pour la reconnaitre, une croix sur la maison avec de la craie rouge, et il rentra tranquillement chez lui.

Le lendemain, il connaissait Gaetano comme il connaissait Gelsomina. C'etait un beau garcon de vingt-quatre a vingt-cinq ans, pecheur de son etat, d'un caractere froid et retire en lui-meme, et si preoccupe d'assortir sa toilette a sa figure, que ses camarades ne l'appelaient que le glorieux.

De ce moment, le plan de Gabriello fut arrete.

Il alla trouver la plus adroite et la plus jolie fille qu'il put rencontrer a Palerme: c'etait une Catanaise qu'un marquis syracusain avait seduite, puis abandonnee apres avoir vecu pres d'un an avec elle. Pendant cette annee elle avait pris certaines facons de grande dame; c'etait tout ce qu'il fallait a Gabriello.

Il prit un appartement petit, mais elegant, dans un des plus beaux quartiers de la ville. Il loua pour un mois les plus jolis meubles qu'il put trouver; il alla chercher sa Catanaise, la conduisit dans l'appartement, lui donna pour femme de chambre une fille qui etait sa maitresse; puis, une fois installee, il lui fit sa lecon. Tout cela lui prit huit jours.

Le neuvieme etait un dimanche; ce dimanche amenait la fete d'un village voisin de Palerme nomme Belmonte; Gelsomina vint a cette fete avec trois ou quatre de ses jeunes amies. Gaetano n'etait point encore arrive, mais, en cherchant de tous cotes celui pour qui elle etait venue, les yeux de Gelsomina s'arreterent sur une petite barque tout enrubannee et a la poupe de laquelle flottait un pavillon de soie; c'etait la barque de Gaetano qui traversait le golfe et qui venait de Castellamare a la Bagherie. Arrive a la cote, Gaetano amarra sa barque et sauta sur le rivage: il avait un simple habit de pecheur, mais son bonnet phrygien etait du pourpre le plus vif; sa veste de velours etait brodee comme un cafetan arabe; sa ceinture aux mille couleurs etait de la plus belle soie de Tunis; enfin, son pantalon plisse etait de la plus fine toile de Catane. Toutes les jeunes filles, en apercevant le beau pecheur, pousserent un cri d'admiration; Gelsomina seule resta muette, mais elle rougit d'orgueil et de plaisir.

Gaetano fut tout a Gelsomina; et cependant, quoiqu'il parut fier d'elle comme elle etait fiere de lui, les regards du beau jeune homme ne laissaient pas de s'egarer de la modeste jeune fille aux nobles dames qui etaient venues, des villas voisines, voir cette fete populaire a laquelle elles dedaignaient de prendre part. Plusieurs d'entre elles remarquerent meme Gaetano, et se le montrerent du doigt avec cette naivete des femmes italiennes, qui s'arretent devant un beau garcon, et qu'elles regardent comme elles regarderaient un beau chien ou un beau cheval. Gaetano repondit a leurs regards par un regard de dedain; mais, dans ce regard de Gaetano, il y avait pour le moins autant d'envie que d'orgueil, et l'on comprenait facilement qu'il donnerait bien des choses pour etre l'amant d'une de ces fieres beautés qu'en apparence il semblait hair.

Gelsomina ne voyait qu'une chose: c'est que son Gaetano etait le roi de la fete, c'est qu'on l'enviait d'etre aimee par le beau pecheur; et, jugeant le coeur de son amant par le sien, elle etait heureuse.

Gaetano proposa a Gelsomina et a ses amies de les ramener dans sa barque. Les jeunes filles accepterent, et tandis qu'un jeune frere de Gaetano, enfant de douze ans, tenait le gouvernail, le beau pecheur s'assit a la proue, prit sa mandoline et, au milieu de cette belle nuit, sous ce ciel magnifique, sur cette mer d'azur, il se mit a chanter les plus douces chansons de Meli, l'Anacreon sicilien.

On aborda ainsi pres de la cabane de Gaetano; puis il amarra sa barque. Les jeunes filles descendirent. Le beau pecheur conduisit Gelsomina et deux de ses compagnes qui demeuraient dans le meme quartier qu'elle jusqu'au coin de la rue qu'elle habitait; puis, arrive la, il les quitta, et Gelsomina rentra avec une de ses amies qui, un instant apres, sortit, accompagnee a son tour de la vieille Assunta, la nourrice de Gelsomina.

Gabriello s'etait remis a son poste a la meme heure que la veille; il vit Gaetano passer, repasser, s'arreter et faire le signal. Comme la veille, les deux amants causerent jusqu'a deux heures du matin; mais, comme la veille encore, leur entretien demeura chaste et pur, et leurs caresses se bornèrent a quelques baisers depotes sur la main de Gelsomina.

Gaetano ne douta plus qu'ils ne se vissent ainsi chaque nuit; mais il ne

douta pas non plus que, malgre ces entretiens, Gelsomina ne fut digne en tout point de représenter la déesse de la Sagesse sur le char de sainte Rosalie.

Le lendemain, comme Gaetano venait a son rendez-vous habituel, une femme, couverte d'un long voile noir, l'accosta et lui glissa un petit billet dans la main. Gaetano voulut l'interroger, mais la femme voilee appuya par-dessus son voile son doigt sur sa bouche en signe de silence, et Gaetano etonne la laissa se retirer sans faire un seul mouvement pour la retenir.

Gaetano resta un instant immobile a la place ou il etait, reportant ses yeux du billet a la femme voilee et de la femme voilee au billet; puis, s'approchant vivement d'une madone devant laquelle brulait une lampe, il lut ou plutot il devora les quelques lignes que le papier contenait. C'était une declaration d'amour, qui n'avait pour signature que ces mots, dont l'effet, au reste, fut magique sur Gaetano: *_Une des plus grandes dames de la Sicile_*.

On lui disait en outre que, s'il etait dispose a repondre a cet amour, il retrouverait le lendemain, a la meme heure et a la meme place, la meme femme voilee, qui le conduirait pres de l'inconnue que la violence de sa passion forcait a faire pres de lui cette etrange demarche.

A cette lecture, le visage de Gaetano s'eclaira d'une orgueilleuse joie. Il releva le front, secoua la tete, et respira comme un homme qui arrive tout a coup, et au moment ou il s'en doutait le moins, a un but longtemps poursuivi; puis, quoiqu'il fut minuit passe, il resta encore un instant pensif, debout et les bras croises, devant la madone, relut une seconde fois le billet, le glissa dans la poche de cote de sa veste, et prit la rue qui conduisait a la maison de Gelsomina.

Quoique aucun signal n'eut ete fait, la pauvre enfant etait a sa fenetre; c'était la premiere fois, depuis que Gaetano lui avait dit qu'il l'aimait, que Gaetano se faisait attendre.

Enfin il parut, non point tendre et empressé comme d'habitude, mais contraint, gene, inquiet. Dix fois Gelsomina, s'apercevant de sa preoccupation, lui demanda quelle pensee le tourmentait. Gaetano dit qu'il etait indisposé, souffrant, et que, si le lendemain il ne se sentait pas mieux, il etait possible qu'il ne vint meme pas.

En face de cette crainte, Gelsomina oublia toute autre chose; il fallait en effet que Gaetano fut bien malade pour n'avoir point la force de venir voir sa Gelsomina, que depuis un an il venait voir, en lui disant lui-meme que peut-etre l'habitude qu'il avait d'une inalterable sante faisait qu'il exagerait les douleurs qu'il eprouvait, et qu'en tout cas il ferait tout au monde pour venir a l'heure ordinaire.

Les jeunes gens se separerent; pour la premiere fois, Gelsomina referma sa fenetre avec un serrement de coeur inconnu pour elle jusque-la. Gaetano, au contraire, a mesure qu'il s'eloignait de Gelsomina, se sentait soulage et respirait plus librement. Mal accoutume encore a feindre, sa dissimulation l'etouffait.

Le lendemain, a la meme heure et a la meme place, Gaetano rencontra la jeune femme; en l'apercevant, tout son sang reflua vers son coeur, et il crut qu'il allait etouffer. La femme s'approcha de lui.

--Eh bien! lui dit-elle, es-tu decide?

--Ta maitresse est-elle jeune? demanda Gaetano.

--Vingt-deux ans.

--Ta maitresse est-elle belle?

--Comme un ange.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le bon et le mauvais genie de Gaetano se livrerent en lui un combat terrible; enfin, le mauvais genie remporta.

--Je te suis, dit Gaetano.

Aussitot, la femme voilee marcha la premiere, et Gaetano la suivit.

Le guide de Gaetano prit la rue Magueda, qu'il parcourut aux trois quarts de sa longueur; puis il s'arreta devant un delieieux palazzino, tira une clef de sa poche, ouvrit une porte donnant sur un escalier, dont on avait eteint avec soin toutes les lumieres, dit a Gaetano de le suivre en tenant le bout de son voile, monta avec lui une vingtaine de marches, l'introduisit dans une antichambre; faiblement eclairee, traversa un riche salon; puis, ouvrant une porte qui laissa arriver jusqu'au beau pecheur cet air tiede et parfume qui s'echappe du boudoir d'une jolie femme:

--Madame, dit-elle, c'est lui.

--O mon Dieu! Teresita, repondit une douce voix avec un accent plein de crainte, je n'oserai jamais le voir.

--Et pourquoi cela, madame? dit Teresita entrant et laissant la porte ouverte pour que Gaetano put voir sa maitresse a demi couchee sur une chaise longue, et dans le plus delieieux deshabelle qui se put voir; pourquoi cela?

--Il n'aurait qu'a ne pas m'aimer!

--Ne pas vous aimer, madame! s'ecria Gaetano en se precipitant dans la chambre; ne pas vous aimer! Le croyez-vous vous meme, et n'est-ce pas impossible quand on vous a vue? Oh! ne craignez rien, ne craignez rien, madame! Je suis tout a vous.

Et Gaetano tomba aux pieds de la jeune femme, qui cacha sa tete dans ses mains comme par un dernier mouvement de pudeur.

Teresita sortit et les laissa ensemble.

Gelsomina attendit jusqu'à quatre heures du matin, mais inutilement, Gaetano ne vint pas.

La journée du lendemain fut une triste journée pour la pauvre enfant; c'était sa première douleur d'amour. Il lui sembla que le soleil ne se coucherait jamais; enfin, le soir arriva, la nuit vint, les heures passerent, lourdes et éternelles, mais elles passerent. Minuit sonna.

La pauvre enfant n'osait ouvrir sa fenêtre; enfin, le signal se fit entendre, elle s'élança contre sa jalousie, et y passa à la fois les deux mains pour chercher celles de Gaetano. Gaetano était à son poste, mais froid et contraint. Il sentit lui-même qu'il se trahissait, il voulut lui reparler ce même langage d'amour auquel il l'avait habituée, mais il manquait à sa voix cet accent de conviction qui subjuguait, il manquait à ses paroles cette chaleur de l'âme qui entraîne; Gelsomina sentit instinctivement que quelque grand malheur la menaçait, et ne répondit qu'en pleurant. À la vue de ces larmes qui roulaient du visage de Gelsomina sur le sien, Gaetano retrouva un instant son ancien amour. Gelsomina trompée s'y laissa reprendre. Ce fut elle alors qui demanda pardon à Gaetano, qui s'accusa d'être inquiète, exigeante, jalouse. Gaetano tressaillit à ce dernier mot prononcé pour la première fois entre eux; car il sentait qu'il ne pourrait longtemps tromper Gelsomina, habituée qu'elle était à le voir chaque nuit.

Alors il lui chercha une querelle.

--Vous vous plaignez de moi, lui dit-il, Gelsomina, quand ce serait à moi à me plaindre de vous.

--A vous... à vous plaindre de moi! s'écria la jeune fille; mais que vous ai-je donc fait?

--Vous ne m'aimez pas.

--Je ne vous aime pas! Vous dites que je ne vous aime pas, moi! Il dit que je ne l'aime pas, mon Dieu!

Et la jeune fille leva ses yeux tout humides de pleurs vers le ciel, comme pour le prendre à témoin que, si jamais accusation avait été injuste, c'était celle-là.

--Du moins, reprit Gaetano, embarrassé de soutenir lui-même une assertion dont, au fond de son cœur, il reconnaissait la fausseté; du moins, vous ne m'aimez pas comme je voudrais que vous m'aimassiez.

--Et comment pourrais-je vous aimer plus que je ne le fais? demanda la jeune fille.

--Est-ce aimer véritablement, dit Gaetano, que de refuser quelque chose à l'homme qu'on aime?

--Que vous ai-je jamais refusé? demanda naïvement Gelsomina.

--Tout, dit Gaetano; c'est tout refuser que de n'accorder qu'à demi.

Gelsomina rougit, car elle comprit ce que lui demandait son amant.

Puis, après un moment de silence réfléchi de la part de la jeune fille, impatient de la part du jeune homme:

--Écoutez, Gaetano, lui dit-elle. Vous savez ce qui a été convenu entre mon père et vous. Il me donne mille ducats en mariage, et il a exigé de vous que vous apportassiez une pareille somme; vous lui avez dit que deux ans vous suffiraient pour l'amasser, et vous avez accepté la condition qu'il vous a faite d'attendre deux ans. Moi, de mon côté, vous le voyez, Gaetano, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous rendre l'attente moins longue. Voilà un an que nous nous aimons, et, pour moi du moins, cette année a passé comme un jour. Eh bien! si vous craignez la lenteur de l'année qui nous reste à attendre, si, comme vous le dites, vous croyez, lorsqu'une jeune fille a donné son cœur, qu'il lui reste encore quelque chose à accorder, eh bien! prévenez le prêtre de Sainte-Rosalie, venez me prendre demain à dix heures du soir, au lieu de minuit; munissez-vous d'une échelle pour que je puisse descendre de cette fenêtre, et alors je me rends à l'église de la sainte, le prêtre nous unit secrètement [Note: En Sicile, et même dans tout le reste de l'Italie, où il n'y a pas d'actes de l'état civil, les mariages faits ainsi, même sans le consentement des parents, sont parfaitement valides.], et alors... la femme n'aura plus rien à refuser à son mari.

Gaetano avait écouté cette proposition en silence et en palissant; enfin, voyant que Gelsomina attendait avec anxiété sa réponse:

--Demain! dit-il, demain! Je ne puis pas demain, c'est impossible.

--Impossible! Et pourquoi?

--J'ai fait marche avec deux Anglais pour les conduire aux îles: c'est cela qui me rendait triste. Je suis forcé de te quitter pour sept ou huit jours, Gelsomina.

--Toi, me quitter pour sept ou huit jours! s'écria Gelsomina en lui saisissant la main comme pour le retenir.

--Ils m'ont offert quarante ducats pour cette course, et j'avais une telle hâte de compléter la somme qu'exige ton père, que j'ai accepté.

--Ce que tu me dis là est-il bien vrai? demanda la jeune fille, doutant pour la première fois des paroles de son amant,

--Je te le jure, Gelsomina; et, à mon retour, eh bien! nous verrons à faire ce que tu me demandes.

--Ce que je te demande! s'écria la jeune fille étonnée; grand Dieu! Mais est-ce moi qui te prie? Est-ce moi qui te presse? Tu dis que je demande, quand je croyais accorder... Mais nous ne nous comprenons plus, Gaetano?

--Si fait, Gelsomina; seulement tu te defies de ma parole, et tu ne veux rien accorder qu'a ton mari. Eh bien! soit, a mon retour, je ferai ce que tu exiges.

--Ce que j'exige! Oh, mon Dieu, mon Dieu! s'ecria Gelsomina; que s'est-il donc passe entre nos deux coeurs?

Puis, comme deux heures sonnaient, elle tendit sa main a Gaetano, esperant qu'il la retiendrait encore. Mais Gaetano, coupable envers Gelsomina, se trouvait mal a l'aise en face d'elle; et, baisant la main de la jeune fille, il sauta a terre en lui disant:

--A huit jours, Gelsomina.

--A huit jours, murmura la jeune fille en laissant retomber la jalousie avec un profond soupir, et en regardant Gaetano s'eloigner.

Deux fois Gaetano, sans doute repentant au fond du coeur, s'arreta pour revenir dire un adieu plus tendre a Gelsomina; deux fois la jeune fille, dans cette esperance, porta vivement la main a la jalousie, toute prete qu'elle etait pour le pardon. Mais, cette fois comme la premiere, le mauvais genie de Gaetano l'emporta et, continuant de s'eloigner de Gelsomina, il disparut enfin a l'angle de la rue.

La jeune fille resta debout derriere la jalousie, jusqu'a ce qu'elle vit paraître le jour; alors seulement elle se jeta tout habillee sur son lit.

Vers les trois heures de l'apres-midi, au moment ou le vieux Mario venait de sortir, le juif qui etait deja venu offrir des diamants a Gelsomina entra avec un autre ecrin. La jeune fille etait assise, les mains sur ses genoux, la tete inclinee sur la poitrine, en proie a une si profonde reverie, qu'elle ne le vit point entrer, et qu'elle ne s'aperçut de sa presence que lorsqu'il fut tout pres d'elle. Elle le regarda, le reconnut, et tressaillit comme si elle eut touche un serpent.

--Que demandez-vous? s'ecria-t-elle.

--Je demande, dit le juif, si votre couronne de jasmins et de daphnes suffit toujours a Gaetano?

--Que voulez-vous dire? s'ecria la jeune fille.

--Je dis que c'est un garcon plein d'ambition et d'orgueil; il se pourrait qu'il se lassat de cette simple parure, et qu'il se mit un beau matin en quete d'une couronne plus precieuse.

--Gaetano m'aime, dit la jeune fille en palissant, et je suis sure de lui comme il est sur de moi. D'ailleurs, il ne voudrait pas me tromper, il a le coeur trop grand pour cela.

--Si grand, dit le juif en riant, qu'il y a dans ce coeur de la place pour deux amours.

--Vous mentez, dit la jeune fille en essayant de donner à sa voix une assurance qu'elle n'avait pas; vous mentez, laissez-moi.

--Je mens! dit le juif, et si au contraire je te donnais la preuve que je dis la vérité?

Gelsomina le regarda avec des yeux où se peignaient toutes les angoisses de la jalousie; puis, secouant la tête comme pour donner un démenti à la voix de son propre cœur:

--Impossible, dit-elle, impossible.

--Et cependant, dit le juif, il ne vient pas ce soir; il ne viendra pas demain, il ne viendra pas après-demain.

--Il part aujourd'hui pour les îles.

--Il te l'a dit?

--N'était-ce point la vérité, mon Dieu! s'écria la jeune fille avec l'expression de la plus, profonde douleur.

--Gaetano n'a point quitté Palerme, dit le Juif,

--Mais il part ce soir? demanda avec anxiété Gelsomina.

--Il ne part ni ce soir, ni demain, ni après-demain: il reste.

--Il reste! Et pourquoi faire reste-t-il?

--Pourquoi faire? Je vais vous le dire. Pour faire l'amour avec une belle marquise.

--Quelle est cette femme? Ou est cette femme? Je veux la voir! Je veux lui parler!

--Qu'as-tu à faire à cette femme? C'est Gaetano qui te trahit, c'est de Gaetano qu'il faut te venger.

--Me venger! Et comment?

--En lui rendant infidélité pour infidélité, trahison pour trahison.

--Sortez! s'écria Gelsomina, vous êtes un infâme!

--Vous me chassez? dit le juif. Je m'en vais, mais vous me rappellerez.

--Jamais!

--Je me nomme Isaac; je demeure Salita Sant'Antonio, n. deg. 27. J'attendrai vos ordres pour revenir.

Et il sortit, laissant Gelsomina ecrasée sous la nouvelle qu'elle venait d'apprendre.

Toute la journée, toute la nuit se passeront dans une lutte incessante. Ce que Gelsomina souffrit pendant cette nuit et pendant cette journée ne peut se décrire. Vingt fois elle prit la plume, vingt fois elle la rejeta; Enfin, le lendemain à trois heures, on frappa à la porte du juif; il alla ouvrir. Une femme couverte d'un voile noir entra; puis, aussitôt que la porte se fut refermée derrière elle, cette femme leva son voile. C'était Gelsomina.

--Me voilà, dit-elle.

--Vous avez fait plus que je n'espérais, dit le juif. Je comptais que c'était moi que vous feriez venir, et c'est vous qui êtes venue.

--Il était inutile de mettre quelqu'un dans la confidence, dit Gelsomina.

--En effet, c'est plus prudent, répondit le juif. Que voulez-vous de moi?

--Savoir la vérité.

--Je vous l'ai dite.

--La preuve?

--Vous pourrez l'avoir quand vous voudrez.

--Comment?

--En vous cachant rue Magueda, en face du n° 140. Il y a là un palais avec des colonnes, qui semble fait exprès pour cela.

--Eh bien! après?

--Après? À minuit, vous verrez Gaetano entrer; à deux heures, vous le verrez sortir.

--À minuit, rue Magueda, en face du n° 140?

--Parfaitement.

--Et la nuit prochaine ira-t-il?

--Il y va toutes les nuits.

--Tout service mérite récompense, reprit en souriant avec amertume Gelsomina. Vous venez de me rendre un service, à combien l'estimez-vous?

Le juif ouvrit son écrin, et le présenta à Gelsomina.

--Choisissez celui de tous ces diamants qui vous conviendra le mieux, dit-il, et je serai payé.

--Taisez-vous, dit la jeune fille.

Et, jetant sur une chaise une bourse dans laquelle il avait cinq ou six onces et autant de piastres:

--Tenez, lui dit-elle, voilà tout ce que j'ai; prenez-le. Je vous remercie.

Et elle sortit sans vouloir rien écouter de ce que lui disait le juif.

Le soir, à dix heures, elle alla embrasser comme d'habitude le vieux Mario dans son lit, rentra chez elle, s'enveloppa d'un grand voile noir; puis, à onze heures, elle se glissa doucement dans le corridor, regarda à travers le trou de la serrure de la chambre de son père, et s'assura que la lampe était éteinte. Pensant que cette obscurité était une preuve que le vieillard était endormi, elle ouvrit alors doucement la porte de la rue, prit la clef pour pouvoir rentrer quand elle voudrait, et sortit.

Dix minutes après, elle était dans la rue Magueda, cachée derrière une colonne du palais Giardinelli, en face du n° 140.

À minuit moins quelques minutes, elle vit s'avancer un homme enveloppé d'un manteau. Au premier coup d'oeil elle le reconnut: c'était Gaetano. Elle s'appuya contre la colonne pour ne pas tomber.

Gaetano passa et repassa, comme il avait habitude de le faire pour elle. Bientôt, à ce même signal qui avait tant de fois fait battre son propre cœur, Gelsomina vit la porte s'ouvrir, et Gaetano disparut.

Gelsomina crut qu'elle allait mourir; mais la jalousie lui rendit les forces que la jalousie lui avait ôtées. Elle s'assit sur les marches du palais, et, cachée dans l'ombre projetée par les colonnes, elle attendit.

Les heures passèrent; elle les compta les unes après les autres. Comme trois heures venaient de sonner, la porte se rouvrit; Gaetano reparut, une femme vêtue d'un peignoir de mousseline blanche l'accompagnait. Il n'y avait plus de doute: Gelsomina était trahie.

D'ailleurs, comme si Dieu eut voulu d'un seul coup lui ôter toute espérance, les deux amants lui donnerent le temps de s'assurer de son malheur. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se quitter. Leur adieu dura près d'une demi-heure.

Enfin Gaetano s'éloigna; la porte se referma derrière lui. Gelsomina, debout sur les degrés du palais, semblait une statue de marbre. Enfin, comme si elle s'arrachait de sa base, elle fit quelques pas en avant, mais ses genoux se déroberent sous elle; elle voulut crier, mais la voix lui manqua, et, jetant un cri étouffé, qui ne parvint pas même jusqu'à Gaetano, elle tomba de toute sa hauteur sur le pavé.

Quand elle revint à elle, elle se retrouva assise sur les marches du palais Giardinelli. Un homme lui faisait respirer des sels: cet homme, c'était le juif.

Gelsomina regarda cet homme avec terreur: il semblait un démon acharné à sa perte. Elle fouilla dans ses poches pour voir si elle avait quelque argent pour lui payer ses soins; puis, sa recherche ayant été inutile:

--Je n'ai rien sur moi, lui dit-elle. Je vous ferai récompenser.

--J'irai demain chercher ma récompense moi-même, dit le juif.

--Ne venez pas! s'écria Gelsomina en se reculant de lui, vous me faites horreur!

Le juif, jugeant que le moment serait mal choisi pour renouveler ses propositions, se mit à rire, et laissa Gelsomina maîtresse de se retirer.

Gelsomina profita de la liberté que lui donnait le juif, et s'éloigna d'un pas rapide. Bientôt elle se retrouva à la porte de sa maison. Elle était arrivée sans retourner la tête en arrière, sans regarder ni à droite ni à gauche. Toutes les hallucinations de la fièvre passaient devant ses yeux, toutes les rumeurs du délire bruissaient à ses oreilles.

Elle voulut ouvrir la porte, mais elle ne put jamais retrouver la serrure; elle crut qu'elle allait devenir folle, et se coucha, en criant miséricorde à Dieu, sur le banc de pierre qui était sous sa fenêtre.

À cinq heures du matin, en sortant pour ouvrir les volets, son père la retrouva là.

Elle n'était pas évanouie; mais elle avait les yeux fixes, les mains crispées, et ses dents claquaient l'une contre l'autre comme si elle sortait de l'eau glacée.

Son père voulut l'interroger, mais elle ne répondit point. Comme il faisait jour à peine, personne encore ne l'avait vue. Il la prit dans ses bras, l'emporta comme un enfant, et la remit à la vieille Assunta, qui lui ôta ses habits et la coucha sans qu'elle fit la moindre résistance, sans qu'elle prononcât un seul mot.

À peine couchée, la fièvre la prit; Mario voulait envoyer chercher un médecin, mais Gelsomina dit qu'elle ne voulait voir que son confesseur Fra Leonardo.

Fra Leonardo vint, et s'entretint plus d'une heure avec la jeune fille. Lorsqu'il sortit de la chambre de Gelsomina, son vieux père l'attendait pour l'interroger; mais le confesseur ne pouvait rien dire; il secoua la tête tristement, et, à toutes les questions que lui fit le vieillard, il se contenta de répondre que Gelsomina était une sainte.

Derrière le confesseur arriva le juif; il dit à Mario qu'il avait appris que sa fille était malade, et que, comme il avait une foule de secrets pharmaceutiques, il se faisait fort de la guérir si on voulait l'introduire auprès d'elle.

Le vieillard fit demander a Gelsomina si elle voulait recevoir un juif qui se disait medecin; Gelsomina se fit faire son portrait par la vieille Assunta, et, ayant reconnu son persecuteur: "Nourrice, repondit-elle, va dire a cet homme qu'il repasse demain a la meme heure."

Le lendemain, le juif n'eut garde de manquer au rendez-vous; mais, lorsqu'il demanda au vieux Mario ou etait sa fille, celui-ci lui repondit en pleurant que, le matin meme, Gelsomina etait entree comme novice au couvent de Notre-Dame-du-Calvaire.

Gabriello avait compte sur le desespoir pour perdre Gelsomina; mais, en cette occasion, prieres, menaces, argent, tout fut inutile; il avait affaire a une touriere incorruptible.

Cinq jours s'ecoulerent sans rien amener de nouveau. Le terme demande par Gabriello au prince de G... arriva; il se presenta chez lui tout confus. C'etait la premiere fois qu'il echouait aussi completement.

--Eh bien, dit le prince de G..., ou est cette jeune fille?

--Ma foi! monseigneur, dit Gabriello, voici douze jours que Dieu et le diable la jouent aux des; mais cette fois Dieu a ete le plus fin, et il a gagne.

--Ainsi, tu y renonces?

--Elle s'est refugiee dans le couvent de Notre-Dame-du-Calvaire, et, a moins que nous ne l'en enlevions de force, je ne vois pas trop moyen de l'en faire sortir.

--Merci du conseil, mais je ne veux pas me brouiller avec l'archeveque; d'ailleurs c'etait ton affaire et non la mienne. Tu t'etais charge de m'amener cette jeune fille ici; tu as echoue, c'est sur toi que la honte en retombera.

--J'espere que monseigneur me gardera le secret, dit Gabriello profondement humilie.

--Le secret! s'ecria le prince; ah bien oui; le secret! Je dirai partout au contraire que je voulais une fille de rien, une grisette, une petite ouvriere, que je t'ai laisse carte blanche pour l'argent, et que, malgre tout cela, tu as echoue.

--Mais monseigneur veut donc me perdre! s'ecria Gabriello desesperes.

--Non, mais je veux qu'on sache le fonds qu'on peut faire sur ta parole; c'est un petit dedommagement que je me reserve.

--Votre Excellence est decidee a me faire cet affront?

--Parfaitement decidee.

--Mais si je n'avais pas perdu tout espoir?

--Alors, c'est autre chose.

--Si je demandais trois mois a Votre Excellence pour tenter un nouveau moyen?

--Je t'en donne six.

--Et pendant ces six mois, Votre Excellence gardera le secret sur ce premier echec?

--Je serai muet; tu vois que je te fais beau jeu.

--Oui, Excellence; aussi, maintenant, ce n'est plus une affaire d'argent, c'est une question d'honneur; j'y reussirai ou j'y perdrai mon nom.

--Ainsi donc, dans six mois?

--Peut-etre avant, mais pas plus tard.

--Adieu, seigneur Gabriello.

--Au revoir. Excellence.

Gabriello rentra chez lui; il lui etait venu, tout en causant avec le prince de G..., une idee lumineuse qu'il avait besoin de murir. Toute la journee et toute la nuit, il la retourna dans sa tete; le lendemain il commença de la mettre a execution.

Des le matin, il alla trouver Fra Leonardo dans sa cellule, se jeta a ses pieds en lui disant qu'il etait un grand pecheur, mais que la grace de Dieu l'avait touche, et qu'il s'adressait a lui pour qu'il le soutint dans la bonne voie, hors de laquelle il avait si longtemps marche.

Il lui confessa ensuite l'infame metier qu'il exerçait, se frappant la poitrine avec tant de componction et de remords, a chaque nouvel aveu qui sortait de sa bouche, que Fra Leonardo, voyant dans cet homme un miracle de conversion, ne put s'empêcher de lui demander comment le repentir lui etait venu.

Alors Gabriello lui raconta qu'il avait ete charge par un grand seigneur de perdre Gelsomina, mais qu'a peine l'avait-il vue qu'il etait devenu amoureux d'elle, et n'avait pas meme ose lui parler. Longtemps il avait combattu cet amour, sachant bien qu'il etait indigne d'une si chaste jeune fille; mais enfin il avait pense qu'il n'y a pas de crime si grand que le repentir n'efface, pas de conduite si souillee que l'absolution ne lave. Il avait donc pris la resolution d'aller se jeter aux genoux du pere de Gelsomina, et de lui tout dire, lorsqu'il avait appris que celle qu'il aimait venait d'entrer dans un couvent. Alors, dans son desespoir, il etait venu a Fra Leonardo pour lui dire que son parti etait pris, et que, si Gelsomina se faisait religieuse, lui, de son cote, etait decide a entrer en religion, en abandonnant la moitie de ce bien si mal acquis aux pauvres, et en faisant de l'autre moitie un fonds pour marier quelque fille pauvre et

sage qui aurait refusé de s'enrichir aux dépens de son honneur.

Une pareille détermination toucha le bon capucin jusqu'aux larmes; il dit à son pénitent que tout n'était pas encore perdu, et que Gelsomina ne persisterait peut-être point dans une résolution prise en un moment d'exaltation, et qui mettait son vieux père au désespoir. En outre il promit d'user de toute son influence sur elle pour la déterminer à ne point prendre pour une vocation sérieuse ce vertige religieux qui l'avait saisie lorsqu'elle avait regardé le monde du haut de sa douleur. Gabriello se jeta aux pieds du moine, et lui baisa les genoux en lui demandant la permission de revenir tous les jours.

Fra Leonardo raconta tout au père de Gelsomina; le pauvre vieillard, compatissant à une douleur qu'il partageait, demanda à voir ce pauvre jeune homme afin de pleurer avec lui. Le moine promit de le lui amener le lendemain.

Le lendemain, à l'heure convenue, le père de Gelsomina vit arriver Fra Leonardo et son pénitent. Les deux affligés se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; Gelsomina était le lien qui les unissait: aussi, ne parlerent-ils que d'elle; c'étaient les premiers moments de consolation que le vieux Mario eut goûtés depuis que sa fille était au couvent. Aussi, lorsque Gabriello le quitta, fit-il promettre au jeune homme qu'il reviendrait le voir le lendemain.

Non seulement Gabriello n'avait garde de manquer à un pareil rendez-vous, mais encore il y vint longtemps avant l'heure indiquée. Le vieillard lui sut gré d'être plus qu'exact, et ils passèrent une partie de la journée ensemble.

Quant à Gaetano, on n'en entendait pas même parler; il avait la tête plus que jamais affolée de sa prétendue marquise.

Fra Leonardo voyait Gelsomina tous les jours. Il lui raconta d'abord, sans qu'elle y fit grande attention, la conversion miraculeuse qu'elle avait faite; puis il lui peignit le désespoir de Gabriello en la perdant. Gelsomina savait ce que c'était que les douleurs de l'amour, elle plaignait au fond du cœur le jeune homme qui les éprouvait.

Quelques jours après, Gelsomina consentit à voir son père, mais à condition qu'il n'essaierait pas de la dissuader de sa résolution de se faire religieuse; le vieux Mario promit tout ce que l'on voulut, et ne lui parla tout le temps que de Gabriello, qui avait pour lui tous les soins qu'un fils aurait pour son père. Gelsomina remercia Dieu de ce qu'il rendait au vieillard l'enfant qu'il avait perdu.

Quelque temps après, comme Fra Leonardo vit Gelsomina plus tranquille, il commença à l'entretenir des véritables devoirs d'une chrétienne. Le premier de ces devoirs, selon lui, était d'honorer ses parents et de leur obéir en tous points, un père et une mère étant en ce monde la divinité visible pour leurs enfants.

Vers la même époque, le vieux Mario se hasarda à reparler à sa fille de ses

anciens rêves paternels, comment il avait songé parfois au bonheur qu'il éprouverait à mourir entre les bras de ses petits-fils; puis il demanda à Gelsomina, les larmes aux yeux, s'il lui fallait renoncer pour toujours à cet espoir. Gelsomina pleura, mais ne répondit rien.

Une fois, Gelsomina hasarda de demander à Fra Leonardo ce qu'était devenu Gaetano. Fra Leonardo répondit qu'il était toujours le même, mais qu'il devenait de plus en plus orgueilleux, et qu'on le voyait à toutes les fêtes avec des rubans à son chapeau, des bagues à ses doigts, et des ceintures magnifiques autour du corps. Gelsomina soupira du plus profond de son cœur; il était évident qu'elle était complètement oubliée.

Comme Fra Leonardo sortait de la cellule de la novice, le vieux Mario y entra. Chaque jour il était plus reconnaissant à Gabriello de ses soins pour lui, soins d'autant plus désintéressés qu'une seule récompense était digne d'eux, et que cette récompense, la résolution de Gelsomina la rendait impossible.

Quatre mois s'écoulerent; ces quatre mois avaient amené une grande amélioration dans l'état des choses. Gelsomina sentait qu'elle ne serait jamais heureuse elle-même, mais elle comprenait qu'elle pouvait beaucoup pour le bonheur des autres: or, pour un cœur comme celui de Gelsomina, c'était presque être heureuse elle-même que de rendre les autres heureux.

Aussi, la première fois qu'elle vit son père pleurer en songeant que l'époque où elle devait prendre le voile arrivait, ce fut elle qui le consola en lui disant de prendre courage, qu'elle commençait à sentir que Dieu lui donnerait la force de surmonter son amour, et que, comme la seule crainte de revoir Gaetano l'avait déterminée à fuir le monde, peut-être rentrerait-elle dans le monde du moment où elle pourrait le revoir sans crainte. À cette seule espérance, le vieillard éprouva une si grande joie, que Gelsomina eut presque des remords d'avoir causé à son père une si grande douleur.

Quelques jours après, Fra Leonardo se hasarda à parler à la novice de Gabriello et de l'amour profond qu'il conservait pour elle. Gelsomina ne put s'empêcher de comparer cet amour sans espérance à celui de Gaetano, qui pouvait tout espérer, et elle plaignit le pauvre garçon plus tendrement qu'elle ne l'avait encore fait.

Cela rendit quelque courage au pauvre père: à la première entrevue qu'il eut avec sa fille, il lui ouvrit son cœur tout entier, il ne manquait à Gabriello que d'être l'époux de Gelsomina pour que Mario vit en lui un véritable enfant; le lien social seul manquait, car Gabriello avait depuis cinq mois, pour le vieillard, les soins, l'amour et le respect que le fils le plus tendre pourrait avoir pour son père.

Gelsomina tendit la main au vieillard, et lui demanda huit jours pour interroger son cœur.

Ces huit jours, Gelsomina les passa dans la prière et dans la solitude; elle aimait toujours Gaetano, mais d'un amour qui n'avait plus rien de terrestre, et à la manière dont les enfants du ciel aimaient les fils de la

terre. Elle sentait en elle, sinon le desir, du moins la force d'appartenir a un autre, et d'etre une digne femme et une digne mere, comme elle avait ete une sainte jeune fille.

Lorsque son pere revint au jour indique, elle lui dit donc que, si son bonheur dependait de son consentement, elle donnait ce consentement, sinon avec joie, du moins avec resignation. Le vieux Mario tomba presque aux genoux de sa fille, mais elle le prit dans ses bras et sourit a le voir si heureux.

Alors il lui demanda la permission de lui amener Gabriello le lendemain, mais elle lui repondit qu'elle n'avait pas besoin de le voir, qu'elle recevrait un mari des mains de son pere, et que ce mari, quel qu'il fut, avait droit a son estime et a son devouement; que ces deux sentiments etaient les seuls que l'on pouvait exiger d'elle, et que ce serait au temps d'en faire naitre un autre.

Le mariage fut fixe a quinze jours; ces quinze jours, Gelsomina les passa en prieres et en exercices religieux; puis, le matin du quinzieme, elle quitta le couvent pour aller a l'eglise, ou l'attendait son fiance. Ce fut au pied de l'autel seulement qu'elle rencontra Gabriello, et comme elle ne l'avait vu que deguise en juif, avec une barbe et une perruque, elle ne le reconnut pas.

Au retour, chacun felicita Gabriello sur son bonheur, chacun lui dit qu'il avait epouse une veritable sainte.

Mais lui se deroba a toutes ces felicitations; il avait une visite a faire.

On annonca au prince de G... que Gabriello l'attendait dans son antichambre.

--Faites entrer, dit le prince.

Gabriello entra.

--Eh bien! demanda le prince, ou en sommes-nous? C'est demain que le terme expire.

--Et c'est ce soir que je vous livre Gelsomina, dit Gabriello.

--Et comment as-tu fait cela, demon? s'ecria le prince.

--Monseigneur, c'est tout simple; voyant qu'elle etait incorruptible, je l'ai epousee.

--Et?

--Et ce soir vous prendrez ma place, voila tout. Un honnete homme n'a que sa parole; j'avais engage la mienne a Votre Excellence, et je la tiens.

Le soir il fut fait ainsi qu'il avait ete dit

Gelsomina ignore toujours cet infame traitement; ce qui ne l'empêcha pas de mourir au bout de trois ans de mariage, en laissant à Gabriello une fille qui a maintenant douze ans, et qu'il est prêt à vendre comme il a vendu sa mère.

On voit que l'honnête homme n'a pas volé son surnom d'_il Signor Mercurio_, dont il est si fier qu'il a complètement abandonné son nom de baptême et son nom de famille.

Quant à Gaetano, lorsqu'il sut qu'il avait été trompé, et qu'en prenant une courtisane pour une marquise, il avait perdu ce trésor d'amour qu'on appelait Gelsomina, il entra dans une telle colère, qu'il donna à la Catanaise un coup de couteau dont elle faillit mourir.

Il en résulta pour lui une condamnation de vingt ans aux galères.

Nous le retrouvâmes un mois après à Vulcano, où, comme on dit en style de baigneur, il faisait son temps.

SAINTE ROSALIE

Comme il signor Mercurio achevait son récit, Jadin, le baron S... et le vicomte de R... entrèrent; le garçon de l'hôtel leur avait procuré une fenêtre dans la rue del Cassero, et ils venaient me chercher pour l'occuper avec eux.

Ils sourirent en me voyant en tête-à-tête avec le signor Mercurio, qui, de son côté, à leur aspect, se retira le plus discrètement du monde, emportant les deux piastres dont j'avais payé son abominable histoire.

De mon côté, comme j'avais le sourire de ces messieurs sur le cœur, et que j'éprouvais pour cet homme un dégoût qu'ils ne pouvaient comprendre, puisqu'ils n'en connaissaient pas la cause, j'appelai le garçon, je lui déclarai que, si le signor Mercurio rentrait dans ma chambre, je quitterais à l'instant l'hôtel.

Cet ordre a porté ses fruits, et je suis certain qu'encore aujourd'hui je passe à Palerme pour un puritain de première classe.

Je ne demandai à ces messieurs que le temps de m'habiller. Comme la maison dans laquelle nous avons loué une fenêtre était à cinq cents pas à peine, nous ne jugeâmes pas à propos de faire atteler pour cela, et nous nous y rendîmes à pied.

La ville avait le même air de fête; les rues étaient encombrées de monde, il nous fallut près d'une heure pour faire ces cinq cents pas.

Enfin, nous atteignîmes la maison, nous montâmes au second étage, nous entrâmes en possession de notre fenêtre. Il y en avait deux dans la chambre

mais l'autre etait occupee par une famille anglaise; le locataire, auquel nous avions sous-loue, se tenait debout et pret a en faire les honneurs.

La premiere chose qui me frappa en jetant les yeux sur la rue fut, au troisieme etage de la maison en face de nous un enorme balcon, en maniere de cage, tenant toute la largeur de la maison; sa forme etait bombee comme celle d'un vieux secretaire, et les grilles qui le composaient etaient assez serrees pour qu'on ne put voir que fort confusement au travers.

Je demandai au maitre de la maison l'explication de cette singuliere machine que j'avais deja au reste remarquee a plusieurs autres maisons: c'etait un balcon de religieuses.

Il y a aux environs de Palerme et a Palerme meme, une vingtaine de couvents de filles nobles: en Sicile, comme partout ailleurs, les religieuses sont censees n'avoir plus aucun commerce avec le monde; mais en Sicile, pays indulgent par excellence, on leur permet de regarder le fruit defendu auquel elles ne doivent pas toucher. Elles peuvent donc, les jours de fete, venir prendre place, je ne dirai pas a ces balcons, mais dans ces balcons, ou elles se rendent de leur couvent, si eloigne qu'il soit, par des passages souterrains et par des escaliers derobes. On m'a assure que, lors de la revolution de 1820, quelques religieuses, plus patriotes que les autres, avaient, emportees par leur enthousiasme national, verse du haut de ce fort imprenable de l'eau bouillante sur les soldats napolitains.

A peine cette explication nous etait-elle donnee, que la voliere se remplit de ses oiseaux invisibles, qui se mirent aussitot a caqueter a qui mieux mieux. Autant que j'en pus juger par le bruit et par le mouvement, le balcon devait bien contenir une cinquantaine de religieuses.

L'aspect qu'offrait Palerme etait si vivant et si varie, que, quoique nous fussions venus au moins deux heures trop tot, ces deux heures s'ecoulerent sans un seul moment d'ennui; enfin, au bruit d'une salve d'artillerie qui se fit entendre, a la rumeur qui courut par la ville, au mouvement qui se fit parmi les assistants, nous jugeames que le char se mettait en route.

Effectivement, nous commencames bientot a l'apercevoir a l'extremite de la rue del Cassero, au tiers de laquelle a peu pres nous nous trouvions; il s'avancait lentement et majestueusement, traine par cinquante boeufs blancs aux cornes dorees; sa hauteur atteignait celle des maisons les plus elevees, et outre les figures peintes ou modelees en carton et en cire dont il etait couvert, il pouvait contenir sur ces deux differents etages, et sur une espece de proue qui s'elancait en avant, pareille a celle d'un vaisseau, de cent quarante a cent cinquante personnes, les unes jouant de toutes sortes d'instruments, les autres chantant, les autres enfin jetant des fleurs.

Quoique cette enorme masse ne fut composee en grande partie que d'oripeaux et de clinquant, elle ne laissait point que d'etre imposante. Notre hote s'apercut de l'effet favorable produit sur nous par la gigantesque machine; mais, secouant la tete avec douleur, au lieu de nous maintenir dans notre admiration, il se plaignit amerement de la foi decroissante et de la lesinerie croissante de ses compatriotes. En effet, le char, qui

aujourd'hui egale a peine en hauteur les toits des palais, dépassait autrefois les clochers des eglises; il était si lourd, qu'il fallait cent boeufs au lieu de cinquante pour le trainer; il était si large et si chargé d'ornements, qu'il défonçait toujours une vingtaine de fenêtres. Enfin, il s'avancait au milieu d'une telle foule, qu'il était bien rare qu'en arrivant à la place de la Marine il n'y eût pas un certain nombre de personnes écrasées. Tout cela, on le comprend, donnait aux fêtes de sainte Rosalie une réputation bien supérieure à celle dont elles jouissent aujourd'hui, et flattait fort l'amour-propre des anciens Palermitains.

En effet, le char passa devant nous, nous nous aperçûmes que les autorités municipales ou ecclésiastiques de Palerme, je ne saurais trop dire lesquelles, avaient fort tiré à l'économie: ce que nous avions pris de loin pour de la soie était du simple calicot, les gazes des draperies étaient singulièrement fanées, et les ailes des anges avaient grand besoin d'être remplumées, vers leurs extrémités surtout, qui avaient fort souffert des ravages du temps et du frottement de la machine.

Immédiatement après le char, venaient les reliques de sainte Rosalie, enfermées dans une chasse d'argent et posées sur une espèce de catafalque portée par une douzaine de personnes qui se relayent et affectent de marcher cahin caha, à la manière des oies. Je demandai la cause de cette singulière façon de procéder, et l'on me répondit que cela tenait à ce que sainte Rosalie avait un léger défaut dans la tournure.

Derrière cette chasse, un spectacle bien plus étrange et bien plus inexplicable encore nous attendait: c'étaient les reliques de saint Jacques et de saint Philippe, je crois, portées par une quarantaine d'hommes, qui vont sans cesse courant à perdre haleine et s'arrêtant court. Ce temps d'arrêt leur sert à laisser former un intervalle d'une centaine de pas entre eux et les reliques de sainte Rosalie; aussitôt cet intervalle formé ils se remettent à courir de nouveau, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ne peuvent aller plus loin; alors ils s'arrêtent encore pour repartir un instant après, et ce transport des reliques des deux saints s'exécute ainsi, par courses et par haltes, depuis le moment du départ jusqu'au moment de l'arrivée. Cette espèce de mythe gymnastique fait allusion à un fait tout en l'honneur des deux élus: un jour qu'on transportait leur chasse, je ne sais pour quelle cause, d'un lieu à un autre, elle passa par hasard dans une rue que devorait un incendie; les porteurs s'aperçurent qu'à mesure qu'ils s'avançaient, le feu s'éteignait; afin que le feu fit le moins de dégât possible, ils se mirent à courir; cette ingénieuse idée fut couronnée du plus entier succès. Partout où ce n'était qu'un incendie ordinaire, la flamme disparut aussitôt; seulement, là où l'incendie était le plus acharné, il fallut s'arrêter une ou deux minutes. De là les courses, de là les haltes. Comme on le comprend bien, cette aptitude des deux saints à combattre les incendies rend inutile à Palerme le corps royal des sapeurs-pompier.

Après les reliques de saint Jacques et de saint Philippe venaient celles de saint Nicolas, portées par une dizaine d'hommes dansant et valsant. Cette façon de rendre hommage à la mémoire d'un saint nous ayant aussi paru assez étrange, nous en demandâmes l'explication: ce à quoi on nous répondit que, saint Nicolas étant de son vivant d'un naturel fort jovial, on n'avait rien

trouve de mieux que cette marche choregraphique, qui rappelait parfaitement la gaiete de son caractere.

Derriere saint Nicolas ne venait rien autre chose que le peuple, lequel marchait comme il l'entendait.

Cette marche triomphale, qui avait commence vers midi, ne fut guere achevee que sur les cinq heures. Alors les voitures circulerent de nouveau dans les rues; la promenade de la Marine commencait.

La soiree offrit les memes delices que la veille. En general, les plaisirs italiens ne sont point varies: on fait aujourd'hui ce qu'on a fait hier, et l'on fera demain ce qu'on a fait aujourd'hui. Nous eumes donc feu d'artifice, danses a la Flora, corso a minuit, et illuminations jusqu'a deux heures.

Tout en assistant aux honneurs rendus a sainte Rosalie a Palerme, nous avons lie, pour le lendemain, la partie d'aller faire un pelerinage a sa chapelle, situee au sommet du mont Pellegrino. En consequence, nous avons commande a la fois une voiture et des anes; une voiture, pour aller tant que la route serait carrossable, et les anes pour faire le reste du chemin.

Le mont Pellegrino n'est, a vrai dire, qu'un squelette de montagne; toute la terre vegetale qui le couvrait autrefois a ete successivement emportee dans la plaine par le vent ou par la pluie. Une route magnifique, posee sur des arcades et digne des anciens Romains, conduit a la moitie de sa hauteur, a peu pres. La, nous trouvames, comme nous l'avions ordonne d'avance, un relais de ces magnifiques anes de Sicile qui, s'ils etaient transportes chez nous, feraient honte, non seulement a leurs confreres, mais encore a beaucoup de chevaux: c'est cette superiorite dans l'espece qui leur vaut sans doute l'honneur de servir de montures aux dandys et aux gens de Palerme, quand ils vont faire leurs visites du matin.

Apres une heure de montee, nous arrivames a la chapelle de Sainte-Rosalie, qui n'est rien autre chose que la grotte dans laquelle la sainte retiree du monde a vecu loin de ses seductions. Au-dessus de l'entree de la grotte est son arbre genealogique parfaitement en regle, depuis Charlemagne jusqu'a Sinibaldo, pere de la sainte.

Sainte Rosalie etait fiancee au roi Roger, lorsqu'au lieu d'attendre tranquillement, dans la maison paternelle, son royal epoux, elle s'enfuit un matin, et disparut pour ne plus revenir. Elle avait alors quatorze ans.

Sainte Rosalie se refugia dans la caverne du mont Pellegrino, ou elle vecut solitaire et mourut ignoree, se livrant a la meditation et conversant avec les anges. Au mois de juillet 1624, au milieu d'une peste terrible qui devastait la ville de Palerme, un homme du peuple eut une vision. Il lui sembla qu'il se promenait hors des portes de Palerme, lorsqu'une colombe, descendant du ciel, se posa a quelques pas de lui: il alla a la colombe, mais la colombe reprit son vol et alla se poser a quelques pas plus loin; il la suivit de nouveau, et de vols en vols la colombe finit par entrer sous la grotte de sainte Rosalie, ou elle disparut: alors le songeur se reveilla. Comme on le pense bien, il comprit qu'un pareil reve n'etait

autre chose qu'une revelation. A peine fit-il jour, qu'il se leva, sortit de Palerme, et apercut la colombe conductrice. Alors se renouvela en realite la vision de la nuit. Le brave homme suivit la colombe sans la perdre de vue, et entra un instant apres elle dans la grotte. La colombe avait disparu, mais il y trouva le corps de la sainte.

Ce corps etait parfaitement conserve, et il semblait, quoique cinq siecles se fussent ecoules depuis le moment de sa mort, que l'elue du Seigneur vint d'expirer a l'instant meme; elle avait du mourir a l'age de vingt-huit ou trente ans.

L'homme a la colombe accourut en grande hate a Palerme, et fit part a l'archeveque du songe qu'il avait fait, et de la precieuse trouvaille qui en avait ete la suite. L'archeveque assembla aussitot tout le clerge; puis, croix et bannieres en tete, on alla chercher le corps de sainte Rosalie a la caverne qui lui avait servi de tombeau; et, apres l'avoir posee sur un catafalque, on ramena a Palerme, ou on le fit promener par les rues, porte sur les epaules de douze jeunes filles, vetues de blanc, couronnees de fleurs, et tenant des palmes a la main. Le meme jour la peste cessa: c'etait le 15 juillet 1624.

Des lors il devint impossible de douter que la fille de Sinibaldo ne fut une sainte, et, comme cette sainte avait sauve la ville, on mit la ville sous sa protection. Depuis ce temps, son culte s'est maintenu avec une fleur de jeunesse et de poesie qui est le partage de bien peu d'elues.

L'entree de la grotte est demeuree dans sa simplicité primitive; c'est une espece de vestibule, taille en plein roc et decore de medaillons de Charles III, de Ferdinand 1er et de Marie-Caroline. Ce vestibule est separe du sanctuaire par une ouverture qui va de la voute au sommet de la montagne, et par laquelle penetre le jour; des plantes et des fleurs grimpantes ont pousse dans cette gercure, et retombent en guirlande dans l'interieur de la caverne; a un certain moment de la journee, les rayons du soleil penetrent par cette ouverture, et separent le vestibule de la chapelle par un ardent rayon de lumiere.

Le sanctuaire renferme deux autels.

Le premier a gauche est dedie a sainte Rosalie. Il s'eleve a l'endroit meme ou fut retrouve le corps de la sainte. Une statue en marbre, ouvrage de Caggini, a remplace les reliques qu'on a enfermees dans une chasse. Cette statue represente une belle vierge couchee dans l'attitude d'une jeune fille qui dort; elle a la tete appuyee sur une de ses mains, et de l'autre tient un crucifix. La robe dont elle est enveloppee, et qui est un don du roi Charles III, a coute 5 000 piastres; elle porte, de plus, un collier de diamants au cou, des bagues a tous les doigts, et sur la poitrine, pendues a un ruban noir et a un ruban bleu, les croix de Malte et de Marie-Therese. Pres de la sainte sont une tete de mort, une ecuelle, un bourdon, un livre et une discipline d'or massif; comme la robe, ces differents objets sont un don du roi Charles III.

Le second autel, situe au fond de la grotte, et en face de son ouverture, est place sous l'invocation de la Vierge; mais, il faut le dire a la

gloire de sainte Rosalie, tout dedie qu'il est a la mere du Christ, il est infiniment moins riche, infiniment moins beau, surtout infiniment moins frequente que le premier. Derriere cet autel se trouve la source ou buvait la sainte.

La chapelle de Sainte-Rosalie est, comme nous l'avons dit, le refuge des amours persecutes. Si les amants qu'on veut separer parviennent un beau matin a se reunir, et qu'on ne les rattrape pas dans le trajet qui separe Palerme de la montagne, ils sont sauves: une fois entres dans la caverne, les droits des parents cessent, et ceux de la sainte commencent. Le pretre leur demande s'ils veulent etre unis, et sur leur reponse affirmative leur dit une messe: la messe finie, ils sont maries; ils peuvent revenir au grand jour, et bras dessus, bras dessous, a Palerme. Les parents n'ont plus rien a dire.

Au moment ou nous arrivions dans la chapelle, le pretre accomplissait, selon toute probabilite, une union de ce genre: un jeune homme et une jeune fille etaient agenouilles devant l'autel, sans autre temoin de leur union que le sacristain qui servait la messe. Notre arrivee parut d'abord leur causer quelque inquietude, mais, nous ayant reconnus pour etrangers, ils ne firent plus attention a nous. Nous nous agenouillames a quelques pas d'eux, en attendant que la messe fut dite.

La messe achevee, ils se leverent, remercierent le pretre, sortirent de la grotte, monterent sur leurs anes et disparurent. Ils etaient maries.

Nous interrogeames le pretre, qui nous dit qu'il ne se passait guere de semaines sans qu'une ceremonie pareille s'accomplit.

En rentrant chez nous, nous trouvames pour le lendemain une invitation a diner de la part du vice-roi, le prince de Campo-Franco; nous lui avons fait remettre la veille nos lettres de recommandation, et, avec cette politesse parfaite qu'on ne rencontre guere que chez les grands seigneurs italiens, il leur faisait honneur a l'instant meme.

Le prince de Campo-Franco a quatre fils; c'est le second de ses fils, le comte de Lucchesi Palli, qui a epouse madame la duchesse de Berry: il etait momentanement en Sicile pour y amener dans le caveau de sa famille le corps de la petite fille nee pendant la captivite de Blaye, et qui venait de mourir.

Comme cette invitation a diner etait pour la maison de campagne du prince, situee, comme presque toutes les villas des riches Palermitains, a la Bagherie, nous partimes deux ou trois heures plus tot qu'il n'etait necessaire, afin d'avoir le temps de visiter le fameux palais du prince de Palagonia, modele du grotesque et miracle de folie.

La route que l'on prend pour se rendre a la Bagherie est la meme que nous avons deja suivie pour venir a Palerme. A un quart de lieue de la ville, on passe l'Orethe, l'ancien Eleuthere de Ptolemee, et aujourd'hui le _fiume del Amiraglio_. Ce filet d'eau, majestueusement decore du nom de fleuve, traversait autrefois la ville et se jetait dans le port; mais il a ete detourne de son ancien lit, sur l'emplacement duquel on a bati la rue de

Tolede.

C'est aux environs de la Bagherie que Roger, comte de Sicile et de Calabre, remporta sur les Sarrasins, vers 1072, la grande bataille qui lui livra Palerme.

Notre voiture s'arreta en face du palais du prince de Palagonia, que nous reconnumes aussitot aux monstres sans nombre qui garnissent les murailles, qui surmontent les portes, qui rampent dans le jardin; ce sont des bergers avec des tetes d'ane, des jeunes filles avec des tetes de cheval, des chats avec des figures de capucin, des enfants bicephales, des hommes a quatre jambes, des solipedes a quatre bras, une menagerie d'etres impossibles, auxquels le prince, a chaque grossesse de sa femme, priaait Dieu de donner une realite, en permettant que la princesse accouchat de quelque animal pareil a ceux qu'il avait soin de lui mettre sous les yeux pour amener cet heureux evenement. Malheureusement pour le prince, Dieu eut le bon esprit de ne pas ecouter sa priere, et la princesse accoucha tout bonnement d'enfants pareils a tous les autres enfants, si ce n'est qu'ils se trouverent ruines un beau jour par la singuliere folie de leur pere.

Un autre caprice du prince etait de se procurer toutes les cornes qu'il pouvait trouver: bois de cerf, bois de daim, cornes de boeufs, cornes de chevre, defenses d'elephant meme, tout ce qui avait forme recourbee et pointue etait bienvenu au chateau, et achete par le prince presque sans marchander. Aussi, depuis l'antichambre jusqu'au boudoir, depuis la cave jusqu'au grenier, le palais etait herisse de cornes: les cornes avaient remplace les pateres, les portemanteaux, les pitons; les lustres pendaient a des cornes, les rideaux s'accrochaient a des cornes; les buffets, les ciels de lits, les bibliotheques, etaient surmontes de cornes. On aurait donne vingt-cinq louis d'une corne, que dans tout Palerme on ne l'aurait pas trouvee.

L'art n'a rien a faire dans une pareille debauche d'imagination: palais, cours, jardin, tout cela est d'un gout detestable, et ressemble a une maison batie par une colonie de fous. Jadin ne voulut pas meme compromettre son crayon jusqu'a en faire un croquis.

Pendant que nous visitons le palais Palagonia, nous fumes joints par le comte Alexandre, troisieme fils du prince de Campo-Franco; il avait appris notre arrivee, et venait au-devant de nous, afin que nous eussions quelqu'un pour nous presenter a son pere et a ses freres aines que nous n'avions point encore vus.

La ville du prince de Campo-Franco est sans contredit, pour la situation surtout, une des plus delicieuses qui se puissent voir: les quatre fenetres de la salle a manger s'ouvrent sur quatre points de vue differents, un de mer, un de montagne, un de plaine et un de foret.

Le diner fut magnifique, mais tout sicilien, c'est-a-dire qu'il y eut force glaces et quantite de fruits, mais fort peu de poisson et de viande. Nous dumes paraitre des ichtyophages et des carnivores de premiere force, car nous fumes, Jadin et moi, a peu pres les seuls qui mangerent serieusement.

Après le dîner on nous servit le café sur une terrasse couverte de fleurs; de cette terrasse on apercevait tout le golfe, une partie de Palerme, le mont Pellegrino, et enfin au milieu de la mer, au large, comme un brouillard flottant à l'horizon, l'île d'Alciuri. L'heure que nous passâmes sur cette terrasse, et pendant laquelle nous vîmes le soleil se coucher et le paysage traverser toutes les dégradations de lumière, depuis l'or vif jusqu'au bleu sombre, est une de ces heures indescriptibles qu'on retrouve dans sa mémoire en fermant les yeux, mais qu'on ne peut ni faire comprendre avec la plume, ni peindre avec le crayon.

À neuf heures du soir, par une nuit délicieuse, nous quittâmes la Bagherie, et nous revînmes à Palerme.

LE COUVENT DES CAPUCINS

La journée du lendemain était consacrée à des courses par la ville: un jeune homme, Arami, camarade de collège du marquis de Gargallo, et pour lequel ce dernier m'avait remis une lettre, devait nous accompagner, dîner avec nous, et de là nous conduire au théâtre, où il y avait opéra.

Nous commençâmes par les églises, le Dome avait droit à notre première visite; nous l'avions déjà parcouru le jour de notre arrivée; mais, préoccupés de la scène qui s'y passait, nous n'avions pu en examiner les détails. Ces détails sont, au reste, peu importants et peu curieux, l'intérieur de la cathédrale ayant été remis à neuf: nous en revînmes donc bientôt aux sépulcres royaux qu'elle renferme.

Le premier est celui de Roger II, fils du grand comte Roger, et qui fut lui-même comte de Sicile et de Calabre en 1101, duc de Pouille et prince de Salerne en 1127, roi de Sicile en 1150; qui mourut enfin en 1154, après avoir conquis Corinthe et Athènes.

Le second est celui de Constance à la fois impératrice et reine: reine de Sicile par son père Roger; impératrice d'Allemagne par son mari, Henri VI, roi de Sicile lui-même en 1194, et mort en 1197.

Le troisième est celui de Frédéric II, père de Manfred, et grand-père de Conradin, qui succéda à Henri VI et mourut en 1250.

Enfin, les quatrième et cinquième sont ceux de Constance, fille de Manfred, et de Pierre, roi d'Aragon.

En sortant du Dome, nous traversâmes la place, et nous nous trouvâmes en face du Palais-Royal.

Le Palais-Royal est bâti sur les fondements de l'ancien Al Cassar sarrasin. Robert Guiscard et le grand comte Roger entourèrent de murailles la forteresse arabe, et s'en contentèrent momentanément; Roger, son fils, deuxième du nom, y éleva une église à saint Pierre et fit construire deux

tours, nommées, l'une, la Pisana et l'autre la Greca. La première de ces deux tours renfermait les diamants et le trésor de la couronne; la seconde servait de prison d'Etat. Guillaume 1^{er} trouva la demeure incommode et commença le Palazzo-Nuovo, qui fut achevé par son fils vers l'an 1170.

Nous venions voir principalement deux choses à Palazzo-Nuovo: les fameux beliers syracusains, qui y ont été transportés, et la chapelle de Saint-Pierre, qui, malgré ses sept cents ans d'existence, semble sortir de la main des mosaïstes grecs.

Nous cherchions de tous côtés les beliers, lorsqu'on nous les montra coquettement badigeonnés en bleu de ciel: nous demandâmes quel était l'ingénieur artiste qui avait eu l'idée de les peindre de cette agréable couleur; on nous répondit que c'était le marquis de Forcella. Nous demandâmes où il demeurait, pour lui envoyer nos cartes.

Il n'en est point ainsi de l'église de Saint-Pierre; elle est restée à la fois un miracle d'architecture et d'ornementation. Sans doute, le respect qu'on a eu pour elle tient à la tradition, tradition respectée et transmise par les Sarrasins eux-mêmes, et qui veut que saint Pierre, en se rendant de Jérusalem à Rome, ait consacré lui-même une petite chapelle souterraine, qui sert aujourd'hui de caveau mortuaire à l'église.

C'est dans cette chapelle que Marie-Amélie de Sicile épousa Louis-Philippe d'Orléans. C'est encore dans cette chapelle que fut baptisé le premier-né de leur fils, le duc d'Orléans actuel. En versant l'eau sainte sur le front de l'enfant, l'archevêque dit tout haut:

--Peut-être qu'en ce moment je baptise un futur roi de France.

--Ainsi soit-il! répondit le marquis de Gargallo, qui tenait, au nom de la ville de Palerme, l'enfant royal sur les fonts baptismaux.

Le roi Louis-Philippe n'a point oublié, sur le trône de France, la petite chapelle de Saint-Pierre, et, lors de son voyage en Sicile, le prince de Joinville lui fit don, au nom de son père, d'un magnifique ostensor de vermeil, incrusté de topazes.

De cette chapelle presque souterraine on nous fit monter sur l'Observatoire; c'est du haut de cette terrasse que, grâce à l'instrument de Ramsden, Piazzi découvrit pour la première fois, le 1^{er} janvier 1801, la planète de Cérès. Comme nous y allions dans un dessein beaucoup moins ambitieux, nous nous contentâmes, à l'orient, de voir les îles Lipari, pareilles à des taches noires et vaporeuses flottant à la surface de la mer, et, à l'occident, le village de Montreale, surmonté de son gigantesque monastère que nous devons visiter le lendemain.

Près du palais est la Porte Neuve, arc de triomphe élevé à Charles V, à l'occasion de ses victoires en Afrique.

Pour en finir avec les monuments, nous ordonnâmes à notre cocher de nous conduire aux deux châteaux sarrasins de Ziza et de Cuba: ces deux noms, à ce que nous assura notre cocher, habitué à conduire les voyageurs aux

differentes curiosites de la ville, et par consequent tout dispose a trancher du cicerone, etaient ceux des fils du dernier emir; mais Arami, auquel nous avions une confiance infiniment plus grande, nous dit qu'aucune tradition importante ne se rapportait a ces deux monuments.

Le palais Ziza est le mieux conserve des deux; on y voit encore une grande salle mauresque a plafond en ogive, decoree d'arabesques et de mosaïques. Une fontaine qui jaillit dans deux bassins octogones continue de rafraichir cette salle, aujourd'hui solitaire et abandonnee. Dans les autres pieces, l'ornementation arabe a disparu sous de mauvaises fresques. Quant au chateau de Cuba, c'est aujourd'hui la caserne de Borgognoni.

Pres des deux chateaux mauresques s'est eleve un monastere chretien en grande reputation, non seulement a Palerme, mais par toute la Sicile; c'est le couvent des capucins. Ce qui lui a valu cette renommee, c'est surtout la singuliere propriete qu'ont ses caveaux de _momifier_ les cadavres, et de les conserver ainsi exempts de corruption jusqu'a ce qu'ils tombent en poussiere.

Aussi, des que nous arrivames au couvent, le pere gardien, habitue aux visites quotidiennes qu'il recoit des etrangers, nous conduisit-il a ses catacombes; nous descendimes trente marches, et nous nous trouvames dans un immense caveau souterrain, taille en croix, eclaire par des ouvertures pratiquées dans la voûte, et ou nous attendait un spectacle dont rien ne peut donner une idee.

Qu'on se figure douze ou quinze cents cadavres reduits a l'etat de momies, grimacant a qui mieux mieux, les uns semblant rire, les autres paraissant pleurer, ceux-ci ouvrant la bouche demesurement, pour tirer une langue noire entre deux machoires edentees, ceux-la serrant les levres convulsivement, allonges, rabougris, tordus, luxes, caricatures humaines, cauchemars palpables, spectres mille fois plus hideux que les squelettes pendus dans un cabinet d'anatomie, tous revetus de robe de capucins, que trouvent leurs membres disloques, et portant aux mains une etiquette sur laquelle on lit leur nom, la date de leur naissance et celle de leur mort. Parmi tous ces cadavres est celui d'un Francais nomme Jean d'Esachard, mort le 4 novembre 1831, age de cent deux ans.

Le cadavre le plus rapproche de la porte, et qui, de son vivant, s'appelait Francesco Tollari, porte a la main un baton. Nous demandames au gardien de nous expliquer ce symbole; il nous repondit que, comme le susdit Francesco Tollari etait le plus pres de la porte, on l'avait eleve a la dignite de concierge, et qu'on lui avait mis un baton a la main pour qu'il empechat les autres de sortir.

Cette explication nous mit fort a notre aise; elle nous indiquait le degre de respect que les bons moines portaient eux-memes a leurs pensionnaires; dans les autres pays, on rit de la mort; eux riaient des morts: c'etait un progres.

En effet, il faut avouer que, dans cette collection de momies, celles qui ne sont pas hideuses sont risibles. Il est difficile a nous autres gens du nord, avec notre culte sombre et poetique pour les trepasses, de comprendre

qu'on se fasse un jeu de ces pauvres corps dont l'ame est partie, qu'on les habille, qu'on les coiffe, qu'on les farde comme des mannequins; que, lorsque quelque membre se dejette par trop, on casse ce membre, et on le raccommode avec du fil de fer, sans craindre, avec ce sentiment eternel qui reagit en nous contre le neant, que le cadavre n'eprouve une souffrance physique, ou que l'ame qui plane au-dessus de lui ne s'indigne aux transformations qu'on lui fait subir. J'essayai de faire part de toutes ces sensations a notre compagnon; mais Arami etait sicilien, habitue des l'enfance a regarder comme un honneur rendu a la memoire ce que nous regardons comme une profanation du tombeau.

Il ne comprit pas plus notre susceptibilite, que nous son insouciance. Alors nous en primes notre parti; et comme la chose etait curieuse au fond, convaincus que ce qui ne blessait pas les vivants ne devait pas blesser les morts, nous continuames notre visite.

Les momies sont disposees, tantot sur deux et tantot sur trois rangs de hauteur, alignees cote a cote, sur des planches en saillie, de maniere a ce que celles du premier rang servent de cariatides a celles du second, et celles du second au troisieme. Sous les pieds des momies du premier rang sont trois etages de coffres en bois, plus ou moins precieux, decorees plus ou moins richement d'armoiries, de chiffres, de couronnes. Ils renferment les morts pour lesquels les parents ont consenti a faire la depense d'une biere; ces bieres ne se clouent pas comme les notes, pour l'eternite, mais elles ont une porte, et cette porte a une serrure dont les parents possedent la clef. De temps en temps les heritiers viennent voir si ceux dont ils mangent la fortune sont toujours la: ils voient leur oncle, leur grand-pere ou leur femme, qui leur fait la grimace, et cela les rassure.

Aussi feriez-vous le tour de la Sicile sans entendre raconter une seule de ces poetiques histoires de fantomes qui font la terreur des longues veillees septentrionales. Pour l'habitant du midi, l'homme mort est bien mort; pas d'heure de minuit a laquelle il se leve, pas de chant du coq auquel il se recouche: le moyen de croire aux revenants, quand on tient les revenants sous clef, et qu'on a cette clef dans sa poche!

Parmi ces morts, il y a des comtes, des marquis, des princes, des marechaux de camp dans leurs cuirasses: le plus curieux de tous ceux qui composent cette societe aristocratique est sans contredit un roi de Tunis qui, pousse a Palerme par un coup de vent, tomba malade au couvent des capucins et y mourut; mais avant de mourir, touche par la grace, il se convertit et recut le bapteme. Cette conversion, comme on le pense bien, fit grand bruit, l'empereur d'Autriche lui-meme ayant consenti a etre son parrain. Aussi les capucins, afin de perpetuer l'honneur qui en rejaillissait sur leur couvent, se sont-ils mis en frais pour le royal neophyte. Sa tete et ses mains sont posees sur une espece de tablette surmontee d'un dais en calicot; la tete porte une couronne de papier, et la main gauche tient en guise de sceptre un baton de chaise dore; au-dessous de cette singuliere chasse on lit cette inscription, qui renferme toute l'histoire du roi de Tunis:

_Naccui in Tunisi re, venuto a sorte in Palermo,
Abbraciai la santa fede

La fede e il viver bene salva mi in morte.
Don Filippo d'Austria, re di Tunizzi,
Mori a Palermo.--20 settembre 1622_.

[Note: "Je naquis roi a Tunis. Pousse par le sort a Palermo, j'embrassai la sainte foi. La sainte foi et la bonne vie me sauverent a l'heure de la mort.

"Don Philippe d'Autriche, roi de Tunis, mourut a Palermo le 20 septembre 1622.

Il y a peut-etre bien une petite faute de langue a la troisieme ligne; mais, en sa qualite de roi de Tunis, don Philippe d'Autriche est excusable de ne point parler le pur italien.]

Outre ces niches destinees au commun des martyrs, outre les caisses reservees a l'aristocratie, il y a encore un des bras de cette immense croix funeraire qui forme une espece de caveau particulier: c'est celui des dames de la haute aristocratie palermitaine.

C'est la peut-etre que la mort est la plus hideuse: car c'est la qu'elle est la plus pree; les cadavres, couches sous des cloches de verre, y sont habilles de leurs plus riches habits: les femmes, en parures de bal ou de cour; les jeunes filles, avec leurs robes blanches et avec leurs couronnes de vierges. On peut a peine supporter la vue de ces visages coiffes de bonnets enrubannes, de ces bras desseches sortant d'une manche de satin bleu ou rose, pour allonger leurs doigts osseux dans des gants quatre fois trop larges, de ces pieds chausses de souliers de taffetas et dont on aperçoit les nerfs et les os a travers des bas de soie a jour. L'un de ces cadavres, horrible a voir, tenait a la main une palme, et avait cette epitaphe ecrite sur la plinthe de son lit mortuaire:

_Saper vuoi dichi ciacce, il senso vero: Antonia
Pedoche fior
Passaggio visse anni XX e mon a XXV
Settembre 1834_.

Un autre cadavre non moins affreux a voir, enseveli avec une robe de crepe, une couronne de roses et un oreiller de dentelles, est celui de la signora D. Maria Amaldi e Ventimiglia, marchesina di Spataro, morte le 7 aout 1834, a l'age de vingt-neuf ans. Ce cadavre etait tout jonche de fleurs fraiches; le gardien des capucins, que nous interrogeames, nous dit que ces fleurs etaient renouvelees tous les jours, par le baron P... qui l'avait aimee. C'etait un terrible amour que celui qui resistait depuis deux ans a une pareille vue.

Nous etions dans ces catacombes depuis deux heures a peu pres, et nous pensions avoir tout vu, lorsque le gardien nous dit qu'il nous avait garde pour la fin quelque chose de plus curieux encore. Nous lui demandames avec inquietude ce que ce pouvait etre, car nous croyions avoir atteint les bornes du hideux, et nous apprimes qu'apres avoir vu les cadavres arrives a un etat complet de dessiccation, il nous restait a voir ceux qui etaient en train de secher. Nous etions alles trop loin deja pour reculer en si beau

chemin; nous lui dimes de marcher devant nous, et que nous étions prêts à le suivre.

Il alluma donc une torche; et, après avoir fait une douzaine de pas dans un des corridors, il ouvrit un petit caveau entièrement privé de jour, et y entra le premier son flambeau à la main. Alors, à la lueur rougeâtre de ce flambeau, nous aperçûmes un des plus horribles spectacles qui se puissent voir; c'était un cadavre entièrement nu, attaché sur une espèce de grille de fer, ayant les pieds nus, les mains et les mâchoires liées, afin d'empêcher autant que possible les nerfs de ces différentes parties de se contracter; un ruisseau d'eau vive coulait au-dessous de lui, et opérant cette dessiccation, dont le terme est ordinairement de six mois: ces six mois écoulés, le défunt passe à l'état de momie, est rhabillé et remis à sa place, où il restera jusqu'au jour du jugement dernier. Il y a quatre de ces caveaux qui peuvent contenir chacun trois ou quatre cadavres; on les appelle les *_pourrissoirs_*...

Les hôtes de cet ossuaire ont, comme les autres morts, leur jour de fête; alors on les habille avec leurs habits du dimanche, du linge blanc, des bouquets au côté, et l'on ouvre les portes des catacombes à leurs parents et à leurs amis. Quelques-uns cependant conservent leur robe de bure et leur air morne. Les parents, qui se doutent de ce qui les attriste, se hâtent de leur demander s'ils ont besoin de quelque chose, et si une messe ou deux peut leur être agréable. Les morts répondent par un signe de tête, ou par un signe de main, que c'est cela qu'ils désirent. Les parents paient un certain nombre de messes au couvent, et si ce nombre est suffisant, ils ont la satisfaction, l'année suivante, de voir les pauvres patients fleuris et endimanchés, en signe qu'ils sont sortis du purgatoire et jouissent de la béatitude éternelle.

Tout cela n'est-il pas une bien étrange profanation des choses les plus saintes? Et notre tombe, à nous, ne rend-elle pas bien plus religieusement à la poussière ce corps fait de poussière, et qui doit redevenir poussière?

J'avoue que je revis avec plaisir le jour, l'air, la lumière et les fleurs; il me semblait que je m'éveillais après un effroyable cauchemar, et, quoique je n'eusse touché à aucun des habitants de cette triste demeure, j'étais comme poursuivi par une odeur cadavéreuse dont je ne pouvais me débarrasser. En arrivant à la porte de la ville, notre cocher s'arrêta pour laisser passer une litière, précédée d'un homme tenant une sonnette et suivie de deux autres litières: c'était un homme qu'on portait aux Capucins. Cette manière de transporter les trépassés, assis, habillés et fardés, dans une chaise à porteurs, me parut digne du reste. Les deux litières qui suivaient la première étaient occupées, l'une par le curé, l'autre par son sacristain.

Je fis un des plus mauvais dîners de ma vie, non pas que celui de l'hôtel fut mauvais, mais j'étais poursuivi par l'image du mort que je venais de voir secher sur le gril. Quant à Arami, il mangea comme si de rien n'était.

Après le dîner nous allâmes au théâtre; deux des principaux seigneurs de Sicile s'étaient faits entrepreneurs, et étaient parvenus à réunir une assez bonne troupe: on jouait *_Norma_*, ce chef-d'œuvre de Bellini.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de l'habitude qu'ont les Siciliens de dialoguer par gestes, d'un bout à l'autre d'une place, ou du haut en bas d'une salle; cette science, dont la langue des sourds-muets n'est que l'_a, b, c_, remonte, s'il faut en croire les traditions, à Denys le Tyran: il avait prohibé sous des peines sévères les réunions et les conversations, il en résulta que ses sujets cherchèrent un moyen de communication qui remplaçât la parole. Dans les entr'actes, je voyais des conversations très animées s'établir entre l'orchestre et les loges; Arami surtout avait reconnu dans une avant-scène un de ses amis, qu'il n'avait pas vu depuis trois ans, et il lui faisait avec les yeux, et quelquefois avec les mains, des récits qui, à en juger par les gestes pressés de notre compagnon, devaient être du plus haut intérêt. Cette conversation terminée, je lui demandai si sans indiscretion je pouvais connaître les événements qui avaient paru si fort l'émouvoir. "Oh! mon Dieu! oui, me répondit-il; celui avec qui je causais est de mes bons amis, absent de Palerme depuis trois ans, et il m'a raconté qu'il s'était marié à Naples; puis qu'il avait voyagé avec sa femme en Autriche et en France. Là, sa femme est accouchée d'une fille, que malheureusement il a perdue. Il est arrivé par le bateau à vapeur d'hier; mais, comme sa femme a beaucoup souffert du mal de mer, elle est restée au lit, et lui seul est venu au spectacle.

--Mon cher, dis-je à Arami, si vous voulez bien que je vous croie, il faudra que vous me fassiez un plaisir.

--Lequel?

--C'est d'abord de ne pas me quitter de la soirée, pour que je sois sûr que vous n'irez pas faire leçon à votre ami, et, quand nous le joindrons au foyer, de le prier de nous répéter tout haut ce qu'il vous a dit tout bas.

--Volontiers, dit Arami.

La toile se releva; on joua le second acte de Norma, puis, la toile baissée, les acteurs redemandés selon l'usage, nous allâmes au foyer, où nous rencontrâmes le voyageur.

--Mon cher, lui dit Arami, je n'ai pas parfaitement compris ce que tu voulais me dire, fais-moi le plaisir de me le répéter.

Le voyageur répéta son histoire mot pour mot, et sans changer une syllabe à la traduction qu'Arami m'avait faite de ses signes. C'était véritablement miraculeux.

Je vis six semaines après un second exemple de cette faculté de muette communication; c'était à Naples. Je me promenais avec un jeune homme de Syracuse, nous passâmes devant une sentinelle; ce soldat et mon compagnon échangèrent deux ou trois grimaces, que dans tout autre temps je n'eusse pas même remarquées, mais auxquelles les exemples que j'avais vus me firent donner quelque attention.

--Pauvre diable! murmura mon compagnon.

--Que vous a-t-il donc dit? lui demandai-je.

--Eh bien! j'ai cru le reconnaître pour Sicilien, et je me suis informé en passant de quelle ville il était; il m'a dit qu'il était de Syracuse et qu'il me connaissait parfaitement. Alors je lui ai demandé comment il se trouvait du service napolitain, et il m'a dit qu'il s'en trouvait si mal que, si ses chefs continuaient de le traiter comme ils le faisaient, il finirait certainement par désertir. Je lui ai fait signe alors que, si jamais il en était réduit à cette extrémité, il pouvait compter sur moi, et que je l'aiderais autant qu'il serait en mon pouvoir. Le pauvre diable m'a remercié de tout son cœur, je ne doute pas qu'un jour ou l'autre je ne le voie arriver.

Trois jours après, j'étais chez mon Syracusain, lorsqu'on vint le prévenir qu'un homme qui n'avait pas voulu dire son nom le demandait; il sortit, et me laissa seul dix minutes à peu près.--Eh bien! fit-il en rentrant, quand je l'avais dit!

--Quoi?

--Que le pauvre diable déserterait.

--Ah! ah! c'est votre soldat qui vient de vous faire demander?

--Lui-même; il y a une heure, son sergent a levé la main sur lui, et le soldat a passé son sabre au travers du corps de son sergent. Or, comme il ne se soucie pas d'être fusillé, il est venu me demander deux ou trois ducats: après-demain il sera dans les montagnes de la Calabre, et dans quinze jours en Sicile.

--Eh bien! mais une fois en Sicile que fera-t-il? demandai-je.

--Heu! dit le Syracusain avec un geste impossible à rendre; il se fera bandit.

J'espère que le compatriote de mon ami n'a pas fait mentir la prédiction susdite, et qu'il exerce à cette heure honorablement son état entre Girgenti et Palerme.

GRECS ET NORMANDS

Le lendemain, nous partîmes pour Segeste, avec l'intention de nous arrêter au retour à Montreale.

Il y a huit lieues, à peu près, de Palerme au tombeau de Ceres, et cependant on nous prévint de prendre pour faire cette petite course les précautions que nous avons déjà prises pour venir de Girgenti, les voleurs affectionnant singulièrement cette route, déserte pour la plupart du temps il est vrai, mais inmanquablement parcourue par tous les étrangers qui

arrivent a Palerme. Les voleurs sont donc surs, quand il leur tombe un voyageur sous la main, qu'il en vaut la peine, et, au defaut de la quantite, ils se retirent sur la qualite.

Nous etions cinq hommes bien armes, et Milord, qui en valait bien un sixieme; nous n'avions donc pas grand-chose a craindre. Nous primes place dans la caleche decouverte, nos fusils a deux coups entre les jambes, a l'exception d'un seul, qui s'assit pres du cocher, sa carabine en bandouliere. Milord suivit la voiture, montrant les dents, et, moyennent ces precautions, nous arrivames au lieu de notre destination sans accident.

Jusqu'a Montreale la route est delicieuse; c'est ce que les anciens appelaient la _conque d'or_, c'est-a-dire un vaste bassin d'emeraude tout bariole de lauriers roses, de myrtes et d'orangers, au-dessus desquels s'eleve de place en place quelque beau palmier balancant son panache africain. Au-dela de Montreale, sur le versant de la colline qui regarde Aliamo, tout change d'aspect, la vegetation tarit, la verdure s'efface, l'herbe parasite reprend ses droits, et l'on se trouve dans le desert.

Au detour du chemin, dans une des positions les plus pittoresques du monde, seul reste debout entre tous les monuments de l'ancienne ville, on aperçoit le temple de Ceres, situe sur une espece de plate-forme d'ou il domine le desert, triste et melancolique vestige d'une civilisation disparue.

Un prince troyen, nomme Hippotes, avait une fille fort belle, nommee Egeste, qu'il exposa dans une barque sur la mer, de peur que le sort ne la designat pour etre devoree par le monstre marin que Neptune avait suscite contre Laomedon, lequel avait oublie de payer au susdit dieu la somme convenue pour l'erection des murailles de Troie. Or, la premiere victime offerte au monstre avait ete Hesione, fille du debiteur oublieux; mais Hercule, qui l'avait rencontree sur sa route, l'avait delivree en passant, et le monstre, reste a jeun, avait fait aux Troyens cette dure condition: qu'on lui donnerait a devorer une jeune fille tous les ans. Les peres et meres avaient fort crie, mais ventre affame n'a point d'oreilles; le monstre avait tenu bon, et il avait fallu passer par ou il avait voulu.

Hippotes, dans la crainte que le sort ne tombat sur sa fille, et qu'un autre Hercule ne se trouvat pas sur les lieux pour la delivrer, avait donc prefere la mettre dans une barque pleine de provisions, et pousser la barque a la mer. A peine y etait-elle, qu'une jolie brise des Dardanelles s'etait elevee, et avait pousse le bateau tant et si bien, qu'il avait fini par aborder pres de Drepanum, a l'embouchure du fleuve Crynise. Le Crynise etait un des fleuves les plus galants de l'epoque; c'etait le cousin du Scamandre et le beau-frere de l'Alphee. Il n'eut pas plutot vu la belle Egeste, qu'il se deguisa en chien noir et vint lui faire sa cour. Egeste aimait beaucoup les chiens, elle caressa fort celui qui venait au-devant d'elle; puis, s'etant assise au pied d'un arbre, elle mangea quelques grenades qu'elle avait cueillies sur le rivage, et s'endormit, le chien a ses genoux.

Pendant son sommeil, elle fit un de ces reves comme en avaient fait Leda et Europe, et, neuf mois apres, elle accoucha de deux fils qu'elle nomma, l'un Eole, qu'il ne faut pas confondre avec le dieu des vents, et l'autre

Aceste. L'histoire ne dit pas ce que devint Eole; quant a Aceste, il batit une ville sur le rivage de son pere, et, comme c'etait un fils pieux, il l'appela Egeste du nom de sa mere.

La ville etait deja presque entierement construite, lorsqu'Enee, chasse de Troie, aborda a son tour a Drepanum. Il envoya quelques-uns de ses lieutenants pour explorer le pays, et ceux-ci lui rapporterent qu'ils venaient de rencontrer un peuple de la meme origine qu'eux, et parlant leur idiome. Enee descendit a terre aussitot, s'avanca vers la ville, et trouva Aceste au milieu de ses ouvriers; les deux princes se saluerent, se nommerent, et reconnurent qu'ils etaient cousins issus de germain.

Tous ceux qui ont explique le cinquieme livre de l'Eneide, savent comment le heros troyen, ayant eu le malheur de perdre son pere, celebra des jeux en son honneur, sur le mont Erix, et comment le bon roi Aceste fut choisi par lui pour etre le juge de ces jeux. C'est a peu pres la derniere mention qu'on trouve de lui dans l'histoire.

Ce sage roi mort, ses sujets n'eurent rien de plus presse que de se disputer avec les Selinuntins, a propos de quelques arpents de terre qui se trouvaient entre les deux villes. Une guerre acharnee eclata entre les deux peuples. Il est fort difficile de preciser le temps que dura cette guerre. Enfin, Selinunte s'etant alliee avec Syracuse, Egeste s'allia avec Leontium. Cette alliance ne rassura pas, a ce qu'il parait, le pauvre petit peuple, car il envoya demander des secours aux Atheniens.

Les Atheniens etaient fort obligeants quand on les payait bien; ils resolurent de s'assurer d'abord des moyens pecuniaires des Egestains, puis de les secourir apres, s'il y avait lieu. Ils envoyerent des deputes, a qui on fit voir une certaine quantite de vases d'or et d'argent renfermes dans le temple de Venus Erycine; les deputes reconnurent qu'Athenes pouvait faire ses frais, et Athenes envoya Nicias, qui commença par demander une avance de trente talents: c'etait une vingtaine de mille francs de notre monnaie. Les Egestains trouverent la chose raisonnable et payerent. Nicias joignit alors sa cavalerie a la leur, et s'empara de la ville d'Hycare, dont il fit vendre les habitants: cette vente produisit cent vingt talents, quatre-vingt mille francs a peu pres, dont il oublia de donner la moitie aux Egestains. Au nombre des femmes vendues, il y avait une jeune fille de douze ans deja celebre pour sa beaute. Cette jeune fille, transportee a Corinthe, fut depuis la celebre Lais, dont la beaute obtint bientot une telle reputation, que les peintres, dit Athenee, venaient la trouver en foule pour s'inspirer de cet illustre modele. Mais tous n'etaient point admis en sa presence, et sa vue coutait quelquefois si cher, que du prix qu'elle y mettait est venu le proverbe: il n'est pas donne a tout le monde d'aller a Corinthe.

Mais le triomphe d'Egeste ne fut pas long; Nicias fut battu, pris par les Syracusains, et condamne a mort. Egeste retomba sous la domination de Selinunte, et demeura dans cet etat d'asservissement jusqu'a ce que Annibal l'Ancien petit-fils d'Amilcar, eut detruit Selinunte apres huit jours d'assaut. Egeste fit alors naturellement partie du bagage du vainqueur. Lors de la premiere guerre punique, elle se souvint qu'elle etait du meme sang que les Romains et se revolta; les Carthaginois n'etaient pas pour les

demi-mesures: ils raserent la ville, et transporterent a Carthage tout ce qu'ils y trouverent de precieux.

Les Romains triompherent; la malheureuse ville agonisante se reprit alors a la vie. Soutenue par le senat, qui lui donna avec la liberte un riche et vaste territoire, et qui ajouta un S a son nom, pour eloigner de ce nom l'idee du mot _egestas_, qui veut dire _pauvrete_, elle releva ses maisons, ses temples et ses murailles. Mais ses murailles etaient a peine relevees, qu'elle eut l'imprudent courage de refuser a Agathocle le tribut qu'il demandait. Ce fut la fin de Segeste; le tyran la condamna a mort a l'executa comme un seul homme: un jour suffit a sa destruction, et, pour en perpetuer le souvenir, il defendit aux peuples environnants d'appeler la place ou avait ete Segeste autrement que Dicepolis, c'est-a-dire la ville du chatiment.

Un seul temple survécut a l'aneantissement general: c'est celui qui est encore debout, et que l'on croit consacre a Ceres. C'est dans ce temple qu'etait la fameuse statue en bronze de Ceres, qui, prise par les Carthaginois lorsqu'ils raserent la ville, fut rendue aux Segestains par Scipion l'Africain, et plus tard enlevee definitivement par Verres pendant sa preture.

Deux petits ruisseaux, que nous traversames a sec et qui prennent un filet d'eau l'hiver, avaient ete appeles le Scamandre et le Simois, en souvenir des deux fleuves troyens. Le Simois est aujourd'hui _il fiume San-Bartolo_; l'autre n'a plus meme de nom.

Jardin prit une vue du temple; nous laissames aupres de lui, pour le garder, un des hommes de notre escorte, arme d'un fusil qui ne le quittait jamais le jour, et pres duquel il couchait la nuit; nous nous mimes ensuite a chasser au milieu d'immenses plaines couvertes de chardons et de fenouil. Malgre l'admirable disposition du terrain pour la chasse, je ne rencontrai que deux couleuvres, que je tuai, l'une d'un coup de talon de botte, et l'autre d'un coup de fusil.

Tout en chassant, nous arrivames aux ruines d'un theatre, mais c'etait si peu de chose aupres de ceux d'Orange, de Taormine et de Syracuse, que nous ne nous occupames que de la vue qu'on decouvre du haut de ses marches. On domine la baie de Castellamare, l'ancien port de Segeste.

Il etait trop tard pour que notre cocher voulut revenir le meme soir a Palerme: tout ce qu'il consentit a faire pour nous fut de nous donner le choix, d'aller coucher a Calatani, ou a Aliamo. Sur l'assurance que nous donnerent les gardiens du temple, que le cure d'Aliamo tenait auberge, et que cette auberge etait habitable, nous nous decidames pour cette derniere ville. Je porte trop de respect a l'Eglise pour rien dire de l'auberge du cure d'Aliamo. Nous en partimes le lendemain matin a six heures; a neuf heures nous etions a Montreale. Nous nous y arretames pour dejeuner, puis nous allames visiter le Dome.

Le Dome de Montreale est peut-etre le monument qui offre l'alliance la plus precieuse des architectures grecque, normande et sarrasine. Guillaume le Bon le fonda vers l'an 1180, a la suite d'une vision: fatigue de la chasse,

il s'était endormi sous un arbre; la Vierge lui apparut et lui revela qu'au pied de cet arbre il y avait un trésor; Guillaume fouilla la terre; il trouva le trésor, et batit le Dome. Les portes furent faites sur le modele de celles de Saint-Jean, a Florence, en 1186; cette inscription, gravee sur l'une d'elles, ne laisse pas de doute sur leur auteur: *_Bonanus, civis Pisanus, me fecit_*. "Bonano, citoyen de Pise, me fit."

Guillaume ordonna que son tombeau serait eleve dans le temple qu'il avait fait batir, et y fit transporter ceux de Marguerite sa mere, de Guillaume le Mauvais, son pere, et de Roger et Henri ses freres, morts, l'un a l'age de huit ans, l'autre a l'age de treize ans. Son voeu fut d'abord accompli, mais d'une etrange sorte, car, etant mort tout a coup d'une fièvre qui le prit a son retour de Syrie, age de trente-six ans, et apres vingt-quatre ans de regne, il fut couche par son successeur, Tancrede le Batard, dans une simple fosse creusee au pied du tombeau de son pere Guillaume le Mauvais. Ce ne fut qu'en 1575 que ses ossements furent exhumes par l'archeveque don Luis de Torre, et deposees dans une tombe de marbre blanc, elevee sur une estrade de meme matiere. Une pyramide s'elevait sur ce tombeau, et sur une des faces de la pyramide etait grave ce passage du psalme cent dix-septieme, que les rois normands avaient adopte pour leur devise: *_Dextera Domini fecit virtutem_*.

En 1811, le feu prit au Dome: une partie de la voute s'ecroula et endommagea plus ou moins les tombeaux; ceux de Marguerite, de Roger et d'Henri furent entierement brises: leurs ossements, recueillis immediatement, n'offrirent rien de particulier; le tombeau de Guillaume II ne contenait qu'un crane, auquel pendait une longue meche de cheveux roux. Ce signe indelebile de la race normande et quelques autres debris etaient couverts d'un drap de soie couleur d'or. Ces ossements se trouvaient enfermes dans une caisse en bois peinte en bleu, toute parsemee d'etoiles et marquee d'une croix rouge. Le corps ne paraissait pas meme avoir ete embaume, car une relation de sa premiere exhumation, en 1575, atteste qu'a cette epoque il n'etait guere en meilleur etat que lorsqu'il fut retrouve en 1811. Mais le tombeau qui attira plus specialement l'attention des antiquaires, fut celui de Guillaume le Mauvais. A l'ouverture du sarcophage, on trouva d'abord une caisse de cypres enveloppee d'une espece de drap de satin de couleur feuille morte, et, cette caisse ouverte, on decouvrit le cadavre du roi parfaitement conserve, quoique six siecles et demi se fussent ecoules depuis son inhumation. Conforme a la description donnee par l'histoire, il avait pres de six pieds de long. Le visage et tous les membres etaient intacts, moins la main droite qui manquait; une barbe rousse, a laquelle se reunissaient des moustaches pendantes, descendait jusque sur sa poitrine; les cheveux etaient de la meme couleur, et quelques mechés, arrachees du crane, etaient eparillees dans le cote gauche de la biere. Le cadavre etait couvert de trois tuniques superposees: la premiere etait une espece de longue veste avec des manches de drap de satin de couleur d'or, qui conservait encore un beau lustre; elle partait du cou et descendait jusqu'aux mollets en bouffant sur les hanches. Sous cette veste etait un autre vetement de lin qui, partant du cou comme le premier, descendait jusqu'a mi-jambe; il etait en tout semblable a une aube de pretre; cette espece d'aube etait serree autour de la taille par une ceinture de soie couleur d'or dont les deux bouts se reunissaient sur le nombril au moyen d'une boucle. Enfin, sous ce vetement etait une chemise

qui partait également du cou, mais qui couvrait tout le corps. Les jambes étaient chaussées de longues bottes de drap qui montaient presque jusqu'au haut des cuisses, et qui, à leur partie supérieure, étaient rabattues sur une largeur de trois pouces. La couleur de ce drap était feuille morte, et il paraissait avoir fait partie du même morceau qui recouvrait la bière. La main gauche, la seule qui restait, était nue, et tout auprès on voyait le gant de la main droite; ce gant était en soie tricotée de couleur d'or, et sans aucune couture.

Vers une des extrémités de la caisse, on retrouva une petite monnaie de cuivre; au centre était une aigle couronnée, et au-dessus de cette aigle, une croix et quelques lettres dont on ne put retrouver la signification.

Il y avait peu de différence entre le costume de Guillaume et ceux qui revêtaient les cadavres de Henri et de Frédéric II, retrouvés à Palerme, en 1784, ce qui prouve que ce costume était l'habit royal des souverains normands.

Près du Dôme est l'abbaye, et attenante à l'abbaye est le cloître, merveilleuse construction de style arabe, soutenue par deux cent seize colonnes, dont pas une ne présente la même ornementation. Sur l'un des chapiteaux on voit représenté Guillaume II à genoux, offrant son église à la Vierge. C'est ce cloître qui a servi de modèle pour la décoration du troisième acte de *Robert-le-Diable*.

C'étaient de vaillants hommes, il faut l'avouer, que ces Normands. Au VII^e siècle, ils quittent la Norvège, et apparaissent dans les Gaules. Charlemagne passe sa vie à les repousser, et lorsqu'il croit être débarrassé d'eux à tout jamais, il voit reparaitre à l'horizon leurs vaisseaux si nombreux, que découragé, non pas pour lui, mais pour ses descendants, le vieil empereur croise les bras et pleure silencieusement sur l'avenir. En effet, un siècle ne s'est pas écoulé, qu'ils remontent la Seine et viennent assiéger Paris. Repoussés en Neustrie par Eudes, fils de Robert le Fort, ils s'y cramponnent au sol, il est impossible de les en arracher, et Charles le Simple traite avec Rollon, leur chef. À peine le traite-t-il fait qu'ils bâtissent les cathédrales de Bayeux, de Caen et d'Avranches. Le reste de la Gaule n'a point une langue encore, et se débat entre le latin, le teuton et le roman, qu'ils ont déjà des trouveres. Les romans de Rou et de Benoît de Saint-Maur précédent de cent vingt ans les premières poésies provençales, Guillaume le Batard, en 1066, a son poète Taillefer, qui l'accompagne, et auquel il donne l'héroïque mission de chanter une conquête qui n'est pas encore entreprise. Puis, à peine l'Angleterre conquise (et il ne leur faut qu'une bataille pour cela), les vainqueurs se substituent aux vaincus, brisent l'ancien moule saxon, changent la langue, les mœurs, les arts; de sorte qu'on ne voit plus qu'eux à la surface du sol, et que la population première disparaît comme anéantie.

Pendant que ces faits s'accomplissent vers l'occident, il s'opère à l'orient quelque chose de plus incroyable encore; une quarantaine de Normands, égarés à leur retour de Jérusalem, ou ils ont été faire une croisade pour leur compte, débarquent à Salerne et aident les Lombards à battre les Sarrasins. Serguis, duc de Naples, pour les récompenser de ce

service, leur accorde quelques lieues de terrain entre Naples et Capoue; ils y fondent aussitôt Averse, que Ranulphe gouverne avec le titre de comte. Ils ont un pied en Italie, c'est tout ce qu'il leur faut. Attendez, voici venir Tancrede de Hauteville et ses fils. En 1035, ils abordent sur les cotes de Naples. Deux ans apres, ils aident l'empereur d'Orient a reconquerir la Sicile sur les Sarrasins, s'emparent de la Pouille pour leur propre compte, se font nommer ducs de Calabre, flottent un instant indecis entre les deux grands partis qui divisent l'Italie, se font guelfes; et, investis d'hier par les papes, ils les recompensent a leur tour en les soutenant contre les empereurs d'Occident. Et combien de temps leur a-t-il fallu pour tout cela? De 1035 a 1060, vingt-cinq ans.

Place a Roger, le grand comte. Ce n'est plus assez pour lui d'etre comte de Pouille et duc de Calabre; il enjambe le detroit, prend Messine en 1061, et Palerme en 1072. Dans l'espace de onze ans, il a aneanti la puissance sarrazine. Mais ce n'est pas tout pour lui que d'etre conquerant comme Alexandre, et legislateur comme Justinien; il lui faut encore reunir en lui le pouvoir sacerdotal au pouvoir militaire, la mitre a l'epee: il se fait nommer legat du pape en 1098, et meurt en 1101, leguant a ses descendants ce titre, aujourd'hui encore un des plus precieux du roi de Naples actuel.

Son fils Roger lui succede, mais ce n'est plus assez pour celui-ci d'etre comte de Sicile et de Calabre, duc de Pouille et prince de Salerne. En 1130, il se fait nommer roi de Sicile, et en 1146 il s'empare d'Athenes et de Corinthe, d'ou il rapporte les muriers et les vers a soie. En 1154, il meurt, laissant la Sicile a son fils, Guillaume le Mauvais: c'est celui que nous avons trouve revetu de ses habits royaux, dans le tombeau brise de Montreale, et qui, couche dans sa biere, a six pieds de long. Guillaume II, son fils, lui succede, et batit le Dome de Montreale, la cathedrale de Palerme et le palais Royal. Celui-la, c'est Guillaume le Pacifique, Guillaume le poete, Guillaume l'artiste. Il profite a la fois de la civilisation grecque, arabe et occidentale; il prend aux Occidentaux la pensee mystique, aux Arabes la forme, aux Grecs l'ornementation; trouve le temps de faire une croisade, et revient mourir, a trente-six ans, pres de ce Dome de Montreale qu'il a bati.

En lui s'eteint la descendance legitime du grand comte. Il a pour successeur un batard de Roger, duc de Pouille, nomme Tancrede. Celui-la regne cinq ans sans que l'histoire s'en occupe. Avec lui meurt le dernier des rois normands. Henri VI, qui a epouse Constance, fille de Roger, lui succede. La famille de Souabe est sur le trone de Sicile.

Il nous restait quelques heures pour visiter La Favorite, chateau royal auquel la predilection que lui portaient Caroline et Ferdinand a fait donner son nom. Pendant leur long sejour en Sicile, La Favorite etait la residence d'ete des deux exiles. C'est de La Favorite que partit lady Hamilton, pour aller obtenir de Nelson la rupture de la capitulation de Naples. Nelson, pour une nuit de plaisir, manqua a la parole donnee, et vingt mille patriotes payerent de leur tete la defaite d'Emma Lyonna, l'ancienne courtisane de Londres.

La Favorite est un nouveau caprice dans le genre de la folie palagonienne; seulement, a La Favorite, tout est chinois: interieur et exterieur,

ameublement et jardin. On ne sort pas des kiosques, des pagodes, des ponts, des sonnettes et des grelots. Il est inutile de dire que tout cela est d'un gout detestable et dans le genre du plus mauvais Louis XV.

En rentrant a Palerme, nous trouvames tout notre equipage qui nous attendait a la porte de l'hotel. Le speronare etait entre dans le port le matin meme, apres un excellent voyage. Il apportait avec lui une provision de vin de marsala achetee sur les lieux. Il fallut nous laisser baiser les mains par tous ces braves gens, auxquels nous donnames rendez-vous a bord pour le lundi suivant.

CHARLES D'ANJOU

Il y a, a un mille a peu pres de Palerme, sur les bords de l'Orethe, et pres du Campo-Santo actuel, une petite eglise qu'on appelle l'eglise du Saint-Esprit. Elle n'a rien de remarquable sous le rapport de l'art, mais elle garde pour les Palermitains un grand souvenir. C'est a la porte de cette eglise que commença le massacre des Vepres siciliennes. Aussi n'avions-nous garde de manquer a lui faire notre visite.

Que ceux qui m'ont suivi dans mes excursions pittoresques veuillent bien m'accompagner un instant dans cette excursion historique, la chose en vaut la peine.

Le pape Alexandre IV venait de mourir. La bataille de Monte-Aperto, au succes de laquelle Manfred avait concouru en envoyant mille de ses cavaliers en aide aux Gibelins, avait consolide la puissance imperiale en Italie, et avait place Manfred a la tete du parti aristocratique. Urbain IV, en montant sur le trone pontifical, vit que, s'il voulait rendre a Rome son ancienne suprematie, c'etait Manfred qu'il fallait frapper.

La chose etait d'autant plus facile que Manfred donnait par sa conduite grande prise a la censure ecclesiastique. On le soupconnait d'avoir accelere la mort de son pere Frederic II [1], et de son frere Conrad. En outre, au lieu de combattre les Sarrasins partout ou il les rencontrait, comme l'avaient fait ses predecesseurs normands, il s'etait allie avec eux, et il avait un corps d'infanterie et de cavalerie arabe dans son armee.

Note:

[1] L'excommunication contre la maison de Souabe remontait a Frederic H. Ce fut a propos de cette excommunication qu'un cure de Paris, charge de proclamer l'interdit, et rie voulant pas se prononcer entre deux antagonistes aussi puissants, s'acquitta de cette difficile mission en laissant tomber du haut de la chaire ces paroles pleines de sens: "J'ai ordre de denoncer l'empereur comme excommunie. J'ignore pourquoi. J'ai appris seulement qu'il y avait un grand differend entre lui et le pape. Je ne sais de quel cote est le bon droit. En consequence, autant que je le puis, je donne ma benediction a celui des deux qui a raison, et

j'excommunie celui qui a tort."]

Urbain IV, de son cote, devait etre plus qu'aucun autre de ses predecesseurs porte a soutenir le parti guelfe de tout son pouvoir. Ne a Troyes en Champagne, dans les derniers rangs du peuple, il avait grandi soutenu par son seul genie. Eveque de Verdun d'abord, puis patriarche de Jerusalem, il etait revenu en 1261 de la Terre-Sainte, et avait trouve le Saint-Siege vacant. Huit cardinaux, dernier reste du sacre college, etaient reunis en conclave pour elire un successeur a Alexandre IV, et venaient de passer trois mois a essayer inutilement de reunir la majorite sur l'un d'entre eux. Lasse de ces tentatives infructueuses, un des votants mit sur son billet le nom du patriarche de Jerusalem. Au scrutin suivant, ce nom reunit la majorite, et l'elu du sort devint le vicaire de Dieu sous le nom d'Urbain IV.

Il etait temps que l'interregne cessat; des fenetres du Vatican le nouveau pape pouvait voir les Sarrasins errants dans la campagne de Rome. Urbain IV non seulement leur ordonna d'en sortir, mais encore, les traitant comme leurs freres d'Afrique et de Syrie, il publia une croisade contre eux. Quelques-uns disent meme que, couvert d'une cuirasse et le visage voile par un casque, il prit rang parmi les chevaliers, et, joignant le tranchant du glaive a la force de la parole il les repoussa de sa main au-dela des frontieres du Saint-Siege.

Mais Urbain n'etait pas homme a s'arreter la. Manfred apprit en meme temps que ses soldats avaient ete repousses et qu'il etait cite a comparaitre devant le pape, pour rendre compte de ses liaisons avec les Sarrasins, de son obstination a faire executer les saints mysteres dans les lieux interdits, et des executions de deux ou trois de ses sujets, executions que la bulle pontificale qualifiait de meurtres. Manfred, comme on le pense bien, se rit de cet ordre et refusa d'obeir.

Alors Urbain IV se tourna vers la France, son pays natal. Le saint roi Louis regnait. Le pape lui offrit le royaume de Sicile pour lui ou pour un de ses fils. Mais Louis avait un coeur d'or; c'etait la loyauté, la noblesse et la justice faites homme. Tout en reverant les decisions du Saint-Pere, il lui sembla instinctivement qu'il n'avait pas le droit de prendre une couronne posee legitimement sur la tete d'un autre, et dont a defaut de cet autre son neveu etait heritier. Il exprima des scrupules qu'une longue lettre d'Urbain IV ne put vaincre. Le pape alors se tourna vers Charles d'Anjou, frere du roi, et lui envoya le bref d'investiture.

Charles d'Anjou etait une des puissantes organisations du XIIIe siecle, qui a vu naitre tant d'hommes de fer. Il pouvait avoir a cette epoque quarante-huit ans environ; c'etait le frere puine de saint Louis, avec lequel il avait fait la croisade d'Egypte, et dont il avait partage la captivite a Mansourah. Il avait epouse Beatrix, la quatrieme fille de Raimond Beranger, qui avait marie les trois autres: l'ainee, Marguerite, a Louis IX, roi de France; la seconde, Leonor, a Henri III, roi d'Angleterre; et la troisieme, a Richard, duc de Cornouailles et roi des Romains. Charles d'Anjou etait donc, apres les rois regnants, un des plus puissants princes du monde, car, comme fils de France, il possedait le duche d'Anjou, et,

comme mari de Beatrix, il avait herite du comte de Provence.

En outre, dit Jean Villani, son historien, c'était un homme sage et prudent au conseil, preux et fort dans les armes, severe et redoute des rois eux-memes, car il avait de hautes pensees qui l'elevaient aux plus hautes entreprises; car il etait perseverant dans le bonheur et inebriable dans l'adversite; car il etait ferme et fidele dans ses promesses, parlant peu, agissant beaucoup, ne riant presque jamais, ne prenant plaisir ni aux mimes, ni aux troubadours, ni aux courtisans; decent et grave comme un religieux, zele catholique, et apte a rendre justice. Sa taille etait haute et nerveuse, son teint olivatre, son regard terrible. Il paraissait fait plus qu'aucun autre seigneur pour la majeste royale, demeurait douze ou quinze heures a cheval, couvert de son harnais de guerre sans paraître fatigued, ne dormait presque point, et s'eveillait toujours pret au conseil ou au combat.

Voila l'homme sur lequel Urbain IV, dans son instinct de haine contre les Gibelins, avait jete les yeux. Simon, cardinal de Sainte-Cecile, partit pour la France, et, au nom du pape, lui remit le bref d'investiture.

Charles d'Anjou tenait ce bref a la main, lorsqu'en rentrant chez lui, il trouva sa femme en pleurs; cette douleur l'etonna d'autant plus que Beatrix avait pres d'elle, a cette epoque, les deux soeurs qu'elle aimait le plus, Marguerite et Leonor. En apercevant son mari, qu'elle n'attendait point, elle essaya de cacher ses larmes; mais ce fut inutilement. Charles lui demanda ce qu'elle avait; au lieu de lui repondre, Beatrix eclata en sanglots. Charles insista plus fortement encore, et alors Beatrix lui raconta que quelques minutes auparavant elle avait ete faire une visite a ses deux soeurs, et qu'apres les avoir embrassees, elle avait voulu s'asseoir aupres d'elles sur un fauteuil pareil au leur, mais qu'alors la reine d'Angleterre lui avait tire ce fauteuil des mains et lui avait dit:--Vous ne pouvez vous asseoir sur un siege pareil au notre; prenez donc un tabouret ou tout au plus une chaise, car ma soeur est reine de France, et moi je suis reine d'Angleterre; tandis que vous n'etes, vous, que duchesse d'Anjou et comtesse de Provence.

Charles d'Anjou laissa errer sur ses levres un de ces sourires rares et amers qui assombrissaient son visage au lieu de l'eclairer; et, ayant embrasse Beatrix, il lui dit:

--Allez retrouver vos soeurs, asseyez-vous sur un siege pareil a leurs sieges; car, si elles sont reines de France et d'Angleterre, vous etes, vous, reine de Naples et de Sicile.

Mais ce n'etait pas le tout que de prendre un vain titre; il fallait en realite conquerir le trone auquel ce titre etait attache. Charles leva un impot sur ses vassaux d'Anjou et de Provence, Beatrix vendit tous ses bijoux, a l'exception de son anneau de mariage. Saint Louis lui-meme, desireux de voir son frere occuper ailleurs qu'en France son esprit actif et entreprenant, vint a son aide; et Charles, grace a tous ces moyens reunis, aux promesses qu'il fit, et dont son honneur et son courage etaient les garants, parvint a reunir une armee de cinq mille chevaux, quinze mille fantassins et dix mille arbalétriers. Mais, dans la hate qu'il avait

d'arriver a Rome et de remplir dans la ville pontificale l'office de sénateur, qui lui avait été déféré, il prit avec lui mille chevaliers seulement, s'embarqua sur une petite flotte de vingt galères qu'il tenait prêtes et fit voile pour Ostie, laissant la conduite de son armée à Robert de Bethune, son gendre.

Manfred plaça à l'embouchure du Tibre le comte Guido Novello, qui commandait pour lui en Toscane. Le comte Guido Novello qui gouvernait les galères réunies de Pise et de Sicile, avait une flotte triple de celle de Charles d'Anjou; mais Dieu avait décidé que Charles d'Anjou serait roi. Il ouvrit la main et en laissa tomber la tempête; la tempête faillit jeter la flotte de Charles d'Anjou sur les côtes de Toscane, mais elle éloigna celle de Guido Novello des côtes romaines. Charles d'Anjou poussa en avant avec son vaisseau, aborda seul à Ostie; puis, se jetant sur une barque avec cinq ou six chevaliers seulement, il remonta le Tibre et vint loger au couvent de Saint-Paul-hors-les-murs, bien plus comme un fugitif que comme un conquérant.

Pendant ce temps, Urbain IV était mort; mais, poursuivant son projet au-delà de sa vie, il avait, avant de mourir, créé une vingtaine de cardinaux auxquels il avait fait jurer de lui donner pour successeur le cardinal de Narbonne, français comme lui, et de plus sujet immédiat de Charles d'Anjou. Les cardinaux avaient tenu parole, et Guido Fulco, élu presque à l'unanimité pendant le temps même qu'il était en mission près de Charles, était monté sur le trône pontifical en prenant le nom de Clément IV.

Charles avait donc la certitude d'être bien reçu à Rome; seulement, il n'y voulait faire son entrée qu'avec une suite digne d'un prince tel que lui. Il resta donc au couvent de Saint-Paul-hors-les-murs, au risque d'être enlevé par quelque parti de Gibelins, jusqu'au moment où les galères qu'il avait perdues dans la mer de Toscane arrivèrent à leur tour à Ostie. Charles rassembla aussitôt ses chevaliers, et le 24 mai 1265, il fit son entrée dans la capitale du monde chrétien avec le titre solennel de défenseur de l'Église.

Pendant ce temps, le reste de l'armée passait les Alpes, descendait dans le Piémont, traversait le Milanais, évitait Florence la gibeline, gagnait Ferrare, et, se recrutant partout des Guelfes qu'elle rencontrait sur son chemin, arrivait devant Rome dans les derniers jours de l'année 1265.

Il était temps. Tous les sacrifices avaient été faits pour l'amener là: Charles d'Anjou et le pape y avaient épuisé leurs trésors; tous deux manquaient d'argent: il n'y avait donc pas une minute à perdre, il fallait marcher à l'ennemi, et payer les soldats par une victoire.

Charles d'Anjou ne voulut pas même attendre le retour du printemps: il se mit à la tête de son armée, et, dans les premiers jours de février, il s'avança vers Naples par la route de Ferentino.

En arrivant à Ceperano, les Français aperçurent les avant-postes ennemis, commandés par le comte de Caserte, beau-frère de Manfred: il défendait un passage du Garigliano, admirablement fortifié par la nature. Les Français

examinèrent la position et reconnurent sa supériorité; décidés toutefois à traverser le fleuve, ils n'en marchèrent pas moins à l'ennemi; mais l'ennemi ne les attendit pas, et à leur grand étonnement leur livra le passage. Alors Charles d'Anjou reconnut qu'il y avait folie ou trahison parmi les lieutenants de Manfred, et en remercia Dieu tout haut.

Le fleuve fut donc franchi sans que l'on frappât un coup de lance, et l'on s'avança vers les deux forteresses de Rocca et de San-Germano; celles-ci n'étaient point défendues par des Napolitains, mais par des Arabes; aussi la lutte fut-elle longue et sanglante. Enfin toutes deux furent escaladées, et, comme les Sarrasins qui les défendaient ne purent pas fuir, et dédaignèrent de se rendre, ils furent massacrés jusqu'au dernier.

À la nouvelle de ces deux succès si inattendus, le découragement se mit parmi les Apuliens. Aquino ouvrit ses portes, les gorges d'Alifes furent livrées, et Charles et ses soldats débouchèrent dans les plaines de Benevent, où les attendaient Manfred et son armée.

On peut dire, sans exagération aucune, que l'Europe tout entière avait les yeux fixés sur ce petit coin de terre, où allait se décider la grande question guelfe et gibeline, qui séparait l'Italie et l'Allemagne depuis un siècle et demi; c'étaient le pape et l'empereur aux mains dans la personne de leurs lieutenants, et ces lieutenants étaient, non seulement deux des plus grands princes, mais encore deux des plus braves capitaines qui fussent au monde.

Aussi ni l'un ni l'autre ne faillirent à leur renommée ni à leur destin. Charles d'Anjou, en apercevant les soldats de Manfred, se retourna vers ses chevaliers, et dit: "Comtes, barons, chevaliers et hommes d'armes, voici le jour que nous avons tant désiré: donc, au nom de Dieu et de Notre Saint-Père le pape, en avant!"

Et alors il fit quatre brigades de sa cavalerie; la première, qui était de mille chevaliers français commandés par Guy de Montfort et le maréchal de Mirepoix; la seconde, qui était de neuf cents chevaliers provençaux et des auxiliaires romains, qu'il se réserva de mener lui-même; la troisième, qui était de sept cents chevaliers flamands, brabançons et picards, et qui fut mise sous les ordres de Robert de Flandres et de Gilles Lebrun, connétable de France; enfin la quatrième, qui se composait de quatre cents émigrés florentins, vieux débris de Monte-Aperto, et que conduisait Guido Guerra, cet éternel ennemi des Gibelins.

Lorsque Manfred aperçut de son côté les troupes françaises, il s'arma, à l'exception de son casque, dont il attachait lui-même le cimier, qui était un aigle d'argent, afin de n'avoir plus qu'à le mettre sur sa tête; puis, montant à cheval, il s'avança au milieu de ses capitaines en disant:--Comtes et barons, c'est ici qu'il me faut vaincre en roi ou mourir en chevalier, quoique ce ne soit pas l'avis de quelques-uns de vous, je le sais; je ne ferai donc pas un pas pour éviter la bataille. Appareillez-vous sans plus tarder, car voici les Français qui viennent à nous!

Et au même instant il disposa son armée en trois brigades: la première de douze cents chevaux allemands commandés par le comte Giordano Lancia, et

la troisième de quatorze cents chevaux apuliens et sarrasins, dont il se réserva le commandement pour lui-même.--On voit que, pour l'un et l'autre parti, les historiens ne font aucun compte de l'infanterie.--Le fleuve Calore, qui coule devant Benevent, séparait les deux armées.

Au moment où Manfred prit ses dispositions pour soutenir la bataille et où il devint évident pour les Français qu'ils allaient en venir aux mains avec leurs ennemis, le légat du pape monta sur un bouclier que quatre hommes élevèrent sur leurs épaules; puis il bénit Charles d'Anjou et ses chevaliers, donnant à chacun l'absolution de ses péchés; et tous se recoururent à genoux comme devaient le faire des soldats du Christ et des défenseurs de l'Église.

Les Français s'avancèrent vers la rivière avec lenteur et précaution, car ils ignoraient par quel moyen ils pourraient la franchir, lorsqu'ils virent les archers sarrasins qui leur en épargnaient la peine en la traversant eux-mêmes et en venant au-devant d'eux. Ces archers sarrasins passaient, avec les anglais, pour les plus adroits tireurs de la terre, et ils étaient bien autrement légers et rapides que ceux-ci. Aussi l'infanterie française, mal armée, sans cuirasses, et ayant à peine quelques jaques rembourrées ou quelques casques en cuir, ne put-elle tenir contre la nuée de flèches que les voltigeurs arabes firent pleuvoir sur elle, et se retira-t-elle en désordre. Alors Guy de Montfort et le maréchal de Mirepoix, craignant que cet échec n'ébranlât la confiance du reste de l'armée, fondirent sur les archers avec la première brigade, en criant: Montjoie, chevaliers! Les archers n'essayèrent pas même de résister à cette avalanche de fer qui roulait sur eux; ils se dispersèrent dans la plaine, fuyant mais tirant toujours. Les chevaliers français, ardents à leur poursuite, commencèrent à se débander; alors le comte Galvano, qui commandait la première brigade, pensant que le moment était venu de charger cette troupe en désordre, leva sa lance en criant: _Souabe, Souabe, chevaliers!_ et, descendant à son tour dans la plaine, vint donner dans le flanc de la brigade française, qu'il coupa presque en deux. Mais aussitôt le comte de Galvano se vit chargé lui-même par Guido Guerra et ses Guelfes; en même temps le cri: Aux chevaux, aux chevaux! circula dans les brigades française et florentine. Les chevaliers de Charles d'Anjou commencèrent à frapper les animaux au lieu de frapper les hommes: les chevaux, moins bien armés que les cavaliers, se renversèrent les uns sur les autres; le trouble commença de se mettre parmi les cavaliers allemands. La seconde brigade de Manfred, commandée par le comte Giordano Lancia, et composée de Toscans et de Lombards, vint à leur secours, mais leur charge, mal dirigée, rencontra les Allemands qui commençaient à fuir, et, au lieu de rétablir le combat, ne fit qu'augmenter le désordre. En ce moment, Charles d'Anjou fit passer l'ordre à sa troisième bataille de donner. Les Allemands, les Lombards et les Toscans de Manfred se trouverent presque enveloppés: au milieu de tout cela, on reconnaissait les Guelfes, qui, ayant à venger la défaite de Monte-aperto, faisaient merveille et frappaient les plus rudes coups. Les archers sarrasins étaient devenus inutiles, car la mêlée était telle que leurs flèches tombaient également sur les Allemands et sur les Français. Manfred pensa qu'il ne fallait rien moins que sa présence et celle des douze cents hommes de troupes fraîches qu'il s'était réservés pour rétablir la bataille, et ordonna à ses capitaines de se préparer à le suivre. Mais, au lieu de le seconder, les barons de la Pouille, le grand-trésorier

comte de la Cerra et le comte de Caserte tournerent bride et s'enfuirent, entraînant avec eux neuf cents hommes a peu pres. C'est alors que Manfred vit que l'heure etait venue, non plus de vaincre en roi, mais de mourir en chevalier: ayant regarde autour de lui, et voyant qu'il lui restait encore environ trois cents lances, il prit son casque des mains de son ecuyer; mais, au moment ou il le posait sur sa tete, l'aigle d'argent qui en formait le cimier tomba sur l'arcon de sa selle.--C'est un signe de Dieu, murmura Manfred; j'avais attache ce cimier de mes propres mains, et ce n'est point le hasard qui le detache. N'importe! en avant, Souabe, chevaliers!--Et, abaissant sa visiere et mettant sa lance en arret, il alla donner dans le plus epais de l'armee francaise, ou il disparut, n'ayant plus rien qui le distinguat des autres hommes d'armes. Bientot la lutte s'affaiblit de la part des Allemands. Les Toscans et les Lombards lacherent pied; Charles d'Anjou, avec ses neuf cents chevaliers provencaux, se rua sur ceux qui tenaient encore; les Gibelins, sans chef, sans ordres, appelant Manfred qui ne repondait pas, prirent la fuite; les vainqueurs les poursuivirent pele-mele et traverserent Benevent avec eux. Nul n'essaya de rallier les vaincus, et en un seul jour, en une seule bataille, en cinq heures a peine, la couronne de Naples et de Sicile echappa aux mains de la maison de Souabe et roula aux pieds de Charles d'Anjou.

Les Francais ne s'arreterent que lorsqu'ils furent las de tuer. Leur perte avait ete grande, mais celle des Gibelins fut terrible. Pierre des Uberti et Giordano Lancia furent pris vivants; la soeur de Manfred, sa femme Sibylle et ses enfants, furent livres et s'en allerent mourir dans les cachots de la Provence; enfin cette belle armee, si pleine de courage et d'espoir le matin, semblait s'etre evanouie comme une vapeur, et il n'en restait que les cadavres couches sur le champ de bataille.

Pendant trois jours on chercha Manfred, car la victoire de Charles d'Anjou etait incomplete si l'on ne retrouvait Manfred mort ou vif. Pendant trois jours on examina un a un les chevaliers qui avaient ete tues; enfin un valet allemand le reconnut, mit son cadavre en travers sur un ane, et l'amena a Benevent, dans la maison qu'habitait Charles; mais, comme Charles ne connaissait pas Manfred, et craignait qu'on ne le trompat, il ordonna de coucher ce cadavre tout nu au milieu d'une grande salle, puis il appela pres de lui Giordano Lancia. Pendant qu'on obeissait a son ordre, Charles tira une chaise pres du cadavre et s'assit pour le regarder; il avait deux larges et profondes blessures, l'une a la gorge et l'autre au cote droit de la poitrine, et des meurtrissures par tout le corps, ce qui indiquait qu'il avait recu un grand nombre de coups avant de tomber.

Pendant l'examen que faisait Charles de ce corps tout mutilé, la porte s'ouvrit, et Giordano Lancia apparut. A peine eut-il jete un coup d'oeil sur le cadavre, quoiqu'il eut le visage couvert de sang, qu'il s'ecria en se frappant le front: "O mon maitre! mon maitre! que sommes-nous devenus!" Charles d'Anjou n'en demanda point davantage, il savait tout ce qu'il desirait savoir: ce cadavre etait bien celui de Manfred.

Alors les chevaliers francais qui avaient ete querir Giordano Lancia, et qui etaient entres derriere lui, demanderent a Charles d'Anjou de faire au moins enterrer en terre sainte celui qui trois jours auparavant etait encore roi de deux royaumes. Mais Charles repondit: "Ainsi ferai-je

volontiers; mais, comme il est excommunié, je ne le puis." Les chevaliers courberent la tête, car ce que disait Charles était vrai, et la malédiction pontificale poursuivait l'excommunié jusqu'au-delà de la mort. On se contenta donc de lui creuser une fosse au pied du pont de Benevent, et de rejeter la terre sur lui, sans mettre sur cette tombe isolée aucune marque de ce qu'avait été celui qu'elle renfermait. Cependant, les vainqueurs ne pouvant souffrir que le lieu où reposait un si grand capitaine restât ignoré, chaque soldat prit une pierre, et alla la déposer sur sa fosse; mais le légat ne voulut pas même permettre que les restes de Manfred reposassent sous ce monument élevé par la pitié de ses ennemis; il fit exhumer le cadavre, et, ayant ordonné qu'on le portât hors des États romains, le fit jeter sur les bords de la rivière Verte, où il fut dévoré par les corbeaux et par les animaux de proie.

Avec Charles d'Anjou, le pape, et par conséquent les Guelfes, triomphaient par toute l'Italie; c'était à Florence qu'était pour le moment la puissance gibeline. Une révolte qui s'éleva le jour même où l'on apprit la bataille de Benevent la renversa; puis, pour ne lui laisser ni le temps, ni les moyens de se reconnaître, Charles d'Anjou envoya un de ses lieutenants en Sicile et marcha sur Florence.

Florence lui ouvrit ses portes comme elle devait le faire deux cents ans plus tard à Charles VIII; Florence lui donna des fêtes; Florence le conduisit voir, en grande pompe, son tableau de la Madone, que venait d'achever Cimabue.

Pendant ce temps les capitaines français se partageaient le royaume, et les soldats pillaient les villes; cette conduite, qui devait dépopulariser promptement le nouveau roi, rendit quelque espoir aux Gibelins: ils tournèrent les yeux vers l'Allemagne; là était la seule étoile qui brillait dans leur ciel. Conradin, fils de Conrad, petit-fils de Frédéric, neveu de Manfred, élevé à la cour de son aïeul le duc de Bavière, venait d'atteindre sa seizième année. C'était un jeune homme plein d'âme et de cœur, qui n'attendait que le moment de régner ou de mourir: il bondit de joie et d'espoir lorsque les messages des Gibelins lui annoncèrent que ce moment était venu.

Sa mère, Elisabeth, l'avait élevé pour le trône; c'était une femme au noble cœur et à la puissante pensée: elle vit avec douleur arriver ces messagers; mais, loin de mettre son amour maternel entre eux et son fils, elle laissa les hommes décider de ces choses souveraines dont les hommes seuls doivent être les arbitres.

Il fut décidé que Conradin marcherait à la tête des Gibelins, et, soutenu par l'empereur, tenterait de reconquérir le royaume de ses pères.

Toute la noblesse d'Allemagne accourut autour de Conradin. Frédéric, duc d'Autriche, orphelin comme lui, dépouillé de ses États comme lui, jeune et courageux comme lui, s'offrit pour être son second dans ce terrible duel. Conradin accepta. Les deux jeunes gens jurèrent que rien ne les pourrait séparer, pas même la mort, se mirent à la tête de dix mille hommes de cavalerie, rassemblés par les soins de l'empereur, du duc de Bavière et du comte de Tyrol, et arrivèrent à Vérone vers la fin de l'année 1267.

Charles d'Anjou avait d'abord l'intention de fermer le passage de Rome a son jeune rival, et de l'attendre entre Lucques et Pise, appuyé de toute la puissance des Guelfes de Florence. Mais les exactions de ses ministres, les violences de ses capitaines, et le pillage de ses soldats, avaient excité une révolte dans ses nouveaux Etats. Il avait bien écrit a Clément IV de l'aider de sa parole et de son trésor; mais Clément, indigné lui-même de ce qui se passait presque sous ses yeux, lui avait répondu:

"Si ton royaume est cruellement spolié par tes ministres, c'est a toi seul qu'on doit s'en prendre, puisque tu as conféré tous les emplois a des brigands et a des assassins, qui commettent dans tes Etats des actions dont Dieu ne peut supporter la vue. Ces hommes infâmes ne craignent pas de se souiller par des viols, des adultères, d'injustes exactions, et toutes sortes de brigandages. Tu cherches a m'attendrir sur ta pauvreté; mais comment puis-je y croire? Eh quoi! tu peux ou tu ne sais pas vivre avec les revenus d'un royaume dont l'abondance fournissait a un souverain tel que Frédéric, déjà empereur des Romains, de quoi satisfaire a des dépenses plus grandes que les tiennes, de quoi rassasier l'avidité de la Lombardie, de la Toscane, des deux Marches et de l'Allemagne entière, et qui lui donnait en outre les moyens d'accumuler d'immenses richesses!"

Force avait donc été a Charles d'Anjou de revenir a Naples et d'abandonner le pape, qui l'abandonnait. Quant a la révolte, a peine de retour dans sa capitale, il l'avait prise corps a corps, et l'avait vite étouffée entre ses bras de fer.

Clément IV, qui ne pouvait pas compter sur Rome, mal fortifiée et incapable de soutenir un siège, se retira a Viterbe. De la il envoya trois fois a Conradin l'ordre de licencier son armée et de venir pieds nus recevoir, aux genoux du prince des apôtres, la sentence qu'il lui plairait de porter contre lui. Mais le fier jeune homme, tout enivre des acclamations qui l'avaient accueilli a Pise, et qui de Pise le suivaient jusqu'a Sienne, n'avait pas même daigné répondre aux lettres du Saint-Père, et Clément, le jour de Pâques, avait prononcé la sentence d'excommunication contre lui et ses partisans, qui le déclarait déchu du titre de roi de Jérusalem, le seul que lui eût laissé son oncle Manfred en le dépouillant de ses Etats, et qui déliait ses vassaux de leur serment de fidélité.

Quelques jours après, on vint annoncer a Clément IV que Conradin venait de battre a Pontavalle Guillaume de Beselva, maréchal de Charles. Clément était en prière; il releva la tête, et se contenta de prononcer ces mots:

--Les efforts de l'impie se dissiperont en fumée.

Le surlendemain, on vint dire au pape que l'armée gibeline était en vue de la ville. Le pape monta sur les remparts, et de la il vit Conradin et Frédéric qui, n'osant pas l'attaquer, faisaient du moins passer orgueilleusement leurs dix mille hommes sous ses yeux. Un des cardinaux, effrayé de voir tant de braves hommes d'armes de fière mine, s'écria alors:

--O mon Dieu! quelle puissante armée!

--Ce n'est point une armee, repondit Clement IV; c'est un troupeau que l'on mene au sacrifice.

Clement parlait au nom du Seigneur, et le Seigneur devait ratifier ce qu'il avait dit.

Comme l'avait prevu Clement, Rome ne fit aucune resistance; le senateur Henri de Castille vint ouvrir la porte de ses propres mains. Conradin s'arreta huit jours dans la capitale du monde chretien pour y faire reposer son armee et retrouver les tresors que son approche avait fait enfouir dans les eglises: puis, a la tete de cinq mille gens d'armes, il passa sous Tivoli, traversa le val de Celle et entra dans la plaine de Tagliacozzo. C'etait la que l'attendait Charles d'Anjou.

Malgre le besoin que le prince francais aurait eu en pareille occasion de toutes ses bonnes lances, il n'avait pu les reunir autour de lui, force qu'il avait ete de mettre des garnisons dans toutes les villes de Calabre et de Sicile; mais il avait tourne les yeux vers un allie tout naturel: c'etait Guillaume de Villehardoin, prince de Moree; il lui avait donc ecrit pour lui demander du secours, et Villehardoin, traversant l'Adriatique, etait accouru avec trois cents hommes.

Villehardoin etait pres de Charles d'Anjou, avec son grand-connetable Jadie, et messire Jean de Tournay, seigneur de Calavrita, lorsqu'on commença d'apercevoir l'armee de Conradin. Vetu d'un costume leger, moitie grec moitie francais, montant un de ces rapides coursiers d'Elide dont Homere vante la velocite, il demanda a Charles d'Anjou la permission de partir en eclaireur, pour reconnaitre l'armee allemande; cette permission accordee, Guillaume de Villehardoin lacha la bride a son cheval, et, suivi de deux des siens, il alla se mettre en observation sur un monticule d'ou il dominait toute la plaine.

L'armee de Conradin etait d'un tiers plus forte a peu pres que celle du duc d'Anjou, et toute composee des meilleurs chevaliers d'Allemagne. Guillaume revint donc trouver Charles avec un visage serieux, car, si brave prince qu'il fut, il ne se dissimulait pas toute la gravite de la position.

Le roi causait avec un vieux chevalier francais, plein de sens et de courage, bon au conseil, bon au combat; c'etait le sire de Saint-Valery: le sire de Saint-Valery, tout eloigne qu'il etait reste des Allemands, n'avait pas moins remarque la superiorite de leur nombre, et il essayait de calmer l'ardeur du roi, qui, sans rien calculer, voulait s'en remettre a Dieu et marcher droit a l'ennemi, lorsque, comme nous l'avons dit, Guillaume de Villehardoin arriva.

Aux premiers mots que prononca le prince, Saint-Valery vit que c'etait un renfort qui lui arrivait, et insista davantage encore pour que Charles d'Anjou se laissat guider par leurs deux avis. Charles d'Anjou alors s'en remit a eux, et Guillaume de Villehardoin et Allard de Saint-Valery arreterent le plan de bataille, qui fut communique au roi, et adopte par lui a l'instant meme.

On forma trois corps de cavalerie legere, composes de Provencaux, de

Toscans, de Lombards et de Campaniens; on donna a chaque corps un chef parlant sa langue et connu de lui, puis on mit ces trois chefs sous le commandement de Henri de Cosenze, qui etait de la taille du roi, et qui lui ressemblait de visage; en outre, Henri revetit la cuirasse de Charles d'Anjou et ses ornements royaux, afin d'attirer sur lui tout l'effort des Allemands.

Ces trois corps devaient engager la bataille, puis, la bataille engagee, paraître plier d'abord et fuir ensuite a travers les tentes que l'on laisserait tendues et ouvertes, afin que les Allemands ne perdissent rien des richesses qu'elles contenaient. Selon toute probabilité, a la vue de ces richesses, les vainqueurs cesseraient de poursuivre les ennemis et se mettraient a piller. En ce moment, les trois brigades devaient se rallier, sonner de la trompette, et a ce signal Charles d'Anjou, avec six cents hommes, et Guillaume de Villehardoin avec trois cents, devaient prendre en flanc leurs ennemis et decider de la journée.

De son cote, Conradin divisa son armee en trois corps, afin que le melange des races n'amenat point de ces querelles si fatales un jour de combat; il donna les Italiens a Galvano de Lancia, frere de cet autre Lancia qui avait ete fait prisonnier a la bataille de Benevent; les Espagnols a Henri de Castille, le meme qui avait ouvert les portes de Rome; enfin, il prit pour lui et Frederic les Allemands, qui l'avaient suivi du fond de l'empire.

Ces dispositions prises de chaque cote, Charles jugea que le moment etait venu de les mettre a execution; il renouvela a Henri de Cosenze et a ses trois lieutenants les instructions qu'il leur avait deja donnees, et cette poignée d'hommes, qui pouvait monter a deux mille cinq cents cavaliers, s'avanca au devant de Conradin.

Les chefs de l'armee imperiale, voyant au premier rang l'etendard de Charles d'Anjou et croyant le reconnaitre lui-meme a ses ornements royaux et a son armure doree, ne douterent point qu'ils n'eussent en face d'eux toute l'armee guelfe. Or, comme il etait facile de voir qu'elle etait de moitié moins nombreuse que l'armee gibeline, leur courage s'en augmenta; et Conradin ayant fait entendre le cri de *„Souabe, chevaliers!“* mit sa lance en arret, et chargea le premier sur les Provencaux, les Lombards et les Toscans.

Le choc fut rude; on avait dit aux chefs de ne tenir que le temps suffisant pour faire croire aux imperiaux a une victoire serieuse; mais, quand tant de braves chevaliers se virent aux mains, ils eurent honte de lacher pied, meme pour faire tomber leurs ennemis dans une embuscade; ils se defendirent donc avec tant d'acharnement, que Charles d'Anjou, ne comprenant rien a la non execution de ses ordres, quitta la petit vallon ou il etait cache avec ses six cents hommes, et monta sur une colline pour voir ce qui se passait.

La lutte etait terrible; tous les efforts des imperiaux s'etaient concentres sur le point ou ils avaient cru reconnaitre le roi; Henri de Cosenze avait ete entoure, et craignant, s'il se rendait, qu'on ne reconnut qu'il n'etait pas le vrai roi, il voulait se faire tuer. De leur cote, ses lieutenants et ses soldats ne voulaient point l'abandonner, et au lieu de fuir tenaient ferme. En les voyant entoures ainsi et lutter si

courageusement contre des forces doubles des leurs, Charles d'Anjou voulait abandonner le plan de bataille et courir a leur secours; mais Allard de Saint Valery le retint. En ce moment Henri de Cosenze tomba percé de coups, et les autres lieutenants, perdant l'espoir de le sauver, donnerent l'ordre de retraite, qui bientôt se changea en déroute.

Alors ce qui avait été prévu arriva, les soldats de Charles d'Anjou et ceux de Conradin se jetèrent pêle-mêle à travers le camp, les uns fuyant, les autres poursuivant; mais à peine les impériaux eurent-ils vu les tentes ouvertes, qu'attirés par les étoffes précieuses, par les vases d'argent, par les armures splendides qu'elles renfermaient, croyant d'ailleurs Charles d'Anjou tué et son armée dispersée, ils rompirent leurs rangs et se mirent à piller. Vainement les deux jeunes gens firent-ils tous leurs efforts pour les maintenir; leur voix ne fut point entendue, ou ceux qui l'entendirent ne l'écoutèrent point, et à peine si de leurs cinq mille hommes d'armes, il en resta autour d'eux cinq cents avec lesquels ils continuèrent de poursuivre les fugitifs; tous les autres s'arrêtèrent, et, rompant l'ordonnance, s'éparpillèrent par la plaine.

C'était le moment si impatiemment attendu par Charles d'Anjou. Avant même que les fuyards donnassent, en sonnant de la trompette, le signal convenu, il se dressa sur ses arçons, et, criant: *Montjoie! Montjoie, chevaliers!* il vint donner avec ses six cents hommes de troupes fraîches au milieu des pillards, qui étaient si loin de s'attendre à cette surprise, que, le prenant pour un détachement des leurs qui rejoignait le corps d'armée, ils ne se mirent pas même en défense. De son côté Villehardouin arrivait comme la foudre; en même temps on entendit la trompette des troupes légères: l'armée de Conradin était prise entre trois murailles de fer.

Avant que les Allemands eussent reconnu le piège dans lequel ils venaient de tomber, ils étaient perdus; aussi n'essayerent-ils pas même de résister, et commencerent-ils à fuir par toutes les ouvertures que leur présentaient entre elles les trois batailles de leurs ennemis. Conradin voulait se faire tuer sur la place; mais Frédéric et Galvano Lancia prirent chacun son cheval par la bride et l'emmenerent au galop, malgré ses efforts pour se débarrasser d'eux.

Ils firent quarante-cinq milles ainsi, ne s'arrêtant qu'une seule fois pour faire manger leurs chevaux; enfin ils arrivèrent à Astur, villa située à un mille de la mer. Là, ils furent reconnus pour des Allemands par des gens du seigneur de Frangipani, à qui appartenait cette villa, et qui allèrent prévenir leur maître que cinq ou six hommes, couverts de sang et de poussière, avaient mis pied à terre et venaient de faire prisonniers avec un pêcheur pour les conduire en Sicile: le départ était fixé à la nuit suivante.

Le seigneur de Frangipani, après quelques questions sur la manière dont les Allemands étaient vêtus, ayant appris qu'ils étaient couverts de cuirasses dorées et portaient des couronnes sur leurs casques, ne douta plus que ce ne fussent d'illustres fugitifs; il fut encore confirmé dans cette idée lorsqu'il apprit dans la journée que Conradin avait été battu par Charles d'Anjou. Alors, l'idée lui vint que l'un de ces fugitifs était peut-être le prétendant lui-même, et il comprit que, si cela était ainsi, et s'il

pouvait le livrer a Charles d'Anjou, celui-ci lui paierait son ennemi mortel au poids de l'or.

En consequence, s'etant informe a quelle heure les fugitifs devaient s'embarquer, il fit preparer une barque du double plus grande que celle qui leur etait destinee, y fit coucher une vingtaine d'hommes d'armes, s'y rendit lui-meme lorsque la nuit commença de tomber, et, cache dans une petite crique, il attendit que le pecheur mit a la voile: a peine y fut-il, qu'il appareilla a son tour, et, comme sa barque etait de moitie plus grande que celle qu'il poursuivait, il l'eut bientot rejointe et meme depassee. Alors il se mit en travers, et, coupant le chemin aux fugitifs, il leur ordonna de se rendre. Conradin essaya de se mettre en defense, mais il n'avait que quatre hommes avec lui, et le seigneur de Frangipani en avait vingt; il fallut donc ceder au nombre, et les deux jeunes gens furent ramenes prisonniers, avec leur suite, a la tour d'Astur.

Le seigneur de Frangipani ne s'etait pas trompe: il recut de Charles d'Anjou la seigneurie de Pilosa, situee entre Naples et Benevent, et livra, en echange, ses prisonniers au roi de Sicile.

Une fois maitre du dernier rival qu'il crut devoir craindre, Charles d'Anjou hesita entre la mort et une prison eternelle: la mort etait plus sure, mais aussi c'etait un exemple bien terrible a donner au monde, que de faire tomber la tete d'un jeune roi de dix-sept ans sous la hache du bourreau. Il crut alors devoir en referer au pape, et lui fit demander conseil.

L'inflexible Clement IV se contenta de repondre cette seule ligne, terrible par son laconisme meme.

Vita Corradini, mors Caroli.--Mors Corradini, vita Caroli.

Des lors Charles n'hesita plus; un crime autorise par le pape cessait d'etre un crime et devenait un acte de justice. Il convoqua donc un tribunal: ce tribunal se composait de deux deputes de chacune des deux villes de la Terre de Labour et de la Principaute. Conradin fut amene devant ce tribunal, sous l'accusation de s'etre revolte contre son souverain legitime, d'avoir meprise l'excommunication de l'Eglise, de s'etre allie avec les Sarrasins, d'avoir pille les couvents et les eglises de Rome.

Une seule voix osa s'elever en faveur de Conradin: celui qui donna cette preuve de courage s'appelait Guido de Lucaria; un seul homme se presenta pour lire la sentence: l'histoire n'a pas conserve le nom de celui qui donna cette preuve de lachete. Seulement, Villani raconte que ce juge avait a peine fini la lecture regicide, que Robert, comte de Flandre, propre gendre de Charles d'Anjou, se leva, et, tirant son estoc, lui en donna un coup a travers la poitrine en s'ecriant:

--Tiens, voici pour t'apprendre a oser condamner a mort un aussi noble et si gentil seigneur.

Le juge tomba en jetant un cri, et expira presque au meme instant. Et il

n'en fut pas autre chose de ce meurtre, ajoute Villani, le roi et toute sa cour ayant reconnu que Robert de Flandre venait de se conduire en vaillant seigneur.

Conradin n'était pas présent lorsque l'arrêt fut prononcé; on descendit alors dans sa prison, et on le trouva jouant aux échecs avec Frédéric.

Les deux jeunes gens, sans se lever, écoutèrent la sentence que leur lut le greffier; puis, la lecture achevée, ils se remirent à leur partie.

Le supplice était fixé pour le lendemain huit heures du matin: Conradin y fut conduit accompagné de Frédéric, duc d'Autriche, des comtes Gualferano et Bartolomeo Lancia, Gérard et Gavano Donoratico de Pise. La seule grâce que Charles d'Anjou lui eut accordée était d'être exécuté le premier.

Arrivé au pied de l'échafaud, Conradin repoussa les deux bourreaux qui voulaient l'aider à monter l'échelle, et monta seul d'un pas ferme.

Arrivé sur la plate-forme, il détacha son manteau, puis, s'agenouillant, il pria un instant.

Pendant qu'il priait, ayant entendu le bourreau qui s'approchait de lui, il fit signe qu'il avait fini, et, se relevant en effet:

--O ma mère! ma mère! dit-il à haute voix, quelle profonde douleur te causera la nouvelle qu'on va te porter de moi!

A ces mots, qui furent entendus de la foule, quelques sanglots éclatèrent; Conradin vit que parmi ce peuple il lui restait encore des amis, et peut-être des vengeurs.

Alors il tira son gant de sa main, et le jetant au milieu de la place:

--Au plus brave, cria-t-il.

Et il présenta sa tête au bourreau.

Frédéric fut exécuté immédiatement après lui, et ainsi s'accomplit la promesse que les deux jeunes gens s'étaient faite, que la mort même ne pourrait les séparer.

Puis vint le tour de Gualferano et de Bartolomeo Lancia, et des comtes Gérard et Gavano Donoratico de Pise.

Le gant jeté par Conradin au milieu de la foule fut ramassé par Henri d'Apifero, qui le porta à don Pierre d'Aragon, seul et dernier héritier de la maison de Souabe comme mari de Constance, fille de Manfred.

Vers la fin de l'année 1268, il y avait à Salerne un noble sicilien qui s'appelait Jean, et qui était seigneur de l'île de Procida; aussi était-il généralement connu sous le nom de Jean de Procida. Jean pouvait alors être âgé de trente-quatre ou trente-cinq ans.

Quoique jeune encore, sa réputation était grande, non seulement dans la noblesse, car, outre sa seigneurie de Procida, il était encore seigneur de Tramonte et du Cajano, de son chef, et du chef de sa femme seigneur de Pistiglioni, mais dans les armes, car il avait combattu avec Frédéric, et dans l'administration, car il avait fait exécuter le port de Palerme. Enfin son nom n'était pas moins illustre dans les sciences: en effet, Jean s'était adonné tout particulièrement à la médecine, et il avait guéri des maladies que les plus grands maîtres de l'époque regardaient comme incurables.

À la mort de Manfred, dont il était grand-protonotaire, il s'était rallié à Charles d'Anjou, qui l'avait fait membre de son conseil; mais, soit, comme le disent les uns, qu'il se fut aperçu que Charles d'Anjou était l'amant de sa femme Pandolfina, soit que la mort tragique de Conradin l'eût détaché de son nouveau roi, il quitta Salerne et passa en Sicile sans que ce départ fit naître aucun soupçon, car il était déjà absent depuis deux ans lorsque Charles d'Anjou, au moment de partir lui-même pour Tunis avec Louis IX son frère, permit à deux de ses favoris nommés, l'un Gautier Carracciolo, et l'autre Manfredo Commacello, d'aller le consulter sur une maladie dont ils étaient atteints.

On connaît le résultat de la croisade: Louis IX, se fiant au Dieu pour lequel il s'était armé, débarqua sur le rivage d'Afrique au moment des grandes chaleurs, sans attendre, comme le lui avait conseillé son frère, que les pluies les eussent tempérées. La peste se mit dans l'armée, et le héros chrétien mourut martyr le 25 août 1270.

Charles d'Anjou prit le commandement de l'armée, alla assiéger Tunis; mais, au lieu d'y presser le roi maure à la dernière extrémité, comme le demandaient peut-être et la mémoire de son frère et l'intérêt de l'église, il traita avec lui à la condition qu'il se reconnaîtrait tributaire de la Sicile, et, ramenant ses vaisseaux vers son royaume, au lieu de les conduire à Jérusalem, il débarqua à Trapani au milieu d'une effroyable tempête. Déclarant alors que la croisade était finie, il invita chaque prince à rentrer dans ses États, et donna l'exemple lui-même en faisant voile pour Naples, sa capitale.

Cependant Jean de Procida, après avoir parcouru toute la Sicile et s'être assuré que chacun, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, y gardait un cœur sicilien, avait cherché sur tous les trônes d'Europe quel était le prince qui avait à la fois le plus de droits et d'intérêt à renverser Charles d'Anjou du trône de Naples et de Sicile, et il avait reconnu que c'était don Pierre d'Aragon, gendre de Manfred, et cousin du jeune Conradin, qui venait d'être si cruellement mis à mort sur la place du Marche-Neuf, à Naples.

Il s'était donc rendu à Barcelone, où il avait trouvé le roi don Pierre et

la reine, sa femme, fort douloureusement attristes de cette destruction qui s'était mise dans leur famille.

Mais don Pierre était un prince sage qui ne faisait rien que gravement et surement; il avait reçu, avec de grands honneurs, Henri d'Apifero, qui lui avait apporté le gant de Conradin, et, quoique de cette époque sa résolution eût sans doute été prise, il s'était contenté de suspendre ce gant au pied de son lit, entre son épée et son poignard, mais sans rien dire ni sans rien promettre. Au reste, il avait offert à Henri d'Apifero de rester à sa cour, lui promettant qu'il y serait traité à l'égal des plus grands seigneurs de Castille, de Valence et d'Aragon. Henri y était resté trois ans, espérant que le roi don Pierre prendrait quelque parti hostile à l'égard de Charles d'Anjou; mais, malgré les pleurs de sa femme Constance, malgré la présence accusatrice de Henri, il ne lui avait plus parlé de la cause de son voyage; et le chevalier, croyant qu'il l'avait oubliée, s'était retiré sans rien dire, et était monté sur un vaisseau qui s'en allait en croisade.

Ce fut quelque temps après son départ que Jean de Procida arriva.

Jean demanda une audience au roi don Pierre, et l'obtint aussitôt, car sa réputation s'était étendue jusqu'en Castille, et l'on savait à la fois que c'était un vaillant homme d'armes, un loyal conseiller et un grand médecin. Il dit à don Pierre tout ce qu'il venait de voir de ses propres yeux, et comment la Sicile était prête à se révolter. Le roi d'Aragon l'écouta d'un bout à l'autre sans rien dire, et, lorsqu'il eut fini, le conduisant dans sa chambre, il lui montra pour toute réponse le gant de Conradin cloué au pied de son lit, entre son poignard et son épée.

C'était une réponse; si claire qu'elle fut cependant, elle n'était point assez précise pour Jean de Procida. Aussi, quelques jours après, sollicita-t-il une nouvelle audience, et, plus hardi cette fois que la première, pressa-t-il don Pierre de s'expliquer. Mais don Pierre, qui, comme le dit son historien Ramon de Muntaneo, était un prince qui songeait toujours au commencement, au milieu et à la fin, se contenta de lui répondre qu'avant de rien entreprendre, un roi devait songer à trois choses:

1^{degré}. Ce qui pouvait l'aider ou le contrarier dans son entreprise;

2^{degré}. Ou il trouverait l'argent nécessaire à son entreprise;

3^{degré}. Ne se fier qu'à des gens qui lui garderaient le secret sur cette entreprise.

Procida, qui était un homme sage, répondit qu'il reconnaissait la vérité de cette maxime, et que des trois choses qu'exigeait don Pierre il faisait sa propre affaire.

En conséquence, rien de plus, pour cette fois, ne fut dit ni fait entre don Pierre d'Aragon et Jean de Procida; et, le lendemain de cette entrevue, Jean de Procida s'embarqua sur un navire, sans dire où il allait ni quand il reviendrait.

En effet, la position du roi don Pierre etait difficile, et il avait raison d'etre inquiet sur les trois points qu'il avait indiquees.

L'Occident ne lui offrait point d'allie contre Charles d'Anjou, ses coffres etaient vides, et s'il transpirait la moindre chose de son projet de detroner le roi de Sicile, les papes qui le soutenaient ne pouvaient manquer de l'excommunier, comme ils avaient fait de Frederic, de Manfred et de Conradin. Or, tous trois avaient fini fort piteusement: Frederic par le poison, Manfred par le fer, et Conradin sur l'echafaud.

De plus, il y avait liaison fort intime entre le roi don Pierre et le roi Philippe le Hardi, son beau-frere. Lorsque le premier n'etait encore qu'enfant, il etait venu a la cour de France, ou il avait ete recu avec grand honneur, et ou il etait reste deux mois, prenant part a tous les jeux et tournois qui avaient ete celebres a l'occasion de son arrivee. Pendant ces deux mois, une telle intimite s'etait formee entre les deux princes, qu'ils s'etaient mutuellement prete foi et hommage, s'etaient jure qu'ils ne s'armeraient jamais l'un contre l'autre en faveur de qui que ce fut au monde, et, en garantie de ce serment, avaient communie tous deux de la meme hostie.

Jusque-la, cette amitie s'etait maintenue inalterable, et souvent, en signe de cette amitie, le roi d'Aragon portait a la selle de son cheval, sur un canton, les armes de France, et sur l'autre les armes d'Aragon; ce que faisait aussi le roi de France.

Or declarer la guerre a Charles d'Anjou, oncle du roi Philippe le Hardi, n'etait-ce pas violer le premier de tous les serments jures?

Cependant, au moment ou, comme on le voit, les choses paraissaient impossibles a mener a bien, Dieu permit qu'elles s'arrangeassent pour le plus grand bonheur de la Sicile.

Michel Paleologue, grand-connetable et grand domestique de l'empereur grec a Nicee, venait de deposer l'empereur Jean IV, lui avait fait crever les yeux comme c'etait l'habitude, puis, ayant marche sur Constantinople, il en avait chasse les Francs qui y regnaient depuis l'an 1204, c'est-a-dire depuis cinquante-six ans.

C'etait Beaudoin II qui etait alors empereur, Beaudoin dont le fils Philippe etait marie a Beatrix d'Anjou, fille du roi de Naples.

Charles d'Anjou, debarrasse de ses deux rivaux, voyant son double royaume a peu pres en paix, avait tourne les yeux vers l'Orient, et, revant un immense royaume franc qui ceindrait la moitie de la Mediterranee, il avait fait alliance avec les princes de Moree, et avait resolu de renverser Paleologue. En consequence, il preparait, a la grande terreur de ce dernier, une foule de vaisseaux, de nefes et de galeres, qu'il disait tout haut etre destines a une expedition dont le but etait de retablir son gendre Philippe sur le trone de Constantinople.

L'empereur, de son cote, etait occupe a se premunir contre cette

entreprise; il avait leve des contributions et des troupes par tout l'empire, il faisait construire des vaisseaux, il faisait reparer ses ports, et cependant toutes ces precautions ne le rassuraient pas, car il savait a quel terrible ennemi il avait affaire, lorsqu'on lui annonca tout a coup qu'un moine franciscain, arrivant de Sicile, demandait a lui parler pour choses de la plus haute importance.

L'empereur ordonna aussitot qu'il fut introduit, et cet ordre execute, Paleologue et l'inconnu se trouverent en face l'un de l'autre.

L'empereur etait defiant comme un Grec; aussi, se tenant a distance du moine:

--Mon pere, lui demanda-t-il, que me voulez-vous?

--Tres noble empereur, repondit le moine, ordonnez; je vous demande au nom du Seigneur Dieu que je puisse vous accompagner en quelque lieu secret ou ce que j'ai a vous dire ne soit entendu de personne.

--Que voulez-vous donc me dire de si particulier?

--Je veux vous entretenir de la plus grande affaire que vous ayez au monde.

--D'abord, qui etes-vous? demanda l'empereur.

--Je suis Jean, seigneur de Procida, repondit le moine.

--Venez donc et suivez-moi, dit l'empereur.

Et ils monterent aussitot sur la plus haute tour du palais, et quand ils furent arrives sur la plate-forme:

--Seigneur Jean de Procida, dit l'empereur en lui montrant le vide qui les environnait de tous cotes, nous n'avons ici que Dieu qui puisse nous entendre; parlez donc en toute securite.

--Tres noble empereur, lui repondit Jean, ne sais-tu pas que le roi Charles a jure sur le Christ de t'enlever ta couronne, de te tuer toi et les tiens, comme il a tue le noble roi Manfred et le gentil seigneur Conradin, et qu'en consequence, avant qu'il soit un an, il va se mettre en route pour conquerir ton royaume, avec cent vingt galeres armees, trente gros vaisseaux, quarante comtes et dix mille cavaliers, et une foule de croises chretiens?

--Helas! dit l'empereur, messire Jean, que voulez-vous? Oui, je le sais, et j'en vis comme un homme desespere; j'ai deja voulu m'arranger plusieurs fois avec le roi Charles, et jamais il n'a voulu entendre a rien. Je me suis mis au pouvoir de la sainte Eglise de Rome, de nos seigneurs les cardinaux et de notre saint-pere le pape; je me suis mis entre les mains du roi de France, du roi d'Angleterre, du roi d'Espagne et du roi d'Aragon, et chacun me repond verbalement aux lettres que je lui envoie qu'il craint de mourir rien que d'en parler, tant est grande la puissance de ce terrible roi Charles. C'est pourquoi je n'attends ni conseils, ni secours des

hommes, et je n'espere plus qu'en Dieu, puisque, malgre tout ce que j'ai pu faire, je ne trouve dans les chretiens ni aide ni conseil.

--Eh bien! dit Jean de Procida, celui qui te delivrerait de cette grande crainte qui te tient, le regarderais-tu comme digne de quelque recompense?

--Il meriterait tout ce que je pourrais faire, s'ecria l'empereur. Mais qui serait assez hardi pour penser a moi de sa seule et bonne volonte? qui serait assez puissant pour faire la guerre pour moi a la puissance du roi Charles?

--Ce sera moi, repondit Jean de Procida.

Et l'empereur le regarda avec etonnement et lui demanda:

--Comment ferez-vous pour achever, vous, simple seigneur, ce que n'osent meme entreprendre les plus puissants rois de la terre?

--Cela me regarde, repondit Jean; sachez seulement que je tiens la chose pour sure et certaine.

--Dites-moi donc alors comment vous comptez vous y prendre? demanda l'empereur.

--Sauf votre respect, repondit Jean, je ne vous le dirai point que vous ne m'ayez promis 100 000 onces.

--Et avec les 100 000 onces, que ferez-vous?

--Ce que je ferai? dit Procida: je ferai venir quelqu'un qui prendra la terre de Sicile au roi Charles, et qui lui donnera tant a faire qu'il en aura pour tout le reste de ses jours a se debarrasser de lui.

--Si tu es en etat de tenir ce que tu me promets, repondit l'empereur, ce n'est pas 100 000 onces seulement que je te donnerai, mais ce sont tous mes tresors dont tu peux disposer.

Et Jean de Procida dit alors:

--Seigneur empereur, signez-moi donc une lettre par laquelle vous me donnerez creance pres de tel souverain qui me conviendra, et dans laquelle vous vous engagerez a me payer 100 000 onces en trois paiements: le premier pour commencer l'entreprise, le second quand elle sera en son milieu, et le troisieme quand elle aura eu bonne fin.

--Descendons dans mon cabinet, repondit l'empereur, et a l'instant meme je vous ferai ecrire et sceller cette lettre.

--Avec votre permission, tres noble empereur, reprit Jean, mieux vaut que vous m'ecriviez cette lettre de votre main, et que vous la scelliez vous-meme, car outre qu'etant toute de votre ecriture elle aura un plus grand credit, nul ne saura que nous deux ce qui se sera passe entre vous et moi.

--Vous avez raison, dit l'empereur, et je vois que ce n'est point a tort que vous vous etes fait la reputation d'un sage et vaillant homme.

Alors ils descendirent tous deux dans le cabinet particulier de l'empereur, qui ecrivit la lettre de sa main, la scella lui-meme, et la remit a messire Jean de Procida.

--Et maintenant, pour plus grande surete encore, repondit messire Jean, il faut que vous me fassiez chasser de vos Etats, comme si j'avais commis quelque mechante action, car, de cette facon, personne ne se doutera, meme vos plus intimes, qu'il y ait alliance entre vous et moi.

L'empereur approuva ce projet, et le lendemain messire Jean de Procida fut arrete publiquement et reconduit hors de l'empire. Puis, lorsqu'on demanda ce qu'avait fait ce moine inconnu, on repondit qu'il etait venu de la part du roi Charles pour empoisonner l'empereur de Constantinople,

Le vaisseau qui emmenait Jean de Procida le deposa a Malte, d'ou il prit une barque et gagna la Sicile.

A peine y eut-il mis le pied, qu'evitant les cotes, qui etaient gardees par les Angevins, il penetra dans l'interieur des terres et s'en alla trouver, toujours vetu en franciscain, messire Palmieri Abbate et plusieurs autres barons de Sicile aussi puissants et aussi patriotes que lui.

Puis, les ayant rassembles, il leur dit:

--Miserables que vous etes, vendus comme des chiens et traites comme des chiens, ne vous lasserez-vous donc jamais d'etre des esclaves et de vivre comme des animaux, quand vous pouvez etre des seigneurs et vivre comme des hommes? Allez, nous n'etes pas dignes que Dieu vous regarde en pitie, puisque vous n'avez pas pitie de vous-memes.

Alors, tous repondirent d'une seule voix:

--Helas! messire Jean de Procida, comment pouvons-nous faire autrement que nous faisons, nous qui sommes soumis a des maitres puissants comme jamais il n'y en eut au monde? Tout au contraire, il nous semble que, quelque effort que nous fassions, nous ne sortirons jamais d'esclavage.

--Eh bien donc! dit Procida, puisque vous n'avez pas le courage de vous delivrer vous-memes, je vous delivrerai, moi, pourvu que vous vouliez faire ce que je vous dirai.

Et tous tomberent a genoux devant Jean de Procida, l'appelant leur sauveur et leur second Christ, et lui demandant ce qu'ils avaient a faire pour le seconder.

--Il faut, dit Jean de Procida, retourner dans vos terres, armer vos vassaux, et leur dire de se tenir prêts a un signal. Quand le temps sera venu, je vous donnerai ce signal, et vous, vous le transmettez a vos vassaux.

--Mais, dirent les seigneurs, comment pouvons-nous entreprendre une pareille chose sans argent et sans appui?

--Quant a l'argent je l'ai deja, dit Procida; et quant a l'appui, je l'aurai bientot, si vous voulez ecrire la lettre que je vais vous dicter.

Tous repondirent qu'ils etaient prêts, et Jean de Procida dicta la lettre suivante:

"Au magnifique, illustre et puissant seigneur, roi d'Aragon et comte de Barcelone.

"Nous nous recommandons tous a votre grace. Et d'abord messire Alaimo, comte de Lentini, puis messire Palmieri Abbate, puis messire Gualtieri de Galata Girone, et tous les autres barons de l'ile de Sicile, nous vous saluons avec toute reverence, en vous priant d'avoir pitie de nos personnes, comme vendus et assujettis a l'egal des betes.

"Nous nous recommandons a votre seigneurie et a madame votre epouse, qui est notre maitresse, et a laquelle nous devons porter allegeance.

"Nous vous envoyons prier de daigner nous delivrer, retirer et arracher des mains de nos ennemis, qui sont aussi les votres, de meme que Moise delivra le peuple des mains de Pharaon.

"Croyez donc, magnifique, illustre et puissant seigneur roi, a notre devouement et a notre reconnaissance, et, pour tout ce qui n'est point porte en cette lettre, rapportez-vous-en a ce que vous dira messire Jean de Procida."

Puis ils signerent cette lettre, et, l'ayant scellee de leurs sceaux, ils la remirent a messire Jean de Procida, qui la joignit a celle qu'il avait deja recue de Michel Paleologue, et qui, se remettant en voyage, partit aussitot pour Rome.

Nicolas III de la maison des Ursins regnait alors: c'etait un homme d'une volonte forte et perveverante, qui voulait fixer authentiquement le pouvoir temporel de la tiare, et qui, en consequence, apres avoir fait tous ses parents princes, avait cherche pour eux des alliances dans les plus puissantes maisons d'Europe; il avait donc fait demander a Charles d'Anjou la main de sa fille pour un de ses neveux; mais Charles d'Anjou avait dedaignusement refuse.

De la etait nee dans le coeur du saint-pere une haine secrete, mais profonde, qui lui faisait oublier ce qu'il devait a ses predecesseurs, Urbain IV et Clement IV.

Jean de Procida connaissait cette haine, et il comptait sur elle pour rallier le pape au parti de la Sicile.

Arrive a Rome, toujours sous sa robe de franciscain, il fit donc demander au pape une audience; le pape, qui le connaissait de reputation, la lui

accorda aussitot.

A peine Procida se vit-il en presence du saint-pere, que, reconnaissant a la maniere gracieuse dont il le recevait que ses intentions etaient bonnes a son egard, il lui demanda a lui parler dans un lieu plus secret que celui ou ils se trouvaient: le pape y consentit volontiers, et, ouvrant lui-meme la porte d'une chambre retiree qui lui servait d'oratoire, il y introduisit Jean de Procida.

Puis, y etant entre a son tour, il ferma la porte derriere lui.

Alors, Jean de Procida regarda autour de lui, et voyant qu'effectivement nul regard ne pouvait penetrer jusqu'ou il etait, il tomba aux genoux du pape, qui le voulut relever; mais lui, n'en voulant rien faire:

--O Saint-Perel lui dit-il, toi qui maintiens dans ta droite tout le monde en equilibre, toi qui es le delegue du Seigneur en ce monde, toi qui dois desirer avant toute chose la paix et le bonheur des hommes, interesse-toi a ces malheureux habitants des royaumes de Fouille et de Sicile, car ils sont chretiens comme le reste des hommes, et cependant traites par leur maitre au-dessous des plus vils animaux.

Mais le pape repondit:

--Que signifie une pareille demande, et comment veux-tu que j'aille contre le roi Charles, mon fils, qui maintient la pompe et l'honneur de l'Eglise?

--O tres saint-pere, s'ecria Jean de Procida, oui, vous devez parler ainsi, car vous ne savez pas encore a qui vous parlez; mais moi je sais au contraire que le roi Charles n'obeit a aucun de vos commandements.

Alors le pape lui dit:

--Vous savez cela, mon fils! et dans quel cas n'a-t-il pas voulu nous obeir?

--Je n'en citerai qu'un, saint-pere, repondit Jean: ne lui avez-vous pas fait demander une de ses filles pour un de vos neveux, et ne vous a-t-il pas refuse?

Le pape devint tres pale et dit:

--Mon fils, comment savez-vous cela?

--Je sais cela, tres saint-pere, et non seulement je le sais, mais encore beaucoup d'autres seigneurs le savent comme moi, et c'etait un bruit generalement repandu dans la terre de la Sicile lorsque je l'ai quittee, que non seulement il avait refuse l'honneur de votre alliance, mais encore que, devant votre ambassadeur, il avait dedaigneusement dechire les lettres de Votre Saintete.

--Cela est vrai, cela est vrai, dit le pape, n'essayant plus meme de dissimuler la haine qu'il portait au roi Charles; et j'avoue que, si

je trouvais l'occasion de l'en faire repentir, je la saisis bien volontiers.

--Eh bien! cette occasion, tres saint-pere, je viens vous l'offrir, moi, et plus prompte et plus certaine que vous ne la trouverez jamais.

--Comment cela? demanda le pape.

--Je viens vous offrir de lui faire perdre la Sicile d'abord, puis, apres la Sicile, peut-etre bien encore tout le reste de son royaume.

--Mon fils, dit le saint-pere, songez a ce que vous dites, et vous oubliez, ce me semble, que ces pays sont a l'Eglise.

--Eh bien! repondit Procida, je les lui ferai enlever par un seigneur plus fidele que lui a l'Eglise, qui paiera mieux que lui le cens du a l'Eglise, et qui se conformera en tous points comme chretien et comme vassal a ce que lui ordonnera l'Eglise.

--Et quel est le seigneur qui aura tant de hardiesse que de marcher contre le roi Charles? demanda le pape.

--Promettez-moi, tres saint-pere, quelque parti que vous preniez, de tenir son nom secret, et je vous le dirai.

--Sur ma foi! je te le promets, dit le saint-pere.

--Eh bien! ce sera don Pierre d'Aragon, reprit Jean de Procida, et il accomplira cette entreprise avec l'argent du Paleologue et l'appui des barons de Sicile, ainsi que ces lettres peuvent en faire foi a Votre Saintete.

Le pape lut les lettres, et lorsqu'il les eut lues:

--Et quel sera le chef de la revolte? demanda-t-il.

--Ce sera moi, repondit Jean de Procida, a moins que Votre Saintete n'en connaisse un plus digne que moi.

--Il n'en est pas de plus digne que vous, messire, repondit le pape. Accomplissez donc votre projet, et nous le seconderons de nos prieres.

--C'est beaucoup, dit messire Jean, mais ce n'est point assez: il me faut encore une lettre de Votre Saintete pour la joindre a celle de Michel Paleologue et a celle des barons de Sicile.

--Je vais donc vous la donner, dit le pape, et telle que vous la desirez.

Et alors il s'assit devant une table et ecrivit la lettre suivante:

"Au tres chretien roi notre fils Pierre, roi d'Aragon, le pape Nicolas III.

"Nous te mandons notre benediction avec cette recommandation sainte que,

nos sujets de Sicile etant tyrannises et non bien gouvernes par le roi Charles, nous te demandons et commandons d'aller dans l'ile de Sicile, en te donnant tout le royaume a prendre et a maintenir, comme fils conquerant de la sainte mere Eglise romaine.

"Donne creance a messire Jean de Procida, notre confident, et a tout ce qu'il te dira de bouche; tiens cache le fait, afin qu'on n'en sache jamais rien, et pour cela je te prie qu'il te plaise de vouloir bien commencer cette entreprise et de ne rien craindre de qui voudrait t'offenser."

Messire Jean de Procida joignit la lettre du saint-pere aux deux lettres qu'il avait deja, et, pour ne point perdre un temps precieux, il s'embarqua le lendemain au port d'Ostie, afin de toucher en Sicile, et de la Sicile gagner Barcelone.

Messire Jean aborda a Cefalu, et donna ordre a son batiment d'aller l'attendre a Girgenti.

Alors il traversa toute la Sicile, pour s'assurer que les sentiments de ses compatriotes etaient toujours les memes, et pour annoncer aux seigneurs conjures qu'ils n'avaient plus qu'a se tenir prêts, et que le signal ne se ferait pas attendre. Puis, messire Jean de Procida ayant double leur courage par l'espoir qu'il leur donnait, il gagna Girgenti, monta sur son navire, et s'embarqua pour Barcelone.

Mais le Dieu qui l'avait toujours encourage et soutenu sembla tout a coup l'abandonner.

Il est vrai que ce que messire Jean de Procida regarda d'abord comme un revers de fortune, n'etait rien autre chose qu'une nouvelle faveur de la Providence.

Une tempete terrible s'eleva, qui jeta le navire de messire Jean de Procida sur les cotes d'Afrique, ou il fut pris, lui et tout son equipage, et conduit devant le roi de Constantine, qui lui demanda qui il etait et ou il allait.

Messire Jean, qui etait, comme toujours, habille en franciscain, se garda bien de reveler sa condition, et se contenta de repondre qu'il etait un pauvre moine charge par Sa Saintete d'une mission secrete pour le roi Pierre d'Aragon.

Alors le roi de Constantine reflechit un instant, et ayant fait eloigner tout le monde:

--Veux-tu, demanda-t-il, te charger aussi d'une mission de ma part pour le roi don Pierre?

--Oui, repondit Procida, et bien volontiers, si cette mission n'a rien de contraire a la religion catholique et aux interets de notre saint-pere le pape.

--Bien au contraire, repondit le roi de Constantine, car voici ce qui nous

arrive.

Et il raconta a Jean de Procida que son neveu, le roi de Bougie, etant revolte contre lui et voulant le detroner, il ne voyait d'autre moyen de conserver son trone qu'en se mettant sous la protection du roi d'Aragon; et, pour que cette protection fut encore plus efficace, le roi de Constantine ajouta qu'il etait pret a se faire chretien, lui et tout son royaume, si le roi don Pierre voulait le recevoir pour son filleul et pour son vassal.

Jean de Procida promit de s'acquitter de la mission qui lui etait confiee, et, au lieu de le retenir en prison, le roi de Constantine, au grand etonnement de ses ministres et de son peuple, lui fit rendre la liberte, ainsi qu'a tout son equipage. Puis son navire, toujours par l'ordre du roi, lui ayant ete remis avec tout ce qu'il contenait, il s'embarqua aussitot, et apres une heureuse traversee il descendit a Barcelone.

Comme on le pense bien, apres ce qui s'etait passe au premier voyage de messire Jean de Procida, son retour etait un grand evenement pour le roi don Pierre; aussi le mena-t-il, comme la premiere fois, dans la chambre la plus secrete de son palais, et la il lui demanda avec empressement ce qu'il avait fait depuis son depart.

--Tres noble seigneur roi, repondit Procida, vous m'avez dit que, pour accomplir la grande entreprise que je vous avais proposee, il fallait trois choses: un appui, de l'argent, et le secret.

--Cela est vrai, repondit don Pierre.

--Le secret a ete bien garde, reprit messire Jean de Procida, puisque vous-meme, monseigneur, ignorez d'ou je viens. Quant a l'argent, voici la lettre de l'empereur Paleologue, qui s'engage a vous donner 100 000 onces. Enfin, quant a l'appui, voici l'adhesion signee par les principaux seigneurs de la Sicile, qui se revolteront au premier signal que je leur donnerai, et voici le bref de Sa Saintete qui vous autorise a profiter de cette revolte.

Le roi don Pierre prit les lettres les unes apres les autres, et les lut avec attention; puis, se retournant vers messire Jean de Procida:

--Tout cela est bien, lui dit-il; et sans doute mieux que je ne l'esperais; il reste un obstacle que je ne t'ai pas dit: j'ai fait alliance d'amitie avec le roi de France, et j'ai promis de n'armer ni contre lui, ni contre ses parents, ni contre ses amis. Or, il me va falloir armer, et beaucoup, et, quand le roi de France me fera demander contre qui j'arme, il me faudra donc mentir ou m'exposer a une brouille avec lui. Trouve-moi au moins, toi qui m'as deja trouve tant de choses, un pretexte que je puisse donner de cet armement.

--Il est trouve, monseigneur, lui repondit Jean de Procida. Le roi de Constantine, que le roi de Bougie, son neveu, menace de detroner, vous fait dire, par ma bouche, qu'il est pret a se faire chretien, si vous voulez lui servir de parrain et de defenseur. Or, si l'on vous demande pourquoi et

contre qui vous armez, vous repondrez que c'est pour soutenir le roi de Constantine contre son neveu le roi de Bougie; et, comme il se fera chretien indubitablement, il en rejaillira un grand honneur sur votre regne. Armez donc tranquillement, monseigneur, et faites voile pour l'Afrique; je me charge du reste.

--Puisqu'il en est ainsi, dit le roi don Pierre, je vois bien que Dieu veut que la chose s'accomplisse. Va donc, cher ami, fais que ton entreprise vienne a bonne fin, et je t'engage ma parole que, l'occasion echeant, je ne ferai defaut ni a toi, ni aux barons de Sicile, ni a notre saint-pere le pape.

Sur cette promesse, Jean de Procida quitta le roi don Pierre et s'en retourna d'abord vers l'empereur Paleologue, qui lui remit avec grande joie les 53 000 onces d'or qu'il avait promises, et que Procida envoya aussitot au roi don Pierre; puis, de Constantinople, il s'en revint a Rome; mais, en abordant a Ostie, il apprit que le pape Nicoles III etait mort, et que le pape Martin IV, qui etait une creature du duc d'Anjou, venait d'etre elu.

Alors il jugea inutile d'aller plus loin, et, remettant aussitot a la voile, il se dirigea vers la Sicile, ou il trouva tout le monde dans la crainte et dans la douleur de cette election.

Mais il rassura les conjures, en disant qu'a defaut du pape il restait aux Siciliens trois des princes les plus puissants de la terre, qui etaient l'empereur Frederic, l'empereur Michel Paleologue, et le roi don Pierre d'Aragon.

Or, les barons ayant repris courage, demanderent a Jean de Procida ce qu'ils devaient faire, et Jean de Procida repondit que chaque seigneur devait s'en retourner dans ses domaines et tenir ses vassaux prêts pour le moment convenu, et qu'a ce moment, a un signal donne, on tuerait tous les Francais qui se trouvaient dans l'ile. Et tous les barons avaient une telle confiance dans messire Jean de Procida, qu'ils s'en retournerent chez eux, et se tinrent prêts a agir, lui laissant le soin de fixer l'heure de l'execution.

Comme l'avait prevu don Pierre d'Aragon, le roi de France et le nouveau pape s'etaient inquietes de ses armements, et lui avaient demande contre qui il les dirigeait. Le roi avait alors repondu que c'etait contre les Sarrasins d'Afrique, comme bientot on pourrait voir.

En effet, ses armements termines, ce qui fut promptement fait, grace a l'or de Michel Paleologue, don Pierre monta sur sa flotte avec mille chevaliers, huit mille arbalétriers, et vingt mille *_almogavares_*, et, apres avoir relache a Mahon, il s'achemina vers le port d'Alcoyll, ou il aborda apres trois jours de traversee.

Mais la il apprit de bien tristes nouvelles: le projet du roi de Constantine avait ete su, et lorsque cette nouvelle etait arrivee aux cavaliers sarrasins, comme ceux-ci etaient fort attaches a la religion de Mahomet, ils s'etaient soulevés; puis, se rendant au palais en grande rumeur, ils avaient pris le roi et avaient coupe la tete a lui et a douze

de ses plus intimes qui lui avaient donné parole de se faire chrétiens avec lui. Ensuite ils s'étaient rendus près du roi de Bougie, et lui avaient offert le royaume de son oncle, dont celui-ci s'était aussitôt emparé.

Ces nouvelles ne décourageront point don Pierre; et comme son entreprise avait un autre but que celui qu'elle paraissait avoir, il n'en résolut pas moins de prendre terre, et d'attendre, tout en consultant les Sarrasins, des nouvelles de la Sicile.

Il fit donc débarquer toute son armée.

Puis, cette armée étant en pays découvert, et rien ne la protégeant contre les attaques des Sarrasins, il mit à l'œuvre tous les maçons qu'il avait amenés avec lui, et fit construire un mur qui entourait toute la ville.

Cependant la conjuration marchait en Sicile.

Le moment était on ne peut mieux choisi: les Français s'endormaient dans une sécurité profonde, le roi Charles était à la cour du pape, son fils était en Provence, et Jean de Procida avait fixé le jour de la délivrance de la Sicile au premier avril 1282.

En conséquence tous les seigneurs avaient reçu avis du jour fixé et se tenaient prêts à agir, soit à Palerme, soit dans l'intérieur de la Sicile.

On était arrivé au 30 mars: c'était le lundi de Pâques, et, selon l'habitude, toute la ville de Palerme se rendait à vêpres.

Comme le temps était magnifique, beaucoup de dames et de jeunes seigneurs siciliens avaient choisi, plus encore dans un but de plaisir que dans un but religieux, l'église du Saint-Esprit, qui est située, comme nous l'avons dit, à un quart de lieue de Palerme, pour y entendre l'office.

Presque toutes les dames et seigneurs, comme c'était la coutume, étaient vêtus de longues robes de pèlerins, et portaient à la main un bourdon.

Les soldats angevins étaient sortis comme les autres, et on les rencontrait par groupes armés tout le long du chemin, regardant insolemment les femmes, et de temps en temps les faisant rougir par quelque parole cynique ou par quelque geste grossier; mais, comme les jeunes gens qui les accompagnaient étaient désarmés, une loi de Charles d'Anjou défendant aux Siciliens de porter ni épée ni poignards, ils étaient forcés de supporter tout cela.

Cependant un groupe de Palermitains s'avancait, composé d'une jeune fille, de son fiancé et de ses deux frères: il était suivi depuis les portes de Palerme par un sergent nommé Drouet, et par quatre soldats armés de leurs épées et de leurs poignards, et qui, outre ces armes, portaient en guise de batons des nerfs de boeuf à la main. Le groupe venait de franchir le pont de l'Amiral, et allait entrer dans l'église, lorsque Drouet, s'avancant et se plaçant devant la porte de l'église, accusa les jeunes gens de porter des armes sous leurs robes de pèlerins. Ceux-ci, qui voulaient éviter une rixe, ouvrirent à l'instant même leurs manteaux, et montrèrent qu'à l'exception du bourdon qu'ils portaient à la main, ils étaient entièrement

desarmes.

--Alors, dit Drouet, c'est que vous avez cache vos armes sous la robe de cette jeune fille.

Et en disant ces mots il etendit la main vers elle et la toucha d'une facon si inconvenante, qu'elle jeta un cri et s'evanouit dans les bras d'un de ses freres.

Le fiance alors, ne pouvait contenir plus longtemps sa colere, repoussa violemment Drouet, qui, levant le nerf de boeuf qu'il tenait a la main, lui en fouetta la figure. Au meme instant un des deux freres, arrachant du fourreau l'epee de Drouet, lui en donna un si violent coup de pointe, qu'il lui traversa le corps d'un flanc a l'autre, et que Drouet tomba mort. En ce moment les vepres sonnerent.

Aussitot le jeune homme, voyant qu'il etait trop avance pour reculer, leva son epee toute sanglante en criant:

--A moi, Palerme! a moi! qu'ils meurent, les Francais! qu'ils meurent!

Et il tomba sur le premier soldat, stupefait de ce qui venait de se passer, et le renversa pres de son sergent.

Le fiance se saisit aussitot de l'epee de ce soldat et vint preter main forte a son ami contre les deux qui restaient.

En un meme instant le cri: A mort, a mort les Francais! courut sur les ailes ardentes de la vengeance jusqu'a Palerme.

Messire Alaimo de Lentini etait dans la ville avec deux cents conjures.

Voyant quelles choses se passaient, il comprit qu'il fallait avancer le signal convenu: le signal fut donne, et le massacre, commence a la porte de la petite eglise du Saint-Esprit sur la personne du sergent Drouet, gagna Palerme, puis Montreale, puis Cefalu; des bandes de conjures s'elancerent dans l'interieur de la Sicile en criant vengeance et liberte.

Chaque chateau devint une tombe pour les Francais qu'il renfermait, chaque ville repondait au cri pousse par Palerme, chaque eglise sonna ses vepres, et, en moins de huit jours, tous les Francais qui se trouvaient en Sicile etaient egorges, a l'exception de deux qui, contre la regle generale adoptee par leurs compatriotes, s'etaient montres doux et clementes.

Ces deux hommes etaient le seigneur de Porcelet, gouverneur de Calatafini, et le seigneur Philippe de Scalembre, gouverneur du val di Noto.

Charles d'Anjou apprit a Rome la nouvelle des vepres siciliennes par l'entremise de l'archeveque de Montreale, qui lui envoya un courrier pour lui annoncer ce qui venait de se passer. Mais Charles d'Anjou recut le messenger comme un grand coeur recoit une grande infortune, et se contenta de repondre:

--C'est bien, nous allons partir, et nous verrons la chose par nous-meme.

Puis, lorsque le messenger fut sorti de sa presence, il leva les deux mains au ciel et s'ecria:

--Sire Dieu, puisque, apres m'avoir comble de tes dons, il te plait aujourd'hui de m'envoyer la fortune contraire, fais que je ne redescende du trone que pas a pas, et je jure que je laisserai mille de mes ennemis couches sur chacun de ses degres.

PIERRE D'ARAGON

Le premier soin des seigneurs siciliens fut de faire partir deux ambassades, l'une pour Messine, l'autre pour Alcoyll: la premiere adreesee a leurs compatriotes, et la seconde a Pierre d'Aragon.

Voici la lettre des Parlermitains, conservee encore aujourd'hui dans les archives de Messine [Note: il est inutile de dire que nous n'inventons rien, que les lettres sont copiees sur les originaux ou traduites avec la plus grande exactitude.]:

"De la part de tous les habitants de Palerme et de tous leurs fideles compagnons en armes pour la liberte de la Sicile, a tous les gentilshommes, barons et habitants de la ville de Messine, salut et eternelle amitie.

"Nous vous faisons savoir que, par la grace de Dieu, nous avons chasse de notre terre et de nos contrees les serpents qui nous devoraient nous et nos enfants, et sucaient jusqu'au lait du sein de nos femmes. Or, nous vous prions et supplions, vous que nous tenons pour nos freres et pour nos amis, que vous fassiez ce que nous avons fait, et que vous vous souleviez contre le grand dragon, notre commun ennemi, car le temps est venu ou nous devons etre delivres de notre servitude et sortir du joug pesant de Pharaon; car le temps est venu ou Moise doit tirer les fils d'Israel de leur captivite; car le temps est venu enfin ou les maux que nous avons soufferts nous ont laves des peches que nous avons commis. Donc que Dieu le pere, dont la toute-puissance nous a pris en pitie, vous regarde a votre tour, et que sous ce regard, vous vous reveilliez et vous leviez pour la liberte.

"Donne a Palerme, le 14 de mai 1282."

Pendant ce temps, le roi Pierre d'Aragon etait aux mains avec Mira-Bosecri, roi de Bougie, et tous les Sarrasins d'Afrique, car a peine avaient-ils vu l'armee aragonaise prendre pied a Alcoyll et s'y fortifier, qu'ils avaient envoye des cavaliers par tout le pays pour crier la proclamation de guerre; de sorte que Pierre d'Aragon, adosse a la mer et ayant derriere lui sa flotte, commandee par Roger de Lauria, avait devant lui, enveloppant la muraille qu'il avait fait faire, plus de soixante mille hommes, tant Maures et Arabes que Sarrasins.

Il arriva qu'un jour on lui dit qu'un Sarrasin demandait a lui parler a lui-meme, refusant de s'ouvrir a aucun autre de la nouvelle importante qu'il pretendait apporter. Le roi ordonna qu'il fut aussitot introduit devant lui et devant les seigneurs qui l'entouraient; mais le Sarrasin, voyant ce grand nombre de chevaliers, refusa de s'ouvrir en leur presence, et declara qu'il ne dirait rien qu'au roi et a son aumonier. Le roi, qui etait tres brave, et qui d'ailleurs ne quittait jamais ses armes offensives et defensives, avec lesquelles il ne craignait ni Arabes, ni Maures, ni Sarrasins, ni qui que ce fut au monde, ordonna aussitot a chacun de se retirer, et demeura seul avec l'archeveque de Barcelone et l'etranger.

Le Sarrasin alors se jeta aux genoux du roi et lui dit:

--Mon noble roi et seigneur, j'etais du nombre de ceux qui devaient embrasser la religion chretienne avec le roi de Constantine, a qui le Seigneur fasse paix! mais, comme heureusement personne ne savait la determination que j'avais prise, j'echappai au massacre, et, pour qu'on ne se doutat de rien, je ne me reunis a tes ennemis. Maintenant voici que j'ai un grand secret a te dire; mais, si je ne me faisais chretien d'abord, je trahirais, en le disant, les Sarrasins, car, ayant encore le meme dieu qu'eux, je devrais avoir les memes interets; tandis qu'au contraire, une fois baptise, les chretiens deviennent mes freres, et ce seraient eux que je trahirais en ne te disant point ce que j'ai a te dire. Ainsi donc, si tu veux savoir la nouvelle que je t'apporte et qui est, je te le repete, de la plus grande importance pour toi et les tiens, consens a etre mon parrain, et fais-moi baptiser par le saint archeveque qui est pres de toi.

Alors don Pierre se retourna vers l'archeveque, et lui dit en langue catalane:

--Que pensez-vous de cela, mon pere?

--Qu'il ne faut ecarter personne de la voie du Seigneur, repondit l'archeveque, et qu'il faut accueillir comme venant de Dieu quiconque veut aller a Dieu.

Alors le roi se retourna vers le Sarrasin et lui demanda:

--D'ou es-tu et comment t'appelles-tu?

--Je suis de la ville d'Alfandech, et je m'appelle Yacoub Ben-Assan.

--Es-tu decide a renoncer a ta ville et a ta croyance, et a echanger ton nom de Yacoub Ben-Assan contre celui de Pierre?

--C'est ce que je desire sincerement, repondit le Sarrasin.

--Faites donc votre office, mon pere, dit le roi a l'archeveque. Et l'archeveque, ayant pris une aiguiere d'argent, benit l'eau qu'elle contenait, et, en ayant verse quelques gouttes sur la tete du Sarrasin, il le baptisa au nom de la Tres Sainte Trinite; puis, lorsqu'il eut fini:

--Maintenant, Pierre, lui dit-il, levez-vous, vous voila espagnol et

chretien. Dites donc a votre roi et a votre parrain ce que vous avez a lui dire.

--Monseigneur, dit le neophyte, sachez que le roi Mira-Bosecri et les Sarrasins ont remarque que, le dimanche etant pour vous et vos soldats un jour de repos et de fete, les murailles du camp etaient moins bien gardees ce jour-la que les autres jours. En consequence, ils ont resolu dimanche d'attaquer la bastide du comte de Pallars, qu'ils croient la moins forte, et de l'emporter ou d'y perir tous; car ils pensent que pendant ce temps vous et tous vos soldats serez occupes a entendre la messe, et que par ce moyen ils auront bon marche de vous.

Et le roi, ayant reflechi de quelle importance etait l'avis qu'il recevait, se retourna vers celui qui venait de le lui donner, et lui dit:

--Je te remercie, gentil filleul, et je reconnais que tu as le coeur vraiment chretien. Retourne maintenant parmi ces mecreants maudits, afin que tu demeures au courant de tous leurs projets, et, si celui que tu m'as revele n'est pas abandonne, reviens me voir et m'en avertir dans la nuit de samedi a dimanche.

--Mais comment traverserai-je les avant-postes? demanda le messenger.

Le roi appela ses gardes.

--Vous voyez bien cet homme, leur dit-il; toutes les fois qu'il se presentera a une sentinelle et qu'il dira: _Alfandech_, j'entends qu'on le laisse entrer librement et sortir de meme.

Puis il donna vingt doubles d'or au nouveau chretien, et, celui-ci lui ayant renouvele sa foi et son hommage, sortit du camp sans etre vu et alla rejoindre les Sarrasins.

Aussitot le roi assembla tous ses chefs, et leur annonca cette bonne nouvelle que l'ennemi devait attaquer le camp le dimanche matin. Or, on avait tout le temps de se preparer a cette attaque, car on n'etait encore que dans la nuit du jeudi au vendredi.

Pendant la journee du samedi, et vers tierce, on vint annoncer au roi don Pierre que l'on apercevait deux grandes barques venant de la Sicile et navigant sous pavillon noir. Il ordonna aussitot a l'amiral Roger de Lauria, qui commandait la flotte, de laisser passer ces barques, car il se doutait bien quelles sortes de nouvelles elles apportaient.

La flotte s'ouvrit, les barques passerent au milieu des nefes, des galeres et des vaisseaux, et elle vinrent aborder au rivage, ou les attendait le roi.

A peine ceux qui montaient ces barques eurent-ils mis pied a terre et eurent-ils appris que c'etait le roi don Pierre qui etait devant eux, qu'ils s'agenouillerent, baisèrent trois fois le sol, et s'approchant du roi en se trainant sur leurs genoux, ils courberent la tete jusqu'a ses pieds, en criant: Merci, seigneur; seigneur, merci. Et comme ils etaient

vetus de noir ainsi que des suppliants, comme leurs larmes coulaient de leurs yeux sur les pieds du roi, comme leurs cris et leurs gémissements n'avaient point de fin, chacun en eut grande pitié, et le roi tout comme les autres; car, se reculant, il leur dit d'une voix toute pleine d'émotion:

--Que voulez-vous? qui êtes-vous? d'où venez-vous?

--Seigneur, dit alors l'un d'eux, tandis que les autres continuaient de crier et de pleurer, seigneur, nous sommes les députés de la terre de Sicile, pauvre terre abandonnée de Dieu, de tout seigneur et de toute bonne aide terrestre; nous sommes de malheureux captifs tout près de périr, hommes, femmes et enfants, si vous ne nous secourez. Nous venons, seigneur, vers votre royale majesté, de la part de ce peuple orphelin, vous crier grâce et merci! Au nom de la Passion, que Notre Seigneur Jésus-Christ a souffert sur la croix pour le genre humain, ayez pitié de ce malheureux peuple; daignez le secourir, l'encourager, l'arracher à la douleur et à l'esclavage auxquels il est réduit. Et vous devez le faire, seigneur, pour trois raisons: la première, parce que vous êtes le roi le plus saint et le plus juste qu'il y ait au monde; la seconde parce que tout le royaume de Sicile appartient et doit appartenir à la reine votre épouse, et après elle à vos fils les infants, comme étant de la lignée du grand empereur Frédéric et du noble roi Manfred, qui étaient nos légitimes; et la troisième enfin parce que tout chevalier, et vous êtes, sire, le premier chevalier de votre royaume, est tenu de secourir les orphelins et les veuves.

Or, la Sicile est veuve par la perte qu'elle a faite d'un aussi bon seigneur que le roi Manfred; or, les peuples sont orphelins parce qu'ils n'ont ni père ni mère qui les puissent défendre, si Dieu, vous et les vôtres, ne venez à leur aide. Ainsi donc, saint seigneur, ayez pitié de nous, et venez prendre possession d'un royaume qui vous appartient à vous et à vos enfants, et, tout ainsi que Dieu a protégé Israël en lui envoyant Moïse, venez de la part de Dieu tirer ce pauvre peuple des mains du plus cruel Pharaon qui ait jamais existé; car, nous vous le disons, seigneur, il n'est pas de maîtres plus cruels que ces Français pour les pauvres gens qui ont le malheur de tomber en leur pouvoir.

Alors le roi les regarda d'un œil compatissant, puis, tendant les deux mains à ceux des deux messagers qui étaient le plus près de lui:

--Barons, leur dit-il en les relevant, soyez les bienvenus, car ce que vous avez dit est vrai, et ce royaume de Sicile revient légitimement à la reine notre épouse et à nos enfants. Prenez donc courage, nous allons prier Dieu de nous éclairer sur ce que nous devons faire, puis nous vous ferons part de ce que nous avons résolu.

Et ils repliquèrent:

--Que le Seigneur vous ait en sa garde, et vous inspire cette pensée d'avoir pitié de nous, pauvres misérables que nous sommes! Et, comme preuve que nous venons au nom de vos sujets, voici les lettres de chacune des villes de la Sicile, de chacun des châteaux, de chaque baron, de chaque gentilhomme et de chaque chevalier, par lesquelles chevaliers,

gentilshommes, barons, chateaux et villes, s'engagent a vous obeir, comme a leur roi et seigneur, a vous et a vos descendants.

Le roi alors prit ces lettres, qui etaient au nombre de plus de cent, et ordonna de bien loger ces deputes et de leur donner, a eux et a leur suite, toutes les choses dont ils auraient besoin.

Pendant ce temps la nuit etait venue, et le roi, s'etant retire dans la maison qu'il habitait, y fut bientot prevenu que l'homme devant lequel il avait ordonne que toutes les portes s'ouvrissent quand il dirait le mot _Alfandech_ etait la, et demandait de nouveau a lui parler. Comme le roi l'attendait avec impatience, il ordonna qu'il fut introduit a l'instant.

--Eh bien! lui dit-il en l'apercevant, nous esperons, cher filleul, que rien n'est change, et que tu nous apportes une bonne nouvelle?

--Je vous apporte la nouvelle, tres puissant seigneur et roi, repondit le nouveau converti, que vous ayez a vous tenir prêts, vous et vos gens, a la pointe du jour, car a la pointe du jour toute l'armee sarrasine sera en campagne.

--J'en suis aise, dit le roi, et je reconnais que tu es un digne messenger. Et maintenant, fais comme tu voudras: retourne vers les Sarrasins ou demeure avec nous, a ton choix; et si tu demeures avec nous, en echange des terres et des chateaux que tu pouvais avoir en Afrique, nous te donnerons de telles terres et de tels chateaux en Aragon, qu'en voyant ceux que tu auras acquis, tu ne regretteras en rien ceux que tu auras perdus.

Et le nouveau converti repondit:

--Comme chretien et comme filleul d'un aussi grand roi que vous, il me semble, sauf votre plaisir, monseigneur, que je dois rester avec mes freres et combattre sous votre etendard. Quant a mes terres et a mes chateaux, je les abandonne bien volontiers, et je ne demande en echange qu'un bon cheval et de bonnes armes.

--C'est bien, dit le roi; retirez-vous dans la maison que vous voudrez, et tenez-vous pret a marcher sous notre etendard des demain matin.

A ces mots, le filleul de don Pierre se retira, et, dix minutes apres, on lui amena dans la maison ou il s'etait loge un cheval des ecuries du roi, sur le dos duquel resonait une de ses propres armures.

Puis le roi employa le temps qui lui restait a donner les ordres necessaires pour la bataille du lendemain, ce qui rendit toute l'armee si joyeuse que sur vingt-cinq mille soldats qui la composaient, il n'y eut certainement pas dix hommes qui fermerent les yeux un seul instant de toute cette nuit.

Au point du jour, les Sarrasins s'avancerent silencieusement, croyant surprendre les postes aragonais; et ce ne fut que lorsqu'ils se trouverent a deux ou trois cents pas des murailles que, du haut d'une petite colline qui dominait le camp, ils apercurent toute l'armee, chevaliers, barons,

arbalétriers, et jusqu'aux valets de l'armée, rangés derrière les palissades et se tenant prêts à combattre.

Alors ils virent qu'ils avaient été trahis et que leurs ennemis étaient sur leurs gardes.

Aussitôt les chefs délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire, et pour savoir s'il leur fallait continuer d'aller en avant ou tourner le dos; mais il était déjà trop tard. Le roi, voyant leur hésitation, ordonna d'ouvrir les barrières.

Aussitôt les trompettes commencèrent de sonner; l'avant-garde, sous la conduite du comte de Pallars et de don Ferdinand d'Ixer, s'élança bannière déployée; toute l'armée la suivit, criant:

--Saint Georges et Aragon!

L'espace qui séparait chrétiens et Sarrasins fut franchi en un instant; les deux armées se heurtèrent fer contre fer, et le combat commença.

Ce fut un combat terrible, sans tactique militaire, sans plan arrêté, ou chacun choisit son homme et frappa jusqu'à ce que, cet homme abattu, il s'en présentât un autre.

Dans cette lutte, l'avant-garde sarrasine tout entière disparut écrasée: puis le roi en tête, son étendard à la main, entra dans le plus épais des bataillons ennemis. Ses chevaliers et ses barons le suivirent, ouvrant cette masse comme aurait fait un coin de fer. Enfin toute cette foule s'écarta, montrant sa blessure ouverte et sanglante.

Tout était fini; les Sarrasins, blessés au cœur, voulurent en vain se rallier; les terribles épées des chrétiens abattaient tout ce qu'elles touchaient. Les deux ailes séparées ne purent se rejoindre; l'infanterie arabe, percée par les traits des arbalétriers, commença à fuir; les Almogavars, légers comme les chamois de la Sierra-Morena, se mirent à leur poursuite.

La cavalerie seule tenait encore; mais bientôt, abandonnée à sa propre force, il lui fallut fuir à son tour. Le roi voulait la poursuivre et franchir une montagne qui était devant lui; mais le comte de Pallars et don Ferdinand d'Ixer l'arrêtèrent en criant:

--Au nom de Dieu! sire, pas un pas de plus. Songez à notre camp, ou nous n'avons laissé que des malades, des femmes et des enfants; que deviendraient-ils, s'ils étaient séparés de nous, et que deviendrions-nous nous-mêmes? Au camp, sire, au camp!

Et, malgré les efforts du roi, qui ne voulait rien écouter, disant que le jour de l'extermination des Sarrasins était venu, ils le ramènèrent vers les palissades.

Comme le roi était à mi-chemin des barrières, un homme couché parmi les cadavres se souleva sur un genou, et, tandis que de la main gauche il

tenait fermee une blessure qu'il avait recue a la poitrine, de l'autre il lui presenta un etendard sarrasin qu'il venait de conquerir. Cet homme, c'etait le Sarrasin Yacoub Ben-Assan. Don Pierre ordonna qu'on lui portat secours a l'instant meme; mais le blesse fit signe au roi que tout etait inutile. Don Pierre prit alors l'etendard, et, comme s'il n'eut attendu pour mourir que le moment de remettre son trophée aux mains de son royal parrain, le blesse se recoucha sur le champ de bataille, et, levant la main de sa poitrine, laissa son ame fuir par sa blessure.

Les envoyes de Sicile avaient vu tout le combat du haut des maisons d'Alcoyll, et ils avaient ete fort emerveilles des magnifiques faits d'armes qu'avaient accomplis le roi don Pierre et ses gens, si bien que, pendant tout le temps de la bataille, ils disaient entre eux:

--Si Dieu permet que le roi vienne en Sicile, les Francais seront tous morts ou vaincus, car, depuis le roi jusqu'au dernier soldat, tous marchent au combat comme a une fete.

Le soir, don Pierre donna l'ordre d'enterrer les soldats espagnols et de bruler les corps des Sarrasins, de peur que les cadavres ne corrompissent l'air, et que les maladies ne se missent dans son camp comme elles s'etaient mises dans celui du roi saint Louis a Tunis.

Le lendemain et le surlendemain on attendit vainement l'ennemi; il s'etait retire a plus de trois lieues en arriere, tant sa terreur etait grande: et cependant tous les jours il lui arrivait de tous les cotes un tel nombre de gens qu'il eut ete impossible de les compter.

Le quatrieme jour on signala deux autres barques venant, comme les premieres, de Sicile, mais portant des envoyes bien plus pressants et bien plus tristes encore que les premiers.

Dans la premiere etaient deux chevaliers de Palerme, et dans la seconde deux citoyens de Messine; tous etaient vetus de noir, leurs barques avaient des voiles noires, et elles naviguaient sous des pavillons noirs. A peine virent-ils le roi que, comme avaient fait les premiers, ils se jeterent a genoux, mais avec des cris bien plus lamentables et bien plus suppliants que les autres, car ils venaient annoncer que le roi Charles assiegeait Messine, et bien veritablement, en une telle extremite, ils n'avaient plus de recours qu'en Dieu et dans le roi don Pierre d'Aragon.

Cependant le roi don Pierre d'Aragon paraissait encore hesiter, mais alors le comte de Pallars s'avanca vers lui et, parlant en son nom et au nom des barons et chevaliers qui l'entouraient:

--Seigneur, lui dit-il, pourquoi hesitez-vous, et qui vous retient? Prenez en misericorde un peuple infortune qui vient vous crier merci; car il n'est coeur si dur au monde, qu'il soit chretien ou Sarrasin, qui n'en ait pitie. Sire, la voix du peuple est la voix de Dieu, et, quand le peuple prie, Dieu ordonne. N'attendez donc pas davantage, seigneur; n'hesitez donc plus, sire, car je vous affirme, en mon nom et en celui de tous mes compagnons, que, tous tant que nous sommes, nous vous suivrons partout ou vous irez, et que nous sommes prêts a perir pour la gloire de Dieu, pour votre honneur et

pour la resurrection du peuple de la Sicile.

Aussitot toute l'armee se mit a crier:

--En Sicile! en Sicile! Au nom de Dieu! sire, ne laissez pas ce pauvre peuple qui vous appartient et qui, apres vous, appartiendra a vos enfants. En Sicile, sire! en Sicile!

Et alors le roi, entendant ces choses merveilleuses et voyant la bonne volonte de son armee, leva les mains au ciel et dit:

--Seigneur, c'est en votre nom et pour vous servir que j'entreprends ce voyage: Seigneur, je me recommande a vous, moi et les miens.

Puis, se retournant vers son armee:

--Eh bien! ajouta-t-il, puisque Dieu le veut et que vous le voulez, partons donc sous la garde et avec la grace de Dieu, de madame sainte Marie et de toute la cour celeste, et allons en Sicile.

Et tous s'ecrierent:

--Noel! Noel! en Sicile! en Sicile!

Et toute l'armee, s'agenouillant d'un seul mouvement, se mit a chanter le _Salve Regina_ en signe d'action de graces.

La meme nuit, on expedia les deux premieres barques pour la Sicile, avec cette bonne nouvelle que le roi don Pierre d'Aragon et toute son armee allaient arriver.

Le lendemain, le roi fit tout embarquer, hommes, femmes, enfants, et le dernier qui s'embarqua, ce fut lui; puis, lorsque tout l'embarquement fut termine, les deux autres barques partirent a leur tour pour annoncer qu'elles avaient vu le roi et toute l'armee mettre a la voile.

Dieu nous donne un contentement pareil a celui qu'on eprouva en Sicile lorsqu'on y apprit cette bonne nouvelle!

La traversee du roi d'Aragon fut heureuse, car la Providence ne l'avait point si miraculeusement conduit jusque-la pour l'abandonner en chemin; de sorte que, sans accident aucun, il debarqua a Trapani, le 3 du mois d'aout 1282.

Aussitot les prud'hommes de Trapani envoyerent des courriers par toute la Sicile; et, derriere ces courriers qui passaient disant au peuple: "le roi don Pierre d'Aragon est arrive avec une puissante armee", des cris de joie s'elevaient; villes, villages et chateaux s'illuminaient, si bien qu'on pouvait deviner la route qu'ils avaient suivie a la tramee de bonheur et de lumiere qu'ils laissaient apres eux.

Quant au roi, chacun venait au-devant de lui avec de la joie plein le coeur, et des fleurs plein les mains, et chacun s'ecriait en le voyant:

--Bon et saint seigneur, que Dieu te donne vie et victoire, afin que tu puisses nous delivrer de ces Francais maudits!

Et tout le monde allait ainsi chantant, dansant et s'embrassant: et, pendant plus d'un mois, personne ne fit oeuvre de ses mains que pour les joindre en remerciant Dieu.

Le quatrieme jour de son arrivee, le roi don Pierre vit venir a lui les principaux de la ville de Palerme, qui lui apportaient, au nom de leurs concitoyens, tout l'argent qu'ils avaient pu reunir; mais le roi don Pierre, apres les avoir courtoisement recus, leur repondit qu'il n'avait pas besoin d'argent, ayant apporte son tresor, et qu'il etait venu non pas pour lever sur eux de nouvelles contributions, mais pour les recevoir au nombre de ses vassaux et les defendre contre leur ennemis.

Le surlendemain, le roi don Pierre partit pour Palerme, et vous pensez bien que, si de pareilles fetes avaient eu lieu a Trapani, qui est une ville secondaire, il y en eut de bien autrement belles a Palerme, qui est la capitale de toute la Sicile.

La, toutes les cloches sonnerent, toutes les processions sortirent des eglises avec les croix et les bannieres, et, chaque jour, tout ce qu'il y avait d'hommes, de femmes et d'enfants dans la ville, se reunissaient sur la place du Palais-Royal, et criaient tant et si fort: Vive le roi notre bon seigneur! que le roi, pour satisfaire tout ce peuple, qui ne pouvait croire a son bonheur, etait oblige de se montrer cinq ou six fois le jour au balcon de sa fenetre.

Pendant ce temps, les prud'hommes de Palerme adressaient des messagers a toutes les autres villes de la Sicile, afin qu'elles envoyassent leurs clefs pour etre offertes au roi, et des deputes qui lui missent la couronne sur la tete au nom de toute l'ile.

De son cote, le roi don Pierre envoya directement quatre barons au roi Charles, qui assiegeait Messine, avec charge de lui dire qu'il lui mandait et ordonnait de sortir de son royaume, attendu qu'il n'ignorait pas que le royaume appartenait a la reine d'Aragon, sa femme, et a ses enfants; qu'en consequence il l'invitait a vider sa terre, et, s'il refusait a se tenir pour averti, que le roi don Pierre l'en irait chasser en personne.

Mais le roi Charles repondit qu'il n'entendait renoncer a son royaume ni pour le roi don Pierre, ni pour aucun autre que ce fut au monde, et que, ce royaume lui ayant ete donne par la grace de Dieu, il saurait bien le reconquerir a l'aide de son epee.

Le roi don Pierre ne repondit a ce refus qu'en ordonnant a son armee de terre et de mer de marcher sur Messine.

Mais, en lui voyant faire ces grands apprets, les prud'hommes de Palerme lui demanderent:

--Sauf votre bon plaisir, monseigneur, voulez-vous bien nous dire ou vous

allez?

Et le roi don Pierre repondit:

--Ne le voyez-vous point? Je vais combattre le roi Charles et le mettre hors de la terre de Sicile.

Alors les prud'hommes s'ecrierent:

--Au nom de Dieu! monseigneur, n'y allez pas sans nous, car, vous le comprenez bien, ce serait une honte pour nous que de ne pas vous aider de tout notre pouvoir dans une occasion qui nous interesse si fort.

Le roi don Pierre consentit donc a attendre, et l'on fit publier par toute la Sicile que chaque homme age de quinze a soixante ans eut a se rendre a Palerme sous quinze jours, avec ses armes et son pain pour un mois. En attendant, et pour donner bon courage aux Messinois, le roi ordonna a deux mille Almogavares de faire la plus grande diligence possible pour se rendre dans la ville assiegee et y annoncer sa prompte arrivee.

Il avait choisi deux mille Almogavares au lieu de deux mille chevaliers, parce que les montagnards, habitues a la fatigue, armes legerement, n'ayant pour tout bagage qu'une jaquette de drap ou de cuir sur le corps, une resille sur la tete, des espadrilles aux pieds, et portant sur leur dos, dans une besace, autant de pains qu'il y avait de jours de chevauchee, pouvaient franchir la distance plus rapidement qu'aucune autre troupe.

Aussi, quoiqu'il y ait pour tout le monde six journees de marche de Palerme a Messine, les deux mille Almogavares y arriverent vers le soir du troisieme jour, et cela si secretement, qu'ils entrerent par la porte de la Caperna, depuis le premier jusqu'au dernier, sans qu'aucune sentinelle ni vedette de l'armee francaise s'apercut de leur arrivee.

Lorsqu'on apprit, a Messine, le renfort que la garnison venait de recevoir, et surtout les bonnes nouvelles que ce renfort apportait, ce fut comme on le pense bien une grande joie par toute la ville. Mais les pauvres assieges rabattirent bien de cette joie le lendemain lorsqu'ils virent leurs protecteurs se preparer au combat.

En effet, l'aspect des Almogavares n'etait point rassurant, et, pour qui ne les avait point connus a l'oeuvre, ils semblaient bien plutot un amas de bandits et de bohemiens qu'une troupe de soldats.

Aussi les Messinois s'ecrierent-ils:

--Oh! Seigneur Dieu! de quelle haute joie sommes nous descendus, et quels sont ces hommes qui vont ainsi a moitie nus, sans autre armes qu'une epee et un couteau, sans bouclier et sans ecu? Mon Dieu! si toutes les troupes du roi d'Aragon sont pareilles, nous n'avons pas grand compte a faire sur nos defenseurs.

Et les Almogavares, ayant entendu les paroles qui se murmuraient ainsi autour d'eux, repondirent:

--C'est bon, c'est bon, on verra aujourd'hui meme qui nous sommes. Montez seulement sur les tours et sur les remparts, et regardez.

Les Messinois monterent sur les tours et sur les remparts, mais en secouant la tete, car ils n'avaient pas grande esperance que les Almogavares tiendraient les belles promesses qu'ils faisaient.

Ceux-ci cependant, sans avoir pris d'autre repos que trois ou quatre heures de sommeil, sans avoir mange autre chose qu'un de leurs pains, et sans avoir bu ni vin ni liqueur, mais seulement l'eau qui coulait aux fontaines de la ville, se firent ouvrir une porte, et, au moment ou les assiegeants s'y attendaient le moins, fondirent sur eux avec une telle impetuosite, qu'ils penetrerent presque jusqu'a la tente du roi. Et comme avant de sortir ils s'etaient donne les uns aux autres parole de ne point rentrer qu'ils n'eussent tue chacun son homme, lorsqu'ils rentrerent, il y avait deux mille Francais de moins dans l'armee du roi Charles, et cela sans compter les prisonniers qu'ils ramenaient.

Quand les gens de Messine, qui, ainsi que nous l'avons dit, etaient montes sur les tours et sur les remparts, virent cette brillante sortie et quel resultat terrible elle avait eu pour les assiegeants, ils revinrent fort de l'opinion desavantageuse qu'ils avaient d'abord concue sur les Almogavares, et ce fut a qui leur ferait plus de fete et leur rendrait plus d'honneurs: chaque riche bourgeois en voulut avoir deux chez lui, et les y traita comme s'ils eussent ete de la famille, rassures et tranquillises qu'ils etaient maintenant par la certitude qu'avec de pareils hommes leur ville etait devenue imprenable.

Cependant le roi Charles apprit que le roi don Pierre d'Aragon, apres s'etre fait couronner a Palerme, s'avancait a grandes journees par terre, tandis que sa flotte, conduite par son amiral, Roger de Lauria, faisait le tour de l'ile.

Ces deux armees reunies pouvaient former, avec celle des Siciliens, a peu pres soixante a soixante-cinq mille hommes, c'est-a-dire plus de trois fois autant qu'en avait le roi Charles.

Or, ce dernier, qui etait un prince tres entendu dans les choses de guerre, comprit qu'il pouvait etre trahi par les Abruzziens et les Apuliens, comme le roi Manfred, et que, comme le roi Manfred, il pourrait bien mourir de male mort.

Il prit donc son parti promptement et comme devait le faire un homme aussi prudent que brave.

Par une nuit bien obscure il monta sur les vaisseaux, traversa le detroit et s'en alla aborder a Reggio de Calabre avec la moitie de son armee, car ses vaisseaux n'etaient ni assez grands ni assez nombreux pour transporter son armee tout entiere, il devait reprendre le lendemain matin la moitie qui restait encore sur la terre de Sicile.

Mais, au point du jour, le bruit se repandit que le roi Charles s'etait

embarque pendant la nuit avec une partie de son monde, et que ce qui restait encore devant Messine etait le tiers a peine de son armee. Aussitot les Almogavares se firent ouvrir deux portes, et, separees en deux troupes, ils fondirent sur les huit ou dix mille hommes qui restaient encore, ce que voyant les Messinois, ils s'armerent de leur cote de tout ce qu'ils purent trouver, et sortirent de la ville au nombre de huit ou dix mille.

Les Francais essayerent d'abord de resister, d'autant plus qu'ils voyaient revenir de Reggio les galeres qui les devaient emporter.

Cependant, quel que fut leur courage, ils ne purent soutenir le choc acharne de leurs ennemis, ils se disperserent tout le long du rivage, jetant leurs armes pour courir plus vite, tendant les bras vers leurs vaisseaux, et criant:

--A l'aide! a l'aide!

Mais quoique ceux qui montaient les galeres fissent force de rames, ils n'arriverent que bien tard au gre de ceux qui les appelaient, car il y en avait deja plus de trois mille de tues.

Enfin ceux qui restaient etaient si presses de fuir, qu'ils n'attendirent pas que les vaisseaux abordassent, et qu'ils se jeterent a la mer pour les aller rejoindre, de sorte que beaucoup perirent dans le trajet, et que, de sept ou huit mille hommes que le roi Charles avait laisses apres lui, a peine en vit-il revenir cinq cents.

Cette journee fut une riche journee pour les Almogavares; car les Francais n'avaient pas meme pris le temps de plier leurs tentes et de les emporter; aussi y gagnerent-ils un si riche butin, que les florins d'or roulaient le lendemain dans Messine comme de menus deniers.

Deux jours apres, le roi Pierre d'Aragon fit son entree a Messine au milieu des cris de joie et des acclamations de tout le peuple, et les fetes qu'on lui fit durerent quinze jours et quinze nuits: pendant ces quinze nuits, la ville fut illuminee de facon qu'on y voyait a se promener dans ses rues comme a la lumiere du soleil.

Ce fut ainsi que la terre de Sicile fut delivree du dernier Francais, et cela se passa l'an de grace 1282.

Puisse-t-il arriver une pareille joie a tout noble peuple opprime par l'etranger!

Voici la veritable chronique des Vepres siciliennes, telle que je l'ai copiee dans la bibliotheque du Palais-Royal a Palerme.

TABLE

La Santa-Maria di Pie di Grotta Capree

Gaetano Sferra

L'anniversaire

Messine la Noble

Le pesce spado

Catane

Les benedictins de Saint-Nicolas-le-Vieux

L'Etna

Syracuse

La chapelle gothique

Carmela

Le Souterrain

Un Requin

Il signor Anga

Girgenti la Magnifique

Le colonel Santa-Croce

L'interieur de la Sicile

Palerme l'Heureuse

Gelsomina

Sainte Rosalie

Le Couvent des capucins

Greco et Normands

Charles d'Anjou

Jean de Procida

Pierre d'Aragon

End of the Project Gutenberg EBook of Le Speronare, by Alexandre Dumas

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE SPERONARE ***

This file should be named 7lspr10.txt or 7lspr10.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7lspr11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7lspr10a.txt

Produced by Carlo Traverso, Anne Dreze, Marc D'Hooghe and the Online
Distributed Proofreading Team.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed
editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US
unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not
keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance
of the official release dates, leaving time for better editing.
Please be encouraged to tell us about any error or corrections,
even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til
midnight of the last day of the month of any such announcement.
The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at
Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A
preliminary version may often be posted for suggestion, comment
and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project
Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new
eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement
can get to them as follows, and just download by date. This is
also a good way to get them instantly upon announcement, as the
indexes our cataloguers produce obviously take a while after an
announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,
[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word

processing or hypertext software, but only so long as
EITHER:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be

they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

T! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

mes qu'une epee

et un couteau, sans bouclier et sans ecu? Mon Dieu! si toutes les troupes du roi d'Aragon sont pareilles, nous n'avons pas grand compte a faire sur nos defenseurs.

Et les Almogavares, ayant entendu les paroles qui se murmuraient ainsi autour d'eux, repondirent:

--C'est bon, c'est bon, on verra aujourd'hui meme qui nous sommes. Montez seulement sur les tours et sur les remparts, et regardez.

Les Messinois monterent sur les tours et sur les remparts, mais en secouant la tete, car ils n'avaient pas grande esperance que les Almogavares tiendraient les belles promesses qu'ils faisaient.

Ceux-ci cependant, sans avoir pris d'autre repos que trois ou quatre heures de sommeil, sans avoir mange autre chose qu'un de leurs pains, et sans avoir bu ni vin ni liqueur, mais seulement l'eau qui coulait aux fontaines de la ville, se firent ouvrir une porte, et, au moment ou les assiegeants s'y attendaient le moins, fondirent sur eux avec une telle impetuosite, qu'ils penetrerent presque jusqu'a la tente du roi. Et comme avant de sortir ils s'etaient donne les uns aux autres parole de ne point rentrer

qu'ils n'eussent tue chacun son homme, lorsqu'ils rentrerent, il y avait deux mille Francais de moins dans l'armee du roi Charles, et cela sans compter les prisonniers qu'ils ramenaient.

Quand les gens de Messine, qui, ainsi que nous l'avons dit, etaient montes sur les tours et sur les remparts, virent cette brillante sortie et quel resultat terrible elle avait eu pour les assiegeants, ils revinrent fort de l'opinion desavantageuse qu'ils avaient d'abord concue sur les Almogavares, et ce fut a qui leur ferait plus de fete et leur rendrait plus d'honneurs: chaque riche bourgeois en voulut avoir deux chez lui, et les y traita comme s'ils eussent ete de la famille, rassures et tranquillises qu'ils etaient maintenant par la certitude qu'avec de pareils hommes leur ville etait devenue imprenable.

Cependant le roi Charles apprit que le roi don Pierre d'Aragon, apres s'etre fait couronner a Palerme, s'avancait a grandes journees par terre, tandis que sa flotte, conduite par son amiral, Roger de Lauria, faisait le tour de l'ile.

Ces deux armees reunies pouvaient former, avec celle des Siciliens, a peu pres soixante a soixante-cinq mille hommes, c'est-a-dire plus de trois fois autant qu'en avait le roi Charles.

Or, ce dernier, qui etait un prince tres entendu dans les choses de guerre, comprit qu'il pouvait etre trahi par les Abruzziens et les Apuliens, comme le roi Manfred, et que, comme le roi Manfred, il pourrait bien mourir de male mort.

Il prit donc son parti promptement et comme devait le faire un homme aussi prudent que brave.

Par une nuit bien obscure il monta sur les vaisseaux, traversa le détroit et s'en alla aborder à Reggio de Calabre avec la moitié de son armée, car ses vaisseaux n'étaient ni assez grands ni assez nombreux pour transporter son armée tout entière, il devait reprendre le lendemain matin la moitié qui restait encore sur la terre de Sicile.

Mais, au point du jour, le bruit se répandit que le roi Charles s'était embarqué pendant la nuit avec une partie de son monde, et que ce qui restait encore devant Messine était le tiers à peine de son armée. Aussitôt les Almogavares se firent ouvrir deux portes, et, séparés en deux troupes, ils fondirent sur les huit ou dix mille hommes qui restaient encore, ce que voyant les Messinois, ils s'armèrent de leur côté de tout ce qu'ils purent trouver, et sortirent de la ville au nombre de huit ou dix mille.

Les Français essayèrent d'abord de résister, d'autant plus qu'ils voyaient revenir de Reggio les galères qui les devaient emporter.

Cependant, quel que fut leur courage, ils ne purent soutenir le choc acharné de leurs ennemis, ils se dispersèrent tout le long du rivage, jetant leurs armes pour courir plus vite, tendant les bras vers leurs vaisseaux, et criant:

--A l'aide! a l'aide!

Mais quoique ceux qui montaient les galeres fissent force de rames, ils n'arriverent que bien tard au gre de ceux qui les appelaient, car il y en avait deja plus de trois mille de tues.

Enfin ceux qui restaient etaient si presses de fuir, qu'ils n'attendirent pas que les vaisseaux abordassent, et qu'ils se jeterent a la mer pour les aller rejoindre, de sorte que beaucoup perirent dans le trajet, et que, de sept ou huit mille hommes que le roi Charles avait laisses apres lui, a peine en vit-il revenir cinq cents.

Cette journee fut une riche journee pour les Almogavares; car les Francais n'avaient pas meme pris le temps de plier leurs tentes et de les emporter; aussi y gagnerent-ils un si riche butin, que les florins d'or roulaient le lendemain dans Messine comme de menus deniers.

Deux jours apres, le roi Pierre d'Aragon fit son entree a Messine au milieu des cris de joie et des acclamations de tout le peuple, et les fetes qu'on lui fit durerent quinze jours et quinze nuits: pendant ces quinze nuits, la ville fut illuminee de facon qu'on y voyait a se promener dans ses rues comme a la lumiere du soleil.

Ce fut ainsi que la terre de Sicile fut delivree du dernier Francais, et cela se passa l'an de grace 1282.

Puisse-t-il arriver une pareille joie a tout noble peuple opprime par

l'étranger!

Voici la véritable chronique des Vespres siciliennes, telle que je l'ai

copiée dans la bibliothèque du Palais-Royal à Palerme.

TABLE

La Santa-Maria di Pie di Grotta Capree

Gaetano Sferra

L'anniversaire

Messine la Noble

Le pesce spada

Catane

Les benedictins de Saint-Nicolas-le-Vieux

L'Etna

Syracuse

La chapelle gothique

Carmela

Le Souterrain

Un Requin

Il signor Anga

Girgenti la Magnifique

Le colonel Santa-Croce

L'intérieur de la Sicile

Palerme l'Heureuse

Gelsomina

Sainte Rosalie

Le Couvent des capucins

Greco et Normands

Charles d'Anjou

Jean de Procida

Pierre d'Aragon

End of the Project Gutenberg EBook of Le Speronare, by Alexandre Dumas

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE SPERONARE ***

This file should be named 7lspr10.txt or 7lspr10.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7lspr11.txt

VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7lspr10a.txt

Produced by Carlo Traverso, Anne Dreze, Marc D'Hooghe and the Online

Distributed Proofreading Team.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US

unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing.

Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement.

The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an

announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people

and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to

donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation

PMB 113

1739 University Ave.

Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and

such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to